Digitized by Google

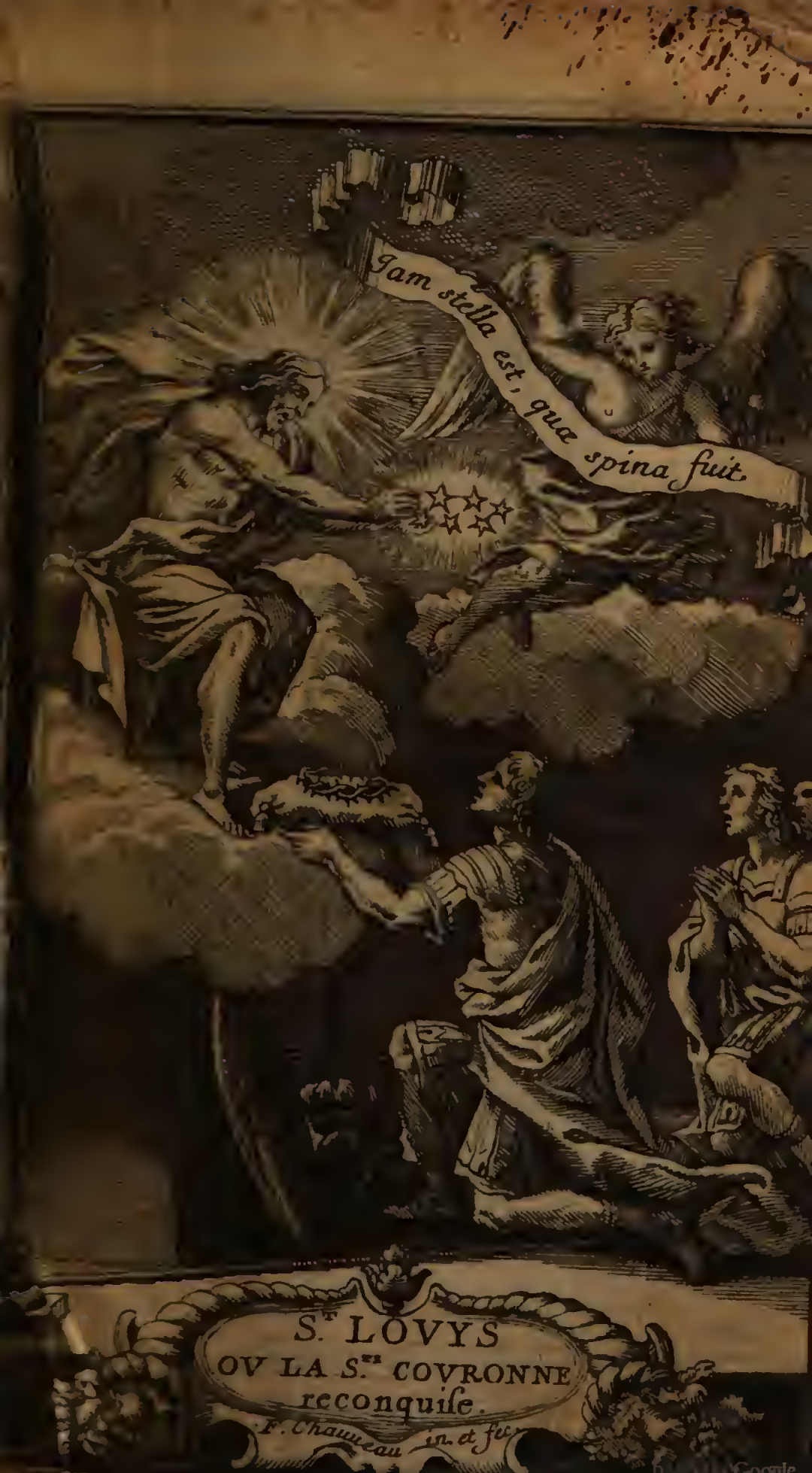
31
3-B
26

Ex Bibliotheca
Coll. Rom.
ciet. Jesu

24.6.18
II 18
III 179
1/11
A

01-3-B.26

H 3 A 32


Jam stella est, qua spina fuit.
S.T LOVYS
OV LA S.TE COVRONNE
reconquise.
F. Chauveau in. et fec.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

SAINT LOVYS

OV LA SAINTE

COVRONNE

RECONQVISE.

POEME HEROIQVE.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
ROMA

Par le P. PIERRE LE MOYNE
de la Compagnie de IESVS.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LVIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

TRAITE'
DV POEME HEROIQVE.

IE donne icy mon SAINT LOVÏS acheué. Ce qu'on en a veu n'estoit qu'vn morceau ; & ce morceau n'estoit pas encore bien ébauché, quand il me fut arraché des mains. Neantmoins quoy que ie le donne acheué, ie ne pense pas le donner parfait. Il y auroit de la presomption à le promettre, & de l'imprudence à s'y attendre. La perfection, ie dis la consommée & la derniere perfection, n'est pas des Ouurages de cette étenduë & de cette force.

BIBLIOTECA ROMA

Vn Chasteau de carte se fait en ioüant, & s'acheue en moins d'vne heure. Le Louure n'est pas encore acheué depuis tant d'années qu'il est commencé : Et si nous en croyons les Disciples de Vitruue, Fontaine-Bleau ne s'est pas acheué sans beaucoup de fautes.

L'importance & la difficulté du Poëme.

Le Poëme Heroïque n'est pas vn ieu d'esprit, inuenté pour l'amusement du Peuple. On ne ioüe pas auec tant de peine ny à si grands frais : & les yeux du Peuple n'ayment pas les Spectacles, où il y a tant de iustesse & tant de conduite à obseruer. Si nous en considerons la fin, qui est d'instruire les Grands, & d'apprendre aux Roys l'Art de regner, c'est le plus noble & le plus important de tous les Ouurages de l'Esprit. Si nous en considerons le trauail, & les façons, c'est le plus fort & le plus éleué, le plus difficile & le plus ingenieux : & au delà, il n'y a rien de plus riche, ny de plus sublime à découurir. On ne peut auoir vne trop grande capacité pour l'entreprendre, ny vne trop longue vie pour l'acheuer. Toutes les Sciences y doiuent entrer en extraits adoucis & purifiez : & l'art de faire semblables extraits, est vne Chimie connuë de peu de personnes. Les hautes Idées, & les Images magnifiques

qui ſont des Patrons qu'on ne trouue pas en toute ſorte d'atteliers, y doiuent ſeruir de Modeles. L'Eſprit Heroïque, qui eſt le plus fort & le plus éleué de tous les Eſprits, doit eſtre comme l'Appareilleur, & l'Intendant de la beſongne: Et ſur le tout, il y faut vn fonds d'années, qui pourroit ſuffire à la conqueſte d'vn grand Royaume.

Ce ſeroit donc en vouloir trop, ſi l'on vouloit, que les Entrepreneurs d'vne ſi longue & ſi laborieuſe fabrique, fuſſent infaillibles. Iuſques icy perſonne n'y a mis la main, qui n'ait eu beſoin qu'on luy pardonnaſt beaucoup de choſes. Homere a bien eu la gloire d'y auoir trauaillé ſans Directeur & ſans Modele; mais on ne demeure pas d'accord, qu'il ait fait ſans faute, ce qu'il a fait ſans Modele: Et Horace qui l'eſtime tant d'ailleurs, luy reproche de s'endormir quelquefois ſur ſon ouurage. Virgile a copié les plus beaux endroits d'Homere; & quoy qu'en die Caſteluetro, le Copiſte eſt plus correct & plus iuſte que l'Inuenteur. Il faut auoüer neantmoins, que s'il euſt voulu l'eſtre dauantage, il n'euſt pas eu beſoin de iuſtifications: Et les Grammairiens, pour ſe venger de la peine qu'il leur donne, ne le mettroient pas ſi ſouuent à la torture. Que di-

Le Poëme parfait n'eſt qu'vne Idée.

ray-ie du Godefroy de Torquato Taſſo ? C'eſt vn Heros de la force des anciens Grecs & des vieux Romains. Ce Heros neantmoins n'eſt pas ſans reproche. L'Academie de Florence qui s'eſt erigée en Souueraine delà les Monts, entreprit de luy faire ſon procez du viuant du Taſſe : La cauſe fut celebre ; & il ſe feroit vne iuſte Bibliotheque, des écritures qui nous en ſont demeurées.

En verité, il n'eſt plus ſi honteux de faillir, apres de ſi beaux exemples : on peut eſtre homme ſans rougir auec de ſi grands Hommes ; & quoy que puiſſent dire les Admirateurs des Anciens, & les Flateurs des Modernes, les exemples de ces grands Hommes nous font bien voir, que le Poëte parfait eſt encore à naiſtre, auſſi bien que le Prince parfait, & le parfait Capitaine.

Mais auſſi il en faut demeurer là ; & ſur tout, il ſe faut garder de perdre le reſpect, & de paſſer iuſques à l'inſolence des Homeromaſtiges. Ainſi nommoit-on certains Extrauagans, qui ſe vantoient de donner les étriuieres au premier Homme de la Grece. Il n'eſt pas en danger d'eſtre ſi mal-traitté parmy nous : il n'y vient que rarement, & n'y eſt veu que de Perſonnes qui connoiſſent ſon merite. Le danger y

eſt bien plus grand pour Virgile: & quand ie me ſouuiens de l'honneur qui luy fut fait en plein Theatre, par le Senat Maiſtre des Roys, & par le Peuple Prince des Nations; quand ie penſe aux applaudiſſemens, que ſon Enée receut à ſon entrée à la Cour d'Auguſte, qui eſtoit polie & ſpirituelle iuſques dans le Reduit des Valets, iuſques dans le Quartier des Femmes de chambre; j'auouë que i'ay pitié des iugemens, que font aujourd'huy & du Poëte & du Heros, certaines gens, qui ne ſçauent pas les premieres regles du Poëme; & qui ſont auſſi mal inſtruits du deuoir des Heros, que du deuoir des anciens Druïdes.

Le traittement fait à Homere & à Virgile, pouuoit conſoler le Taſſe quand il viuoit; & encore aujourd'huy, il deuroit conſoler nos Modernes, s'ils ne reçoiuent pas du Public, toute la iuſtice qui leur eſt deuë. Il leur faut dire, que les Diſciples ne ſont pas de meilleure condition, ny n'ont droit à vn meilleur traittement que leurs Maiſtres: Et qu'il n'y a rien d'eſtrange, qu'on ne les ait pas reſpectez en vn Païs, où la licence va iuſques à mettre en chanſons, les diſgraces de l'Eſtat, & la déroute des Armées.

Comme il faut iuger les Poëmes

Mais il faut auoüer auſſi, qu'il euſt eſté plus équitable, d'en iuger comme ont fait les Sages, leſquels étonnez de la hardieſſe de l'entrepriſe, ont loüé le courage des Entrepreneurs, & leur ont fait grace de leurs deffaux. Au moins ne deuoit-on pas y auoir égard, parmy tant de belles choſes, qui pouuoient arreſter la veuë : & vn ſi grand nombre de Pierres fines, qui brillent dans ces Ouurages, meritoient bien qu'on ne miſt pas en compte deux ou trois Diamans du Temple.

Horace le plus difficile de tous les Critiques, auoit bien cette indulgence : & les petites taches ne le dégouſtoient point des beaux Ouurages. Nous ſerions mal fondez, de vouloir rafiner par deſſus luy : & ce ſeroit trop, pour des Prouinciaux Tranſalpins, comme on parloit à Rome de ſon temps, ſi nous eſtions plus faciles à dégouſter, que le plus delicat Courtiſan d'Auguſte. Quoy que le Soleil ſoit accuſé de quelques taches, il ne laiſſe pas d'eſtre le plus admirable de tous les Corps : il ne laiſſe pas d'eſtre le Threſor de la lumiere, & la Source des Diamans & des Perles. Et qui ſeroit le Bizarre, qui n'eſtimeroit point en vn Palais, la regularité du deſſein, la

hardieſſe de l'execution, la richeſſe des materiaux, la rareté des meubles; & mépriſeroit tout cela, pour vne vitre obſcure, pour vn carreau de marbre terni, pour vne piece de parquetage mal iointe?

Les Maiſons Bourgeoiſes ne demandent que de la propreté & de l'ordre; l'éclat & le luxe y ſeroient hors de leur place, ils y feroient du ſcandale; & on les accuſeroit tout au moins de mauuais meſnage & de prodigalité. Il n'en eſt pas ainſi de celles des Roys: elles veulent de la ſplendeur & de la magnificence, de la hauteur & de l'étenduë: elles veulent des montagnes en Domes, & des carrieres en Colonnes: & ſelon le mot de l'Eſcriture, il leur faut des Solitudes en Sales & en Galeries. Mais s'il y a de la pouſſiere dans ces Domes & ſur ces Colonnes, ſi ces Galeries & ces Sales ne ſont pas ſi nettes que la Chambre d'vne Bourgeoiſe aiſée, on ne s'eſcrie pas pour cela contre l'Architecte, & l'on n'a pas plus mauuaiſe opinion de ſa ſuffiſance.

Le Poëme Heroïque eſt vn Edifice de cette grandeur & de cette forme: il y faut garder les meſmes regles qui ſe gardent en la ſtructure des plus grands Palais. Et le Lecteur ignorant de ces regles, qui ſans auoir

égard au magnifique, au ſublime, au merueilleux que demande l'Heroïque, y chercheroit le ioly du Madrigal, ou le mignard de l'Elegie, feroit à peu prés, comme ſi dans les Sales & dans les Galeries du Louure, il cherchoit la politeſſe & le luſtre d'vn Cabinet de la Chine.

On l'a dit il y a long temps, & on le doit redire ſouuent afin de le faire entendre. Il faut eſtre Poëte, pour eſtre bon iuge des Poëtes. Ie dis Poëte au ſens des Anciens, qui ſçauoient l'étenduë, la force & le merite de ce nom là; & qui n'euſſent eu garde d'en faire ſi bon marché, que font auiourd'huy ceux qui le donnent pour vne chanſon. Pour le moins, il ſeroit neceſſaire d'auoir quelque notion de l'Art Poëtique, & d'en ſçauoir au moins les rudimens, afin de iuger auec connoiſſance de cauſe; & ſe garder des mépriſes où tombent les ignorans, qui parlent des Poëmes, comme les Sourds parleroient de la Muſique.

Pour cela, i'auois eſté conſeillé de mettre à l'entrée de ce Poëme, vn Traité de la Poëſie Heroïque: Et l'on m'auoit fait accroire, qu'vne Preface de cette matiere, ſeroit vn Veſtibule aſſez conforme à l'Edifi-

ce. On ajouſtoit à cela, que la France ayant veu depuis peu, iuſques à quatre Poëmes de cette fabrique, dont elle n'auoit point eu de Modele auant ce temps, il eſtoit à propos, de luy en apprendre au moins en gros l'Architecture, & de luy mettre en main quelques regles faciles, ſur leſquelles elle pûſt iuger auec certitude, de l'artifice & du merite de cette ſorte d'Ouurages.

Si i'oppoſois à cela, que noſtre Pere Mambrun ne m'auoit rien laiſſé à faire ſur cette matiere; qu'il auoit ou deuiné, ou retrouué, ce qui s'eſt perdu de la Poëtique d'Ariſtote; qu'il auoit éclaircy & debroüillé ce qui s'en eſt conſerué; & que nous auions en eſprit & en eſſence dans ſon Liure, tout ce que le Caſteluetro, le Piccolomini, & les autres Speculatifs d'Italie, nous ont laiſſé en confuſion & en maſſe. Ils demeuroient bien d'accord, que le P. Mambrun auoit découuert le ſecret de l'Art; & qu'il ne ſe pouuoit reduire à vne forme plus reguliere ny plus methodique, que celle qu'il luy a donnée. Mais ils ajouſtoient, que cette forme deſſinée en Grec & en Latin, n'eſtoit pas pour ceux qui ne connoiſſent que le François: & que la Poëſie Heroïque eſtant la vraye Philoſophie de la Cour, &

la partie de la Politique, qui eſt la plus propre à l'inſtitution des Grands, il ne falloit pas plaindre la peine, de leur en faire quelques leçons, purifiées de la teinture du College, & accommodées à la delicateſſe de leur gouſt.

Perſuadé par ces raiſons, ajouſtées à l'obligation que i'auois d'inſtruire le Public, du ſujet & de la forme de mon Poëme, i'ay entrepris ce Traité, où i'ay mis en abregé les principales regles de la Poëſie Heroïque. Il n'eſt pas ſi long qu'il doiue ennuyer, ny ſi gros qu'il puiſſe eſtre à charge: & i'oſe croire, que le ſoin que i'ay pris de le purifier de tout ce qui peſe & qui degouſte, le rendra ſupportable aux plus delicats, & à ceux-là meſme, qui ont le plus d'auerſion à la ſechereſſe des Dogmes, & aux duretez de l'Eſcole. Et parce qu'on ne peut pas bien comprendre l'vſage des regles, qu'en les appliquant à la matiere. Le ſuiet & la forme de mon Poëme ſeruiront icy à cela. Auſſi bien ſuis-je obligé d'en rendre raiſon: S'il n'eſt aſſez iuſte, pour eſtre mis ſur la montre; il l'eſt aſſez pour montrer la iuſteſſe de la Regle, ſelon le mot du Philoſophe, qui dit que le droit & le tortu ſe font office reciproque, & ſe manifeſtent l'vn l'autre.

La Sainte Couronne d'Eſpines reconquiſe ſur les Sarraſins, eſt le Sujet que i'ay choiſi pour eſtre l'Action de ce Poëme. Ie n'en pouuois choiſir vn plus Chreſtien ny plus Heroïque : & il ne reſtoit aux Muſes Françoiſes, que celuy-là de cette marque; les Muſes Italiennes ayant deſia pris la Conqueſte de la Sainte Croix & celle du Saint Sepulcre. *Du ſuiet du Poeme.*

Les Admirateurs de l'Antiquité, ſoit de la Fabuleuſe, ſoit de l'Hiſtorique, nous battent perpetuellement les oreilles, de la Conqueſte de la Toiſon d'Or, & de la guerre entrepriſe pour r'auoir Helene. Ce ſeroit vn blaſpheme en premier chef, de comparer la Couronne de IESVS-CHRIST, ſoit auec vne Toiſon fabuleuſe, ſoit auec vne Femme impudique : & ſi la penſée m'en eſtoit venuë, i'aurois ſujet d'apprehender vn chaſtiment plus rigoureux, que celuy de ce Prophane, qui voulut mettre dans ſon Cabinet, la Peinture de noſtre Seigneur auprés de celle d'Orfée. Ie diray ſeulement, qu'à n'oppoſer qu'entrepriſe à entrepriſe, la guerre faite pour la Sainte Couronne, a quelque choſe de plus grand & de plus beau, de plus noble & de plus heroïque, dans la Religion ſous laquelle nous

viuons, que n'auoient dans la fausse Religion des Grecs, les Guerres entrepriſes pour la Toiſon d'Or & pour Helene.

Du Heros. Le Heros Entrepreneur de la Conqueſte eſt Saint Louys, en qui toutes les Vertus Heroïques ont eu leur plus haute eleuation. Sa Pieté luy a donné rang parmy les Saints; & ſa Valeur ne luy a pas donné vn moindre rang parmy les Heros. Ioinuille qui parle de choſes veuës, luy rend ce témoignage, que de ſon temps, il n'y auoit pas vn meilleur Homme d'armes en tout le Monde. On a dit d'Hercule, que tout Hercule qu'il eſtoit, il ne pouuoit tenir contre deux: & ce Saint, qui n'eſt pas au gré des Libertins & des Athées, a tenu plus d'vne fois contre des troupes entieres.

A la Iournée de Taillebourg, qu'il gaigna ſur les Anglois, eſtant encore fort ieune, il fit quelque choſe de plus que cét Horace, dont l'Hiſtoire Romaine parle ſi haut, & en termes ſi magnifiques. Il ſouſtint tout ſeul ſur vn Pont l'effort des Ennemis; & l'aſſeurance qu'il eut de les arreſter, en attendant que ſes troupes fuſſent en ordre de bataille, luy donna le gain de cette memorable Iournée. En Egypte il

enfonça tout seul vn Escadron de Sarrazins, & leur arracha le Comte d'Anjou son Frere, qu'ils emmenoient prisonnier. Il se dégagea tout seul de dix Barbares des plus puissans de l'Armée, qui de concert fondirent sur luy, resolus de le tuer ou de le prendre. Et quand il fallut aborder à Damiette, on le vit emporté d'vne impatience heroïque, sauter de son vaisseau dans la Mer, & malgré la foule & l'effort des Ennemis l'espée à la main & le bouclier sur le bras, aller à terre, au trauers des vagues, & sous vne gresle de traits, qui tomboient sur luy de tout le riuage. Il n'y a rien icy de feint ny de fabuleux; tout y est veritable & historique; & on le peut croire sur le témoignage du bon Ioinuille, qui l'a écrit long temps deuant que l'Hyperbole & la Flaterie fussent connuës en France.

Qu'il me soit permis en cét endroit, de demander, s'il se lira quelque chose qui ressemble à cela, dans les Annales des Preux, qui sont formez sur les regles de Machiauel; dans l'Histoire des Impies & des Libertins, des Rodomons & des Sacripans de ce Siecle? Leurs proüesses de Gladiateurs, leurs exploits du Bois de Boulongne, leurs combats de la Plaine de Gre-

nelle, ſe peuuent-ils comparer à la moindre action de ce vray Braue, faite à la veuë de l'Europe Chreſtienne, & de l'Afrique Sarraſine, aſſemblées en armes?

Ces preuues & ces exemples de la valeur de Saint Louys, ne ſont point icy hors de leur place. Les Caualiers apprendront par là, que les Vertus Chreſtiennes & les Militaires ne ſont pas ſi mal enſemble, qu'on ne les puiſſe aiſément reconcilier: & qu'entre le Deuot & le Braue, il n'y a point d'oppoſition de la part des termes, ny de contrarieté de la part des formes. Par là meſme, ſi l'on y fait reflexion, l'on remarquera d'auance, qu'il n'y a rien d'exceſſif ny d'enorme, dans les grandes actions, que i'attribuë à mon Heros dans le cours du Poëme; & que bien loin de paſſer les termes de la Vray-ſemblance, elles tiennent plus de l'Hiſtoire que de la Fable.

Ie ne pouuois donc choiſir vn Heros plus accompli que celuy-là: & d'ailleurs le choix que i'en ay fait, eſt honorable à la France, qui l'a éleué; à nos Roys, qui ſont nez de luy; à la Maiſon Royale, qui eſt de ſa Race; à la Nobleſſe, qui l'a pour Patron & pour Modele; à toute la Nation, à laquelle Dieu l'a donné pour Protecteur; à tou-

te l'Egliſe, qui l'a receu au rang des Saints qu'elle reuere. Et i'ay crû, que mon Poëme qui porte ſon nom, pourroit eſtre comme vn Temple, où ſon Image & ſes Reliques ſeroient touſiours expoſées; où les merueilles de ſa vie ſeroient chantées à tous les Siecles; où ſes Vertus ſeroient preſchées à tous les Princes; où ſa Memoire receuroit le culte & l'encens de tous les Peuples.

Qu'on oppoſe tant que l'on voudra, qu'il n'a pas eſté heureux. La Fortune ne fut iamais Feudataire de la Vertu: elle ne fut iamais à ſes gages. D'ailleurs, il ne ſe lit aucun Traité, par lequel la Vertu ſe ſoit iamais obligée à la garantie des éuenemens: il ne ſe dit point, que perſonne entrant à ſon ſeruice, luy ait demandé caution du ſuccés de ſes entrepriſes. Les Heureux ſe font de la meſme main, qui fait les Delicats, les Efeminez & les Laſches. La Vertu ne ſe meſle point de ſemblables Ouurages: elle ſe contente de faire les Forts & les Patiens, les Hardis & les Courageux. Il y a chez elle, force fer pour battre & pour endurcir: il n'y a point d'huyle pour amollir, ny pour parfumer. Tout s'y fait auec le marteau & ſur l'enclume: il ne s'y fait rien où il entre de la ſoye ny des fleurs. Hercule y fut

acheué auec le feu ; Regulus auec les cloux & les rasoirs ; Anaxarque auec le pilon, & les autres par d'autres manieres.

Que l'on me nomme vn Heros de reputation, qui n'ayt iamais esté malheureux: qui n'ayt rien souffert en sa vie ou à sa mort. On a dit que Samson estoit l'Hercule des Hebreux ; & ie puis dire, que Samson valloit plus d'Hercules, que Caton ne valloit de Socrates, au calcul de Tertullien, qui contoit vn Caton pour six cens Socrates. Cependant y eut-il iamais vn Malheureux comparable à Samson tondu, aueuglé, attaché à vn moulin, écrasé sous les ruines d'vn Temple ?

Que diray-ie de Dauid, qui fut Heros dés son enfance ; qui egorgea des Ours & demembra des Lyons dés qu'il pût marcher: qui commença sa premiere Campagne par la deffaite d'vn Geant, & par la deroute d'vne Armée ? N'a-t'il pas eu ses malheurs & ses aduersitez comme les autres ? Et les Macabées, qui estoient bien d'autres Braues & d'autres Heros, que ces Princes Grecs, qui naissoient tous auec la figure d'vne lance sur la cuisse, apres des entreprises & des victoires, qui n'ont trouué de creance que sur la foy d'vn Historien Ca-

monique, n'ont-ils pas tous finy malheureuſement?

Diſons donc qu'il eſt ordinaire aux Heros d'eſtre malheureux : Diſons encore dauantage, & nous dirons la verité ; ſans eſtre bien malheureux, on ne peut eſtre qu'vn Heros fort mediocre. La Vertu Heroïque ne ſe deploye qu'en de grands combats, & contre de grands Aduerſaires : & les petits ennemis luy ſont à peu prés, ce que les petits chiens ſont aux Lyons ; & ce que les mouſches ſont aux Aigles. Toutes ſes actions ſont releuées & laborieuſes ; ſes apprentiſſages meſmes veulent eſtre hardis & perilleux : & aſſez ſouuent elle ne fait que des eſſays, où l'ó croit qu'elle faſſe des efforts.

On ſe trompe donc, de ſe perſuader, que le propre fait des Heros ſoit d'abbatre & de maſſacrer : les Bucherons abbatent de plus grands corps, & les Bouchers font plus de maſſacres que les Heros. On ſe trompe encore de ſe perſuader, que les Beſtes effroyables, & les hommes armez, ſoient des ennemis egaux à leur force. Le Lyon, qui eſt la plus effroyable de toutes les Beſtes, peut eſtre deffait par vn moucheron: & des Belettes, des roſeaux, des ombres d'arbres, ont effrayé des Armées, & les

ont miſes en deroute. Les iuſtes, & les legitimes ennemys du Heros, ſont les malheurs, les aduerſitez, les mauuaiſes fortunes : & c'eſt contre ces ennemis là qu'il a beſoin de tout ſon courage ; qu'il luy faut deployer toute ſa force : c'eſt quand il eſt aux priſes auec eux, qu'il merite que Dieu s'auance pour le regarder ; que les Puiſſances du Ciel luy applaudiſſent ; & que la Victoire le couronne.

Mon Heros n'eſt donc pas de pire condition, pour n'auoir pas eſté touſiours heureux : & les infortunes qui luy ont eſté de ſecondes occaſions, & de nouuelles matieres de couronnes, ne font pas qu'il en ſoit moins propre au Poëme Heroïque. Et puis, qu'importe au Poëte, que ſon Heros ayt eu quelques mauuais iours ; que toutes les Eſtoiles, que tous les Vents ne luy ayent eſté fauorables, que la Fortune ſe ſoit quelquefois ſeparée de luy, pourueu que l'entrepriſe qui eſt le ſuiet de la Fable luy reüſſiſſe, & que la concluſion du Poëme ſoit heureuſe. Ie mets cét article entre les eſſentiels ; & ie penſe pouuoir faire auoüer aux plus Critiques, qu'il ne manque pas à mon Poëme, non plus que les autres, qui me reſtent à expliquer.

Tous ceux qui ont quelque notion de l'Art Poëtique, ſçauent, que l'Action qui doit ſeruir de ſuiet à vn Poëme de fabrique reguliere, demande principallement ſix conditions, dont le Poëte ne peut eſtre diſpenſé, quelque licence qu'il prenne, & quelque priuilege qu'on luy donne.

Des cõditions de l'Action.

Il faut que l'Action ſoit vraye & tenuë pour vraye, ſur la foy de la Tradition ou de l'Hiſtoire. Il faut de plus qu'elle ſoit heureuſe & loüable, & enfin qu'elle ſoit vne & entiere. De ces ſix conditions, les quatre premieres ſont neceſſaires à la fin du Poëme, qui eſt de porter les Grands à l'emulation des grandes choſes, par la montre & par l'admiration des grands exemples. Les deux dernieres conditions entrent plus interieurement en la ſubſtance du Poëme, qui ſeroit monſtrueux, s'il y auoit quelque partie double ou mutilée, s'il y auoit de la ſuperfluité ou du deffaut dans la matiere.

De la verité de l'Action.

Le premier ſoin du Poëte ſera de baſtir ſur vn fond ferme & ſolide; ſur vne verité priſe de l'Hiſtoire, ou receuë de la Tradition. Il n'importe que ce fond ne ſoit pas de la creation du Poëte; il n'en ſera pas moins le createur du Poëme. Le Sculpteur qui ne

fait ny le bronze ny le marbre, ne laisse pas d'estre l'Auteur de la Statuë : & l'Architecte qui ne fait pas la terre où il bastit, ne laisse pas d'estre Architecte, & d'auoir toute la gloire de l'Edifice.

Que le Poëte donc se garde de bastir en l'air, comme le Pulci, le Boyardo, l'Arioste, & quelques autres de nos voisins. Semblables Entrepreneurs n'ont fait que des Fabriques de nuës, habitées par des Phantosmes de nuës : & selon Lactance, qui estoit vn Philosophe Courtisan, qui auoit des Empereurs pour Disciples, & par consequent, ne deuoit pas ignorer les Regles du Poëme, qui est la leçon des Empereurs, & la Philosophie de la Cour, comme celuy-là n'est pas Poëte, qui ne sçait rien feindre; celuy-là aussi n'est que Charlatan, qui feint toutes choses.

Si l'Action n'est vraye, quelle vray-semblance aura la Fable fondée sur la fausseté de l'Action ? Et si la vray-semblance manque à la Fable, quelle creance trouuera-t-elle en l'Esprit des Sages ? Quelle emulation excitera-t-elle dans l'Ame des Grands? Qui admirera vn assemblage de Grotesques? Qui se mettra en peine de courir apres des Chimeres ? Il n'y a que les Enfans & les

Idiots

Idiots, qui regardent auec étonnement les figures qui se font de la rencontre des nuës, ceux qui sçauent que ce ne sont que des vapeurs tumultuaires & fortuites, ne leuent pas seulement la teste pour y prendre garde.

De quelle histoire se doit tirer le suiet du Poëme.

Il importe qu'on soit auerty en cet endroit, que la verité necessaire à la fondation du Poëme, n'est pas de ces veritez autentiques, que la creance commune a receuës : elle est encore moins de ces veritez superieures, que la Foy diuine a établies. Ces veritez immuables & immobiles qui ne laissent point de lieu à la Fable, ne sont pas propres à la structure du Poëme, qui doit estre fabuleuse; & par consequent, l'Escriture Sainte n'est pas vn fond, où il faille chercher des matieres à faire vne pareille Fabrique.

Ce n'est pas qu'il y ait vn fond plus riche que celuy-là, ny plus fertile en rares materiaux. Mais ce sont des materiaux sacrez ; il est deffendu de les toucher du marteau ; il n'est pas permis d'en faire aucune figure. Et si Sainct Iean a dit, que celuy-là seroit effacé du Liure de vie, qui auroit la temerité de diminuer, ou d'augmenter son Apocalypse d'vn seul article;

quelle ſeroit la fin de celuy, qui entreprendroit de faire vne Fable, d'vne verité reuelée de Dieu, & confirmée par ſa parole?

De repartir à cela, que ſans toucher à la ſubſtance des Actions reuelées, on pourroit feindre dans les circonſtances, dont il n'y a point de reuelation; c'eſt dire qu'auec deſſein & de ſens raſſis, on pourroit attacher le menſonge à la Verité venuë du Ciel, marquée auec le doigt de Dieu, dictée de ſon Saint Eſprit. Et cela, que ſeroit-ce autre choſe, que de confondre la lumiere auec les tenebres; que de ioindre en vn meſme Edifice des pierres profanes & des pierres ſainctes; que de remener Moyſe & Gedeon en Egypte; que de peindre Ieſus-Chriſt & Orfée d'vn meſme trait & ſur vne meſme toile?

Ce n'eſt pas encore, qu'il ne ſoit permis aux Muſes Saintes, de trauailler pour le Sanctuaire, & de contribuer du leur à l'embelliſſement de l'Arche. Mais elles ſe doiuent ſouueuir du reſpect que demande le Sanctuaire: elles n'y doiuent rien introduire de profane; & ſur toutes choſes elles ſe doiuent garder de changer la forme de l'Arche. De l'Or, des pierreries, de la

Broderie, de la pourpre, tant qu'il leur plaira d'en fournir ; tout cela y sera receu, y aura son rang & sa place : Mais point d'Images taillées, point de Figures faites à phantaisie : les Cherubins y suffisent, & ils n'en souffriroient point d'autre.

Expliquons nous en termes moins figurez ; & disons qu'il est permis aux Muses Chrestiennes, de trauailler sur de saints Sujets, de tirer des Liures Sacrez des matieres d'Hymnes, de Cantiques, de Paraphrases ; d'écrire mesme en Vers les Actions des Heros du Peuple de Dieu. Neantmoins elles doiuent tellement orner leur matiere, qu'elles ne luy fassent point changer de forme. Elles peuuent parer Gedeon, Iosué, Dauid, de toutes les richesses de la Versification : mais il leur est deffendu de faire vn Iosué, vn Gedeon, vn Dauid sur leurs Idées. Et au iugement des Maistres, ces compositiõs qui n'auroient rien de la Poësie, que le Vers, ne seroient pas des Poëmes : s'il ne plaisoit aux Maistres de faire largesse du nom de Poëme ; comme ils font quand ils le donnent gratuitement à la Pharsalie de Lucain, aux Georgiques de Virgile, & aux Liures qu'Oppien a faits de la Chasse & de la Pesche.

On ne peut nier, que l'Action que i'ay choiſie, n'ait toute la verité neceſſaire à la fondation du Poëme, eſtant fondée comme elle eſt, ſur l'Hiſtoire & ſur la Tradition.

L'Hiſtoire qui parle encore aſſez haut de la vaillance de Saint Louys, nous apprend qu'il porta ſes armes iuſques en Egypte; qu'il prit Damiette ſur les Sarraſins; qu'il les deffit en deux batailles; & qu'en la ſeconde, il ſe rendit maiſtre de leur Camp & de leurs Machines. Que peut-on deſirer dauantage? La Tradition qui eſt vne Hiſtoire ſans écriture, nous a appris que nos Egliſes furent enrichies des ſaintes Reliques qu'il r'apporta de ſon voyage d'Egypte: Elle nous a fait ſçauoir de plus, que ce fut luy qui acquit la Sainte Couronne à la France, & qu'il la mit dans la Chappelle de ſon Palais, pour eſtre à l'Eſtat vn gage de la protection du Ciel, & vne ſource de graces perpetuelles.

Que s'il s'eleue icy quelque Critique qui m'oppoſe, que cette acquiſition ne s'eſt pas faite par voye de conqueſte: Ie répondray au Critique, qu'ayant la verité en la ſubſtance de la choſe, comme nous

l'auons, il ſuffit que nous ayons la vray-ſemblance en la maniere : & que la forme du Poëme, & la fin de la Poëſie, n'en demandent pas dauantage.

Et puis, le Critique ignoreroit-il, que le Parnaſſe eſt vn Pays libre ? Pourroit il alleguer quelque nouueau Droit, citer quelque nouuelle Ordonnance, qui caſſe ſes priuileges, & qui veuille que l'Inquiſition y ſoit établie ? Examinera-t-on les Poëmes à la rigueur du Sillogiſme ? Ne ſeront-ils receus qu'au poids & ſur les meſures de la Logique ? Et ſi la Logique elle meſme, qui eſt faiſeuſe d'Argumens, & qui eſt touſiours en queſte de la pure, de l'exacte, de la ponctuelle Verité, peut impunément & ſans violer l'auſterité de ſes regles, de deux Proprositions vray-ſemblables, & reduites à la forme du Sillogiſme, en tirer vne troiſieſme, qu'elle garantira hautement, & qui ſera receuë ſur ſa caution : Pourquoy la Poëſie, qui n'eſt que faiſeuſe de Fables, & qui a moins d'égard à la Verité qu'à la Vray-ſemblance, n'auroit-elle pas le pouuoir de ioindre enſemble deux choſes qui ſont vrayes, & ne ſont pas incompatibles ? Et pourquoy ne pourra-t elle pas de ces deux choſes aſ-

ſemblées, en compoſer vne troiſieſme, qui ayt autant d'apparence de verité, qu'en demande la fondation du Poëme ?

L'Iliade, l'Odyſſée, l'Eneide ne ſont pas ſi bien fondées : & ſi elles eſtoient examinées à la rigueur de l'Hiſtoire, ie ne penſe pas qu'on trouuaſt en leurs fondemens toute la fermeté qu'on me demande. Cependant il ne s'eſt point éleué de Critique, qui ait fait vn procés aux Entrepreneurs de ces riches Edifices, & les ait obligez à la garantie de leur beſongne. On ne s'eſt point encore auiſé, de prendre les Poëtes à ſerment : & quand on exige d'eux quelque verité, on ne pretend pas que ce ſoit vne verité, ſur laquelle ils puiſſent leuer la main deuant vn Iuge.

Il y a bien plus, & ie ne feindray point de le dire : cét aſſemblage de deux choſes vrayes, reünies en la compoſition d'vne troiſieſme vray-ſemblable, eſt plus rare, plus ingenieux & plus artificiel, qu'vne verité toute ſimple, & ſans façon de la part du Poete. Et les Expers auoüeront, que le Beau Poetique y eſt plus iuſte & plus correct, y eſt mieux deſſiné ſur les regles, y eſt plus heureuſement executé ſelon l'intention d'Ariſtote, qui veut que l'on s'éle-

ue du Particulier à l'Vniuerſel ; & qu'on laiſſe la Verité defectueuſe, pour la Vrayſemblance qui eſt parfaite.

De l'vnité & de l'integrité de l'Action.

Il ne ſuffit pas à la Regularité du Poeme, que l'Action ſoit vraye ; comme il ne ſuffit pas à la perfection du corps, que la matiere en ſoit reelle. Il faut que cette vraye Action ſoit vne & entiere, afin qu'il n'y ayt rien de double ny d'amphibie, rien de d'eſtropié ny d'imparfait en la Fable. Toute Beauté, ſoit naturelle, ſoit artificielle demande les meſmes conditions : & en cela, il eſt du Poeme, comme de tous les Corps, qui ne peuuent eſtre beaux & reguliers, que de l'vnité de leur matiere complete & aſſortie de toutes ſes pieces.

Ie ſuis obligé d'auertir encore icy, qu'on ſe garde du mauuais exemple de l'Arioſte, qui nous a donné vn Monſtre, compoſé de diuers corps attachez les vns aux autres. Quelques rares que ſoient les Monſtres, & quelque diuertiſſement que l'on y prenne, ce ſont touſiours des debauches & des pechez ; ils étonnent plus qu'ils ne plaiſent ; ils ſcandaliſent pluſtoſt qu'ils n'edifient. Et tout ce qu'on peut dire pour excuſer l'Arioſte, c'eſt qu'il a failly volontairement & par deſſein ; qu'il a crû que c'eſtoit le nom-

bre & non pas le choix, qui faiſoit la reputation ; & qu'il luy ſeroit plus glorieux, que ſa Poeſie fuſt chantée dans les Hales, que ſi elle n'eſtoit leüe que dans les Palais. Et que Piccolomini & Caſtelvetro ne dient point, que cette vnité d'Action eſt plus de conſeil que de precepte. I'auoüe auec eux, qu'elle ſert infiniment à faire paroiſtre l'eſprit & le iugement du Poete : Mais qu'ils auoüent auſſi auec Ariſtote, qu'elle eſt neceſſaire à l'vniformité, & à la perfection du Poeme. Si nous le conſiderons comme vn Corps, de quelle nature ſera ce Corps, où il y aura plus d'vne matiere ? De quelle eſpece ſera la forme de ce Corps qui ſera ſouſtenuë de plus d'vn Suiet ? Si nous le conſiderons comme vn Edifice ; de quel ordre ſera cét Edifice baſty ſur deux plans ? Il faudra donc que la Fable ſe multiplie auec l'Action. Et quel monſtre ſera le Poëme compoſé de cette double, ou de cette triple Fable ? Sera-ce vn aſſemblage de deux Palais adoſſez l'vn contre l'autre ? Sera-ce vn corps triple, pareil à celuy du Geryon, ou à celuy de la Chimere ?

Ie ne voy pas que de ce coſté là, il y ayt rien à dire à l'Action de mon Poëme : & ie penſe pouuoir ſans rien hazarder, en ga-

rantir l'vnité ; eſtant aſſeuré qu'elle eſt ſans diuiſion, ſans diſcontinuité, & ſans rupture : & qu'il n'y entre rien qui en ſepare les parties, rien qui les detache de leur corps, & les mette hors de leur aſſiette.

Dauantage, elle n'eſt pas moins entiere, qu'elle eſt vne ; parce qu'elle ne manque d'aucune piece : & pour m'expliquer par les termes dont Ariſtote interprete cette Regle, elle a vn commencement, qui ne preſuppoſe rien deuant luy : elle a vne fin, qui ne laiſſe rien à deſirer apres elle ; & vn milieu, qui eſt l'entre-deux & la liaiſon de l'vn & de l'autre.

La verité, l'vnité, & la totalité ſont interieures à l'Action, & appartiennent à ſa ſubſtance. Le temps & le lieu luy ſont exterieurs, & ne la touchent pour ainſi dire, que par le dehors. Neantmoins de ce coſté là encore, il y a certaines proportions, & certaines meſures à garder, dans la diſtance des temps & des lieux, afin que la Poëſie faſſe ſon effet ſur l'Imagination & ſur l'Eſprit comme la Perſpectiue fait le ſien ſur la veüe.

Du Temps de l'Action.

Les Suiets qui ſont trop anciens, & que le Temps a demolis, ne paroiſſant point parmy les ruïnes de tant de Siecles, ſont

comme s'ils n'auoient iamais eſté, & paſſent pour inuentez & pour fabuleux. Bien dauantage, les couſtumes, les façons, & les modes de ces premiers temps, encore ſauuages, groſſieres & mal-polies, offenceroient la veuë, & bleſſeroient l'imagination, ſi elles eſtoient repreſentées en leur naturel. Et le Poete qui entreprendroit de les reformer ſur nos modeles, violeroit toute vray-ſemblance, romproit toute conformité; & feroit d'auſſi bizares peintures, que ceux qui donnent vn maſque à Didon, & vn chapeau auec des plumes à Enée.

Les Suiets qui ſont trop modernes, ont d'autres inconueniens. Eſtant encore tous entiers, & n'ayant point eſté reculés ny entamés par le Temps, ils ont cela d'incommode, qu'on les voit de trop prez & trop à plein : on en connoiſt trop le particulier : & le Poete par conſequent, n'en diſpoſant pas auec vne entiere liberté, la Poeſie y eſt deffiante & timide; s'y trouue à l'étroit & reſſerrée : & tout l'Edifice ne peut auoir cette hauteur & cette eſtenduë, cette magnificence & cette richeſſe que demande l'Heroïque.

L'Action que ie repreſente ayant quelque quatre cens cinquante ans d'antiquité, n'eſt

point ſujete à tous ces inconueniens : elle eſt dans le iuſte éloignement où la demande la liberté de la Poeſie, & la ſtructure de la Fable : Elle n'eſt ny ſur les yeux, ny hors de la portée des yeux : Et comme elle n'eſt pas ſi moderne, que chacun en ſçache tout le détail, auſſi n'eſt-elle pas ſi ancienne qu'on l'ayt oubliée. D'ailleurs, la Politeſſe, la Courtoiſie, la Generoſité, toutes les Vertus, toutes les Sciences amies des Graces eſtoient des-ja nées, eſtoient des-ja Françoiſes du temps de Sainct Louys, les Vers, les Deuiſes, les Tournoys eſtoient des-ja en vſage : & la Cheualerie, comme on parloit de ce temps là, eſtoit des ja galante & ſpirituelle ; mais galante ſans deſordre, & ſpirituelle ſans libertinage.

S'il faut aller bien loin de ſon Siecle, pour inuenter hardiment, & pour feindre auec liberté, il faut aller encore plus loin, pour trouuer le Grand, le Magnifique & le Merueilleux, qui ſont des qualitez eſſentielles à l'Heroïque. Le Temps a ſes Perſpectiues comme le Lieu a les ſiennes : mais il y a cette difference, que l'éloignement qui détruit l'apparence des choſes, & les reduit au petit pied, dans les Perſpectiues du Lieu, les amplifie & les augmente au double, &

au triple dans les Perſpectiues du Temps.

Pour ne point nous éloigner des termes de l'Heroïque, la Bataille de Lepante, qui s'eſt donnée de noſtre memoire, & le Siege de la Rochelle, qui s'eſt fait à noſtre veuë, vallent bien la Bataille Actiaque, & le Siege de Troye, que nous ne voyons que dans l'éloignement de l'Hiſtoire & de la Fable. Neantmoins ſur le mauuais raport de noſtre memoire, & ſur les illuſions de noſtre veuë, nous iurerions que l'entrepriſe de Troye a le double ſur celle de la Rochelle, & que la Victoire Actiaque a le triple ſur celle de Lepante : & ce ne ſera qu'apres que le Temps aura éloigné de cinq ou ſix Siecles, deux Actions ſi memorables, qu'elles paroiſtront de la meſure que demande le Poeme Heroïque.

Il en eſt de meſme des grands Hommes, que des grandes Actions. Les Anciens, ſans doute, valent beaucoup : mais ſans doute auſſi, ce beaucoup a plus de relief & plus de ſaillie de loin, qu'il n'en auroit de prez ; & l'antiquité n'eſt pas le dernier article du merite des Anciens. Celuy-là l'entendoit, qui entre les auantages d'Homere, auant toute choſe, mettoit en compte ſon droit d'aiſneſſe, & les mille ans qu'il auoit ſur

luy. Nous en connoiſſons, qui ſans vanité, pourroient dire d'Alexandre, & de Ceſar, ce que celuy-là diſoit d'Homere. Et ce que Seneque a dit de Caton, que ſon Siecle ne l'auoit pas bien compris, ſe peut dire generalement de tous les grands Hommes. Cette bizarrerie eſt auſſi étrange qu'elle eſt iniuſte; la Raiſon neantmoins entraiſnée par la Couſtume, s'y accommode: & le Poete qui ſera auerty, que les Heros veulent eſtre veus de loin, auſſi bien que les Autheurs, ſe gardera bien de chercher à la veuë de ſon Siecle, le Grand & le Merueilleux de l'Heroïque.

Du lieu de l'Action.

Bien dauantage, ie luy conſeillerois de ne ſe pas moins écarter de ſon Pays que de ſon Siecle: & d'aller chercher le Grand & le Merueilleux, auſſi loin dans la Carte, que dans l'Hiſtoire. L'Experience nous a appris auant la Philoſophie, que l'Accouſtumance oſte la force & la pointe aux choſes; & que plus, l'ordinaire deuient ordinaire, & plus il s'approche de l'imperceptible. Les Alpes ne paroiſſent point hautes aux Sauoyars, ny les Pyrenées à ceux de Biſcaye: & les Peuples qui demeurent prés des Caſcades du Nil, n'en entendent point le bruit, qui s'entend à plus de vingt lieuës.

Au contraire, tout ce qui eſt rare, tout ce qui vient de loin, paſſe pour grand : & c'eſt de l'étranger & de l'inconnu, que ſe fait le magnifique. Le Scamandre de l'ancienne Troye, à ce que diſent ceux qui l'ont veu, n'eſt gueres plus grand que la Riuiere des Gobelins ; & ceux qui ne le voyent que dans l'Iliade, ſur le bruit que fait ſon nom, & ſur la parole d'Homere, le prendroient pour vn bras de Mer. Qui de nous entend nommer le Mançanarez, qui ne ſe figure qu'il vaut quatre fois le Rhin, & ſix fois le Po ? Nous ſçauons pourtant, que dans ſon Pays meſme il le faut chercher pour le trouuer, à peine à t-il autant de pouces d'eau qu'il a de ſillabes ; & on le paſſe auſſi viſte & auſſi aiſément qu'on le nomme.

Ce que ie dis des Riuieres, ſe doit encore dire des Montagnes, des Villes, des Nations éloignées : il ſe doit dire de leurs mœurs, de leurs habillemens & de leurs armes. Il eſt certain que la montre de ſemblables choſes eſt plus ſurprenante : leurs noms entrent autrement dans les oreilles : & les phantoſmes qui en demeurent dans l'imagination, ſont plus grands, plus auguſtes, plus magnifiques. Les eaux de

l'Araxe, de l'Oronte, de l Hidaſpe, roulent bien aueque plus de pompe dans le Vers, & y font bien vn autre bruit, que celles de la Marne, de la Seine & de la Loire. L'Eſprit du Lecteur s'éleue bien d'vne autre ſorte, pour le Mont Gibel, ou pour le Mont-Liban, que pour le Mont Valerien: Et Paris luy meſme, tout immenſe que nous le voyons, perd ſon immenſité, quand il eſt mis en Poëſie auprés de Memfis ou de Babilone : tant l'illuſion de la Perſpectiue & la tromperie de l'éloignement ont de force: & tant il eſt veritable, que le Poëte qui cherche le Grand & le Merueilleux, ſe doit éloigner le plus qu'il peut de ſon Pays & de ſon Siecle.

Ceux qui ſont aſſez riches de leur fonds, pour faire valoir les choſes communes, & donner de l'éclat aux ordinaires, ſe peuuent diſpenſer de ces longs voyages, & ſe paſſer du commerce des Eſtrangers. I'auouë que ie ne ſuis pas de ces Riches-là: ie n'ay point de Carrieres ny de Mines domeſtiques. les Riuieres qui portent l'Or, & qui font les Perles, paſſent fort loin de chez moy: & il a fallu que i'allaſſe chercher en Egypte, ce que ie ne pouuois eſperer en France.

Bien m'en a pris de m'eſtre embarqué. L'Egypte eſt le plus merueilleux de tous les

Pays, & le plus fertile en grandes choſes. Le Phare & les Pyramides, le Nil & le Caire, les Magiciens & les Monſtres, les miracles de l'Art & les prodiges de la Nature ſont originaires de ce Pays-là : Et les ſeuls noms des Sultans & des Sarraſins rempliſſent l'oreille de leur ſon : la ſeule montre de leurs armes & de leur equipage ſurprend la veuë, & met dans l'eſprit des images qui l'étonnent.

De la qualité de l'Action.

Pour reuenir à l'Action, il eſt neceſſaire qu'elle ſoit loüable, afin qu'elle ſoit chantée; & qu'on en puiſſe faire vn exemple public, ſans donner de ſcandale au Public. Ie ne ſçay s'il n'y aura point de temerité à le dire: ie le diray neantmoins ſans rien diminuer des reſpect que ie dois à l'âge & au merite d'Homere : & ie le diray auec la deffiance de ceux qui propoſent leurs doutes & leurs ſoupçons ; & non pas auec la reſolution de ceux qui donnent des Deciſions & qui font des Dogmes.

Il me ſemble que le bon-Homme, pour vſer des termes d'Horace, commence à ſommeiller dés le Prelude de ſon Iliade. Il s'adreſſe d'abord aſſez familierement à la Muſe qui l'inſpire, & luy commande auec plus de priuauté qu'il n'en faudroit à vne Deeſſe,

de chanter la Colere d'Achille, & les calamitez qu'elle a causées aux Grecs & à ceux de Troye. Ie pourrois douter icy, & ie ne douterois pas sans raison, si la premiere regle de l'Architecture Poëtique nous recommandant auant toute chose, de fonder le Poëme sur vne Action, la structure de l'Iliade, qui est fondée sur vne Passion, est vne structure bien reguliere.

Dira-t-on que la Colere qui n'est qu'vne passion dans les Ames du commun, soit vne Action dans les Ames Heroïques ? Il faudra donc en dire autant de la Colere des Aigles, & de celle des Lyons, qui sont entre les Animaux, ce que les Heros sont entre les Hommes. Et puis, qui ne sçait que les Heros, pour estre de plus grande taille, & pour auoir de plus grandes forces que les autres, ne sont pas faits d'vne autre matiere ? Le Geant & le Nain sont moulez de mesme terre ; & la terre du Geant ne s'altere pas autrement, ny ne s'échauffe d'vn autre feu que celle du Nain.

Dira-t-on, que ce n'est pas la colere d'Achille, mais la deroute des Troyens & la deffaite d'Hector qui est le suiet de son Poëme ? Il y a donc de la mauuaise foy dans sa proposition : il ment en vn lieu où le Poete

ne peut mentir aueque merite : il trompe la Deesse qu'il inuoque : il impose à toute la Grece qui l'écoute. Et d'ailleurs, de quel vsage sont dans l'Iliade les dix-neuf liures qui precedent cette Action ? Pourquoy l'Accessoire y est-il si étendu & si au large, & le Capital si reserré & si à l'étroit ? Pourquoy cette deffaite d'Hector ne se trouue-t'elle qu'à la fin de tout le Poëme, comme feroit au bout d'vne longue Galerie vne petite bataille en perspectiue ?

Disons donc pour l'honneur d'Homere, qu'il estoit mieux instruit de ses intentions, que ceux qui les luy veulent apprendre : croyons sur sa parole, qu'il propose sincerement & de bonne foy ; & ne doutons point, puis qu'il en prend à témoin la Deesse, que la colere d'Achille qu'il veut chanter, ne soit le suiet de son Iliade.

Mais quelle colere ? il en fait luy mesme le portrait. Vne colere pernicieuse, dit-il, vne colere-fatale à l'Armée des Grecs, qui en a fait plus mourir que la peste & les armes des Ennemis.

Ie demande, si cette pernicieuse, si cette fatale colere, estoit vne chose à chanter, ou à detester ? S'il la propose pour la donner en exemple, ou pour en donner de

l'horreur ? S'il en veut faire vne matiere de loüange ou d'execration publique ? Que diroit-on d'vn Caſtillan, qui chanteroit à Madrid ou à Bruxelles, la colere du Prince d'Orange, & les maux qu'elle a cauſez à l'Eſpagne & à la Flandre ? Que diroit-on d'vn François, qui chanteroit ſur le bord de Seine & à l'ombre des Tuilleries, l'indignation de l'Admiral de Coligny, & les reuoltes, les guerres, les ruines qui l'ont ſuiuie ? Ce que feroient ceux-là, Homere l'a fait : & le ſuiet de ſon Iliade ne me ſemble pas moins ſcandaleux ; ſon Heros ne me paroiſt pas de meilleur exemple, que ceux que ie viens de dire.

Du ſuccez de l'Action.

Ce n'eſt pas aſſez que l'Action ſoit loüable : il faut de plus, qu'elle ſoit heureuſe ; la dignité du Heros & l'edification du public demande cela : & il importe extremément, que l'iſſuë en ſoit la plus ſpecieuſe & la plus éclatante qu'il ſe pourra, afin qu'elle pique le cœur des Grands ; & que l'emulation les porte à de pareilles entrepriſes, par le deſir, & par l'eſperance d'vn pareil ſuccez.

On me permettra en cét endroit de me declarer contre l'Apparence : c'eſt vne étrange trompeuſe que cette Apparence : elle impoſe par tout où elle ſe trouue : & quelques

vns abuſez par ſes impoſtures, auoient crû que l'Action que i'ay miſe en œuure eſtoit defectueuſe de ce coſté là. Neantmoins, quoy qu'il ait ſemblé d'abord à ceux qui ne la voyoient que de loin, il ſe trouuera à la fin, qu'elle a toutes les conditions qu'il faut, pour en faire vn grand Modele, & vn Patron accomply.

Il y a de la valeur, & cette valeur eſt ſanctifiée par la pieté: Il y a de la gloire, & l'vtilité eſt meſlée à cette gloire: Et ſoit qu'on en cõſidere le progrez, ou la fin; on ne peut rien repreſenter de plus heroïque, de plus illuſtre, ny de plus heureux, qu'vne Action où il y a des batailles gaignées ſur la Mer & ſur la Terre, vne Ville priſe & vn Camp forcé, deux Armées deffaites, & deux Generaux Barbares tuez de la main du Heros, lequel apres tout cela, eſt couronné de la Saincte Couronne, qui eſtoit le Suiet de ſon entrepriſe, & qui a eſté depuis la gloire & le bonheur de ſon Royaume.

On en demanderoit trop, ſi l'on en demandoit dauantage à mon Heros. Achille, Vlyſſe, Enée, Godefroy, n'ont pas tant couſté à faire: & leurs Actions à beaucoup moins que cela ont paſſé pour illuſtres & pour heroïques. Il n'importe, que la Guerre ne

luy ait pas eſté ſi heureuſe en toutes choſes: ces malheurs n'entrent point dans mon Sujet : ils ſont poſterieurs à l'Action ſur laquelle i'ay trauaillé : ils n'en corrompent point le ſuccez : & pourueu que la fin où ie la conduis ſoit heureuſe, tout ce qui vient apres cette heureuſe fin eſtant hors de ma beſongne, & n'appartenant point à l'Action, ny à la Fable fondée ſur l'Action, il n'y a point de loy qui m'oblige à le garantir : & l'on me tiendroit vne rigueur ſans exemple, ſi l'on m'en vouloit faire contable.

Les Poëtes ne ſont pas garans de toutes les auentures de leurs Heros : ils n'ont point traité pour eux auec la Fortune : & leurs Sauuegardes, ny leurs Franchiſes, s'ils en auoient à donner, ne ſeroient pas reſpectées du Malheur. C'eſt aſſez qu'ils ayent l'adreſſe d'éloigner les aduerſitez & les reuolutions qui pourroient deſtruire le ſuccez de l'Entrepriſe : & qu'ils ſe ſouuiennent de la regle qui les oblige à la terminer heureuſement. Tout le reſte qui n'eſt point de leur fait, n'eſt point auſſi de leur compte: & qui leur en demanderoit raiſon, exigeroit plus qu'ils ne doiuent. Iuſques icy, perſonne ne s'eſt auiſé de demander compte à Homere de la mort d'Achille, qui fut ſi

malheureuſement tué deuant Troye, ny à Virgile de celle d'Enée, qui ne perit pas plus heureuſement en Italie: & iuſques icy perſonne n'a trouué, que les malheureuſes morts de ces Heros tuez en leurs entrepriſes, fuſſent des deffaux dans l'Iliade & dans l'Eneide.

D'oppoſer à ces raiſons, que la priſe de Troye fut vn effet de la victoire d'Achille; ce ſeroit auoir oublié, que la priſe de Troye n'entre point dans la compoſition de l'Iliade: & qu'elle eſt hors de la veuë, & bien loin de l'intention du Poëte; s'il eſt capable de rendre compte de ſon intention; & s'il merite qu'on l'en croye ſur ſa parole. Dauantage, ce ſeroit s'inſcrire en faux contre l'Hiſtoire, laquelle impute la priſe de Troye à la trahiſon d'Enée & d'Antenor. Et ce ſeroit de plus, donner vn celebre dementy à la Fable, qui l'attribuë à l'aſſiſtance de Minerue, aux ruſes d'Vlyſſe, & à la prodigieuſe fabrique de cette montagne de bois, taillée en Cheual, qui mit les Ennemis dans la Ville.

Mais il y auroit bien vne autre raiſon à dire, pour mon Heros, qui ne peut eſtre alleguée pour le Grec ny pour le Troyen,

C'eſt que ſes malheurs & ſes aduerſitez eſtant de ſon choix, comme ie le feins au Liure huictiéme; ce ne furent point des malheurs ny des aduerſitez qu'on luy doiue reprocher, ny qu'on puiſſe meſme imputer à la Fortune. Ce furent des occaſions volontaires, ce furent des combats recherchez, où la ſeconde partie de ſa Vertu ſe ſignala bien autant par la ſouffrance, que la premiere s'eſtoit ſignalée par le maſſacre des Infideles. Encore vn mot à l'honneur de ces ſouffrances, qu'on ne peut aſſez honorer: ce furent des epines & des piqueures de la Couronne Sainte & douloureuſe, que noſtre Heros prefera à la Couronne de l'Empereur Frederic, & à celle des Sultans, ſelon la fixion du Liure huictiéme: & non ſeulement ſa gloire ne receut point de dechet de ces épines, & ne fut point obſcurcie par ces piqueures; elle en receut vn nouuel éclat, & en fut plus propre à eſtre miſe ſur la montre du Poëme Heroïque. Qui en doutera, s'il conſidere que les Princes ont beſoin de leçons & de modeles de Patience, comme tous les autres Hommes; & que la Vertu Heroïque ne leur eſt pas moins neceſſaire pour ſouffrir auecque fermeté, que pour com-

battre auec courage ? Mais cette raiſon quelque forte qu'elle ſoit, eſt plus de ſurerogation que de beſoin : & il ſuffit de dire, que la priſon qu'on reproche à mon Heros, eſtant hors de la ſtructure de mon Poëme, il n'en eſt pas plus intereſſé, que l'Iliade l'eſt de la malheureuſe mort d'Achile, tué par le plus laſche de tous les Troyens.

De la Fable,

Apres auoir expliqué tout ce qui appartient à l'Action, qui eſt la matiere du Poëme; il faut venir à la Fable qui en eſt la forme; & qui eſt à l'Action, ce que l'Ame eſt au corps, ce que la figure eſt au marbre, ce que la fabrique eſt aux materiaux qui compoſent l'Edifice. Diſons donc, ſelon la ſentence de Platon, d'Ariſtote & des autres Maiſtres, que ſans la Fable, qui eſt la propre eſſence du Poëme, la plus iuſte, la plus pompeuſe, la plus belle verſification ne fait pas vn Poëme, comme le plus riche habit du Monde, mis ſur vn Manequin ne fait pas vn Homme. Faute de Fable, Lucrece n'eſt que Philoſophe, Lucain n'eſt que Declamateur, Silius Italicus n'eſt qu'Hiſtorien : & la Traduction de tous les Poëmes Grecs, Latins, Italiens, Eſpagnols, ne me faiſant point createur de Fable, ne me feroit pas Poëte : au moins ſi l'on en

De ſa neceſſité.

iugeoit

iugeoit par le droit ancien & sur le texte d'Aristote.

Cette necessité de Fable, afin de ne laisser a l'auenir aucun pretexte aux mauuais Poetes, est fondée sur la nature & sur la fin de la Poësie. Tous les Maistres enseignent que de naissance & par office, elle est faiseuse d'Images & de Figures : mais d'Images qui doiuent estre correctes, de Figures qui doiuent estre acheuées, afin qu'elles puissent estre mises sur la montre, & seruir de Patrons en la reformation des mœurs. Ces Images si acheuées, & ces Figures si correctes, veulent donc estre faites sur de parfaits Originaux. Et où veut-on que le Poëte les aille chercher ? De quelle Boutique, de quel Cabinet veut-on qu'il les tire ? Tous les Particuliers tiennent de la Matiere, qui gaste toutes les choses où elle entre : L'existence & la Realité sont par tout corrompuës, par le mélange des conditions indiuiduelles : & il ne vient rien au Monde, qui ne s'éloigne en y venant, de la perfection de son Idée. Il est donc necessaire que le Poëte qui se veut acquiter de son deuoir, s'éleue au dessus des Particuliers, & aille chercher ces Originaux dans l'Vniuersel, où il n'entre rien

qui le corrompe: il faut qu'il laisse là l'Existence qui est gastée, qu'il n'ait point d'égard à la Verité qui est mutilée & defectueuse; & qu'il s'attache à la Possibilité qui est toute pure; qu'il étudie, qu'il copie qu'il represente la Vrayssemblance qui est entiere & parfaite.

Cela presuppossé, ie demande, si vne composition de choses tirées sur l'Vniuersel, & representées sous la seule Vrayssemblance, & sous la seule Possibilité, n'est pas toute fabuleuse, n'est pas aussi éloignée de la composition Historique, que l'Vniuersel abstrait & separé de la Matiere, est éloigné des Particuliers, qui se voyent & qui se touchent ? Le Poëte est obligé de trauailler de cette maniere: On attend de luy vne structure sur ce Plan & de cette forme: c'est par là qu'il se doit distinguer de l'Historien: & s'il n'a les aisles assez fortes pour s'éleuer iusques-là: s'il n'est asseuré de l'assistance de quelque Esprit familier qui l'y porte: s'il ne peut faire vn pas sans tenir l'Histoire par la main; qu'il demeure Historien à la bonne-heure; qu'il le soit en Rimes, en Mesures, en Musique, comme il luy plaira: mais qu'il ne s'ingere point de prendre place parmy les Poëtes.

Aristote expliquant la nature de la Fable, dit qu'elle est l'assemblage, ou la structure, ou la composition des choses feintes. Cela veut dire, que la Fable est vne Fabrique artificielle, composée d'euenemens feints & inuentez; mais vray-semblables, & fondez sur la verité d'vne Action illustre & heroïque. De sorte que le Poëme est comme vn riche & magnifique Palais; que le fondement de ce Palais est vne Action connuë & Historique; & que tout l'Edifice fondé sur cette Action, est vne fabrique fabuleuse de l'inuention du Poëte. *Sa definition.*

La Fable, comme ie viens de la décrire, veut estre Vne, Vray-semblable, & Merueilleuse. Les regles du Poëme demandent cela, le titre d'Heroïque le promet, & le Poëte qui ne s'en acquite pas, soit par libertinage, comme l'Arioste, soit par sterilité d'esprit comme d'autres, manque à son deuoir & à sa promesse. Qu'il y apporte donc du soin, & qu'il tâche sur toute chose, de tenir sa Fable dans la plus iuste & la plus exacte vnité, que la peut souffrir cette sorte de structure. *Ses qualitez.*

Qu'il apprenne, s'il veut estre persuadé de ce deuoir par la raison; que le Poëme

eſt vne ſtructure artificielle, compoſée de differentes parties iointes en vn corps : que la beauté de ce corps, comme celle de tous les autres, où il y a de la diuerſité & de l'aſſemblage, ſe fait de l'harmonie & de la conuenance des parties qui le compoſent; que l'harmonie & la conuenance ſe font de l'vnion, & que l'vnion ſe termine à l'vnité: & par conſequent que l'vnité eſtant la propre forme qui fait la beauté du Poëme, elle ne luy peut manquer, qu'il ne tienne de la difformité des corps doubles.

Qu'il conſidere, s'il veut eſtre conuaincu par les exemples, qu'il n'y a point de corps artificiel, qu'il n'y en a point de naturel, où cette vnité ne ſoit religieuſement obſeruée; ſi ce n'eſt dans quelques productions monſtrueuſes qui ſont nées des pechez de l'Art, ou des debauches de la Nature.

Et en cet endroit, on me doit permettre de crier de toute ma force, qu'on ſe garde des écueils, qui ſont vers les coſtes d'Italie; qu'on ne ſe laiſſe point emporter aux mauuais exemples du Pulci, du Boyardo, de l'Arioſte, & des autres ſemblables Poëtes de ce Pays là. Ils nous ont fait des Monſtres en Vers, des Corps ſans forme, & à pluſieurs formes : des Romans meſlez

de l'Heroïque & du Comique : des Centaures demy-hommes & demy-cheuaux: des Edifices, où l'on voit ſur vn meſme Plan des Palais & des Hales, des Temples & des lieux de debauche. Peut-on voir vne plus hardie, vne plus licencieuſe infraction de toutes les regles de la Poëſie, & de tous les deuoirs du Poëte? Se peut-on reuolter auec plus d'audace contre la Raiſon, contre l'Antiquité, contre l'Exemple ?

Encore ont-ils des Partiſans de leur Pays, qui diſent pour leur iuſtification, que leur deſſein n'ayant pas eſté de trauailler ſur le Modele du Poëme, l'infraction de ſes regles ne leur peut eſtre reprochée : qu'ils ont aſſez fait de garder celles du Roman, qui ne viſant qu'au diuertiſſement du Peuple, luy feroit mal paſſer le temps, auec les ſcrupules de l'Vnité, & les Superſtitions de la Vray-ſemblance.

Apres auoir dit à ces Meſſieurs de delà les Monts, que de legitimes obligations établies de la Nature, & receuës des Sages, ne ſont pas des Superſtitions ny des Scrupules ; Diſons leur encore, que le Poëme Roman eſt vne Fabrique moderne, mais informe & capricieuſe; qu'il ne s'en trouue point de Plan ny de Modele dans la bonne

Antiquité ; qu'il ne s'en voit pas meſme vn ſeul veſtige, dans les Hiſtoires fabuleuſes d'Anaxagoras, de Iamblicus, d'Achilles Tatius, d'Heliodore ; & qu'il n'eſtoit pas connu dans le Monde, auant que les Amadis & les autres Preux extrauagans, auſſi bizarres que les Centaures & les Geryons, y fuſſent venus faire la guerre au bon Sens & à la Raiſon. Et certes le memorable compliment auec lequel le Cardinal d'Eſte receut l'Arioſte, apres la lecture de ſon Roland, eſt vn aſſez bel exemple, du iugement qu'il faut faire de cette ſorte de compoſitions irregulieres.

Concluons cette reflexion, qui ne ſera pas inutile, & diſons à ceux qui ſe trouueront capables de trauailler ſur l'Heroïque, & de contribuer à l'inſtruction des Grands ; qu'ils laiſſent aux Hales & à la Foere, les Figures monſtrueuſes, & les Enſeignes d'Animaux étranges ; qu'ils ſe gardent ſur tout d'étaler ſemblables choſes dans le Louure, & dans les Palais ; & qu'ils ayent ſoin de ne rien repreſenter en ces lieux-là, qui ne ſoit iuſte & compaſſé ; qui n'ayt toutes les proportions & toutes les meſures d'vne Grandeur reguliere & bien-ſeante.

Il n'y aura rien à deſirer en l'Vnité de la

Fable, si l'Action en est vne: Si le Heros principal est seul & sans Concurrent; Si les Episodes tiennent au Corps de l'Action, par les nœus du Necessaire & du Vray-semblable. Auant toutes choses, l'vnité de l'Action y est necessaire, parce que naturellement vne forme ne peut naistre de deux Suiets: vne Ame ne se peut partager entre deux corps: & on ne fera iamais de deux morceaux de marbre separez, vne figure bien reguliere.

Secondement, il se faut fier à son Heros, & commettre toutes les grandes choses à son courage, à sa conduite, à sa fortune. Car de luy donner des Associez & des Cooperateurs, qui luy soient égaux, qui mettent la main à l'œuure aueque luy, & fassent la moitié de la besongne, c'est donner plusieurs testes à vn corps: & on n'embellit pas vn corps en multipliant ses testes, on en fait vn Monstre. De recourir à l'Allegorie, pour iustifier cette faute, comme a fait le Tasse; c'est faire venir de bien loin & à grands frais, vne Chimere, pour deffendre vne autre Chimere.

Le troisiesme point necessaire à l'Vnité de la Fable, est la iuste liaison des Episodes. On appelle ainsi les Actions accessoires & *Des Episodes.*

ſnſerées, qui ſeruent à la grandeur & à la beauté du Poëme. Elles ne doiuent eſtre ny trop preſſées & en foule ; ny mal vnies & en deſordre. Il ſe faut ſouuenir que ces Actions inſerées eſtant à l'Action principale, ce que les membres ſont au corps, & ce que les rameaux ſont à l'arbre, elles ne la doiuent pas accabler, elles doiuent l'embellir : & ſi la moderation n'y eſt gardée, bien loin de l'embellir elles l'étouffent. Mais qu'on prenne garde ſur tout, que ce ſoient des membres naturels, & non pas des membres poſtiches, ny des membres doubles : les vns ne ſont propres qu'aux Eſtropiez, & les autres ne ſont que des Monſtres. On euitera cet inconuenient, ſi ces pieces naiſſent du corps de l'Action, par vne ſuite ou neceſſaire ou vray-ſemblable ; & ſi elles vont à la fin de l'Action, par vne deſcente ou vray-ſemblable ou neceſſaire.

Ie ne ſçay, ſi ie l'oſeray dire, il ſe faut encourager neantmoins : & vn reſpect qui n'eſt que de bien-ſeance, ne le doit pas emporter ſur vn deuoir qui oblige. Que l'on entende qu'il faut euiter comme écueils les contre-temps, les antidates & les attentats d'vne Figure, qui ſe donne la liberté de changer l'ordre des Siecles, & de ren-

uerſer la Cronologie. Virgile ſous l'authorité de cette Figure entreprenante, a eu le credit d'anticiper la naiſſance de Didon ; & il la fait regner, il la fait mourir en ſon Eneide, pres de trois Siecles deuant que la Nature ſe fuſt auiſée de la mettre au Monde. Où n'iront point les attentats de cette Figure, ſi elle n'eſt reprimée ? Elle peut auoir d'autres Fauoris, plus entreprenans & moins modeſtes que Virgile : Et que ne feront point ces Fauoris, ſi l'enuie leur prend d'abuſer de leur faueur ? Vn de ces iours, quelque Eſpagnol auancera la naiſſance du Duc d'Albe, & le fera interuenir au Siege de Sagonte. Vn François qui ne voudra pas ceder en faueur à vn Eſpagnol, demandera vne pareille grace pour Gaſton de Foix ; & s'il n'eſt pas aſſez hardy, pour luy faire paſſer les Alpes auec Ceſar, il l'enuoyera pour le moins contre les Lombars auec Charlemagne. Ie pouuois moy-meſme auoir credit aupres de cette puiſſante Figure ; & comme elle peut tout ſur le Temps, ſi ie l'euſſe priée de me permettre de retarder la naiſſance de Cleopatre, comme elle a permis à Virgile d'auancer celle de Didon, Cleopatre qui eſtoit Egyptienne, ſe fuſt trouuée fort à propos en Egypte du temps de Saint

Louys ; & ſes amours auec Charles d'Anjou, euſſent pû faire vn aſſez rare Epiſode en mon Poëme.

Ces anticipations hardies & ces contretemps licencieux, me font ſouuenir d'vn Tableau du Guarchin, où l'on voyt vn Suiſſe de la garde du Pape, qui aſſiſte Paris, à l'enleuement d'Helene : & d'vn autre Tableau du Lorrain, où les Hollandois venus au Siege de Troye auec les Grecs, prennent du tabac au port de Sigée. Semblables fautes, qui s'appellent beueuës en Peinture, s'appellent Figures en Poëſie: mais à dire vray, ces Figures ne ſont gueres plus excuſables que ces beueuës ; & les mécontes que la plume fait ſur le papier, ne ſont pas plus de miſe que ceux que le pinceau fait ſur la toile.

Encore vn mot des Epiſodes de la Peinture, ils nous apprendront à remarquer le faux & le iuſte en la liaiſon des noſtres. Lucien nous a laiſſé comme vn griffonnement d'vn Tableau, qui fut fait des Nopces d'Alexandre aueque Roxane. L'inuention en eſt ingenieuſe, ſpirituelle, & tout à fait digne du Siecle d'Apelle. On y voit L'Hymenée, Alexandre, Roxane, Epheſtion qui fait l'office de Paranymphe : & tou-

cela appartient à l'Action. Mais outre cela on y voit de surcroist, & comme par Episode, vne troupe de petits Amours, qui se ioüent autour des armes d'Alexandre. Il ne se pouuoit rien de plus naturel, ny de plus à propos ; puis que les Amours sont les Domestiques de la Beauté, & les Suiuans de l'Hymenée.

Le Raphael trouua cette peinture assez belle pour la copier ; mais il n'a pas esté si regulier de son chef, dans vn dessein qu'il a fait du Iugement de Paris. Il ne s'est pas contenté d'y donner place aux Deesses qui sont iugées, au Berger qui les iuge, à Mercure qui luy a apporté la commission ; il a voulu que le Temps, que le Soleil, que les Signes du Zodiaque, que toutes les Heures y fissent leur personnage. N'en deplaise aux Peintres & aux Curieux ; ces pieces inserées, quoy que les plus correctes du Monde & les mieux dessinées, sont les plus mal situées, & les plus hors d'œuure ; & ils ne me persuaderont iamais, que le Temps, que le Soleil, que les Heures soient plus du iugement de Paris, que de la prise de Troye

Il en est de mesme quelque fois des Histoires & des Descriptions, qui sont inse-

rées au corps du Poëme : elles ſont belles, mais elles ne le ſont pas en ces lieux-là: elles ſont riches, mais elles ſont ſuperfluës, & la place qu'elles tiennent appartient à d'autres.

Du Vray-ſemblable, & du Merueilleux.

Le temperament du Vray-ſemblable & du Merueilleux, eſt la troiſieſme condition que demande la Fable Heroïque. Il n'y a point de mode ancienne, il n'y en a point de nouuelle, qui permette de les ſeparer: & il eſt du grand Poëme, comme d'vn Palais magnifique, où il faut des parties qui ſouſtiennent & qui affermiſſent; & d'autres parties qui ſurprennent & qui étonnent. Le Vray-ſemblable qui eſt le fondement de l'opinion, & l'objet de la creance, y doit entrer d'vne part, afin d'apuyer les exemples, & de leur donner de l'authorité & de la force: Et le Merueilleux qui eſt la matiere de l'admiration, y doit entrer d'autre part, afin de les releuer, de les embellir, & de leur donner ce qui attire l'eſtime & ce qui excite l'emulation des Grands, qui ne s'ébranſlent que pour de grandes choſes.

Qu'on ſçache donc que la Poëſie Heroïque n'eſt pas de ces Baſteleuſes, qui n'ont autre choſe à faire qu'à diuertir les Paſſans, par des repreſentations étranges, & des

Figures monſtrueuſes. Il eſt veritable, que ſon principal employ eſt de faire des repreſentations & de mouler des Figures. Mais ces repreſentations doiuent eſtre des leçons, qui enſeignent en diuertiſſant : Ces Figures doiuent eſtre des Patrons, ſur leſquels les Spectateurs ſe puiſſent former de nouueau ; & ſe faire plus Sages ou plus Braues, plus Patiens ou plus Magnanimes. Les Actions où le Vray-ſemblable ne ſe trouue pas, ne ſçauroient ſeruir à cét vſage : & perſonne qui aura la teſte ſaine, ne les tirera iamais en conſequence.

Premiere faute contre le Vray-ſemblable.

Il y a trois manieres de faillir contre cette regle : La premiere eſt celle de certains Architectes, qui ne baſtiſſant que ſur le faux, ne mettant point en œuure le probable ny le poſſible, & prenant toutes leurs meſures ſur vn Imaginaire demeſuré, ſont en matiere de Heros, ce que faiſoit le Sauuage en matiere de Monſtres. Semblables Ouuriers ſont plus propres au diuertiſſement du Peuple, qu'à l'inſtruction des Grands ; & leurs Ouurages ſont moins le fait des Cabinets, que des Boutiques. Aiouſtons que le probable & le poſſible eſtant le fondement de l'Eſperance & de l'Emulation, il n'y a rien à faire, où il n'y

a rien à croire : & qui ne ſera pas auſſi Viſionnaire que Dom Guichot, ne ſe propoſera iamais de reduire pareilles Viſions à la pratique.

Seconde faute contre le Vray-ſemblable.

La ſeconde maniere de faillir contre la regle du Vray-ſemblable, eſt celle de certains rigoureux amateurs de la Verité, mais amateurs peu éclairez & mal inſtruits, qui n'ayant pas aſſez bonne opinion de tout ce qui ſe trouue dans l'étenduë de la Foy humaine, vont chercher dans les Saintes Ecritures des Heros, & des Actions heroïques à mettre en Poëme. Ils me le pardonneront, ſi ie leur dis, qu'en cela ils font deux fautes eſſentielles ; l'vne contre la forme du Poëme, l'autre contre la fin de la Poëſie, & toutes les deux contre le deuoir du Poëte. La premiere eſt, que ne voulant pas s'arreſter dans l'étenduë des choſes qui ne ſont que de Foy humaine, & paſſant iuſques à la region de celles qui ſont reuelées, & de Foy diuine, ils laiſſent dans le pays d'où ils ſortent, la vraye matiere dont ſe font les Fables, & n'en trouuent ny vraye ny fauſſe en celuy où ils entrent : parce qu'en ce pays-là, il n'y a rien de faux ; & ce qu'il y a de vray, ne ſe peut mettre en Fable, ſans quelque ſorte de blaſpheme.

La ſeconde faute qui ſe fait par ces Amateurs de la pure Verité, mais mal inſtruits de la nature du Poëme, eſt qu'allant chercher des ſuiets bien au delà des bornes de la Vray-ſemblance & de la Poſſibilité des choſes, ils n'en rapportent rien qui leur puiſſe ſeruir d'aiguillon à piquer le courage & l'émulation des Grands, & les porter à de ſemblables entrepriſes. Et cette ſeconde faute eſt contre la fin de la Poeſie, comme la premiere, qui ne laiſſe aucun lieu à la Fable, eſt contre la forme du Poëme.

Voicy deux Actions les plus veritables, les plus merueilleuſes, & les plus mal propres du monde au Poëme Heroïque.

Gedeon fut commandé d'attaquer le Camp des Madianites ; il fit l'entrepriſe, & l'executa, auec vn corps de trois cents hommes, armez de lampes & de bouteilles. Quelles forces & quel armement pour vne telle entrepriſe ! & quel ſuccez pour vn tel armement & de telles forces ! Mais qui ſera le General d'Armée qui ſe formera ſur ce Modele, qui laiſſera les Bombes & les Canons, & ira à la Guerre aueque des bouteilles & des lampes ?

Samſon deſarmé & lié de cordes, eſt at-

taqué par vne Armée de Philiſtins ; il romp les cordes, ſe ſaiſit d'vne machoire d'aſne, tuë mille Philiſtins de cette machoire, & met le reſte en deroute. L'Action eſt vraye; mais elle eſt bien au delà du Vray-ſemblable ; elle s'eſt faite, mais en ſe faiſant, elle n'eſt pas deuenuë poſſible : & cette vaillance ne trouuerã gueres plus d'imitateurs, que celle du Roland de l'Arioſte, qui donne des batailles, & deffait des Armées dans le ventre d'vne Balene.

Que ce ſoit donc vne des Maximes capitales de noſtre Art, que la Vray-ſemblance eſt de plus grand vſage dans le Poëme que la Verité : & que le Merueilleux, voire le Merueilleux veritable, eſt inutile à la ſtructure de la Fable, s'il n'eſt pris dans les bornes du Vray ſemblable, & du Poſſible, qui ne s étendent point au delà des raiſons humaines, & où les forces humaines ſe peuuent étendre.

A ces deux manieres de faillir contre le Merueilleux Vray ſemblable, il faut aiouſter la troiſiéme, où tombent ceux qui n'agiſſent que par Machine ; qui ne font rien où il n'entre de l'enchantement ou du miracle, où il n'interuienne des Anges ou des Demons, qui ſeruent fort vtilement, ſoit

à ruiner ou à rétablir vn Party ; ſoit à détruire ou à terminer vne entrepriſe.

La Machine n'eſt pas deffenduë au Poëte, pourueu qu'il la ſçache placer où il faut; & qu'il ne la faſſe ioüer que dans les beſoins, où la Valeur & la Prudence ne peuuent rien. Il luy eſt permis de l'employer dans vne tempeſte, dans vn embraſement, dans vn deluge, contre des charmes. La plus haute Vertu ſe trouue baſſe, la plus forte ſe trouue foible en pareilles occaſions. Mais de faire deſcendre du Ciel des Troupes auxiliaires, & de les enuoyer par Eſcadrons dans la meſlée, c'eſt ne rien faire à l'honneur de ceux que l'on fait vaincre de la ſorte. Des Lievres pourroient bien ainſi vaincre des Lions : & vne demy douzaine de Nains eſtropiez & malades, auec vn pareil ſecours, deferoient fort aiſément toute vne Armée de Geans.

Qu'il n'y ait donc point de Machines, qui faſſent ce que l'épée & la lance pourront faire. Qu'on n'appelle point les Anges, qu'on n'éuoque point les Demons, où il ne faudra que de la conduite, que du courage & de la force. Homere pouuoit épargner à ſon Apollon, la peine de venir de ſi loin, pour detacher la cuiraſſe de Patrocle,

& l'exposer tout nu à la lance d'Hector, qui le frappe par derriere. Si ces armes estoient enchantées, sa teste ne l'estoit pas: & le braue Hector pouuoit bien donner au front, en vn temps que les casques estoient encore sans visieres.

Ie n'ay pas crû pecher contre cette regle, quand i'ay fait descendre du Ciel des Heros François, pour redoubler l'effroy des Sarrasins de Damiette. Outre qu'ils estoient des-ja deffaits, ils deuoient la nuit d'aprés mettre le feu à la Ville & l'abandonner : & vn si étrange desespoir, qui est purement Historique, auoit besoin d'vne Machine, qui l'éleuast du Particulier à l'Vniuersel, & le fist passer de la verité de l'Histoire, à la Vray-semblance de la Fable. Virgile dans le second de l'Eneide fait ioüer vne pareille machine, lors que Venus voulant persuader Enée de se retirer de Troye, & l'abandonner à sa mauuaise fortune ; elle luy dessille les yeux, & luy fait voir les Dieux en armes, qui trauaillent à la ruine de cette malheureuse Ville.

La Magie peut estre employée, & contribuer au Merueilleux; mais elle a besoin d'estre moderée; & il ne luy faut pas souffrir de mettre la main à tout, & de se

meſler de toutes choſes. Elle deuient importune, quand elle ſe fait voir trop ſouuent, & qu'elle affecte d'eſtre touſiours ſur la Scene. Et l'on ſe doit ſouuenir, que d'aiouſter enchantemens à enchantemens, & illuſions à illuſions, comme a fait l'Arioſte; ce n'eſt pas faire vn Poëme, c'eſt faire vne Rapſodie de Sortileges, pareille à la Vie d'Apulée, ou à celle du Docteur Fauſte.

Ces Maximes generales preſuppoſées, pour deſcendre au particulier de mon Poëme; ie diray, ſans pretendre d'authorité priuée, m'établir iuge en ma cauſe; que ſi ie n'ay atteint le but de l'Art, ce n'eſt point que ie ne l'aye veu, & que ie n'y aye viſé. Mais la pluſpart de nos adreſſes ſont fautiues; & il n'y a point de main qui ſoit auſſi iuſte que la veüe. Mon premier ſoin a eſté de tenir ma Fable dans vne exacte Vnité: le ſecond de donner à cette Vnité les beautez & les agremens qui naiſſent de la diuerſité, quand elle eſt accompagnée de la proportion & de l'ordre: & le troiſiéme de ioindre par tout le Merueilleux au Vray-ſemblable.

Quant à ce qui regarde l'Vnité, ie ne penſe pas qu'il s'y trouue rien qui la rompe, ſoit du coſté de l'Action, où il n'y a

point de diſlocation ny de rupture ; point de partie ſeparée, ny de piece qui ſoit hors d'œuure : ſoit du coſté du Heros, à qui ie n'ay point donné de Concurrent ny d'Aſſocié, qui partage auec luy le ſuccez de l'Entrepriſe ; ſoit du coſté des Epiſodes, qui naiſſent tous de l'Action, comme les membres naiſſent du corps & luy ſont attachez par les liens du Neceſſaire ou du Vray-ſemblable, qui ſont ſelon Ariſtote, les propres attaches de cette ſorte de parties.

Cette Vnité recherchée ſi ponctuellement & auec tant de ſcrupule, n'a pas empeſché qu'il n'entraſt quelque choſe de toutes les eſpeces de Fable en la ſtructure de la mienne. Outre que pour eſtre diuerſifiée de la ſorte, elle n'en eſt pas moins vne ; comme l'Homme ne laiſſe pas d'eſtre vn, quoy qu'il y ait en ſa compoſition quelque choſe de toutes les eſpeces ; i'ay crû qu'elle ne pouuoit que par là éuiter d'eſtre ennuyeuſe ; ce qui ne manque iamais à celles, qui reſſemblent à ces Peintures que les Anciens nommoient Monogrames, qui n'ayant qu'vn trait & qu'vne couleur, ne faiſoient aucun effet ſur la veuë.

Ma Fable ainſi diuerſifiée, ſe pourra dire Compoſite ; s'il m'eſt permis de pre-

ſter à la Poeſie, vn terme emprunté de l'Architecture. Elle eſt donc Pathetique dans les combats, dans les morts violentes, & dans les autres euenemens, qui tiennent du Tragique; ſoit qu'ils donnent de l'horreur ou de la tendreſſe; ſoit qu'ils touchent de compaſſion ou de crainte. Elle eſt Morale dans les expreſſions des Mœurs, & dans les Peintures des Paſſions, qui ſont diuerſes, ſelon la diuerſité des Perſonnes introduites dans la Fable. Elle eſt Mixte, comme parlent les Maiſtres, parce que les Reconnoiſſances ſubites & impreueuës, les Reuolutions inopinées & ſurprenantes, qu'ils appellent Peripecies, n'y manquent pas.

Les diuerſes eſpeces de Fable.

Quant à l'ordre qu'il faut tenir en la ſtructure de la Fable, les vns le veulent droit & naturel; les autres le demandent artificiel & renuerſé: & ie penſe, que ſans rien oſter à perſonne, i'ay trouué dequoy donner aux vns & aux autres ce qu'ils demandent. I'auouë que l'ordre renuerſé a ie ne ſçay quoy de plus ſurprenant: il approche dauantage du Merueilleux: & la ſuſpenſion où il met l'eſprit, eſt accompagnée d'vne eſpece d'étonnement, qui ne luy peut eſtre que fort agreable.

De l'ordre de la Fable.

Mais qu'on auouë auſſi, que la plus part de ceux qui en font vn article eſſentiel, n'en connoiſſent pas la fineſſe ny le iuſte vſage. S'ils auoient appris à diſtinguer en la ſtructure des Poemes reguliers, l'Action principale, qui eſt le Suiet de la Fable, d'auec le gros de l'Entrepriſe, dont cette Action principale eſt detachée, ils ſçauroient que la regle d'Ariſtote y eſt ponctuellement obſeruée : & que l'ordre naturel & l'artificiel y ſont ioints ſi adroitement, qu'ils y ont tous deux leur iuſte place, ſans ſe confondre & ſans s'exclure.

Bien dauantage, & qu'on y prenne garde ſur ma parole; on trouuera que Scaliger, Vidas, & les autres ſe ſont laſſez à chercher ce qu'ils auoient ſous la main; qu'ils ont fait du bruit & du trouble, pour arracher ce qu'on leur donnoit. Qu'eſtoit-il beſoin de tant de paroles, de tant de diſputes, pour établir l'ordre renuerſé ? Vn meſme ordre conſideré differemment, & pris ſous diuers aſpects, eſt renuerſé d'vne part & droit de l'autre ; il eſt artificiel & naturel, ſelon les diuerſes faces des choſes ordonnées, & les ſituations differentes de ceux qui les regardent.

L'exemple expliquera ce que ie veux dire. L'ordre qu'Homere a tenu dans l'Iliade, à l'égard de la colere d'Achille, qui eſt le propre Suiet du Poëme, eſt le plus droit & le plus naturel du Monde ; parce que le Poëte commence la Fable par la naiſſance de cette colere, & la conduit iuſques à ſa fin. Le meſme ordre, à l'égard des autres parties de la Guerre anterieures à cette Action, eſt artificiel & renuerſé, parce que ces parties anterieures n'ont pas la place qu'elles deuroient auoir naturellement, & n'entrent dans la Fable que comme parties acceſſoires & par Epiſode. On trouuera le meſme ordre dans l'Odyſſée, dans l'Eneide, & dans l'Hiſtoire Ethiopique, qui eſt vne Poëſie en Proſe. Et cet ordre double que i'ay ſuiuy, eſt ſans doute celuy qu'Horace recommande ſur la regle d'Ariſtote, & ſur le modele d'Homere.

Quoy qu'il ſoit de mon obſeruation, ce n'eſt pas le fait d'vn grand Architecte, de mettre le toict ſous les murailles, & le fondement ſur le faiſte : ſa gloire eſt de ranger ſi à propos toutes les pieces de l'Edifice, & de leur donner vne aſſiette ſi commode, & vne ſituation ſi naturelle, qu'il n'y entre point de confuſion qui trompe la

veuë, qu'il n'y ait point de deboctement qui l'offence. Si l'on en croit les exemples fondez ſur les regles, & les regles fondées en raiſon ; l'ordre naturel ſera touſiours obſerué à l'égard de l'Action qui eſt le Suiet de la Fable. L'embarras & le trouble qui defigurent les plus belles choſes, n'y entrent pas ſi facilement ; & il n'y entre pas moins d'eſprit, quand l'Ouurier en a de ſon fonds à y mettre. D'ailleurs la lumiere qui eſt la plus agreable & la plus neceſſaire de toutes les formes, y eſt plus nette & mieux répanduë; & toutes les parties eſtant ſituées en leur iuſte place, il s'en fait vn corps ſemblable à vn Animal bien compoſé, qui ſe voit ſans confuſion & tout d'vne veuë. Au contraire il arriue ordinairement que les autres où la ſituation eſt renuerſée, reſſemblent à vn Animal monſtrueux, qui auroit la teſte à la queuë, & le dos confondu auec le ventre.

Des Mœurs. Les Mœurs ſont apres la Fable, la partie la plus eſſentielle du Poëme, & la plus importante à la fin de la Poëſie. Ariſtote qui eſt auſſi grand Maiſtre de Morale que de Poëtique, y demande quatre conditions. Il les veut bonnes ; afin qu'il s'en puiſſe faire des Modeles qui inſtruiſent, & des

Patrons

Patrons qui edifient. Il les veut conformes au ſexe, à l'âge, à la qualité des Perſonnes; afin qu'il n'y ait point d'incongruité, qui rompe les meſures de la Bien-ſeance; point de diſproportion, qui viole la regle du Vray-ſemblable; point de faux accord, qui choque le iugement & bleſſe la veuë. Il les veut égales, à l'égard des Perſonnes qui ſont de la creation du Poete; parce que l'inegalité eſt la marque d'vn Eſprit changeant & volatile, d'vne Ame ſans conſiſtence & ſans fermeté: & le changeant, le volatile, & le foible, ne ſont pas moins éloignez de l'Heroïque, que le bas, que l'imbecille & le timide. Enfin il les veut ſemblables, à l'égard des Perſonnes que le Poëte reçoit de l'Hiſtoire ou de la Tradition; parce que la Copie doit reſſembler à l'Original; & l'on ne connoiſtroit pas dans le Poëme les Perſonnes que l'on y trouueroit trauеſties, que l'on y verroit autres qu'on ne les auroit veuës dans l'Hiſtoire.

Ie ne puis pardonner à Virgile la diſpenſe qu'il s'eſt donnée du quatriéme article de cette Regle. Elle eſt de trop grande conſequence pour eſtre diſſimulée: elle fait trop de bruit pour n'en point parler: & le Public s'intereſſe bien autrement auec la

Vertu, ſcandaliſée par cette licence, qu'auec la Cronologie miſe en deſordre par ſon antidate. Il eſt cartain qu'en toute l'Antiquité Payenne, il n'y eut iamais vne Princeſſe plus chaſte que Didon : elle le fut iuſques à paſſer les bornes que la Raiſon a marquées à la Chaſteté : & l'Hiſtoire veritable nous a apris, que la Mort luy ayant oſté ſon Mary, elle ſe tua pour mourir veufue.

Cependant Virgile fait de cette ſeuere, de cette inflexible Chaſteté, non ſeulement vne euaporée & vne coquette; mais vne paſſionnée & vne furieuſe, qui rompt toutes ſes attaches, & paſſe par deſſus tous ſes deuoirs, pour aller où veut ſon amour.

Sil auoit fait Medée innocente, Helene fidele, Sapho pudique; toute la Nation des Grammairiens, de ſiecle en ſiecle, s'éleueroit contre luy; & tous les ans il s'en trouueroit quelqu'vn qui le tireroit en Iuſtice, & luy demanderoit reparation pour l'Hiſtoire. Mais au moins n'auroit-on rien à luy demander pour la Morale; & il n'y auroit point de ſcandale à craindre de cette licence. En l'iniuſtice qu'il a faite à Didon la Morale eſt auſſi maltraitée que l'Hiſtoire, & il doit rendre compte au Public, de toutes les mauuaiſes ſuites d'vn ſi dangereux exemple.

Ie ne ſçay pas comme il peut eſtre pris maintenant des Dames Chreſtiennes ; mais ie puis aſſeurer, ſans calomnie, que lors qu'il commença de paraiſtre à Rome, il ne perſuada point aux Dames Romaines, de renouueller l'auſterité des vieilles Sabines. Et ie ne doute point, que les Ceſonies, les Agrippines, les Popées, ne ſe cruſſent obligées à cette fauſſe Didon, qui les déchargeoit d'vne partie de leur honte.

Que ſi vn Poëte Payen doit eſtre blaſmé, d'auoir propoſé vn mauuais exemple, quoy qu'il ait eu la diſcretion, de le couurir d'vn voile auſſi honneſte, que le pouuoient porter les plus religieuſes Veſtales ; Que doit-on dire des Poëtes Chreſtiens, qui écriuent comme ſous Petrone ou ſous Apulée; comme pour Neron ou pour Heliogabale; comme ſi le Demon Intendant des mauuais lieux, leur donnoit tous leurs Modeles, leur dictoit toutes leurs paroles, leur inſpiroit l'entouſiaſme ? Ne leur eſt-il point honteux, d'écrire moins purement dans la Religion d'vn Dieu Vierge & amateur des Vierges, qu'Homere & Virgile n'ont écrit, dans vne Religion de Dieux fornicateurs & de Deeſſes adulteres ? Et ſi le Cardinal Bentiuoglio écriuant au Caualier Marin

ſur la reformation de ſon Poëme, luy a voulu faire peur de la verge des Cenſures de ſon Pays; les Imitateurs du Marin ne craindront-ils point la Iuſtice de Dieu, qui a bien d'autres verges que l'Inquiſition de Rome; qui a bien d'autres feux que celle d'Eſpagne?

On dira que le Poëme manqueroit d'vne partie eſſentielle, ſi les Amours luy manquoient; puis que de l'auis meſme des Philoſophes, la Vertu Heroïque n'eſt pas moins dans l'excez de l'Amour, que dans l'excez de la Colere. Qu'il y ait donc des Amours, puis que la Feſte ne ſeroit pas bonne s'ils n'en eſtoient; mais que ce ne ſoit qu'à ces conditions qu'on les y reçoiue.

Quels Amours doiuent entrer dans le Poëme.

Premierement, qu'on les renferme dans les Epiſodes, ſans leur permettre pour quoy que ce ſoit, d'entrer dans l'Action principale: Et qu'on ſçache que cét Article eſt de ceux qui ſont eſſentiels au Poëme, & qui le diſtinguent du Roman. Vne Action qui ne ſeroit entrepriſe que pour la conqueſte d'vne Fille, ſeroit bien au deſſous de la grandeur & de l'éleuation que veut le Poëme: Et d'ailleurs, quel exemple donneroit le Heros, qui pour vne ſi cour-

te & si legere satisfaction, exposeroit des Nations & des Royaumes à tous les malheurs qui suiuent la Guerre? Si l'entreprise plaisoit aux faux Galans, les Amateurs de la bonne chere ne pourroient-ils pas croire auec autant de raison, qu'vne Guerre faite par vn General Suisse, pour la conqueste des Vignobles de Bourgongne, seroit aussi heroïque, & pourroit seruir de matiere à vn Poëme?

Secondement les Amours qui entrent dans le Poëme, doiuent estre des Amours de Heros, & d'Heroïnes, & non pas des Amours de Coquets & de Coquetes. Ie veux dire qu'il ne leur faut rien souffrir que de fort & d'éleué, rien que de noble & de magnanime. Qu'ils ayent des coleres hardies & des ialousies entreprenantes: que leurs afflictions mesmes soient hautes & resoluës; que leur desespoir mesme ait vne fierté qui étonne, ait vne éleuation que l'on admire. Loin de ces Amours, les caioleries, les mignardises, & les mollesses, que le Tasse donne à son Renaud & à son Armide. Semblables choses sont pour les Amours vulgaires, pour les Amours des Colombes; & les Amours Heroïques sont des Amours d'Aigles.

Troiſiémement, qu'il n'y ait rien que de bienſeant & de modeſte, dans les Amours des Reynes & des Princeſſes : qu'on ne leur attribuë rien qui tache la Pourpre, rien qui faliſſe & qui deshonnore la Couronne : qu'on ſe garde d'en faire des Abandonnées & des Coureuſes, ſous quelque voile qu'elles s'abandonnent ; & en quelque habit qu'elles courent. L'Arioſte eſt en cela iniurieux à ſon Angelique ; le Taſſe ne l'eſt gueres moins à ſon Armide : & la Bienſeance qui ne doit iamais quitter les grandes Fortunes, n'eſt pas bien gardée en leurs Perſonnes. Enfin pour me ſeruir de la figure des Poëtes, qui donnent vn flambeau à l'Amour, qu'on ſe ſouuienne que l'Amour ne doit iamais entrer chez les Reynes & chez les Princeſſes, qu'auec vn flambeau parfumé. Il luy peut eſtre permis d'y faire du feu ; mais qu'on prenne garde que ce ne ſoit pas vn feu qui faſſe de la fumée, vn feu qui ſente mauuais & qui noirciſſe.

Si nous voulions ſuiure la Critique, & remonter iuſqu'à l'Iliade ; peut-eſtre trouuerions nous que la Regle des Mœurs n'y eſt pas trop religieuſement obſeruée. Horace qui prefere les leçons d'Homere à

toutes les leçons des Docteurs Stoïques, a remarqué le premier, que dans Troye & hors de Troye, la corruption eſt generale. Et afin qu'on ne s'imagine pas, que ce n'eſt que la Soldateſque, qui eſt ainſi corrompüe, les Roys, dit-il, font cent folies; & les pauures Grecs portent l'enchere de toutes les folies de leurs Roys.

Ie ſçay bien, dequoy ſe font les couleurs dont les Grammairiens couurent cette tache. Et Horace luy meſme ſemble dire, que dans l'Iliade, Homere a moins trauaillé aux exemplaires des Vertus que doiuent ſuiure les Grands, qu'à ceux des Vices dont ils ſe doiuent garder. Mais n'en deplaiſe aux Grammairiens, & à Horace meſme, qui vaut mieux tout ſeul, que toute la Nation Grammairienne. Vne Galere de Pirates, vne Maiſon de Femmes débauchées, vne Retraite de Filoux, ſont d'étranges Eſcoles de Vertu: & ſi dans vne de ces Academies, où les ieunes Sculpteurs vont étudier, il ne ſe propoſoit que des Modeles boiteux, boſſus, eſtropiez, aſſeurement on n'y apprendroit pas à faire des Figures fort ſemblables à l'Hercule de Farneſe. Qui me conuaincroit de fauſſeté, ſi ie diſois qu'Alexandre, qui fut le perpetuel

diſciple d'Homere, n'euſt iamais eſté cruel, ny furieux; & ne ſe fuſt iamais ſoüillé de la mort de ſes Amys, ſi Achille qu'il s'eſtoit propoſé de copier, euſt eſté repreſenté plus humain & plus moderé dans l'Iliade?

I'auouë qu'en cela i'ay ſuiuy vne methode bien differente de celle d'Homere: & mon inſtinct eſtoit tout ſeul aſſez fort pour m'y pouſſer, quand mon deuoir m'euſt permis d'en prendre vne autre. Tous les Poëtes ſont eſſentiellement Imitateurs & Artiſans de Figures. Mais naturellement tous les Poëtes imitent ſelon leur Genie: ils vont au defectueux ou au parfait, ſelon la portée de leur Eſprit: & leurs Figures tiennent du grand ou du petit, ſont illuſtres ou obſcures, ſelon les qualitez du fond où ſe forment les Phantoſmes apres leſquels ils trauaillent.

Cette inegalité ne ſe peut mieux expliquer, que par celle qui ſe trouue entre les Peintres, qui ſont Imitateurs, & qui tiennent quelque choſe de la Poëſie. Il y en a qu'on peut nommer Heroïques, qui n'ont que de belles Idées & de grands Phantoſmes; qui ne font rien que de grand & de beau, ſur ces Idées & ſur ces Phantoſmes, comme il eſt arriué au Raphael & au Gui-

de. Il en eſt d'autres qui ſe pourroient dire Peintres Comiques, & Sous-Comiques, comme le Brahour, & le Bamboche, qui n'auoient en la teſte que des Drilles & des Gueux, que des Cabarets & des Cuiſines. Et il en eſt d'vn troiſiéme ordre, qui tiennent le milieu entre les Heroïques & les Comiques, comme le Carauage & le Valentin, qui trauailloient plus apres le Vray & le Naturel qui ſe voyent, que ſur le Beau & ſur le parfait, qui veulent eſtre cherchez.

Appliquons cette comparaiſon à noſtre ſuiet; & diſons que l'inegalité des Genies & des Eſprits eſt la ſeule cauſe de la difference des Poëtes, comme elle l'eſt de celle des Peintres. Il en eſt qui ne repreſentent que le beau des choſes; parce que leur Eſprit n'en obſerue que le beau, & ne leur en forme que de belles Images. Il en eſt tout au contraire, qui n'en peuuent exprimer que le difforme, parce qu'outre que leurs mauuais yeux n'ont pas aſſez de lumiere pour en decouurir le beau; leur Eſprit eſt vn fond obſcur & ſterile, qui n'éclaire point, qui n'enrichit point ce qu'il reçoit: & les Images des choſes y demeurent telles qu'elles y entrent par la veuë.

Celuy qui trauaille en Poëſie, pour l'inſtruction des Roys & des Princes, ſe doit garder de cette baſſe maniere d'imiter : il n'eſt pas moins obligé au Beau & au Genereux des Mœurs, qu'au Vray & au Merueilleux de l'Action : & s'il ſe ſouuient du reſpect que demandent de ſi grands Diſciples, il ſe gardera bien de tenir la Methode des Lacedemoniens, qui faiſoient venir leurs Valets yures deuant leurs Enfans, pour leur apprendre à fuyr l'Yurongnerie.

I'ay crû deuoir prendre mes meſures & faire mes deſſeins ſur cette regle : & n'ay propoſé aucun Modele, qui ne fuſt parfait, ou reformé ſur l'Idée du parfait. On ne verra donc point icy de Heros auare & cruel comme l'Achille d'Homere ; on n'y en verra point de timide comme l'Enée de Virgile ; point d'inſenſé comme le Roland de l'Arioſte ; point d'effeminé par les delices, comme le Renaud du Taſſe : & tous ceux qu'on y verra, ſe trouueront dans l'exacte regularité de la Morale Heroïque.

Mais il y a de la diſtinction à faire en cét endroit ; & il ſe faut garder de confondre des choſes, qui veulent eſtre ſeparées. La Morale a ſes differences comme les Condi-

tions ont les leurs : & le Vertueux Heroïque se mesure sur d'autres Canons, & se forme sur d'autres Regles que sur le Vertueux Ecclesiastique. On ne doit donc pas attendre que i'introduise des Caualiers Chartreux, & des Princes Capucins, qui aillent à la Guerre aueque le cilice sur le dos, & le chapelet à la ceinture. La Vrayssemblance n'y seroit pas assez bien gardée: & il y auroit en cela quelque chose de plus fabuleux & de moins croyable, que dans les Chimeres des autres Poëtes.

Il est vray que mon Heros fut Saint à la Cour & Saint dans l'Armée : Mais sa Cour, mais son Armée n'estoient pas Saincts comme luy. Tous ses Chefs & tous ses Soldats estoient Croisez ; mais ny les Chefs ny les Soldats ne portoient guere la Croix; qu'en leurs Enseignes & sur leurs armes. Ils auoient leurs Passions & leurs Vices ces Seigneurs Croisez : & Ioinuille remarque particulierement que le Camp estoit si corrompu, que iusques dans le Quartier du Roy, & à trois pas de sa Tente, il y auoit des lieux de debauche.

Ayant à reformer ce desordre, & à faire naistre le bon exemple du scandale, & la lumiere des tenebres, comme parle l'Es-

criture ; il ne falloit pas que i'oſtaſſe l'Amour, la Colere, l'Émulation à mes Heros & à mes Braues : ie leur euſſe oſté la matiere de la Vertu Heroïque & l'aiguillon de la Brauoure ; & des Heros inſenſibles, des Braues Stoïques, n'euſſent eſté à bien dire, que des Souches reueſtuës de fer. Mais il falloit nettoyer cette matiere, & déroüiller cét aiguillon ; il falloit purifier ces Paſſions, en les mettant ſous la conduite de la Vertu, à laquelle il appartient de les porter au Beau & au Bon, nettoyez des ſoüillures de la Matiere.

C'eſt le propre ſens de l'Axiome, qui dit que le dernier effort de la Vertu Heroique, ſe trouue dans les excez de la Colere & de l'Amour. Il ne veut pas dire que pour eſtre vertueux de la derniere force, & de la plus haute eleuation, il ne faille qu'eſtre colere iuſqu'à la fureur, ou amoureux iuſqu'à la folie. La mépriſe ſeroit étrange, de prendre par là cet Axiome. Il veut dire que la Valeur, qui eſt la propre Vertu des Heros, ne va iamais plus loin ny plus viſte, que quand elle a à ſes coſtez l'Amour ou la Colere, qui luy mettent le feu & l'aiguillon dans les flancs, & la font aller de toute ſa force. Cela ſe verra dans la ſuite de ce Poëme,

où l'Amour, qui eſt la propre Paſſion des Heros, ne paroiſt point ſur la Scene, pour emprunter encore vne fois ce mot du Theatre, qu'il n'y faſſe quelque choſe de noble & d'illuſtre ; qu'il ne fourniſſe de matiere au Modele de quelque Vertu, neceſſaire ou bienſeante aux Grands.

De la Sentence.

La Sentence a ſa place apres les Mœurs, en la compoſition du Poëme. Et parce que ſelon la deſcription qu'en fait Ariſtote, ſon propre office eſt d'expliquer & de reſoudre, d'exagerer & de diminuer, d'emouuoir & de calmer les Paſſions, qui ſont choſes que la Rhetorique s'attribuë, & que l'on doit apprendre d'elle, ie me diſpenſeray d'en parler ; & paſſeray à la diction, qu'Ariſtote nomme la derniere entre les parties, qui font la forme du Poëme.

De la diction Poetique.

La Poëſie Heroïque demande vne diction toute Heroïque. La baſſe, la vulgaire, la plebée, comme parloit feu Malherbe, luy ſeroit auſſi meſſeante, que la natte & la Bergame le ſeroient dans la chambre d'vne Reyne. Toute Poëſie, de quelque forme qu'elle ſoit, veut eſtre eleuée, & aller par haut : & ſi elle n'auoit qu'à ramper, à ſe traiſner, ou à marcher, on ne luy auroit pas donné vn cheual qui a des aiſles.

Toutes les Muſes ſont nobles, mais de la plus haute & de la plus illuſtre Nobleſſe: il ne leur faut donc pas épargner les pierreries & les dorures, les clinquans & les perles. Elles ne doiuent iamais eſtre craſſeuſes ny déchirées ; elles ne ſe doiuent iamais deffaire de leur dignité, non pas meſme quand elles ſe deguiſent, quand elles prement le maſque, & qu'elle ſe veulent mettre en liberté à vn iour de rejouïſſance. Ces Coureuſes qu'on voit ſur le paué de Paris, habillées en Bohemiennes, & couuertes de chifons vſez de vieilleſſe & ſoüillez de bouë ; bien loin d'eſtre de leur Troupe, ne ſeroient pas receuës au dernier rang de leurs Seruantes.

Horace qui connoiſſoit aſſez les Muſes, & qui s'entendoit en Poëſie, dit tout cela, quoy qu'il le die en autres termes, & ſous vne autre figure. Qu'on ne penſe pas, dit-il, que ce ſoient les cadences & les meſures, que ce ſoit l'arrangement & l'ordre des mots, que ce ſoit la pureté de la diction, & la propreté des termes, qui faſſent le Poëte. Il faut quelque choſe de plus grãd & de plus fort, de plus éleué & de plus riche : quelque choſe qui ne s'en aille pas quand les meſures ſe deffont, & qui de-

meure apres que les mots ſont diſloquez, comme les bras rompus & les iambes caſſées demeurent d'vn Coloſſe, apres ſa cheute.

Ce que ie dis des Muſes en general, ſe doit entendre des Françoiſes, auſſi bien que des Grecques, que des Latines, que des Italiennes. N'eſtant pas moins nobles, ny de pire condition, pour eſtre Françoiſes, elles n'en doiuent pas eſtre moins parées, ny plus mal veſtuës: & il ne ſeroit pas de leur dignité, ny de l'honneur de la Nation, qu'elles allaſſent à pied, pendant que les autres vont dans des chariots dorez.

Et qu'on ne s'amuſe point icy aux ſcrupules de certains Eſprits du plus bas ordre des Eſprits, qui ont voulu introduire en France, des Muſes maigres & decharnées, des Muſes ſans viuacité & ſans couleur, des Ombres & des Squeletes de Muſes. Si on les en euſt crûs, noſtre Poëſie ne ſeroit auiourd'huy differente de la Proſe, que par la contrainte des meſures, & la ſeruitude des rimes: & pour s'accommoder à la portée de ces Eſprits peſans & terreſtres, tous les autres euſſent étouffé leur feu, & ſe fuſſent arraché les aiſles. Mais il ne ſeroit pas iuſte, qu'en fait de Poëſie les Oyſons entrepriſſent de brider les Aigles,

& de donner le ton aux Cignes : & il faudroit prendre garde, si semblables Reformateurs n'ont rien de la malignité des anciens Cyniques, qui preschoient perpetuellement l'abstinence, crioient perpetuellement contre la Fortune & contre les Riches, parce que la Fortune ne leur donnoit pas dequoy tenir aussi bonne table que les Riches.

De la diction heroique.

Or si toute Poësie demande de la hauteur & de la force, de l'ornement & de la pompe ; il est sans doute, que l'Heroïque, qui est la plus grande & la plus noble, y a plus de droit, & y doit auoir plus de part que les autres. La Muse qui preside à cette sorte de Poësie est la Reyne de toutes les Muses : elle ne doit donc pas estre moins magnifique, ny moins pompeuse que ses Suietes : il y auroit trop de messeance à la mettre à pied aueque la Prose : Et si celles qui ne chantent que des Amours sur la Lyre, le prennent d'vn ton si haut ; il faut bien vne autre étenduë de voix à celle-cy, il luy faut bien des paroles d'vne autre force, pour chanter des combats & des victoires, & se faire entendre au bruit des trompetes.

L'Iliade, l'Odyssée, l'Eneide, sont dans

le genre ſublime : tous les autres Poëmes de meſme fabrique, ne doiuent pas eſtre moins exhauſſez que ceux-là : & puis qu'en pareilles compoſitions, le deſſein du Poëte eſt de repreſenter de grandes Actions, de grands Hommes, de grandes choſes, les regles de la repreſentation veulent, que ſes penſées s'éleuent à la hauteur des Suiets qu'elles repreſentent : & que ſes paroles ne ſoient pas inferieures aux penſées qu'elles expriment. Ne ſeroit-ce pas bien l'entendre, de commettre à vn Nain la repreſentation d'vn Geant ; de vouloir exprimer des Coloſſes aueque des Marionnettes ?

Mais qu'on ne s'imagine pas, que noſtre Poëſie demande vne grandeur pareille à celle de certaines Dames, qui ne ſont grandes que de la hauteur de leurs pianelles. Ces grandeurs diſproportionnées bleſſent la veuë, & ſont ſuietes à d'étranges chutes. Et il faut vne patience à toute épreuue, pour ſouffrir ſemblables inegalitez & pareilles chutes à la Poëſie Heroïque.

Cette egalité neceſſaire à la bienſeance de ſa grandeur, n'eſt pas moins neceſſaire à la bienſeance de ſes ornemens. Qu'on ne faſſe donc point de la Poëſie Heroï-

que, comme d'vne Eſpouſée de Village, qui ſeroit parée de chaiſnes de cuiure & de chaiſnes d'or: qui auroit vne boucle de verre à vne oreille & vne boucle de Diamans à l'autre: qui auroit de la craſſe au front, & du rouge ſur les ioües. Que ſa robbe ne ſoit pas vn aſſemblage de pieces de toute couleur & de toute étoffe couſuës enſemble: Cela tiendroit du Triuelin, & ne ſeroit ſupportable qu'à vn iour de Mardy-gras; & la Poëſie Heroïque eſt vne Reyne, pour laquelle il n'y a que des iours de ceremonie.

Il y a neantmoins des meſures à garder en l'egalité de cette Poeſie: & quand on dit qu'elle doit eſtre touſiours forte, touſiours belle & touſiours parée; cela ſe doit entendre auec la iuſte proportion que demande la difference des parties. Toutes choſes doiuent eſtre grandes en vne Heroïne; mais ſes doigts ne doiuent pas eſtre de la grandeur de ſes jambes. Toutes choſes doiuent eſtre fortes en vn Heros; mais ſes cheueux ne doiuent pas eſtre de la force de ſes bras: & quoy que toutes les parties d'vn beau corps doiuent eſtre belles, on n'attend pas que les ongles de ce beau corps ſoient de beaux yeux, ny que ſes pieds

soient de belles testes. Il en est de mesme de nostre Poesie; elle ne souffre rien que de grand, rien que de fort, rien que de beau : mais sa grandeur, sa force, sa beauté sont differentes selon la difference des matieres.

Ie ne dois pas oublier icy, que toute sorte d'agrémens ne luy sont pas propres. Les Reynes veulent d'autres parures que les Bergeres : & ce qui donneroit du lustre & de la grace à Syluie, osteroit l'vn & l'autre à Semiramis. Tout ce qu'on appelle antitheſe, alluſion, rencontre, & qu'en vn mot, on appelleroit mieux Bagatelle, seroit vne ridicule affeterie à la Poesie Heroïque. Le beau & l'auguste luy appartiennent; le joly & le mignard sont au dessous d'elle. Et quand on demande si elle souffre la politesse & si elle reçoit les pointes; il faut répondre qu'elle ne souffre pas vne politesse pareille à celle du verre, qui est fragile : qu'elle ne reçoit pas des pointes foibles & imperceptibles, comme sont celles des cheueux. Mais il y a vne politesse forte & luisante, comme est celle des armes bien fourbies : il y a des pointes nobles & vigoureuses, comme sont celles des lances: Et non seulement la Poësie Heroïque souf-

fre cette ſorte de politeſſe, & les pointes de cette nature; elle les recherche; elle s'en pare; & ſi elles luy manquoient, on les trouueroit à dire.

Apres ce que i'ay dit de la matiere & de la forme du Poëme, de ſon corps & de ſes parties; il me reſte à dire vn mot de la cauſe qui le produit, & de la fin pour laquelle il ſe doit produire. L'Eſprit du Poëte eſt l'Artiſan de cette Structure: Et ſi l'on me demande, de quel ordre doit eſtre cet Eſprit, ie le diray, comme toutes les choſes que i'ay dites iuſques icy, demeurant dans les termes generaux d'vne Idée, qui n'eſt point encore deſcenduë de l'Vniuerſel au Particulier, & qui s'eſt moins approchée de moy, que de perſonne.

Quel Eſprit eſt neceſſaire à la Poëſie Heroique.

L'Eſprit que demande le Poëme Heroïque, doit eſtre du premier ordre des Eſprits: mais des plus éleuez & des plus lumineux de cet ordre. Ariſtote a dit le meſme en autres termes: & on le peut aſſez comprendre ſans Ariſtote; ſi l'on conſidere, que plus les images des choſes ſont parfaites, plus elles ſont degagées des conditions indiuiduelles, & ſeparées de la matiere; & plus ſont parfaites les Facultez

qui les reçoiuent ou qui les produiſent. C'eſt par cette ſeule raiſon, que la veuë eſt plus parfaite que l'ouye; que l'Imagination eſt plus parfaite que la veuë; que l'Intellect eſt plus parfait que l'Imagination; que l'Intellect de l'Ange eſt plus parfait que celuy de l'Homme. Or l'Imitation Heroïque ſe doit faire par des Images abſtraites des Singularitez purifiées de la Matiere, contretirées ſur la ſeule Idée. Il faut donc que l'Eſprit artiſan de ces Images ſi pures, ſi ſpirituelles, ſi parfaites, ſoit des moins materiels, des plus éclairez & des plus proches de cette cime, où la lumiere ne fait point d'ombre, & où l'Eſprit eſt ſans matiere.

On en ſera encore mieux perſuadé, ſi l'on conſidere, que pour faire ces Images, l'Eſprit du Poëte doit découurir en chaque choſe, la pure forme du Bon & du Beau, la pure Idée de l'Aymable & du Merueilleux. Or ces Formes & ces Idées ne ſont pas à la ſuperficie des choſes: elles ne ſe preſentent pas à toute ſorte de veuë: il faut des yeux penetrans pour les découurir: des yeux éclairez & éclairans: il faut vn Eſprit qui ait vn fond de feu lumineux; qui iette au loin la lumiere de ce feu; & qui dé-

couure toutes les faces de ſes Objets, qui en voye le dedans & le dehors à cette lumiere. Ces yeux, ce feu, ces lumieres n'appartiennent qu'à ces Eſprits, qui ſont parmy nous, ce que les Seraphins ſont parmy les Anges.

En voyla beaucoup, & ie n'ay pas encore acheué. Apres que ces Images ſont formées ; apres qu'elles ſont rangées dans l'Eſprit de l'Ouurier, qu'elles ſont éclairées, qu'elles ſont embellies, & comme dorées de ſes lumieres ; il faut les produire au dehors, & les expoſer aux yeux des Grands, auſſi belles & auſſi hautes, auſſi correctes & auſſi illuſtres que l'Eſprit les a formées. Il eſt neceſſaire pour cela, qu'il choiſiſſe vne diction noble & magnifique, des expreſſions hardies & éclatantes, qui ſoient comme de ſecondes Images, de meſme taille & de pareille forme que les premieres. On m'auoüra qu'il y a en cela vne eſpece de creation : & que l'Eſprit qui en eſt capable, eſt celuy de tous les Eſprits, qui approche dauantage de l'Eſprit Souuerain. Comme luy il eſt l'Autheur de ſes Plans & de ſes Modeles : il eſt le Fabricateur de la matiere & de la forme de ſa beſongne : & comme luy, ce qu'il deſſine hautement

par les Idées, & par les Patrons qu'il se fait luy mesme, il l'execute aussi hautement, par des expressions qui egalent la iusteſſe de ses Patrons, & la grandeur de ses Idées.

Voila l'étenduë & la hauteur de l'Esprit que demande le Poëme Heroïque. Loin d'vne besongne si vaste & si éleuée, si pompeuse & si magnifique, l'Esprit de Stances & d'Epigramme; plus loin encore l'Esprit de Chanson & de Madrigal. Les Colosses veulent estre iettez en d'autres moules que les Poupées: ils se font aueque d'autres outils, & se remuent aueque d'autres machines.

De l'Esprit d'Entousiasme.

Il y a bien dauantage; Platon, Aristote, & tous les autres Maistres apres eux, nous declarent que le plus grand, que le plus bel Esprit du Monde, ne suffit pas au Poëme Heroïque, s'il n'est accompagné de l'Esprit qui fait l'emportement & l'Entousiasme. Soit que cet Esprit naisse aueque le Poëte, & luy soit interieur; soit qu'il luy vienne d'ailleurs, & qu'vn Genie superieur le luy donne, il est comme la seconde Ame du Poëte: & la Poësie où il n'entre pas, ne peut auoir l'éleuation & la force qui luy sont deuës; ne peut causer les

mouuemens & les transports qu'on attend d'elle.

Il est certain que le Poëte & le Heros, qui sont semblables en beaucoup de choses, le sont plus particulierement par cet Esprit extatique, qui leur est également necessaire. Si le Heros n'estoit quelquefois emporté de cét Esprit, il ne feroit rien d'Heroïque; il ne passeroit iamais les mesures, il n'iroit iamais au delà des bornes de la Vertu commune. Et le Poëte seroit sans essor & sans éleuation, il n'iroit iamais que terre à terre, il ne feroit que ramper & se traisner, s'il n'estoit enleué du mesme Esprit.

L'Esprit d'Entousiasme necessaire au Poëte.

Ayez tant de iustesse qu'il vous plaira dans les mesures du Vers; tant d'harmonie que vous voudrez au son des mots, & en la cadence des rimes; tant de choix dans la diction, tant de pureté dans le stile qu'on en sçauroit desirer; si l'Entousiasme ne vous éleue, vous serez vn Versificateur poli, vn iuste Rimeur, vn Grammairien harmonieux; mais personne qui l'entende, ne dira iamais que vous soyez Poete.

Horace n'auroit garde de le dire: Il ne se contente pas que le Poëte ait vn bel Esprit; il veut qu'il y ait vn Esprit diuin aiousté à

ce

ce bel Esprit. Platon ne le diroit pas non plus qu'Horace : il enseigne que dans les ouurages des Poëtes, il faut moins de trauail que d'instinct ; moins d'étude que d'extase. Et comme s'il vouloit partager leur gloire, ou diminuer leur merite, il asseure, que les choses merueilleuses qui leur sortent de la bouche, sont moins de leur Esprit, que du Dieu qui les inspire. Et ailleurs, il dit fort agreablement, que la Poësie n'ouure point sa porte à ces sobres, à ces modestes Pretendans, qui s'y presentent de leur chef, & sans estre menez par les Muses.

Expliqueray-ie Platon & Horace, par vne comparaison, qui pourra seruir de glose à leur texte ; & qui representera la difference qu'il y a, entre les vrays Poëtes, qui ont l Inspiration & l'Enthousiasme, & les autres qui n'ont que l'étude & le trauail ? Ceux-là ressemblent aux Oyseaux de Paradis, qui n'ayant presque que la teste & de longues plumes, sont éleuez par le vent, & vont fort loin & fort haut, pour peu qu'ils s'aydent de la vigueur que la Nature leur a donnée. Ceux-cy au contraire, ressemblent à ces Oyseaux pesans & materiels, qui ont de grands pieds &

de longues aiſles : & ces grands pieds ne leur ſeruent qu'à ſe traiſner le long d'vne Baſſecour : ces longues aiſles ne ſont bonnes, qu'à les porter d'vn bourbier à l'autre.

Encore vne comparaiſon, pour acheuer la gloſe de Platon & d'Horace. Vn Poëte inſpiré eſt comme vn Vaiſſeau qui a le vent à ſouhait : il vogue ſans effort & ſans trauail, d'vne courſe aiſée & impetueuſe : & ſa viſteſſe ne ſe reconnoiſt que par la diuerſité des Coſtes, des Iſles, des Pays qu'il découure. Vn Poëte qui n'a que l'Art & l'étude, eſt comme vn Vaiſſeau qui n'eſt point porté du vent : il a beau eſtre bien peint & bien équipé ; aueque toutes ſes peintures, aueque tout ſon équipage, il n'ira iamais en courſe : & tout ce qu'il pourra faire, ſera d'aller à force de bras iuſques à la rade.

Ces comparaiſons me font ſouuenir d'vn mot du Sage, qui dit que la trace des Oyſeaux en l'air, & la route des vaiſſeaux ſur les vagues, ſont imperceptibles aux meilleurs yeux. Ce mot n'eſt pas moins veritable au ſens figuré, qu'au ſens naturel : & l'on en peut faire vn aduis, à ceux qui ne ſont pas Poëtes, & qui n'ont pas d'ail-

leurs tant de ſcience ny tant de lumiere, qu'ils ne ſe puiſſent méprendre, d'eſtre plus retenus & plus reſeruez au iugement qu'ils font des Poëtes.

Au moins deuroient-ils conſiderer, que les Poëtes agiſſant par tranſport auſſi bien que les Heros ; & parlant d'inſpiration, comme les Prophetes ; ils ne ſont pas de la meſure des Eſprits ordinaires : & ſans s'expoſer à faire ſouuent de faux iugemens, on ne les peut iuger par le Droit commun, ny par la Couſtume. Les petits Sages prennent les actions des Heros, pour des fougues de perſonnes furieuſes ou deſeſperées. Auſſi les petits Sages ne ſont pas Heros ny preſts de l'eſtre : ils ne ſçauent pas meſme, que la Vertu Heroique eſt vne Souueraine, qui n'eſt pas ſuiete à la ſeruitude des regles, ny à la contrainte des meſures, que la Mediocrité impoſe aux Vertus inferieures. Les Rhetoriciens prennent les Allegories & les Enigmes des Prophetes, pour vn pur Galimatias. Auſſi ne ſont-ils pas Prophetes, ny de Race de Prophetes : & ils n'ont pas appris de leur Hermogene, ny de leur Quintilien, que la parole de Dieu n'eſt pas ſuiete aux Preceptes de la Rhetorique. Il en eſt de meſme

de la vraye Poëſie ; il n'y a gueres que les vrays Poetes qui ſoient capables d'en iuger : la pluſpart des autres s'y mépremment d'vne étrange ſorte. La fermeté leur eſt rudeſſe, & la grandeur leur paroiſt enflure : ils ſe plaignent de la force qui les laſſe: de l'harmonie qui les étourdit, & des éclairs qui les éblouyſſent.

Mais ceux qui en iugent de la ſorte ſont faiſeurs de Vers. Faiſeurs de Vers tant qu'il vous plaira : tous ceux qui font des Vers ne ſont pas Poëtes ; n'ont pas attache & commiſſion pour iuger des Poëtes. Ne faut-il que ſçauoir apparier quatre rimes, qu'auoir fait vne Chanſon & deux Rondeaux, pour iuger en dernier reſſort; du plus ſublime & du plus difficile ouurage de l'Eſprit humain ? Eſt-ce aſſez d'auoir appris deux petites leçons d'eſcrime, pour prononcer definitiuement, ſur la conduite d'vne longue & laborieuſe Campagne ? Et vn Mouleur de Poupées auroit il droit de ſe faire le Cenſeur de Pilon & de Sarraſin? De trouuer à dire aux Coloſſes du Pont-neuf & de la Place Royale ? Vn faiſeur de Chaſteaux de carte ſeroit-il bon critique de la Structure du Louure, & de celle du Luxembourg ?

Reuenons donc à nos Maiſtres, & diſons affirmatiuement apres eux, que l'Eſprit d'Enthouſiaſme eſt neceſſaire au Poëte Heroïque. Faiſons encore dauantage; & pour aller plus loin que nos Maiſtres, diſons à quoy cet Eſprit luy eſt neceſſaire.

La fin de la Poeſie Heroique.

La perfection des Grands eſt la fin de la grande Poëſie: le Poëte n'y peut contribuer que des Modeles de ſa façon: & l'vſage de ces Modeles eſt de purifier les Paſſions les plus ordinaires aux Grands : il eſt de former en eux, les Vertus les plus neceſſaires aux Perſonnes de leur condition. Rien de tout cela ne ſe peut faire heureuſement, que le Poete ne ſoit porté de l'Eſprit d'Enthouſiaſme.

Elle doit purifier les Paſſiõs des Grands.

Commençons à le prouuer par le premier office du Poete, qui eſt de purifier les Paſſions : & puis que les Maiſtres qui l'ont dit, nous ont laiſſé à deuiner ce qu'ils vouloient dire : Seruons nous de nos conjectures où leurs deciſions nous manquent ; & diſons que le deuoir de purifier les Paſſions, à quoy le Poete eſt obligé par la profeſſion de ſon Art, ne demande rien de luy, ſinon qu'il propoſe aux Grands des patrons imaginez, & des Modeles Fabuleux, mais vtiles & inſtructifs, mais de

leur forme & de leur taille, ſur leſquels ils puiſſent apprendre le bon vſage qu'ils doiuent faire de l'Amour & de la Colere, qui ſont les passions des Heros, ſi la raiſon & l'experience meritent qu'on les en croye.

L'Enthouſiaſme y eſt neceſſaire.

Il eſt neceſſaire pour cela, que l'Eſprit du poete s'emporte aueque les passions emportées : qu'il ſuiue leurs égaremens & leurs faillies : qu'il aille auſſi loin & auſſi viſte qu'elles vont : ſoit afin que les obſeruant de prez, il n'en faſſe point de repreſentations qui puiſſent eſtre accuſées de faux ; ſoit afin que les ſuiuant à la piſte, il remarque mieux comme il les faut prendre, pour reduire leurs excez aux meſures de la iuſte Mediocrité, ou pour les faire ſeruir à la Vertu Heroïque, qui eſt la Superieure de la Mediocrité, & qui eſt au deſſus de ſes meſures. Or qui ne voit que l'Amour & la Colere, qui ont l'ardeur & l'impetuoſité du feu, ne ſçauroient eſtre ſuiuies d'vne Imagination froide & pareſſeuſe, d'vn Eſprit de terre & phlegmatique. Il eſt donc neceſſaire que l'Eſprit d'Enthouſiaſme ſe meſle à l'Eſprit du Poete, & qu'il donne à ſon Imagination autant de feu qu'il luy en faut, pour aller apres ces impetueuſes

Si le Poëte en demeuroit là, il ne feroit qu'ébaucher ce qu'il doit acheuer ; & la moitié de sa besongne resteroit à faire. Ce n'est donc pas assez qu'il purifie les Passions des Grands ; il faut encore qu'il forme, il faut qu'il acheue en eux les Vertus, qui sont dignes de leur condition, & qui égalent leur Fortune : & cette partie qui est le plus bel endroit de son ouurage, veut estre faite sur des Patrons de plus grande forme, & de plus belle maniere que les autres.

Elle doit former les Grands aux grandes Vertus.

L'vsage de ces Patrons est d'exciter en l'Ame des Grands, l'admiration des grandes Vertus & de l'Honneste Heroïque. Mais cette admiration ne doit pas estre immobile & paresseuse ; elle ne doit pas ressembler à celle de ces Spectateurs faineans, qui ne prestent que leur veuë à ce qu'ils admirent : elle doit estre accompagnée d'emulation & de desirs : elle doit estre suiuie d'essays & de tentatiues : elle doit porter les Grands, à se rendre aussi admirables que ceux qui leur donnent de l'admiration.

Que fera le Poëte pour en venir là ? Sçachant que les Grands qui ont l'esprit vaste, & qui sont accoustumez à la hauteur & à l'éclat, n'admirent gueres que les choses qui leur rempliſſent les yeux & les éblouïſ-

Comme il s'en doit acquiter.

ſent ; il ira à la decouuerte de ces grandes, & des ces éclatantes choſes : & quand il les aura trouuées ; quand il leur aura donné du ſien les ajuſtemens & les parures qu'elles demandent ; il les expoſera à la veuë des Grands, & leur en fera des Leçons purifiees de la rudeſſe des Dogmes, embellies de tout l'appareil & de toute la pompe des plus beaux Spectacles.

Autre neceſſité de L'Enthouſiaſme.

Mais en quelle Region trouuera-t-il ces choſes plus grandes que la Fortune des Grands ? ces choſes dignes de l'enuie & de l'emulation des Grands ? Il n'y a rien parmy nous que de bas & de petit : la Matiere reſſerre toutes les choſes où elle entre : & les Particuliers qui ſe voyent, ſont plus grands de l'amplitude de leurs habits, & de la hauteur de leurs chauſſures, que de la grandeur de leur taille. Il eſt vray, qu'au deſſus de la Matiere, & au delà des Particuliers, il y a des Regions, où il ne ſe voit rien de petit : toutes choſes y ſont hautes & magnifiques : & il y a vn fonds, d'où il ſe peut tirer des Figures, plus grandes que celle que Semiramis ſe fit tailler d'vne Montagne, plus auguſte que celleque Steſicrate voulut faire à Alexandre, d'vne autre Montagne.

Bien dauantage, le Grand de ces Pays-là, n'eſt pas vn Grand difforme & defectueux, ſans attrait & ſans agrément. Il eſt regulier de la regularité de ſon Idée : il eſt franc des imperfections indiuiduelles, & des deffauts de la Matiere. Mais les Regions où ſe trouue ce Grand correct & proportionné, agreable & merueilleux, ſont bien au deſſus de la portée des Eſprits communs; & il n'y a point de chemin connu par où l'on y aille. Il faut donc s'y faire porter, ou y voler : & puis que les aiſles n'ont pas eſté faites pour les Hommes, il reſte que le Poëte y ſoit porté de l'Eſprit d'Entouſiaſme.

Excellence de la fin de la Poëſie.

Concluons ce Traité du Poëme, par la fin de la Poëſie, & diſons qu'eſtant ordonnée à la perfection des Grands, elle ne pouuoit aller plus haut qu'elle va, & ne pouuoit faire plus de bien au Monde qu'elle luy en fait, en formant les mœurs de ſes Maiſtres. Ce n'eſt donc pas pour rien, que naiſſent les Poëtes : c'eſt pour le repos & pour l'honneur du Genre humain ; pour l'acheuement & pour la conſommation de la Felicité Politique. Et ſi autrefois ceux-là les connoiſſoient mal, qui les mettoient au rang des Parfumeurs & des faiſeurs de

Ragouſts ; ceux-là ne les connoiſſent gueres mieux auiourd'huy, qui les prennent pour des Baſteleurs de Reduits, & pour des Plaiſans de Ruelles.

La Poëſie aſſociée à la Politique.

Les Sages de la bonne Antiquité ont fait vn bien autre iugement de la Poëſie. Ils ont allié la Poëſie à la Politique ; ils la luy ont donnée pour Coadjutrice au gouuernement des Eſtats. Ils ont dit que le Poëte eſtoit le Commis du Magiſtrat eternel, le Cooperateur & l'Agent de Dieu : qu'il eſtoit le Precepteur des Roys & des Conquerans : que les Cours & les Armées eſtoient ſes Eſcoles : que les Combats & les Victoires, les Conqueſtes & les Triomphes eſtoient ſes Leçons.

Le Poëte eſt le vray Precepteur des Grands

Ie ſçay bien que l'on a dit que l'Hiſtoire eſtoit la Maiſtreſſe des Grands. Qu'elle le ſoit, à la bonne-heure ; mais qu'elle ſe contente de ſon rang ; & qu'elle ne s'égale point à la Poëſie, qui doit eſtre leur Gouuernante. On en peut croire Ariſtote, qui dit que le Poete eſt plus Philoſophe, & meilleur Maiſtre de Morale que l'Hiſtorien ; qu'il fait des leçons plus inſtructiues & plus efficaces ; & qu'aueque luy on va plus droit & plutoſt à la Sageſſe & à la Vertu.

Et pourquoy l'Hiſtorien ne le cederoit-il

pas au Poete, ſi le Philoſophe meſme le luy cede ? Vn Courtiſan d'Auguſte, qui connoiſſoit l'air de la Cour & l'Eſprit des Grands, n'a t-il pas preferé Homere en fait de Morale, non ſeulement à Herodote & à Thucidide; mais à Chriſipe, à Crantor, & à tous les Docteurs Stoïques ? N'a-t-il pas dit que ce Poete a mieux diſtingué que ces Philoſophes, les bornes de l'Vtile & de l'Honneſte ; que ſes adreſſes ſont plus courtes & plus droites que les leurs, ſont moins embarraſſées & moins fautiues. Si les Grands n'auoiét point d'autres Inſtructeurs que les Philoſophes, ſi on ne leur enſeignoit la Iuſtice, la Vaillance, la Magnanimité, que par des Definitions reglées, & par des Sillogiſmes en forme ; les Diſciples ſe laſſeroient bien-toſt de leurs Maiſtres, & les Maiſtres ne garderoient gueres leurs Diſciples. Il faut autre choſe que des Rudimens, à des Eſcoliers qui ont l'épée au coſté, & le baſton de commandement à la main : Et ce ſeroit bien perdre le temps & les paroles, que de les amuſer à des Diſſections & à des Anatomies de Dialectique ; de leur diſcourir des Genres, & des Eſpeces.

Le Poete eſt plus propre à enſeigner que le Philoſophe.

Ariſtote fut bien le Maiſtre d'Alexandre

encore Enfant, & sortant des mains des Femmes : Mais Homere fut le Maistre d'Alexandre armé & marchant à la Conqueste de l'Asie : il luy apprit l'art de combattre & de vaincre, la science de commander & de regner : Et l'on ne peut douter que l'Iliade & l'Odyssée n'ayent plus contribué aux grandes choses qu'il a faites, que les Categories & les Analytiques de son premier Maistre. Non seulement Homere a esté le Maistre d'Alexandre, il l'a esté de Themistocle & d'Alcibiade; de tous les Sages & de tous les Braues de ce Pays-là :& l'on a dit que la Grece, la vaillante & la vertueuse Grece, ne s'estoit aguerrie & n'auoit appris la Vertu, que par les leçons & sous la discipline d'Homere.

Homere Precepteur d'Alexandre & de toute la Grece.

Bien dauantage, comme quelques-vns ont crû que les Philosophes auoient esté enuoyez pour l'instruction des Infideles; quoy qu'ils n'ayent pas reconnu les deuoirs de leur Mission, & qu'ils s'en soient mal acquitez : ils ont crû de mesme, que les Poëtes, ie parle tousiours des Poëtes Heroïques, auoient esté particulierement enuoyez aux Roys & aux Princes, pour les instruire en la Science de regner, qui est la plus haute & la plus importante de toutes les Sciences. Et s'il n'y en a que deux ou

trois qui ayent reüſſi en ce genre de Poëſie, c'eſt que la Miſſion neceſſaire pour y reüſſir s'eſt donnée à peu de perſonnes ; c'eſt que l'Eſprit d'Entouſiaſme, qui eſt le propre Eſprit de la miſſion, deſcend à peine vne fois en quatre Siecles : c'eſt que la pluſpart de ceux qui l'auoient receu, en ont fait mauuais vſage, & l'ont étouffé dans la chair & dans la graiſſe.

Voila ce que i'auois à dire, de la Matiere & de la Forme, des Parties & des Qualitez du Poëme Heroïque. Les regles que i'en ay données ſeront peut-eſtre les articles, ſur leſquels on rendra ſentence contre celuy que ie preſente icy au Public. Mais le Public doit eſtre auerty, que c'eſt vn Eſſay & non pas vn Modele que ie luy preſente. Ie ne connois point de tiltre, & on ne m'alleguera point de loy, qui m'obligeaſt à eſtre plus iuſte & plus infaillible qu'Homere, que Virgile, que le Taſſe. Et ſi ces grands Hommes n'ont pas eſté lumineux de tout coſté ; s'ils ont eu leurs ombres comme les autres : ſi ces Eſprits du premier ordre, & de la derniere eleuation, ont eu leurs eclipſes, leurs defaillances & leurs chutes ; on ne doit pas trouuer étrange, qu'eſtant d'vne Sphere qui eſt ſi éloignée de la leur, & ſi pres de la Terre,

j'aye quelque part aux ombres, aux taches, aux deffauts des choſes terreſtres.

Et parce qu'il eſt du grand Poëme comme d'vn magnifique Palais, où il y auroit plus de ſatisfaction pour les Curieux qui le vont voir, ſi l'Architecte leur en déployoit le Plan à l'entrée; & ſi d'auance il leur en montroit toutes les pieces dans vn Modele; i'ay crû deuoir encore contribuer ce petit trauail à l'inſtruction & au contentement du Lecteur. Il n'y aura ny grands frais à faire, ny beaucoup de peine à prendre; & ce ſeroit bien épargner hors de ſaiſon, ſi ie plaignois la deſpenſe d'vn Plan & d'vn Modele, apres auoir fait celle de tout l'Edifice. Le Plan que ie preſente au Lecteur, eſt vn Argument de l'Action ébauchée d'vn ſeul trait, ſans Fable & ſans Epiſodes.. Le Modele eſt vn autre Argument de la meſme Action reduite en Fable, aſſortie des plus grandes pieces, & reueſtuë des principaux Epiſodes, qui entrent en la compoſition du Poëme. Le premier Argument fera voir en gros le fondement de tout l'Edifice: le ſecond en decouurira toute la Fabrique; & fera remarquer en détail, l'ordonnance & la liaiſon, les proportions & les meſures des principales parties qui la compoſent.

ARGVMENT GENERAL,

OV LE SVIET DV POEME EST PROPOSE' SANS FABLE & sans Episodes.

LOuys IX. Roy de France, Prince aussi vaillant que religieux, estimant qu'il estoit de l'honneur de Iesus-Christ, que la Sainte Couronne autrefois teinte de son sang, ne demeurast plus au pouuoir des Sarrazins, à qui vn Renegat Grec l'auoit venduë; entreprend de la retirer de leurs mains, & de l'apporter en son Royaume, afin qu'elle y soit à l'auenir vn gage sacré, qui oblige le Ciel à sa deffence. Sur cette resolution, il passe en Egypte auecque de grandes forces: il gaigne des batailles sur mer & sur terre: & apres de puissantes oppositions des Infideles & des Demons, il deffait entierement ses Ennemis, tuë deux de leurs Generaux de sa main, force leur Camp, & se met en possession de la Sainte Couronne, dont il auoit entrepris la Conqueste, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de son Estat.

ARGVMENS DE TOVT LE POEME, diuiſé ſelon les Liures.

I.

LOVYS *des-ja maiſtre de Damiete, voulant pourſuiure ſon entrepriſe, detache quelques Corps qu'il enuoye faire le degaſt dans le Pays ennemy. Le Sultan au bruit de ce degaſt, pour s'aſſeurer des Chreſtiens du Caire, ſe reſout d'enfaire vn maſſacre general: Meledor en empeſche l'execution, & offre au Sultan, pour ſa Fille qu'il eſtoit venu rechercher, la teſte du Roy Chreſtien. La condition eſt acceptée: il eſt depeſché ſous pretexte de traité, auec vn Ambaſſadeur, qui n'ayant rien obtenu de Louys, luy preſente de la part de ſon Maiſtre, vne armure empoiſonnée. Meledor eſt diuerti de ſon deſſein par vne étrange viſion. Et les deux Ambaſſadeurs ſont en ſuite regalez*

dans vne Tente, où ils voyent en figures de soye, toute l'Histoire de la vie du Roy, iusques à son arriuée en Chipre.

II.

Alfonse Comte de Poitiers arriue en Egypte auec quelques Princes de Syrie, en mesme temps que les recruës de la Noblesse de France y abordent. Bethunes en porte l'auis au Roy, & luy fait le recit des auentures d'Alfonse & des Princes Syriens qu'il amene. Le Roy sort pour les aller receuoir, & les traitte magnifiquement : & Coucy apres la table leuée, raconte aux Seigneurs nouuellement arriuez, toutes les choses passées depuis que l'Armée estoit partie de Chipre, iusques à la deffaite de la Flotte des Sarrasins.

III.

Coucy continuant son recit, raconte les signes qui suiuirent la premiere victoire, en presage des autres victoires qui la deuoient suiure : l'arriuée de la Flotte à Damiette : le combat rendu à la descente : la deffaite des Sarrasins : l'embrasement de Damiette : le massacre des Chrestiens habitans de cette Ville : l'entreprise heroïque d'vne Fille Chrestienne, qui donna lieu au desespoir & à la retraite des Infidelles ; & le Triomphe

religieux de Louys entrant dans la ville aueque l'Armée victorieuſe.

IV

Le Tournois promis en réiouyſſance de la priſe de Damiette, eſt auancé en faueur d'Alfonſe & des Princes de Syrie arriuez aueque luy. L'appareil en eſt ingenieux & magnifique. D'vne part, l'Amour condamné par les Tenans, & declaré incompatible auec la Valeur : & d'autre part iuſtifié & deffendu par les Aſſaillans, eſt le ſuiet de toutes les Brigades qui le compoſent. Apres les courſes particulieres & le Tournois general, vn Inconnu arriué à la Barriere, demande de courir contre ſix des plus Braues de l'Armée. L'auantage de toutes les ſix courſes luy eſtant demeuré, il demande d'en faire vne ſeptieſme contre le Roy, qui s'y preſente, & l'Inconnu qui eſtoit Aſſaſſin, bleſſé & puny du malheureux deſſein qu'il auoit ſur ſa perſonne, eſt renuoyé chargé de preſens.

V.

L'Armée Françoiſe diuiſée en trois Corps marche en ordre de bataille vers le Caire. Les Qualitez, les Maiſons, les Alliances, les Auentures des Princes & des Seigneurs ſont particulierement decrites. Le Sultan

effrayé ne se rasseure que sur la parole de Mireme, qui luy promet des troupes de Demons auxiliaires, & vn armement magique. Il euoque les Ombres des Sultans en sa presence, & celle de Saladin luy declare que rien ne luy reüssira, que le sang de son Fils ou de sa Fille, n'ayt expié le massacre que son Pere auoit fait de ses Neueux, pour tirer l'Empire dans sa Famille.

VI.

Le Sultan expose à Zahide sa Fille, la demande de l'Ombre de Saladin. Elle se resout à la mort, ou vaincuë par la necessité, ou deceuë par les discours artificieux de son Pere. Elle est menée en pompe sur le bord du Nil; & le Sultan ayant desja le bras leué, Muratan son Fils arreste l'execution, & s'offre de satisfaire de son sang la colere de l'Ombre irritée. Ne pouuant l'obtenir, ny de son Pere, ny de sa Sœur, il se fait luy mesme l'Executeur & la victime; & du mesme coup satisfait son amitié & l'Ombre du Sultan. Zahide tombe dans le Nil aueque luy: leur chute est suiuie de prodiges, & du debordement du Fleuue. Les Enfans des principales Familles Chrestienns qui se trouuent dans le Caire, sont enleuez par l'ordre du Sultan. Zahide est retirée du Fleuue par Almazonte: Les François pressez de l'inondation gai-

gnent vne Colline ; & le Roy inuincible à toute ſorte d'accidens, les r'aſſure par ſon exemple & par ſa parole.

VII.

L'Armée Infidele embarquée ſur des chaloupes, marche à la Colline, où les François ſont aſſiegez. Denombrement & diſpoſition de cette Armée : qualitez, conditions, auentures des Chefs qui la conduiſent. Les François ſe reſoluent à vne mort honorable : la meſlée eſt aſpre de part & d'autre : Forcadin fait vn grand carnage des François : Louys en fait vn plus grand des Barbares : & enfin les repouſſe en deſordre dans leurs chaloupes.

VIII.

Le Sultan ſe prepare à vne ſeconde attaque : Louys prie pour le ſalut de ſon Armée. Vn Ange vient l'en aſſeurer de la part de Dieu, & le porte au Ciel dans vne machine de feu. Il remarque la fabrique & le concert des Corps Superieurs, les diuerſes compagnies des Bien-heureux, rangez ſelon l'ordre de leur merite. Ieſus-Chriſt offre trois Couronnes à ſon choix : il choiſit la Couronne d'épines, & la prefere aux Couronnes de deux Empires. La conqueſte luy en eſt promiſe, pour la gloire, & pour la conſeruation de ſon Royaume. Apres cela, l'hiſtoire de ſes futures ſouffrances luy

est representée: & il voit la glorieuse suite des Roys de sa Race, à la lueur d'vne lumiere prophetique.

IX.

Louys reuenant à terre, est instruit par l'Ange qui le raporte, de l'estat present des affaires de l'Europe & de l'Asie. Le mesme Ange luy fait remarquer les lieux celebres par les exemples de la Iustice de Dieu, & par ceux de sa misericorde; & luy fait en suite vne courte description de la Terre Sainte. L'Ange Intendant des eaux repousse le Nil dans son canal: & Louys, apres auoir fait enterrer les morts, se remet en marche, & reprend la route du Caire. Cependant Archambaut de Bourbon allant au Camp, atteint la Galere de Zahide & d'Almasonte, qui retournoient au Caire accompagnées d'vne troupe de Cheualiers, qui s'estoient vouez à leur seruice: il les attaque & les deffait. Almasonte inconnuë durant le combat, est reconnuë apres la victoire; & Archambaut prisonnier de sa prisonniere, arriue victorieux & vaincu dans le Camp, auec les Princesses Sarrasines.

X.

Louys entreprend vn pont sur le Nil pour le passage de ses troupes. Des Ouuriers enuoyez

dans vne foreſt voiſine, les vns ſont deuorez par vn Dragon, les autres reportent l'effroy dans le Camp. Louys veut aller combattre ce Monſtre. Son Conſeil obtient à peine qu'il y aille accompagné. Le Sort luy donne Raymon: & l'Amour veut que Belinde ſon Eſpouſe ſoit de la partie. Le Royſe fait armer à la veuë du Camp, de l'Armure empoiſonnée qui luy auoit eſté enuoyée par le Sultan. Vn éclair qui deſcend du Ciel, y met le feu ſans offencer le Prince. Deux Prelats deputez à vne Saïnte Solitaire, pour apprendre ce que ſignifie ce prodige, ſont inſtruits des deſſeins de Dieu ſur le Roy; de la vie merueilleuſe d'Aymon de Bourbon; de celle de la Solitaire qui n'eſt pas moins merueilleuſe: & rapportent au Camp, qu'Archambaut eſt deſtiné à la deffaite du Dragon.

X I.

Archambaut va au Deſert de la Solitaire: elle luy fait voir les noms, les portraits, les geſtes des Heros de la Maiſon de Bourbon: & l'exhorte à ſe mettre en liberté, & a y remettre Almaſonte. A ſon retour vne étrange viſion le confirme en l'amour d'Almaſonte: vne autre viſion toute contraire l'en detourne, & l'Amour enfin cede à la Vertu & à la Gloire. Il fait ſa declaration à Alma-

ſonte, qui en ſouffre tout ce que peut ſouffrir vne Amante rebutée. Elle eſt miſe en liberté auec Zahide; & Archambaut retourne vers la Solitaire, pour prendre les armes d'Aymon. Cependant Alzir, & Meledor, engagez par vœu à la deliurance des deux Princeſſes, entrent de nuict dans le Camp Chreſtien, & ne les trouuant point, ſe retirent deguiſez des armes d'Archambaut & de celles de Culans. Almazonte les voyant venir, fond l'épée à la main ſur Alzir, qu'elle prend pour Archambaut : Zahide la ſeconde : le combat eſt long & funeſte : Almazonte eſt tuée d'Alzir qui ſe tuë ſur elle : & Zahide tuë Medelor, apres quoy elle reprend la route du Caire.

XII.

Archambaut inſtruit par la Solitaire, & armé des armes d'Aymon, va à la Foreſt, où il deffait le Dragon. L'Hiſtoire étrange de l'origine & du regne de ce Monſtre luy eſt racontée. Les Arbres ſont menez au Camp, pour la ſtructure d'vn Pont & de deux Tours, L'Armée des Barbares eſtant arriuée à l'autre bord du Fleuue, il ſe fait vne rude eſcarmouche à coups de traits & de cailloux lancez auec des machines. Les troupes des Infideles ſont miſes en deſordre, par l'adreſſe & par le

bonheur de Louys. La nuit apres, Zahide & Forcadin entrent dans le Camp auec l'elite de leurs troupes. Zahide met le feu à la tente d'Archambaut, & Lisamante demeure sa prisonniere. Le Roy victorieux repousse les Ennemis, qui paroissent le iour suiuant gabionnez de deux rangs de ieunes Chrestiens, attachez deux à deux à des poteaux, plantez en eschiquier deuant leurs machines. Le Spectacle fait pitié aux François, qui cessent de tirer, de crainte d'estre meurtriers de leurs Freres.

XIII.

Le Sultan deuenu amoureux de Lisamante, employe toute sorte d'artifices pour la flechir, ou pour la vaincre. Elle se rend en apparence; le festin de la Nopce est magnifique: & la nuit, Lisamante encouragée par Iudith, à faire pour son honneur, ce qu'autrefois elle auoit fait pour le sien, couppe la teste au Sultan, & sort auec Iudit, qui va deuant elle, & la conduit au trauers du Fleuue. Cependant Bethunes qui estoit en garde à l'autre riue, & qui souffroit pour elle, tout ce que la crainte & la ialousie peuuent faire souffrir, la voyant venir, & la prenant pour vn Esprit separé du corps, passe de la crainte au desespoir, & tost apres du desespoir à la

ioye, la voyant en vie & victorieuse. Forcadin fut creu General, remet l'ordre dans les troupes emeuës de la mort du Sultan. Mireme pour la venger, obtient de luy, que les Enfans Chrestiens tirez du Caire, seront bruslez. Parmy tant d'Innocens, la fortune d'Orasin & de Merinde est particulierement regretée. Les Demons appellez à ce Sacrifice, forment en l'air vne batterie, qui met le feu au Pont & aux Tours, & le porte de là aux Tentes voisines. Louys l'arreste par ses prieres : les Demons vaincus tombent dans le Nil; & il ne reste de leur batterie que du bruit & de la fumee.

XIV.

Apres l'embrasement du Pont, Louys a recours à la priere. L'Ange Intendant des eaux luy promet de faire vn passage à l'Armée au trauers du Fleuue. Les troupes decampent, & la Riuiere s'ouure deuant elles, par la vertu de l'Ange qui marche à leur teste. Forcadin auerty de leur passage, y accourt auec Zahide & vne partie de l'Armée. Le combat est sanglant : il y meurt des Grands & des Braues de part & d'autre. Robert Comte d'Artois entre dans Massore aueque les Fuyars : il y combat longtemps tout seul contre toute vne troupe de Sarrasins :

Enfin apres auoir tué le Gouuerneur de la Place, il eſt accablé de traits : & ſa mort auſſi ſainte qu'heroïque, eſt honorée des Anges, qui enleuent ſon corps, & le portent dans le Tombeau des Macabées.

XV.

La bataille continuë entre les deux Armées, auec force belles actions de part & d'autre : Exemple d'Amitié heroïque entre Viuonne & Angennes. Deffaite du Geant Elgaſel par Louys. Combat de Zahide & de Liſmante, interrompu par Brenne & Bethunes, leurs Amans. Alfazel voulant tuer Liſamante, bleſſe Zahide, & de regret ſe va étrãgler à ſes pieds. Mort genereuſe de Coucy, & ſon teſtament funeſte à Olinde. Louys deffait les Sarrazins, qui ſe rallient derriere leurs Elefans. Raymond & Belinde attaquent le plus furieux de la bande, & Belinde demeure accablee de ſa cheute. Louys va contre ces enormes animaux, & en bleſſe deux, qui mettent le deſordre dans leurs troupes : & luy-meſme eſtant bleſſé, ne quitte point le champ, qu'il ne voye les Infidelles en fuite.

XVI.

Les François morts en la bataille ſont enterrez aueque pompe. Belinde a ſes funeraille à p. t, & Raymond expire de douleur ſur elle.

Leurs corps sõt rẽuoyez auec vn appareil funebre. Mireme fait de nouuelles euocations dans vn Salon d'étrange ſtructure. L'ombre du Sultan luy annonce le peril du Roy François, & ſa mort certaine, s'il ne guerit par la vertu de l'eau de la Matarée. L'Enchanteur met ſes Demons en garde ſur les auenuës de la Fontaine; & prepare vne autre ruſe, pour empeſcher que la ſainte Couronne ne tombe entre les mains des François. Bourbon entreprend le voyage de la Matarée, pour la gueriſon du Roy; Brenne auſsi deſireux de celle de Zahide, l'y accompagne, & luy fait en paſſant vne curieuſe deſcription des raretez qui ſe trouuent ſur leur chemin. Ils forcent le Iardin de Baume gardé par les Sarazins: & apres tous les enchantemens de Mireme diſsipez, & Mireme luy meſme tué, ils retournent au Camp auec l'eau ſainte conquiſe par tant de perils.

XVII.

Louys guerit par la vertu de l'eau aportée de la Matarée. Elle fait vn sẽblable miracle ſur Zahide, qui ſe conuertit, & en ſuite eſt fiancée au Comte de Brenne. La Cour eſtant aſſemblée pour cette feſte, vn Heraut vient offrir la rançon de la Princeſſe, où le cartel à celuy qui la retient. Le Comte accepte le combat, qui eſt ſanglant pour le Sarrazin, & interrompu par

Zahide, ſur quoy Brenne entre en jalouſie & ſe retire. Le Sarrazin bleſſé eſt reconnu pour Muratan, Frere de Zahide. Il eſt baptizé de la main du Roy, & guery par le Bapteſme. Brenſe deſabuzé prend part à la ioye de Zahide. L'attaque du Camp des Sarraſins eſt reſoluë; & Robert Comte d'Artois s'apparoiſſant au Roy, le conſole de ſa mort; & l'aſſeure du ſuccez de ſon entrepriſe.

XVIII.

L'Armée Françoiſe marche droit au Camp des Sarrazins. Forcadin de ſon coſté, marche en meſme temps contre les François. Les deux Armées encouragées par leurs Chefs, ſe choquent auec vne pareille ardeur. Il ſe fait des actions heroïques de part & d'autre. Louys deffait trois des plus braues Sarraſins qui l'attaquent de complot. Bethunes s'expoſe à la mort pour Liſamante, qui meurt auec luy, tuée de la main de Forcadin: & leur mort eſt vengée par Louys, qui tuë Forcadin, & deffait le reſte des troupes. Il va de là au Camp des Barbares, & le force. La iournée ſe termine, par la deffaite du Lyon & du Geant qui gardoient la ſainte Couronne: & Louys victorieux en eſt couronné, tandis que l'Armée eſleue vn Trophée à la Croix, & rend graces à Dieu, de la victoire.

PERMISSION.

IE Louys Sellot, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, suiuant le Priuilege, qui nous a esté accordé, par les Roys tres-Chrestiens Henry 3. le 10. May 1585. Henry 4. le 20. de Decembre 1603. Louys 13. le 24. Feburier 1612. Par lequel il est deffendu à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer aucun Liure de ceux de nostre Compagnie, sans la permission des Superieurs d'icelle, permet à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, & debiter vn Poëme, intitulé S. Louys, ou la Sainte Couronne reconquise, composé par le Pere Pierre le Moyne de nostre Compagnie, & reueu par trois Peres de la mesme Compagnie. Fait à Paris le 20. Nouembre 1657.

LOVYS SELLOT.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il eſt permis au R. P. le Moyne Religieux de la Compagnie de Ieſus, de faire imprimer vn Poëme *Heroique, intitulé S. Louys ou la Sainte Couronne reconquiſe*, par quel Libraire il luy plaira choiſir, en vn ou pluſieurs volumes, conioinctement ou ſeparement, en telles marges & caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant le temps & eſpace de vingt ans, à compter du iour que chaque piece ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois: Faiſons tres-expreſſes deffences à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter en aucun lieu de noſtre obeiſſance ledit Poëme Heroïque ſans ſon conſentement, ou ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil liures d'amande par chacun des contreuenans, comme il eſt porté plus amplement par nos lettres de Priuileges: Donné à Paris le 22. iour d'Auril, l'an de grace 1651. & de noſtre regne le 9. Signé par le Roy en ſon Conſeil, Conrart. Et ſeellé du grand Sceau de cire iaune.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté, ſuiuant l'Arreſt de la Cour du 8. Auril 1653.

Et ledit Pere le Moyne a cedé & tranſporté ſon droit de Priuilege à Auguſtin Courbé Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & debiter ledit Poëme de S. Louys, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 27. Aouſt 1658.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

LIVRE PREMIER.

IE chante vn ſaint Guerrier, & la Guerre entrepriſe
Pour oſter aux Sultans, & pour rendre à l'Egliſe,
Le Diademe ſaint, que l'Homme-Dieu porta,
Quand pour vaincre la Mort, ſur la Croix il monta.
Le projet en fut grand, plus grand en fut l'ouurage:
L'Enfer mit contre luy, ruſe & force en vſage:
Il fit des Legions de Phantoſmes armez;
En machines il mit les Elemens charmez:
Et dans vn Camp de feu, que les Demons formerent,
Auecque les Sultans, les Monſtres ſe rangerent. [mons:
Mais le Saint Roy vainquit Sultans, Monſtres, De-
Et de ſang & de corps, des fleuues & des monts:
Au bruit des Nations, qui ſous luy trébucherent,
L'Eufrate, le Iourdain, de Tigre ſe troublerent

Et la ſainte Couronne apres cent hauts exploits,
Conquiſe ſur l'Egypte, enleuée à ſes Roys;
Fut depuis dans la France à la Tige Royale,
En guerre comme en paix, vne Garde fatale.
Sous cet abry, cõtre elle, en vain les * Vents du Nort,
En * vain ceux du Midy, depuis ont fait effort.
Nos Lys victorieux de toutes les tempeſtes, [teſtes:
Sont plus beaux que iamais, leuent plus haut leurs
Et nul Aſtre ennemy ne les eſtouffera,
Nul Oyſeau, nul Serpent ne les offencera,
Tant que le gage ſaint, contre toutes atteintes,
Vn rampart leur fera de ſes Epines ſaintes:
Et que les Roys, Neueux du Roy qui l'a conquis,
Regneront ſur le Throſne, où le Ciel les a mis.
Chantres intelligens, commis ſous * Vranie,
A conduire des Cieux l'eternelle harmonie;
Vous qui faites ioüer ces Globes ſuſpendus,
Dont les accords ne ſont que du Sage entendus:
Et vous qui prés du Troſne, où d'vn air magnifique,
Se chante de l'Agneau la victoire myſtique,
De la main, de la voix, de l'eſprit gouuernez,
Les Hymnes & les Luts des Vieillars couronnez;
Entrez dans mon deſſein: conduiſez mon haleine,
Où ne la peut conduire aucune force humaine:
Et faites que mes chants des Peuples admirez,
Souſtenus de l'ardeur que vous m'inſpirerez,
Sans dechet, au Clairon de la Gloire reſpondent,
Et d'vn ſi haut Sujet les merueilles ſecondent.
Si de voſtre faueur vous appuyez ma voix,
Mon Louys, dans mes Vers, porté ſur tous les Rois,
Aueque les Bourbons deſcendus de ſa Race,
Aux feints, aux vrays Heros, fera quitter la place:
Et le Monde mettra ſes plus celebres noms
Sous celuy des Louys, & celuy des Bourbons.
Des-ià des ſombres nuits la changeante Courriere,
Trois fois auoit fourny ſa plus longue carriere;

Depuis que sur ses murs, conquis par les François,
Damiette auec les Lys auoit receu la Croix.
Louys qui n'aspiroit, qu'à se voir sur la teste,
L'adorable Couronne offerte à sa conqueste;
Portoit là ses conseils, tournoit là les efforts,
De l'Europe sous luy ramassée en vn corps.
Le Sultan de sa part estoit pour la deffendre,
Prest à tout exposer, comme à tout entreprendre.
Sur la commune foy de ses Peres Sultans,
Et sur les visions des Deuins de leur temps,
Il tenoit pour constant, que la Couronne Sainte,
A la sienne faisoit vne fatale enceinte;
Qui deuoit la munir contre tous les dangers,
De troubles intestins, & d'assauts étrangers,
Et que dés le moment qu'elle seroit perduë,
Soit qu'elle fust conquise, ou qu'elle fust renduë,
Le Throsne des Sultans se deuoit renuerser,
Et leur Sceptre deuoit en d'autres mains passer.
Ainsi iadis Almet & Zogran l'augurerent,
Et les malins Esprits l'augure confirmerent,
Quand vn auare Grec, apostat de sa foy,
Renegat de son Dieu, deserteur de son Roy,
En secret l'enleua du Thresor de Bizance;
L'alla vendre en Egypte, & fut pour recompense,
Etably du Sultan, Gouuerneur de son Fils,
Et commis aux tributs imposez à Memfis.
Mais quel deluge d'or peut éteindre la flâme,
Que le desir d'auoir allume dans vne ame?
Plus il rauit, & moins son ardeur à rauir,
Trouua dequoy s'éteindre & dequoy s'assouuir.
Les Peuples qu'il foula, contre luy s'éleuerent;
Les Soldats de *la Porte aux Peuples se meslerent:
Sa Maison fut rasée, & son thresor pillé,
Son corps meurtry des vns, des autres fut grillé.
Et deuant qu'il mouruſt, de son or qu'ils fondirent,
Les oreilles, les yeux, la bouche ils luy remplirent.

De là, ſa teſte miſe au faiſte d'vne tour,
Auſſi-toſt noircit l'air, & fit paſlir le iour.
Les Oyſeaux effrayez loin de là s'enuolerent ; [rent
Non moins que les Pigeons, les Vautours l'abhorre-
On vit durant trois iours, des nuages affreux,
Alentour faire vn gros de Spectres tenebreux:
On vit durant trois nuits, à ces Spectres de nuës,
Succeder en feux noirs des Images cornuës:
Et le quatrieſme iour, la nuit ſe raprochant,
Vn Oyſeau monſtrueux de figure & de chant,
Vint du coſté du Nort, & fondant ſur le faiſte,
Où deſ-ja pourriſſoit la ſacrilege teſte,
L'enleua dãs la nuë, où cent autres oyſeaux, [beaux,
Plus laids que des hiboux, plus noirs que des cor-
Sifflans diuerſement, en troupe le ſuiuirent,
Et dans vn long tonnerre auec luy ſe perdirent,
Quelque tragique fin qu'euſt fait cet Apoſtat,
* Siracon crut deuoir au bien de ſon Eſtat,
Le ſoin de conſeruer la Couronne épineuſe,
Que cent predictions luy rendoient precieuſe.
L'Empereur de Biſance en vain pour la r'auoir,
Offrit tous les threſors qu'il eut en ſon pouuoir.
Depuis ce Siracon, les Sultans qui regnerent,
Enuers le ſacré gage à ſes ſoins ſuccederent.
Et ſur tous Meledin, quand il ſceut que la Croix,
Pour le reconquerir ſe preſchoit aux François,
Renouuella ſes ſoins, & luy donna pour Gardes,
Vn Corps de cent Archers, vn de cent halebardes,
Et le Grand Meleſar, Gouuerneur du Lyon,
Qui valloit auec luy toute vne Legion.
Mais Louys pour forcer les hommes par ſes armes
Et vaincre par ſa foy les monſtres & les charmes;
Dez le premier rayon de l'An renouuellé,
Auoit ſous les drapeaux tout ſon Camp rappellé:
Et deſ-ja quelques Corps detachez ſans bagage,
Dans la Terre ennemie auoient fait le rauage.

Au bruit de ce degaſt l'Aſie au loin trembla :
Le Nil épouuanté dans ſon Lit ſe troubla :
Et ſa vague en la Mer * par ſept bouches renduë,
Y porta la frayeur de l'Egypte éperduë.
Les Bourgs abandonnez des Communes ſans cœur,
Reſterent expoſez aux courſes du Vainqueur :
Et dans Tanes, iadis ville ſi renommée,
Les habitans defaits du ſeul bruit de l'Armée,
Iuſqu'aux extremitez d'vn deſert ſablonneux,
Traiſnerent leurs maiſons errantes auec eux.
Vn meſme effroy porté ſans arreſt & ſans bride,
Etonna le rampart qui ceignoit Pharamidé :
Et iuſqu'à * ces cantons où l'Ange Executeur,
Iadis ſauua l'Hebreu du glaiue deſtructeur,
A la montre des Lis, les Croiſſans diſparurent ;
Le trouble, la frayeur, le deſordre y coururent :
Et tours, chaſteaux, citez, d'vn commun tremble-
Accrurent de l'Eſtat le fatal mouuement. (ment,
Ainſi, quand du Veſuue, vne flame épanduë,
Fait vn fleuue de feu ſur la plaine éperduë ;
La ruïne & l'horreur ſuiuent aueque bruit,
Le rauage qui fume & le degaſt qui luit.
Il n'eſt digue ny mur où ſa fureur s'arreſte ;
Il meſle des Palais le fondement au faiſté :
La mort d'vn cours égal également ſurprend,
Et celuy qui reſiſte & celuy qui ſe rend :
Et dans vne tempeſte où tout tombe & tout fume,
Aueque le preſent l'auenir ſe conſume.
En ce temps, Meledin l'Egypte gouuernoit,
Et du poids de ſes ans le Sceptre ſouſtenoit :
Orgueilleux & barbare, implacable & ſeuere,
Et ſanguinaire Fils d'vn * ſanguinaire Pere,
Il auoit fait les loix eſclaues du pouuoir ;
Au ply de l'intereſt il plioit le deuoir ;
Et deſerteur du droit & de la foy commune,
Ne preſentoit d'encens qu'à la ſeule Fortune.

Vne Fille & deux Fils desia grands & guerriers,
Et desja renommez par leurs propres Lauriers,
Sous luy prestoient la main au faix de la Couronne,
Et partageoient sous luy les soucis qu'elle donne.
L'Aisné Melecsalem à son secours menoit
Cent Peuples differens qu'en vn Corps il traisnoit.
Il auoit depeuplé les riues ou l'Hidaspe,
Voit son lit releué de carrieres de Iaspe:
Et celles où le Tigre écumeux & bruyant,
Se poursuyuant tousiours, & tousiours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son riuage,
Et porte pour tribut à la Mer vn orage.
Il auoit épuisé les bords où le Iourdain,
Esclaue du Croissant ronge ses fers en vain:
Et les bords où l'Eufrate, hoste de Babilonne,
De Chasteaux sourcilleux en passant se couronne.
Toute l'Asie en corps sous ses drapeaux marchoit;
Son Camp chargeoit la terre & les fleuues sechoit;
Et le malheureux Prince auec toutes ces troupes, [pes
Qui des Mõts sous leur poids faisoiẽt gemir les crou-
De songes creux & vains nourrissant son orgueil,
Pensoit aller au Throsne & * n'alloit qu'au cercueil.
D'autre part Muratan, son Riual & son Frère,
Iusques alors la ioye & l'amour de son Pere;
Apres Alep reduite & son Prince rangé,
Reuenoit, de Lauriers & de Palmes chargé.
Heureux si succombant sous le poids de sa gloire,
Il eut receu la mort au sein de la Victoire.
La Fille, qui passoit les deux Fils en valeur,
Estoit de la Couronne & la force & la fleur:
Son nom estoit Zahide; & depuis le riuage,
Où la Mer diuisée à l'Hebreu fit passage,
Iusqu'à cette autre riue où le flot tremoussant,
Se colore aux rayons du Soleil renaissant;
Il n'estoit point de Cour soit barbare ou galante,
D'où Zahide, des cœurs les plus fiers conquerante,

Nattiraſt à Memfis, par bandes enchaiſnez,
Des Eſclaues regnans, des Captifs couronnez.
Mais qu'eſtoient ces ſuccez, à cent triſtes augures,
Que de vains lenitifs des miſeres futures?
Mille ſonges affreux, preſentez au Sultan,
Tantoſt deuant ſes yeux égorgeoient Muratan:
Tantoſt luy faiſoient voir Zahide écheuelée,
Sur vn barbare autel de ſon bras immolée.
L'innocente Sultane, à qui ſur vn ſoupçon,
Il fit donner la mort par vn traiſtre Eſchançon,
Venoit toutes les nuits, terrible & menaçante,
Arracher de ſon front ſa Couronne ſanglante.
Il crut meſme en plein iour, voir ſon Throſne taché,
Du ſang de ſes Couſins par ſon Pere épanché:
Et de ce triſte ſang les traces rougiſſantes,
De ces terribles Morts les Ombres gemiſſantes,
Tourmentoient ſon Eſprit de mouuemens diuers,
Plus frequents & plus prõpts que ne les ont les Mers,
Quand des Vents oppoſez les troupes reuoltées,
Se pouſſent à l'enuy les vagues agitées.
Dans ce trouble, où le met ſon Eſprit chancelant,
Au bruit du Camp vainqueur par l'Egypte roulant,
Il penſe deſia voir ſon terrible Aduerſaire,
Entrer victorieux par les breſches du Caire:
Et voir de ſon Palais tombant autour de ſoy,
La fumée & le feu, le tumulte & l'effroy.
Quoy, dit-il, emporté d'vne ſoudaine rage,
Ces Brigans, à leur aiſe auront fait ce rauage?
Mes Eſtats embraſez en cendres tomberont,
De leurs feux & l'Aſie & l'Afrique luiront,
Et cét embraſement ſi vaſte & ſi funeſte:
Laiſſera de l'Egypte à peine quelque reſte.
Etourdis cependant & ſurpris du danger,
En attendant le fer qui nous doit egorger;
Nous conterons d'icy les buſchers de nos villes?
Nous ſerons de nos maux ſpectateurs immobiles?

Meledin par le Sort peut estre combattu,
Mais le Sort ne sçauroit abbatre sa vertu;
Et tant que sa vertu conseruera sa place,
La Fortune à son gré, peut bien changer de face,
Elle peut tout mesler, elle peut perdre tout,
Le cœur de Meledin demeurera debout:
Et c'est contre ce cœur, plus haut que mes ruïnes,
Que le Corsaire Franc doit dresser ses machines.
Qu'il les amene en foule; & que de toutes parts,
Il allume des feux, il prepare des dards:
En vain ses dards, ses feux, ses machines dressées,
Armeront contre moy ses cruelles pensées.
Ce terrible appareil sur luy retombera;
Dans les feux qu'il a faits luy-mesme perira:
Et fumant de sa peine, autant que de son crime,
Sera de sa fureur la derniere victime.
Cependant i'auray l'œil aux secrets attentats,
Des Chrestiens qui sont nez suiets des mes Estats.
Ces traistres factieux, nourris dans nos murailles,
De leur Mere à couuert déchirent les entrailles,
Et desia par leur trouble & par leur mouuement,
Semblent se réjoüir de cét embrasement.
La fumée & le feu réueillent leur courage;
De leur haine assoupie ils reprenent l'vsage:
Bien tost vous les verrez sortis de nostre sein,
Pour acheuer sur nous leur funeste dessein,
Aller enflez de fiel, & boufis de colere,
Et joindre leur audace, à l'audace estrangere.
Mais ie sçay, comme il faut étouffer les Serpents,
Et leur faire vomir le fiel auec les dents;
Ie le sçay, ie le puis; & la maudite race,
Qui desia de la langue & des yeux nous menace,
Ecrasée à mes pieds, verra deuant la nuit
Ce qu'vn lasche attentat peut apporter de fruit.
A ces mots se tournant vers les Chefs de sa Garde,
Compagnons, leur dit-il, que personne ne tarde:

Le danger eſt extréme ; & les moments ſont chers,
Qui doiuent decider les extrémes dangers :
Vous entendez le bruit, vous voyez la fumée,
Que fait de l'Eſtranger l'impitoyable Armée :
Mais vous ne ſentez pas, qu'à couuert & ſans bruit,
Vn plus proche ennemy nous mine & nous deſtruit.
Ces laſches Baptiſez, cachez dans nos murailles,
Sans venir à l'aſſaut, ſans liurer de batailles ;
Par des complots ſecrets fourniſſent ſourdement,
A ce triſte incendie vn funeſte aliment.
Deſia dans leur eſprit l'Egypte eſt renuerſée :
Deſia dans noſtre ſang ils trempent leur penſée :
Et bien-toſt les cruels y tremperont les mains,
Si noſtre laſcheté ſeconde leurs deſſeins.
Allez donc, Compagnons, au deuant de leur rage ;
Muniſſez vous de zele, armez vous de courage ;
La Patrie & la Loy, le Prophete & l'Eſtat,
Demandent les Autheurs de ce noir attentat.
Tuez tout, brûlez tout : d'vne mauuaiſe engeance,
C'eſt nourrir le venin, qu'en laiſſer la ſemence.
Son cœur en dicta plus, que ſa bouche n'en dit :
Et le feu menaçant que ſon œil épandit,
Et qui meſla l'éclair au feu de ſon viſage,
Acheua d'expliquer le reſte de ſa rage.
A cet arreſt de mort Meledor aſſi ta,
Meledor, que Neriſe au Vieillard enfanta,
Au terrible * Vieillard, Roy du Peuple Arſacide ;
Qui fut de tous les Roys le public homicide.
Ce Prince, du Sultan la fureur arreſta,
Par vne autre fureur où l'Amour le porta.
Ton zele, luy dit-il, Seigneur, eſt de iuſtice :
A ces traiſtre, la mort eſt vn trop doux ſupplice.
Ny le fer, ny le feu, ne ſont pas inſtrumens,
Qui puiſſent à leur crime égaler leurs tourmens. [res ;
Mais quand nous aurions fait, de leur ſang des riuie-
Quād leurs corps entaſſez nous feroiēt des barrieres,

Croy tu que dans leur sang l'Ennemy se noyast?
Croy tu que de leur corps la montre l'effrayast?
Pour éteindre le feu de l'Egypte brûlante,
Pour affermir, Seigneur, ta Fortune branslante,
Il faut d'autres torrens, il faut d'autres supports:
Et nous ferons icy d'inutiles efforts,
Tant que des Ennemis la fureur épanduë,
Sans borne inondera la campagne éperduë.
Le mal n'est pas, Seigneur, où tu portes les mains:
Tu te peux asseurer des traistres que tu crains:
Et peux en resserrant cette perfide engeance,
Differer sans peril sa peine & ta vengeance.
Le point est, d'assommer ce terrible Serpent,
Ce Camp, qui par l'Egypte aueque bruit rempant,
Fait le degat aux monts, le fait dans les prairies;
Entraisne les bergers auec les bergeries:
Et ne laisse par tout, que d'effroyables morts,
Ou moulus de ses dents, ou froissez de son corps.
C'est à ce grand Serpent, qu'il faut casser la teste:
On ne peut arrester que par là sa conqueste.
L'entrepriſe en est haute; & pour l'executer,
I'ose auecque mon cœur, mon bras te presenter.
Et comme ie ne veux, que mon amour pour guide;
Ie ne demande aussi, pour loyer, que Zahide.
Si ie puis, sur ta foy, ce loyer esperer,
Deussé-je contre moy mille morts attirer,
Deussé-je m'exposer à tout ce que la rage,
Peut donner de tourment, peut inuenter d'outrage;
I'oseray dans le Camp des Ennemis entrer;
Au quartier de leur Roy j'oseray penetrer;
Et là, de ses Archers trompant la vigilance,
Et s'il en est besoin, forçant leur resistance,
I'abattray de ce bras la teste du Serpent,
Qui la mort & le feu par l'Egypte repand:
Et feray tout d'vn coup, tomber auec sa teste,
L'ambitieux projet de sa folle conqueste.

A ces mots, le Sultan de merueille ſurpris,
Demande, luy dit-il, demande vn plus grand prix.
Zahide vaut beaucoup ; mais à tant de vaillance,
Ce beaucoup, Meledor, eſt peu de recompenſe.
Et quand tout mon Empire à Zahide ajouſté,
Seroit à ton merite en loyer preſenté,
En ton merite encor il reſteroit du vuide,
Apres tout mon Empire offert auec Zahide.
Le Sceptre le plus riche a trop peu de valeur,
Le plus haut Diademe eſt trop bas pour ton cœur :
Mais ce cœur éleué ſur toute recompenſe,
Comme vn autre, ſe doit ſoûmettre à la prudence :
Et ie ne le dois pas ſans eſcorte expoſer,
A tout ce qu'vn beau feu pourroit luy faire oſer.
La vaillance a beſoin que le conſeil l'éclaire :
Elle eſt ſans ſa conduite errante & temeraire :
Et les grands mouuemens, pour eſtre meſurez,
Ne ſont pas moins hardis, & ſont plus aſſeurez.
Tu connois Garaman, tu connois ſa prudence,
Par les ans conſommée & par l'experience :
Vers le Corſaire Franc, il ira deputé,
Auancer de ma part des offres de traitté.
Tu pourras ſous ce guide, & par cette ouuerture,
Agir auec plus d'ordre, & moins à l'auanture :
Et ſi bien concerter, joindre ſi iuſtement,
L'adreſſe à la valeur, la force au iugement,
Qu'abattant du Tyran la ſourcilleuſe teſte,
Tu conſerues la tienne au laurier qu'on t'appreſte.
Ie ſçay du Droit des Gens les ſcrupuleuſes loix :
Ie ſçay la ſainteté qu'on attribuë aux Roys :
Mais ie n'ignore pas les diſpenſes que donne,
Le hazard de gagner, ou perdre vne Couronne :
Et les menus filets des iugemens humains,
Ne ſont pas des liens à m'attacher les mains.
Pareil au vieux Serpent, qui ſon venin ménage,
Et par les ans inſtruit, diſcipine ſa rage ;

Meledin de ſon cœur digere le poiſon,
Donne à ſa cruauté le tour de la raiſon:
Et met, par les faux-jours, de ces fauſſes maximes,
De l'ordre en ſa malice & de l'art en ſes crimes.
Il eſpere beaucoup du cœur de Meledor;
Mais ſon plus ferme eſpoir vient d'vne armure d'or,
Dont la trempe fatale eſt en charmes ſi forte,
Qu'elle donne la mort à quiconque la porte.
Le fameux Arazel reputé de ſon temps,
Le Roy des Enchanteurs & des Enchantemens,
Reſolu de venger vne ſanglante iniure,
Aydé de ſes Demons inuenta cette armure.
L'étoffe & l'artifice y diſputoient du prix:
Les diamans meſlez aueque les rubis,
S'y montroient à leur flame, & viue, & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle:
Et des Temps raſſemblez par vn rare ſçauoir,
L'Hiſtoire y paroiſſoit reuiure & ſe mouuoir.
Mais de ce riche éclat l'impoſture funeſte,
Couuroit vne inuiſible & penetrante peſte.
Aux rubis enchantez, à l'or enſorcelé,
Vn feu prompt & ſecret, par charme eſtoit meſlé:
Et comme ſi du feu, ce feu n'euſt eu que l'ame,
Il bruſloit ſans fumer, & conſumoit ſans flame.
Le Calife Elafit encore tout ſanglant,
De la barbare mort du ieune Aridoglant,
Qu'Arazel deſtinoit à ſa fille Oripale,
Eſſaya le premier cette armure fatale.
Il la receut en don d'Arazel, qui feignoit
D'approuuer cette mort, dont le cœur luy ſaignoit:
Et le mal-heureux Prince, ébloüy des lumieres,
Qu'à l'enuy répandoient tant de riches matieres;
Vn iour qu'il fut armé de ce preſent trompeur,
Pour debattre vn cartel aux nopces de ſa Sœur;
Surpris d'vne inconnuë & prompte maladie,
Vit la feſte, pour ſoy, changée en tragedie.

Il mourut consumé de ce brûlant harnois,
Qui luy fut vn bucher sans flames & sans bois:
Et paya d'vne peine à son merite égale,
La mort d'Aridoglant & le deüil d'Oripale.
Du threſor de Damas ce harnois enleué,
Et depuis à Memphis auec soin conſerué,
Se deſtine à Louys, contre la foy publique,
Par vne trahiſon barbare & magnifique.
On luy farde, on luy pare vne tragique mort,
Des trompeuſes couleurs de preſent & d'accord;
Et faire vn attentat, ſi digne du tonnerre,
Au ſens de Meledin, n'eſt qu'abreger la guerre.
A peine le rayon qui rallume les iours,
Eut blanchy de Memphis les Croiſſans & les Tours;
Qu'on vit dans vn vaiſſeau pompeux & de parade,
Deſcendre par le Nil les Chefs de l'ambaſſade.
Par tout où le courant du Fleuue les conduit,
De l'Egypte ébranlée ils entendent le bruit.
Ils rencontrent par tout les Communes errantes,
Et des Bourgs fugitifs, les Familles flottantes.
Des obiets de frayeur, des images de mort,
Viennent au deuant d'eux par l'vn & l'autre bord.
La hayne & la douleur en commun les excitent:
Leur colere & les flots leur vaiſſeau precipitent.
Damiete enfin ſe monſtre; & ſous elle à leurs yeux,
S'offre le Camp des Francs terrible & ſpecieux.
Des pauillons dreſſez ils content les bannieres,
Diuerſes de blaſons, diuerſes de matieres,
Qui dans le champ de l'air, par le vent agité,
Font vn concert de bruit, d'éclat, & de beauté.
A la teſte du Camp, l'Honneur entre deux Lices;
Auecque la Valeur preſide aux exercices.
Là de jeunes Guerriers, confidens & riuaux,
En l'amour de la gloire & des nobles trauaux;
Forment vn vray courage en de fauſſes batailles:
Donnent de feints aſſauts à de feintes murailles:

Et ſans verſer de ſang, ny courir de hazards,
D'vne guerre ſanglante exercent tous les arts.
L'vn fournit à cheual vne iuſte carriere:
L'autre le fer au poing combat à la barriere:
L'vn rompt ſur vn Faquin, qu'il appelle vn Sultan:
L'autre deffend vn Fort dont il a fait le plan.
Icy par vne tour, de cent boucliers formée,
S'attaque vne Memfis de glaiſe & de ramée:
Là ſous des mantelets, & par de petits ponts,
Se prend Alep en terre, & Damas en gazons:
Et par tout, de grands noms, & de grandes images,
Seruent aux grãds eſſais que font ces grãds courages.
Le Sanglier écumeux que le chaſſeur attend,
Contre le tronc d'vn arbre éprouue ainſi ſa dent:
Ainſi le fier taureau, qui s'appreſte à la guerre,
Frappe l'air de la corne, & du pied bat la terre:
Ainſi le chien courant, veut partir de la main,
Au premier vent qui ſort d'vne corne d'airain;
Il chaſſe de la voix, il ſaute, il ſe tourmente,
Et ſes yeux deuant luy, courent la beſte abſente.
L'Ambaſſadeur obſerue auec attention,
Ce repos ſi guerrier, ſi brillant d'action:
Et le montrant aux ſiens, ce nouuel Aduerſaire,
Ne ſera pas, dit-il, bien facile à deffaire.
Le trauail eſt ſon ieu; la peine eſt ſon plaiſir;
Il accorde la guerre aueque le loiſir:
Son repos meſme eſt fort, & le porte à la gloire:
Et les ébats luy ſont des eſſais de victoire.
Vn Garde cependant au Prince donne aduis,
Que deux Grands eſtrangers, d'vn riche train ſuiuis
Sont venus deputez, pour vne grande affaire,
De la part du Sultan qui regne dans le Caire.
Auſſi-toſt, par ſon ordre introduits au Conſeil,
Ils admirent du lieu le ſuperbe appareil;
Le Cercle des Seigneurs qui le Prince enuironne;
Et plus que les Seigneurs le Prince les étonne.

Auſſi plus grand de ſoy, que de ſa Royauté,
Il les paſſe en merite autant qu'en dignité :
Et pour vne Vertu ſi ſublime & ſi pure,
Le Thrône meſme eſt bas, & la pourpre eſt obſcure.
Comme dans ce Palais, où les celeſtes feux,
Compoſent vn Senat roulant & lumineux,
Le Soleil diſtribuë à chacun la lumiere,
Selon qu'il a plus longue ou plus courte carriere:
Il donne aux vns l'éclat, aux autres l'action,
Il regle leurs emplois par ſon impreſſion :
Et de tant de beaux corps, qu'il nourrit de ſes flames,
Sa chaleur eſt l'eſprit, ſes rayons ſont les ames.
Ainſi, de ſon Conſeil, le Monarque François,
Eſt la gloire & la force, eſt le cœur & la voix.
Il s'étend de ſa bouche, il ſort de ſon viſage,
Vn air d'intelligence, vn eſprit de courage :
Et du feu, que répand hors de luy ſa valeur,
Ses Chefs ont en commun l'éclair & la chaleur.
Garaman qui n'auoit que l'habit de Barbare,
De la mine & du geſte à parler ſe prepare,
Croiſe aueque reſpect les deux bras deuant ſoy,
Et s'inclinant s'adreſſe en ces termes au Roy.
Ie ne viens pas, Seigneur, par vne laſche crainte,
Rechercher vne paix deshonneſte & contrainte :
Car quel vent aſſez fort, quel aſſez mauuais temps,
Pourroit faire ployer la teſte des Sultans ?
Leur Fortune eleuée au deſſus des nuages,
Voit à peine à ſes pieds le trouble & les orages :
Et du coup, dont les Vents ſa maſſe ébranleroient,
Et l'Europe & l'Aſie en pieces tomberoient.
Meledin qui ſouſtient cette haute Fortune,
N'a rien de la foibleſſe aux bas Eſprits commune.
Il eſt braue, il eſt iuſte ; & ſon Ame ſans peur,
Meſme en ſes Ennemis eſtime la valeur.
Quoy qu'auec iniuſtice & ſur mer & ſur terre,
Agreſſeur outrageux tu luy faſſes la guerre ;

Quoy que toute l'Europe embarquée auec toy,
Ait ſuiuy tes drapeaux pour détruire ſa Loy ;
Te iugeant d'vn cœur grand, d'vn Eſprit magnani-
Et d'vn rang aſſez haut pour remplir ſon eſtime ; [me,
Il a crû de ſa gloire, il a crû de ton bien,
D'vnir par vn accord ſon cœur auec le tien :
Et ſi deux cœurs ſi grands peuuent s'vnir enſemble,
Il n'eſt rien qui ſous eux ou ne tombe ou ne tremble.
La Iuſtice & le Droit veulent qu'à ce deſſein,
Damiette que tu tiens, retourne ſous ſa main.
Ne pouuant la garder, il eſt de ton adreſſe,
De mettre, en la rendant, à couuert ta foibleſſe.
L'homme prudent iamais n'attend l'extremité:
Il preuient le hazard & la neceſſité :
Et ſe pliant au ply des affaires humaines,
Se fait des gains certains, de ſes pertes certaines.
Meſure ta Fortune, écoute ton deuoir :
Ne pren pas des deſſeins plus hauts que ton pouuoir:
Et ſoit par vn accord, ſoit par vne retraite,
Euite le peril d'vne entiere deffaitte.
Seigneur, on eſt encore à dire, qu'vn laurier
Ait iamais pris racine au front d'aucun Guerrier :
Et rien n'eſt ſi ſujet à choir qu'vne couronne,
Que le deſordre fait, & que le hazard donne.
La Fortune s'en va de meſme qu'elle vient :
Chacun la ſollicite, & pas vn ne la tient :
Elle fait tous les iours des amitiez nouuelles :
En preſentant ſes mains elle garde ſes aiſles :
Et ſi tu ne luy peux les aiſles arracher,
Si tu ne peux ſa boule à ton Throſne attacher ;
Ne croy pas que pour toy deuenant plus diſcrette
De ſes autres Amans les vœux elle rejette.
De plus fauoriſez, de plus cheris que toy,
N'ont pu lier ſon cœur, ny retenir ſa foy.
Et ſans aller plus loin, cette plaine & ce Fleuue,
En offrent à tes yeux vne fameuſe preuue ;

Vne preuue qui doit regler l'ambition,
De ceux de ta creance & de ta nation.
Ce * Camp prodigieux où l'Europe amassée,
Tout vn an sous trois Chefs tint Damiette pressée;
Aprez de grands combats, aprez de longs efforts,
Aprez des mers de sang & des monceaux de morts,
Enfin victorieux, & maistre de la Place,
Laissant le bon conseil, suiuant la folle audace,
Du Sultan Noradin les offres rejetta,
Et ses drapeaux vainqueurs ver le Caire porta.
Le mépris & l'orgueil d'vn si fier Aduersaire,
Attirerent du Nil les eaux & la colere.
De ses canaux enflez, grondant il descendit:
Sur la terre à torrens ses flots il épandit:
Et tant de Nations en diuers corps rangées,
Sans machines, sans forts, sans troupes assiegées,
Receurent par l'assaut d'vn seul Fleuue irrité,
Le iuste chastiment de leur temerité.
Les restes de leurs corps exposez sur nos riues,
Et leurs Ombres encor errantes & plaintiues,
T'auertissent, Seigneur, qu'vne pareille fin;
Se prepare à tous ceux qui tiennent leur chemin:
Que la bonne Fortune, ayme en femme publique:
Que ses appas sont faux, & sa faueur tragique:
Et qu'Amante cruelle, aprez ses feux passez,
Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressez.
Ces Vainqueurs indiscrets ont failly pour t'instruire:
Et tu dois par leur cheute apprendre à te conduire.
Le Nil nostre vengeur peut encor en ce temps,
Deffendre son païs, s'armer pour les Sultans:
Et tu n'as dans ton Camp piques ny halebardes,
Tu n'as autour de toy Capitaines ny Gardes,
Qui puissent de leur fer, qui puissent de leurs bras,
Faire digue, ny mur qu'il ne renuerse à bas.
Les pouuoirs absolus & les forces suprêmes,
De cent Sceptres liez auec cent Diadémes,

Contre luy te ſeroient vn'rampart impuiſſant,
Quand à noſtre ſecours ſa vague ira croiſſant.
Mais ie veux qu'à ſon cours on oppoſe des brides,
De ramparts auſſi hauts que ſont nos Pyramides:
Ie veux qu'en receuant ton empire & ta loy,
Il abaiſſe l'orgueil de ſes cornes ſous toy:
Qu'elles digues pourront ſouſtenir les ondées,
De tant de Nations contre toy débordées,
Qui de tous les pays où l'Euphrate s'épand,
De tous ceux où le Gange à grãds tours va rampant,
Viendront d'vn iuſte zele au combat animées,
D'Elephans aguerris traiſneront des Armées,
De nuages de traits le iour obſcurciront,
Les monts & les foreſts en tours épuiſeront
Et pour battre ton Camp, feront marcher ſur terre,
Des Chaſteaux équipez de machines de guerre.
Mais quand par les efforts des plus fortes Vertus,
Ces grands Corps pourroiẽt eſtre à tes pieds abattus;
Croy tu les voir tomber, que leur cheute n'éclate?
Que leur débris, ſur toy retombant ne t'abate?
Et ſuppoſé, Seigneur, que ton bras puiſſe tout,
Et que ſous tant d'éclats tu demeures debout; [ſtes,
Peut eſtre en quelque ſource as tu des troupes pre-
A ſuiure ſans tarir le cours de tes conqueſtes:
Peut eſtre feras tu des liens aſſez forts,
Pour attacher les cœurs de tant de diuers corps:
Et pour les chaſtier, s'il en eſt de rebelles,
La France paſſera la Mer auec des aiſles.
Pers ce friuole eſpoir, écoute la raiſon,
Tandis qu'elle t'attend, & qu'elle eſt de ſaiſon. [ne,
Mets vn prix à Damiette, & ſouffre qu'on t'en don-
De quoy faire autre part achat d'vne couronne.
En vain tu porterois tes deſſeins plus auant;
Tes orgueilleux deſſeins rabatus par le vent,
Tireroient apres eux d'vne chute commune,
Aueque ton Party, ta gloire & ta fortune.

Garaman par ces mots à peine eut acheué,
Qu'on vit tout le Conſeil contre luy ſouſleué.
Les Barons indignez grondent de ſon audace : [ce :
Leur cœur mõte à leurs yeux, & par leurs yeux mena-
Et cette effuſion d'eſprits & de chaleur,
Ce pur extrait de ſang qui leur donne couleur,
Et qui met ſur leur front leur ame en euidence,
De leur zele guerrier eſt vne illuſtre auance.
Le Prince qui ſe plaiſt à cette belle ardeur,
En ces termes repond au vieil Ambaſſadeur. [me,
Cheualier, ſi ton Maiſtre a pour nous quelque eſti-
S'il nous veut eſtre vny d'vn lien legitime,
Il faut que ſubiſſant le joug du Roy des Roys,
Il quitte le Croiſſant & ſe range à la Croix.
Les Couronnes du Monde à ce joug comparées,
A bien dire, ne ſont que des chaiſnes dorées :
Plus elles ont d'éclat, plus elles ont de prix,
Et plus leur peſanteur eſt à charge aux Eſprits.
Ne penſe pas auſſi, que la gloire où i'aſpire,
Soit d'agrandir la mienne, etendant mon Empire :
Elle n'eſt que trop grande, & de plus ſages Roys,
Seroient bien occupez à ſouſtenir ſon poids.
Tous mes deſſeins ne vont qu'à la Couronne Sainte,
Qui du Sang precieux de mon Sauueur fut teinte,
Quand ſur ſoy nos pechez, & ſa Croix il porta,
Et par ſa propre mort la noſtre il acquitta.
Pour cela i'ay couru tant de mers écumantes,
I'ay paſſé des écueils, i'ay ſouffert des tourmentes :
Et pour cela j'irois à ce climat deſert,
Où la Nature eſt morte, où le Soleil ſe pert.
Fay donc que le Sultan la Couronne me rende, [de;
Qu'il nous retiẽt ſans droit, qu'auec droit ie deman-
Et ſans me preualoir de ſes ports deſ-ja pris,
De ſa flotte deffaite, & de ſes Forts conquis ;
Ie conſens de m'oſter le laurier de la teſte,
Et le luy reſiner aueque ma conqueſte.

Sans cela, Cheualier, il ſe promet en vain,
De retirer iamais Damiette de ma main.
Le Nil dont tu nous fais vn* Mõſtre à tant de cornes,
Qui pour nous engloutir doit abattre ſes bornes,
Se peut auec vn mot, plus fort que mille fers,
Enchaiſner dans ſon lit, par le Dieu que ie ſers.
Ce Dieu qui tient les flots & les vents à l'attache,
Les montre quand il veut, & quand il veut les cache.
Et ſi la grande Mer s'humilie à ſa voix,
Et reſpecte en tremblant la marque de ſes doits;
Deux roſeaux, ſans dreſſer ny digue ny barriere,
Pourront quand il voudra lier voſtre Riuiere.
La Fortune me fait encore moins de peur:
Ce n'eſt qu'vn Spectre mis en credit par l'Erreur:
Et ſi Dieu quelquefois permet qu'elle ſe ioüe,
Il ſçait bien quand il veut l'attacher à ſa rouë.
Ie ne crains pas auſſi de nous voir accablez,
De tours & de Geans du Leuant aſſemblez.
La grandeur eſt peſante, & la foule embaraſſe,
L'vne & l'autre ne ſert qu'à tenir de la place.
Cent dains par vn lyon peuuent eſtre chaſſez;
Et par vn homme ſeul cent cheſnes terraſſez.
Le Dieu que nous ſeruons, des Coloſſes ſe joüe:
Les Geans ne luy ſont que des bales de bouë:
Et c'eſt en ce Païs, qu'il deffit autresfois,
Auec des * mouſcherons des Geans & des Roys.
Sa force ne s'eſt point auec le temps perduë:
Son bras eſt auiourd'huy de pareille étenduë:
Et s'il veut, les Indiens, les Scythes, les Perſans,
Et tout ce que l'Aſie a de Roys plus puiſſans,
En foule contre nous ſortis de leurs frontieres,
Aueque des foreſts, aueque des carrieres,
Auec des Elemens en machines changez,
Et des Monſtres de fer en bataille rangez,
S'enfuiront deuant nous, comme fuyt ſur la plaine,
La poudre que le vent pouſſe de ſon haleine.

Mais si par vne prompte & memorable fin,
A sa gloire, il nous veut faire vn plus court chemin;
Et si pour abreger nos trauaux, il ordonne,
Qu'vne fameuse mort sur le champ nous couronne;
Nous mourrons, Cheualier, & mourrons satisfais,
Si l'Egypte, auec nous, tombe sous nostre fais.
De nostre sang, vn iour, se fera dans l'Histoire,
Le lustre de nos noms & de nostre memoire:
Et de nos ossemens des flames sortiront,
Qui brusleront l'Asie & qui nous vengeront.
Le Cheualier Chrestien pour aller à la gloire,
A plus d'vne carriere & plus d'vne victoire:
En tombant il s'éleue; il triomphe en mourant;
Par sa propre deffaite il se fait Conquerant
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaisne,
Il garde à sa Vertu la dignité de Reyne.
Ainsi parla Louys: & tandis qu'il parla,
Vn esprit lumineux de son front s'écoula,
Qui de rayons de feu laissant sa teste ceinte,
Transporta Meledor de l'audace à la crainte.
Il vit, ou pour le moins, s'il ne vit, il crut voir,
Vn Ange dont l'éclat exprimoit le pouuoir,
Qui des yeux, de la mine, & d'vne épée ardente,
De sang frais & fumant encore degouttante,
Sembloit luy preparer la mort, s'il approchoit;
Et de son attentat l'horreur luy reprochoit
De ce terrible éclair qui brille & qui menace,
Meledor ébloüy perd la force & l'audace:
Son visage pasllit, son esprit se confond,
Sa fierté s'humilie & descend de son front:
Mais à ses yeux troublez rien ne paroist étrange,
Comme de voir les traits de Zahide à cet Ange.
Il a de son visage & le teint & le tour:
Ses regards seulement, au lieu de feux d'amour,
Lancent des feux pareils aux feux dont le tonnerre,
Allumé dans la nuë épouuante la terre.

Eſt-ce vn charme, dit-il, qui me fait cette peur ?
Et ce corps, eſt-ce vn corps veritable ou trompeur ?
L'Egypte d'autresfois ſi fameuſe en prodiges,
A-t-elle oüy parler de ſemblables preſtiges ?
Fiere & belle Zahide, eſt-ce vous que ie voy ;
Et qui me deffendez d'attenter à ce Roy ?
Vous, qui de vos Amans implacable Aduerſaire,
Ne laiſſez à leurs vœux, que la mort pour ſalaire ;
Par quel enchantement, par quel étrange ſort,
De l'Ennemy public empeſchez vous la mort ?
Que veut dire ce fer ? quelle fin me preſage,
Ce feu qui par éclairs ſort de voſtre viſage ?
Me peut-il annoncer quelque mortelle ardeur,
Plus cruelle à ſouffrir que n'eſt voſtre froideur ?
En vain dans vos regards la colere s'allume:
De cette épée en vain le feu luit, le ſang fume:
Il n'eſt n'y feu, ny fer, qui me puiſſe arreſter,
Si bruſlant ou ſanglant ie puis vous contenter.
Quittez cet attirail de ſpectres & de charmes:
Les Graces vous ont fait de plus puiſſantes armes.
Mon bras ſeul, oüy mon bras, peut eſtre ſur mon cœur,
De l'arreſt de ma mort le ſeul executeur.
Mais où va mon tranſport, de croire que Zahide,
Perfide à ſa Patrie, à ſon Pere perfide,
Ait mis & ſon honneur & ſa vie en danger,
Pour venir au ſecours d'vn Pirate eſtranger ?
Ou mes * eſprits imbus du feu de ſon viſage,
Ont pouſſé hors de moy cette brillante image:
Ou le Tyran François, inſtruit de mon deſſein,
Pour détourner le fer & la mort de ſon ſein,
Par l'art de ſes Demons cette idole a formée,
D'vn rayon de lumiere & d'vn corps de fumée:
Et ie dois, de Zahide adorer tous les traits,
Ou vrais & naturels, ou faux & contrefaits.
Non, non, il n'eſt ny loy, ny droit qui me retarde:
Ie ne crains du Tyran ny le Camp ny la Garde:

Et cet éclat auguſte & plein de maieſté,
Qui des Tigres pourroit adoucir la fierté:
Cet air, qui des Lyons enchanteroit la rage,
N'eſt pas ce qui retient mon bras & mon courage.
Vn iour plus éclatant, & plus imperieux,
Vne loy plus puiſſante a penetré mes yeux:
Et ie ſerois pluſtoſt de moy-meſme homicide,
Que d'vn homme gardé par l'ombre de Zahide.
Meledor ce diſcours en ſilence rouloit,
Tandis qu'à Garaman le ſaint Heros parloit:
Et Garaman qui vit ſes offres rejettées,
Se faiſant apporter les armes enchantées,
Qui par vn meurtre fait ſans bruit & ſans danger,
Deuoient perdre le Prince & la guerre abreger;
Au moins, Seigneur, dit-il, ce don fera paraiſtre,
Si la crainte conduit les conſeils de mon Maiſtre:
Et ſi t'offrant la paix, il pretend autre bien,
Que par la ionction de ton Sceptre & du ſien,
Les porter d'vne force à tous les deux commune,
Au plus haut que les puiſſe éleuer la Fortune.
A ces nobles deſſeins t'euſt ſeruy ce harnois,
Riche de la ſueur de quatre fameux Roys,
Succeſſeurs d'Almanzor, & riuaux de ſa gloire,
Qui s'en ſont fait vn leg d'honneur & de victoire.
La trempe en eſt ſi forte, il eſt ſi bien charmé,
Qu'il ne ſera iamais par le fer entamé,
Et d'vn eſprit ſans fard, Meledin te le donne,
Pour t'apprendre qu'il veut conſeruer ta perſonne:
Que le courage eſt pur & ſans fiel en ſon cœur:
Et qu'il ſçait à la grace allier la valeur.
Les ſuperbes éclairs que ces armes jerterent,
Des Barons aſſemblez les regards arreſterent:
Et la confuſion de tant de feux de prix,
Rauit également leurs yeux & leurs eſprits.
Là brilloit en portraits l'Hiſtoire merueilleuſe,
De l'Egypte autrefois en miracles fameuſe.

L'vn regarde le Nil couronné d'eſpics d'or,
Qui d'vn roulant email épanche le threſor;
* Tandis que des enfans échapez de ſa cruche,
Semblables à l'eſſain qui vole de la ruche,
Meſurent en ioüant aueque des roſeaux,
La hauteur de ſon lit, & celle de ſes eaux.
L'autre admire vn beau feu ſans flame & ſans fumée,
Où du Phenix mourant la vie eſt rallumée:
D'vn Soleil de rubis, qui brille ſans chaleur,
Sur ſon bucher, il tombe vne ardente couleur:
Tout vn peuple d'oyſeaux autour de luy voltige;
Il ſemble que l'vn chante & que l'autre s'afflige:
Et de leurs traits diuers, il ſe fait vn accord,
De ioye à ſa naiſſance, & de deüil à ſa mort.
D'autres ont la penſée & la veuë attentiues,
Au * Mole à qui la Mer s'incline de ſes riues:
L'onde depoſſedée & cedant à regret,
Reiette la lueur que le Phare luy fait,
Le Phare, qui du feu de ſa luiſante teſte,
Découure les rochers du pied iuſques au faiſte;
Et qui ſert ſur les flots, par ſa flame éclairez,
De Soleil immobile aux vaiſſeaux égarez.
Dans vn deſert comblé de pierres émaillées,
Les Pyramides ſont en petit trauaillées;
En petit cependant elles vont iuſqu'aux Cieux,
Et ſemblent de leur maſſe épouuanter les yeux.
Le trauail eſt penible, & laſſe les images,
Des Peuples occupez à ces vaſtes ouurages.
Au tour de la plus haute, on void des Cupidons,
Qui de fleurs couronnez & parez de cordons,
Les marbres ciſelez de longs feſtons enchaiſnent,
Et courbez ſous leur poids, en leurs places les traiſnent.
*. Rhodope ſe void là, qui l'ouurage conduit;
De leurs feux & des ſiens la beſogne reluit:
Et l'Amour intendant de toute la ſtructure,
De la pointe d'vn trait y graue ſa figure.

D'autre

D'autre part se voyoit * le Colosse parleur,
A qui le iour naissant donnoit voix & couleur:
Assis en majesté sur vne haute base,
Il tenoit le milieu d'vne campagne rase:
Vn grand Peuple assemblé prestoit tout à la fois,
Les yeux à la lumiere & l'oreille à sa voix.
Luy, du Soleil leuant spectateur & spectacle,
Sembloit auoir la bouche ouuerte à quelque oracle:
Les rayons auancez qui ses levres doroient,
L'esprit auec la voix de mesure en tiroient:
Et ses yeux éleuez, pour seconde merueille,
Paroissoient demander vne grace pareille.
Plus bas * le Dieu cornu de l'Egypte adoré,
Dans vn riche appareil se voyoit figuré:
Il marchoit glorieux de ses marques fatales,
Au barbare concert des cors & des timbales:
Les Prestres couronnez le chemin parfumoient;
A ses pieds, les enfans de bouquets le semoient:
Et les murs de Memphis, pour éclairer la feste,
D'vn cercle de flambeaux se couronnoient la teste.
Ainsi de cette armure, auec étonnement,
Les Barons admiroient l'étoffe & l'ornement;
Et de la vieille Egypte, en or renouuellée,
En figures lisoient l'Histoire ciselée.
Pour faire cependant deuant l'Ambassadeur,
Vne montre de pompe, vn essay de splendeur,
De l'auis du Conseil, vne Tente se dresse,
Egalement superbe & d'art & de richesse;
Où par vn rare ouurage & des Maistres vanté,
Le Regne de Louys estoit representé.
* L'Empereur son parent qui regnoit à Bisance,
Informé de sa vie, instruit de sa vaillance,
Sur cette Tente en fit les memoires broder:
Et sçachant qu'il deuoit à Damiette aborder,
Deputa deux Barons de marque, & de sa race,
Assistez de Seigneurs des plus grands de la Thrace.

Qui vinrent de ſa part la preſenter au Roy,
Et par luy furent faits Cheualiers de la Foy.
Sous ce toit ſuſpendu, fait de ſoye & d'hiſtoires,
Où ſe voyoient du Roy les premieres victoires,
Aux Barons Sarraſins auec pompe ſe fait,
Par les Barons François vn ſomptueux banquet.
La grace y fait l'honneur de la magnificence:
La politeſſe y met en ordre la depenſe:
Les Roys & les Heros par l'Orfevre formez,
Paroiſſent au Buffet de vermeil animez:
Et le ſang de la vigne auec rougeur éclate,
En des vaſes d'opale, en des couppes d'agate.
Mais les Ambaſſadeurs arreſtent peu les yeux,
Sur tout ce que la table a de plus precieux:
Leur ame eſt attachée à la tente Royale,
Qui l'hiſtoire du Prince en portraits leur étale.
Ioinuille qui connoit, que cet attachement,
Attend ſur ces Portraits quelque éclairciſſement;
De l'œil & de la voix parcourant les figures,
Leur apprend de ſon Roy les hautes auantures:
Et ſur la fin leur dit, ſi n'eſtant qu'vn enfant,
De tant de Roys vnis on l'a veu triomphant:
Si les fiers Leopards liguez pour l'Angleterre,
Si l'Aigle pour l'Empire armé de ſon tonnerre,
Et tout ce que l'Europe a d'Eſtats plus puiſſans,
Ont ployé ſous l'effort de ſes plus tendres ans;
Maintenant que de vaincre il s'eſt acquis l'vſage,
Que ſon corps aguerry peut ſuiure ſon courage,
Que tant de Nations, que tant de Potentats,
Agiſſent par ſa teſte & luy preſtent leurs bras;
Et que ſous ſes Drapeaux, toute l'Europe armée,
Se meut par ſa fortune & ſuit ſa renommée;
En vain l'Egypte croit arreſter ſes efforts,
Par vne montre creuſe & par des noms ſans corps:
Elle luy croit en vain, pouuoir faire des brides,
Des ombres de ſon Mole & de ſes Pyramides.

Ioinuille, aux Deputez parle ainſi de ſon Roy,
Croyant de ſa vertu leur donner de l'effroy:
Et l'épandre de là, dans toute leur Armée,
De tant de nobles faits par leur bouche informée.
D'vn viſage attentif accompagnant ſa voix,
Ils voyagent des yeux par l'Empire François:
Et contemplent, du Roy, dans ces riches ouurages,
Les geſtes à l'aiguille & la vie en images.
Là ſur les ſacrez Fonds, le Prince illuminé,
De filets rayonnans ſe voit enuironné:
La Nature auec ioye à la Grace le donne;
Et de celeſtes feux la Grace le couronne.
Sur vn nuage ardent ſept Louys ſuſpendus,
Pour eſtre ſes Parrains ſont des Cieux deſcendus:
Et l'Archange établi Protecteur de la France,
Luy preſente deſia l'épée & la balance.
Plus bas, auec la Gloire on voit la Majeſté,
En leurs robes de pompe & de ſolennité,
Debout deuant l'autel, & la couronne en teſte,
Du Sacre de Louys accompagner la feſte.
Les Pairs égaux de ſiege, & d'eſtat differens,
Et les Princes vaſſaux y ſont ſelon leurs rangs.
Toute la Cour en or, & tout le Peuple en ſoye,
De leurs cœurs par leurs yeux font éclater la ioye.
Le ieune Roy du geſte à leur zele répond:
Deſia l'authorité s'affermit ſur ſon frõt:
Et le rayon ſacré qui s'épand de ſon creſme,
Et qui ſans or luy fait vn ſecond Diadême,
Réjoüit les Vertus, donne vigueur aux Loix,
Et d'vn nouuel eſpoir éclaire les François.
Apres, de ſon Enfance heroïque & hardie,
Les eſſais genereux à l'Egliſe il dedie.
Des Monſtres Albigeois, à ſes pieds renuerſez,
Les vns mordent les traits dont il les a percez:
Les autres de leurs dents leurs bleſſures déchirent;
Et de rage, le fiel, le ſang & l'ame en tirent.

L'orgueilleux * Tholosain deffait & dépoüillé,
Deteste leur venin dont il estoit soüillé:
Et sa teste, à l'Autel, sans couronne sousmise,
Reçoit la loy de Blanche & le joug de l'Eglise.
La Discorde s'y voit, qui la torche à la main,
Inspire aux Factieux vn complot inhumain:
La flame qu'elle fait leur noircit le visage:
Et le feu par leurs yeux se prend à leur courage.
La Guerre & la Fureur leur presentent le fer;
Et le bruit enroüé d'vne corne d'Enfer,
De la bouche & du vent de Megere animée,
Est vn signal d'horreur à la France allarmée.
Au tumulte, à l'éclat de cet embrasement,
La Regente & Louys accourent promptement:
La Beauté courageuse & l'Innocence en armes,
Rangent les vns par force, & les autres par charmes:
Les Graces & l'Amour enchaisnent la Fureur:
* Thibaut leur rend l'épée en leur donnãt son cœur:
Et tandis que vaincu par les yeux de la Reyne,
Il reçoit de sa main vne secrette chaisne;
Aueque le Breton le Boulonnois chassé,
Rassemblent de leurs Corps le débris dispersé.
On les reuoit aprez se camper deuant Troye,
Et du Comte assiegé se promettre la proye:
Louys s'y voit aussi, qui pour le secourir,
Va contr'eux, resolu de vaincre ou de mourir.
Mais vaincus de respect, & deffaits sans bataille,
Ils laissent leur audace au pied de la muraille:
Et répandent par tout où s'épand leur effroy,
La hayne de ce trouble, & la gloire du Roy.
De tant d'heureux succez sa valeur échaufée,
Ajouste palme à palme, & trophée à trophée:
Il attaque Melesme, aprez mille dangers,
Vaincus par son courage à l'attaque d'Angers.
L'Hyuer armé de vents, de neiges & de glace,
Vient auec les Bretons au secours de la place.

Les Machines de froid ne ſe peuuent rouler :
Les traits apeſantis refuſent de voler :
Le fer eſt engourdy ; le ſoldat immobile,
Leue à peine les yeux au rampart de la Ville.
Mais Louys arriuant, du feu de ſa valeur,
Rend la vigueur aux vns, aux autres la chaleur :
Redonne au fer la force, & les aiſles aux fleſches :
Dans les cœurs, dans les murs, ſe fait de larges breſ-
Paſſe victorieux, à trauers mille dards, [ches :
Sur le ventre aux Bretons, ſur le dos aux ramparts :
Et le ſang, à ruiſſeaux roulant de la terraſſe,
Teint la neige de rouge & fait fumer la glace.
Taillebourg eſt en ſuite ; & ce Pont ſi vanté,
Où par Louys tout ſeul l'Anglois fut arreſté.
De la Charente en or les riues exprimées,
Font là comme vne Ligne entre les deux Armées :
La chaleur du François qui mépriſe les eaux,
Ne prend pas le loiſir d'attendre des vaiſſeaux :
Et tandis qu'à la nage il paſſe la riuiere,
Louys qui ſur le Pont ſert aux ſiens de barriere,
Tout ſeul, de tout vn Camp retarde les efforts,
Et comble le canal de mourans & de morts.
L'Anglois deffait s'enfuit ; & ſur la plaine laiſſe,
Ses Leopards captifs honteux de ſa foibleſſe : [nez,
Aux yeux du Camp vainqueur les vns ſont prome-
Et les autres ſanglans ſont par pieces traiſnez.
Des François & des ſiens la Megere commune,
* Iſabelle, qui voit decliner ſa Fortune,
Prend la fuite aprez elle, & montre en ſa paſleur,
La crainte & le depit meſlez à la douleur.
Le * Comte ſon Mary la ſuiuant, la deteſte,
Pour auoir allumé cette guerre funeſte.
Aprez, on les reuoit rangez aux pieds du Roy,
Par de nouueaux ſermens luy rengager leur foy :
Mais en cet acte meſme, Iſabelle inſolente,
A la teſte hautaine, à la mine arrogante ;

Et ſon front* degradé garde encor en ſon deüil,
L'ombre de ſa couronne, & ſon premier orgueil.
D'autre part où l'on voit Louys malade au Louure,
D'vne triſte paſleur ſon viſage ſe couure :
Deux *Reynes, de ſa fiévre ont l'eſprit agité,
Leur vie auec la ſienne eſt à l'extremité.
Sans reſpecter leurs pleurs, ny les cris de la France,
Vn Spectre décharné vers le Prince s'auance :
La Grace & les Vertus à ſes traits inhumains,
Oppoſent le ſecours de leurs diuines mains.
Le Spectre les reuere, & ſe rend à leurs charmes,
A leurs pieds ſon venin tombe aueque ſes armes.
*En ſuite, il vient vn Ange accompagné de Roys,
Couronnez de lauriers & tout brillans de Croix.
Le celeſte Guerrier au malade preſente,
D'vne main, vne Croix de rayons éclatante :
Il luy montre de l'autre, au pied d'vn grand Lyon,
A ſon Ame ſurprife offert en viſion,
Des roſeaux épineux, arrondis en couronne,
Qu'vne lueur ſanglante à l'entour enuironne :
Et ſemble de la mine & des mains l'exciter,
A s'armer de la Croix, pour l'aller conqueſter.
Auec emotion le Malade regarde,
Et la ſainte Couronne & le terrible Garde :
On diroit que des yeux qui parlent pour ſa voix,
Il demande ſa lance, il cherche ſon harnois;
Et l'on voit ſe produire en feu, ſur ſon viſage,
Le deſir d'enleuer aux Sultans le Saint Gage.
Là d'vne nuë ouuerte vn long rayon deſcend,
A qui le feu mortel de la fiévre ſe rend :
Et le Prince guery, par cette illuſtre empreinte,
La main leuée au Ciel, iure la Guerre ſainte.
Il viſite le Temple, ou ſont deſes Ayeux,
En marbre ſuruiuans, les tombeaux precieux :
Et brillant de l'ardeur qui s'eſt priſe à ſon Ame,
Il reçoit à l'Autel la fatale Oriflame.

Toute la Cour croisée à son zele applaudit,
Son Peuple qui le perd du geste y contredit: [moire,
Les Monumens des Roys, leurs Manes, leur Me-
Luy parlent de vertu, l'animent à la gloire:
Leurs portraits, de la mine excitent sa valeur:
Chacun d'eux se propose en exemple à son cœur:
Et toute * cette Cour d'Ombres & de Figures,
Semble demander part à ses palmes futures.
La Mer paroist aprez couuerte de vaisseaux,
De longs filets d'argent representent les eaux:
Le sainct Roy, sur la riue où l'attend sa Galere,
Les yeux trempez de pleurs, prend congé de sa Mere.
Il s'embarque; & la France à son embarquement,
Se pasme sur la gréue & perd le mouuement.
Tandis que de ses vœux le Peuple l'accompagne,
Le Clergé qui benit l'ecumeuse campagne,
Exorcise l'orage, & conjure le vent;
Sous lequel en boüillons la Mer va s'eleuant.
Les nauires pareils à des isles flottantes,
Vont sur le dos courbé des vagues blanchissantes:
Les yeux semblent oüir les voix des matelots:
Ils semblent distinguer le murmure des flots:
Mais tous ces mouuemens ne se font qu'en nuances,
Et les seules couleurs en font les differences.
La Flotte sur la fin s'auance vers le bord,
Pour la mettre à l'abry, la Chipre ouure son port:
Le Prince du Pays que son Peuple enuironne,
Met aux pieds de Louys son Sceptre & sa Couronne:
Et par vœu s'engageant au dessein des François,
Reçoit des mains du Roy * l'Accolade & la Croix.
Ainsi dans ce tissu de portraits & d'histoires,
Du regne de Louys se lisent les Memoires.
Les Seigneurs Sarrasins en demeurent surpris:
L'estime par leurs yeux entre dans leurs esprits:
Et de tant de hauts faits les brillantes images,
Leur sont de l'auenir de funestes presages.

Le repas eſt ſuiuy de preſens ſomptueux,
Pour le Prince Sultan, pour leur ſuite & pour eux:
Et comme le Soleil, de long traits de lumiere,
Deſia touchoit le but qui borne ſa carriere;
Ils marchent vers le Caire; & vont toute la nuit,
De la guerre prochaine épandre au loin le bruit.

REMARQVES.

* *En vain les vents du Nort pag.* 2. Ces Vents du Nort & ces vents du Midy ennemis des Lys, ſont les Nations ennemies de la France.

* *Commis ſous Vranie pag.* 2. Vranie eſt le nom d'vne Muſe, & icy ce nom quoy que feminin, eſt donné à l'Ange intendant de la Muſique celeſte, comme le nom de Sophie eſt donné au Verbe diuin par les Peres Grecs.

* *Les Soldats de la Porte pag.* 3. Ce ſont les Soldats de la Garde du Sultan.

* *Siracon crut deuoir pag.* 4. C'eſt le nom d'vn Sultan qui regna en Egypte deuant Saladin.

* *Par ſept Bouches rendues pag.* 5. Le Nil a ſept embouchures par leſquelles il ſe decharge dans la Mer.

* *Et iuſqu'à ces cantons où l'Ange pag.* 5. C'eſt la terre de Ieſſen, où demeuroient les Hebreux du temps de Pharaon.

* *D'vn ſanguinaire Pere pag.* 5. C'eſt Safadin qui fit tuer ſes Neueux pour vſurper l'Empire.

* *Et n'alloit qu'au cercueil pag.* 6. Parce que ce Melecſalem fils de Meledin, fut tué par les Soldats de ſa garde, peu de iours apres qu'il eut pris poſſeſſion de l'Empire.

* *Au terrible Vieillard. pag.* 7. C'eſtoit le Prince

des Arſacides qui ſe nommoit le Vieillard de la Montagne, qui enuoya pour aſſaſſiner Saint Louys.

* *Ce Camp prodigieux pag.* 17. C'eſt l'armée des Chreſtiens qui aſſiegea Damiette ſous Iean de Brenne Roy de Hieruſalem l'an 1215.

* *Vn Monſtre à tant de cornes. pag.* 20. Ces cornes ſont les embouchures du Nil, qui en a iuſques à ſept.

* *Auec des moucherons pag.* 20. Les moucherons furent vn des fleaux dont l'Egypte fut battuë du temps de Pharaon.

* *Ou mes eſprits imbus pag.* 22. Cela eſt dit ſelon l'opinion de quelques Philoſophes, qui croyent que l'image des Perſonnes aymées, eſt dans le ſang, & dans les eſprits de ceux qui ayment.

* *Tandis que des Enfans pag.* 24. Les Anciens peignoient autour du Nil, des Enfans d'vne coudée, pour ſignifier les meſures de ſes crües.

* *Au mole à qui la Mer pag.* 24. C'eſt la Tour ſur laquelle eſtoit éleué le Phare d'Alexandrie.

* *Rhodope ſe void là pag.* 24. Cette Rhodope fut vne Courtiſanne, qui baſtit vne des plus belles Pyramides d'Egypte du reuenu de ſes débauches.

* *Le Coloſſe parleur pag.* 24. C'eſtoit vne ſtatuë qui ſe voyoit en Egypte prez de Thebes, laquelle rendoit vne eſpece de voix, quand elle eſtoit touchée des rayons du Soleil Leuant.

* *Le Dieu Cornu pag.* 25. C'eſtoit vn veau, qui naiſſoit auec des marques fort ſingulieres; & quand il ſe trouuoit, il eſtoit mené en ceremonie à Memphis, & receu auec grande feſte.

* *L'Empereur ſon Parent pag.* 25. Baudouyn II. de la Maiſon de Flandres, qui eſtoit Empereur de Conſtantinople du temps de Saint Louys.

* *L'orgueilleux Tholoſain pag.* 28 Raymond Com-

te de Tholose, chef des Albigeois, rangé par Saint Louys.

* *Thibaud leur rend l'épée pag.* 28. Thibaud Comte de Champagne, reduit à l'obeïssance, par la Reyne Blanche qu'il aymoit.

* *Isabelle qui voit pag.* 29. Isabelle Comtesse de la Marche.

* *Et son front degradé pag.* 29. Auant que d'espouser le Comte de la Marche, elle auoit esté Reyne d'Angleterre.

* *Deux Reynes pa.* 30. La Reyne Blanche, Mere de Saint Louys, & la Reyne Marguerite sa Femme.

* *Toute cette Cour d'Ombres pag.* 30. Les Figures & les Monumens des Roys qui sont dans l'Eglise de Saint Denys.

* *L'accolade & la Croix pag.* 31. L'accolade est l'embrassement que l'on donnoit à ceux que l'on faisoit Cheualiers.

F. Chauveau in. et fe.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE SECOND.

APEINE le Soleil reueillé par l'Aurore,
Eut rallumé le feu, dont le Ciel se colore,
Que le Monarque Franc, leué deuant le iour;
Aueque les hauts Chefs, & les Grands de sa Cour,
Consultoit des moyens d'acheuer sa conqueste,
De conduire l'Armée, à marcher desia preste:
Et soit pour les conuoys, soit pour les campemens,
Soit pour le rang des Corps, dõnoit ses mandemens.
En mesme temps Alfonse échapé du naufrage,
Auec l'Arriereban vient surgir au riuage.
De sa part auſſitoſt Bethunes deputé,
Et deuant les Barons à Louys presenté,
Remplit toute la Cour de bruit & de merueille:
Aux recits qu'il promet, chacun preste l'oreille:

Nous descendons à terre, & tirons le vaisseau,
A l'abry d'vn rocher, qui se voute sur l'eau.
On enuoye aussi-tost découurir le riuage,
S'enquerir si le Peuple est ciuil ou sauuage;
Et s'il se trouuera toiles, cordes & fer,
Pour se mettre en estat de reprendre la mer.
A peine eusmes nous fait vingt pas hors du nauire,
Qu'vn bruit haut & cõfus vers la foreſt nous tire.
Nous trouuons dans vn parc de palmiers entouré,
Prez d'vn Tigre mourant, vn Chasseur déchiré.
Là mesme vne superbe & cruelle Panthere,
Luttoit contre vne ieune & courageuse Archere:
Et desia la tenoit sous l'ongle & sous la dent,
Aux pieds de son Espoux encore sanglotant:
Quand de fortune Alfonse arriué sur la place,
Accourt à la Panthere, accourant la menace,
Et l'épée à la main, fondant comme vn éclair,
Dans la gorge luy met la mort auec le fer.
Elle iette en tombant le sang auec l'écume:
Son ame qui s'éteint par sa blessure fume.
Mais le coup merueilleux qui l'Archere sauua,
Au veufuage, aux regrets, aux pleurs la reserua.
L'amour & la douleur de complot l'assaillirent,
Et sur son Mary mort de leurs poids l'abbatirent.
Elle voulut le suiure, & fit tout pour mourir:
Alfonse de sa part fit tout pour la guerir.
Il luy representa sa gloire & son courage,
Luy fit valoir l'honneur d'vn genereux veufuage:
Et luy persuada, d'employer sa douleur,
A chercher vne mort égale à sa valeur.
Elle defere au Prince, à son Palais l'inuite,
Offre de l'y loger auec toute sa suite:
Et requise en allant, de declarer son nom,
Et de nous informer du rang de sa Maison;
Apres quelques soupirs detachez en silence,
Par ces mots à ses pleurs meslez elle commence.

Liſamante eſt mon nom ; ie ſuis du Sang de Foix,
Et pour Anceſtres i'eus des Princes & des Roys ;
Mais des Princes Chreſtiens, mais des Roys dont le zele
Au culte des Autels de tout temps fut fidele.
Quand d'vne part la Seine, & de l'autre le Rhin,
Excitez au ſignal du Pontife Latin,
Pour * le ſecours de Iean de concert ſe croiſerent,
Et leurs Peuples armez au Leuant enuoyerent ;
Odet qui fut mon Pere, à l'exemple des Grands,
Prit la Croix, & partit en la fleur de ſes ans.
Tout ieune qu'il eſtoit, il mit ſa renommée ;
Auſſi haut, que pas vn des Braues de l'Armée.
Aux ſieges, aux combats il ſignala ſon cœur :
En Egypte, en Syrie, il fut touſiours vainqueur ;
Iuſqu'à ce que vaincu des yeux d'Alcionée,
Il ſe rangea pour elle au ioug de l'Hymenée.
L'hyuer iuſqu'à dix fois amena les glaçons,
Iuſqu'à dix fois l'Eſté fit meurir les moiſſons,
Auant qu'Alcionée auſſi belle que ſage,
Viſt ſes deſirs benis des fruits du mariage.
Enfin ie naquis d'elle ; & fus de tant de vœux,
L'ingrate recompenſe, & le fruit malheureux.
Auſſi par vne étrange & triſte concurrence,
La mort accompagna la vie à ma naiſſance :
Et le Deſtin voulut, pour les mettre d'accord,
Que la Fille euſt la vie, & la Mere euſt la mort.
Afin de commencer mes iours par la miſere,
Ie ſortis d'vne Morte, & ie naquis ſans Mere.
Odet à cette perte à peine reſiſta :
Quelque force qu'il euſt, ſon deuil le ſurmonta.
Il me prit en ſes bras, ſi toſt que ie fus née,
Teinte comme i'eſtois, du ſang d'Alcionée :
Il dit tout ce que peut inſpirer la douleur :
Il accuſa le Ciel, il plaignit mon malheur :
Ses yeux de deux ruïſſeaux, par deux fois me laue-
rent,
Ses levres par deux fois de baiſers m'eſſuyerent.

Et ſoit que par ſes pleurs ſon cœur ſe diſtilaſt ;
Soit que par ſes ſouſpirs ſon eſprit s'éxhalaſt ;
Le nom d'Alcionée aueque tous ſes charmes,
Entroit en ſes ſouſpirs, ſe meſloit à ſes larmes. [nez,
Mais comme les malheurs l'vn à l'autre enchaiſ-
Nous ſont par le deſtin l'vn ſur l'autre amenez ;
Le corps d'Alcionée à peine fut en terre,
Qu'à l'oreille d'Odet vn ſoudain bruit de guerre,
Du Peuple épouuanté la frayeur apporta,
Et les triſtes ruiſſeaux de ſes yeux arreſta.
Il apprend qu'Alzamet, qui faiſoit le rauage,
Sur tout le plat Pays, & le long du riuage,
Entré dans le chaſteau ſurpris par ſes coureurs,
Auoit ietté le trouble & l'effroy dans les cœurs :
Et qu'enflé du ſuccez, il portoit ſon audace,
Iuſqu'à vouloir piller & ſaccager la place.
Odet à cet aduis, ſe deffait du grand deüil,
Dont il s'eſtoit couuert, pour ſuiure le cercueil ;
Saiſit vn couſtelas, & va ſans autres armes,
Outré de ſa douleur, ebloüy de ſes larmes,
S'oppoſer au Barbare, à qui tout ſe rendoit,
Et le Soldat, non moins que le Bourgeois cedoit.
Chacun reprend le cœur, chacun à ſon exemple,
Se rallie, & ſe range à la porte du Temple.
Le combat eſt ſanglant ; les Ennemis pouſſez,
Deux fois par Alzamet ſont en corps ramaſſez.
Mais le nombre à la fin preualant à l'audace,
Odet qui combattoit ſans caſque & ſans cuiraſſe,
Abondonné des ſiens, des Barbares enclos,
En quatre lieux percé de quatre jauelots,
Apres ſon ſang perdu, ſubſiſtant de courage,
Se fait auec le fer par la preſſe vn paſſage.
Soit crainte, ſoit reſpect, on cede à ſa valeur :
La triſteſſe reprend ſa place dans ſon cœur :
Alcionée y rentre aueque la triſteſſe :
Il retourne où l'attend le corps de la Princeſſe :

Là pressé de la mort, plus pressé de son deüil,
Estendu sur le triste & bien aymé cercueil,
Si tost qu'il eut appris, que l'on m'auoit sauuée;
Comme si departir, il euſt eu main-leuée,
Il expira sans peine; & remit son Esprit,
Aux inuisibles mains de l'Ange qui le prit.
Cependant le Palais, & les maisons voisines,
Apres auoir souffert la force & les rapines,
Ne sembloiẽt qu'vn bucher, qui d'vn feu deuorant,
Alloit le sang, le fac, le carnage eclairant.
A trauers l'incendie & le meurtre portée,
Ie fus du fer, du feu, de la mort respectée.
L'Escuyer qui me prit fut par tout assisté,
D'vn Guerrier inconnu, mais plein de maiesté,
Qui le chargeant de moy, luy commanda de suiure,
S'il luy restoit encor quelque desir de viure.
Le vol des iauelots à ses pieds s'abbatoit:
D'vn signe de la main la flame il écartoit:
Et la fumée au loin de tant de feux pouſſée,
A longs rouleaux estoit d'autour de luy chaſſée.
Ainsi ce pitoyable & diuin Etranger,
Me garantit par tout où ie fus en danger:
Et ne m'abandonna qu'au pied de la colline,
Dont la pante descend vers la plaine voisine.
Estant là disparu, l'Escuyer Osamin,
A qui ie demeuray, poursuiuant son chemin,
Entre dans vn vallon, & trouue le passage,
Occupé d'vn torrent sorti de son riuage.
La vague à gros boüillons, gronde, écume, iaillit,
Et de loin luy deffend d'approcher de son lit. [ge:
Il ne craint rien pour soy, mais il craint pour sa char-
Le courant est rapide, & le canal est large:
Et pendant qu'il le sonde, & qu'il cherche cõment,
Il pourra me commettre à ce fier Element;
Vne Aigle qui me voit sur la riue couchée,
De mes langes de pourpre à la proye allechée,

Descend d'vn vol egal à celuy de l'éclair,
Fond sur moy, me suspend de ses serres en l'air:
Et s'éleuant d'vne aisle aussi viste que forte,
Par dessus le torrent à l'autre bord me porte.
Mais, Seigneur, admirez le merueilleux accord,
Des biens auec les maux, en mon bizarre Sort.
L'Aigle à peine se fut sur vn tronc preparée,
A faire de mon corps vne triste curée;
Que du sein de ce tronc vne couleuvre part,
Qui déclare en sifflant y vouloir prendre part.
Le combat pour ma vie entre elles se commence;
L'vne fond en volant, l'autre en glissant s'élance.
De leurs longs sifflemens l'air d'alentour fremit,
Il semble que pour moy le riuage en gemit.
Osamin qui les voit l'vne à l'autre acharnées,
Sans craindre le courroux des vagues mutinées,
Se haste de passer à nage le torrent,
Et malgré tout obstacle à la riue se rend.
Il trouue la couleuvre en diuers lieux percée,
Et l'Aigle de ses plis auec elle enlassée.
Il accourt, & du fer qu'il portoit de ses dents,
Quand il fendoit les flots autour de luy grondans,
Il frappe sur la longue & venimeuse beste,
Et separe d'vn coup son corps d'auec sa teste.
Ses cercles écaillez, & ses plis tortueux,
Relaschent à sa mort l'étreinte de leurs nœuds:
L'Oyseau libre en échape; & par reconnoissance,
Suit son Liberateur, qui m'emporte & s'auance.
Par vn rang de Palmiers, sa route le conduit,
Vers vn Bois eloigné des passans & du bruit:
Mais là, pendant qu'assis, il prepare à l'ombrage,
Pour me porter à l'aise vn panier de fueillage;
Et que pour me garder, l'Aigle sur moy tournant,
Me couure de ses ons qu'elle va moissonnant;
Il sort vn Loup seruier des prochaines brousailles,
Qui vient pour assouuir sa soif dans mes entrailles.

Il ſe traiſne à couuert de Palmier en Palmier ;
Mais l'Oyſeau genereux, qui le voit le premier,
Fond plus viſte ſur luy, que ne fond du nuage,
Le carreau decoché du Demon de l'orage.
Sur ſa teſte arreſté, ſans trefue & ſans repos,
Il luy plante le bec & longle iuſqu'à los.
Pour s'en deffaire, en vain l'animal ſe demeine,
En vain il court, il ſaute, il bondit par la plaine :
L'Oyſeau par tout le ſuit, par tout victorieux,
Luy plonge ſans repit ſes armes dans les yeux,
Au ſecond accident vn troiſieſme ſuccede,
Et mon Ange me fait du peril vn remede.
Du Bois, où ce long rang de Palmiers nous conduit,
Vne Lyonne ſort, qui gronde & fait du bruit.
Mais le bruit qu'elle fait, eſt celuy d'vne Mere,
Qui ſe plaint de regret & non pas de colere.
Le ſujet de ſa plainte, & du deüil qu'elle ſent,
Eſt le faon qui luy vient de mourir en naiſſant:
Elle le tient des dents, & ſemble auec murmure,
D'vne ſi prompte mort accuſer la Nature.
L'Ecuyer étonné renouuelle ſa foy,
Se r'aſſeure, & ſe met en garde deuant moy.
Encore dans ſon deüil la Lyonne ſuperbe,
Luy fait voler d'vn coup le fer bien loin ſur l'herbe.
Contente, cela fait, de l'auoir terraſſé,
Et ſur luy par deux fois innocemment paſſé ;
Elle change pour moy ſa fierté naturelle,
Met ſon faon à mes pieds, & m'offre la mammelle.
Sans frayeur ie la prens ; & ſoit pour la preſſer
Soit pour m'en aſſouuir, ou pour la careſſer,
I'y porte les deux mains, tandis que de la teſte,
L'Animal ſouſpirant, comme il peut, me fait feſte.
Ainſi par vn étrange, & non moins rare ſort,
M'adopta la Lyonne au lieu de ſon faon mort :
Et deuant que la Nuit euſt éteint la lumiere,
Elle m'alla porter dans ſa noire taniere :

Oſamin prés de là, ſur vn Cedre monté,
Iuſqu au iour attendit, de ſes ſoins agité,
Que le ſecours du Ciel à mon ſalut propice,
M'oſtaſt à cette affreuſe & barbare Nourrice.
Le bord de l'oriſon coloré de vermeil,
A peine eut annoncé le retour du Soleil;
Que de ſon fort obſcur, la Lyonne chaſſée,
A battre la campagne, eſt par la faim pouſſée.
Oſamin le remarque, & deſcend promptement,
Afin de profiter de ſon éloignement.
Entré dans la taniere, il m'y trouue couchée,
Sur vn tas d'oſſemens, dont la terre eſt ionchée.
Il m'enleue, & ſortant, à trente pas du fort,
Par vn nouueau concert de mon bizarre ſort;
Il rencontre vne meute, il oyt vn cor de chaſſe,
En ſuite il voit venir le genereux Horace,
Heritier de Lambert, qui fut le Fondateur,
Du ſuperbe Chaſteau, qui de cette hauteur,
Tient en ſuiction la campagne voiſine,
Et de ſes tours commande à la Plage marine.
Auſſi-toſt l'Eſcuyer d'Horace reconnu,
Luy conte le malheur, qui nous eſt ſuruenu;
De Montfort ſaccagé la triſte deſtinée;
La mort d'Odet apres celle d'Alcionée;
Et tout ce qu'en vn temps pour moy ſi perilleux,
Le Ciel pour me ſauuer fit de plus merueilleux.
Horace à ſon amy rend le deuoir des larmes,
N'eſtant plus en eſtat de l'ayder de ſes armes,
Me reçoit en ſes bras, & ſans aller plus loin,
Reuient chargé de moy, de triſteſſe, & de ſoin.
Sa Femme ſage & belle, & de haute nobleſſe,
Partage aueque luy ſon ſoin & ſa triſteſſe:
L'vn & l'autre m'adopte, & l'vn & l'autre prend,
Enuers moy la tendreſſe & le nom de Parent.
Horace ainſi me tient pour Odet, luy de Pere,
Et pour Alcionée, Ermine lieu de Mere.

Mais à peine la Lune eut acheué dix fois,
La courſe qu'elle fait dans le cercle des mois,
Qu'apres les longs ennuis d'vn ſterile hymenée,
Ermine deuint Mere, à la douzieſme année.
Elle accoucha d'vn Fils, qui me fut deſtiné,
Et nommé Doriſel auſſi-toſt qu'il fut né.
Deuant vn iour auoir vne meſme fortune,
Nous euſmes dés ce temps toute choſe commune:
Et par vn meſme poids, l'inſtinct de nos Eſprits,
A nos affections donna les meſmes plis.
Nous cruſmes, nos amours aueque nous s'accrurent;
A leur accroiſſement les Aſtres concoururent:
Et du Ciel, dans nos cœurs, ie ne ſçay quoy coula,
Qui nos humeurs vnit, & nos Ames colla.
La mort rauit Horace auant noſtre Hymenée,
Ermine y ſurueſquit bien à peine vne année.
Nous demeuraſmes ſeuls, n'ayant plus rien de doux,
Que l'amitié qui fut touſiours viue entre nous,
Et les nobles trauaux, où d'vne meſme audace,
Nous prenions en cõmun le plaiſir de la chaſſe, [nu:
Mais que le Sort de l'homme, eſt à l'homme incon-
Que d'vn grand bien, ſouuent, vn grãd mal eſt venu!
La gloire, & la vertu, l'honneur & le courage,
Sont les cruels autheurs de mon triſte Veufuage.
Tu viurois Doriſel, ie viurois auec toy,
Riche de mon amour, heureuſe de ta foy, [ſte,
Sans les phantoſmes vains, que m'ont mis dans la te-
Ces perilleux eſſays de guerre & de conqueſte.
Mon indiſcrete ardeur m'a portée au danger,
Et pour moy Doriſel eſt venu s'engager.
Infortuné ſecours! engagement funeſte!
Il eſt mort en ma place, en la ſienne ie reſte:
Et pour mettre, Seigneur, le comble à mon ennuy,
Encor ne veux-tu pas que ie meure apres luy.
Ce recit fut couppé de ſouſpirs & de larmes,
Les ſouſpirs à ſa bouche ajouſterent des charmes,

Et le feu de ſes yeux dans ſes pleurs allumé,
Parut comme l'éclair à la pluye enflamé.
Six iours chez Liſamante en ſuite ſe paſſerent :
Les funebres appreſts cependant ſe dreſſerent ;
Et les derniers deuoirs des Deffunctz attendus,
Furent à Doriſel au ſeptieſme rendus.
La Veufue ſur la fin vient à la Sepulture,
Romp ſon appretador, couppe ſa cheuelure,
Et iette dans la foſſe, aueque ſes atours,
La matiere & l'eſpoir des ſecondes amours.
Libre alors des habits qui traiſnent la molleſſe,
De ſon ſexe auec eux l'embarras elle laiſſe :
Aueque la cuiraſſe & le caſque elle prend,
Vne mine de Braue vn air de Conquerant ;
Et part auec Alfonſe, au point que les Eſtoiles, [les.
Reſſerroient leurs flãbeaux & reprenoient leurs voi-
Ils coſtoyoient la Mer, & le flot tremouſſant,
Commençoit à rougir ſous le iour renaiſſant ;
Quand du fer agité la lueur éclatante,
Et de coups redoublez la riue étincelante,
Par l'eſpace de l'air porterent à leurs yeux,
Les ſignes d'vn combat ſanglant & furieux.
Ils pouſſent leurs cheuaux & vont à toute bride,
Où le bruit les appelle, & la poudre les guide.
Ils trouuent là des morts ſur la poudre étendus,
De longs ruiſſeaux de ſang au large repandus,
Des reſtes de combat, des reſtes de pillage,
Et la guerre meſlée auec le brigandage.
Vn ieune Chenalier quoy que percé de dars,
Rendoit combat des mains, le rendoit des regars :
Son grand cœur ſe mõtroit par autant d'ouuertures,
Que le fer ſur ſon corps auoit fait de bleſſures :
Et contre l'Ennemy qui de traits le preſſoit,
Son courage éleué ſur ſon front paroiſſoit.
Prez de luy ſe voyoit vne Belle vaillante,
Qui du feu de ſon cœur & de ſes yeux brillante,

Sembloit luy disputer, d'vn magnanime effort,
La gloire & le peril d'vne honorable mort;
Et chercher par amour, non moins qu'auec audace,
A luy sauuer la vie & perir en sa place.
Deux Pirates desia la Guerriere enleuoient;
Les autres à grands cris vers la Mer les suiuoient;
Quand l'épée à la main, la menace au visage,
Alfonse & Lisamante accourant au riuage,
Donnent sur les brigans, & font voler à bas,
Les testes, les armets, les escus & les bras.
A l'vn des rauisseurs l'espaule est abatuë;
L'autre en vain mord le fer d'Alfonse qui le tuë.
La vaillante captiue auec la liberté,
Recouure la valeur, recouure la fierté:
Le Cheualier blessé prend vn nouueau courage;
Les Corsaires battus renouuellent leur rage;
Le fer étincelant fait vn terrible iour;
Tous les coups sont contez des Echos d'alentour;
Par la iuste vertu, la fureur est forcée;
Et la barbare troupe en desordre poussée,
Regaigne sa galere, & laisse pour garans,
Du butin qu'elle a fait, des morts & des mourans.
Le combat terminé, la Guerriere inconnuë,
De son noble transport à peine reuenuë,
Sans arrester les yeux sur son Liberateur,
Tourne vers le blessé ses regars & son cœur.
Mais luy, qu'vne subtile & vigoureuse flame,
Epanduë au dehors du centre de son ame,
Dans le peril auoit au besoin renforcé,
De ce feu, de son cœur, de ses sens delaissé,
Auoit la nuit aux yeux, & la mort au visage;
Et de tout mouuement desia perdoit l'vsage.
Ce funeste accident la Guerriere surprit;
Par trois fois la douleur ébransla son esprit;
Elle accourt au mourant, le pleure, le desarme;
Semble sur luy verser sa vie à chaque larme:

Et

Et du feu de ſon cœur haletant & preſſé,
Par ſes ſouſpirs extrait, par ſes ſouſpirs pouſſé,
Luy fait vn appareil, d'vne vertu nouuelle,
Qui retablit ſes ſens, & ſon ame r'appelle.
Par ce medicament l'inconnu ramené,
Qui que tu ſois, dit-il, vers Alfonſe tourné,
Qu'vn Aſtre fauorable & luiſant à ta Gloire,
Conduit à des explois d'eternelle memoire. [heur,
Sçache au moins qui ſont ceux, qui tiendront à bon-
De deuoir à ton bras leur vie & leur honneur.
Ie me nomme Raymond, & ſuis de cette race,
Qui des Roys aujourd'huy dans Acre tient la place:
Cette ieune vaillante eſt Dame de Sidon,
Vn Brenne fut ſon Pere, & Belinde eſt ſon nom.
L'vn & l'autre François & Princes de naiſſance,
L'vn à l'autre attachez d'vne heureuſe alliance,
Nous iouyſſions en paix des premieres douceurs,
Que font d'vn chaſte Hymen les innocentes fleurs;
Quand du bruit de ſa bouche, & du vent de ſon aiſle,
La Renommée errante épand vne nouuelle,
Qui nous mit le deſordre & le trouble en l'eſprit,
Et de crainte, d'horreur, de honte nous ſurprit.
On m'apprend qu'Erixane, Erixane eſt ma Mere,
Si chaſte en ſa ieuneſſe, & meſme ſi ſeuere,
Par vn declin honteux, en ſa maturité,
Auoit du ſaint Hymen ſoüillé la pureté.
Que du faux ou du vray, Meliprant & Neronte
Delateurs declarez, en publioient la honte:
Que par vn vain cartel, par vn deffy plus vain,
A la preuue ils s'offroient les armes à la main:
Et que par vn arreſt de mon malheureux Pere,
Erixane deuoit mourir comme adultere, [heur,
Si dans les iours nommez, ſon droit ou ſon bon-
N'amenoit deux Tenans armez pour ſon honneur.
Confus à cet étrange & tragique nouuelle,
De honte domeſtique & d'amour naturelle,

Ie prepare au peril mes armes & mon cœur ;
Et deſtine à la mort l'vn & l'autre impoſteur.
L'image d'Erixane accusée & mourante,
A mes yeux iour & nuit en flames ſe preſente :
Elle me tend les bras du milieu du bucher ;
La fumée & le feu ſemblent me la cacher ;
Et ſon Ange qui ſçait quelle eſt ſon innocence,
Pour l'aller ſecourir m'offre en ſonge vne lance.
Belinde m'accompagne, & veut en ce danger,
Ou la gloire ou la mort auec moy partager.
Deſia nous approchions & d'Acre & de la Lice,
Nous deſtinions deſia l'impoſture au ſupplice,
Quand ſurpris d'vn Pirate à terre deſcendu,
Apres mes gens deffaits, apres mon ſang perdu,
I'allois perdre la ioye & le bien de ma vie,
Mon ame auec Belinde alloit m'eſtre rauie ;
Sans qu'à noſtre ſalut vn bon Aſtre tourné,
T'a contre le Pirate en ces lieux amené. [meure ?
Mais, Seigneur, qui vaincra le deuil qui nous de-
Faut-il que nous viuions & qu'Erixane meure ?
Bleſſé comme ie ſuis, la puis-je ſecourir ?
L'aymant comme ie fais, la puis-je voir mourir ?
Alfonſe luy repart, de cette autre victoire,
Ie prens ſur moy la riſque & me promets la gloire,
Le celeſte Guerrier Intendant des combats,
Dans ce noble peril aſſiſtera mon bras :
Et l'honneur de ſauuer l'Innocence opprimée,
De ſeruir la Vertu ſans force & deſarmée,
A qui ſçait l'eſtimer, eſt l'honneur le plus grand,
Où ſe puiſſe éleuer l'eſpoir d'vn Conquerant.
Ie veux, répond Belinde, & mon deuoir l'ordonne,
Prendre auec vous, Seigneur, part à cette couronne.
En ſuite, de Raymond le ſang eſt arreſté,
Il eſt mis à cheual & vers Acre porté.
Alfonſe accompagné des deux nobles Guerrieres,
Au galop va deuant, & ſe rend aux barrieres.

Ils passent d'vn maintien magnanime & hautain,
La visiere baissée & la lance à la main:
Et conduits par la foule à la place publique,
Y trouuent vn spectacle effroyable & tragique.
Là bruslоit vn bucher dans le milieu dressé,
Le peuple s'y voyoit à l'entour amassé:
La malheureuse en deuil & d'vn voile cachée,
Estoit au bois fatal d'vne corde attachée:
Autour d'elle le feu de pitié se pliant,
Sembloit en sa faueur se rendre suppliant;
Et la flame au dessus courbée & voltigeante
Luy faisoit par respect comme vne ombelle ardente.
Le prodige est étrange & pris diuersement;
Il est à l'vn miracle, à l'autre enchantement:
L'vn plaint à haute voix la noble Patiente,
Par son propre tourment declarée innocente:
L'autre à cette merueille auec ioye applaudit;
Vn autre la deteste & le charme en maudit:
Et les plaintes, les cris, les pleurs & les murmures,
Font des accors diuers d'eloges & d'injures.
Meliprant & Neronte étonnez & surpris,
Augmentent le tumulte, irritent les Esprits:
Et barbares autheurs d'vn acte si funeste,
Confirment leur rapport de la voix & du geste.
Alfonse là dessus & Belinde arriuez,
Calment l'emotion des partis souleuez:
Demandent le combat, & presentent le gage;
Entre eux & les Tenans le Soleil se partage.
Au signal de courir donné par les clairons,
Les cheuaux écumans pressez des éperons,
Laissent le champ derriere, & suiuent leur haleine,
Qui se mesle à la poudre & dérobe la plaine.
Alfonse à Meliprant la cuirasse fausa,
Et la pointe du fer par le corps luy passa.
Mille confuses voix à sa cheute s'ouyrent,
Mille confuses mains à sa mort applaudirent.

La lance de Belinde en éclats s'enuola ;
Sur son escu le coup de Neronte coula.
La carriere fournie, elle tourne visage ;
Le fer semble en sa main, briller de son courage.
Mais son cheual pousſé gliſſe sur le terrain ;
Et sur elle desia Neronte auoit la main ;
Quand Alfonse plus pront que le plus prouttonnerre,
Qui d'vn nuage ouuert est lancé sur la terre,
Fond sur le Soustenant, & par dessous le bras,
Luy fait entrer la mort auec le coutelas.
Il descend aussi-tost, le desarme & le presse ;
Le malheureux pressé l'imposture confesse :
Et ce dernier adueu des Iuges entendu,
Est à cris redoublez par la Ville épandu.
Les maisons, les rampars, les tours le repeterent ;
Aux riuages prochains les vagues le porterent ;
Et long-temps sur la mer, sur la terre long-temps,
On entendit les flots, on entendit les vents,
Redire de concert & d'vne voix constante,
Erixane sauuée, Erixane innocente.
En tumulte le peuple accourt vers le bucher ;
Le feu respectueux luy permet d'approcher ;
Et là, par vn transport qui les cris renouuelle,
Sous l'habit d'Erixane on trouue Lisanelle.
Par vne ruse sainte & conduite auec cœur,
Pour sauuer à sa Mere & la vie & l'honneur,
La genereuse Fille & noble vsurpatrice,
De sa Mere auoit pris la robbe & le supplice.
Sous elle aussi la mort de respect s'abaissa ;
Et le feu sans chaleur sa vertu caressa ;
Comme eust fait vn Lyon, que la force des charmes,
A ses pieds eust rangé sans colere & sans armes.
Neronte & Meliprant dans le bucher iettez,
Furent à la rigueur par les flames traittez :
Le feu reuint soudain qu'il sentit cette proye,
Il en monta plus haut, il en saillit de ioye :

Le fer qu'en vn moment la chaleur conſuma,
De leur crime rougit, de leur peine fuma;
Et le vent qui ſuruint, de la noire impoſture,
Au loin porta l'odeur auecque la teinture.
Apres deux mois paſſez en feſte, & dans ces jeux,
Qui preparent l'adreſſe aux combats ſerieux;
Nos vaiſſeaux radoubez au retour s'appreſterent,
Liſamante, Raymond, Belinde ſe croiſerent;
Et tout ce qu'a Sidon de braue & de galant,
Tout ce qu'Acre a de noble auec eux s'enrolant,
Sous Alfonſe eſt venu prendre part à la gloire,
D'aller où vos Drapeaux conduiront la Victoire.
Louys à ce recit, leue les mains aux Cieux,
Ses yeux ſuiuẽt ſes mains; & ſes pleurs dans ſes yeux,
Sans fumée & ſans bruit, font vn ſacré melange,
D'inſenſible * parfum, de muete loüange.
Le char étincelant où ſont portez les iours,
S'auançoit vers le point qui partage ſon cours:
Les flames dans le Ciel naiſſoient de ſon orniere;
Tous les corps ſur la terre eſtoient blancs de lumiere;
Et ſes courſiers de pourpre & de rubis couuers,
De leur bruſlante haleine échauffoient l'vniuers;
Quand le bruit des clairons & la poudre éleuée,
D'Alfonſe & de ſa troupe annoncent l'arriuée.
Deux Corps ſont commandez pour l'aller receuoir;
Son quartier ſe prepare, on accourt pour la voir;
Louys y va luy-meſme, & mene la Nobleſſe,
Qui de cette recreuë admire la richeſſe.
Cinq cents Nobles marchoient ſur des cheuaux bardez,
Nouuellement au port de Damiette abordez:
Deux cents de ce pays, où la riche Garonne,
De tours & de chaſteaux ſe fait vne couronne:
Cinquante de ces bords, où la Charente prend,
L'humide reuenu qu'à la Mer elle rend:
Cinquante de la plaine où d'vne pronte courſe,
La Dordonne en grondant s'éloigne de ſa ſource:

Cent de ce gras terroir où le Rhoſne auec bruit,
Se preſſe de fuyr la Saone qui le ſuit:
Et cent autres des lieux, où de bouquets d'oliues,
L'orgueilleuſe Durance enuironne ſes riues.
Alfonſe étincelant d'vn harnois ciſelé,
A leur teſte montoit vn Barbe pommelé:
De ſon riche cimier la montre flamboyante,
L'ame de ſa deuiſe illuſtre & menaçante,
Et toute ce qu'il auoit de guerrier & de grand,
Promettoit vn Heros, ſentoit le Conquerant. [res,
Ceux d'Acre & de Sidon ſuiuent ſous leurs bannie-
Diuerſes de façons, de couleurs, de matieres:
Liſamante, Belinde, & Raymond deuant eux,
Marchent d'vn train ſuperbe & d'vn air genereux.
De Liſamante en dueil, la cotte d'arme brune,
Exprime le veufuage, explique l'infortune:
Sur ſa cornette vn feu ſans lumiere & fumant,
Montre de ſon amour le triſte embraſement,
Et prez * d'vn palmier mort, vne palme mourante,
Fait voir en ſon pauois ſa peine & ſon attente.
Mais Belinde & Raymond tout autrement parez;
Suiuis de tous les yeux & de tous admirez,
De leur port, de leur mine & des iours de leurs armes,
Font vn nouuel accord de terreur & de charmes.
Les diamans ſur eux alliez aux rubis,
Diſputent de l'éclat, & conteſtent du prix.
Leurs cottes d'armes ſont de feux brodez ardentes,
Et leurs cheuaux en ont les houſſes flamboyantes:
Des Salamandres d'or ſur leurs caſques dorez,
Brillent de riches feux ſous elle figurez:
Et le pennache ondé que leurs bouches vomiſſent,
Paroiſt vn feu volant dont elles ſe nourriſſent.
Deux rochers éleuez, qui bruſlent ſans fumer,
Et ſemblent aux rayons d'vn iour pur allumer,
Sur leurs pauois grauez ſont d'illuſtres images, [ges,
Des flames de leurs cœurs ſans trouble & ſans nua-

De l'eſprit & des yeux tout le Camp les conduit,
Auec l'étonnement le murmure les ſuit:
On admire ſur tout Belinde & Liſamante,
L'vne forte en ſon deuil, l'autre belle & vaillante:
Cette double merueille attire tous les cœurs; [queurs;
Leurs yeux de tous les yeux, ſans combat ſont vain-
Mais ce qui les rauit, eſt de voir l'harmonie,
D'vne telle valeur à tant de grace vnie.
Ces Princes, par Louys, à ſa tente inuitez,
Auec Alfonſe y ſont ſuperbement traitez:
L'agate, le ſaphir, l'emeraude, & l'opale,
En ordre y font l'honneur de la table royale.
La nappe eſtant leuée, & le buffet oſté,
Vn lut à manche d'or eſt à Coucy porté.
Il chante la Nature à Moyſe ſujette,
Les flots de la Mer rouge ouuers à ſa baguette:
Les Roys Syriens deffaits & leurs Dieux écraſez,
Sous le riche debris de leurs Autels briſez:
Les ramparts * abbatus du tremblement des villes,
Les monts épouuentez, * les fleuues immobiles;
Et ſur les Elemens de frayeur éperdus,
Les * Planetes fixez, & les Cieux ſuſpendus.
Il ajouſte à cela les victoires de l'Arche;
Du ſaint Camp qui la ſuit la triomphante marche;
Les vagues & les vents par ſon ombre liez;
Et les Demons vaincus ſous elle humiliez.
Il chante apres d'vn air qui ſes termes égale,
La fatale * machoire & la * fronde fatale;
Les Philiſtins deffaits, leur Geant abbatu
Et la temerité ſouſmiſe à la vertu.
Il y joint ces Heros de haute renommée,
Ces * Freres deffenſeurs de la belle Idumée,
Qui vainqueurs & vaincus, Martyrs & Conquerans,
Purgerent les ſaints Lieux d'abus & Tyrans.
De là, ſa voix montant, de ſon lut ſecondée,
Il appelle Louys aux palmes de Iudée:

Il fait voir les Sultans de Damiette chaſſez,
Et battus ſur leur flotte à ſes pieds terraſſez :
Et conclud par l'eſpoir, que la Vertu luy donne,
D'oſter aux Sarraſins l'adorable Couronne.
Des Seigneurs aſſemblez les murmures diuers,
S'acordent à ſes chants, répondent à ſes vers.
Si les vents, dit Alfonſe, ennemis de ma gloire,
M'ont empeſché d'auoir part à cette victoire ;
Au moins i'ay combattu de l'eſprit & du cœur ;
Mes ſoucis & mes vœux ont ſuiuy le vainqueur ;
Et i'ay malgré l'orage, & malgré la Fortune,
Enuoyé mes ſouhaits à la cauſe commune.
Mais, Sire, ajouſte-t-il ſe tournant vers le Roy,
Le deſir des Seigneurs arriuez auec moy,
Et comme moy priuez d'vne telle auenture,
Seroit d'en voir au moins en recit la peinture ;
D'en meſurer les traits, d'en prendre les couleurs ;
Et tirer ſur vos faits le modele des leurs.
Le Saint Prince y conſent, chacun preſte ſilence ;
Et Coucy par ſon ordre en ces termes commence.
Il vous doit ſouuenir des gages de beau temps,
Que la flotte receut des Aſtres & des vents,
Quand aux rais de la Lune, & guidez des Eſtoiles,
Nous partiſmes de Chipre aueque trois cents voiles.
Iamais vn Camp plus beau ſur la Mer ne vola,
Iamais vne foreſt plus riche n'y roula :
L'Aurore à ſon leuer en parut étonnée ;
Le Soleil pour la voir auança la iournée ;
Et ſembla de rayons plus clairs & mieux dorez,
Vouloir peindre les Lys ſur nos maſts arborez.
Mais cõme il vous ſouuient, cette heureuſe bonace,
Au trouble qui ſuiuit en vn moment fit place.
Apres le premier choc qui la flotte écarta,
Les vaiſſeaux que le vent vers Damiette porta,
Haut & bas agitez, ſouffrirent ſans naufrage,
Tout ce que peut l'Eſprit qui regne ſur l'orage.

A la noirceur du iour, de feux ſombres ardent,
Au tumulte de l'air de tonnerres grondant,
On euſt dit que des Cieux les Spheres détenduës,
Et que des Elemens les maſſes confonduës,
Alloient à ramener dans le Monde détruit,
Et le premier deſordre & la premiere nuit.
Les nuages peuplez de formes inhumaines,
Deuenoient à nos yeux d'épouuentables ſcenes;
Et de longs hurlemens, qui redoubloient l'horreur,
Aux oreilles eſtoient des concerts de terreur.
En ſuite il nous parut deux legions armées,
De couſtelas de feu, de lances enflamées.
On vit ſous leurs cheuaux la nuë etinceller;
De l'vne à l'autre part on vit les traits voler.
Apres vn long combat, que tous les vents ſonnerent,
Dont la terre s'émeut & les flots s'éleuerent;
Il ſe fit vn fracas accompagné d'éclair,
Et ſuiuy de feux noirs qui tomberent de l'air,
De feux noirs & puants, dont la Mer allumée,
Long-temps parut en trouble & long-tẽps en fumée.
Nous cruſmes à ce coup, que ces Demons bruſlans,
Qui des Spheres de l'Air ſont les hoſtes volans,
Agitez de leur haine, & pouſſez de leur rage,
Nous auoient de complot excité cet orage;
Et des Anges battus, de colere fumant,
S'eſtoient precipitez dans leur triſte élement.
Auec ces noirs Eſprits les tenebres s'enfuyent,
Le mauuais vent s'abat, les nuages s'eſſuyent;
Et nos vaiſſeaux remis paroiſſent de nouueau,
Renaiſtre de la nuit, & remonter ſur l'eau.
La crainte du naufrage eſt à peine paſſée,
Que d'vn ſecond peril la flotte eſt menacée.
L'Egypte vient à nous: tout l'Orient en corps,
Coule ſous ſes drapeaux, & répond à ſes cors.
Du poids de leurs vaiſſeaux la Mer eſt affaiſſée.
La vague perd ſon cours de leur foule preſſée;

Les aiſles de leurs maſts à l'air oſtent le iour ;
Les Vents en ſont laſſez & les pouſſent par tour. [page,
Le Roy quoy que moins fort en nõbre & d'équip-
Quoy qu'à peine ſa flotte ait échappé l'orage,
Reiette loin de ſoy la foible ſeureté,
Et les honteux conſeils de la timidité.
Ses vaiſſeaux en deux rãgs vers l'ennemy s'auancent;
Deux nuages de traits l'eſcarmouche commencent :
Le Sarrafin répond d'vne greſle de fer :
De l'vn à l'autre Camp la Mort vole par l'air :
Les bords ſont heriſſez, les poupes ſont jonchées,
De jauelots lancez, de fleſches decochées :
Moins épais eſt l'épic qui charge les guerets,
Et moins le ſont les joncs qui couurent les marais.
Cet orage eſſuyé, les deux flottes s'approchent,
Les nauires pouſſez ſe choquent & s'accrochent.
Aueque moins d'effort des écueils rouleroient :
Qui de leur front cornu ſur l'eau ſe hurteroient :
Et moindre eſtoit le choc de ces Roches mouuantes,
Qui ſur le dos des Mers de leur courſe ecumantes
Au bruit de leur combat ſembloient tenir jadis,
Et les flots ſuſpendus & les vents interdits.
La guerre auparauant éclatante & pompeuſe,
De bleſſures, de ſang, de carnage eſt affreuſe :
Sarraſins & François noyez confuſément,
Ont vn commun cercueil dans l'humide élement :
L'onde fume & rougit ; & comme en vn naufrage,
Où le nocher ſe perd & l'attirail ſurnage,
Caſques, turbans, eſcus en deſordre & meſlez,
Sans teſtes & ſans bras, par les flots ſont roulez.
La Victoire douteuſe, & dans l'air balancée,
A ſe determiner par Louys eſt preſſée :
Le barbare Alonzel, Erigan l'inhumain,
Sont percez de deux traits qui partent de ſa main.
Il renuerſe Alemor d'vn coup de jaueline,
Alemor qui terrible & de taille & de mine,

Fait boüillonner la Mer tombant de ſon vaiſſeau,
Et perit étouffé de ſon ſang & de l'eau.
Arbaſan qui brilloit d'vne riche ſalade,
A la pompe ajouſtant l'orgueil & la brauade;
Par tout où l'auiron ſa galere pouſſoit,
De naufrage & de feu nos vaiſſeaux menaçoit:
Et la torche à la main portoit auec la flame, [me.
Plus d'éclair dans les yeux, que de terreur dans l'a-
D'vn long freſne ferré le Roy l'atteint au bras;
La main ſe rend au coup, la torche tombe à bas.
Des balles de bitume & d'étouppe formées,
D'vn feu contagieux à ſa chutte allumées,
Pouſſent aueque bruit vn pront embraſement,
Qui ſe ptend au tillac, paſſe à l'entablement,
Vole de pouppe en prouë, abbat voile & cordage,
Et ſans tourmente fait vn terrible naufrage.
Soldats & matelots, roulez confuſement,
Par vn double malheur periſſent doublement:
L'vn ſe bruſle dans l'onde, au feu l'autre ſe noye,
Et tous, en meſme tẽps de deux morts ſont la proye.
Le Pilote royal tourne vers Eliuant,
L'or de ſon pauillon ioüoit auec le vent;
Et ſes chiffres meſlez aux chiffres d'Orogune,
Faiſoient des feux volans au deſſus de la hune.
Le Barbare à l'abord abbat ſur le tillac,
D'vn jauelot volant le jeune Canillac:
Il pourſuit, & d'vn trait qui fait bruit de ſon aiſle,
Et qui porte vne pointe acerée & mortelle,
Croyant frapper le Prince, il donne au bras d'Aluy,
Qu'vn bõ Ange auoit mis en garde deuãt luy. [chẽt:
De longues mains de fer les deux vaiſſeaux s'accro-
Les piques, les pauois, les couſtelas s'approchent:
Le ſang coule & boüillonne à ruiſſeaux par les bords:
Les vagues en fumant engloutiſſent les morts:
Et des morts engloutis les Ombres gemiſſantes,
Par les bancs, par les maſts, par les voiles errantes

Aprés le corps perdu, ſemblent garder le cœur,
Et ſiffler en volant à l'entour du vainqueur.
Sur vn pont qui conjoint l'vne & l'autre Galere,
Louis agit d'adreſſe, Eliuant de colere;
Et la vertu combat auecque fermeté,
La temeraire audace & la vaine fierté.
Enfin par la vertu l'audace eſt abatuë;
Louys pouſſe Eliuant, le pourſuit & le tuë.
Le malheureux leua les deux mains en mourant,
Au chiffre qui luy fut vn ſi foible garant;
Et ſa derniere voix blaſphema la Fortune,
Qui le faiſoit perir loin des yeux d'Orogune.
Le nauire vaincu, d'vne chaiſne traiſné,
Et comme priſonnier en triomphe mené,
Aux yeux des Sarraſins, eſt vn triſte preſage,
Et des plus reſolus étonne le courage.
La flotte du Sultan n'auoit rien de ſi beau,
Rien de ſi ſomptueux, que le fit he vaiſſeau,
Où la belle Almaſonte, & la belle Zahide,
Paroiſſoient en Soleils ſur la plaine liquide.
Les antennes, le maſt, & les flancs figurez,
Eclattoient de flambeaux & de carquois dorez.
Au plus haut de la proüe vne Licorne armée,
D'eſprit & de fierté ſe monſtroit animée:
Et les voiles de pourpre à grands feux d'or volans,
Sembloient allumer l'air, & prouoquer les vents.
Sur les bords ſe voyoient cent Filles ſous les armes,
Fieres de leur valeur, plus fieres de leurs charmes,
Qui la fleſche ſur l'arc, & le feu dans les yeux,
Menaçoient de deux morts les plus audacieux.
Sur leur banniere en or, * des abeilles volantes,
Les diſoient en deux mots & vierges & vaillantes:
Et montroient que leurs traits temperez de douceur,
Eſtoient à craindre au corps & plus à craindre au cœur.
Zahide ſur la proüe, Almaſonte à la poupe,
Donnoient luſtre & vigueur à cette belle troupe.

Sur leurs harnois d'argent vne toile flottoit,
Où du prix auec l'art l'eſtoffe diſputoit:
Et ſur leurs pots ouuers, vne Ermine luiſante,
De ſa bouche épandoit vne plume ondoyante,
Dont la blancheur paſſoit celle de la toiſon,
Qui tombe de la nuë en la froide ſaiſon.
Sur l'eſcu de Zahide vne * Lune nouuelle,
En Arabe annonçoit qu'elle eſtoit froide & belle.
Mais celuy d'Almaſonte éclattoit d'vn Croiſſant,
Qui d'vn mot de menace, & d'vn teint rougiſſant,
Declaroit ſa colere, & d'vn terrible orage,
Sur ces cornes portoit la montre & le preſage.
Ce vaiſſeau ſi pompeux tous les yeux attirant,
Charles porté vers luy d'vn cœur de Conquerant,
S'en promet vn butin facile & magnifique;
Et ſur le bord du ſien s'auance auec la pique.
Mais le bel eſcadron ſe montrant de plus prez,
Comme il vit éclater ſous le fer tant d'attraits;
Aux Guerriers redoutable & ciuil aux Guerrieres,
Il paſſe, & fait baiſſer en paſſant ſes bannieres.
Et luy-meſme leur fait, de la main qu'il leur tend,
Et de ſon bois qu'il baiſe, vn muet compliment.
Il va donner de là contre vn puiſſant nauire,
D'où le Sultan du Phare & ſon Fils Elauire,
Comme d'vn Mole à voile, & roulant ſur la mer,
Accabloient nos vaiſſeaux d'vne greſle de fer.
Aprez vn long combat de maſſes & d'épées,
Soit de ſang Sarraſin ſoit du noſtre trempées,
Du courage à la fouge Elauire paſſant,
Sauté dans le vaiſſeau de meurtres rougiſſant:
Charles pretend tout ſeul en auoir la victoire,
Et deffend à ſes gens d'attenter à ſa gloire.
Le tillac à tous deux eſt vn champ balancé,
L'vn & l'autre à ſon tour pouſſant & repouſſé,
Vſe tantoſt d'adreſſe & tantoſt de courage,
Sur le Barbare enfin Charles a l'auantage.

La mort auec le fer luy passe par le flanc,
Son ame depitée en sort auec le sang ;
Et sa teste sans corps reiettée à son Pere,
Reporte auec l'effroy le trouble en sa galere.
Ce vaisseau si galand, où luisoient tant de feux,
D'où sortoient tant de traits à l'esprit dangereux ;
Fut suiuy par vn Grec, qui pousse d'auarice,
N'alla pas loin chercher sa honte & son supplice.
De veritables traits de cent cordes laschez,
Et de cent iustes mains tout d'vn temps décochez,
Qui comme tourbillons, par trois fois le chargerent,
Furent le seul butin que les Grecs emporterent.
Les deux yeux de Cnemon de deux flesches percez,
Iusques dans le cerueau luy furent enfoncez :
A ce coup les lauriers dont les Muses l'ornerent,
Au ciprez de la Mort sa teste abandonnerent :
Il quitta pour iamais & les vers & l'amour,
Et la nuit luy suruint par les * portes du iour.
Eumolpe fut frappé de deux flesches pareilles ;
La Mort en resonnant passa par ses oreilles.
Il aymoit l'harmonie, il suiuoit les concers ;
Sa viole & son lut entroient en tous les airs :
Mais les cordes des luts & celles des violes,
Pour attacher la Mort sont des chaisnes friuoles.
Leucippe le Thebain, l'Athenien Polemon,
Les deux fils de Nearque & vingt autres sans nom,
Tuez par Almasonte & deffaits par Zahide,
Trouuent leur monument dans la plaine liquide.
Sans * le Tigre Gennois de vingt rames pousse,
Le * Centaure des Grecs alloit estre enfoncé :
Mais les Fiesques suiuis de Fregose & d'Adorne,
Arresterent l'effort * de la belle Licorne.
Iustinian perit voulant sauter dedans :
D'vn feu noble & guerrier les Spinoles ardens,
Abbattent sur le bord Emire & Neripée,
L'vne auecque la pique & l'autre de l'épée.

Par Almaſonte Orie a la teſte eſt bleſſé ;
Et ſur luy par Zahide Adorne eſt renuerſé.
La Victoire à ce coup prend le party des Belles ;
S'arreſte ſur leur poupe, & là battant des ailles,
Et frapant des deux mains, étonne de ſa voix,
Le Centaure des Grecs, & le Tigre Gennois.
D'autre coſté Robert que le feu du courage,
Animoit à la gloire, & portoit au carnage ;
Aprez quatre vaiſſeaux ou deffaits ou chaſſez,
Et trois cens Sarraſins ou tuez ou bleſſez ;
Aprez auoir battu le Sultan de Bubaſte ;
Attaquoit vn nauire auſſi pompeux que vaſte,
D'où le fier Noradin aux meurtres acharné,
Et pareil au Sanglier des chiens enuironné,
Qui frape de la dent & du regard menace,
Rompoit maille & plaſtron, baſſinet & cuiraſſe ;
Et du ſang des Soldats, du ſang des matelots,
Faiſoit rougir la Mer & boüillonner les flots.
Il tua Meneuille, à qui la triſte Orante,
Sur les bords de la Somme en crainte & gemiſſante,
Tous les iours vainement aucque ſes ſoûpirs,
Enuoyoit ſon Eſprit ſur l'aiſle des Zephirs.
Il abbatit Fromont, que la Muſe Romaine,
Que les Heros qu'il fit reuiure ſur la Scene,
Et tout ce qu'Eluiane eut de grace & d'appas,
De l'acier Sarraſin ne garentirent pas.
Robert renuerſe Algut, à qui les faux augures,
Et des Aſtres menteurs les trompeuſes figures,
Apres la guerre faite, auoient promis en vain,
Vn riche & noble Hymen ſur les bords du Iourdain.
Il joint à celuy-là Meriſel & Lormaſſe,
L'vn tué de l'épée & l'autre de la maſſe.
Ormin qui put d'vn trait de ſon bras élancé,
Abbatre le Milan dans les airs balancé :
Et Gaſel, ce nageur ſi fameux ſur l'Eufrate,
Qui ſuiuoit de ſes bras le cours d'vne fregate.

Ses bras coupez du fer qui luy donna la mort,
Semblerent pour nager faire vn dernier effort:
Et ſon corps tronçonné cherchant encore à viure,
Quelque temps auec art s'agita pour les ſuiure.
Le Lyon que la faim de ſon fort a tiré,
Fait vn moindre degaſt du troupeau déchiré:
Et le Vautour chaſſeur de la troupe volante,
De moins de morts ſon bec & ſa ſerre enſanglante,
Que le Comte n'en fait ſecondé des Barons,
Qui le long du tillac, le long des auirons,
Font boüillonner le ſang, de meſme que boüillonne,
Sous le preſſoir qui bruit le doux ſang de l'Autonne:
L'Admirale barbare en bel ordre roulant,
Paroiſſoit vn chaſteau de ſix aiſles volant;
Les fleſches comme greſle en foule debordées,
De là ſur nos vaiſſeaux s'épandoient par ondées.
Le Roy par tout vainqueur, s'appreſte à l'attaquer;
Elle tourne la prouë & vient pour le choquer.
La Mer tremble à leur choc & les ondes mugiſſent;
Les Balenes de peur en leurs caues fremiſſent;
Et de l'air qui s'en trouble & de frayeur s'enfuit,
Aux riuages prochains les vents portent le bruit.
On iette les harpons, les Galeres s'accrochent,
Deux tourbillons de fer à l'abord ſe décochent.
Forcadin des premiers menaçant & hautain,
Frape des yeux, auant qu'il frape de la main.
Le plus ieune Choiſeul qui laiſſa ſur la Seine,
Son Hymen imparfait & Doralice en peine:
Rinel ſi curieux d'armes & de cheuaux:
Et Mailly qui rauit Eliſe à ſix Riuaux,
Contre luy leur adreſſe & leur force eſſayerent;
Et tous trois de leur ſang leur audace payerent.
Il leur joint Preſſigny, Clinchans & Mirepoix;
Chaſtillon le preuient & taille ſon long bois:
Le Barbare a recours au trenchant de l'épée,
Rambaut qui s'y preſente en a la main couppée;

Cette main qui les luts animoit de ſes doits ;
Qui fut la belle ſœur d'vne plus belle voix ;
Et qui deuoit vn iour, aprez noſtre victoire,
En dreſſer à la France vn trophée en l'Hiſtoire.
Mais cette main tombant ſans ébranſler ſon cœur ;
Comme s'il euſt braué la mort & la douleur ;
A la droite auſſi-toſt la gauche il ſubſtituë,
Qui luy fut par le meſme auſſi-toſt abbatuë.
Le Roy fait de ſa part d'incroyables efforts ;
Il met la Mer en ſang, il la comble de morts ;
Et la vague ſous luy colorée & fumante,
Du feu de ſon courage encore ſemble ardente.
Merodac & Mintrane alliez & Perſans,
Tous deux Braues, tous deux en la fleur de leurs ans,
Et riuaux en amour, riuaux meſme en fortune,
Par ſon bras abbatus, ont vne mort commune.
L'vn & l'autre en mourant Ozatis appella ;
Le vent meſla leurs voix, la mort leur ſang meſla ;
Et les feux qu'en ſortant leurs Ames répandirent,
Pouſſez de leurs ſoûpirs en l'air ſe confondirent.
Alazir qui les ſuit, d'Aronſat eſt ſuiuy,
Qui dans vn Palais noir, de cent Negres ſeruy,
Et de noir habillé, depuis l'heure fatale,
Qui rauit de ſon lit l'aymable Elitonſale,
Affecta par vn dueil plein de pompe & d'effroy,
D'auoir la Mort, la Nuit & les Manes chez ſoy.
La vaillance du Prince eſt des ſiens ſecondée,
Les morts tombent en foule, & le ſang par ondée.
Montmorency, Beaujeu, Sergines, Aſpremont,
Trempez de leur ſueur, & des meurtres qu'ils font,
Reſſemblent aux limiers, à qui de la curée,
La machoire eſt gluante & la dent colorée.
Vn ieune Sarraſin rayonnant de clinquans,
Orgueilleux de la fleur qui naiſt des ieunes ans,
Et plus fier du cotton qui doroit ſon viſage,
Qu'vn ieune Paon ne l'eſt de ſon nouueau plumage,

Tué d'vn bois volant, au hazard décoché,
Languiſſoit comme vn Lys que la Biſe a touché;
Et la Mort en ſon teint, dãs ſon ſang, dãs ſes larmes,
Auoit pris de l'Amour l'apparence & les charmes.
Il tire en cet eſtat des pleurs de tous les yeux;
Forcadin ſon parent en deuient furieux;
Et tout moite de ſang, tout ardent de colere,
Afin de le venger ſaute en noſtre Galere.
L'éclair qui l'accompagne eſt ſuiuy de l'effroy;
Il abbat à ſes pieds trois des Archers du Roy;
Il pouſſe, il force, il fend, il écarte, il renuerſe;
Et fait entrer la mort, ſoit qu'il taille ou qu'il perce.
Mais luy meſme au hazard d'vne fleche bleſſé,
Et d'Angennes, d'Aumont, de Viuonne preſſé,
Ne voyant point d'eſpace ouuert à ſa retraite,
Blaſphemant de courroux en la Mer il ſe iette.
A ſa chutte la vague écume & fait du bruit;
Vn deluge de traits & de fleches le ſuit:
Il nage d'vne main; de l'autre il tient l'épée,
De ſang à ſang meſlé iuſqu'aux gardes trempée:
Et le terrible feu qui luit en ſes regars,
Répond auec menace à la greſle des dars.
Vn Loup recule ainſi, lors que tout vn village,
En armes aſſemblé le chaſſe de l'herbage:
Le dépit & la faim luy font tourner les yeux,
Vers le bruit des cailloux, vers l'éclair des épieux:
Pour rentrer dãs le parc, il cherche vne autre route;
Et du ſang qu'il a bû ſa machoire dégoutte.
Tandis que Forcadin lutte auecque les flots,
Qui gemiſſent ſous luy, ſous luy courbent le dos;
Et qu'à force de bras il gaigne vne chaloupe,
Et reuient au peril où l'appelle ſa troupe.
A ſes yeux par le Roy ſon nauire eſt forcé;
Le Matelot qui cede en la Mer eſt pouſſé;
Du Soldat qui tient bon le carnage redouble;
La vague de nouueau s'en colore & s'en trouble.

Le Pauillon barbare eſt de force arraché,
Et l'étendart François en ſa place attaché :
A cet illuſtre ſigne arboré ſur la hune,
La Victoire ſe range aueque la Fortune ;
Et de tous les endroits les Sarraſins chaſſez,
Laiſſent vingt vaiſſeaux pris & quatorze enfoncez.]

REMARQVES.

* *Le Satyre Gennois p. 38. Le Lyon de Veniſe p. 38.* ce ſont des noms de vaiſſeaux.

* *Pour le ſecours de Iean p. 40.* Iean de Brenne Roy de Hieruſalem, pour lequel les Chreſtiens ſe croiſerent l'an 1215.

* *D'inſenſible parfum p. 53.* Au ſens de l'Eſcriture, les prieres & les ſouſpirs des Saints ſont vn parfum.

* *Pres d'vn Palmier mort p. 54* C'eſt vne Deuiſe fort propre à vne fidele Veufue, parce que le Palmier eſtant mort ou abbattu, la Palme ne fait plus que languir.

* *Les ramparts abbattus p. 55.* Cela arriua à la Ville de Hierico, dont les murailles tomberent en la preſence de l'Arche.

* *Les Fleuues immobiles 55.* Cela s'entend des eaux du Iourdain, qui s'ouurirent & demeurerent immobiles au paſſage des Hebreux.

* *Les Planetes fixez p. 55.* Le Soleil s'arreſta à la voix de Ioſué.

* *La machoere, & la fronde p. 55.* Cette machoere eſt celle auec laquelle Samſon deffit les Philiſtins : & cette fronde eſt celle de Dauid.

* *Ces Freres defenſeurs p. 55.* Ce ſont les Machabées, qui prirent les armes pour la deffenſe de leur Loy.

* *De ces roches mouuantes p.* 58. Ce ſont les Simplegades, fameuſes par les écrits des Poëtes, qui ont dit qu'elles ſe choquoient continuellement.
* *Des abeilles volantes p.* 60. Les abeilles qui ſont vierges & guerrieres ſont icy données pour Deuiſe, à vne Compagnie de Filles vaillantes
* *Vne Lune nouuelle p.* 61. La Lune qui eſt belle & froide, eſt la propre Deuiſe d'vne Beauté fiere & inſenſible, telle que Zahide eſt repreſentée en ce Poëme.
* *Les portes du iour p.* 62. Les yeux ſont appellez par Philoſtrate les portes de la lumiere & de l'amour.
* *Le Tygre Gennois Le Centaure des Grecs p.* 62. Ce ſont des noms de vaiſſeaux.
* *La belle Licorne p.* 62. Ce nom eſt donné au vaiſſeau de Zahide, parce qu'il auoit à la proüe la figure d'vne Licorne, & parce que la Licorne eſt guerriere & amie des Vierges.

F. Chauveau in. et fe.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE TROISIESME.

LE Soleil cependant acheue ſa carriere;
Mille feux blancs épars du char de la lumiere,
Comme pour couronner le Camp victorieux,
En vn cercle ſur nous s'aſſemblent dans les Cieux:
Et la nuit qui ſuruient plus ſeraine & plus belle,
Pour nous mieux eclairer de flambeaux étincelle.
Deſia la Lune à plomb ſur la Mer deſcendoit,
Et la Mer endormie en ſon lit s'étendoit;
Quand il s'offre à nos yeux dans vne nuë ardente,
Vne Croix de lumiere & de ſang éclatante.
Sous elle des carquois vuides & renuerſez,
Des arcs demy rompus, & des turbans froiſſez,

On le perd on le gaigne ; on fait ferme on ſuccombe;
Où l'vn monte à ſon tour, à ſon tour l'autre tombe.
Ainſi quand deux eſſains, commandez par deux
Sortent au renouueau de leurs tentes de bois, [Roys,
Et que leurs eſcadrons ſe choquent au paſſage,
D'vn ruiſſeau qui ſerpente à trauers vn herbage;
Le bruit eſt belliqueux que font dãs les deux Camps,
Les trompettes aiſlez & les tambours volans :
La plaine en retentit, la ſaulſaye en reſonne;
De l'ardeur du combat le villageois s'étonne;
Par troupes les vaincus de l'air precipitez,
Sont le long du canal par les eaux emportez :
Il en eſt que l'on voit tirer vers le riuage,
Les vns ſur vne feüille & les autres à nage :
Et le ruiſſeau couuert de bleſſez & de morts,
Murmure de leur perte & s'en plaint à ſes bords.
Tandis que les premiers diſputent le riuage,
Et qu'ils ſe font des ponts de ſang & de carnage;
Louys impatient, ſaute de ſon vaiſſeau,
Le beau feu de ſon cœur luy fait mépriſer l'eau.
Soit crainte, ſoit reſpect, ſous luy la vague baiſſe;
Pour luy faire paſſage elle s'ouure & ſe preſſe :
Il la pouſſe d'vn pas menaçant & hautain :
Vne épée Alemande étincelle en ſa main :
Deuant luy ſon eſcu pour ſa teſte eſt en garde,
La mort ſiffle à l'entour, & rien ne le retarde.
Ainſi l'Aſtre de Mars ſuiuy d'vn long éclair,
A ſon heure tombant de ſa Sphere en la Mer;
Son arme en l'air éclate, elle éclate en la nuë;
Tout l'humide Element rougit à ſa venuë;
Ses feux brillent en rond ſur la face de flots,
Et la paſleur en vient au front des matelots.
La lueur eſt plus forte, & la frayeur plus grande,
Que le Prince répand ſur l'infidelle bande :
Et ſoit que de ſon Ame vn nouueau feu pouſſé,
Autour de luy ſe fuſt en rayons ramaſſé;

Soit que l'Intelligence à ſa garde enuoyée,
Euſt au iour deuant luy ſa vertu déployée;
Le Camp barbare en eſt d'étonnement frappé:
Nous occupons le bord qu'il auoit occupé:
Et les troupes à qui le courage redouble,
Marchent à l'Ennemy qui reuient de ſon trouble.
Dix pas deuant leurs rangs Ormagor auancé,
Sur vn Barbe de pourpre & de clinquans houſſé,
Fait montre en voltigeant, d'adreſſe & de vaillance,
Et prouoque nos Chefs à courir vne lance.
Six ſouſteurs des plus forts & des plus renommez,
Montez à l'auantage & richement armez,
Piquent deuant leurs Corps, & vont la lance baſſe;
Mais Charles plus ardent va plus viſte & les paſſe.
Le champ poudreux battu des pieds de ſon Courſier,
Ioint la nuë aux éclairs de ſon harnois d'acier:
Ormagor vient à luy, comparable à l'orage,
Precedé du tonnerre & ſuiuy du rauage:
Les éclats de ſon bois auec bruit s'éleuant,
S'allument de viſteſſe & font ſiffler le vent:
Le Prince plus adroit l'atteint à la viſiere;
Et bien loin des arçons l'étend ſur la pouſſiere.
Le bruit en eſt pareil au bruit que fait vn pin,
Que la tempeſte abbat du front de l'Appennin:
Ou pareil à celuy que fait vne colonne,
Quand la terre en tremblãt de ſa chute reſonne.
On voit en meſme temps les deux Camps s'ébranſler,
On voit de l'vn à l'autre vne foreſt voler:
L'air en eſt auſſi noir, qu'il eſt ſous les nuages,
Amaſſez par l'Eſprit qui forme les orages.
L'Eſcadron commandé par le Comte d'Arthois,
Detaché le premier à l'arreſt met le bois:
Et comme vn tourbillon qui fond ſur les jauelles,
Comme vn torrent laſché ſur les plantes nouuelles,
Il écarte, il abbat, il diſſipe les rangs,
Et jonche le terrain de morts & de mourans.

Par la troupe du Roy l'aisle gauche poussée,
Sur le Corps qui la suit en trouble est renuersée :
Le Sultan de Damiette Almondar la remet,
Almondar qu'on voyoit exposer sans armet,
A cent morts qui voloient de l'vne à l'autre Armée,
Sa teste desia blanche & vainement charmée.
D'autre-part Forcadin par ses armes connu,
Connu par sa valeur, combattoit le bras nu. [pousse,
Son Corps pousse Bourgongne, & Bourgongne le
Tous deux sont ébranslez d'vne égale secousse :
Et semblables aux flots chassans & rechassez,
Semblables aux épics poussans & repoussez,
Tour à tour ils se font de iustes interuales,
D'auantages égaux & de pertes égales.
Cependant il nous vient du Ciel pur & serain,
Vn son plus éclatant que le son de l'airain :
Et ce son, tout à coup répandu par la plaine,
Fait taire les clairons & leur oste l'haleine.
Les Barbares d'abord en demeurent surpris,
La crainte auec le trouble entre dans leurs esprits :
Et comme s'il nous fust arriué par les nuës,
Quelque étrange renfort de troupes inconnuës ;
Comme si tout vn Camp de phantosmes affreux,
Sous des armes de feu, fust descendu contre eux ;
Ils nous tournent le dos, & vont à toute bride,
Où le trouble les porte, & la crainte les guide ;
Almondar veut en vain gouuerner cette peur,
Elle n'est point traitable, elle n'a point de cœur :
Là s'opposant tout seul à la fuite commune,
Et iurant contre Dieu, dépitant la Fortune,
Par ses impietez il atire sur soy,
La colere du Ciel & la lance du Roy,
A ses cris outrageux les tonnerres répondent :
Le vent en fait du bruit, les nuages en grondent :
Le Roy fondant sur luy fait aueque le fer,
Le coup qu'apparemment alloit faire l'éclair :

Et l'insolent vomit d'vne bouche qui fume,
Le sang auec l'esprit, la rage auec l'écume. [grand,
Forcadin d'autre-part tousiours fier, tousiours
A peine à la tempeste, à peine au feu se rend.
Son front, où le dépit s'eleue sur l'audace,
Aux menaces du Ciel répond auec menace:
Et son œil enflamé, refleschit de son cœur,
Le sanguinaire esprit & l'affreuse lueur.
Almasonte & Zahide egales en courage,
Auec luy tournent teste en cedant à l'orage:
Leur retraite est hardie, & le feu qui les suit,
Eclate sur leur front, & dans leurs yeux reluit.
Deux Licornes ainsi par les chasseurs poussées,
Marchent deuant les chiens dont elles sont pressées:
Leur ongle fait du bruit sur la terre qu'il bat;
Dans leurs yeux leur dépit s'allume auec éclat:
Et l'arme de leur front, quand elles tournent teste,
Du plus hardy limier la violence arreste.
On crut, & l'Ennemy l'a depuis confirmé,
Que dans l'air d'vn nuage à longs feux allumé,
Des Cheualiers ardens & croisez se montrerent,
Qui l'effroy dans le Camp des Barbares ietterent.
Les pieds de leur cheuaux des flames petilloient;
Les brides, les chanfrains, les bardes en brilloient;
Des cercles embrasez leur seruoient de rondaches;
Des feux sur leurs armets voltigeoient en pennaches;
Et des feux en leurs mains, en lames ondoyans,
Leur faisoient des cousteaux legers & flamboyans.
Eude les decouurit aux rays de la lumiere,
Que luy mit dans les yeux l'ardeur de la priere;
Quand au bord de la Mer de sang frais arrosé,
Les yeux trempez de pleurs & le cœur embrasé,
Il soustint par sa foy d'vn saint zele enflamée,
Les bras leuez au Ciel, tous les bras de l'Armée.
Il vit aux premiers rangs, Charles, Pepin, Martel,
Qui de taille & de port au dessus du mortel,

Pouſſoient les Eſcadrons des troupes infidelles,
Comme les Eſperuiers pouſſent les Tourterelles.
Il vit le grand Montfort & le grand Godefroy,
Qui portoient vers Damiette & le trouble & l'effroy.
Cette Ville ſuperbe à tomber deſia preſte,
Sembla ſous eux baiſſer ſon orgueilleuſe teſte.
L'enceinte du rampart de frayeur ſe laſcha;
Des tours qui ſont au port, la chaiſne s'arracha;
Et les Croiſſans rompus, qui des portes tomberent,
De ſons meſlez de cris tout le peuple étonnerent.
Les Barbares ainſi pouſſez de toutes parts,
Eperdus & tremblans regaignent leurs ramparts.
Le Roy victorieux offre à Dieu ſa victoire,
Et de ce grand ſuccez luy rend toute la gloire.
Il donne, cela fait, l'ordre du campement,
Chaque Prouince en corps marche à ſon logement.
Apres le Camp fermé, les tentes ſont dreſſées:
La nuit met en repos les troupes haraſſées:
Et chacun étendu ſous l'aiſle du Sommeil,
Attend l'aſſaut remis au retour du Soleil.
La Lune s'auançoit, & deſia ſes Suiuantes,
De couronnes d'argent en pointes rayonnantes,
Faiſoient de leurs flambeaux, dans le Ciel étoilé,
Apres le iour éteint vn iour renouuellé.
Quand des cris de frayeur & des voix de menace,
Telles qu'on les entend au ſac de quelque Place,
De leurs triſtes accens rompent noſtre repos,
Et reueillent au loin les Vents & les Echos.
Les Echos & les Vents en trouble leur répondent:
Du riuage prochain les vagues les ſecondent:
Et les vagues, les Vents, les Echos & la Nuit,
Font vn concert d'horreur, de tumulte & de bruit.
Vn feu qui ſe fait iour à trauers la fumée,
Paroiſt en meſme temps ſur la Ville allumée:
Les tours & les Palais ont beau pour s'en ſauuer,
Leurs faiſtes ſourcilleux dans la nuë eleuer;

L'Element destructeur qui s'échauffe à la proye,
Montant par tourbillons sur leurs masses ondoye.
Dans l'air & sur la plaine vne clarté reluit,
Plus effroyable à voir que la plus sombre nuit:
Et sur la Mer au loin, les vagues qui rougissent,
Auecque la rougeur la crainte reflechissent.
Le tumulte qui croist auec l'embrasement,
Ajouste de l'horreur à nostre étonnement. [rieres,
Tous les Chefs commandez tiennent dans les bar-
Leurs Corps toute la nuit rangez sous les bannieres:
Et si tost que le iour sur l'Orison parut,
Vn Chrestien du pays vers nos Gardes courut,
Qui de ce pitoyable & funeste incendie,
En pleurant leur apprit l'étrange tragedie.
Il leur conte qu'apres les Chrestiens outragez,
Et de complot formé par troupes egorgez,
L'Ennemy furieux de sa double deffaite,
Pour faire vne éclatante & fameuse retraite;
Et pour ne nous laisser qu'vn sepulchre fumant,
Auoit porté sa rage à cét embrasement.
Cent coureurs enuoyez trouuent la porte ouuerte,
Les dehors dégarnis, la muraille deserte.
Le Roy qui dans le cours d'vn bon-heur si soudain,
Reconnoist la vertu d'vne diuine main,
Le cœur bruslant de zele & l'œil trempé de larmes,
En rend graces au Dieu qui couronne ses armes.
Aussi-tost le Soldat à son commandement,
Par bandes depeschés court à l'embrasement.
Le spectacle est terrible, effroyable est l'image,
Des mourans & des morts, du sac & du carnage.
Le sang coule à ruisseaux le long des carrefours:
Les corps & la ruïne en retardent le cours;
Et parmy les charbons, la cendre & la fumée,
Le feu paroist sanglant & la mort enflamée.
Apres que l'Element à la proye échauffé,
Eut esté sur sa proye auec peine étouffé;

Le Soldat r'aſſemblé meſure le rauage,
Compare la ruïne aueque le carnage:
Et parmy le débris découure auec horreur,
Les bizarres effets d'vne étrange fureur.
Vne ville ſi vaſte à demy conſumée,
Nous paroiſt vn deſert de cendre & de fumée.
Là les Peres bruſlans ſur leurs Enfans bruſlez,
Là les Freres mourans aux Sœurs mortes meſlez,
Font à nos yeux ſurpris vne ſcene ſanglante,
Où s'étale l'horreur de la nuit precedente.
Là l'Eſpouſe aſſommée & l'Eſpoux egorgé,
Sur leur lit nuptial en vn bucher changé,
Gardent de leur amour qui n'a pû les deffendre,
Apres leurs feux éteints, la pitoyable cendre.
Vn Chreſtien ſe trouua couché parmy les morts,
Qui ſembloit deuoir fondre en larmes ſur vn corps:
Et ce corps, quoy qu'il fuſt ſans chaleur & ſans ame,
Laiſſoit encor aller quelque reſte de flame,
Qui montant à la veuë, & deſcendant au cœur,
Y portoit la tendreſſe aueque la douleur.
On nous dit qu'il eſtoit de la belle Arimante,
Qui belle vertueuſe, & courageuſe amante,
Apres ſix mois paſſez dans cette douce paix,
Où ſont mis par l'Hymen les deſirs ſatisfaits;
Sous l'habit d'Elimon qui l'auoit épouſée,
S'eſtoit pour le ſauuer à la mort expoſée.
Par ſes pleurs Elimon ſa mort redemandoit;
Par ſon ſang Arimante à ſes pleurs répondoit;
Et la belle paſleur de ſa bouche entrouuerte,
Sembloit l'encourager à ſupporter ſa perte.
Vne autre ſe trouua qui voulant accourir,
Aux cris de ſon Eſpoux, qu'elle entendoit mourir,
Errant dans le tumulte & dans l'ombre egarée,
S'enferra de la pique en ſon corps demeurée:
Et ſur luy trebuchant, par vn étrange ſort,
Fut bleſſée à ſa playe & mourut de ſa mort.

Pitoyable vnion que les Graces pleurerent !
Que l'Hymen & l'Amour en commun regreterent !
Et dont auec les Vents, les ombres de la Nuit,
S'afligerent en vain, en vain firent du bruit !
La plus tragique Scene eſtoit autour du Temple,
Où par vn ſacrilege affreux & ſans exemple,
En rond ſur le Paruis, deux cents teſtes regnoient
Qui de ruiſſeaux de ſang la muraille baignoient :
Et des levres, des yeux, de la mine en ſilence,
Sembloient nous demander vne pronte vengeance.
Dans le Temple ſoüillé de morts & de mourans,
Deux corps d'âge pareils, de ſexe differens,
Renuerſez ſur l'Autel ſanglant de leur ſupplice,
Venoient de conſommer vn cruel ſacrifice.
Le feu de leur bucher s'eſtoit éteint ſous eux ;
Soit qu'il euſt reſpecté des cœurs ſi genereux ;
Soit qu'il ſe fuſt trouué plus foible que les flames,
Qu'auec leur ſang, l'amour épandit de leurs ames.
On euſt dit que la mort belle de leur beauté,
Empruntaſt de leur front quelque air de dignité :
Et leurs graces ſans teint languiſſantes & ſombres,
Attiroient le reſpect, & n'eſtoient que des ombres.
Encor en cet eſtat, ils paroiſſoient s'aymer ;
Et leur bras étendus le ſembloient exprimer.
On les prend, on les leue ; & tandis qu'on rappelle,
De leurs eſprits éteints la derniere étincelle ;
Le ieune homme trois fois ouure les yeux au jour,
Et pouſſant vn ſouſpir de douleur & d'amour ;
Où ſommes-nous, dit-il, d'où vient cette lumiere,
Qui luit ſi loin du jour, ſi loin de ſa carriere ?
Eſt elle de voſtre Ame, Alcinde, ou de vos feux,
Encor apres la mort propices à mes vœux ?
Eſt-ce vous qui venez ſi brillante & ſi belle,
Décharger mon Eſprit de la maſſe mortelle ?
Voy-ie pas, pourſuit-il, tournãt vers nous les yeux,
Les Miniſtres cruels d'Olgan le furieux ?

Sa rage me ſuit-elle encore apres la vie ?
Eſt-ce peu qu'vne fois Alcinde il m'ait rauie ?
Alcinde. Soûpirant à ce mot, il paſma ;
Et le ſang qu'il rendit ſa douleur exprima.
On le fait reuenir, on l'inſtruit, on l'aſſeure ;
D'vn leger appareil on ferme ſa bleſſure :
Et comme il remarqua nos armes & nos Croix,
Vers le Ciel eleuant les mains auec la voix.
Soyez beny, dit-il, vos bontez ſoient benies,
Deſtructeur des Tyrans, vengeur des Tyrannies :
Auant la mort ie voy Damiette en liberté :
Le joug des Sarraſins eſt de ſa teſte oſté :
Et quoy que de leurs mains ſanglante & déchirée,
De voſtre grace elle, eſt de leurs mains retirée.
Ils ſont enfin venus, ces Sauueurs conquerans,
Attendus de ſi loin, deſirez ſi long-temps ;
Et ie mourray content, mourant ſur l'aſſeurance,
Que du beau ſang d'Alcinde ils prendront la ven-
Prié de moderer l'excez de ſa douleur, [geance.
Et de nous raconter le cours de ſon malheur.
L'infortuné, dit-il, qui ſuruit à ſon ame,
Apres auoir paſſé par le fer & la flame,
Fils de Leon le fort, Leonin ſe nommoit,
Quand vn feu plus ſerain ſon Eſtoile allumoit.
Et cette glorieuſe & triomphante morte,
Dont l'ame fut ſi belle, & la vertu ſi forte,
Au temps qu'à ſa vertu ſon bon-heur s'égaloit,
Illuſtre parmy nous Alcinde s'appelloit.
Nos Anceſtres François & nez au bord de Loire,
Paſſerent en Syrie au bruit que fit la Gloire,
Quand l'Europe croiſée alla ſous Godefroy,
Deliurer l'Idumée & luy rendre la Foy.
Apres la guerre eteinte, en Iudée ils veſquirent ;
De leur Race apres eux les rameaux y fleurirent ;
Et Saladin depuis ayant reconqueſté,
Et le Royaume Saint, & la Sainte Cité ;

Nos Peres qu'il bannit en Egypte paſſerent ;
Et de leurs biens pillez les reſtes y ſauuerent.
Alcinde & moy venus de ces nobles bannis,
Des-ja liez de cœur, & de promeſſe vnis, [geſne,
Viuions ſous ce beau joug ſans contrainte & ſans
Où l'Amour innocent les beaux couples enchaiſne :
Et nos Parens d'accord deuoient au premier iour,
Ioindre le joug d'Hymen à celuy de l'Amour ;
Quand le trouble & l'effroy de l'Egypte étonnée,
Arreſterent la nopce à nos vœux deſtinée.
Les preſages ſur l'eau, dans l'air, & ſur les Cieux,
A voſtre auenement furent prodigieux :
La Lune s'éclipſa ſous vne Croix ardente ;
On vit dans vn nuage vne flotte luiſante ;
De la teſte du Phare on vit le feu rouler ;
De ſes bouches en ſang le Nil ſembla hurler ;
Le vieux * Sphinx de porphyre éleué ſur ſa riue,
Troubla l'air d'vne voix effroyable & plaintiue ;
Et la grande Moſquée ouuerte aueque bruit,
Vomit vne vapeur plus noire que la nuit.
De ces ſignes affreux la montre menaçante,
Portoit par tout l'horreur, le trouble & l'épouuente :
Et les bruits incertains aux certains confondus,
La terreur auancée, & les maux attendus,
Deuant le ſiege mis, & deuant la bataille,
De l'effroy des Eſprits étonnoient la muraille.
Dans ce commun tumulte vn ſeul monſtre reſtoit,
Qui de l'Eſtat branſlant l'eſperance arreſtoit.
Le prodige en fut grand, & de noſtre memoire,
Rien de plus merueilleux n'a paru dans l'Hiſtoire.
Apres * que Iean vainqueur, prez du Caire enfer-
Entre le Nil croiſſant & l'Infidelle armé, [mé,
Eut remis pour auoir la retraite aſſeurée
Damiette ſous le joug dont il l'auoit tirée.
Sur ce large canal, dont nos murs ſont lauez,
Des flots bruyans & noirs le iour meſme éleuez,

Sans vent qui les enflaſt, en vn corps s'amaſſerent,
Et d'vn dome flottant la figure formerent.
Ce liquide edifice egalement conduit,
A peine fut au bord, que s'ouurant auec bruit,
Il ſortit de ſon flanc vn Crocodile enorme,
Et non moins monſtrueux de grãdeur que de forme.
D'vne affreuſe lueur ſes yeux étinceloient;
L'orgueil & la fierté dans ſes regards rouloient;
D'vn double rang de dents ſa bouche eſtoit ferrée;
De ſon dos cuiraſſé l'écaille eſtoit dorée:
Et le poids de ſa queuë à peine le ſuiuant,
Faiſoit gemir la terre & menaçoit le vent.
Enflé de cette horrible & formidable gloire,
Et deputé du Nil, meſſager de victoire;
Il entre dans la Ville, & marche lentement,
Le peuple ſuit des yeux, ſurpris d'étonnement:
La merueille eſt de voir en cet épouuentable,
La cruauté tranquille & la fureur traitable.
Sans mal faire il s'auance, & ſans crainte on le ſuit,
Iuſques dans le caueau d'vn vieux Temple détruit,
Où * d'Apis & du Nil les barbares Figures,
Sembloient encor regner ſur de vaines maſures.
Des Deuins de ſon temps Mouffat le plus vanté,
Par les ſages du peuple en corps eſt conſulté.
Il répond que le Monſtre eſt fatal à la Ville;
Que tant qu'il pourra viure, elle ſera tranquille;
Et ſe conſeruera libre aueque ſes Roys,
Des armes des Croiſez & du joug de la Croix.
Mais que dez le moment, que flefche, épée, ou lance,
Au Monſtre tutelaire aura fait violence;
Et que la chair humaine à ſa faim manquera,
Sous le joug des Croiſez la Ville tombera.
Vn Demon de ſa troupe à ſa garde il aſſine,
Et deux enfans par iour, à ſon ventre il deſtine:
Mais il veut que ce ſoient enfans regenerez,
Et par l'eau du Bapteſme à ſon gouſt preparez.

Cette barbare loy trouue des mains cruelles,
Par qui les innocens arrachez des mammelles,
Et liurez chaque iour à ce Monſtre inhumain,
Deſalterent ſa ſoif, aſſouuiſſent ſa faim.
Le ſang frais en tout temps coule par ſa demeure;
Sa machoire écumante en degoute à toute heure:
Sur les reſtes des morts il ronge les mourans,
De ſes ongles ouuers, dans ſa gorge expirans:
Les os, les inteſtins autour de luy pourriſſent;
Et de clameurs au loin les voûtes retentiſſent.
Le Monſtre ainſi veſquit du ſanglant reuenu,
Qui de pleurs & de morts luy fut entretenu;
Iuſques à ce qu'hier, ſous de fatales armes,
Il paya de ſon ſang l'vſure de nos larmes.
Au point que le combat ſe donnoit ſur le bord;
Qu'à voſtre effort l'Egypte oppoſoit ſon effort;
Que l'honneur entre deux, pouſſoit de violence,
L'vn des Camps à l'attaque & l'autre à la deffenſe;
Et que le Sexe infirme aſſiſté des Enfans,
Et ſuiuy des Vieillards courbez du poids des ans,
Alloient la crainte au cœur & les pleurs au viſage,
De * l'Impoſteur Arabe implorer le ſuffrage;
Le Monſtre tout à coup de ſa caue ſorty,
Comme pour raſſeurer l'eſpoir de ſon party,
Marchant auec orgueil, traiſne de place en place,
De ſon ventre pendant la ſanguinaire maſſe.
La rencontre en eſt priſe à ſigne de bon-heur;
On accourt pour le voir & pour luy faire honneur;
De canelle, d'encens, de baume on le parfume;
On fait vn nouueau iour des flãbeaux qu'on allume:
Sans epargne & ſans ordre on couure le chemin,
De bouquets d'orangers, de moiſſon de jaſmin:
Et les Dames en troupe enuironnent la Beſte,
Les timbales aux mains & les fleurs ſur la teſte.
Le ſpectacle attirant tout le peuple apres ſoy,
La belle Alcinde émuë & de zele & de foy;

Et ſemblable au Soleil qui deſcend d'vn nuage,
Sort les armes en main & l'ardeur au viſage.
La voix de tant de ſang, celle de tant de pleurs,
Des Enfans, des Parens les confuſes clameurs,
Les Manes aſſemblez de cent familles ſaintes, [tes,
Sous les griſſes du Monſtre & dans ſon ventre éteinPreſens à ſon Eſprit, ſemblent encourager,
Son zele, ſa valeur, ſon bras à les venger.
Elle ſe meſle au peuple attentif à la feſte,
Elle ſuit pas à pas la marche de la Beſte;
Et reſinant à Dieu ſon zele & ſon deſſein,
La meſure ſi droit, qu'au moment qu'à ſa main,
La fleche decochée en murmurant échappe,
Elle ouure écaille & cuir, & dans le cœur la frappe.
Le fer, le bois, la plume entrent d'vn meſme effort:
Le ſang à gros boüillons par l'ouuerture ſort:
Vn long cry l'accompagne accompagné d'écume:
L'air en bruit à l'entour & la pouſſiere en fume.
Tout le peuple en effroy, ſuit le Monſtre hurlant,
Qui vers ſa noire grotte à peine reculant,
Tombe ſous le portail de la grande Moſquée,
Et laiſſe de ſa mort la lumiere offuſquée.
De ſa gorge écumante vn ſouffle s'épandit,
Qui deuint vn broüillas & le iour confondit:
Et les Eſprits d'erreur qui du Temple ſortirent,
De leurs cris, aux abois du Monſtre répondirent.
Il en tomba deux tours, & le dome éboulé,
Attira le portail de ſa chutte ébranſlé.
Alcinde qui s'eſtoit dans la foule cachée,
En vain des vns couruë & des autres cherchée,
Se ſauue dans ce temple, où bien-toſt on la ſuit;
I'y cours à meſme temps appellé par le bruit.
L'Amour qui m'accompagne échauffe mon audace,
I'abas ce qui m'arreſte & me fais faire place.
Alcinde me ſeconde & les traits emplumez,
De viſteſſe, de force & d'adreſſe animez,

Plus animez encor de la main dont ils partent,
Tiennent la porte libre & la foule en écartent.
Le tumulte s'augmente, on nous joint de plus prez,
Le nombre nous épuiſe & de force & de traits :
Accablez à la fin du fais de la Commune,
Et malgré la Vertu liurez par la Fortune,
Nous ſommes à l'Autel dos à dos attachez,
Et ce qui fait mon deuil, l'vn à l'autre cachez.
En cet étrange eſtat, ſi doux & ſi barbare,
Et qui d'vn meſme nœu nous lie & nous ſepare,
Quelles plaintes mon cœur ne fit-il point aux Cieux?
Que ne leur diſie point de la voix & des yeux ?
Tu le ſçais, chere Alcinde, & tu ſçais que mon ame,
Preſte é ſouffrir pour toy, fer, precipice & flame,
Deſira, ſi le Ciel l'euſt remis à ſon choix,
De mourir en ta place, & mourir mille fois.
Mais ton zele, ta foy, ton cœur me conſolerent,
Et ſur moy leurs douceurs par ta bouche verſerent.
Dans les feux, diſois-tu, dont nos corps bruſleront,
Noſtre ſang, nos eſprits, nos cœurs ſe meſleront :
Et de meſmes rayons nos Ames couronnées,
Seront ſur vn meſme Aſtre à la gloire menées.
Le peuple cependant de fureur agité,
Les armes à la main s'épand par la Cité :
Les maiſons des Chreſtiens en tumulte aſſiegées,
Sont priſes ſans combat, ſans reſpect ſaccagées.
Iuſqu'à nous la nouuelle en vient auec le bruit,
La terreur l'accompagne & la pitié le ſuit :
Nos cœurs en ſont émeus, & parmy tant d'allarmes,
Nous ne pouuons ſeruir nos Freres que de larmes.
Olgan fils d'Almondar du combat reuenu,
Eſt au Temple amené ſanglant & le bras nu :
Son trouble paroiſſoit au teint de ſon viſage,
Et ſon harnois poudreux dégoutoit de carnage.
Comme il vid ſous les fers Alcinde qu'il aimoit,
D'vne ardeur ſans eſpoir & qui le conſumoit ;

De ſurpriſe & d'horreur ſon ame fut ſaiſie,
L'amour apres l'horreur émeut la jalouſie,
Le zele du public à l'amour reſiſta,
Et l'amour à la fin ſes riuaux ſurmonta.
Ce tumulte apaisé, le Prince la déchaine,
S'incline deuant elle, & la traite de Reyne.
Puis releuant les fers qui luy furent oſtez,
Il ſe les met aux bras, & s'en ceint les coſtez.
Que i'aye au moins, dit-il, la qualité d'Eſclaue;
Ie la prefere au tiltre & de Prince & de Braue;
Et prefere ces fers de vos mains honorez,
Aux cercles rayonnans dont les Roys ſont parez.
La chaiſne dont l'Amour a mon ame chargée,
Eſt bien d'vne autre trempe, & d'autres feux forgée:
Et ſi pour voſtre gloire, & mon ſoulagement,
Vous daignez en porter vn anneau ſeulement,
Il n'eſt royal bandeau, ny couronne royale,
Que par vne valeur à vos beautez égale,
Apres qu'au joug d'Hymen nos cœurs ſeront liez,
Ie n'aille conquerir & ne mette à vos pieds.
Va, luy replique Alcinde, ailleurs trouuer ta Reyne,
Porte ailleurs ta couronne, & me laiſſe ma chaiſne.
Ces deux mots prononcez d'vn ton d'authorité,
Et ſuiuis d'vne honneſte & modeſte fierté,
Le trouble dans l'Eſprit d'Olgan renouuellerent,
Et contre ſon amour le dépit ſouſleuerent.
Ton orgueil, reprit-il, eſt d'vne autre ſaiſon;
Le temps qui regle tout, doit regler ta raiſon;
Le peril eſt preſſant, & la mort t'eſt certaine,
Fais eſtat de perir, ou d'eſtre plus humaine.
N'irrite point l'Amour; il eſt fier & hautain,
Où ſon ardeur le porte, il eſt pront à la main;
Et ſa main ne reçoit ny borne ny meſure,
Soit qu'il rende vne grace, ou qu'il venge vne iniure.
Alcinde auec mépris & d'vn air genereux,
Répond de ſon ſilence au barbare amoureux:

Et vers moy se tournant, d'vn geste de tendresse,
Interprete muet du cœur qui me l'adresse,
M'asseure de nouueau des gages de sa foy,
Et me iure des yeux qu'elle mourra pour moy.
Olgan qui le remarque, en entre en ialousie,
Vne obscure vapeur trouble sa fantaisie:
Et de son cœur piqué d'vn funeste serpent,
L'enflure auec horreur sur son front se répand.
D'vn ton de furieux & d'vne voix coupée,
D'autres feux, luy dit-il, ton Ame ont occupée;
Et ton Esprit captif, chargé d'autres liens,
N'est plus en liberté de prendre part aux miens.
Mais ce fer coupera tes attaches infames;
Ton sang étouffera tes impudiques flames;
Et l'amour à la fin vengé de tes dédains,
En soulera ses yeux, s'en lauera les mains.
Ecumant à ces mots, il tire son épée,
De sang encore frais iusqu'aux gardes trempée:
Et s'approchant d'Alcinde, il la luy plonge au sein,
Quoy que le fer parust en fremir sous sa main;
Et que vers luy courbé, de respect ou de crainte,
Il semblast s'en deffendre & ployer de contrainte.
Effrayé de son crime & demy chancelant,
Il me porte le fer encore ruisselant.
Doux & derniers regards de ma moitié mourante,
Magnanimes soûpirs de sa bouche expirante,
Ie vous prens à témoins, que ie n'éuitay pas,
Le coup qui m'apportoit vn si noble trepas.
Mon cœur voulut s'ouurir, pour receuoir l'épée,
Chaude du feu d'Alcinde, & de son sang trempée:
Et mon dernier souhait, quand la froideur me prit,
Fut de baiser sa playe, & d'y rendre l'Esprit.
Mais la main du meurtrier ne fut pas assez forte,
Et ie me trouue en vie, apres Alcinde morte.
Ny le fer, ny le feu n'ont pû m'en detacher;
Ie suruis à l'épée & suruis au bucher:

Et rebut de la Mort, Ombre errante & funeſte,
De mon Ame priué, ſur la terre ie reſte,
Pour traiſner mon ſupplice, & faire voir au iour,
Le Spectre infortuné d'vn malheureux amour.
Ces mots que deux ſoûpirs en l'air accompagne-
La voix de Leonin, & ſa force épuiſerent. [rent,
Le deüil, le deſeſpoir, le regret, la langueur,
Introduits par l'amour entrerent dans ſon cœur:
Les ombres de la mort ſes regards obſcurcirent;
Sa bleſſure s'ouurit, les eſprits en ſortirent;
Son ſang au ſang d'Alcinde en tombant ſe meſla;
Sa bouche à ſa bleſſure en mourant ſe colla:
Et ſon Ame ſortant plus contente & plus gaye,
Fit briller ſa lumiere au trauers de ſa playe.
Vn exemple ſi rare étonna nos Eſprits,
Attendris de pitié, de merueille ſurpris;
Et pour le faire voir à la race future,
Sur la baſe d'vne ample & riche ſepulture,
Les noms des deux Amans en porphyre grauez,
Et leurs buſtes en marbre au deſſus éleuez,
Deſ-ja leur ſont d'auance vn monument de gloire,
En attendant celuy, qu'ils auront dans l'Hiſtoire.
Si toſt que le trauail de plus de mille bras,
Euſt rangé le debris, ordonné l'embarras,
Et purgé la Cité des funeſtes reliques,
Qui combloient les maiſons & les places publiques;
Au concert des clairons tout le Camp ſe mouuant,
Vers Damiette marcha dés le Soleil leuant. [nance,
Apres deux Corps d'Archers, & deux Corps d'Ordõ-
Auancez pour mener la pompe en aſſeurance,
Les Miniſtrez ſacrez, ſuiuoient en habits blancs,
Par files diuiſez & diſtinguez de rangs.
Vn autel qui rouloit ſur des cercles d'yuoire,
En triomphe portoit le Dieu de la victoire:
Vn poële de rubis & de perles greſlé,
Luy faiſoit au deſſus comme vn Ciel étoilé.

Le Soleil deuant luy tout à coup deuint ſombre,
Comme pour declarer qu'il n'eſtoit que ſon ombre;
Et reprenant aprez ſon luſtre & ſa beauté,
Fit pour le couronner comme vn days de clarté.
Les Palmiers d'alentour de reſpect ſe plierent, [rent;
Leurs cimes, leurs rameaux, leurs troncs s'humilie-
Et d'vn doux mouuement leur feüillage battu,
Sembla du Dieu caché découurir la vertu.
Douze nobles Enfans, parez de longues aiſles,
Le front enuironné de guirlandes nouuelles,
De chaiſnes d'or liez à ce mobile autel,
Sembloient repreſenter l'équipage immortel,
Que le * Prophete vit à la Machine ardente,
D'où la face de Dieu lumineuſe & roulante,
Donnoit vie & chaleur aux Animaux aiſlez,
De cordages de feu deuant elle attelez.
Le Roy marchoit apres, pieds nus & teſte nuë,
Le front bas & la mine en reſpect retenuë:
L'encens de ſes ſoûpirs vers le Ciel s'exhalans,
L'extrait chaud & ſerain de ſes pleurs ruïſſelans,
Compoſoient deuant Dieu, cõme vn parfum myſti-
Tout autre que celuy de la gomme Arabique. [que.
A l'exemple du Roy les Princes & les Grands,
Se deffont de l'orgueil commun aux Conquerans.
Tout le Camp qui les ſuit d'vne modeſte allure, [re,
Sans barde, ſans cimier, ſans plume & ſans houſſu-
Fait voir ce que iamais on ne vit ſous les Cieux,
Des Braues ſans fierté, d'humbles Victorieux:
Et par vne celebre & nouuelle alliance,
Accorde le Triomphe auec la Penitence.
En cet ordre l'Armée entre dans la Cité,
L'incorruptible Agneau dans le Temple eſt porté:
Et là par les Vainqueurs au bruit de cent trompettes,
Apres l'hymne chanté les offrandes ſont faites.
En ces termes, Coucy, ſon recit acheua,
La Royale aſſemblée, en commun l'approuua;

Et de nouueau chacun, applaudit à la gloire
D'vne ſi memorable & ſi grande victoire.
C'eſt à Dieu, dit le Roy, qu'en eſt dû tout l'honneur;
Ses graces ſont pour nous des ſources de bon-heur:
Et ſelon que ſes mains ſur nos armes s'étendent,
Où les mauuais ſuccez, on les bons y deſcendent.
Ses mains font quand il veut, palme & laurier fleurir;
Quand il veut, elles font palme & laurier mourir:
Et ce qu'auec erreur l'ignorante Commune,
Par les Fables deceuë, impute à la Fortune;
Ne ſe doit imputer, qu'à ces puiſſantes mains,
Qui font tout le tiſſu du deſtin des humains.
Que ce ſoit donc à luy, qu'on rende la couronne,
De tant de grands ſuccez, qu'à nos armes il donne.
Et puis qu'aux vœux du Camp, le troiſieſme Soleil,
Doit amener le iour, qui verra l'appareil,
Deſtiné dez long-temps, à la feſte promiſe,
Pour le ſuccez heureux de Damiette conquiſe;
Que chacun ſe diſpoſe à rendre au Dieu vainqueur,
L'offrande de ſa bouche, & celle de ſon cœur.
Qui s'acquitte, luy preſte; & la reconnoiſſance,
D'vn bien deſ-ja receu, d'vn autre eſt la ſemence.
Apres nos vœux offerts aux pieds des ſaints Autels,
Les Lices s'ouuriront aux Tenans des cartels:
Et tout le Camp voyant, ce que noſtre ieuneſſe,
A de grace & de cœur, a de force & d'adreſſe;
Chacun reueillera le deſir de l'honneur,
Si le repos l'auoit aſſoupy dans ſon cœur.
Se leuant à ces mots, Alfonſe luy demande,
D'eſtre auec les Iouſteurs, receu dans quelque bãde.
Il dit, que s'il n'a pû prendre part au danger,
S'il n'a pû du combat la gloire partager;
Son zele pour le moins, veut qu'apres la conqueſte,
Auec toute la Cour, il ayt part à la feſte.
Tous les Chefs, par honneur, luy remettent le choix,
Du rang qu'il luy plaira prendre dans le Tournoys:

Et tandis que chacun met le temps qui luy reſte,
A dreſſer ſes cheuaux, à tenir ſon train leſte;
Auec vn ſoin pareil, l'ingenieux Couruaux,
Reglant de cent Ouuriers les mains & les trauaux,
Met ſur pied, d'vne-part, en machines mouuantes,
Des Fleuues, des Foreſts, des Montagnes roulantes:
Et d'autre part les Chefs des Partis differens,
Preparent pour venir en pompe ſur les rangs;
Tout ce que peut fournir à la Galanterie,
Où la Valeur ſçauante, ou la Grace aguerrie.

REMARQVES.

* *LE vieux Sphinx p.* 82. Le Sphinx eſtoit vn Monſtre celebre en Egypte, & adoré des Egyptiens. On luy donnoit vne teſte de Fille & vn corps de chien.

* *Apres que Iean vainqueur pa.* 82. Ce Iean fut celuy qui prit Damiette l'an 1215. & fut contraint de la rendre, pour retirer ſon Armée, engagée entre le Nil debordé, & les troupes des Sarraſins.

* *Où d'Apis. p.* 83. Apis eſtoit adoré des Egyptiens ſous la figure d'vn veau.

* *De l'Impoſteur Arabe pag.* 84. C'eſt Mahomet, qui eſtoit Arabe de naiſſance.

* *Que le Prophete p.* 90. Ce Prophete eſt Ezechiel, & cette machine ardente, eſt le chariot tiré de quatre animaux aiſlez & en feu, où la gloire de Dieu luy fut montrée.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE QVATRISIESME.

LE troisiesme Soleil, a peine à son retour,
De ses feux renaissans eut rallumé le iour;
Que l'airain animé d'vne haleine harmonique,
Fit ouyr vn concert de guerriere Musique,
Qui du quartier Royal à tout le Camp passa;
Et le Tournois futur aux lousteurs annonça.
Dans tous les logemens d'autres concers se firent,
Qui d'vne longue suite aux Royaux répondirent:
Et mille tons diuers, qu'on ouyt se mesler,
Semblerent les Echos au combat appeller.
L'allegresse assoupie, à ces bruits se reueille; [le.
Chacun ou pour combattre, ou pour voir s'appareil-
La sureté du Camp se commet à six Corps,
Commandez, tour à tour, d'estre en garde au dehors:

Et d'autres au dedans, rangez ſous deux bannieres,
Sont nommez pour garder l'enceinte des barrieres.
Deſ-ja vers le midy le Soleil s'auançoit,
Et ſous les pieds des monts les ombres repouſſoit;
Quand Louys aſſiſté de la vieille Nobleſſe,
Qui ne prend plus de part aux ieux de la ieuneſſe,
Se rend à l'Eschaffaut en Balcon façonné,
Et d'vn Days magnifique au deſſus couronné:
On voit à ſes coſtez Belinde, & Liſamante,
L'vne en habit de deüil, l'autre en or éclatante:
Apres elles chacun prez du Roy tient le rang,
Que demande ſa charge, ou ſon âge, ou ſon ſang.
Et les Iuges aſſis autour du Conneſtable,
Ont les prix deuant eux rangez ſur vne table. [nans,
D'abord il entre au bruit de vingt clairons ſon-
Deux Sauuages chargez des lances des Tenans.
La neige eſtoit ſur eux à la mouſſe meſlée,
Leur longue cheuelure en paroiſſoit collée:
Des glaçons tortillez à leurs barbes pendoient:
D'autres tournez en rond, de leur front deſcẽdoient:
Et par tout où leurs pieds imprimoient quelque tra-
Il ſembloit que la neige y vinſt auec la glace. [ce,
Douze enfans les ſuiuoient, tous enfans des Hyuers;
De glace, de bruine, & de greſle couuers.
Tout cela ſe voyoit ſur leurs tocques gommées,
Sur leurs iuppes de talc, & de verre ſemées.
D'vn vernis éclatant leurs pennaches glacez,
De neige & de frimas paroiſſoient heriſſez;
Et leurs cheuaux n'auoient en toutes leurs parures,
Que le froid, que le vent, que l'Hyuer en figures.
Vers l'Eſchaffaut Royal cette troupe marcha
Et ceux du premier rang, comme elle en approcha,
Ce cartel en recit de meſure entonnerent,
Et tous les Spectateurs de leurs voix étonnerent.
Nourriſſons de l'Hyuer, Enfans de ces Climas,
Où les iours ſans chaleur ne font que des frimas,

Et

Et d'vn froid éternel la Nature engourdie,
D'aucun rayon du Ciel n'eſt iamais atiedie.
Nous venons maintenir aux yeux de cette Cour,
Que la Valeur ne peut s'allier à l'Amour :
Que les meilleurs Eſprits à ſon feu s'obſcurciſſent,
Que les faits, que les nõs les plus beaux s'y noirciſſẽt;
Que le joug qu'il impoſe eſt vne entraue aux cœurs,
Appelez par la Gloire au faiſte des honneurs ;
Et que le froid qui ſert à former la Prudence,
Sert encor à former la Force & la Vaillance.
Douze Eſcuyers ſuiuoient, de deux Parrains ſuiuis:
Leurs cheuaux eſtoiẽt blancs, & marquetez de gris :
Sur leurs mantes, la neige eſtoit en mouchetures:
Et la glace en boutons apres leurs cheuelures.
Les Courſiers des Tenans menez de longs cordons,
Tantoſt alloient au pas, tantoſt à petits bons :
Leurs houſſes, leurs girels, leurs bardes, leur teſtieres,
Et depuis leurs chanfrains, iuſques à leurs croupieres,
Tout paroiſſoit houppé de la blanche toiſon,
Tout brilloit du criſtal de la froide ſaiſon,
Deux Vents les conduiſoient, dont les teſtes gelées,
Les viſages bronzez, les eſpaules aiſlées,
Faiſoient voir qu'ils eſtoient de la troupe des Vents,
Les plus froids, les plus ſecs, & les plus morfondans.
Auſſi l'air qu'ils ſouffloient ſembloit deuenir triſte :
Les herbes paroiſſoient ſe fleſtrir ſur leur piſte :
Et leurs aiſles, au bruit dont elles s'ebranloient,
La neige, le frimas, la bruïne appelloient.
D'elle meſme apres eux, marche vne Roche nuë :
Le corps en eſt tout blanc, la teſte en eſt chenuë :
On luy voit le pied ſec, on luy voit les coſtez,
Ou brillans de verglas, ou de glace encrouſtez.
Toute l'eau qu'elle iette, en filets ſe diuiſe;
Et durcie, en tombant, au ſouffle de la biſe,
En boutons de criſtal d'vne part s'arrondit,
Et de l'autre en rameaux de corail ſe roidit.

Dix Cheualiers ſuiuoient, la lance ſur la cuiſſe:
Leurs cheuaux du regard courant deſia la Lice,
Sembloient eſtre venus de ces haras neigeux,
Où ſe prend de l'Hyuer l'attelage orageux.
Leur crin long reſſembloit à la toiſon creſpée,
Qui du corps de la nuë en floccons eſt coupée:
Et leurs larges plumars paroiſſoient des buiſſons,
Où pendoient des criſtaux pareils à des glaçons.
Apres, vingt Eſtafiers; qui terminoient la bande,
Les houppes ſur la toque, & ſur la houpelande,
Et tout l'habit paré de rubans veloutez,
Du coton des hyuers paroiſſoient mouſchetez.
D'vn ſecret mouuement la Roche gouuernée,
Apres vn tour de Lice, en ſa place eſt menée.
Là s'ouurant tout à coup; & iuſques au dedans,
Receuant par vn arc, les yeux des regardans,
Elle expoſe à leur veuë, vn Salon magnifique,
D'vne riche matiere & d'vne forme antique.
Huit pilaſtres egaux, moitié noirs, moitié blancs,
Mais tous de fin criſtal, également diſtans,
Et diſpoſez en rond, diuiſoient la ſtructure,
Et donnoient à l'ouurage vne juſte figure.
D'vn chapiteau fait d'ambre, en pennache tourné,
Chaque pilaſtre eſtoit ſuperbe & couronné:
Des baſes les portoient, où cent gommes gelées,
Diuerſes de teinture, & par le froid meſlées,
Faiſoient des corps polis, lumineux, tranſparens,
Qui tous ſembloient aux yeux, pareils, & differens.
L'architraue, la friſe, & toute la corniche,
Eſtoient d'vne matiere à la veuë auſſi riche:
Force pleurs de criſtal, force pleurs d'ambre pur,
Meſlez de poudre d'or, & de poudre d'azur,
Y faiſoient vn meſlange, où mille belles feintes,
Naiſſoient des iours diuers, qui variioient les teintes.
A la voute pendoient des conques de glaçons,
Diuerſes de couleurs, bizarres de façons,

Et par ordre, on voyoit, dans le mur enchaſſée,
La roquaille vernie, & de mouſſe enlacée.
Mais rien dans la Salon ne parut ſurprenant,
Comme parut ſous l'arc, l'vn & l'autre Tenant.
Alfonſe, ſous le nom du froid Alaxarite:
Et Robert, ſous celuy de l'inſenſible Scythe.
L'vn & l'autre d'vn air qui s'égale à ſon rang,
La jaueline en main, le ſabre ſur le flanc,
Sembloit deſia du geſte, & de la contenance,
Meſurer la carriere, & demander ſa lance.
Leurs cimiers s'éleuoient, de pennaches couuers,
Plus blancs que les floccons que filent les Hyuers:
Toute l'armure eſtoit d'argent, & ciſelée,
Comme on voit ſous le froid, l'eau creſpuë & gelée:
Et de maint diamant prez à prez enchaſſé,
La cotte eſtoit greſlée & le caſque glacé.
A leurs pieds vn Amour, les mains au dos liées,
Le corps bas & courbé, les deux iambes pliées;
Temoignoit le dépit qu'il auoit de ſe voir,
Sans armes & deffait, captif & ſans pouuoir.
Deux ſuperbes eſcus expoſez en parade,
Pendoient aux deux piliers de la pompeuſe arcade;
L'vn portoit pour deuiſe vn Laurier imparfait,
Dont le tronc, d'vne * Fille auoit encor le trait;
Et le mot Sarraſin diſoit, que la Victoire,
A qui fuyoit * l'Amour faiſoit venir la Gloire.
Dans l'autre ſe voyoit vne ruche d'argent:
Vn eſſain d'or, en l'air, au deſſus voltigeant,
Faiſoit vn corps de garde, autour de ſon Monarque,
Reconnu par les traits de ſa royale marque:
Et le mot exprimoit, que ſans * eſtre amoureux,
Et ſans eſtre galant, il eſtoit valeureux.
Cependant vn grand More arriue à la barriere,
Qui pour les Aſſaillans demande la carriere.
Elle leur eſt ouuerte, & l'on voit dix tambours,
En iuppes de ſatin, en bonnets de velours,

S'auancer deux à deux ; & dans les interualles,
Suiure d'vn train pareil dix Ioueurs d'attabales.
Tout eſt en feu ſur eux ; & l'on diroit au bruit,
L'on diroit à l'éclat de leur clinquant qui luit,
Que du ſein de la nuë ils ſont venus ſur terre,
Pour y mettre en concert l'éclair & le tonnerre.
Deux Ciclopes ſuiuoient bruſlez & demynus,
A leur taille, à leur front, à leur hale connus.
L'vn & l'autre marchoit, les eſpaules chargées,
Des armes qu'il auoit à l'Aſſaillant forgées.
Le feu de la fournaiſe y paroiſſoit encor,
En charbons de rubis, en étinceles d'or :
Et ſoit qu'on regardaſt le metal, ou l'ouurage,
On ne ſçauoit auquel adiuger l'auantage.
Dix Pages les ſuiuoient ſur des cheuaux bardez :
Leurs veſtemens eſtoient de feux riches brodez :
Et leurs viſages noirs de l'ardeur de leurs ames,
Sembloient, de leurs habits, accõpagner les flames ;
Tandis que leurs cheuaux, à courbettes paſſant,
Rentrant à petits ſauts, & par bons s'élançant,
Paroiſſoient agitez du feu, dont leurs houſſures,
Dont leurs caparaſſons n'auoient que des figures.
Chaque Page à la main vne lance portoit,
Qui du tronçon au fer, en flame ſerpentoit ;
Et ſur la toque rouge, vne ondoyante plume,
Repreſentoit le feu, qui ſous le vent s'allume.
Vers le Roy cette troupe en bel ordre arriuant,
Vn des Pages la voix auec art éleuant,
Commence ce recit, les autres le ſecondent,
Et leurs voix, de concert, à la ſienne répondent.
Nourriſſons des climats, où regne la chaleur,
Qui fait d'vn meſme feu l'Amour & la Valeur,
Bruſlez cõme on nous voit, & tous couuers de flames,
Nous venons à deſſein d'apprẽdre aux froides Ames,
Que le feu, des grands cœurs eſt le propre Element ;
Et qu'vne meſme ardeur fait le Braue & l'Amant.

Pyriandre l'ardent, le vient auec les armes, [mes.
Souſtenir contre tous, non moins qu'auec ſes char-
Il eſt Braue & Galant; & ſelon qu'il luy plaiſt,
Il ſçait mette en vſage, ou la force, ou l'attrait.
Ce recit acheué les dix Pages paſſerent,
Les Eſcuyers apres, en leur rang s'auancerent;
Sur leurs teſtes, des feux en plumes ondoyoient,
Des feux ſur leurs cheuaux en bardes flamboyoient.
Et moins vuide que plein, leurs iuppes & leurs man-
De feux en broderie eſtoient eſtincelantes. [tes,
Deux Genets alezans enſuite ſont menez,
Vers le Midy tous deux, & ſur le Tagenez.
Vn Vent les engendra d'vne feconde haleine,
Paſſant ſur deux Iumans qui paiſſoiét dans la plaine.
L'vn ſe nomme la Foudre, & l'autre a nom l'Eclair:
Et plus viſtes que n'eſt vn trait qui vole en l'air, [ſe,
Sans ſe moüiller la corne, ils pourroient d'vne cour-
De la bouche du Nil, remonter à ſa ſource.
L'vn & l'autre ſe ſent de ſon extraction;
Le feu brille en leurs yeux & dans leur action:
Le feu ſur leurs harnois luit en orfeurerie,
Sur leurs caparaſſons il luit en broderie:
Et leurs pas ſont ſi hauts, ils vont ſi fierement,
Ils pouſſent l'air ſi loin de leurs hanniſſement, [te,
Qu'il n'eſt point de valon, d'où quelque Echo ne ſor-
Qui de ſa repartie au combat les exhorte.
Chacun d'eux à la main par vn Negre eſt conduit
D'vn long cordon houppé qui de paillettes luit:
Et ces noirs Eſtafiers à la teſte emplumée,
Semblent moitié de flame, & moitié de fumée.
Charles ſuit ſous le nom de Cheualier ardent;
Son air, ſon port, ſa mine, ont du Braue & du Grand:
Et les feux de ſon Ame heroïque & hautaine,
Semblent s'eſtre épandus iuſqu'au char qui le meine.
Il roule ſur des feux en cercles façonnez:
En moyeux, en rayons d'autres feux ſont tournez:

D'autres font le timon, les essieux & la quille:
Et l'on n'y voit que feu, qui luit & qui petille,
Quatre coursiers de front à ce char attelez,
Sont de flames couuers, & de flames aislez.
Le feu de leurs naseaux sort auec la fumée:
La carriere en paroist à l'entour allumée:
Et des feux sur leur crin tortillez & rampans,
Semblent se presenter à l'épreuue des Vents,
Vulcain, ardent cocher de l'ardent attelage,
A le feu dans les yeux, à la barbe, au visage:
De six flames en pointe il a le front brulant:
Et son corps, d'autres feux se voit étincelant.
Charles sur cette ardente & pompeuse machines,
Soustient sa dignité de l'air & de la mine.
Son casque & son harnoys de flame, d'or chargez,
Eclatent de rubis, en flames arrangez.
Son cimier haut & riche est d'vne Salamandre,
Qu'on voit au lieu de feux douze plumes épandre,
Qui font de leur couleur & de leur mouuement,
Autour du riche armet, vn mol embrasement.
De deux Amours, armez de carquois, & de flames,
Et des mieux a guerris à la chasse des Ames;
D'vne part, l'vn soustient son escu de combat,
Qui répond au Soleil d'vn effroyable éclat:
L'autre tient d'autre part, l'escu de sa deuise,
Où d'vn feu pur & clair la * Salamandre épriſe,
Dit d'vn mot Grenadin, en Arabe exprimé,
Que le feu glorieux, au tour d'elle allumé,
Sans rien diminuer du * tour de sa couronne,
En augmente le prix, par le iour qu'il luy donne.
Sur trois lignes, apres, marchoient douze Estafiers,
De leur or, de leur soye, & de leur gaze fiers:
Des flames de clinquant éclatoient sur leurs mantes:
Et leurs toques estoient de feux de plume ardentes.
Apres tout l'equipage en belle ordre passé,
Charles iusqu'au Salon des Tenans auancé;

Deſcend de bonne grace, & de l'arme qu'il porte,
Va toucher leurs eſcus qui pendent à la porte.
L'vn & l'autre au combat par ce ſigne inuité,
Sort auec vne belle, & modeſte fierté.
Alfonſe le premier ſe fait voir dans la lice,
L'eſcu pendant au col, la lance ſur la cuiſſe.
Charles en meſme temps, monté ſur ſon Eclair,
Qui paſſe, tourne, ſaute, & fait tout de bel air;
Se rend à l'autre bout ouuert à la carriere,
Met la lance à l'arreſt, & baiſſe la viſiere.
Au ſignal de courir donné par les clairons
Repeté bruſquement à grands coups d'eſperons,
Les Courſiers animez de viſteſſe s'elancent;
Et de l'œil, qui les ſuit, la viſteſſe deuancent.
Dans la carriere ouuerte à la jouſte des flots,
Spectacle épouuantable aux plus fiers matelots,
Des Eſprits orageux moins legere eſt la courſe,
Quand l'vn partant du Sud, l'autre partãt de l'Ourſe,
L'air éclate à leur choq, l'onde écume & gemit,
Et de frayeur, au loin le riuage fremit.
Les deux Princes jouſteurs portez d'vne viſteſſe,
Egale à leur valeur, égale à leur adreſſe,
Rompans ſur leurs eſcus, ſans quitter les arçons,
Font voler en éclats leur bois iuſque aux tronçons.
Les cheuaux vigoureux, la carriere fournie,
Tournent iuſte à la main, ſous l'art qui les manie.
Et les deux Cheualiers, de nouueaux bois armez,
Et d'vn nouueau courage à la jouſte animez,
Font de telle roideur vne courſe ſeconde,
Que de ſon lict, le Nil en vit fremir ſon onde:
Et de leurs bois noüeux, en mille endroits briſez,
On vit luire dans l'air les éclats embraſez.
Les bois ainſi rompus, & les carrieres faites,
Les Princes vers leurs Gens retournent à courbettes.
Mais deſia pour courir contre l'autre Tenant,
Sur vn ſecond cheual l'Angeuin reuenant,

Le conduit d'vne adroite & ſçauante maniere,
Et la lance à la main rentre dans la carriere.
D'autre coſté Robert, bien armé, bien monté,
Et d'vn noble aiguillon à la gloire porté,
Se preſente à la jouſte aueque cette mine,
Si redoutable aux yeux de la Gent Sarraſine.
Vn faux hyuer ſur luy brilloit de faux glaçons;
Son Courſier le portoit en ſes caparaſſons;
Mais tout ce faux hyuer, & ſa feinte froidure,
Maintenant qu'il agit, changent bien de figure.
Il ſemble étinceler à tous ſes mouuemens:
Il ſemble mettre en feu perles & diamans:
Et ce qui paroiſſoit, ou greſle, ou neige, ou glace,
Paroiſt flame aux éclairs que iette ſon audace.
Ils coururent pareils à deux nobles Milans,
Qui d'vn nouuel amour, au Renouueau bruſlans,
Dans la lice de l'air, qu'ils battent de leurs aiſles,
Cherchent par le combat a vuider leurs querelles.
Au bruit de leur aſſaut, les Vents des enuirons,
De leurs longs ſifflemens leur ſeruent de clairons:
Et des troupeaux paiſſans le long du paſturage,
Les Bergers étonnez, admirent leur courage.
Tous deux & la premiere, & la ſeconde fois,
Coururent de tant d'art, qu'ils rompirent leurs bois.
Mais des éclats du bois de Charles, qui volerent,
Et bien haut dans la nuë aux yeux ſe déroberent;
Deux furent par le ſort conduits ſi iuſtement,
Qu'on en vit deux Aiglons, paſſans dans ce moment,
Sous la gorge bleſſez, tomber ſur la Carriere;
Et de leur ieune ſang arrouſer la pouſſiere.
Preſage merueilleux! prophetique accident!
Par là, ſur l'auenir le Deſtin regardant,
Voulut à l'Angeuin la deffaite predire,
Dont il terraſſeroit deux * Princes de l'Empire.
Chacun ſans le comprendre, à l'augure applaudit:
Chacun le bon ſuccez du deſir en predit:

Et quelques ans apres, de cette prophetie,
La promesse fatale a plein fut éclaircie;
Quand * Parthenope vit Charles son nouueau Roy,
Vainqueur de Conradin, & donteur de Mainfroy,
Receuoir sur son port, des mains de la Victoire,
La Couronne de l'Isle *au triple Promontoire.
Au battement des mains, accompagné de voix,
Vn concert succeda de cors, & de haut-bois,
Qui rangez deux à deux, la barriere passerent,
Et le long de la lice en deux files marcherent.
Huit Pages apres eux tenoient le mesme rang,
Leur habit incarnat estoit houppé de blanc:
Et leurs plumes de blanc & d'incarnat meslées,
Au gré du vent voloient sur leurs testes aislées.
Les penons, les rubans des lances qu'ils portoient,
Les housses, les plumars des cheuaux qu'ils mõtoient,
D'incarnat & de blanc, tantost clairs, tantost sõbres,
Faisoient cent iours diuers, & cent diuerses ombres.
Escuyers & Parrains s'auançoient apres eux,
D'habits à l'Arabesque éclatans & pompeux:
Les Plumes parboüillons sur leur front ondoyantes,
Répondoient aux couleurs de leurs vestes volantes:
Et leurs sayons de gaze, & de satin bandez,
D'argent trait se voyoient aux iointures bordez.
Leur longue cheuelure en natte cordelée,
Et de tresses d'argent & d'incarnat meslée,
Leur flottoit sur l'épaule, & dans l'air se mouuant,
Sembloit d'vn nœu frangé faire vn joüet au vent.
Vn Autel roule apres, la forme en est nouuelle,
Et d'vne Etoffe aux yeux aussi riche que belle.
De six chaisnes d'argent également tendu,
A six colonnes d'or, il se voit suspendu.
Sur ces colonnes monte, en voute, vne coquille:
D'or de laque, & d'azur la canelure en brille:
Et des lauriers d'émail, aux colonnes liez,
Les rameaux serpentans, en chapitaux pliez,

Leur font, de l'ornement, que la feuille leur donne,
Vne ceinture au corps, au front vne couronne.
Sur l'Autel qui paroiſt d'agate de Leuant,
Vn feu clair & ſerain, ſans fumée & ſans vent,
S'allume des eſprits d'vne pure matiere,
Qui preſte ſon amorce à la ſeule lumiere.
Sur l'innocent bucher, vn * Phenix enflamé,
Et de ſon noble feu, moins bruſlé qu'animé,
L'attiſe de ſes pieds & le bat de ſes aiſles,
Pour en rendre, s'il peut, les flames immortelles.
Quatre cercles ardens façonnez en Soleils
Et compoſez de feux à ſes rayons pareils,
Font rouler la machine, où l'on voit attelées,
Deux * Licornes de front, blanches & tauelées.
D'incarnat & d'argent leur long crin eſt treſſé,
Leurs freins en ſont couuers, leur dos en eſt houſſé,
Et les cornes qui ſont ſur leur front arborées,
Sont de gaze à boüillons & de rubans parées.
Elles vont fierement, & d'vn air aſſeuré,
Qui paroiſt au concert des haubois meſuré,
Et ſuit les mouuemens d'vne ieune * Cochere,
A qui l'Aube, venant éclairer l'hemiſphere,
Quelque pourpre, & quelque or qu'on luy voye étaler,
Ne ſe peut en éclat de parure égaler.
Sa cuiraſſe à l'antique, eſt d'argent écaillée;
D'vne moiſſon de fleurs ſa cotte eſt émaillée:
Et l'aigrette mobile, à rayons d'argent trait,
Luy fait comme vn comete au faiſte de l'armet.
Auſſi braue que belle, auſſi belle que fiere,
Elle conduit le char le long de la carriere.
L'vne & l'autre Licorne, eſt docile à ſa main,
Et ſuit auec reſpect le maniment du frein.
Mais ſitoſt qu'elle fut dans la iuſte étenduë,
D'où ſa voix ſans dechet pouuoit eſtre entenduë;
Vers l'Echaffaut du Roy la bride elle tourna,
Et d'vn air concerté ce recit entonna.

Parti ſans de l'Amour, mais de l'Amour pudique,
Nous venons deputez du Climat Arabique,
Où l'eternel * Oyſeau ſans ſexe & ſans pareil,
Ne vit que de parfums, n'aime que le Soleil.
Le Braue qui me ſuit, eſt le noble Alcaſſante,
Qui vient pudique Amant d'vne pudique Amante,
Maintenir par le fer, que les feux de l'Amour,
Doiuent eſtre auſſi purs que ceux qui font le iour:
Que moins ils ont de corps, & plus ils ont de force:
Que le Beau pur en eſt l'aliment & l'amorce:
Que c'eſt à leur chaleur que naiſſent les lauriers,
Des Poëtes Heros, & des Heros guerriers:
Qu'ayant leur ſource au Ciel auecque la lumiere,
Ils ne peuuent tirer que du Ciel leur matiere:
Et qu'au deſſous du Ciel, le droit d'en eſtre épris,
Ne peut appartenir qu'aux celeſtes Eſprits.
A ce recit chanté d'vne voix harmonique,
Répondoit dans l'eſcu la deuiſe heroïque.
On y voyoit ce feu * paiſible, égal, & clair,
Qui d'vn tour embrazé ceint la Sphere de l'air:
Et le Mot au deſſus en lettres Arabeſques,
Eſcrit d'or & d'azur, & bordé de Moreſques,
Promettoit qu'eſtant pur, iamais il ne mourroit,
Et iamais ſon ardeur au temps ne cederoit.
Coucy paroiſt apres, ſous le nom d'Alcaſſante.
Sur ſon armure d'or & de rubis ardente,
Il voltige vn brocar de friſures ondé,
Et de flames en pointe, à l'aiguille brodé.
Sur ſon caſque, vn Phenix s'éleue, & bat des aiſles:
On diroit que le vent ſiffle en paſſant ſous elles;
Vingt plumes alentour, teintes d'vne couleur,
A quoy rien ne deffaut du feu, que la chaleur,
Semblent aux yeux trompez, des flames qui s'allument,
Et qui bruſlent l'Oyſeau, ſans qu'elles le conſument.
La Zagaye Arabeſque, à chaque mouuement,
Dont ſa main la brandit éclate fierement:

Et cet éclat qui va le long de la carriere,
Eſt aux yeux vn deffy de terrible lumiere.
Le Courſier qu'il montoit ſuperbement paré,
Alloit d'vn air ſuperbe, & d'vn pas meſuré:
La terre paroiſſoit s'entendre à ſon eſcole:
S'éleuer, s'abaiſſer, ſe rendre ou dure, ou molle:
Luy répondre en cadence, & mettre en diuers tons,
Les groupades, les ſauts, les voltes & les bons.
Son poil eſtoit plus blanc, que n'eſt l'humide laine,
Que l'Hyuer heriſſé forme de ſon haleine:
Mais à ce blanc ſi pur, à floccons ſe meſloit,
Vn rouge dont l'éclat l'écarlate égaloit:
Et les yeux abuſez de cette moucheture;
Attribuoient à l'Art le ieu de la Nature.
Le frein d'or ſous ſes dents d'ecume degouttoit:
De campanelles d'or ſon poitral éclatoit:
Et du milieu pendoit vne houppe frangée,
De rubis, de ſaphirs, & de perles chargée,
Qu'vn muffle ſouſtenoit, de quatre diamans,
Qui brilloient en ſa bouche, & luy ſeruoiẽt de dents.
Tout flãboioit ſur luy, châfreins, bardes, houſſure,
De chiffres enlacez, & de feux en figure.
Les Eſtafiers en ſuite, en deux lignes rangez,
Et veſtus, d'incarnat & de blanc melangez;
Alloient le front couuert de bonnets de peluche,
De maſſes de heron, & de plumes d'autruche.
La Brigade en ce rang le long du champ paſſa:
Coucy vers les Tenans fierement s'auança:
Et d'vn geſte heroïque accompagnant ſa mine,
A l'eſcu de Robert porta la iaueline:
Il ſort, par cette appelle au combat inuité,
Son courage à la grace ajouſte la fierté:
Tous deux marchent armez de pareilles Zagayes,
Dont le fer émouſſé ne peut faire de playes.
Tous deux paſſent au large, & prennent auec art,
L'eſpace que demande, en l'air, le jet du dard.

Les cheuaux autrefois enſeignez au Manege,
L'vn de Ceriberac, & l'autre de Campege,
Legers à l'eſperon, & dociles au frein,
Se meuuent de tout air, tournent à toute main;
Vont tantoſt terre à terre, & tantoſt à groupades,
Ajouſtent à cent bons, cent ſoudaines paſſades:
Et les cercles qu'ils font, ſoit au trot, ſoit au pas,
Soit meſmes au galop, ſemblent faits au compas.
La poudre ſous le vent en rond piroüettée,
Auec moins de viteſſe eſt en l'air agitée:
Et le feüillage ſec emporté d'vn torrent,
A ſauts precipitez vers la plaine courant,
Suit le long d'vn vallon, d'vne courſe plus lente,
Les tours & les detours de la vague roulante
Les Cheualiers adroits, l'vn ſur l'autre au paſſer,
Lancent les jauelots qui frappent ſans percer.
A leurs coups, les eſcus ſe preſentent ſans crainte:
L'air en éclate au loin, & bruit à chaque atteinte.
A l'enuy les clairons paroiſſent les conter,
Les tambours à l'enuy ſemblent les repeter;
Et le champ, le valon, le riuage repondent,
Au frequent battement des mains qui les ſecondent.
Apres dix iauelots de bel air élancez,
Et d'vn air auſſi beau, des eſcus repouſſez;
On voit les Combattans au ſon de la trompette,
Faire à pas meſurez vers leurs gens la retraitte:
Et tandis qu'ils la font, vn autre bruit plus grand,
Rappelle tous les yeux à la porte du champ. [bales,
En trois rangs, ſix tambours, ſix clairons, ſix tim-
Entrerent ſeparez de diſtances égales:
Leurs longs ſayons, de gris, & d'orangé bandez,
Eſtoient aux entre deux, de gros boüillons ondez:
Et leur front ſe couuroit de toiles ouuragées,
Et de plumes par touffe, à l'entour ombragées.
Douze Pages veſtus de pareilles couleurs,
Suiuoient en quatre rangs, mõtez ſur des Coureurs,

Des maſſes de herons s'éleuoient ſur leurs tocques;
Les bardes des cheuaux luiſoient de pendiloques:
Et l'orangé par tout, auec le gris perlé,
L'argent par tout à l'or artiſtement meſlé,
Faiſoient ſur les girels, & le long des houſſures,
Diuers compartimens & diuerſes figures.
Huit Eſcuyers ſuiuoient; deux Parrains apres eux,
Alloient ſur des cheuaux fiers, agiles, pompeux:
Leurs iuppes à fonds gris, d'orangé fleuronnées,
De grains d'or & d'argent ſe voyoient boutonnées;
Et de meſmes couleurs, leurs manteaux veloutez,
Eſtoient en écuſſon haut & bas clinquantez.
Deux Mores Eſtafiers, de taille geantine,
Bizarres de parure, & barbares de mine;
En ſuite conduiſoient à la main deux cheuaux,
En viſteſſe, en fierté, l'vn de l'autre riuaux,
Qui d'vn ſouffle orgueilleux, & d'vne teſte altiere,
Paroiſſoient deffier les Vents à la carriere.
On dit que vers l'Eufrate, ils n'aſquirent tous deux,
D'vn Courſier, poſſedé d'vn Lutin amoureux;
Et que leur Mere fut vne ieune cauale,
En viteſſe de courſe aux tourbillons égale.
Leur poil eſtoit gris brun, d'orangé tauelé;
L'vn ſe voyoit à l'autre en leurs bardes meſlé;
Et leur long crin friſé, d'vn mélange ſemblable,
Faiſoit vne nuance à l'art inimitable.
Apres les deux Cheuaux, vn Elephant venoit,
Que d'vne longue écharpe vn Amour gouuernoit:
Il auoit ſa teſtiere, il auoit ſa houſſure,
De la meſme liurée, & d'vne autre figure.
Vingt grenades d'argent qui des bardes pendoient,
Sembloient s'entrappeller du ſon qu'elles rendoient:
Et du meſme metal, autant de campanelles,
Sembloient s'encourager à ſonner plus haut qu'elles.
Sur l'enorme animal de la ſorte paré,
Vn Globe s'éleuoit, haut, luiſant, azuré:

La Lune au front cornu s'y voyoit argentée,
Et la Route de l'air d'Eſtoiles marquetée:
On y voyoit le cercle, ou le flambeau du jour,
D'vn mouuement reglé fait ſon oblique tour.
Les Maiſons du Soleil y paroiſſoient brillantes,
D'Animaux *lumineux, & d'Enſeignes ardentes:
Ces Nations de feu, ces Peuples étoilez,
Qui ſe montrent de nuit, qui de iour ſont voilez,
Eſtoient là diſtinguez ſelon leurs differences,
De figures, de rangs, d'aſpects, & d'apparences:
Et tout ce qu'a le Ciel de grand, de concerté,
Dans ce Globe, en bel ordre eſtoit repreſenté.
L'Amour Moderateur eſtoit aſſis au faiſte,
Soit pour le gouuerner, ſoit pour regir la beſte:
Et ſon geſte ſembloit, d'vn abſolu pouuoir,
Faire ſous luy ces feux, & ces cercles mouuoir.
Apres cet animal, porteur de la machine,
Paſſent huit Cheualiers, grands de taille & de mine:
Leur liurée eſt de gris & d'orangé meſlez:
Leurs eſcus en ſont peints, & leurs bois drapelez:
Leurs plumes auec art en paroiſſent ondées:
Leurs lambrequins rayez, & leurs cottes brodées:
Et les douze Eſtafiers, qui marchent apres eux,
De veloux orangé, de ſatin gris pompeux,
Et plus pompeux encor de leur gaze qui brille,
En deux files rangez, terminent l'Eſcadrille.
Si toſt que l'Elephant deuant le Roy paſſa,
Les genoux de reſpect & la teſte il baiſſa:
Et l'Amour gouuerneur de la Boule azurée,
Entonna ce recit d'vne voix meſurée.
Le haut * Monde & le bas, ſont ſuiets à ma Loy;
Les Corps & les Eſprits ne ſont meus que de moy;
Et mon pouuoir connu de toute la Nature,
Fait viure ce qui vit, & durer ce qui dure.
Ce n'eſt que de mes feux que le Ciel eſt paré,
Que le iour eſt luiſant, que l'air eſt éclairé:

Et ce fut de mes feux, & de leurs etincelles, [les,
Que le Monde encor neuf, dans ſes Spheres nouuel-
Vit dez le premier iour, le Soleil s'enflamer,
Et vit la nuit d'apres, les Aſtres s'allumer.
Auſſi, comme ie veux, ie meſure leurs routes, [tes:
Il fait, cõme ie veux, sõbre ou clair dans leurs vou-
Et comme ie preſide aux concerts de leurs corps,
Ie puis, comme il me plaiſt, en rompre les accords.
De ſon dard à ces mots, il frappe ſur la boule,
Elle, s'ouure du coup, s'ouurant elle s'ecoule:
Et ne laiſſe en ſa place, aux yeux du Spectateur,
Qu'vn grand cercle de feu, qui ſerpente en hauteur.
Colligny ſous le nom d'Ardent inextinguible,
Bethunes, ſous celuy d'Ardent imperceptible,
Se trouuent ſous le feu de ce cercle enflamé,
Sans qu'vn de leurs cheueux en paroiſſe entamé.
Chacun de la machine admire la fabrique;
Chacun ſelon ſon ſens le ſimbole ou explique;
Et cependant, l'Amour ſur ce feu balancé,
Acheue par ces mots le recit commencé.
De mon feu s'alluma cette ardente Ceinture,
Inacceſſible aux yeux de la baſſe Nature;
La flame en eſt egale, & tranquile en tout temps:
Elle regne au deſſus de la pluye & des vents:
Et les Demons autheurs du trouble & des tẽpeſtes,
Iuſqu'à ſa region n'éleue point leurs teſtes.
Auſſi rien ne l'abbat, rien ne la rallentit;
Elle agit ſans dechet, ſans emprunt elle vit;
Et de ſon propre fonds, ſans corps entretenuë,
Elle n'eſt qu'aux Eſprits & qu'aux Sages connuë.
Ces Cheualiers ardens, de ſes flames nourris;
Viennent en ſouſtenir l'innocence & le prix:
Et ces Braues, Tenans du froid & de la glace,
S'ils ne cedent bien-toſt le pas à leur audace, [feux,
A leur honte apprendront, qu'il n'eſt point ſans mes,
Ny d'Eſprit éleué, ny de Cœur genereux,

Le recit acheué les Cheualiers deſcendent,
Sautent ſur leurs cheuaux, vers les Tenans ſe rẽdent.
Colligny, ce iour là, s'eſtoit voulu parer,
De tout ce qui pouuoit les regards attirer.
Sur ſes armes d'argent, richement burinées,
Paſſoit vn double tour de pierres enchaiſnées.
Ouurage prophetique, où ſe voyoient de rang,
Les portrais des Beautez promiſes à ſon ſang.
L'Aſtrologue Segur en fit voir les viſages,
Les deſtins fortunez, les nobles mariages.
Gazaillon qui les vit, en prit les premiers traits,
Et de taille d'épargne en graua les portraits.
Là ſe voyoit briller, ſur chaque Cornaline,
Et ſur chaque Turquoiſe, vne ieune Heroïne:
Vn grand Aigle, à chacune étaloit en blaſon,
De ſon futur Epoux la race & la maiſon.
Le plus rare trauail, eſtoit ſur vne Agate,
Dont la taille correcte, autant que delicate,
L'Hiſtoire de Meliſſe en petit exprimoit;
Et de l'eſprit de l'art, la matiere animoit.
On voyoit, comme apres ſon heureuſe naiſſance,
Les Graces prenoient ſoin de ſa premiere enfance;
Vn eſſain voltigeant, de miel la nourriſſoit,
Des Cignes l'endormoient, vn Amour la berſoit.
Plus bas, d'vn Eſprit ſaint l'Image lumineuſe,
L'oſtoit d'entre les bras d'vne Furie affreuſe:
Contre elle de courroux le Monſtre ſe dreſſoit,
Et de ſon front hideux les ſerpens heriſſoit.
Ailleurs on la voyoit ſur vne roche verte,
La Lyre entre les mains, & la bouche entre-ouuerte,
Aux Nimphes, aux Amours, aux Sirenes chanter;
Et du ſon de ſa voix les Zephirs arreſter.
Les Muſes alentour, en corps eſtoient aſſiſes,
De l'eſſor, & du feu de ſon Ame ſurpriſes,
Et dans la troupe, Orphée à ſes vers attentif,
Sembloit de ſon Eſprit auoir l'Eſprit captif.

L'armet ne cedoit point en luſtre à la cuiraſſe ;
L'Aigle des Collignis altier & plein d'audace,
Sur la cime éleué d'or bruni flamboyoit,
Et tout preſt à voler, ſes aiſles déployoit.
Douze plumes en feu, voltigeant ſous ſa ſerre,
Repreſentoient aux yeux les pointes du tonnerre :
Sur ſon front, vn Amour d'autres feux brandiſſoit,
Et les Eſprits pluſtoſt que les corps menaçoit.
Dans ſon Eſcu luiſoit vne * pierre enflamée
Au grand vent, à la pluye, à l'orage allumée :
L'air en onde au deſſus en vain ſe diſtilloit ;
Plus il pleuuoit ſur elle, & plus elle bruſloit :
Et l'ame, en Caſtillan, d'or & de laque peinte,
Aſſeuroit qu'aucun temps ne la verroit éteinte.
Bethunes d'autre part, ſur le caſque portoit,
Vn pennache cendré qui par touffe flottoit.
Sa cotte eſtoit de gris, & de gris ſon armure ;
Mais par vne ſçauante & rare ciſelure,
Cent batailles, d'vn art en ce temps là nouueau,
S'y voyoient par le feu peintes en couleur d'eau.
Dans ſon large pauois, vn * grand Mont en deuiſe,
De cendres & de neige auoit la teſte griſe :
Vne fumée en l'air, du ſommet s'éleuoit ;
En cachette le feu par boüillons la ſuiuoit :
Et le mont ſe plaignoit, d'auoir contre nature,
L'embraſement dedans, & dehors la froidure.
Le Courſier plein de feu dans tous ſes mouuemens,
N'auoit que de la cendre en ſes harnachemens ;
Et par ce gris cendré, Behunes, de ſon Ame,
Découuroit le reſpect, & receloit la flâme.
Que l'Amour eſt ſubtil ! qu'il eſt contagieux !
Il gliſſe par l'oreille, il entre par les yeux ;
Quelquefois ſous le deuil, d'autres fois dans la ioye :
Et pour gaigner le cœur, il tente toute voye.
Il eſt vray que ſes traits, dangereux en tout temps,
Sont touſiours acerez, & touſiours ſont ardents :

Mais quand la trempe en eſt faite aueque des larmes,
Qui peut leur oppoſer, d'aſſez ſolides armes ?
Bethunes autrefois inuincible à ſes traits,
Ouyt de Liſamante à peine les regrets,
Vit à peine ſes pleurs, comme perles s'épandre,
Qu'il ſentit à ſon cœur, vn feu nouueau ſe prendre.
La pitié l'alluma, la vertu le nourrit,
D'vn ſilence obſtiné le reſpect le couurit:
Et ne preſumant, plus de s'y rendre inſenſible,
Tout ſon effort n'alloit qu'à le rendre inuiſible.
En ce riche appareil, les Cheualiers ardens,
Vont toucher de l'épée aux deux Eſcus pendans.
Les Tenans que ce ſigne à la deffence appelle,
Engagent leur brigade en la meſme querelle.
Elle va fierement apres eux, le fer haut;
Les Aſſaiſſans, en corps, s'appreſtent à l'aſſaut:
Les tambours, les clairons, les cors, les attabales,
Rangez de part & d'autre, en deux troupes egales,
Animent à l'enuy, par leurs bruians accords,
L'adreſſe des adroits, & la force des forts.
On s'ébranſle, on ſe ioint, on ſe meſle, on ſe pouſſe,
Le combat eſt ardent, mais ſon ardeur eſt douce:
Les coups ſont innocens; & le fer rabatu,
Ne montre qu'en éclairs & qu'en bruit ſa vertu.
Les harnois, les eſcus, les cimiers en reſonnent:
Les oreilles long-tẽps ſous les pots en bourdonnent:
Et dans tout ce grand bruit, de pouſſans, de pouſſez,
De courans, de courus, de chaſſans, de chaſſez;
Sous des coups qui pourroient étonner des enclumes,
Il ne ſe voit tomber, que des pointes & de plumes.
Ainſi, d'vne Falaiſe, ou d'vn roc eſcarpé,
Que les ans & les flots ont à demy ſapé;
On voit auec plaiſir, ſous les ondes tranquiles,
Les Saumons diuiſez par bandes & par files,
Contre-faire vne attaque, vn Tournois imiter,
Combattre de la queüe, & du muffle hurter:

Et par mille detours, & mille caracoles,
Repreſenter ſans art les leçons des Ecoles.
Leur combat innocent le peſcheur rejoüit :
De leur dos argenté l'écaille l'ébloüit :
Et des Sables prochains, d'vne conque perlée,
Le Trompette marin leur ſonne la meſlée.
Deſ-ja tous les Partis par Eſcadres rangés,
Apres le Tournois fait, & les prix ajugés,
S'apreſtoient à filer le long de la Carriere ;
Quand deux cors Sarrazins ſonnans à la barriere,
Y rappellent les yeux aueque les Eſprits.
Du ſpectacle qui s'offre également ſurpris.
On voit vn Cheualier de façon barbareſque,
De taille geantine, & d'armure Moreſque,
Qui le caſque baiſſé, le long bois à la main,
D'vne voix arogante & d'vn geſte hautain ;
Se preſente pour faire épreuue de ſa lance,
Contre ſix, des Iouſteurs les plus fiers de la France.
Le Roy conſent qu'il entre ; & le fort Ioſſerant,
Par ſon choix le premier dans la Lice ſe rend.
L'orgueilleux Inconnu tous les regards attire ;
L'vn admire ſon port, l'autre ſa taille admire :
Mais c'eſt auec horreur, qu'on voit en ſon pauois,
Deux * haches en ſautoir, ſur des teſtes de Roys ;
Et deux mots à lentour, en lettres burinées,
Qui diſent qu'il en veut aux teſtes couronnées.
Ses Valets à cheual, tous en Mores couuerts,
De manteaux voltigeans, moitié bleus, moitié verts,
Portoient, pour égaler ſes lances à ſa force,
Des ſapins ébranchés & reueſtus d'écorce.
Si toſt, que Ioſſerant dans la Lice parut,
La lance bas ſur luy, le Barbare courut :
Du coup, qui fut pareil à celuy du tonnerre,
Son cheual ébranlé poſa la croupe à terre :
A peine Ioſſerant les étriers conſerua ;
Et l'Etranger vainqueur ſa carriere acheua.

Sergines, Ibelin, Aſpremont qui ſuiuirent,
Tout Braues qu'ils eſtoient, les arçons y perdirent:
Et Ioinuille s'offrant à la iouſte apres eux,
Pour eſtre plus adroit, n'en fut pas plus heureux.
Chaſtillon qui parut le dernier dans la Lice,
Quoy qu'il y fuſt dreſſé, par vn long exercice,
Et qu'il euſt emporté le prix en vingt Tournois,
Fut vaincu du Barbare, & ploya ſous ſon bois.
Cela fait, d'vne mine auſſi fiere que vaine,
A la teſte du champ le vainqueur ſe promeine:
Et d'vn geſte arogant, d'vn regard ſourcilleux,
Fait à tant de Seigneurs vn cartel orgueilleux.
Vn des ſiens cependant, qui vers le Roy s'auance,
De ſa part le prouoque à courir vne lance.
Cet inſolent deffi des Seigneurs rejetté,
Eſt du Monarque ſeul hardiment accepté.
Il croit, du nom François, deuoir vanger l'injure,
Et pour l'honneur commun, ſubir cette auanture.
En vn moment armé de caſque & de harnois,
Il monte Fulgurin, ſe charge d'vn long bois,
Le Courſier glorieux ſous vn ſi braue Maiſtre,
Fait par cent bonds legers ſon adreſſe paraiſtre:
Et ſemble preſager par ſon hanniſſement,
Du combat que l'on craint l'heureux éuenement.
Cependant l'Inconnu retourné dans la Lice,
Trame * vne épouuantable & cruelle malice.
Il prend pour l'accomplir, vn pin noueux & vert,
Armé d'vn long acier ſous l'écorce couuert:
Et va contre Louys, qui contre luy n'aporte,
Qu'vne lance ſans fer, quoy que peſante, & forte.
Au ſignal de partir ſonné de tous coſtés,
Les courſiers par le flanc, par l'oreille excités,
Vont d'vne courſe égale à celle d'vn orage,
Que le Demon de l'air mene à quelque naufrage.
Le coup de l'Eſtranger à la gorge porté,
Eſt par le Prince adroit auec art éuité:

Le fer en gauchiſſant, gliſſe ſur l'epauliere ;
L'ecorce qui ſe rompt l'expoſe à la lumiere :
Et ſon funeſte éclat excite de longs cris,
Parmy les Spectateurs de la fraude ſurpris.
La lance de Louys auec effort briſée,
Où l'adreſſe le bras conduit par la viſée,
Fait perdre les arçons au Barbare étonné,
Et pour comble de mal, du long bois tronçonné,
Vn éclat rencontrant ſa viſiere mal jointe,
Va iuſques au cerueau le bleſſer de ſa pointe.
Vn ſeul œil luy reſtoit, qui du front luy ſaillit,
Et donne yſſuë au ſang, qui par boüillons iaillit :
Et malgré ſa fierté, ſa douleur la plus forte,
Tandis que ſon cheual ſans conduite l'emporte,
Fait retentir la lice, & fremir les Eſprits ;
De blaſphemes meſlés à d'effroyables cris.
Ainſi court le Taureau le long de la prairie,
Lors que piqué du taon, qui le met en furie,
Il remplit les valons de ſa terrible voix :
De regrets repetés il eſtonne les Bois.
Il n'eſt fleuue ny mont qui ſa courſe retardent :
Les Bergers & les chiens en crainte le regardent :
Et l'on oyt de l'herbage, auec gemiſſement,
Les Geniſſes repondre à ſon mugiſſement
Le Roy court au bleſſé ; veut que tout on eſſaye,
Soit pour le retenir, ſoit pour penſer ſa playe :
Mais tout s'eſſaye en vain ; rien ne peut l'arreſter ;
Rien ne le peut reduire à ſe laiſſer traiter.
Là, quoy qu'à mots coupez, & grondant, il explique,
Le malheureux ſuccés de ſon deſſein tragique.
On comprend qu'il eſtoit lié de parenté,
Au Vieillard Aſſaſſin des Roys ſi redouté :
Que venu de ſa part, au bruit de l'entrepriſe,
Faite ſur vne Terre à Mahomet ſoûmiſe ;
Il auoit crû deuoir aſpirer à l'honneur,
D'en arreſter le cours, tuant l'Entrepreneur.

Et que la Iouſte ouuerte ayant fait ouuerture,
Aux moyens d'acheuer cette noble auanture;
Le Ciel jaloux auoit voulu que le bon-heur,
Dans vn ſi haut deſſein, manquaſt ſeul à ſon cœur.
A ce recit, chacun benit la prouidence,
Qui de jour & de nuit en garde ſur la France,
Etendant ſur le Roy, ſa longue & forte main,
L'auoit rendu vainqueur du Iouſteur inhumain.
Mais le Roy, d'vn coup ſeul, auſſi iuſte que rare, [re,
Vainqueur de tous les ſiens, non moins que du Barba-
D'vne excés de bonté couronnant ſa valeur,
Veut de ſon ennemy conſoler le malheur;
Et pour le renuoyer, fait freter vne barque, [que,
Qu'il charge de preſens dignes d'vn grand Monar-
La feſte dans le Camp tout ce jour là dura:
La nuit, de ſes flambeaux en ſuitte l'éclaira.
Il s'y fit vn Tournois, où de longues fuſées
Seruoient aux combatans de lances embraſées:
Leurs Eſcus flamboyans paroiſſoient des Soleils;
Leurs coutelas eſtoient à des foudres pareils;
On voyoit ſur leurs pots voler au lieu d'aigretes,
Des flames qui ſembloient de mobiles Cometes:
Et leurs cheuaux houſſez de feux étincelans,
Egaloient ces Courſiers lumineux & bruſlans,
Qui de flames bardez, ſortant du ſein de l'onde,
De leurs nazeaux ardens ſouflent le jour au Monde.
Coucy fut l'Inuenteur de ce nouueau Tournois,
Où la Nature vit contre ſes propres loix,
Des feux guerriers & doux, ennemis & paiſibles;
Des feux bruſlans aux yeux, au toucher inſenſibles:
Et de ces feux pompeux cent Cheualiers armez,
D'vne valeur de montre & ſans haine animez,
Sembloient aux Spectateurs, des Planetes ſur terre,
De concert deſcendus pour ſe faire la guerre.
Les Porteurs eternels des flambeaux de la nuit,
Qui fourniſſoiẽt leur courſe, en cadẽce & ſans bruit,

Parurent pour mieux voir, cette Feſte guerriere,
S'approcher de plus prés, & doubler leur lumiere.
La nuit en fut plus claire, & l'Aube à ſon retour,
Rougit de luy trouuer quelque aduance de jour.
Par ces combats de feu la feſte ainſi finie,
Au concert d'vne longue & guerriere harmonie;
Pour la marche du Camp les ordres ſont donnez,
Les poſtes & les rangs ſont aux Chefs aſſinez;
Et chacun ſe prepare à ſuiure ſa Banniere,
Dés que le iour rené rougira de lumiere.

REMARQVES.

* *D'Vne fille auoit encor, &c. pag.* 99. Le corps de cette deuiſe & Dafné, aymée d'Apollon, & changée en vn laurier.

* *A qui fuyoit l'Amour, pag.* 99 Le mot veut dire qu'on va à la gloire par la fuite de l'amour, comme il arriua à Dafné, qui fut changée en vn laurier, & deuint glorieuſe ayant fuy l'amour d'Apollon.

* *Sans eſtre amoureux pag.* 99. Cette deuiſe qui a pour corps le Roy des Abeilles, qui n'engendre point, declare aſſez bien, que la valeur peut eſtre ſans l'amour.

* *La Salamandre épriſe pag.* 102. On croit que la Salamandre vit de feu & ſe nourrit dans le feu.

* *Du tour de ſa couronne pag.* 102. Le mot de cette deuiſe, qui a pour corps, vne Salamande en feu & couronnée, veut dire, que le luſtre des couronnes, n'eſt point obſcurcy par le feu de l'amour honneſte.

* *Deux Princes de l'Empire, pag.* 104. Ces Princes ſont Conradin & Mainfroy, que Charles d'Anjou deffit en bataille, eſtant deſia Roy de Sicile.

* *Quand*

* *Quand Parthenope vit pag.* 105. La ville de Naples estoit nommée Parthenope par les Anciens.

* *L'Isle au triple Promontoire pag.* 105. C'este Isle est la Sicile qui a la figure d'vn Triangle & vn Promontoire à la pointe de chaque angle.

* *Phenix enflamé pag.* 106. Le Phenix est assez connu par son nom : Il est mis icy pour le simbole d'vn amour honneste & durable.

* *Deux Licornes de front pag.* 106. Vn char qui porte le simbole de l'Amour honneste, ne deuoit estre attelé que de Licornes, qui sont naturellement amies de la pureté.

* *Vne ieune cochere pag.* 106. A ce char attelé de Licornes, il falloit vne Vierge pour Cochere; parce que les Licornes sont amies des Vierges.

* *Où l'eternel Oyseau pag.* 107. C'est le Phenix, qui n'engendre point, & qui ne meurt point, parce qu'il renaist de ses cendres.

* *Ce feu paisible, egal, &c. p.* 107 C'est la Sphere du feu Elementaire, qui sert de corps à la Deuise, où se represente vn amour tousiours pur & tousiours egal.

* *D'Animaux lumineux, &c. pag.* 111. Ce sont les douze Signes, qui seruent comme d'enseignes aux douze Maisons du Soleil.

* *Le haut Monde pag.* 111. C'a esté l'opinion de quelques Philosophes, que le Monde auoit esté tiré du Chaos par l'Amour, & qu'il ne se conseruoit que par l'Amour.

* *Vne pierre enflamée pag.* 114. C'est vne pierre, laquelle vne fois ayant pris feu, ne se peut iamais eteindre. Icy elle sert de corps à vne Deuise qui represente vn amour constant.

* *Vn grand mont en deuise pag.* 114. Ce mont est le mont Gibel qui se voit en Sicile. Il est couuert de neige & iette du feu; & par là il represents vn

amour diſcret, & caché ſous vne froideur apparente.

* *Deux haches en ſautoir pag* 116. Le Prince des Arſacides faiſoit porter deuant ſoy, vne hache reueſtuë des couſteaux qu'il deſtinoit au meutre des Roys Chreſtiens.

* *Trame vne épouuentable pag.* 117. Ioinuille rapporte, que deux Aſſaſſins furent enuoyez par le Prince des Arſacides, pour tuer Saint Louys. Cette verité eſt moins belle dans l'Hiſtoire, que dans la fable de cet Epiſode.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE CINQVIESME.

SI toſt que vers les bords, d'où nous vient le Soleil,
Le iour parut rayé de blanc & de vermeil;
Louys qui de l'Aurore, auoit par ſa priere,
Preuenu le reueil, deuancé la lumiere;
Voulut que les clairons, par de longs roulemens,
Annonçaſſent la marche en tous les Logemens.
A ces vens animez les tambours repondirent;
De leur terrible accord les plaines retentirent;
Tous les Corps, au ſignal, en ordre delogez,
Autour de leurs Drapeaux ſont par files rangez.
Et tant de bataillons differens en figures,
Inegaux en puiſſance, & diuers en armures;
A la marche des Chefs marchant également,
De leurs yeux, de leurs mains prennẽt le mouuement.

L'air s'embraſe à l'entour, la terre eſt allumée,
Des feux d'or & d'acier, qu'au loin jette l'Armée:
Et la pouſſiere encor ſemble vouloir en l'air,
Ioindre au feu la fumée, & la nuë à l'éclair.
Piques, lances, drapeaux, à leurs rangs, à leurs files,
Paroiſſent des foreſts luiſantes & mobiles;
Et les pieds des cheuaux qui battent le terrain,
Répondent de meſure aux concerts de l'airain.
Eſprit moteur des Iours, directeur des Années,
Par qui ſont les Saiſons de concert gouuernées;
Eclaire icy ma veuë, & des Siecles paſſez,
Retrace deuant moy les portraits effacez;
Ou permets, qu'éleué moy-meſme à cet eſpace,
Où iamais rien ne change, où iamais rien ne paſſe,
I'en rapporte icy bas, quelque trait de clarté,
Qui faſſe luire aux yeux de la Poſterité,
Les Peuples & les Chefs, qui la Croix embraſſerent,
Et ſous Louys croiſé dans l'Egypte paſſerent.
Tu les ſçais, toy qui ſçais le preſent retenir,
Le paſſé rappeller, auancer l'auenir;
Et qui de tous les Temps, lis en toy ſans memoire,
La ſuite permanente, & l'eternelle Hiſtoire.
Vn Party de Coureurs auec choix depeſché,
Fait comme vn Corps de garde errant & detaché;
Et pour la ſeureté de la marche commune,
Court des premiers perils la premiere fortune.
Le Commandeur Bichers qui la troupe conduit,
Aux combats, aux traittez également inſtruit,
Sert du bras & du ſens, & porte à tout vſage,
Vn Soldat dans le cœur, & dans la teſte vn Sage.
L'Armée en eſcadrons ſuit ce Corps auancé,
Le *Temple ſous Connac à la teſte eſt placé;
Sous le braue Connac, qui fait aſſez paraiſtre,
Qu'il eſt de tout cet Ordre, & le Chef & le Maiſtre.
Les gages qui luy ſont reſtez de cent combas,
Font l'honneur de ſa teſte & l'honneur de ſes bras,

Et ſes Vertus cent fois au Leuant couronnées,
Ioignent vn poids de gloire au poids de ſes années.
Robert Comte d'Artois le ſuit au premier rang,
Pour eſtre des premiers à répandre ſon ſang:
Le Roy pour l'aguerrir, laiſſe à ſa belle audace,
Le peril & l'honneur de cette illuſtre place.
La lueur de ſes yeux & le feu de ſon cœur,
A ſon harnois doré ſemblent donner couleur:
Et pour mieux exprimer, que ſa plus forte enuie,
Eſt plus du grand éclat, que de la longue vie;
En or, ſur ſa Cornette, vn precieux éclair,
S'éteint en meſme temps qu'il s'allume dans l'air.
De la Comté d'Artois ſix cens lances venuës,
D'Archers & de Piquiers en deux Corps ſouſtenuës,
Répondent de la mine au Chef qui les conduit;
Et donnent ialouſie à la troupe qui ſuit.
Elle eſt forte & nombreuſe; & vient de cette plaine,
Où d'vne part la Marne, & d'autre part la Seine,
Sans arreſt ſe cherchant, arrouſent de leur cours,
Le pied de cent chaſteaux & le ſein de cent bourgs.
En ce Corps ſont placez, ceux des riues où l'Aiſne,
De gerbes couronnée auec pompe ſe traiſne:
Ceux du fertile bord, où la Meuſe au berceau,
De ſes pleurs en naiſſant ne forme qu'vn ruiſſeau:
Ceux qui fendent la terre, où l'Ourſe lente & morne,
A l'ombre des peupliers cache ſa froide corne:
Et ceux de ces vallons, où d'vn cours diligent,
L'Aube traiſne à longs plis ſes flots friſez d'argent.
Thibaut * qui regne ſeul en ce riche domaine,
A ſes frais les ſoudoye, en perſonne les mene.
Il a dans vn corps ſec vne verte vigueur;
La cendre eſt ſur ſa teſte & le feu dans ſon cœur;
Et par vn ſort meſlé, vieil Amant & vieux Braue,
Capitaine captif, & Conquerant eſclaue;
Il traiſne juſqu'au Nil, de celle qui le prit,
Les fers ſous la cuiraſſe, & le joug dans l'Eſprit.

L'argent ſur ſon harnois, l'argent ſur ſa cornette,
Le blanc de ſon cheual, le blanc de ſon aigrette,
De ſon baudrier perlé le blanc & riche tour,
Diſent à tous les yeux que * Blanche eſt ſon amour:
Et du * Gibel ardent les neiges & la flame,
Montrent ſur ſon Eſcu ce qu'il cache en ſon ame.
Ainſi Champagne marche & Bourgongne la ſuit,
A ſa teſte, ſon Duc d'or & de pourpre luit;
L'or eſt ſur ſon armet, la pourpre en ſa banniere,
Qui belle de façon & riche de matiere,
Par des * feux en Deuiſe, exprime de ſon cœur,
Les deſſeins genereux & la noble chaleur.
La troupe qu'il commande, actiue & vigoureuſe,
Au trauail endurcie, au peril courageuſe,
Brille du pur eſprit de ces vins forts & doux,
Qui ſe boiuent aux bords de l'Yonne & du Doux.
Apres marchent deux corps enuoyez de la Grece,
En courage pareils, & pareils en adreſſe.
On les croit deſcendus de ces Grecs d'autrefois,
Qui vainqueurs de l'Aſie & domteurs de ſes Roys,
Aſſeruirent le Tigre, & l'Eufrate attacherent;
Le Sceptre de l'Empire aux Perſes arracherent;
Et porterent les Arts à ces bords rougiſſans,
Où l'onde ſert de lit aux Soleils renaiſſans.
De ces Peres fameux, les noms & la memoire,
Qui combattent encor, & regnent dans l'Hiſtoire,
Leur inſpirent vn air de gloire & de valeur;
Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur; [les,
Et pour mot, au marcher, par leurs rangs, & leurs fi-
On n'entend reſonner * qu'Arbelle & Thermopiles.
A leur teſte, Alexis Philoſophe & vaillant,
N'a rien ſur ſon cheual, rien ſur ſoy de brillant:
Son caſque eſt ſans cimier, & ſa cuiraſſe eſt brune;
Sa banniere eſt ſans or, & d'étoffe commune,
Vn Cube qui s'y voit de quatre vents battu,
De ſon Ame immobile exprime la vertu:

Et ſur ſon Eſcu noir, vne Fortune peinte, [te ;
Sans couronne, ſans rouë, & de chaiſnes contrain-
Semble dire du geſte, à faute d'autre voix,
Qu'en dépit du hazard les Sages ſont ſes Roys.
Le Corps qui marche apres ſous diuerſes bannieres,
Eſt de ces Nations robuſtes & guerrieres,
Qui tiennent les climats d'où jadis les Normans,
Par peuplades ſortis & par débordemens,
Occuperent les bords de cette riche plaine,
Où l'Ocean reçoit le tribut de la Seine.
Schomberg le plus hardy, comme il eſt le plus fort,
Va des premiers au front de ces bandes du Nord.
La gloire que Rodolfe a promiſe à ſa Race,
Eleue ſon eſpoir, confirme ſon audace ;
Et deſia par auance il ſe tient couronné,
Du laurier auenir à ſon nom deſtiné.
Ce Corps marche, ſuiuy d'vn autre Corps d'elite
Des plus petits en nombre, & des grands en merite :
Il eſt de ce Pays aymable & fortuné,
Où l'Arne eſt en tout temps d'Orangers couronné :
Et la belle Florence eſt de cette Milice,
Des plus leſtes du Camp, l'agreable Nourrice.
En chaleur de courage, en lumiere de ſens,
Barberin ſurpaſſoit tous ces braues Toſcans.
Sur ſes armes, au feu, d'vn bel art colorées,
Et de taille d'épargne au cizeau figurées,
Se voyoient des lauriers, où des eſſains voloient :
Et des rayons de miel, en larmes d'or couloient.
Sur ſon Eſcu d'azur, trois * Abeilles brillantes,
Qui de tous ces eſſains paroiſſoient les regentes,
Se vantoient de ſçauoir, au doux ioindre le fort ;
Et mettre la Valeur, & les Graces d'accord.
On dit, qu'encore Enfant dormant ſur la prairie,
Qui fait au cours de l'Arne vne lice fleurie ;
D'vn laurier, qui ſur luy ſes rameaux étendoit,
Et des traits du Soleil, ſa teſte deffendoit ;

Vn eſſein attiré des fleurs de ſon viſage,
Bien loin de le bleſſer, & de luy faire outrage,
Sur ſes mains, ſur ſon front, ſur ſes levres paſſa,
Et des filets de miel en paſſant y laiſſa.
Prodige merueilleux, qui luy fut vn augure,
De la gloire promiſe à ſa Race future!
Les Abeilles depuis, furent de ſa maiſon,
Le Symbole heroïque, & l'illuſtre blaſon.
Les ſiens touſiours depuis, Maiſtres en l'art de plaire,
Qui par le droit du ſang leur eſt hereditaire,
Sans guerre conquerans, & ſans armes vainqueurs,
Sur l'Arne & ſur le Tibre ont gagné tous les cœurs.
Mais le Neueu d'Vrbain, le genereux Antoine,
A plus de part qu'aucun à ce beau Patrimoine:
Il eſt pront à promettre, à donner il eſt pront;
Rien n'echape aux filets que les Graces luy font:
Et le miel de ſa Ruche, eſt vn charme à tout prendre,
Deuant quelques Eſprits, qu'il ſe plaiſe à le tendre.
Ainſi va Barberin, ſouſtenant de ſon cœur,
Meſurant à ſon ſens l'eſpoir de ſa grandeur.
Apres, ſuit la Bataille en dix corps partagée;
La Nobleſſe eſt au front par cornettes rangée:
Beaujeu qui la commande à la vigueur des ans,
Ajouſte vne valeur courageuſe & de ſens.
Sur ſa banniere en or, * le Lyon de ſa Race,
D'vne belle action répond à ſon audace:
L'air qui le bat luy donne & voix & mouuement;
On diroit qu'il rugit, qu'il a du ſentiment:
Et teint encor du ſang où ſes ongles tremperent,
Quand deuant Taillebourg l'Anglois ils dechirerent,
Deſia du ſang du Perſe & du Turc alteré,
Il paroiſt de la dent au combat preparé.
Par vn ſi noble Chef la Nobleſſe conduite,
Luy fait vne éclatante & glorieuſe ſuite.
Ioinuille, Valery, Sainte-Maure, Aſpremont,
Marchent aux premier rangs qui cõpoſent le front.

Là ſont les deux Nemours, les deux Bruns & Sergi-
Braues également de courage & de mine. [ne,
Là Ioſſerant ſe voit, Ioſſerant dont le bras,
Sortit victorieux de trente-cinq combas;
Et peupla des Chaſteaux, tapiſſa des Egliſes,
De corcelets captifs & d'Enſeignes conquiſes.
Là mille autres encor, par leur valeur connus,
Sont des riues de Seine & de Loire venus:
Les bardes, les cimiers, les houſſes, les bannieres,
Diuerſes de couleurs, & riches de matieres,
Expriment en figure, & font voir en blaſon,
De chacun le deſſein, l'eſprit & la maiſon.
La troupe qui les ſuit, magnifique & nombreuſe,
Eſt de cette Cité ſi vaſte & ſi pompeuſe,
Qui ſans iamais ſemer, ſans moiſſonner iamais,
Abondante en la guerre, abondante en la paix,
Tient la cauſe commune à la ſienne engagée,
Et dans la France fait vne France abregée.
Sur leur grand Etendart, * leur Nauire flottant,
Semble épuiſer l'haleine & la force du vent:
D'vn taffetas ondé la vague glorieuſe,
Sans eau luy fait en l'air vne mer precieuſe:
Et cette feinte mer, qui le porte & le ſuit,
Contrefait de la vraye & l'enflure & le bruit. [de,
Montmorency qui marche au front de cette ban-
A le cœur haut & fier, a l'ame droite & grande:
Sur ſon bras vn Eſcu prophetique & fatal,
Plus ferme que l'acier, plus clair que le criſtal,
Fait de ſa Race auguſte, en figures paraiſtre,
Les Heros deſia nez, & les Heros à naiſtre.
Là d vn cœur indontable & d'vn bras conquerant,
Mathieu vainqueur d'Othon & donteur de Ferrand,
Ionche de Vallons morts la plaine de Bouines;
Et fait de ſang Flamand ondoyer des rauines.
Là ſous le grand Bouchard, les * Leopards ſanglans,
Laiſſent à Taillebourg leurs ongles & leurs dents;

Par vn autre, l'Anglois repoussé iusqu'à Douure,
Pasle, deffait, tremblant de ses Dunes se couure.
Là publique victime, & victime d'honneur,
Charles s'offre à la Mort, mais la Mort en a peur;
Et n'osant l'accepter, à la Vertu le donne,
Qui malgré la Fortune à Tournay le couronne.
Leurs Neueux en leur rãg, tous braues, tous humains,
Ont la palme à la teste & les armes aux mains.
Sous Anne qui les suit, les Aigles fugitiues,
Laissent auec leur sang, leurs dépoüilles captiues:
Et son Fils grand par tout & par tout glorieux,
Ajouste ses Lauriers à ceux de ses Ayeux.
Henry le moins heureux & le plus plein de gloire,
A les Graces à gauche, à droite a la Victoire.
Des Enfans emplumez voltigeans à l'entour,
Portent des cœurs liez auec des lacs d'amour.
D'autres plus grãds de taille, & de mine plus braues,
Menent comme en triomphe vne chaisne d'esclaues;
Et d'autres apres eux, vont courbez sous le faix,
Des simulacres d'or, ciselez de ses faits.
La Fille de la Mer, l'orgueilleuse Rochelle,
Tant de fois insolente & tant de fois rebelle,
Pleure là ses Nochers, qui vaincus sur les flots,
A l'Anchre de Henry sont liez dos à dos.
Là, les Alpes en l'air à leurs neiges connuës,
Font paresstre l'orgueil de leurs testes cornuës:
Là, Suse, Marignan, & Veillane grauez.
De pieces de raport sont peints & releuez:
Et l'Eridan captif, & de ses pertes morne,
D'entre ses joncs à peine ose leuer la corne.
D'autre-part, vn nuage affreux & menaçant,
Sur le Victorieux pousse d'vn mauuais vent,
De feux entre-couppez éclate sur sa teste,
Et semble à ses Lauriers presager la tempeste.
D'vn autre feu plus pront, vn Ange enuironné,
Et de rayons plus purs & plus doux couronné,

Sur vn char lumineux, l'enleue de l'orage ;
Et ne laisse de luy sur terre que l'Image.
Felice la reçoit ; Felice à qui l'Amour,
D'vn funebre flambeau fait vn funeste iour.
Prez d'elle, d'vn grand deuil les Vertus sont voilées ;
Les Graces sans atour y sont écheuelées,
Et d'vn riche labeur, les Amours artisans,
Y dressent * vn tombeau, qui doit vaincre les ans.
Du geste & du regard, la nouuelle Artemise,
Gouuerne les Ouuriers, dirige l'entreprise ;
Et forte en sa douleur, jalouse de son deuil,
Fait à son Mary mort, de son cœur vn cercueil.
Du centre de l'Escu que deux festons couronnent,
Il s'éleue * vne Fleur que trois * Lys enuironnent :
D'vn mirthe, ces trois Lys l'vn à l'autre liez,
Sont d'vne douce etreinte autour d'elle pliez :
Et font, de leur lumiere à ses beautez vnie,
Eclater le concert, & briller l'harmonie.
Cet Escu fait au Ciel, & du Ciel apporté,
Par vn Ange à Mahy fut iadis presenté ;
A ce * fameux Mahy, dont l'ame forte & belle,
Premiere baptisée, & premiere fidelle ;
Par vn exemple illustre & qui tousiours luira,
Sous le joug de la Croix le * Sicambre attira.
Montmorency couuert de cette noble Histoire,
D'vn pas ferme & constant marche droit à la gloire :
Et le fier Escadron à sa charge commis,
Desia semble des yeux chercher les Ennemis.
Ceux de Reims apres eux, & ceux de la Montagne
D'où la Marne à lõgs tours descẽd vers la Chãpagne,
Gents de trait & Piquiers, par leurs Prelats menez,
Suiuent leurs Etendars de Mithres couronnez.
En suite l'Oriflame ardente & lumineuse, [se,
Marche sur vn grand char, dont la forme est affreu-
Quatre enormes Dragons d'vn or sombre écaillez,
Et de pourpre, d'azur, & de vert émaillez,

Dans quelque occaſion que le beſoin la porte,
Luy font vne pompeuſe & formidable Eſcorte.
Des grenas arrondis dans leurs terribles yeux,
Font vn ſang éclatant, font vn feu precieux :
Et ſi ce feu paroiſt allumer leur audace,
Auſſi paroiſt ce ſang animer leur menace.
Le char roulant ſous eux, il ſemble au roulement,
Qu'il les faſſe voler aueque ſifflement :
Et de la poudre, en l'air, il ſe fait des fumées,
A leurs bouches du vent & du bruit animées.
Quatre Barons fameux ſont Gardes établis,
Du celeſte Etendart & du deſtin des Lys.
Là, Maillé de courage & de taille heroïque,
Sur ſa lance appuyé, reſue au ſens prophetique,
Des images qu'il vit de ſa Poſterité,
Quand Merin luy montra ſon miroir enchanté.
De ce noble auenir les illuſtres figures,
Offrent à ſon Eſprit diuerſes auantures :
Il conte, des lauriers ſur ſes branches antez,
Les ſions genereux pouſſans de tous coſtez.
De l'vne * de ſes Fleurs, de gloire enuironnée:
Il voit de trois Lys d'or la teſte couronnée,
Mais vers les bords Toſcans, d'vn Vaiſſeau fracaſſé,
La grande * Ancre rompuë, & le maſt renuerſé,
Tombant ſur vn des ſiens, foudroyé dans ſes armes,
Confondent ſa penſée & luy tirent des larmes.
Angennes prez de luy, magnanime & hautain,
A le feu dans les yeux, & la lance à la main :
D'Oliuier ſon Ayeul, l'éclatante memoire,
Eſt à ſon ame noble vn aiguillon de gloire :
Mais de ſes Neueux peints de la main d'Alouuin,
Qui fut egalement grand Peintre & grand Deuin,
Les portraits dans la Lice ouuerte à ſon courage,
Le preſſent de plus prez, l'animent dauantage.
De la fierté du cœur, de l'audace du front,
Viuonne à ſon audace, à ſa fierté répond :

Et l'accord de leur grace à leur valeur vnie,
Fait en eux vne belle & terrible harmonie.
Attachez des liens que leurs Aſtres ont faits,
De rayons mutuels, de mutuels attraits,
Ils ont le meſme Eſprit, & les meſmes penſées;
Leurs Ames ſemblent eſtre en vne ramaſſees:
Quelque iour de * leur Race vn Couple ſe fera,
Que d'vn myrthe eternel l'Amour couronnera:
Et la * Fleur de ce myrthe illuſtre & parfumée,
Sur toute autre ſera des Muſes renommée.
Le quatrieſme eſt Laual, dont le cœur haut & fier,
S'exprime en ſon blaſon, s'éleue en ſon cimier:
La guerriere lueur, que iette ſa cuiraſſe,
Semble ſe reflechir du feu de ſon audace:
Et de Guy ſon Ayeul, les celebres combats,
Sont en or ſur ſa teſte, en acier ſur ſon bras.
De ces quatre Seigneurs l'Oriflamme eſcortée,
Et ſur vn Char de pompe & de terreur portée,
Marche deuant Louys, ſuiuy de cent Barons,
Brillans depuis l'armet iuſques aux eſperons.
Son port, ſon mouuement, ſa mine, ſon viſage,
D'vne haute maniere expriment ſon courage.
Son air a de la force, & de la dignité;
Sa grace ſe répand auec authorité;
Il conduit du regard, du regard il commande,
Et ſon geſte établit l'ordre dans chaque bande.
Les Heros des Hebreux iadis ſi renommez,
Par vn preſage heureux ſur luy ſont exprimez.
Le premier Conquerant de la Terre promiſe,
Ce Guerrier, * Succeſſeur du paiſible Moyſe,
Sur ſa cuiraſſe en or, braue & victorieux,
Deffait l'Armorrhean, triomphe de ſes Dieux.
Tout brille autour de luy de l'éclat de ſa gloire;
Le Soleil arreſté fait durer ſa victoire;
Et ſes rayons ſur luy fixez d'étonnement,
Semblent eſtre aſſemblez à ſon couronnement.

Gedeon d'autre-part, fait au bruit des trompettes,
Des Roys incirconcis d'effroyables deffaites.
De carnage à l'entour le champ ſe voit fumer;
Les morts ſemblent paſlir & le ſang écumer:
Et ſur les Roys vaincus, les Idoles briſées,
De l'eclat du métal paroiſſent embraſées.
Sur le caſque Samſon en boſſe figuré,
Des bras & du genoüil, preſſe vn Lyon doré:
Il ſemble qu'il rugit, il ſemble qu'il dépite,
Et que ſous le Vainqueur de douleur il s'agite.
Vn long pennache ondé d'incarnat & de blanc,
De ſa gorge fumante eſt l'écume & le ſang.
Dans le bouclier, Dauid Berger, Braue, & Prophe-[te.
Du Philiſtin deffait au Ciel offre la teſte:
Le terrain, ſous le poids du Geant affaiſſé,
Paroiſt demy noyé du ſang qu'il a verſé:
La fierté regne encor en ſon viſage bleſme,
Son ſilence menace & ſa mine blaſpheme.
Le Saint Roy marche ainſi de myſteres armé,
Et des Heros qu'il porte au combat animé.
Au tour de luy, ſa Cour en armes & brillante,
Fait de luxe & de force vne montre éclatante:
L'acier jaloux de l'or, plus que l'or y reluit:
Chacun ſuit du regard le Prince qui conduit;
Et du ton de ſa voix, de l'air de ſon viſage,
Les vns font leur prudence & d'autres leur courage.
Ainſi quand vn eſſain de la ruche ſorty,
Eſt conduit au fourrage, ou conduit en party;
Autour du Roy volant, le Camp vole & ſe ſerre,
Les trompettes aiſlez font vn concert de guerre,
L'air au loin retentit du bruit des bataillons,
D'écailles cuiraſſez, heriſſez d'aiguillons.
Au milieu cependant le naturel Monarque,
Eclatant de ſon or, couronné de ſa marque,
D'vn ton d'authorité fait ſes commandemens,
Et donne à tout le corps l'ordre & les mouuemens.

Prez du Roy, Chasteau-roux grand Prelat & grand
Et Legat éclatant de la Pourpre de Rome, [homme,
Par le Pere commun, dans le Camp deputé,
Soustient les droits des Clefs, & leur authorité.
Là, Courtenay remplit de bon sens & d'audace,
La nouuelle grandeur ajoustée à sa Race:
Et l'Aigle Imperial sur son casque planté,
Des ongles & de l'aisle excite sa fierté.
Là des premiers encor, en rang comme en estime,
Coucy marche en amant, Montfort en magnanime.
Montfort, de son Ayeul des Albigeois domteur,
A l'esprit & le front, a les bras & le cœur:
Et Coucy, d'vn secret & charmant esclauage,
Porte la montre illustre, & le riche équipage.
Des fers sur son écharpe auec art sont tracez;
Des cœurs sont dans ces fers par couples enlacez;
Et d'vne chaisne d'or, à boucles ciselées,
De flammes en émail & de chiffres meslées,
Sur son harnois graué, les tours multipliez,
Semblent tenir son cœur & son esprit liez.
Mais il étale en vain cette chaisne fatale,
Qui des Roys, à son gré, les Couronnes égale:
En vain se pare-t-il de ce gage d'amour;
La mal-heureuse Olinde en mourra quelque iour:
Olinde qu'vne Mere auare & tyrannique,
A sousmise aux liens d'vn nopce tragique;
Tandis que son Amant de ses dons enchaisné,
Par l'Amour & la Gloire à la guerre est mené.
Le Roy de Chipre suit aueque sa Nobleſſe,
Renommée en valeur, éclatante en richeſſe.
D'vne fatale Tour, Lusine en son pauois,
Semble répandre au loin les charmes de sa voix;
Lusine en son guidon, sur son casque Lusine,
Semble enchanter du geste, & charmer de la mine:
Et du brillant metal, le lustre precieux,
Poroist vn feu de charme allumé de ses yeux.

La Nation qui ſuit, robuſte & courageuſe,
Eſt de ce gras-Pays, où la Sambre & la Meuſe,
De leurs flots aſſemblez & ioints aux flots du Rhin,
Font vn bruyant tribut à l'Empire marin.
A ce Peuple eſt vny, le Peuple qui cultiue,
Les terres que la Scarpe embraſſe de ſa riue;
Celuy qui tient les bords où ſerpente la Lys;
Et celuy que l'Eſcaut entoure de ſes plis.
Là troupe eſt de ſix mille, & leur Comte à leur teſte,
Animé d'vn ſaint zele à la ſainte Conqueſte,
A le caſque & l'eſcu parez ſuperbement,
De ce Garde eternel du riuage Flamand,
De ce * Lyon fatal, qui meſme en ſon image,
De l'ongle & de la dent exprime ſon courage.
Apres, des Tartarins depuis peu baptiſez,
Suiuent trois cents cheuaux nouuellement croiſez.
Ils ſont tous courageux & nourris à la guerre,
Tous armez d'vn grand arc & d'vn long cimeterre:
Mouffat qui les conduit, ieune & plein de chaleur,
Ajouſte au feu des ans le feu de la valeur.
De cent rubis taillez ſa cuiraſſe allumée,
Luy fait vn autre feu ſuperbe & ſans fumée:
Et pour cimier il porte vn Dragon emaillé,
De diamans vnis aux ſaphirs écaillé.
Aux Tartares ſont ioints cent Nobles d'Armenie,
Ils ont la cotte noire & l'armure brunie:
Et de leur équipage obſcur & ſans couleur,
La pitoyable pompe, explique leur douleur.
Leur Prince Aligaſel, paſle, deffait & ſombre,
A la montre d'vn mort & la couleur d'vne Ombre:
Tout eſt plainte ſur luy, tout exprime ſon dueil,
Tout eſt marqué d horreur, & parle de cercueil.
Des fleſches & des faux, des flãbeaux & des larmes,
De ſymboles de mort chargent ſa cotte d'armes:
Et ſes feux étouffez d'vn triſte deſeſpoir,
Semblent s'euaporer par ſon pennache noir.

Sur ſa cornette en dueil, vn Enfant qui lamente,
La mort d'vne Colombe abatuë & ſanglante;
Et luy fait vn bucher de ſon carquois caſſé,
De ſes traits deferrez & de ſon arc froiſſé;
Montre que le trépas de la chaſte Elgaſime,
Du triſte Aligaſel eſt le dueil & le crime.
Elle luy fut promiſe; & le iour deſtiné,
A lier leurs Eſprits d'vn myrthe fortuné,
Eſtant par vn Riual dans la feſte rauie,
Et par Aligaſel en trouble pourſuiuie,
Vn coup mal meſuré luy porta dans le cœur,
La fleſche que l'Eſpoux tiroit au Rauiſſeur.
Elle receut en gré cette triſte auenture;
La main d'où vint le trait adoucit la bleſſure;
Et du feu qu'en partant ſa belle Ame ietta,
Au cœur d'Aligaſel la vapeur s'arreſta.
Depuis ce coup fatal, haue, reſueur & bleſme,
A ſoy-meſme peſant, odieux à ſoy-meſme,
Il ſuit par tout la Mort, par tout la Mort le fuit;
Et le laiſſe aux rigueurs de l'Amour qui le ſuit.
Des bords où la Tamiſe enflée & glorieuſe,
Roule aueque fierté ſa vague imperieuſe;
De ceux où la Sauerne entre cent Bourgs gliſſant,
Va l'humide criſtal de ſa cruche verſant;
Et de ceux où le Hombre en la Mer ſe dégorge,
Mille Anglois enuoyez ſous Richard & ſous George,
L'vn Comte de Lenclaſtre, & l'autre de Betfort,
Promettent d'effacer par quelque noble effort,
La tache dont jadis leurs Peres ſe noircirent,
Quand les François croiſez, deuãt Acre ils trahirent,
Le Comte de la Marche eſt en ordre auec eux,
Le nom * de Taillebourg, le rend moins ſourcilleux:
Et ſon cœur abbatu, depuis cette auenture,
De honte ou de regret, a perdu ſon enflure.
L'Arriere-garde ſuit; Charles qui marche au front,
A l'Ame grande & forte, a l'eſprit haut & pront,

S'il n'eſt Roy de naiſſance, il eſt Roy de preſage;
Il regne de la mine, il regne du courage:
Et les Aſtres qui l'ont * au Throſne deſtiné,
L'ont par vn noble eſſay, de graces couronné.
Soit inſtinct, ſoit augure, vn Courcier indontable,
De la Poüille enuoyé, ſous luy ſeul eſt traittable,
Il reconnoiſt ſa voix, il eſt ſouple à ſa main,
Il ſouffre comme il veut, l'éperon ou le frein:
Et ſemble preſager, luy ſouſmettant la teſte,
Qu'à receuoir ſon joug deſia Naples s'appreſte.
Sur ce fier animal le beau Prince monté,
D'vne mine hardie aguerrit ſa beauté:
De ſon noble cimier la flamboyante plume,
Paroiſt vn feu volant, qui ſous le vent s'allume;
Et dans le riche tour de ſon large pauois,
Artiſtement bordé des Deuiſes des Roys,
Au milieu, pour la ſienne, vne Aigle figurée,
D'vn Tiercelet vaincu fait en l'air ſa curée.
Triſte augure, où deſia * du ieune Conrandin,
En ſymbole ſe voit la trop ſanglante fin. [raine,
Deux mille hommes d'Anjou, deux mille de Tou-
Et deux mille venus de cette graſſe plaine,
Où la Sarte répand le tribut de ſes eaux,
Font vn Corps de ſix mille autour de ſes Drapeaux.
Le Breton qui le ſuit, va la teſte baiſſée.
Du regret qu'il retient de ſa faute paſſée:
Six cents cheuaux leuez ſur ces fertiles bords,
Où la Loire aux Nantois étale ſes threſors:
Et mille fantaſſins venus des graſſes plaines,
Où ſe font les moiſſons de Vannes & de Rennes,
Marchent aprez le Duc, & ſemblent au marcher,
Appeller le peril, & l'Ennemy chercher.
A la queuë vn grand Corps de Nobleſſe rangée,
Reluit d'or & de pourpre, & d'acier eſt chargée.
Tout eſt ferme en ce Corps, tout eſt braue & de choix
Les Barons d'outre-mer y ſont ioints aux François.

Brenne Comte de Iaphe eſt le premier en teſte;
Aux deſſeins perilleux ſon Ame touſiours preſte,
Par la noble fierté, qui paroiſt ſur ſon front.
A la riche lueur de ſes armes répond.
Chaſtillon prez de luy prudent & magnanime,
Sa noble fermeté, par vn Palmier exprime;
Par vn Palmier vainqueur, ſur ſon guidon brodé,
Qui battu de l'orage & des eaux inondé,
Malgré l'eau qui déborde & l'orage qui tonne,
De ſes bras verdoyans luy-meſme ſe couronne.
Là ſont des plus vantez, Ibelin le jouſteur, [cœur,
Ro-Choüar grand de ſens Quinquenpoix grand de
Là Guiche, Maluoiſin, Matignon, Galerande,
Et cent autres qui font l'honneur de cette bande.
Ce Corps, à tous les Corps, eſt vn rampart ſuiuant,
D'adreſſe, de valeur, de concert ſe mouuant:
Au Beduin vagabond, à l'Arabe il fait teſte,
Il pouſſe les coureurs, les brigans il arreſte,
Il ſouſtient les conuois, le Partis il conduit:
Le bon-heur l'accompagne & la Gloire le ſuit.
En cet ordre le Camp vers le Caire s'auance,
Par l'Egypte ébranlée au bruit de ſa puiſſance;
Tout le Pays regarde aueque tremblement,
Où tombera le fais d'vn ſi grand armement;
Et le Mole orgueilleux, que le Phare couronne,
Du faiſte au fondement à ſa marche s'étonne.
Cependant Meledin en trouble & tourmenté,
De ſoins ſur ſoins roulans a l'Eprit agité:
Et ſemblable au Nocher ſans art & ſans courage,
Qui remet ſa fortune & ſa barque à l'orage,
En tumulte il ſe porte à cent diuers aduis,
Sans arreſt auſſitoſt rebutez que ſuiuis.
Et ſon cœur dans le flux de ſa raiſon errante,
Pareille à la lueur reflechie & volante,
Qui d'vn verre agité ſuit l'agitation,
N'a ny repos conſtant, ny conſtante action.

Le ſuccez incertain de ſa cruelle ruſe,
Eſt vn ſurcroiſt de ſoins à ſon ame confuſe:
Il craint que ſur Louys, le harnoys enchanté,
N'ait trop tard, ou iamais n'ait l'effet ſouhaitté:
Et la part que luy fait Meledor de ſon trouble,
Rengrege ſes ſoucis, & ſes craintes redouble.
De ſemblables penſers le Barbare agitoient;
Et comme vn flot battu, haut & bas le portoient;
Quand Mireme luy vient offrir pour ſa deffence,
Tout ce que la Magie a d'art & de puiſſance,
Ie viens, dit-il, Seigneur, conduit par mon deuoir,
De mon art qui peut tout, t'offrir tout le pouuoir.
Tu ſçais comme à mes loix les Elements ſe rangent,
Le Ciel s'aſſujettit & les Aſtres ſe changent:
Tu ſçais comme ie puis faire marcher les monts,
Par mes ſorts à leur maſſe attelant les Demons.
Tous ces Eſprits moteurs de l'air & de la terre,
Ceux qui de leur haleine allument le tonnerre,
Ceux qui font ſous leurs pieds la foudre étinceler,
Ceux qui font ſur les eaux la tempeſte rouler,
Ceux qui du battement de leurs ardentes aiſles,
Enflament les braſiers des Ames criminelles;
Soit de gré, ſoit de force, à mes ordres ſoûmis,
Comme eſclaues les font, ou les font comme amis.
I offre d'armer, Seigneur, contre ton Aduerſaire,
De ces troupes ſans corps, tout vn Camp volontaire;
Tout vn Camp, qui ſans frais ſuiura tes Etendars;
Qui ſeruira ſans ſolde, & combattra ſans dars;
Et ſans dars combattant, abbatra plus de teſtes,
Qu'il ne tombe d'épics ſous l'effort des tempeſtes,
Quand la froide carriere où ſe font les glaçons,
De pierres de criſtal accable les moiſſons.
De leur force, à ton choix, Seigneur, ie mets la preuue,
Soit dans le champ de l'air, ſoit ſur le cours du Fleuue.
Ils peuuent, ſi tu veux, l'air en flames changer,
Et d'vn deluge ardent inonder l'Eſtranger:

Ils peuuent y former des Legions volantes,
Et faire vn armement de machines brûlantes.
Le Fleuue eſt comme l'Air, à leur pouuoir ſoûmis;
Ils le peuuent laſcher contre nos Ennemis:
Et rompant la cloiſon qui l'arreſte au riuage,
Les faire tous perir par vn ſoudain naufrage.
Mais ſi tu veux les vaincre aueque moins de bruit,
Nous pourrons infecter le Soleil qui leur luit:
Et ſur eux euoquer cette Etoile funeſte,
Qui nourrit les charbons dont s'allume la peſte.
S'il eſt beſoin, Seigneur, les Enfers i'ouurira y
Des Geans enchaiſnez les fers ie briſeray,
Et tirant auec eux, de ces Royaumes ſombres,
De tes Predeceſſeurs les magnanimes Ombres,
Ie les feray marcher en armes deuant toy,
Pour conſeruer leur cendre & garantir leur Loy.
Ordonne ſeulement, & me laiſſe la gloire,
De preparer ſous toy la voye à la Victoire:
Le Sultan luy répond; i'auois touſiours bien crû,
Pouuoir tout eſperer de ta rare vertu:
Elle m'eſt auiourd'huy, ce qu'au fort de l'orage,
Eſt au Pilote errant, vn feu d'heureux preſage.
Et ſans examiner ny ſuite, ny hazard,
Ie reſigne & fortune & conduite à ton art.
Mene moy ſi tu veux, à ces paſles demeures,
Où le iour froid & mort n'a que d'obſcures heures:
Mets ſi tu veux mes yeux, à l'épreuue des fers,
A l'épreuue des feux, qui fument aux Enfers:
Euoque deuant moy du ſein des ſepultures,
Des Manes les plus noirs les terribles figures:
Mon cœur & mon eſprit intrepides par tout,
A tant d'obiets d'horreur demeureront debout:
Et iuſqu'en ces fourneaux que la nuit enuironne,
I'iray prendre dequoy marmer pour ma Couronne.
Si le Ciel ne m'y ſert, l'Enfer m'y ſeruira,
Ce que le droit ne peut, le crime le pourra,

Et le crime se change, & cesse d'estre crime,
Quand la necessité l'a rendu legitime.
Mireme par ces mots à bien faire excité,
Sort auec le Sultan, sur vn grand char porté,
Sur vn char composé d'vne mobile nuë,
Qui va par vne route aux cheuaux inconnuë,
Tiré par deux Demons qui luy sont attelez,
Plus viste que les flots sous l'orage roulez.
Il se voit prez du Caire, vne plaine deserte,
Que d'vn sable mouuant la Nature a couuerte;
Et qui semble vne espace applany sous les Cieux,
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.
Les Pyramides sont de cette vaste plaine,
Le superbe embarras & la montre hautaine,
Leur masse offusque l'air, oste l'espace au iour,
Et l'œil sans reposer n'en peut faire le tour.
Les premiers feux du Ciel à leurs pointes s'allument;
Et les feux de l'Enfer sous leurs fondemens fument.
La Terre qui soustient tant de corps differens,
Qui porte tant de bois, tant de monts sur ses flancs;
Ne sçauroit sans gemir, porter de ces structures,
Les restes sourcilleux & les hautes mazures.
Iadis pour les bastir, les Nations en corps,
Et les Races par tour, firent de grands efforts:
Il leur falut suspendre & tailler des montagnes,
Il leur fallut couurir & combler des campagnes,
Il fallut renuerser l'ordre des Elemens,
Et de la Terre en l'Air, mettre les fondemens.
Aussi les Nations & les Races greuées
Perirent follement en ces vaines coruées.
Sous les pieds de ces monts taillez & suspendus,
Il s'étend des pays tenebreux & perdus,
Des deserts spacieux, des solitudes sombres,
Faites pour le sejour des Morts & de leurs Ombres.
Là sont les corps des Roys & les corps des Sultans,
Diuersement rangez selon l'ordre des temps.

Les

Les vns ſont enchaſſez dans de creuſes images,
A qui l'art a donné leur taille & leurs viſages:
Et dãs ces vains portraits, qui ſont leurs monumens,
Leur orgueil ſe conſerue auec leurs oſſemens.
Les autres embaumez ſont poſez en des niches,
Où leurs Ombres encore éclatantes & riches,
Semblent perpetuer, malgré les loix du Sort,
La pompe de leur vie, en celle de leur mort.
De ce muet Senat, de cette Cour terrible,
Le ſilence épouuante, & la montre eſt horrible.
Là ſont les Deuanciers joints à leurs Deſcendans;
Tous les Regnes y ſont; on y voit tous les Temps;
Et cette Antiquité ſi celebre en l'Hiſtoire,
Ces Siecles ſi fameux par la voix de la Gloire,
Reünis par la Mort, en cette obſcure nuit,
Y ſont ſans mouuement, ſans lumiere, & ſans bruit.
Mireme dans ces lieux traitte auec les Phantoſmes,
Qui luy ſont deputez des tenebreux Royaumes:
Il y tient, loin du iour, dans vn noir appareil,
Ses Cercles infernaux, & ſon affreux Conſeil:
Il y fait ſes concerts, & ſes feſtes funebres;
Et pour luy l'Auenir ne luit qu'en ces tenebres.
Son char à ce deſert à peine ſe rendit,
Que du ſien auſſi toſt le Soleil deſcendit;
Et de peur de ſoüiller ſes yeux & la lumiere,
D'vn pas precipité terminant ſa carriere,
Vn broüillas ſur ſa route à la Lune laiſſa;
La Lune en eut horreur, & ſon voile abaiſſa.
L'Enchanteur fait vn feu de ſouffre & de reſine,
Qui trouble plus les yeux, qu'il ne les illumine:
Et mene, à la vapeur de ce triſte flambeau,
Meledin qui le ſuit, dans le ſein du tombeau.
D'vne baguette noire il compaſſe vn grand cerne:
Il fait de bruits confus reſonner la cauerne:
Et frappant d'vn pied nud, la tẽrre par trois fois,
Pouſſe iuſqu'aux Enfers cette effroyable voix.

Manes imperieux, Ames jadis regnantes,
Iadis de ces grands corps ſuperbes habitantes,
Si le ſoin de l'honneur aueque vous n'eſt mort;
Si pour luy, vous pouuez faire encor vn effort;
Si l'eternelle nuit qui l'Enfer enuironne,
Sur vos fronts a laiſſé quelque ombre de couronne;
Si pour voſtre Patrie il peut eſtre reſté,
A voſtre ſouuenir quelque fidelité.
Sortez, Eſprits, ſortez des Royaumes funeſtes,
De vos Eſtats bruſlans venez ſauuer les reſtes.
Vos Thrônes, vos Palais, vos Tombeaux vont pe-
Si vous ne les venez au beſoin ſecourir. [rir,
Cette Egypte qui bruſle & qui deſia ſuccombe,
Voſtre ſiege autrefois, aujourd'huy voſtre tombe,
Bien toſt iuſques à vous ſa ruïne étendra;
A vos os, à vos noms ſa flame ſe prendra;
Venez donc, accourez, vous au moins qui ſur terre,
A la Secte de Chriſt jadis fiſtes la guerre:
De ce maudit Serpent, les œufs mal étouffez,
Bouffis de leur venin, de leur rage échauffez,
S'ils ne ſont écraſez, détruiront voſtre Race,
Et iuſqu'à vos cercueils porteront leur audace.
L'Enchanteur à ces mots hautement prononcez,
En joint de plus puiſſans à voix baſſe pouſſez:
Et tout d'vn temps, vomit de ſa bouche qui fume,
Le blaſpheme & le fiel, les charmes & l'écume.
Cependant il s'éleue vne obſcure vapeur,
De la terre qui tremble, & qui s'ouure de peur:
Des Manes grands & noirs y montent auec elle,
La troupe en eſt nombreuſe & la fierté cruelle:
Cette vapeur leur fait comme vn creſpe de dueil,
Et chacun d'eux ſe range auprez de ſon cercueil.
Leur demarche eſt ſuperbe, & leur orgueil menace,
Au trauers de leur voile ils montrent leur audace:
Ils ſont d'vn air farouche, & d'vn œil inhumain,
Ce qu'ils furent jadis du cœur & de la main:

Et n'ayant plus ny fer, ny flame, ny machine,
Ils ſont encor Tyrans du geſte & de la mine.
Le premier qui parut, fut * l'inplacable Roy,
Qui par la nouueauté d'vn Edit plein d'effroy,
Aux Enfans des Hebreux aſſigna la Riuiere,
Et pour berceau commun, & pour commune biere;
Et crût pouuoir, le temps & la mort auançant,
Perdre le peuple à naiſtre aueque le naiſſant.
Apres monta celuy, de qui l'Ame endurcie,
Fut tant de fois batuë & jamais adoucie;
Ce Pharaon qui fut briſé de tous les fleaux,
Dont le Ciel bat la terre & dont il bat les eaux:
Et tout briſé qu'il fut, de ſa penſée altiere,
L'enflure conſerua iuſques dans ſa pouſſiere.
Apres les Pharaons, aprez les autres Roys;
Ennemis des Hebreux & de leurs ſaintes Loix,
Monterent les Tyrans, ſectateurs des menſonges,
De * l'Arabe qui fit vne Loy de ſes ſonges.
Aſame le cruel le premier y parut,
Dechiré du tourment dont jadis il mourut, [tée,
Lors que du ſang des Saints, la voix aux Cieux por-
Sur ſa teſte attira la Iuſtice irritée.
Le ſecond fut Iezid, qui le premier voulut,
Dans l'Egypte abolir le ſigne de ſalut;
Et par vn ſacrilege enorme & ſans exemple,
Sur la Croix éleua le Croiſſant dans le Temple.
Abulmaſen le ſuit, encore depité,
De la perte qu'il fit de la Sainte Cité, [rent,
Quand les Croiſez vainqueurs, de force l'emporte-
Et pouſſant leur victoire Antioche enleuerent.
Son ſucceſſeur Tafur fait montre entre les morts,
Du teint * noir que ſon Ame apporta de ſon corps.
Siracon qui le ſuit eſt fier de ſon audace:
Et plus fier d'auoir mis l'Empire dans ſa Race.
Mais ſon fils Saladin, de tout autre effaça,
L'audace & la fierté, ſi toſt qu'il auança.

D'vn rameau de laurier la fueille ſeche & noire,
Sur ſon front conſeruoit l'image de ſa gloire :
Sa mine eſtoit d'vn Braue, & ſon geſte d'vn Grand;
Son Ombre auoit encor vn air de Conquerant :
Et ſembloit reuenir, pour ſoûmettre à ſa lance,
Ou les Aigles de Rome, ou celles de Biſance.
Il ſe meſloit pourtant à ces geſtes d'orgueil,
Des ſignes de dépit, & des marques de dueil :
Et la fin de ſa Race éteinte par ſon Frere,
De ſon Ombre tiroit des regars de colere.
L'Eſprit de Saphadin rouge encore & taché,
Du ſang de ſes Neueux laſchement épanché,
A pas lents le ſuiuoit, ſoit de honte, ou de crainte ;
Murmuroit à voix baſſe vne confuſe plainte ;
Et du Sultan ſon Fils preuoyant les mal-heurs,
Luy donnoit des ſoûpirs & des ombres de pleurs.
D'autres venus ſans ordre, accrurent l'Aſſemblée :
La nuit en fut plus noire, elle en parut troublée :
Le ſeul Mireme ferme, en ce Conſeil d'Eſprits,
Ses charmes renouuelle & redouble ſes cris.
Des mains & de la bouche il leur fait violence :
Au geſte il joint la voix, & la voix au ſilence :
Il met tout en vſage, & pour dernier effort,
Il prononce ces mots armez d'vn nouueau ſort.
Ne parlerez vous point, opiniaſtres Ames ?
Attendez vous le fer, attendez vous les flames ?
Et toy, grand Saladin, le plus intereſſé,
A ſauuer cét Eſtat que tes mains ont dreſſé ;
Laiſſeras tu tomber en pieces ton ouurage ?
N'as tu pour l'appuyer ny force ny courage ?
De cét Eſprit ſi grand, de ce cœur ſi hautain,
Il n'eſt donc demeuré, qu'vn Spectre paſle & vain,
Qu'vn Phantoſme, qui n'a nul ſentiment de gloire,
Qui laiſſe ruïner ſa tombe & ſa memoire ?
Réueille, Saladin, réueille ces vertus,
Par leſquelles jadis les Croiſez abbatus,

Ont ſous toy tant de fois laiſſé leurs Croix captiues,
Et de leurs Camps deffaits ont engraiſſé nos riues.
S'il n'eſt plus tẽps, pour toy, de vaincre en bataillãt,
Il ſera touſiours temps, de vaintre en conſeillant.
Saladin luy répond, d'vne voix menaçante,
Qui montre ſa colere & la terreur augmente.
Le ſang de mes neuf Fils, par neuf crimes verſé,
A l'Egypte ſoüillée & le Ciel offencé:
Et par arreſt du Ciel, iuſqu'à me ſatisfaire,
L'Egypte en doit porter la peine & ma colere:
Ce ſang, auec du ſang, bien-toſt ſe lauera;
La Race du meurtrier du Throſne tombera;
Et la Pourpre qu'il a de ſes crimes tachée,
Auec crime doit eſtre à ſon Fils arrachée.
A cet arreſt fatal, porté pour m'appaiſer,
Meledin peut encore vn remede oppoſer:
Il peut, en immolant, Fils ou Fille, à ma Race,
De ſon mauuais deſtin détourner la menace:
Vne mort ſeule peut payer pour tant de morts;
Vn membre retranché peut ſauuer tout le corps.
Quand ie l'auray permis, Mireme par ſes charmes,
Pourra de ſes Demons mettre en œuure les armes.
Le ſang de la victime à peine aura touché,
Le grand Fleuue, du ſang de mes Enfans taché,
Que de tous ſes canaux, épandu ſur la terre,
Contre vos Ennemis il portera la guerre.
Il finit, & ſuiuy du terrible Conſeil,
Qui ſentoit approcher le retour du Soleil,
Dans la terre rentra, ne laiſſant que la crainte;
A meledin tremblant auec l'horreur empreinte.

REMARQVES.

* *LE Temple ſous Connac p.* 126. Le Temple eſt mis icy pour les Cheualiers du Temple, comme nous diſons Champagne & Nauarre, pour les Regimens de Champagne & de Nauarre.

* *Thibaut qui regne ſeul pag.* 127. C'eſt Thibaut qui eſtoit Comte de Champagne du temps de Saint Louys.

* *Que Blanche eſt ſon Amour pag.* 128. Cette Blanche eſtoit la Reyne, Mere de Saint Louys dont Thibaut Comte de Champagne fut amoureux.

* *Du Gibel ardent p* 128. Le Gibel, qui eſt vne montagne ardente & couuerte de neige, ſert icy de corps à la Deuiſe d'vn Vieillard amoureux, qui a le feu dans le cœur, & la neige ſur la teſte.

* *Par des feux en Deuiſe p.* 128. Le feu eſt icy donné par anticipation, à vn Duc de Bourgongne, lequel eſtoit long temps deuant ceux de la Maiſon de France, qui ont compoſé de feux & de fuſils, le Collier de l'Ordre de la Toiſon.

* *Arbelle & Thermopyles p.* 128. Ce ſont deux lieux celebres par deux victoires remportées autresfois par les Grecs ſur les Perſes. Ils furent deffaits aux Thermopyles par les Lacedemoniens & à Arbelle par Alexandre.

* *Leur Nauire flotant pag.* 131. Le Nauire eſt l'Enſeigne de Paris.

* *Leurs Leopards ſanglans pag.* 131. Les Leopards ſont l'enſeigne d'Angleterre.

* *Y dreſſent vn tombeau. pag.* 133. Ce tombeau, qui eſt des plus magnifiques de l'Europe, ſe voit à Molins, où Madame de Montmorency qui l'a fait dreſſer s'eſt retirée.

* *Il s'éleue vne Fleur pag.* 133. Cela se doit entendre de feuë Madame la Princesse.
* *Le Sicambre attira p.* 133. Ce Sicambre est Clouis, qui fut attiré au Baptesme par vn Montmorency, qui eut l'honneur d'estre appellé le premier Baron Chrestien.
* *De l'vne de ses Fleurs pag.* 134. Cette Fleur est Madame la Princesse, fille du feu Mareschal de Brezé.
* *La grande Ancre rompuë pag.* 134. Cette Ancre rompuë signifie la mort de feu Monsieur le Duc de Brezé, qui estoit Admiral de France.
* *De leur Race vn couple se fera pag.* 135. Cela fut accomply au mariage de Charles d'Angennes Marquis de Ramboüillet, & de Catherine de Viuonne
* *La Fleur de ce Myrthe pag.* 135. Cette Fleur est Iulie d'Angennes Marquise de Montausier.
* *Le Guerrier successeur de Moyse pag.* 135. C'est Iosué.
* *Lusine en son pauois pag.* 137 C'est la fameuse Meluſine, à laquelle la fable attribuë l'origine de la Maison de Lusignan.
* *De ce Lyon fatal pag* 138 Le Lyon est l'enseigne de Flandre, & la Flandre dans les Cartes a la figure d'vn Lyon.
* *Le nom de Taillebourg pag.* 139. Il auoit esté deffait à Taillebourg par S. Louys.
* *Qui l'ont au Throsne destiné pag.* 140. Il fut apres Roy de Naples & de Sicile.
* *Du ieune Conradin pag.* 140. Ce Conradin pretendoit au Royaume de Naples, & y estant venu auec vne puissante Armée, fut deffait par Charles, & executé publiquement à Naples.
* *Fut l'implacable Roy pag.* 147. Ce Roy d'Egypte, fut celuy qui voulant exterminer les Iuifs, faisoit ietter tous leurs Enfans dans Nil.

* *De l'Arabe qui fit pag.* 147. Cet Arabe eſt Mahomet Autheur del'Alcoran.

* *Du teint noir pag.* 147. L'Hiſtoire rapporte que ce Tafur eſtoit auſſi noir qu'vn Ethiopien.

F. Chauveau in fec.

SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

LIVRE SIXIESME.

LA Nuit s'éclairciſſoit ; & ſes feux à l'entour,
Commençoient à paſlir des auances du iour :
Quand Meledin confus ſort de la Sepulture,
Conduit de l'Enchanteur, qui ſon Eſprit r'aſſeure ;
Et dans ſon char traiſné d'inuiſibles Relais.
Auant le point du iour le rend à ſon Palais.
Mais il l'y rend troublé des funeſtes penſées,
Que l'Ombre menaçante en ſon Ame a laiſſées.
Le Pere auec le Roy diſpute dans ſon cœur ;
L'vn a l'amour pour ſoy, l'autre a pour ſoy la peur :
L'vn allegue les droits que la Nature donne ;
L'autre ſe fonde en ceux qui ſuiuent la Couronne :

Et de ce cœur troublé, tous deux également,
Sont les Tyrans communs & le commun tourment.
Enfin, le Roy vainqueur, ſur le Pere l'emporte :
Et la plus tendre amour ſe rend à la plus forte.
Puis que le Sort, dit-il, m'impoſe cette loy,
Et qu'il me veut oſter, ou le Pere, ou le Roy ;
Que le Pere ſe perde, & que le Roy demeure ;
Que ma Fortune viue & que ma Fille meure.
Ces vains & foibles noms d'Amis & de Parens,
Sont du Droit des petits & non du Droit des Grands.
Vn Roy, dans ſa Couronne a toute ſa Famille ;
Son Eſtat eſt ſon Fils, ſa grandeur eſt ſa Fille :
Et de ſes intereſts bornant ſa parenté,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſterité.
Suiuons donc hardimẽt ces royales maximes ; [mes :
Les Grands ſont les hauts faits, les petits ſont les cri-
Et les chaiſnes du Droit, ny le joug du Deuoir,
Ne s'impoſent qu'à ceux qui manquent de pouuoir.
On ne doit épargner, pour vn Throſne qui tombe,
Ny le plus ſaint Autel, ny la plus ſainte Tombe :
Et c'eſt religion, de l'appuyer des corps,
De ſes Enfans mourans & de ſes Parens morts.
Par ce cruel diſcours, le Tyran parricide,
Au crime preparé, fait appeller Zahide :
Il la mene à l'écart, & d'vne feinte voix,
Apres auoir pleuré la miſere des Roys ;
Qu'il me vaudroit bien mieux, dit-il, que la Fortune,
Euſt moulé mon deſtin d'vne argille commune !
Mon Eſprit ſeroit libre, & mon front dégagé,
De ce brillant metal ne ſeroit point chargé.
Mon ſang tel qu'il coula du ſein de la Nature,
Ne ſeroit point meſlé de contraire teinture :
Et mon cœur iuſte & droit, ne ſeroit pas forcé,
De ployer ſous le joug dont il eſt oppreſſé.
En l'eſtat où ie ſuis, ce qui m'orne me bleſſe :
Le Sceptre eſt mon appuy, comme il eſt ma foibleſſe :

Sous la Pourpre, mon ſang a changé de couleur ;
L'Or qui luit ſur mon front eſt épine en mon cœur :
Et pour confondre en moy la gloire & la miſere,
La dignité du Prince, eſt le tourment du Pere.
C'eſt de ce rang ſi haut, l'inflexible deuoir,
Qui malgré moy, me fait ſujet à mon pouuoir ;
Et qui tient ſous le tour, dont i'ay la teſte ceinte,
Ma pieté captiue, & mon amour contrainte.
Ie ſuis Pere, Zahide, & le ſuis iuſqu'au cœur :
Le Roy n'eſt qu'au dehors, il n'eſt qu'en la couleur.
La Fortune qui fait & deffait les Monarques,
Peut, quand elle voudra m'en arracher les marques :
Et me les arrachant, me laiſſer auſſi nu,
Qu'vn arbre dépoüillé deuant l'hyuer venu.
Ie luy remets le tout, auant qu'elle m'y force,
Content de ne garder que le cœur ſous l'écorce ;
Et c'eſt ce pauure cœur, qu'elle veut m'arracher,
Auec le nom de Pere à mon amour ſi cher.
L'Ombre de Saladin des Enfers remontée,
En fureur & terrible à moy s'eſt preſentée ;
A menacé l'Egypte & toute ma Maiſon,
Si de ſes Fils tuez, ie ne luy fais raiſon :
Et ta mort, chere Fille, eſt la cruelle amande,
Que pour la mort des ſiens, l'implacable demande.
Si ton ſang n'eſt, dit-elle, à ſon ſang accordé,
D'vn deluge de ſang tout l'Eſtat inondé,
Sous le fer eſtranger, ſera pour noſtre crime,
A ſa iuſte colere vne égale victime.
Mais l'Eſtat abbatu par pieces tombera,
Dans mon Palais bruſlé mon Troſne bruſlera,
Et ſur mon Troſne ardent ma vie & ma fortune,
Au vent ne laiſſeront qu'vne cendre commune ;
Pluſtôt que ie m'accorde à donner ſeulement,
Vn cheueu de la teſte à cet embraſement,
A ce diſcours tiſſu d'vne trame perfide,
La nature & le ſang s'émeuuent en Zahide :

Mais la vertu retient la nature en ſon rang,
Et calme autour du cœur l'émotion du ſang.
Elle replique enfin, la mort la plus cruelle,
Ne me fera iamais reculer deuant elle.
Autour de moy i'ay vû ſes machines rouler,
Ie l'ay veuë au combat ſur mille traits voler;
Et ſi de mille traits l'effroyble tempeſte,
Sans me faire branſler a paſſé ſur ma teſte;
Vn barbare couſteau peut me percer le cœur,
Peut y mettre la mort, ſans y mettre la peur.
Que s'il me faut mourir, & ſi le Ciel m'ordonne,
D'affermir ſur ton front, par mon ſang ta Couronne;
Permets au moins, Seigneur, que par vn noble effort,
Ie me faſſe moy-meſme vne celebre mort.
Ie ne mourray pas moins, & mourray plus contente,
Si du ſang des François & du mien rougiſſante,
Apres moy ie les tire en cet embraſement,
Et me fais de leur cendre vn noble monument.
Mais de me voir ſeruir de victime publique,
De mourir d'vne mort baſſe, obſcure & tragique,
Et ſouffrir laſchement, qu'vne cruelle main,
Me plonge auec le fer la honte dans le ſein;
Ie ne puis iuſques là, Seigneur, t'eſtre fidelle,
L'infamie à mon Ombre en ſeroit eternelle.
Le Sultan luy repart; c'eſt la force du cœur,
Et non celle du bras, qui ſouſtient noſtre honneur.
Cette chaude vertu des Braues ſi vantée,
N'eſt qu'vn boüillon de ſang & de bile agitée:
Ce n'eſt qu'vne vapeur, que le hazard conduit,
Que le trouble accõpagne, & qui ne va qu'au bruit.
Et ces batteurs de fer, ces coureurs d'auentures,
Prodigues de leur ſang, & vains de leurs bleſſures,
Quand leur fougue relaſche, & que la vanité
Ne preſte plus ſon ſoufle à leur temerité,
Etonnez & deffaits, ſans cœur & ſans conduite,
N'ont plus de mouuement que celuy de la fuite.

La Valeur patiente eſt la haute Valeur ;
Elle eſt des nerfs de l'Ame, & des forces du cœur :
Et ce n'eſt pas l'effet d'vn petit feu de bile,
D'auoir ſous la Fortune vne aſſiete immobile :
De luy tendre la gorge, & ſouffrir de ſa main,
Vne outrageuſe mort d'vn viſage ſerain.
Ton ſang ainſi verſé feroit viure ta gloire,
Et de ton nom feroit l'honneur dans noſtre Hiſtoire:
Au Croiſſant offuſqué la lumiere il rendroit ;
De cet Empire ardent la flame il éteindroit ;
Et tout l'Eſtat ſauué par ta mort heroïque,
Te ſeroit vne tombe illuſtre & magnifique.
Mais ie n'ay ny le cœur, ny l'eſprit aſſez fort
Pour aſpirer, ma Fille, à ces biens par ta mort,
La crainte qui me ronge en cette conjoncture,
Eſt, que faiſant ceder l'Eſtat à la Nature,
Et pour ſauuer le Pere abandonnant le Roy,
Ie perde l'vn & l'autre, & te perde auec moy.
Tu peux aller, Seigneur, luy replique Zahide,
Où le deuoir t'appelle, & l'intereſt te guide :
Et ſi toute la gloire où ie puis aſpirer,
Eſt de ſuiure mon Sort, ſans me faire tirer ;
Ie le ſuiuray, Seigneur, & d'vne allure ferme,
I'iray ſans m'effrayer à ce terrible terme :
Et pour luy reprocher l'outrage de ma mort,
Ma Memoire apres moy brauera ſon effort.
Ainſi, par ſa vertu, la Fille magnanime,
Se prepare à ſeruir à l'Eſtat de victime ;
Sa mine & ſon courage embelliſſent ſa mort,
Et ſa fierté la met au deſſus de ſon Sort.
Le Pere ſans pitié, de cet acte ſauuage,
Par l'auis de Mireme, appreſte l'équipage.
La Renommée en fait vn ſourd & triſte bruit,
Que l'horreur accompagne & que le trouble ſuit.
Au coucher du Soleil, la Belle infortunée,
En habit de parade eſt au Fleuue menée :

Le Peuple en foule accourt desireux de la voir,
Et luy rend de ses pleurs le funebre deuoir.
L'vn regrette ses ans, l'autre son innocence ;
Mais leurs regrets luy sont vne foible deffence,
D'autres pour sa beauté font d'inutiles veux ;
Et par de vains soûpirs éuaporent leurs feux.
Les femmes que le bruit en public a tirées,
Confuses de son sort, de sa perte épleurées,
Luy parent le chemin, de leurs cheueux coupez,
De leurs voiles rompus & de larmes trempez :
Elle est leur cõmun dueil, & leur plainte commune ;
Pour elle, mille voix reclament la Fortune :
Et la Fortune sourde aux clameurs des Humains,
Pour sauuer la Princesse est encore sans mains.
Mais la Princesse haute & ferme de courage,
Pareille au iour qui luit au dessus d'vn nuage,
Dans le trouble constante, & calme entre les cris,
Par sa force à sa grace ajouste vn second prix :
Et ses yeux, à tant d'yeux qui luy donnẽt des larmes,
Ne rẽdẽt qu'vn regard trãquille & plein de charmes.
Dans vne éclipse ainsi la Lune au front d'argent,
Va d'vn train tousiours droit & tousiours diligent :
Les Astres de sa suitte autour d'elle languissent ;
Tous les yeux de la Terre à son mal compatissent :
Et du Ciel affligé tous les flambeaux en dueil,
Semblent auec la Nuit la conduire au cercueil.
Elle va cependant, & d'vne allure égale,
Suit son Guide, & fournit sa carriere fatale :
Et sans s'épouuenter, regarde autour de soy
La Nature étonnée & le Monde en effroy.
Telle à sa triste fin Zahide s'achemine ;
Et ferme de l'Esprit, non moins que de la mine,
Ajouste d'vn accord sans dessein concerté,
La douceur à l'orgueil, la grace à la fierté.
Comme elle arriue au Fleuue, vne lumiere sombre,
A peine distinguoit le iour d'aueque l'ombre :

Et les corps d'alentour, de crainte ou de douleur,
Sembloient auoir perdu la forme & la couleur.
Il ſe voit ſur le Nil, en forme de theatre,
Vn autel, où du temps de l'Egypte idolatre,
Les * Miniſtres d'Iſis vne fois en Eſté.
Sacrifioient au Dieu de la Fertilité.
Zahide d'vne marche heroïque & hautaine,
Monte auec le Sultan ſur cette triſte Scene.
Iamais on ne luy vit vn air ſi glorieux;
Il n'eclatta iamais tant de feu dans ſes yeux;
Et comme le Soleil acheuant ſa carriere,
A les rayons plus grands, iette plus de lumiere,
Et laiſſe pour donner du luſtre à ſon tombeau,
Ses plus viues couleurs dans la nuë & ſur l'eau;
Zahide ainſi paroiſt & plus grande & plus belle:
La grace qui la ſuit ſemble prier pour elle,
Et ioindre ſa priere aueque l'amitié,
Pour amollir ſon Pere & luy faire pitié.
Sur ſa teſte, les fleurs de ſa guirlande meurent;
Les funebres flambeaux goutte à goutte la pleurent:
Et meſme lon diroit, que pour ne la point voir,
Le Ciel deuant ſes yeux étend vn voile noir.
Dans ce dueil general, le Pere inexorable,
Deuient plus endurcy, ſe rend plus intraitable:
Et tourne tous ſes ſens au Spectre de Grandeur,
Qui de ſa Fille, tient la place dans ſon cœur.
Il ſaiſit d'vne main, les cheueux de Zahide,
De l'autre il leue en l'air le poignard homicide;
Et d'vn affreux regard accompagnant ſa voix;
En quelque part, dit-il, Saladin que tu ſois,
Ombre noble & regnante, appaiſe ta colere;
Reçois cette victime illuſtre & volontaire;
Et ſouffre, que mon ſang par moy-meſme verſé,
Détourne le malheur dont ie ſuis menacé.
Ie t'offre mort pour mort; & fais par cette offrande,
Des crimes de mon Pere vne celebre amande.

Vien rendre à cet Eſtat de tempeſtes battu,
La force qu'il tiroit jadis de ta vertu :
Il fut auant tes Fils, ta Famille & ta Race ;
Ta memoire & ton nom y regnent en ta place ;
Pour te perpetuer cette poſterité,
Remets dans la douceur ton Eſprit irrité ;
Et fay que de mon ſang l'offrande ſalutaire,
Du tien qui fume encor éteigne la colere.
A cheuant par ces mots, il éleue le fer,
Qui ſemble de regret ietter vn triſte éclair ;
Lors qu'vne voix confuſe auec trouble épanduë,
Retint la mort en l'air ſous ſa main ſuſpenduë.
Cette confuſe voix eſtoit de Muratan,
Le Frere de Zahide & le Fils du Sultan,
Qui reuenu d'Alep, vainqueur & plein de gloire,
De ſa Sœur auoit ſceu la pitoyable hiſtoire.
Plus que ſes propres yeux, plus que ſon propre cœur,
La Sœur aymoit ſon Frere & le Frere ſa Sœur.
En deux rayons égaux vne Ame partagée,
Sembloit en leurs deux corps auoir eſté logée ;
Et cette égalité maintenoit leurs humeurs,
Dans vn iuſte concert d'actions & de mœurs.
Leurs viſages formez ſur vn meſme modele,
Foiſoient vn autre accort de grace mutuelle ;
Et des Aſtres gemeaux l'indiuiſible amour,
A la flame moins pure & fait vn moins beau iour.
De cet amour porté le Frere magnanime,
Accourt où s'immoloit l'innocente victime.
Il écarte le peuple ; & le peuple écarté,
Reſpecte ſa douleur, cede à ſa dignité :
Il monte d'vne audace à ſa douleur égale,
Sur l'Autel où ſe fait cette offrande fatale :
Et ſaiſiſſant le bras de ſon Pere étonné,
Ie ſuis, dit-il, Seigneur, à propos retourné,
Soit que pour aſſouuir l'appetit d'vn Phantoſme,
Soit que pour étouffer les feux de ton Royaume,

Tu prepares tes mains à ce noir attentat,
Tragique à ta Maiſon, funeſte à ton Eſtat.
Dans mes veines, Seigneur, i'ay dequoy ſatisfaire,
L'impitoyable ſoif de l'Ombre ſanguinaire :
Et mon ſang pourra mieux, & moins barbarement,
De la guerre étouffer le triſte embraſement.
Conſerue, en conſeruant cette vaillante Fille,
Le bras de ton Eſtat & l'œil de ta Famille.
De ſa mort, ta fortune auec elle mourra :
Et ſous le meſme fer, dont elle perira,
La gloire & la valeur de l'Egypte bleſſées,
Se verront auec elle à tes pieds terraſſées.
Par tant de morts, Seigneur, que peux-tu ménager,
Qui ſoit d'aſſez grand prix, pour nous dedõmager?
Et que peut à l'Egypte apporter ta victoire,
Qu'vne couronne ſeche & qu'vne palme noire ?
Vne perte bien moindre, & de moindre intereſt,
Des Manes ennemis peut accomplir l'arreſt.
Ils demandent ton ſang ; & i'en ay dans les vaines,
Aſſez pour aſſouuir leurs bouches inhumaines.
Souffre que de ma Sœur ie ſubiſſe le ſort ;
Sers l'Eſtat de ſa vie, & le ſers de ma mort :
Il n'eſt pays conquis, il n'eſt ville ſauuée,
Qui puiſſe luy valoir Zahide conſeruée :
Et crain, que refuſant de la luy conſeruer,
Il ne te reſte apres, qu'vn deſert à ſauuer.
Les pleurs de Muratan ces mots accompagnerent,
Et le cœur de Zahide, auant le fer bleſſerent.
Elle qui ſans paſlir, ſans témoigner d'effroy,
Auoit vû de la Mort le bras leué ſur ſoy ;
Maintenant que le bras de la Mort on arreſte,
Et que pour elle, au coup ſon Frere offre la teſte ;
Etonnée & confuſe elle cede à la peur,
Et perd la contenance aueque la couleur.
Mais cette peur ſoudaine eſt d'audace ſuiuie ;
Et ſon cœur s'eleuant pour refuſer la vie,

Et pour ſe maintenir dans le droit de mourir,
Par le feu de ſes yeux au fer ſemble courir.
Deux ſoûpirs auancez ſes levres deſſerrerent;
Et deuant ſon diſcours ſa douleur expliquerent.
Quel preſtige, dit-elle, & quel étrange ſort,
T'amene pour oſter le repos à ma mort?
Ma fortune, à ton gré, n'eſt pas aſſez cruelle;
Il faut que ton amour me tourmente auec elle.
Veux-tu qu'à ton trépas mon trépas s'ajouſtant,
Et que de ton mal-heur mon mal-heur s'augmentãt,
Sous ce poids redoublé mon courage ſuccombe,
Et forte en ma douleur, ſous la tienne ie tombe?
Si tu vis Muratan, dans ton cœur ie viuray;
Et viuant dans ton cœur, par tout ie te ſuiuray:
Mais quelque fort lien qui mon Ame retienne,
Si tu meurs de ma mort, ie mourray de la tienne:
Duſſé-je auec le fer ces liens détacher,
Et mon Eſprit ſanglant de mon corps arracher.
Toy, Seigneur, pourſuit-elle, acheue ton offrande;
Et donne à Saladin le ſang qu'il te demande.
C'eſt moy qu'il a choiſie; & c'eſt moy que tu dois,
Sans plus longue remiſe immoler à ſon choix.
Conſerue auec ce Fils ton ſupport & ta gloire:
Sa perte à l'Ennemy vaudroit vne victoire:
Et le Sort de l'Eſtat ne l'a pas ramené,
De lauriers ſi fameux & ſi verts couronné,
Afin que de ta main, & d'vn couſteau tragique,
Auecque luy mouruſt la Fortune publique.
Memorable combat, où par vn rare effort,
Deux magnanimes cœurs diſputent de la mort:
Et pouſſez du beau feu que l'amitié leur donne,
Debatent du tombeau, comme d'vne couronne!
Et vous nobles Riuaux, genereux Concurrens,
Si mes vers du futur peuuent eſtre garans,
Nul aſſez ſombre iour, nulle nuit aſſez noire,
Iamais de voſtre amour n'obſcurcira la gloire:

Et la Posterité qui vous applaudira,
Vn spectacle eternel de vos noms se fera.
Durant ce beau combat de la Sœur & du Frere,
Les soins sont bien diuers, qui combattent le Pere.
Il voudroit conseruer ce Couple d'amitié:
Leur vertu le surprend & l'emeut à pitié:
Mais par vne rupture inhumaine & barbare,
Le Roy d'auec le Pere en son cœur se separe;
Et conclut, diuisant son Ame en deux partis,
La perte de la Fille, & le salut du Fils.
I'approuue, leur dit-il, cette honneste querelle;
L'exemple en sera grand, & la gloire immortelle;
Et les cœurs genereux qui vous succederont,
Vostre amour dans l'Histoire vn iour couronneront.
Mais aux grandes Vertus la Fortune est contraire;
Leur teste, de ses traits est le but ordinaire:
Cõtre ces traits pour vous, i'ay beau porter les mains,
I'ay beau pour vous sauuer faire de hauts desseins;
La cruelle qu'elle est ne perd point sa visée,
Elle est, pour s'égarer trop iuste & trop rusée:
Et l'Histoire des temps n'a iamais remarqué,
Teste haute ny basse, où son arc ait manqué.
Le Sort ne nous suit pas, mes Enfans, il nous traisne:
Les Roys comme Forçats sont liez à sa chaisne;
Et les Sceptres qu'on croit tout faire & tout mouuoir
Pour en rompre vne boucle ont trop peu de pouuoir.
Cette chaisne, mon Fils, si pressante & si ferme,
Traisne aujourd'huy Zahide, & la tire à son terme:
En vain pour l'arrester nous banderions les bras,
Nos bras en vain bandez ne l'arresteroient pas:
Bien loin d'estre arrestée, elle nous feroit suiure;
Et nous mourrions plustost que de la faire viure.
Laisse luy, Muratan, la gloire de sa mort;
L'Estat ne souffre pas qu'elle en fasse vn transport.
Son sang & non le tien, est la fatale amande,
Que pour ses Fils tuez, Saladin nous demande.

Vſe plus noblement du cœur qui t'eſt donné ;
Les victoires qui t'ont depuis peu couronné,
Te preſagent aſſez par cette illuſtre auance,
Que de plus hauts lauriers ſont dûs à ta vaillance.
Ne precipite rien ; differe au moins ta mort,
Iuſqu'à ce que vainqueur, par vn plus heureux Sort,
Tu puiſſe de ton ſang faire vn meilleur vſage ;
Et donner vn employ plus iuſte à ton courage.
A ce diſcours du Pere, vne froide paſleur,
Du Fils deſeſperé découurit la douleur :
Il ſoûpira trois fois, & ſa voix oppreſſée,
Auecque ſes ſouſpirs fut trois fois repouſſée.
Et bien, dit-il, enfin, puis qu'il eſt arreſté,
Et que l'arreſt du Sort veut eſtre executé ;
Que Zahide periſſe, & que des Ombres vaines,
Viennent boire à tes yeux le beau ſang de ſes veines :
Aſſouuis t'en toy-meſme, & join Pere inhumain,
Le crime de la langue à celuy de la main.
Par ton crime & ſon ſang ta Couronne lauée,
Sans tache & ſans dechet te ſera conſeruée :
Et ton Thrône, d'vn meurtre & d'vn Spectre affermy,
Vaincra l'effort du Temps & du Sort ennemy.
Iouys-en, parricide ; & ſi tu crains qu'il tombe,
Et que dans ſon debris ta Fortune ſuccombe,
Ajouſte mort à mort, joins le Frere à la Sœur ;
Deux corps feront vn fond plus ferme à ta grandeur.
Mon bras t'épargnera la moitié de ce crime ;
Et Saladin vaut bien vne double victime.
Il ſe plonge, à ces mots, vn poignard dans le ſein ;
Et du ſang qui jaillit ſe rempliſſant la main ;
Zahide, pourſuit-il, le jettant dans le Fleuue,
Reçois de mon amour cette derniere preuue ;
Et ſouffre que pour toy ſatisfaiſant le Sort,
De ma mort aujourd'huy ie rachete ta mort.
A ce coup, qui ſurprit & la Fille & le Pere,
L'vn demeure étonné, l'autre ſe deſeſpere :

Et la Sœur se iettant à son Frere blessé,
Tandis qu'elle le pleure & le tient embrassé,
Et qu'arrestant son sang, en desordre elle essaye,
D'arrester son Esprit sur le bord de sa playe:
Sa foiblesse l'abbat; & sur luy la douleur,
De son poids, dans le Fleuue encore abbat la Sœur.
Les Monstres & les flots à leur cheute applaudissent;
Les Vents comme étonnez de la riue en fremissent;
Tout le Peuple en tumulte, & de frayeur surpris,
D'vn pitoyable accent leur répond par ses cris:
Et bien loin dans le Caire, où ces cris s'étendirent,
Le desordre & le trouble auec eux s'epandirent.
Sur le fatal autel, à cet euenement,
Le Pere infortuné reste sans mouuement.
Il croit voir de son Fils l'Ombre encor menaçante,
Qui remontant sur l'eau de son sang rougissante,
Et traisnant apres soy sa triste & pasle Sœur,
D'vn visage irrité luy predit son mal-heur.
De son Peuple il entend les clameurs & les plaintes,
De pitié, de douleur, & de regret épraintes;
Et telles que les flots de colere chenus,
Les font contre vn rocher dont ils sont retenus.
La principale peur dont son Ame est pressée,
Est que de Saladin l'Ombre encor offencée,
Pour le depossseder conspire auec la Mort,
Et porte à leur effet les menaces du Sort.
Tandis que de ces soins son Ame tourmentée,
Comme de vents diuers haut & bas est portée;
Dans le canal du Fleuue il s'éleue auec bruit,
Vne colonne d'eau, qu'vn tourbillon conduit.
De l'vn à l'autre bord sa masse balancée,
Et comme par mesure également poussée,
Fait marcher deuant soy la vague & le boüillon;
Et sur sa trace laisse vn écumeux sillon.
Elle flotte trois fois entre les deux riuages,
De menaces terrible, affreuse de presage:

De là, d'vn flux ſoudain vers Damiette roulant,
Et de ſa peſanteur, tout le Fleuue ébranlant;
Elle ſe perd enfin, & laiſſe par ſa perte,
D'écume & de limon la riuiere couuerte:
Ce prodige eſt ſuiuy d'autres plus étonnans:
En deſordre les flots éleuez & tonnans,
Egalent de leurs bruits, ceux que fait dans la nuë,
L'ardente exhalaiſon par le froid retenuë.
Au tonnerre des flots il ſe meſla des cris,
Qui de crainte & d'horreur glacerent les Eſprits.
Et l'on vit vn * Cheual de ceux que la Riuiere,
Nourrit dans les roſeaux de ſa moete carriere,
Qui preſenta ſon corps ſur la vague étendu,
Au ſang de Muratan fraiſchement épandu;
Et leuant vers l'autel la teſte auec audace
Sur le marbre en ſembla vouloir leſcher la trace.
A ces objets d'horreur, à ce terrible bruit,
Le Peuple épouuanté vers le Caire s'enfuit;
A la feüille pareil, qui vole de la teſte,
D'vn cheſne demy ſec battu de la tempeſte:
Ou pareil à ces flots qu'vn vent laſché du Nort,
En tumulte & bruyant roule contre le bord.
Mireme reſté ſeul, prend tout à bon preſage,
Confirme le Sultan, aſſeure ſon courage.
Ton ſouhait, luy dit-il, Seigneur, eſt exaucé:
Le ſang de Muratan n'eſt pas en vain verſé;
Il a laué celuy qu'a repandu ton Pere,
Et de tes Oncles morts appaiſé la colere:
Il a l'Eſtat branſlant, par ſa cheute affermy,
Et vaincu le Deſtin qui t'eſtoit ennemy.
Les Manes ſatisfaits cette offrande ont receuë;
I'ay du grand Saladin la grande Ombre apperceuë;
Elle agitoit les flots, & les flots agitez
Sembloient de ſon courage au combat excitez.
Et le puiſſant Demon qui le Fleuue gouuerne,
Sur les eaux paroiſſant dans vn liquide cerne,

Trois

Trois fois a fait trembler la riue & le canal;
Et du prochain deluge a donné le ſignal.
Tu le verras bien-toſt, à vague débordée,
S'épandre auec fureur ſur la plaine inondée;
Iuſques aux pieds des monts pourſuiure l'Eſtranger;
Et d'vne mer ſoudaine en ſon Camp l'aſſieger.
Il ajouſte à ces mots, d'autres mots qu'il murmure;
Du geſte & de la voix ſes Demons il conjure;
Il frape ſur la riue, il ſouffle ſur les eaux,
Et pour les emouuoir fait des charmes nouueaux.
Cela fait, le Sultan vers le Caire s'auance,
Plus ferme de courage & plus fier d'aſſeurance.
Mireme l'accompagne, & luy met dans le cœur,
Auec vn nouueau fiel, vne nouuelle ardeur.
Sa rage s'en allume; & ſa rage allumée,
Eſt flame dans ſes yeux, dans ſa bouche eſt fumée.
Comme vn Lyon captif, au Theatre expoſé,
Quoy qu'aueque le temps l'art l'ait appriuoiſé,
Quand de cris & de coups ſon gouuerneur l'agaſſe,
Reprend auec l'orgueil, la fureur & l'audace;
Romp chaiſnes & barreaux, & les traiſne apres ſoy;
Met le trouble au ſpectacle & le change en effroy:
Sur tout ce qu'on luy iette exerce ſa colere;
Tonne aueque la voix, auec les yeux éclaire;
Et faute d'ennemis, bois & pierres hurtant.
Icy frape de l'ongle, & là porte la dent.
Ainſi le vieux Sultan, ſur les Chreſtiens du Caire,
Prepare de ſa rage vn eſſay ſanguinaire.
Leurs Enfans par ſon ordre à la mort deſtinez,
Dans la tour du Palais, ſont de force traiſnez
Il veut par vn honneur ſacrilege & tragique,
En faire à ſon Fils mort, vne offrande publique;
Soit pour rendre par là celebre ſa douleur;
Et donner par le ſang du prix à ſon mal-heur:
Soit pour aſſocier tout vn Peuple à ſes larmes:
Ou pour auoir des morts à mettre en nouueaux char-mes.

De cette cruauté par tout s'épand le bruit :
L'horreur qui l'accompagne eſt accreu par la nuit
La Ville en eſt en dueil, les Peuples s'en étonnent ;
Les places, les ramparts, les maiſons en reſonnent:
Le trouble eſt d'vne part, de l'autre eſt la rumeur :
Des Peres affligez on entend la clameur :
Et les Meres d'effroy courent écheuelées,
Aux Gardes, aux Soldats, à leurs Enfans meſlées.
A leurs pleurs Meledin prend vn cruel plaiſir,
Et ſon cœur dans leur ſang ſe baigne du deſir.
Là deſſus, le ſommeil luy fermant la paupiere,
Sa penſée aſſoupie eſt encore meurtriere :
Son haleine menace; & ſes ſonges armez,
Sont au ſang, au carnage, au ſupplice animez.
Le Fleuue cependant éleué ſur ſes bornes,
Donne licence aux flots, qu'il pouſſe de ſes * cornes :
Et les flots auec bruit de ſes cornes pouſſez,
Paſſent victorieux ſur leurs bords renuerſez.
Autant que l'onde croiſt, autant decroiſt la plaine,
Sous le rapide cours de cette mer ſoudaine :
Routes, ſillons, ſentiers ſont deſia confondus ;
Et les tertres comme eux à l'eau ſe ſont rendus.
D'vn charme imperieux la Lune ſuſpenduë,
Semble donner ſignal à la vague épanduë ;
Et pour enfler ſa courſe, attirer de ſes rays,
Et de l'eau des gazons, & de l'eau des guerets.
On ne diſtingue plus ny pré ny labourage ;
Le Fleuue ne veut plus de loy ny de riuage :
Et menace, en brauant canaux, digues & ponts,
De ne borner ſon lit, que des cimes des monts.
Du iour & du trauail la belle Auantcouriere,
Se leue cependant & rentre en ſa carriere :
Dans vn globe de feu le grand Aſtre la ſuit,
Et chaſſe deuant ſoy les reſtes de la Nuit.
Il ſemble à ſa paſleur, que ſon Moteur s'étonne,
Du deluge nouueau qui l'Egypte enuironne.

Il n'y remarque rien de ces debordemens,
Fecons & meſurez, qui regnent tous les ans;
Quand l'Eſté fait ſuer ces * montagnes chenuës,
Qui donnent à l'Hyuer retraitte dans les nuës.
L'Oriſon, qu'il auoit laiſſé ſi verdoyant,
Luy paroiſt au retour vn deſert ondoyant. [Villes;
Tout nage autour des Bourgs, tout flote autour des
Prez & champs inondez ſont deuenus mobiles:
Où la charruë alloit, où paiſſoit le troupeau,
La barque & le poiſſon ſuiuent le cours de l'eau:
Et les arbres ſurpris de ſi ſoudaines cruës
En vain pour ſe ſauuer leuent les bras aux nuës.
Ainſi le Fleuue alloit par la plaine roulant,
Quand au gré de la vague vn vaiſſeau plat coulant,
Ramenoit à Memphis, du Sultan Melalime,
Qui regnoit en Damas, la Fille magnanime.
Dans le commun peril le Pere intereſſé,
Et de la mort d'Oxin mortellement bleſſé,
Du genereux Oxin, qui fut ſon Fils vnique,
Et que Bourbon tua dans vn tournois tragique;
Auoit auec ſa Fille, en Egypte enuoyé,
Vn renfort de Syriens à ſes frais ſoudoyé.
La Princeſſe Almaſonte, ainſi ſe nommoit-elle,
Quoy qu'elle fuſt vaillante, autant qu'elle eſtoit belle;
Et qu'vn orgueil en paix, cõme en guerre vainqueur,
Se fuſt mis dans ſes yeux en garde pour ſon cœur;
Iuſqu'au cœur par les yeux auoit eſté touchée,
D'vne fleſche au hazard & ſans deſſein laſchée:
Et l'autheur innocent du coup qui la bleſſa,
Son image en l'Eſprit bien auant luy laiſſa:
Image touſiours viue & touſiours inherente,
Qui ramene Bourbon & Bourbon repreſente,
Soit à ſes yeux ouuerts aux rayons du Soleil,
Soit à ſes yeux fermez des aiſles du Sommeil.
Cent fois dans les perils, de cette Ombre ſuiuie,
Elle chercha Bourbon, elle expoſa ſa vie;

Et cent fois le ſuccez manquant à ſon effort,
Elle ne pût trouuer, ny Bourbon ny la Mort.
Dans le premier combat que les flotes donnerent,
Quand ſur mer les Croiſſans & les Croix ſe choque-[rent;
Elle fit éclater le feu de ſa valeur;
La mer en écuma, la vague en prit couleur.
Depuis, à la deſcente, on la vit au riuage,
Reſiſter aux François, luter contre l'orage;
Et ſon cœur bien à peine aux flâmes ſe rendit,
Que le Ciel partiſan des Croiſez épandit.
Apres Damiette priſe, elle fut iuſqu'à Siene, [ne:
Pour faire armer partout contre la Gent Chreſtien-
Et comme elle en venoit, le Fleuue débordé,
Luy cacha tout à coup le pays inondé.
Elle approchoit du bord, où la Sœur & le Frere,
A la mort expoſez par le barbare Pere,
Auoient de leur mal-heur aydé l'enchantement,
Qui portoit la Riuiere à ce debordement.
Quand elle voit de loin, comme vne treſſe blonde,
Flottant à longs filets ſur la face de l'onde.
Son pilote la ſuit, & de l'eau la tirant,
Tire vn corps demy-mort, & demy reſpirant.
D'vne ſoudaine horreur Almaſonte ébloüye,
A cet étrange obiet, demeure éuanoüye.
D'vn deſordre pareil & d'vn pareil effroy,
Ses gens épouuantez, la rappellent à ſoy,
Elle reuient à peine, & de dueil éperduë,
Voit Zahide à ſes pieds dans la barque étenduë.
Le Tutelaire Eſprit qui luy fut aſſiné,
Miniſtre du ſalut en ſon temps deſtiné,
Qui pour la garantir de la main de ſon Pere,
Fit agir l'amitié ſur le cœur de ſon Frere;
Et qui dans les perils, luy ſeruit tant de fois,
Contre les traits lancez d'inuiſible pauois;
Quand du poids de ſon Frere & du ſien attire,
Elle tomba dans l'onde à ſa mort preparée;

A ſon ayde accourut, la deffendit des flots,
Sur le moëte limon l'etendit en repos:
Et tout à coup luy fit de la vague ondoyante,
Autour d'elle voutée vne liquide tente.
De là, ſans l'eueiller ſur l'onde il la pouſſa,
Au poinct que le vaiſſeau d'Almaſonte paſſa;
Et la remit aux ſoins de ſa belle Parente,
De ſon mal-heur, autant ſurpriſe qu'ignorante.
Almaſonte en deſordre à cet euenement,
Par ſes pleurs, à ſes ſoins donne commencement:
Le deſeſpoir l'emporte, elle met en vſage,
Tout ce qu'apprend le dueil, & que dicte la rage:
Elle prend à party la Fortune & le Sort;
Elle accuſe le Ciel & prouoque la Mort.
Puis, de douleur preſſée & de larmes humide,
Elle colle ſa bouche à celle de Zahide:
Et ſoit que de ſon cœur il ſortit quelque eſprit,
A quoy le cœur mourant de Zahide s'éprit; [rent,
Soit qu'à ſes doux ſoûpirs, quelques feux ſe meſle-
Qui cette ame étouffée à ſes ſens rappellerent;
Zahide reuenuë ouure à regret les yeux;
Souffre aueque dédain la lumiere des Cieux;
Prend pour ſon Frere mort, Almaſonte viuante;
Luy parle d'vne voix plaintiue & languiſſante.
Cher Muratan, dit-elle, en luy tendant la main,
Sommes nous hors des loix de ce Pere inhumain?
Pouuons nous eſperer malgré ſes tyrannies,
De voir en ces bas lieux nos Ames reünies?
Eſt-il apres la mort, ou des fers ou des feux,
Qui des chaſtes Amours rompent les chaſtes nœus?
A ces termes confus elle joint d'autres termes,
Capables d'atendrir les Ames les plus fermes:
Et des ſens à la fin l'vſage recouurant,
Par les ſoins empreſſez qu'Amaſonte luy rend;
Tandis qu'elle s'afflige, & qu'elle ſe tourmente,
Apres ſon Frere mort, d'eſtre encore viuante:

Tandis qu'on la conſole, & qu'en la careſſant,
Almaſonte adoucit la douleur qu'elle ſent;
La vague qui ſe rend moins traittable & plus forte,
En depit du nocher loin du Caire les porte.
Cependant les François par le Fleuue preſſez,
Marchent ſous leurs drapeaux, en corps & ramaſſez.
Le deluge ſuiuy du trouble & du rauage,
N'abbat point leur eſprit, n'éteint pas leur courage:
Leur retraitte eſt hardie, elle a de la fierté;
Ils cedent ſans deſordre à la neceſſité:
Le flot ſans les troubler, ſur leur trace reſonne,
Et ſans les effrayer le peril les étonne.
Du ſuperbe Lyon l'orgueilleuſe valeur,
Ainſi reſiſte aux coups & reſiſte à la peur,
Quand les Bergers armez deuant la bergerie,
En tumulte & ſans art font teſte à ſa furie.
De l'éclair de ſes yeux il répond à l'éclair,
Que font autour de luy les jauelots en l'air:
Il répond de ſa voix, qui s'égale au tonnerre,
A la voix dont le cor luy declare la guerre.
Mais ſi pour l'arreſter, les Bergers repouſſez,
Font vn feu de fagots en deſordre amaſſez;
Plus ſurpris qu'effrayé, ſon audace il arreſte,
Sans détourner le cœur il détourne la teſte:
Sa démarche eſt terrible; & l'orgueil qui le ſuit,
D'vne fiere clarté par ſes regards reluit.
Au delà de * Tafnis, vne riche colline,
S'éleue en commandant à la plaine voiſine.
Son faiſte fut jadis couronné d'vn Palais,
Que le pudique * Hebreu fit baſtir à grands frais;
Et qu'il accompagna de maiſons deſtinées,
A garder les moiſſons des * ſept graſſes Années,
Qui de leurs * maigres ſœurs, dans la neceſſité,
Souſtinrent la diſette & la ſterilité.
De ces hauts baſtimens les ſuperbes reliques,
Etalent par morceaux les Hiſtoires antiques:

Adam s'y voit tout ieune, & par les ans vsé ;
Le Serpent impoſteur à ſes pieds eſt briſé :
Et dans le marbre mort, ſon image ſans vie,
Semble auec ſon poiſon repandre ſon enuie.
Là le * Frere innocent & le Frere aſſaſſin,
Egalement caſſez ont vne égale fin:
Le Temps qu'aucun reſpect, qu'aucun deuoir ne bride,
A fait de tous les deux vn ſecond homicide.
Icy du Ciel ouuert vn deluge épandu,
Déborde à longs ruiſſeaux ſur le Monde éperdu :
La pierre y fait aux yeux tous les effets de l'onde ;
Elle roule, elle écume, elle s'enfle, elle gronde :
Et les Peuples noyez, encore apres leur mort,
Flottans ſans mouuemẽt, ſemblent chercher le bord.
Là, les foudres en pluye & la tempeſte ardente,
Tombent auec éclat ſur Sodome bruſlante :
Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur ;
Il paroiſt meſme à l'œil qu'ils en ont la chaleur :
Et ſans ſe conſumer, la matiere allumée,
Semble jetter le ſouffre & pouſſer la fumée.
Le Pere des Croyans ailleurs repreſenté,
Immole ſon eſpoir & ſa poſterité :
La pierre en meſme temps pitoyable & ſeuere,
Eſt tendre dans le Fils, eſt forte dans le Pere :
Et ſous vn meſme coup, d'vne meſme froideur,
L'vn ſa teſte ſouſmet, l'autre ſouſmet ſon cœur.
D'autre part, de Iacob les figures caſſées,
Se trouuent par éclats à terre renuerſées :
Et tout ce qu'eut Ioſeph de gloire & de vertu,
Par les ans effacé, par les ans abbatu,
Ne fait plus qu'vn amas d'Hiſtoires demolies,
De Myſteres briſez, d'Images abolies.
Les François pourſuiuis de l'ennemy grondant,
Qui ſur leurs pas alloit la campagne inondant,
Marchent vers ce coſtau, qui contre le deluge,
Leur preſente de loin ſur ſa croupe vn refuge.

Le Camp ſe fut à peine à ce poſte rendu,
Le Pauillon Royal à peine fut tendu,
Que les flots ecumans à la colline accourent;
Et d'vn ſiege ſans ordre aueque bruit l'entourent.
Ils l'attaquent de force, ils battent ſes coſtez;
Ils montent à l'aſſaut, l'vn ſur l'autre portez.
Leur courroux pouſſe au loin le bruit de leur menace;
Leur but eſt d'abiſmer, ou d'abbatre la place:
Et ne pouuant ſi haut leur fureur éleuer,
Ils ſemblent en tombant de dépit ſe creuer.
Le Soldat étonné de cette étrange guerre,
Des yeux & de l'eſpoir en vain cherche la terre:
Il ne voit qu'vn eſpace ondoyant & deſert,
Où s'égarent ſes yeux, où ſon eſprit ſe perd:
Il ne voit que peupliers & que palmes nayées,
Qui leuent en tremblant leurs teſtes effrayées:
Et ne découure au loin, où ſon regard s'étend
Qu'vne mort aſſeurée, & qu'vn tombeau flottant.
Vn ſi vaſte peril, & de ſi grande montre,
Où de tous les coſtez la terreur ſe rencontre,
Par les cœurs les plus grands ne ſe peut meſurer;
Et ne laiſſe aux eſprits aucun lieu d'eſperer.
Là des plus aſſeurez s'ébranle l'aſſeurance;
Les vaillans ont en vain recours à leur vaillance;
L'adreſſe de l'adroit & la force du fort,
Ne parent point aux coups de cette longue mort.
Leur depit eſt de voir, qu'vne ſi belle vie,
Sans combatre leur ſoit ſous les armes rauie:
Et qu'vn Camp de Heros, qu'vn Peuple Conquerãt,
Meure comme vn troupeau traiſné par vn torrent.
L'vn ſe plaint à ſa lance & l'autre à ſon épée,
Tant de fois dans le ſang des Barbares trempée;
Et regrette, qu'obſcure & froide à ſon coſté,
Elle tombe auec luy ſans bruit & ſans clarté.
L'autre aupres du Courſier, qui fut en tant de Lices,
L'aide de ſes combats & de ſes exercices,

Se plaint d'auoir perdu par le débordement,
La matiere & le lieu d'vn noble monument.
L'animal braue & fier que cette plainte touche,
Luy répond en jettant l'écume de la bouche;
Sa réponſe ſe meſle au bruit que fait ſon frein:
Et d'vn noble dépit ſon pied bat le terrain.
Il en eſt, qui portez d'vne inutile audace,
Tendent contre les flots les bras auec menace;
Mais les flots menacez, au lieu de reculer,
Aueque plus d'effort ſemblent contre eux rouler.
Dans ce peril commun, la vaillance contrainte,
Et le ſens en deſordre, ont leur trouble & leur crainte:
Et ceux qui craignent là, de perir dans les eaux,
De cent palmes ailleurs joncheroient leurs tõbeaux:
Et ſous des tourbillons de cailloux & de fleches,
Par des torrens de feu, que vomiroient des breches,
Iroient la teſte haute, & le cœur aſſeuré,
Acquerir vn trépas d'vn beau titre honoré.
Le ſeul Eſprit du Prince au deluge ſurnage,
Et ſur tous les perils éleue ſon courage.
Affermy ſur la baſe où l'établit ſa Foy,
Il voit du Monde émeu le trouble autour de ſoy;
Et pourroit voir encore aueque la tempeſte,
Les Cieux deſaſſemblez éclater ſur ſa teſte.
Il ſe rend aux quartiers, où les communs beſoins,
Appellent ſa prudence, & demandent ſes ſoins:
Et par tout, ſon exemple aidé de ſa parole,
Raſſeure les craintifs & les triſtes conſole.
Compagnons, leur dit-il, où ſont ces braues cœurs,
Qui des Vẽts & des Mers, qui des Mõſtres vainqueurs,
Deuoient mener aux yeux de la France étonnée,
L'Afrique priſonniere & l'Aſie enchaiſnée?
Où s'eſt éteint ce feu, dont l'éclat & l'ardeur,
Menaçoient du Croiſſant l'infidele grandeur?
Nous reprochera-t-on qu'apres tant de conqueſtes,
Vn Cãp vainqueur des Mers, vainqueur de leurs tẽ-
tempeſtes.

Air aueque l'eſpoir le courage perdu,
Au bruit vain d'vn torrent de ſon lit épandu?
Quittez cette frayeur, reprenez l'eſperance,
Iugez plus dignement du deſtin de la France.
L'Ange qui le gouuerne a les bras aſſez forts,
Pour ranger au pluſtoſt ce fuyard dans ſes bords.
Il tint bien autrefois, pour la Race Iuifue,
Dans ſon propre canal la Mer rouge captiue;
Et de flots eſcarpez, & par ſon bras fendus,
Luy baſtit des rampars bruyans & ſuſpendus.
Le temps n'a rien changé de ſes forces premieres:
Ce qu'il eſt ſur les Mers, il l'eſt ſur les Riuieres:
D'vn petit ſoufle, il peut le deluge ſecher;
De la vague affermie il peut faire vn rocher.
Il vous doit ſouuenir, quelle celebre auance,
Pour ſauuer noſtre Flotte, il fit de ſa puiſſance;
Lors que malgré les Vents, ſans l'art des Matelots,
Il l'arracha de force à la fureur des flots.
Depuis armé, d'éclairs, & porté ſur l'orage,
De Sarraſins deffaits il joncha le riuage:
Et pouſſant la tempeſte & le feu deuant ſoy,
Dans Damiette il porta la déroute & l'effroy. [faire,
Ces grands coups qu'il a faits, de ſes grands coups à
Sont vn eſſay fameux, ſont vn noble exemplaire.
Mais, ſi par vn ſecret inconnu des Humains,
Dieu ſuſpend ſon pouuoir, & luy retient les mains;
Et ſi de ce Conſeil eternel & ſupreme, [me;
L'ordre eſt, que nous paſſions par vn ſecond Bapteſ-
Qu'importe, Cõpagnons, qu'il ſoit de ſang ou d'eau?
L'eau peut oindre vn Martyr, peut ſacrer vn tõbeau:
Il s'en peut teindre au Ciel vne Pourpre immortelle;
Et non moins que du ſang, la couleur en eſt belle.
Du Cheualier Chreſtien, la plus haute vertu,
N'eſt pas de maſſacrer l'Infidelle abbatu;
De noyer dans ſon ſang les Lunes étouffées;
Et de Turbans captifs eriger des trophées:

Elle eſt de ſe roidir contre l'aduerſité ;
De ſe faire vne iuſte & noble fermeté ;
D'eſtre ſoumis à Dieu, quelque deſtin qu'il donne ;
Et prendre en gré, de luy, ſoit peine, ſoit couronne.
Le Tartare, l'Arabe & le Turc peuuent bien,
Vaincre aueque le fer non moins que le Chreſtien :
Mais de vaincre en ſouffrant, c'eſt la ſeule victoire,
Qui d'vn Heros Croisé doit couronner la gloire.
De ſemblables diſcours Louys ſouſtient le cœur,
De ſes gents aſſiegez du Fleuue & de la peur.
La nuit qui vient alors plus obſcure & plus trouble,
Cache aux yeux le peril, & la crainte en redouble.
Les tenebres, l'horreur, le battement des flots,
Appellent tout d'vn temps & chaſſent le repos.
Mais le Sommeil enfin conduit par le ſilence,
Du tumulte & du bruit calme la violence.

REMARQVES.

* *Les Miniſtres d'Iſis. pag.* 121. Iſis eſtoit vne des fauſſes Diuinitez de l'ancienne Egypte.

* *Vn cheual de ceux. pag.* 168. Vn Monſtre demy cheual, & demy poiſſon. Le Nil en nourrit de cette nature, & on les appelle Hippopotames.

* *Pouſſe de ſes cornes pag.* 170. Tous les anciens ont donné des cornes aux Fleuues : & pluſieurs les repreſentoient auec vne teſte de taureau.

* *Ces montagnes chenuës pag.* 171. Ce ſont des Montagnes d'Ethiopie preſque touſiours couuertes de neige : & quelques vns croyent que le Nil ſe deborde, quand ces neiges ſe fondent aux grandes chaleurs de l'Eſté.

* *Au delà de Tafnis pag.* 174. Tafnis eſt vne Ville de l'ancienne Egypte, dont il reſte peu de choſe.

* *Le pudique ebreu pag.* 174. C'eſt Ioſeph fils de Iacob.

* *Des ſept graſſes années pag.* 174. Ce ſont les ſpt années d'abondance, repreſentées à Pharaon par ſept vaches graſſes.

* *De leurs maigres Sœurs pag.* 174. Ce ſont les années ſteriles.

* *Là le Frere innocent pag.* 172. Abel & Cain.

F. Chauveau fil. fec.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE SEPTIESME.

L'Avbe bien-toſt apres, d'vne clef de vermeil,
Rouure de l'Orient les portes au Soleil:
Le iour qui ſe répand par ces portes ouuer-
De felouques fait voir les cãpagnes couuertes: ſtes,
Et le François s'étonne, à cet objet nouueau
De voir l'eau ſur la terre & des troupes ſur l'eau.
Rome vit autresfois de ſemblables miracles,
Lors que dans ces * Enclos deſtinez aux Spectacles,
Il ſe repreſentoit à ſes yeux étonnez,
Des Fleuues faits par art & par art gouuernez.
Il ſe voyoit des mers couler par des portiques;
A ces mers ſuccedoient des foreſts domeſtiques;
Et dans vn meſme parc, où des vaiſſeaux flottoient:
Auec des Elefans les hommes ſe battoient.

Vn theatre plus vaſte & plus étrange encore,
Eſt ouuert aux François, au retour de l'Aurore.
Mille batteaux pouſſez du Fleuue débordé.
Couurent d'vn Camp flottant le pays inondé:
A leur nombre, à leur ordre, à leurs files preſſées,
Ils paroiſſent de loin des citez balancées.
Où l'on a veu le ſoc les guerets ſillonner,
La rame auec effort fait les flots boüillonner:
Et le bois écumant s'ouure aueque la proüe,
Des chemins autrefois ouuers auec la roüe.
Le terrible concert de cors & de clairons,
S'accorde au bruit confus que font les auirons:
D'vn effroyable accent les Échos leur répondent;
Et les flots animez long-temps apres en grondent.
Les éclairs dont l'acier répond à ceux du iour,
De feux longs & ſoudains trãchent l'air d'alentour:
Et des troupes ſur l'eau, les images coulantes, [tes.
Semblent aux yeux trompez d'autres troupes flotan-
Les Sultan Meledin veut que cét armement,
Contre ſes Ennemis ayde à l'enchantement;
Et luy-meſme embarqué, le conduit en perſonne,
Au carnage du Camp que le Fleuue enuironne.
Des forces du Leuant mille batteaux chargez,
Voguent ſous diuers Chefs, par Eſcadres rangez:
Le vaillant Forcãdin de ces barbares troupes,
Conduit le premier Corps formé de cent chaloupes.
Depuis ce * Philiſtin ſi fier & ſi vanté,
Qui fut par vn Enfant Chantre & Berger domté,
Le Nil ny le Iourdain, le Tigre ny l'Euphrate,
Où regne tant d'audace, où tant d'orgueil éclate,
N'auoiẽt point vû marcher en armes ſur leurs bords,
Vn Eſprit plus hautain dans vn plus vaſte corps.
Sur ſon caſque, vn Dragon terrible de menace,
Superbe de matiere, exprime ſon audace.
Et ſur ſon grand pauois, vn roc qui va dans l'air,
Affronter le tonnerre, & prouoquer l'éclair,

Tandis qu'il foule aux pieds les vagues & l'orage,
Eſt de ſon arrogance vne orgueilleuſe image.
Auſſi c'eſt à regret, c'eſt aueque dédain,
Qu'il preſte à cet exploit ſon courage & ſa main:
Le François aſſiegé des eaux & par des charmes,
Luy ſemble vn Aduerſaire inégal à ſes armes.
Le peuple de Suez encore glorieux,
De la taille & du nom des * Geants ſes ayeux,
Accompagne en bon ordre, & d'vne mine altiere,
D'vn Chef ſi renommé la ſuperbe banniere.
Apres, cent Cheualiers de la * Ville au Soleil,
Celebre par * l'Oyſeau ſans ſexe & ſans pareil,
Suiuent Elmeradan, dont les armes dorées,
Sont du chiffre d'Oxane en argent figurées.
Fou, qui croit, que les traits qui luy ſeront jettez,
A ſes pieds tomberont, de ce chiffre enchantez:
Et fou, qui preuenu d'vne foy ſi profane,
A promis vn trophée à la porte d'Oxane.
Tous ceux de ſon Eſcadre & braues & galans,
Ont le harnois couuert de feux peints & volans;
Et tous, ſur le cimier, portent au lieu de plume,
L'Oyſeau * que le Soleil reſſuſcite & conſume,
Apres ſuiuent les Corps belliqueux & hardis,
De Thebes ſi peuplée & ſi vaſte jadis:
Leur drapeau principal tiſſu d'or & de ſoye,
L'image d'vne Ville * à cent portes deploye.
Leur Chef Elmelanſir, grãd de corps, grãd de cœur,
D'Euilat en duel venoit d'eſtre vainqueur,
Du jaloux Euilat, dont le fer parricide,
Auoit eſté trempé dans le ſang d'Elgatide.
Mais ce laurier n'eſt pas vn remede à ſon dueil;
La triſteſſe paroiſt meſlée à ſon orgueil;
Et ſur ſon étendart vne * Hermine égorgée,
Repreſente l'amour de ſon ame affligée.
Ainſi par ſa douleur ſon courage croiſſant,
Et par ſon deſeſpoir ſa valeur s'aigriſſant;

Il va d'vn cœur égal au cœur de la Lyonne,
Qui fiere du dépit que ſa perte luy donne,
Apres ſes faons rauis, le rauiſſeur pourſuit;
Ne redoute du fer ny l'éclat ny le bruit;
Et vuide autant d'eſpoir que de crainte, n'eſſaye,
Qu'à perir fierement & d'vne grande playe.
Ceux d'*Abyde, où Ioſeph eut ſon premier cercueil,
Egalent des Thebains le courage & l'orgueil;
Et marchent en vn Corps, auec ceux de Bubaſte,
Où de l'Antiquité l'ombre eſt encore vaſte;
Et des Siecles paſſez les trauaux ſourcilleux,
Encore en leur débris paroiſſent orgueilleux.
De maſſes & d'eſcus ces Nations armées,
Et d'vn zele barbare au combat animées,
Marchent ſous le Drapeau du traiſtre Almutaſin,
Qui de Chreſtien qu'il fut deuenu Sarraſin,
Pour ſuiure vne Fortune errante & ſans tenuë,
Pour les embraſſemens d'vne mobile nuë,
Auoit quitté l'eſpoir de ce grand Auenir,
Où le Bien eſt ſolide & ne doit point finir.
De la foy des Chreſtiens implacable aduerſaire,
Et de ſa folle erreur zelateur ſanguinaire,
En quelque part qu'il aille, il fait ſuiure aprez ſoy,
Vn attirail d'horreur, vne montre d'effroy.
Cent teſtes de Martyrs, font ſur de longues piques,
Autour de ſa maiſon des ſpectacles tragiques:
L'inſolente Commune en paſſant les maudit;
Le Ciel leur ſpectateur à leur gloire applaudit;
Et les Anges en garde, & veillans autour d'elles,
Les parent tous les ſoirs de lumieres nouuelles.
La Bataille ſuccede à ce Corps auancé;
Tout le Fleuue en gemit, par les barques preſſé;
Et l'onde aueque bruit de l'auiron battuë,
Eſcume ſous les coups, ſous le faix s'éuertuë.
A la pointe Elgaſel, ſuiuy de vingt vaiſſeaux,
Semble donner chaleur & mouuement aux eaux.

Sa taille eſt d'vne tour, & l'ondoyante plume,
Qui luy couure la teſte & ſon armet allume,
Roule, voltige, éclate, ainſi que font ces feux,
Qui luiſent au ſommet d'vn Phare ſourcilleux.
Sa troupe qui ne ſçait ny ployer, ny ſe rendre,
Choiſie en la Cité que baſtit Alexandre,
La grande targe au bras, le grand ſabre au coſté,
Fait montre de valeur, de luxe, de fierté.
Ceux du Camp de Bochir joints à ceux de Roſette,
Ont tous la demy-pique, & l'armure complete:
Ils ſuiuent Gorgadan, le celebre Iouſteur,
Dont le harnois charmé par Hemir l'Enchanteur,
Sous le fer émoulu, plus ferme qu'vne enclume,
S'étonnoit auſſi peu d'vn dard que d'vne plume.
Ceux de Nicie vnis à ceux de l'Iſle d'or,
Font vn Corps commandé par le ieune Elzamor.
D'Erminde, à ſon départ, les pleurs eu vain coulerẽt;
Et de ces pleurs en vain ſes armes degoutterent:
Auſſi peu que le fer, ſon cœur s'en échauffa;
De douleur en ſes bras Erminde en étouffa:
Et le dernier ſouſpir qui termina ſa plainte,
Laiſſa de ſon amour la flame en l'air éteinte.
Ceux de Damiete apres, dépitez & confus,
De l'onde auec cent bras precipitent le flux:
De leur triſte Patrie abbatuë & captiue,
Iour & nuit aprez eux, l'Ombre errante & plaintiue,
Leur fait voir de ſon front le Croiſſant arraché,
Et le joug des François à ſa teſte attaché.
Cette vaine Ombre allume vn feu dans leur courage,
Qui les porte à venger leur honte & leur dommage.
Olgan fils d'Almondar, qui fut par la vertu,
Du François Conquerant ſous Damiette abbatu,
A leur teſte auancé, de la mine menace;
Souſtient d'vn grand dépit, vne plus grande audace;
Et par vœu ſolennel, du ſaint Prince promet,
Au tombeau d'Almondar la cuiraſſe & l'armet.

A ce barbare vœu les flots charmez répondent ;
Les Demons conjurez d'vn bruit ſourd le ſecondent :
Et le celeſte Garde à Louys deſtiné,
Qui découure de loin ce concert forcené,
Se rit du vain Olgan ; & ſes armes appreſte,
Pour détourner l'effet de ſon vœu ſur ſa teſte.
Ceux de Tanes en ſuite, & du pays voiſin,
Marchent ſous le Drapeau du Vieillard Ormaſin,
Qui vert en ſa vieilleſſe, & droit ſous la cuiraſſe,
A la neige des ans, joint le feu de l'audace :
A ces cheſnes pareil, qui chenus & couuers,
De la froide toiſon qu'épandent les Hyuers,
Des bras encore forts, & fermes de la teſte,
Luttent contre les vents & contre la tempeſte.
Apres eux le Sultan ſe voit enuironné,
Du Corps des * Mammelus à ſa garde ordonné.
D'origine Chreſtiens, Circaſſes de naiſſance,
Enleuez & vendus dez leur premiere enfance,
En ſuite, par l'vſage & les ans aguerris,
A la porte du Prince & ſous ſes yeux nourris,
Aux Corps de la Milice ils fourniſſent des teſtes ;
Ils fourniſſent des bras à toutes les conqueſtes :
Et le Corps de l'Eſtat, fait par leur petit Corps,
Ses plus grands mouuemens & ſes plus hauts efforts.
Eſedin qui commande à cette trouppe illuſtre,
A peine encor enfant, contoit le ſecond luſtre,
Quand par ruſe, du ſein de ſa mere arraché,
Et par ruſe à la Loy du Croiſſant attaché,
Il joignit tant de force à la fleur des années ;
Il vit ſes actions ſi ſouuent couronnées ;
Et fit monter ſi haut ſa conduite & ſon cœur,
Qu'en commun la Fortune aueque la Valeur,
A ſon auancement de concert conſpirerent,
Et de leurs bras vnis à ce rang l'éleuerent.
Encore n'eſt-il pas ſatisfait de ce rang ;
Il ſe deſtine au * Throſne vn chemin par le ſang.

Et pour le couronner, la Fortune elle-meſme,
D'vn Turban dechiré luy fait vn Diadême.
Mais elle-meſme aprez de ſes mains filera,
Le funeſte cordeau dont on l'étranglera.
Cent Braues de renom marchent ſous ſa banniere,
Dont l'étoffe eſt ſuperbe & la Deuiſe altiere.
Là ſont les deux iumeaux Adragut & Brinel,
A qui le fer ouurit le ventre maternel:
On y voit Sifredon le grand Caualeriſſe,
Qui ne ſortit iamais que vainqueur de la Lice:
Brondicart le Pyrate, Orfadin le ſouſteur,
Miſaferne qui fut des Taures le domteur,
L'Eſcrimeur Ormadur, dont la terrible épée,
De quelque mort nouuelle eſt chaque iour trempée:
Rogadan, dont l'orgueil foule toutes les loix,
Soit celle du Croiſſant, ſoit celle de la Croix:
Goraſel, Euilat, Elipran, Gormadaſſe,
Tous fameux en conduite & fameux en audace:
Et cent autres d'adreſſe & de force puiſſans,
Dont les noms meſmes ſont hautains & menaçans.
Au milieu de ce Corps, Meledin dans ſa barque
Marche auec l'appareil d'vn barbare Monarque.
A quatre anneaux d'argent quatre Eſclaues liez,
Et ſous le riche faix de leurs chaiſnes pliez,
Par regle & de concert battent l'eau qui murmure;
Et la font ſous la rame écumer de meſure.
D'vn bois rare & de prix le vaiſſeau façonné,
De la pouppe à la prouë eſt d'argent couronné.
Vne Aigle de vermeil éployée à la prouë,
Et muë au mouuement du flot qui la ſecouë,
Voltige ſans partir, & ſemble en s'éleuant,
A faute d'ennemis s'éprouuer ſur le vent.
Vn ciel fixe & tendu, qui ſuit le cours de l'onde,
D'vne étoffe brillante & d'vne forme ronde,
Eleué ſur la poupe & ſemé de rubis,
Au Sultan fait vne ombre éclatante & de prix.

Luy couuert d'vn harnois de matiere ſemblable,
Meſle au grand le terrible, au riche l'effroyable;
Et confondant le luſtre aueque la fierté,
Se fait vne barbare & triſte maieſté:
Au Comete pareil, dont la lueur fatale,
Des preſages de mort aueque pompe étale;
Et fait autour de ſoy briller auec horreur,
D'vn funeſte auenir la montre & la terreur.
Des Peuples du Leuant les Corps auxiliaires,
Venus pour s'oppoſer aux communs Aduerſaires,
Apres le Corps Royal, marchent ſous leurs Dra-
Qui font vne foreſt volante ſur les eaux. [peaux,
L'Eſcadre des Perſans qui de richeſſe éclate,
Marche ſous l'Etendart du triſte Oromondate.
D'amour & de chagrin ſon Eſprit trauerſé,
Eſt de deux traits aigus également percé.
L'Ombre paſle d'Almire en ſon cœur dominante,
Et deuant ſa penſée inceſſamment errante,
Sur ſon front refleſchit vne ſombre paſleur,
Qui malgré ſon courage exprime ſa douleur.
Preuenu d'vn faux bruit ſemé par Ofraſie,
Et rongé d'vne iniuſte & folle jelouſie,
Quoy qu'oppoſaſt l'amour, quoy que diſt la raiſon,
Il auoit fait mourir Almire de poiſon.
Mais aueque le temps la verité connuë,
De la noire impoſture a diſſipé la nuë:
L'innocence étouffée a repris ſa clarté;
Et d'Almire ſans corps le Phantoſme irrité,
Reuient toutes les nuits aueque les Furies,
Tourmenter ſon Eſprit d'affreuſes reſueries.
Les Arabes voiſins, en deux Corps diuiſez,
Marchent apres deux Chefs également priſez.
Albugar conduit ceux des Nations errantes, [tes;
Qui n'ont ny loix, ny mœurs, ny demeures conſtan-
Et ſont ſur leurs chameaux dans vn Deſert roulant,
De leurs * Bourgs portatifs comme vn Eſtat volant.

Les Fixes, Habitans de la contrée heureuſe,
Où la Terre eſt touſiours parée & plantureuſe,
Suiuent Albigaſel, qui ſe tient glorieux,
De conter Mahomet au rang de ſes Ayeux.
Vn creſpe à cent * plis verts qui ſa teſte enuironne,
Au ſens des Sarrazins luy vaut vne Couronne:
Et le fameux Tombeau du Prophete trompeur,
Qui d'vne peſtilente & fatale vapeur,
A de tout l'Orient étouffé la lumiere,
D'vn ouurage de prix brodé ſur ſa banniere,
Des troupes d'alentour attire tous les yeux;
Et les Braues du Camp les plus audacieux,
Qui iamais n'ont ployé ſous vent, ny ſous tempeſte,
Inclinent deuant luy les armes & la teſte.
De ce noble climat, où le lit du Iourdain,
Aux pieds de cent Palmiers fait vn fertile bain,
Le ieune Eridezel huit cens Archers amene:
Et Robazane autant de cette graſſe plaine,
Où le ſuperbe Euphrate en maieſté coulant,
Son tribut vers la Mer va ſans trouble roulant.
Mille Turcs naturels conduits par Muleaſſe,
De leurs cœurs, par leurs yeux font éclater l'audace.
Des monts Scythes jadis leurs Peres deſcendus,
Et iuſques ſur les bords de l'Euphrate épandus,
Pareils à des torrens, la Syrie inonderent;
Et l'Empire Perſan de leur choc ébranlerent.
Le Soleil * des Sophis ſi grand & ſi fameux,
En deſordre & troublé recu a deuant eux:
Et ſa retraite fut vn infaillible augure,
Que contre la couſtume & contre la Nature,
La * Lune quelque iour au Leuant regneroit;
Et de ſon aſcendant le Soleil chaſſeroit.
D'vn ſi grand auenir l'illuſtre & noble auance,
Donne au vain Muleaſſe vne haute eſperance:
Il porte ſur le bras dans vn puiſſant pauois,
Ses Neueux en metal, en petit de grands Rois:

Il porte des citez, des flottes, des victoires,
Et d'vn Empire à naistre, en dessein les Histoires.
De ces originaux qui ne sont pas encor,
Les portraits precieux sont ciselez en or.
La Fortune Ottomane auant qu'elle soit née,
Desia par la Victoire y paroist couronnée;
Et desia sur les bords, où le grand Constantin,
De * la seconde Rome establit le destin;
De Tribunaux rompus, d'Enseignes renuersées;
De Sceptres de Roys morts, de Couronnes cassées,
Vn Throsne elle se fait, sous quoy les Potentas,
Sous qui les Nations tiennent la teste bas.
Bizance est là captiue, & la Thrace à la chaisne:
La Grece déchirée & sanglante s'y traisne:
La Crete qui redoute vn pareil traittement,
Se cache de frayeur dans l'humide Element.
La Sicile prez d'elle, & plus loin * Parthenope,
Rampart, mal asseuré de la tremblante Europe,
Au Lyon * Venitien de peur tendent les bras:
Et le Lyon luy-mesme, apres tant de combas,
Quoy que puissant de force, & braue de courage,
De la Chipre chassé rugit sur son riuage.
Les Aigles cependant du Danube & du Rhin,
Volent à son secours du haut de l'Apennin.
Le iour paroist noircy de l'ombre de leurs aisles;
L'air en est agité, le vent siffle apres elles;
Et toute l'Alemagne attentiue à leur bruit,
De l'espoir & des yeux au combat les conduit.
Mais les vnes en trouble, & les autres blessées,
Sont par les Chasseurs Turcs dans leurs nids repous-[sées.
La France suruenant, braue & pleine de cœur,
Arreste les progrez du Barbare Vainqueur.
De là portant la Croix & les Lys au Bosphore,
Romp la corne au Croissant que l'Orient adore:
Et fait sur le debris des Serrails embrasez,
De sang Turc vne offrande au Dieu des Baptisez;

D'vn

D'vn art ingenieux & d'vn trait prophetique,
De ces euenemens la montre magnifique,
Par Organ fut grauée en ce riche pauois,
Quand les Turcs débordez pour la premiere fois,
De leurs vaſtes Deſerts au Leuant s'épandirent;
Et le pas de l'Aſie à leur Fortune ouurirent.
Ortogules * depuis du Sceptre s'emparant,
Prit auec ce Bouclier l'eſprit de Conquerant;
Et là, ſon Frere armé pour la cauſe commune,
De ſes Neueux, en luy, croit porter la fortune.
Mais tous ces Braues d'or qui pendent à ſon bras,
De la main de Louys ne le ſauueront pas.
L'Arriere-garde ſuit, moins nõbreuſe & moins for-[te,
Par l'ondoyante route où la vague la porte.
Secedon grand de ſens, & plus grand de valeur,
De ce troiſieſme Corps eſt la teſte & le cœur:
Et tant d'Eſprits diuers, qui ſous le ſien s'vniſſent,
Non moins que par ſes ſoins, par ſon ſens s'aguer-[riſſent.
De l'Arabe Agezel, qui dez ſes ieunes ans,
Luy predit qu'il mourroit au Throſne des Sultans,
Le preſage ambigu, releue en ſa memoire,
Des Spectres de grandeur & des Ombres de gloire:
Et de ces vains objets ſon cœur enuironné,
Eſt Monarque en deſir, & d'eſpoir couronné.
De la grande Memphis les Communes hautaines,
Font au front de ce Corps les braues & les vaines:
Leurs bateaux de tapis & de feſtons ornez,
Semblent moins au combat qu'au triomphe menez:
Et dans leur Etendart la * Sphinx repreſentée,
Contre leurs Ennemis paroiſt eſtre irritée.
Ceux de Buſire apres, vont armez de longs bois,
Meſlez aux Maſſorins qui portent le carquois.
Drogaſſe les conduit, le ſourcilleux Drogaſſe,
Qui d'vn viuant Coloſſe a la montre & la maſſe.
La chalouppe ſous luy gemit, toutes les fois,
Que de ſon vaſte corps il meut l'enorme poids:

Et d'vn fardeau ſi lourd les vagues oppreſſées,
Font ployer l'auiron dont elles ſont pouſſées.
D'vn Serpent autrefois terrible & renommé,
Qui ſur le bord du Nil, par luy fut aſſommé,
Le cuir vert & luiſant, & l'ecaille dorée,
Luy ſeruent ſans acier d'vne armure acerée.
Et le muſſle du Monſtre en ſalade formé,
Et d'vn double rubis au dedans allumé,
Semble du feu qu'il jette, & des dents qu'il auance,
Des plus braues François deffier la vaillance.
Ceux d'Oſtracine apres, à force de ramer,
Font l'auiron gemir & la vague écumer:
Le faix de leurs harnois retarde leurs chaloupes,
Qui ſuiuent lentement le train des autres troupes.
Azel qui les gouuerne, auſſi fougueux que vain,
Preſſe les matelots des yeux & de la main:
Et ſi l'ordre étably ne regloit ſon courage,
Il ſauteroit dans l'onde, & paſſeroit à nage.
Sur la fin, les Sienois qui font le dernier Corps,
Suiuent en des bateaux & plus longs & plus forts:
Auec eux les Couſans joints à ceux de Barbande,
Marchent ſous l'Etendart d'Ofrin qui les cõmande.
Le Barbare naſquit en la noble Cité,
Où le Soleil tournant au *Tropique d'Eſté,
De traits à plomb lancez, chaſſe toutes les ombres,
Soit des plus hautes tours, ſoit des puis les plus ſom-
Naiſſant il apporta ſix dents & douze doits; [bres.
Le bruit du Ciel émeu n'égale point ſa voix;
Il arrache d'vn bras les arbres de leur place;
Des rochers qu'il ſecouë il fait branſler la maſſe:
Et le trait emplumé qu'vn Turc décocheroit,
A ſa courſe en volant à peine arriueroit.
Mais ny force de bras, ny puiſſance de charmes,
A ſes bras ajouſtez, ajouſtez à ſes armes,
Ny tout ce qu'Abubal ſur ſon corps murmura,
Quand du flanc maternel ſanglant il le tira,

Ne le ſauueront point de la Mort qui s'appreſte,
A faire ſur la poudre vn joüet de ſa teſte.
Le Camp des Sarraſins en cet ordre marchoit;
Et du Camp des François en vogant approchoit.
Du fer étincelant les terribles lumieres,
En éclairs redoublez s'y rendent les premieres:
Les voix de cent clairons qui font retentir l'air,
Y vont bien toſt apres les lumieres du fer:
En ſuite des Drapeaux les toiles ondoyantes,
Des armes à long bois les foreſts menaçantes,
Et des vaiſſeaux enfin l'ordre & les rangs diuers,
Aux yeux des Aſſiegez ſont à plein découuers.
A ce nouueau peril égal à leur audace,
Leur courage reprend ſon aſſiete & ſa place:
Leur vertu ſe releue, & leur cœur r'affermy,
Par leurs yeux éclatant ſe montre à l'Ennemy.
De meſme en ces Deſers, où l'Afrique halée,
Des ardeurs du Soleil en tout temps eſt bruſlée,
Dans vn Parc le Lyon par le Maure enfermé,
Apres auoir en vain force & voix conſumé;
Abatu ſans combat, ſe couche ſur le ſable;
Perd de ſes yeux changez l'éclat épouuentable;
Et ſemble en ſoûpirant, ſe plaindre de ſon ſort,
Qui luy donne vne laſche & languiſſante mort.
Mais de ſi loin qu'il voit venir vn aduerſaire,
Son audace éueillée éueille ſa colere;
La lueur de l'acier dans ſes yeux, dans ſon cœur,
De ſes feux aſſoupis r'allume la chaleur:
Et ſa terrible voix répond d'vn long tonnerre,
Au bruit que fait ſa queuë en l'air & ſur la terre.
Louys, qui de ſes gents de la ſorte animez,
Voit la mine hardie & les cœurs enflamez;
Les prepare au combat, & va de bande en bande,
Offrir à leur valeur ce qu'elle luy demande.
L'Ennemy, leur dit-il, Compagnons eſt venu,
Par vos vœux ſouhaité, par vos vœux obtenu,

Il vous ouure à la Gloire vne nouuelle Lice:
Des armes & des bras il vous rend l'exercice:
Et redonne à vos cœurs, auec le mouuement,
L'eſpoir de meriter vn fameux monument.
Entrons en cette Lice, allons à cette Gloire:
La Mort meſme par là conduit à la Victoire.
Icy noſtre valeur n'eſt pas comme autrefois,
Vne valeur de montre, vne vertu de choix:
Entre ce grand deluge, & ce grand Aduerſaire,
Non moins que le mourir, le vaincre eſt neceſſaire.
L'Egypte auec le fer, le Nil auec les eaux,
Tout vn monde flottant d'hommes & de vaiſſeaux,
En vn corps aſſemblés pour nous faire la guerre,
Nous ont oſté l'eſpoir, nous ont oſté la terre:
Et l'onde qui nous ſuit aueque tant d'orgueil,
Semble vouloit encor nous oſter le cercueil.
Mais la haute valeur & l'heroïque audace,
Ont icy pour s'étendre vne aſſez iuſte place:
Et malgré le deluge, il nous reſte du lieu,
Pour vaincre, pour mourir, & pour aller à Dieu.
Vn eſpace plus grand, ouuriroit à la fuite,
Plus de lieu qu'au courage, & plus qu'à la conduite.
Conſeruons ſeulement ce qui nous eſt reſté;
Et n'y laiſſons entrer ny peur ny laſcheté.
Si noſtre courſe icy doit eſtre terminée;
Sortons par vne porte illuſtre & couronnée:
De nos cendres vn iour, des lauriers germeront,
Où nos noms renaiſſans à iamais fleuriront.
Souuent la courte vie eſt la plus grande en gloire;
Et de la pronte mort, naiſt la longue memoire.
Pouuons nous éleuer plus haut noſtre vertu,
Que ſur tout l'Orient à nos pieds abatu?
Icy nous defferons Memphis & Babylonne:
Nous gagnerons icy l'immortelle Couronne:
Et glorieux Guerriers, Martyrs plus glorieux,
Par nos palmes, d'icy, nous monterons aux Cieux.

A ce discours de feu, tous ceux qui l'entendirent,
D'vn accent de courage en commun répondirent :
Le vent qui le receut sur l'onde le porta ;
Et l'onde en murmurant bien loin le repeta.
Louys à qui ces voix sont vn heureux presage,
Son Camp sous diuers Chefs en diuers Corps parta-
Et de ces Corps diuers forme le long des eaux, [ge;
Vn mur contre l'Egypte & contre ses vaisseaux.
La Flote cependant en bel ordre s'auance ;
Vn mouuement reglé la pousse & la balance :
L'onde bruit deuant elle, & semble se presser,
Pour gagner la colline & l'assaut commencer.
Autour de ses vaisseaux, le Barbare Monarque,
En pompe & lentement fait conduire sa barque.
Il visite les Corps, il ordonne les rangs,
Il promet aux petits, il caresse les grands :
Sa voix s'entend des vns, & des autres sa mine ;
Et montrant les François rangez sur la colline.
Il sont à nous, dit-il, le Ciel les a liurez,
Ces Ennemis, de sang & d'orgueil enyurez.
Contre eux les Elemens arment pour cet Empire;
Contre eux aueque nous la Nature conspire ;
Et le Nil nous les a sur ce terre amenez,
Par la peur abatus, de l'onde empriſonnez. [voye ;
Qu'on ne les craigne point, quelque éclat qu'on leur
Cet acier est leur chaisne, & cet or nostre proye.
Liez de leur effroy, de leurs armes chargez,
Dépoüillez sans peril, & sans crainte égorgez,
Ennemis du Public & publiques victimes,
Ils feront par leur mort amande de leurs crimes :
Et leur sang éteindra les funestes flambeaux,
Dont ils voudroient brûler iusques à nos tombeaux.
Qu'à son esprit, chacun maintenant represente,
Les pleurs de la Patrie abatuë & mourante.
Que son sang, que ses pleurs ensemble confondus,
Et de son corps ouuert par ruisseaux épandus,

Echauffent de chacun le zele & la vaillance ;
Excitent en commun chacun à la vengeance.
Ce moment eſt fatal ; & du cours qu'il prendra,
Le ſalut ou la perte à l'Egypte viendra.
Si vous manquez de cœur, ſi par quelque artifice,
Ces Brigans aujourd'huy ſe ſauuent du ſupplice ;
Aigris par le peril qu'ils auront éuité,
Et joignant au dépit la honte & la fierté,
Pareils à des Lyons échapez de la cage,
Ils reuiendront ſur nous aueque plus de rage.
Sous leurs mains de nouueau l'Egypte tombera ;
L'ombre paſle & ſanglante à peine en reſtera.
Mais ſi voſtre valeur égale mon attente,
Vous éteindrez la guerre & future & preſente ;
Vous mettrez pour iamais l'Egypte en ſeureté ;
Vous vaincrez ces Brigans & leur Poſterité ;
Et de leurs Etendars, de leurs armes captiues,
Vous ferez pour iamais vn rampart à nos riues.
Ce diſcours fut ſuiuy de la voix des clairons,
Du cry des Sarraſins, du bruit des auirons :
Et le ſignal donné, dix mille traits partirent,
Qui d'vn long ſifflement au ſignal répondirent.
De la part des Croiſez, vn nuage pareil,
Portant l'ombre & la mort offuſque le Soleil.
Moins épaiſſe & moins forte eſt la greſle roulée,
Du magaſin de l'air, où le froid l'a moulée ;
Lors que l'Hyuer contraint de quitter l'oriſon,
Au retour auancé de la belle Saiſon,
Le quitte en murmurant ; & laſche des nuages,
Auant que de partir, ce qui reſte d'orages.
De tourbillons pareils le iour eſt ombragé ;
Le Fleuue en eſt couuert, & le terrain chargé ;
L'vn & l'autre en rougit, & ſous le ſang qui fume ;
De boüillons chauds & noirs l'vn cõme l'autre écume.
Prez du grand Forcadin, le ieune Elmorenor,
Vain de ſon arc d'yuoire, & de ſon carquois d'or,

Et plus vain du ſuccez de ſes fleſches charmées,
Que d'vn ſort infaillible Erinde auoit armées;
Brauoit à tous les coups, du bras & de la voix;
Et pour but choſiſſoit les plus hauts des François.
Tandis qu'il fait le fier du geſte & de la mine,
Vn jauelot pouſſé de main de Sergine,
Couppe la chaiſne d'or où pendoit ſon carquois;
Et luy met dans le cœur le fer auec le bois.
Arc & fleche, des mains à ce coup luy tomberent;
Et d'vn funebre ſon, tombant le regretterent.
A voix baſſe trois fois Erinde il inuoqua,
Trois fois auec le iour, le ſouffle luy manqua:
Sa teſte eſt du vaiſſeau vers le Fleuue panchée,
Comme l'eſt vne fleur que la biſe a touchée:
Ses eſprits defaillans meurent auec ſon teint,
Et du ſang qu'il vomit, l'eau ſe trouble, & ſe plaint.
A ce malheur ſi pront, vne plus pronte rage,
Tranſporte Forcadin, irrite ſon courage.
Le ſang de ſon Amy luy ſemble vn feu nouueau,
Qui jallit à ſes yeux, & qui monte de l'eau:
Et de ce nouueau feu ſa colere allumée,
Iette au dehors la flame aueque la fumée.
Sa barque à ſon ſignal pouſſée auec effort,
Sous la greſle du fer hurte contre le bord:
Et de ſon propre hurt, loin du bord repouſſée,
Eſt aueque peril ſur l'onde balancée.
Le Barbare en depite; & d'vn air inhumain,
Le pauois ſur le bras, & la pique à la main,
Sans attendre ſecours d'auiron ny de rame,
Tranſporté par le feu qui s'eſt pris à ſon ame,
A trauers mille traits, ſaute de ſon vaiſſeau;
Et d'vn pas de Geant force le cours de l'eau.
D'vn rocher eſcarpé la ſourdilleuſe teſte,
Paroiſt moins intrepide aux coups de la tempeſte:
Et le front d'vn Coloſſe éleué dans les airs, [clairs,
Eſt moins fort ſous l'orage, eſt moins ferme aux é-

Les vagues ſous ſes pas grondent & s'humilient ;
Sur ſes armes les traits qui l'attaquent ſe plient ;
Et les moins aſſeurez qui n'oſent l'attaquer,
S'écartent en ſifflant de peur de le choquer.
Les vaiſſeaux auec luy de toutes parts approchent ;
Et malgré les François à la terre s'accrochent.
Forcadin de fureur s'élance ſur le bord ;
Et du premier aſſaut met Berenger à mort.
L'aimable Berenger pour qui ſur la Durance,
Ormonde s'épuiſoit de pleurs & de ſouffrance.
Tous les iours en eſprit, elle paſſoit la mer ;
Sans aiſles tous les iours, elle voloit par l'air ;
Et fidelle moitié d'vne moitié fidelle,
N'ayant que ſon Amour qui marchoit deuant elle,
Dans l'Egypte elle alloit du braue Berenger,
Les trauaux, les combats, les perils partager.
La nuit qui preceda ſa derniere iournée,
Par vn ſonge funeſte au Camp François menée,
Elle vit ſon Eſpoux ſanglant & renuerſé,
Qui luy montroit ſon cœur d'vne pique percé.
L'effroy que luy cauſa ce terrible preſage,
Par vne pronte mort la ſauua du vefuage :
Et ſon Ame ſortant en larmes par ſes yeux,
A ſa moitié s'alla reioindre dans les Cieux.
Berenger abbatu ſix autres le ſuiuirent ;
Qui tous ſix de la main de Forcadin perirent.
Dans la confuſion des morts & des bleſſez,
Dans l'embaras des Corps pouſſans & repouſſez ;
Son courage enflamé ſon audace redouble ;
Et ſa force eſt plus grãde où plus grãd eſt le trouble.
Ainſi le Loup vainqueur du parc & du Berger,
Ne ſe peut aſſouuir de mordre & d'égorger :
Le ſang à longs ruiſſeaux des machoires luy coule ;
Ce qu'il ne peut manger, il l'étouffe & le foule ;
La laine entre ſes dents à la chair ſe confond ;
Le feu ſort de ſes yeux, & ſes yeux de ſon front :

Et les cris du troupeau repetez du riuage,
Luy ſont comme vn ſignal qui l'anime au carnage.
Tandis que Forcadin combat auec fureur,
Et meſle auec l'effroy le tumulte & l'horreur:
D'autre coſté Louys, non moins braue que ſage,
Ioint la force à l'adreſſe, & le ſens au courage:
Et montre à ſa conduite, autant qu'à ſa valeur,
Qu'il eſt de ſon Armée & la teſte & le cœur.
Les morts autour de luy tombent ſous ſon épée,
Comme autour du faucheur tombe l'herbe coupée:
Et comme ſous le cheſne ébranlé par le vent,
Le feuillage abatu tombe aueque le gland.
Il fend d'vn coup pareil au coup d'vne tempeſte,
Au grand Eridezel & le caſque & la teſte:
Il abat de Gorgan l'épaule auec le bras;
Il bleſſe Merodac, & jette Ogur à bas.
Goraſel s'auançant le frappa de la maſſe;
Mais ſans remiſe il fut payé de ſon audace.
Le Prince, d'vn reuers la teſte luy fendit;
L'armet étincelant en vain le deffendit;
Le feu ſoudain qu'il fit n'amollit point l'épée;
Elle fut dans le ſang du Barbare trempée:
Et ſon Eſprit grondant arraché de ſon corps,
Alla de ſa bleſſure épouuanter les Morts.
Comme quand le Sanglier, à qui la bouche fume,
Du feu que la colere en ſes veines allume,
De la dent a fendu le ventre du Limier,
Qui le preſſe le plus & l'atteint le premier;
Ses pitoyables cris, ſes entrailles traiſnantes,
Et les traces qu'il laiſſe affreuſes & ſanglantes,
Donnent de la terreur à la meute qui ſuit;
L'vn jappe de bien loin, l'autre plus loin s'enfuit:
Et le plus aſſeuré tourne à peine la teſte,
Vers ſon ombre, qu'il prẽd pour l'ombre de la beſte.
Ainſi de Gorazel l'affreuſe & vaſte mort,
Trouble les Sarraſins, retarde leur effort.

Et tous deux échauffez d'vne égale colere,
Tous deux également portez à ſe malfaire,
De longs pauois couuers, de longs ſabres armez,
Pareils à deux taureaux de chaleur animez,
S'affrontent fierement, & tiennent par auance,
La main preſte à l'attaque & preſte à la defence.
Olgan ſe precipite & gagne le deuant:
Le Roy pare le coup, le coup frappe le vent:
Mais d'vn bras plus heureux, d'vne plus ferme épée,
Du Barbare, au paſſer, la cuiraſſe frapée,
Donne ouuerture au fer, le fer ouure le flanc,
Et l'Ame dépitée en ſort auec le ſang.
De la cheute d'Olgan ſes armes retentiſſent;
La terre au loin gemit, les Sarraſins paſliſſent;
Et des plus courageux, de ſa mort eſbranlez,
Les cœurs ſont abatus, & les eſprits gelez,
Ainſi quand vn rocher miné par les années;
Et ſecoüé des vents, roule des Pyrenées;
Il entraiſne ſapins & cheſnes apres ſoy:
Le fracas & le bruit au loin portent l'effroy;
Le mont en retentit, les foreſts le ſecondent;
Les riues, les vallons en trouble leur répondent:
Et les troupeaux craintifs, qui l'ont vû trebucher,
Long-temps encor aprez n'oſent en approcher.
Tandis que d'vn coſté le Prince met en fuite,
Le reſte de ce Corps errant & ſans conduite.
D'Angerme & de Beaujeu, ſes Freres aſſiſtez,
Et d'vn cœur genereux au peril emportez,
Entaſſent à monceaux ſur les herbes trempées,
Les membres tronçonnez, & les teſtes coupées.
Les morts & les mourans, les armes & les corps,
Prez de l'onde éleuez luy font d'horribles bords:
Et le ſang des vaincus, ſur le terrain qui fume,
Encor apres leur mort de leur colere écume.
Deſia de toutes parts les Sarraſins pouſſez,
Courent à leurs vaiſſeaux vers la riue auancez:

Et Meledin qui craint vne entiere deffaite,
Pour ne pas perdre tout, fait ſonner la retraite.
Mais le peril, la preſſe, & le fer du vainqueur,
Ne laiſſent aux fuyards que le trouble & la peur.
Les Chefs ont beau tenir, la foule eſt la plus forte:
Sur l'ordre & ſur l'honneur le tumulte l'emporte.
Comme lors qu'vn torrent d'vn cours precipité,
Dans la plaine auec bruit par ſa cheute eſt porté;
Il paſſe de fureur ſur ponts & ſur chauſſées;
Il pouſſe deuant ſoy les arches renuerſées;
Et les bois entraiſnez par la force des eaux,
Aueque les Bergers entraiſnent les troupeaux.
Ainſi des Sarraſins les troupes éperduës,
Et le long de la riue en deſordre épanduës,
De leurs Chefs emportez d'vn tumulte pareil,
Renuerſent la conduite, & troublent le conſeil.
Le braue Forcadin quelques efforts qu'il faſſe,
A l'exemple ajouſtant & priere & menace;
Par vn gros de fuyards eſt de force entraiſné,
Et vient à ſon vaiſſeau, grondant & forcené.
De là, couuert de poudre, & ſoüillé de carnage,
Tournant auec fierté le front vers le riuage,
Son cœur combat encor, ne pouuant faire mieux,
Du geſte & de la voix, de la mine & des yeux:
Et ſon Ame, en deſir, ſur le champ demeurée;
Se plonge dans le ſang dont elle eſt alterée.

REMARQVES.

*DANS *ces enclos pag* 183 Ces enclos eſtoient les Cirques & les Amphiteatres, où les Romains repreſentoient toute ſorte de combats, iuſques à des batailles nauales.

* *Depuis ce Philiſtin. pag.* 184. Ce Philiſtin eſtoit Goliat vaincu par Dauid.
* *De la Ville au Soleil pag.* 185. C'eſtoit Heliopolis, où ſelon le rapport de quelques Hiſtoriens, le nouueau Phenix portoit les cendres de ſon Pere.
* *L'oyſeau ſans ſexe, &c. pag.* 185. C'eſt le Phenix qui n'engendre point, & qui eſt vnique en ſon eſpece.
* *D'vne Ville à cent portes pag.* 185. Cette Enſeigne eſt donnée à ceux de Thebes, parce qu'il y auoit autrefois iuſques à cent portes à Thebes.
* *Où de l'Antiquité pag.* 186. Cette Ville a eſté particulierement remarquable par l'orgueil de ſes Edifices, & les reliques de ces Edifices l'ont renduë long temps celebre.
* *Du corps des Mammelus pag.* 188. La garde des Sultans a eſté long temps compoſée de Mammelus.
* *Au throſne vn chemin pag.* 188. Cet Eſedin fut celuy qui fit aſſaſſiner Melechalen, Fils de Meledin, & vſurpa l'Empire.
* *De leurs Bourgs portatifs pag.* 190. Ces Arabes n'ont ny Maiſons ny Cabanes, & n'habitent que des chariots.
* *Vn creſpe à cent plis verds pag.* 191. Il eſt particulier à ceux de la race de Mahomet, de porter vn turban vert, & cette marque les fait reſpecter de ceux de leur Secte.
* *Le Soleil des Sophis pag.* 191. Le Soleil a eſté touſiours particulierement attribué aux Perſes, les Roys deſquels depuis quelque temps ont pris le nom de Sophis.
* *La Lune quelque iour pag.* 191. La Lune en croiſſant eſt l'Enſeigne des Turcs, & icy par vne locution figurée, elle eſt priſe pour leur Nation, & pour leur Empire.

* *De la seconde Rome pag.* 192. Constantinople a esté appellée la Seconde Rome, depuis que le Siege de l'Empire y fut transporté par Constantin.
* *Plus loin Parthenope. pag.* 192. Elle est icy mise pour la Ville de Naples selon l'vsage des Anciens.
* *Au Lyon Venitien pag.* 192. Le Lyon est icy mis pour la Republique de Venise, qui la prise pour son Enseigne.
* *Ortogules depuis pag* 193. Ortogules estoit Empereur des Turcs du temps de S. Louys.
* *La Sphinx representée pag.* 193. La Sphinx est icy donnée pour Enseigne à ceux de Memfis, parce qu'elle est vne des marques de l'ancienne Egypte.
* *Au Tropique d'Esté pag.* 194. Cela est particulier à la Ville de Siene en Egypte, qu'en Esté, les corps n'y font aucune ombre sur le Midy.

BIBLIOTECA ROMA

SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

BIBLIOTEC ROMA

LIVRE HVICTIESME.

CEPENDANT le Soleil se couche dans son Lit,
Que luy mesme de pourpre & de laque embellit :
Et la Nuit qui suruient aussi triste que sombre,
De toutes les couleurs ne fait qu'vne grande ombre.
Aueque le Sommeil le Silence la suit,
L'vn amy du repos, l'autre ennemy du bruit :
Et quoy que sous leurs pas la tempeste se taise ;
Quoy que le vent s'endorme & que l'onde s'apaise ;
Le trouble agite encor les deux Camps ennemis,
Apres l'onde appaisée & les vents endormis.
Le Sultan d'vne part, bien que de son méconte,
Il porte auec dépit le dommage & la honte ;

D'vne mine orgueilleuſe, & d'vn air de fierté,
Couure le deplaiſir de ſon cœur irrité.
De l'auis de ſes Chefs, les poſtes il ordonne;
De trois rangs de vaiſſeaux le terre il enuironne;
Et commande, qu'au point que l'Aube de retour,
Ouurira l'Hemiſphere à la courſe du iour, [gé,
Les troupes tout d'vn temps, & d'vn meſme coura-
Conduites par leurs Chefs, ſautant ſur le riuage,
Donnent de tous coſtez dans le Camp des François,
Et vengent le Croiſſant des affronts de la Croix.
Les François d'autre part n'aſpirans qu'à la gloire,
De laiſſer apres eux vne illuſtre memoire;
S'excitent en commun, malgré l'onde & la faim,
A ſe faire en mourant, les armes à la main,
Du debris de l'Egypte, vne ſi haute tombe,
Que l'Aſrique en gemiſſe, & l'Aſie en ſuccombe.
Leur magnanime Roy, d'vn viſage aſſeuré,
Et qui ſemble du feu de ſon Ame éclairé,
Porte à tous les quartiers où le beſoin l'appelle,
Vne nouuelle ardeur, vne vigueur nouuelle.
Il neſt pas iuſqu'aux feux prez des Gardes veillans,
Qui de ſa noble ardeur ne paroiſſent brillans:
Et l'air dont il ſouſtient ſa mine & ſa parole,
Encourage les Chefs & le Soldat conſole.
Apres l'ordre établi, le ſaint & ſage Roy,
Qui ſçait que la valeur ne peut rien ſans la foy;
Qu'elle eſt laſche à l'attaque, & foible à la deffence,
Si Dieu ne ſouſtient l'arc, s'il ne conduit la lance;
Auec cette priere, en ſa tente enfermé,
Combat les Ennemis tout ſeul & deſarmé.
Seigneur, où ſont tes ſoins? & que ſont deuenuës
Tes bontez autrefois des Croyans ſi connuës?
Ces yeux ſi bien-faiſans, n'ont-ils plus rien de doux?
Ce cœur ſi paternel, eſt-il fermé pour nous?
Et s'il nous eſt ouuert, eſt-ce de cette ſource,
Que ces fatales eaux ont leur funeſte courſe?

Ce deluge, Seigneur, nous vient-il de tes mains,
Qui verſerent jadis leur ſang ſur les Humains?
Nous vient-il de ton flanc, d'où ta grace écoulée
Et par ruiſſeaux aux feux de ton amour meſlée,
Déborda ſur la terre, & iuſques dans leur fort,
Abyſma les pechez, & conſuma la Mort?
A la montre d'vn Arc fait d'vne creuſe nuë,
La tempeſte fleſchit, la pluye eſt retenuë;
Et l'eſprit de ton ſang, à ta mort épandu,
La montre de ton Corps, ſur la Croix étendu,
Ne pourront arreſter les eaux de ta colere;
Te laiſſeront encor des deluges à faire?
Sans cœur & ſans pitié, tu verras de ta Croix,
Perir cent Nations ſouſmiſes à tes loix?
Que deuiendra ton nom? où tombera ta gloire?
Où n'ira point l'Erreur apres cette victoire?
Et que dira l'Europe, au pitoyable bruit,
De ſes Peuples noyez, & de ſon Camp detruit?
Eſt-il de ton honneur, qu'à faux meſme, elle eſtime,
Que le Ciel deſerteur du culte legitime,
Au party du Croiſſant ſes Aſtres ait rangez?
Que les Fleuues ſe ſoient à ſa ſolde engagez?
Et qu'auec les Demons, la Nature rebelle,
Ait pris du Mecreant contre toy la querelle?
Le peril eſt preſſant, éueille-toy, Seigneur, [cœur.
Repren tes premiers yeux, repren ton premier
Mais ſi de nos pechez la maſſe aux Cieux montée,
De ta main, de ſon poids, des Cieux precipitée,
Par ſa cheute a creué le Reſeruoir des eaux,
Et ſur nous a tiré ces deluges nouueaux;
Il eſt iuſte, Seigneur, que pour te ſatisfaire,
Ie m'expoſe pour tous aux traits de ta colere:
Sans reſerue ie t'offre, & la teſte & le cœur,
Mais conſerue ton Peuple, & ſauue ton honneur.
Ses pleurs & ſes ſouſpirs qui ſa voix arreſterent,
En termes plus preſſans ſa demande acheuerent:

Et dans vn vaſe d'or, par ſon Ange portez,
Sur l'Autel, où les vœux des Saints ſont preſentez,
Deuant l'Agneau regnant, vn parfum répandirent,
A qui des ſaints Vieillards les harpes applaudirent.
Le Monarque eternel fleſchy par cet accord,
Conſent à deliurer les François de la mort.
Il ſe fait d'vn rayon d'eſprit & de lumiere,
Sans bruit vne parole, vne voix ſans matiere:
Et ce rayon porté ſans air, ſans mouuement,
A l'Archange Michel eſt vn commandement.
Le Miniſtre emplumé de ſa Sphere s'élance,
A l'Eſtoile pareil, que ſa cheute balance;
Va d'vn vol, à qui cede & l'orage & l'éclair,
Par la Sephere du feu, par l'eſpace de l'air:
Où ſon aiſle s'etend, les nuages fleſchiſſent;
Le vent baiſſe & gauchit, les ombres s'éclairciſſent.
Il arriue à la Tente où le ſaint Roy prioit,
Et du cœur, pour ſon Peuple, en ſilence crioit.
Le feu pur & ſans corps qui l'Archange enuironne,
De rayons ondoyans le pare & le couronne:
Et l'éclat qui par tout le precede & le ſuit,
Ecarte d'alentour les Spectres & la nuit.
Le Prince en eſt ſurpris, & baiſſe à ces lumieres,
L'eſprit d'étonnement, de reſpect les paupieres.
Tes pleurs, luy dit l'Archange, ont iuſqu'aux Cieux
Et leur cours a le cours du deluge arreſté: [monté,
La Riuiere aujourd'huy ne connoiſt plus de riue;
De ſes bras débordez ton Armée eſt captiue;
Mais demain repouſſée, & remiſe en ſes bords,
En dépit des Demons, en dépit de leurs ſorts,
Quelque effort qu'elle faſſe & des bras & des cornes,
Elle ſera ſouſmiſe & gardera ſes bornes.
Ce peril éuité, la Gloire & la Vertu,
T'ouuriront vn chemin des Princes peu battu;
Et par là, conduiront tes pas à la Couronne,
Qu'aux vainqueurs les plus forts la Patience donne.

La force du Heros n'eſt pas toute en ſes bras ;
Son cœur ſans leur ſecours peut donner des combas:
Et ce n'eſt pas au fer que ſe doit la conqueſte,
Des lauriers les plus beaux qui luy ceignent la teſte.
Ceux qui naiſſent du ſang, qui ſont de ſang moüillez,
Sont de peu de durée & ſont ſouuent ſoüillez :
Et ces Eſprits captifs, ces Ames enchaiſnées,
Sous vn infame ioug par les Vices traiſnées,
Peuuent auec audace & meſmes auec art,
Gagner vne bataille & forcer vn rampart.
Les ames des Sangliers & celles des Lyonnes,
Se pourroient acquerir de ſemblables couronnes :
Et d'vn Tigre échauffé les ongles & les dents,
Suffiroient à former de pareils Conquerans.
La Vaillance Chreſtienne a bien d'autres vſages ;
Les combats ne luy ſont que des apprentiſſages :
C'eſt dans l'aduerſité, c'eſt contre le malheur,
Qu'elle agit hautement, qu'elle montre ſon cœur.
La Vertu tourmentée éclate dauantage ;
Elle ſe fortifie au vent & ſous l'orage ;
Et le feu qui paroiſt la deuoir foudroyer,
Ne ſert qu'à l'éclaircir, & qu'à la nettoyer,
L'honneur meſme des Arts, & leur beauté derniere,
Se font par les tourmens que ſouffre la matiere.
L'Argent deuient plus beau ſous le fer qui le bat ;
L'Or jetté dans le feu prend vn nouuel éclat ;
Et c'eſt auec les coups que le marteau luy donne,
Qu'il ſe façonne en Sceptre & ſe forme en Couronne.
Ton Throſne dans la Gloire ainſi s'acheuera ;
Par mille aduerſitez la Croix t'y portera:
Et Dieu, pour preparer ton cœur à la ſouffrance,
Par vne montre illuſtre & de haute eſperance;
Veut que de l'embaras de ton corps déchargé,
Et du nuage obſcur qui te ſuit dégagé,
Tu viennes meſurer le tour, & l'étenduë,
Du Palais où ton Ame eſt au Ciel attenduë.

A peine par ces mots l'Archange eut acheué,
Que le Prince auec luy fut en l'air éleué.
Vne flame innocente & de pure lumiere,
Luy décharge le corps du faix de la matiere;
Et fait autour de luy, d'vn globe étincelant,
Vn Throſne lumineux & ſans aiſles volant.
Moins pompeuſe monta cette nuë embraſée,
Qui rauit autrefois le Maiſtre d'Eliſée;
Bien que quatre cheuaux y fuſſent attelez,
De flames petillans & de flames aiſlez.
Louys dans cette claire & legere machine,
Qui d'vn mobile feu l'enleue & l'illumine,
Paſſe d'vn vol égal, & touſiours ſuſpendu,
Tout ce vaſte entre-deux où l'Air eſt étendu.
Là, des Vents en paſſant il remarque les courſes:
De la pluye il voit là les conduits & les ſources:
Il voit les Reſeruoirs, où la froide Saiſon,
Tient la greſle en criſtal, & la neige en toiſon.
Plus haut, dans vn étage aux humains inuiſible,
Il voit cet Arcenal éclatant & terrible,
Où des Anges ſoldats, & des celeſtes Camps,
L'equipage éternel ſe tient preſt en tout temps.
Là ſont des traits de feu, là des lances ardentes,
Du ſang des Nations humides & fumantes:
Là ſont des coutelas, à ces flames pareils,
Qui des plus triſtes nuits ſont les * affreux Soleils,
Là ſe voit cette claire & redoutable épée,
Du ſang des premiers nez de l'Egypte trempée:
Et celle dont le Camp du * Roy blaſphemateur,
Deffait en vne nuit, par l'Ange Executeur,
Laiſſa de l'Aſſyrie égorgée & ſanglante,
Sous le rampart Hebreu, l'Ombre paſle & tremblante.
Là ſe tiennent encor ces chariots volans,
Qui ſur le dos vouté des nuages roulans,
De leur feu, de leur courſe, & de leur attelage,
Font l'éclair & le bruit qui precedent l'orage;

Et tout cet attirail grondant & lumineux,
Que les Soldats de l'Air font marcher deuant eux ;
Des machines à greſle, & des mortiers à foudre,
Des canons à carreaux, qui font du feu ſans poudre.
Là meſme prez du Lac, d'où jadis déborda,
Le deluge vengeur qui la Terre inonda,
Se voit le Reſeruoir, d'où le ſouffre & les flames,
Roulerent à torrens ſur les Villes infames.
Le ſainct Prince contemple auec étonnement,
Ce terrible appareil, ce ſuperbe armement :
Et de là trauerſant cette ardente ceinture,
Qui d'vn feu tiede & clair couronne la Nature ;
Il admire ſon calme ; & s'étonne comment,
Sans brûler il éclaire, & vit ſans aliment.
Apres, il eſt porté par ces voûtes roulantes,
Qui des Planetes ſont les carrieres mouuantes.
En chacune il remarque vn globe rayonnant,
Habité d'vn Eſprit moteur & gouuernant,
Qui d'vne impreſſion iuſte & ſans interuale,
A tout le cercle donne vne viteſſe égale.
De ces mobiles corps l'vn dans l'autre emboëtez,
Et d'vn branſle reglé l'vn ſous l'autre emportez,
Il ſe fait vn concert, dont la double merueille,
Rauit les yeux du Prince & charme ſon oreille.
Dans la Sphere plus haute, il voit du Firmament,
Le mouuement ſerain, l'auguſte ameublement ;
Il le voit parqueté * de Figures fatales,
Qui du bas Monde ſont les mobiles Annales :
Il y voit ces Miroirs illuſtres & conſtans,
Où luiſent tour à tour les Images des Temps.
En ſuite trauerſant cette vaſte étenduë,
Où ſe voit vne mer voutée & ſuſpenduë ;
Il admire des flots en cercle balancez,
La iuſteſſe roulante & les tours compaſſez :
Il s'étonne de voir vne Sphere liquide,
Qui va d'vn train pareil au train d'vn Corps ſolide ;

Et par ſon mouuement de tous coſtez égal,
Fait aux Cieux vn enclos tournant & de criſtal.
Au delà de ces corps ſans ombre & ſans matiere,
Il s'etend vn Pays de gloire & de lumiere,
Vn Pays, où le iour égal & ſans declin,
N'a point eu d'orient & n'aura point de fin.
Celuy ſous qui les feux des Aſtres ſe formerent
Quand ſes pas ſur le Ciel leurs traces imprimerent;
Celuy qui d'vn regard le Soleil alluma;
Qui les Eſprits aiſlez de ſon ſouffle anima;
Eſt celuy dont la face en lumiere ſeconde,
Fait le iour eternel qui regne en ce beau Monde.
Des plus grands Artiſans les plus ſçauantes mains,
Des Arts les plus hardis les plus nobles deſſeins,
Pourroient d'or & d'argent épuiſer les minieres;
Pourroient de diamans éleuer des carrieres;
Pourroient mettre en vn corps compoſé de ſouhaits,
Tous les threſors à faire & tous ceux qui ſont faits;
Et ne pourroient tracer, de cet heureux Royaume,
Qu'vne feinte groſſiere & qu'vn ſombre Phantoſme.
L'innocence & la paix, la gloire & les plaiſirs,
N'y laiſſent ny ſujet, ny matiere aux deſirs:
Et les felicitez que la Fable a dorées,
Les Fortunes des Roys ſur la terre adorées, [clarté,
Auroient là moins de montre, auroient moins de
Qu'vn grain d'or n'en auroit au Soleil ajouſté;
Que n'en auroient au Ciel, parmy tant de lumieres,
Ces feux errans qu'on voit voler prez des riuieres.
A ce lieu de bon heur le ſaint Prince porté,
Admire ſa richeſſe, admire ſa beauté;
Et frappé de l'éclat que jettent ces merueilles, [les,
Qui n'eurẽt, qui n'ont point ny n'aurõt leurs pareil-
Il ſent les foibles rays de l'humaine ſplendeur,
S'effacer de ſon front, diſparaiſtre en ſon cœur;
Comme au feu du grãd iour, les traces diſparaiſſent,
Que les feux de la Nuit ſur l'hemiſphere laiſſent.

De

De ce brillant Palais les heureux Habitans,
Ont vn iour eternel, vn eternel Printemps:
Et quoy que ſeparez de degrez & d'étages,
Comme ils ſont diſtinguez de rangs & de partages,
Ils ſont tous pleins de gloire, & comblez de plaiſir:
Ils ont tous vn bon-heur égal à leur deſir:
Et chacun ſatisfait du rang que Dieu luy donne,
Termine ſes ſouhaits du tour de ſa Couronne.
Il paſſe le bas ordre, où ſont les Innocens,
Qui rauis par la mort en leurs plus tendres ans;
Comme l'eſt vne fleur, que dez la matinée,
Vn vent froid & bruſlant ſur ſa tige a fanée,
Ont auant la ſaiſon, d'vn pas precipité,
Par la perte du Temps gagné l'Eternité.
Mais comme leur ſalut n'eſt pas de leur conqueſte,
Ils n'ont ny palme aux mains, ny laurier ſur la teſte:
Il ne deſcend ſur eux, des diuines clartez,
Que la pointe derniere & les extremitez:
Cette pointe pourtant les comble & les couronne,
Et cette extremité leur étage enuironne.
Par deſſus ce bas rang, qui dans la gloire fait,
Vn Cercle qui reſſemble au grand * Cercle de lait,
La Commune des Saints regnante & couronnée,
Tient vne region plus ample & mieux ornée.
Les Pauures reſignez, les Riches bien-faiſans,
Les iuſtes Magiſtrats, les loyaux Artiſans,
Les Couples, qui liez d'vn Hymen legitime,
En ont porté le joug ſans ſoüillure & ſans crime;
Ceux qui d'vn Celibat dans les loix arreſté,
Se ſont fait vne ſobre & chaſte liberté;
Tous ceux qui ſatisfaits d'vne Vertu commune,
Voulant monter au Ciel aueque leur fortune,
Empeſchez de ſa maſſe, & de ſon faix chargez,
De la terre ſe ſont à peine dégagez:
Et tout le Peuple Saint, a dans ce grand eſpace,
Vn rang de gloire égal au degré de ſa grace.

Les vertus des Viuans, & non les qualitez,
Distinguent là l'honneur & font les dignitez.
Ce qui fut or icy, ce qui fut écarlate,
Sur l'Ame en ce lieu là, ne pese ny n'éclate;
Et ce n'est que du feu, qui de son cœur s'épand,
Que le iour autour d'elle est ou petit ou grand.
Louys de cet étage à l'autre étage passe,
Où dans vn plus auguste & plus illustre espace,
Les fidelles Heros en vertus differens,
Sur diuerses hauteurs occupent diuers rangs.
Le premier, est de ceux qui fameux en vaillance,
A l'appuy des Autels ont consacré leur lance,
Et de la sainte Loy, saints & iustes Guerriers,
Sur la Croix auec gloire ont anté leurs lauriers.
L'Auteur du saint Empire & de la * Rome Grecque,
Qui maintenant gemit sous le joug de * la Mecque,
Le premier Constantin, paroist là couronné,
D'vn cercle de lumiere en laurier façonné.
Prez de luy * l'Etendart, qui fut de sa victoire,
Le presage fatal, en exprime l'histoire:
Licine * en cette Enseigne & * Maxence liez,
Ont la teste courbée, ont les genoux pliez:
Les Idoles sous eux éparses & cassées,
Sont comme eux, d'vn éclair foudroyant renuersées;
Et les Throsnes ostez aux infideles Roys,
Font auec leurs Autels vne base à la Croix.
Là, le grand Theodose & le grand Heraclie,
Auec d'autres de Grese & d'autres d'Italie,
Diuers de nation, de merite diuers,
Et d'eternels lauriers également couuers,
Ont sur des bases d'or, de palmes releuées,
De leurs gestes guerriers les histoires grauées.
Ceux qui brillent le plus dans cette region,
Sont les braues Neueux du fameux Francion,
Qui depuis que les Lys sur Clouis descendirent,
Et leurs fleurons sacrez dans la Gaule étendirent,

Cent fois de sang Barbare à torrens épandu,
Ont troublé le Iourdain, ont le Nil confondu:
Et de mille lauriers cueillis par la Victoire,
Ont couronné l'Eglise & releué sa gloire.
Louys reconnoist là ses illustres Ayeux;
Leur éclat le surprend & luy remplit les yeux:
Il voit de leurs exploits, il voit de leurs victoires,
En portraits autour d'eux les celebres histoires.
Martel * qui sans couronne & sans sceptre fut Roy,
A de ses faits, en or, la montre deuant soy:
Là le Maure & le Got débordez de l'Espagne,
De leur sang infidele inondent la campagne;
Et laissent de leurs corps sur la Loire fumans,
La plaine embaraſſée & les flots écumans.
Pepin que les Vertus sur le Thrône porterent,
Et du bandeau Royal à l'enuy couronnerent,
Eclate de son regne, autour de luy taillé,
Et d'vn rare trauail richement émaillé.
Le fier & vain * Lombard voleur du Saint Domaine,
Souffre là de son crime & la honte & la peine:
Et le Roy conquerant soûmet auec son cœur,
Les Clefs de cent Citez aux Clefs du grand Pasteur.
Mais sa gloire presente & sa gloire passée,
Prez de son Fils paroist par son Fils effacée.
Du grand Charles qui suit, vn éclat se repand,
A qui tout autre éclat dans ce Climat se rend.
Trois bazes deuant luy de rubis étoffées,
Des Roys qu'il a vaincus soustiennent les trofées.
Là * Didier, de l'Estat d'Astulfe possesseur,
Et de sa tyrannie insolent successeur,
Sous les Alpes deffait & domté sous Pauie,
De l'effort des François sauue à peine sa vie.
Charles victorieux, d'vne fidelle main,
Romp les fers preparez au Pontife Romain;
Et le * Serpent Lombard, fier encor & farouche,
De rage mord le fer qu'il luy porte à la bouche.

D'autre part les Saxons tant de fois reuoltez,
Et tant de fois battus, ſont à la fin domtez.
Sur l'Elbe & ſur le Rhin leurs troupes renuerſées,
Font aux flots rougiſſans de barbares chauſſées.
Vidiginde * ſoûmis aux Lys comme à la Croix,
Auec ſoy leur ſoûmet la tige de cent Roys:
Et de leur * Dieu cruel, par vn celebre exemple,
Le Phantoſme enfumé bruſle aueque ſon temple.
Dans le dernier trophée, vn harnois ciſelé,
Fait voir à l'Eſpagnol le Sarraſin meſlé:
L'outrageux * Bellingan que Charles met en fuite,
Apres le cœur perdu, perd encor la conduite:
Aigolant * à ſes pieds abbatu de ſa main,
L'ame aueque le ſang vomit ſur le tertain:
Et la Segre de morts & de mourans comblée,
Roule à peine ſon onde écumante & troublée,
Dans cet illuſtre rang de Princes & de Roys,
Qui jadis de leur Sceptre appuyerent la Croix.
Louys connoiſt ſon Pere, heureux pour l'entrepriſe,
Qu'il fit d'aſſujettir l'Albigeois à l'Egliſe.
Et du Fils & du Pere, à cet abord ſurpris,
Vn rayon mutuel penetre les Eſprits:
Le Pere à bras ouuers juſqu'à ſon Fils s'auance,
L'appelle la couronne & l'honneur de la France:
Et luy fait, des lauriers de tant de Roys heureux,
De preſſans aiguillons pour aller apres eux.
Acheue, luy dit-il, noſtre nombre & ta gloire;
Fournis la noble courſe ouuerte à ta Victoire:
Ioin tes pas à nos pas, dans ce fameux ſentier;
Et ſois noſtre Riual, comme noſtre Heritier.
De ſueur & de ſang nos traces éclairées,
Et d'vn long trait de jour & de feu colorées,
Deuant toy font encore, & feront apres toy,
Vne Lice d'honneur aux Heros de la Foy.
Spectateurs partiſans de ta ſainte milice,
Nous te verrons d'icy combattre en cette Lice:

Nous accompagnerons de nos vœux tes combas :
Nos cœurs & nos Eſprits ſeconderont tes bras :
Et nous meſmes vaincus, lors qu'en cette contrée,
Par les Vertus conduit, tu feras ton entrée,
Nous ſuiurons le triomphe, & pour te couronner,
Chacun de nous voudra ſes palmes te donner.
A ces mots il s'auance, & luy montrant la gloire,
Des Heros dont le nom bruit le plus dans l'Hiſtoire :
Celuy-là, pourſuit-il, qui brille d'vne Croix,
Qu'vn rubis éclatant forme ſur ſon harnois,
Eſt le grand Godefroy, dont le bras heroïque,
Deffit dans la Iudée & l'Aſie & l'Afrique :
Et du joug Sarraſin la Cité retira,
Que l'Homme Dieu jadis de ſes pas honora.
Là ſont les Baudoüins, qui ſon drapeau ſuiuirent,
Et le Sceptre apres luy de Sion recueillirent. [fois,
L'autre eſt Foulques de Tours, qui deffit par deux
Les Biſantins jaloux du progrez des François. [gne,
Le grãd Raymond le ſuit, Raymond ſous qui l'Eſpa-
Vit de ſang Grenadin regorger ſa Campagne ;
Et le Maure eut les bras des meſmes fers chargez,
Que la Grenade auoit pour le Chreſtien forgez.
Icy Louys le Ieune, & là Philippe Auguſte, [ſte ;
Tous deux grands & tous deux dignes du nom de lu-
Ioüyſſent en commun, & dans vn meſme rang,
Des couronnes qu'ils ont acquiſes par leur ſang.
De leurs combats fameux en nobles auantures,
Ces bazes de criſtal font luire les figures,
Où malgré les Sultans, Acre priſe ſoûmet,
A Philippe vainqueur ſon orgueilleux ſommet :
Et le tortu * Meandre enflé de ſang barbare,
Remonte vers ſa ſource, & de frayeur s'égare ;
Tandis que ton Ayeul fait auec les François,
De turbans, ſur ſa riue, vn trophée à la Croix.
Remarque * de Simon domteur de l'Heretique,
La teſte rayonnante, & l'habit magnifique.

La Cerbere Albigeois dans ſon bouclier fumant,
Et de ſang, de colere & de bile écumant,
Traiſne ſon vaſte corps, le long de la Garonne,
Et du fiel qu'il épand les herbes empoiſonne.
Reconnois à l'habit, ces deux rangs que tu vois,
Si lumineux du feu qui jallit de leurs Croix. [ple,
Geoffroy * qui d'vn grãd zele ému d'vn grãd exem-
Eleua le premier la banniere du Temple;
Là, dans vn calme heureux, des ſiens enuironné,
De l'auriers eternels a le front couronné.
Et là, * Raymond l'autheur de la noble Milice,
Qui fit dans l'Hoſpital ſon premier exercice;
Des Braues bien-heureux de ſon Ordre aſſiſté,
Ioüyt d'vne éclatante & douce eternité.
Que ce Corps Conquerant ira viſte à la Gloire!
Que de ſes hauts exploits il groſſira l'Hiſtoire!
Que de * Lunes vn jour en la Mer s'éteindront,
Par tout où de ſa Croix les éclairs s'étendront!
S'il eſt de l'auenir quelque augure infaillible,
Cet Ordre ſur la terre & ſur l'onde inuincible,
Dans Rhodes deux cens ans de force regnera,
Et du débris des Turcs ſon regne affermira.
De là, touſiours plus grand, & touſiours plus vtile,
Il ira s'établir ſur la Mer de Sicile;
Et dans Malte à iamais ſon Empire affermy,
Sera l'écueil fatal du commun Ennemy.
Le Heros attentif au diſcours de ſon Pere,
S'emplit des grands objets de cette grande Sphere;
Benit l'heureux eſtat de ces ſaints Conquerans;
Et voit de tous ces Corps l'harmonie & les rangs.
Là, s'offrit à ſes yeux, en triomphe & pompeuſe,
Des Martyrs de ſon Camp la troupe lumineuſe,
Qui de leur ſang parez, de leur mort glorieux,
Combattant à Damiette auoient conquis les Cieux.
Tous la palme à la main, tous la couronne en teſte,
Encouragent le Prince à ſuiure ſa conqueſte;

Et les rays de leur front, luy laiſſent dans le cœur,
Des aiguillons de zele & des pointes d'honneur.
Sur ce rang de Heros à la guerre inuincibles,
D'autres ſont éleuez ſans armes & paiſibles, [forts,
Qui braues contre eux meſme, & ſur eux meſme
Ont vaincu le Plaiſir & le Monde en leurs corps.
Victoire plus penible, & de plus grande gloire,
Que celles dont les bruits vont ſi loin dans l'Hiſtoire;
Exploit laborieux, où dans vn meſme cœur,
Le meſme Eſprit vaincu le meſme Eſprit vainqueur,
Sans répandre de ſang, ny liurer de batailles,
Fait plus, que s'il forçoit les plus fortes murailles;
Que ſi cent Nations à ſes pieds il rangeoit;
Et ſur cent Roys vaincus vn Throſne il s'érigeoit.
Dans le Departement de ces Forts pacifiques,
Regnent en majeſté les Pauures heroïques;
Les genereux vainqueurs de ce brillant metal,
Qui fatal à la Paix, à la Vertu fatal,
Plus malin que le fer, au fer donne la force;
Des vices les plus noirs aſſaiſonne l'amorce;
Et par tout où l'éclat de ſes faux jours reluit,
Appelle la Diſcorde & la Guerre introduit.
Là, ſont ceux qui d'vne aiſle à peu d'Ames cõmune,
S'éleuant ſur le Globe où regne la Fortune,
Victorieux du Monde, ont foulé les grandeurs,
Qui ſont l'abus des yeux & le piege des cœurs.
Les vns ſont là montez de ces Plages bruſlantes,
Où de ſoif & de chaud les terres ſont ardentes:
Les autres ſont venus de ces affreux Climas,
Où les Cieux ſans chaleur ne font que des frimas:
Il en vient des foreſts, & de ces grottes ſombres,
Où tous les jours ſõt noirs, tous les corps ſõt des om-
Il en vient de ces Monts qui de neige couuers, [bres:
Sont l'azile eternel du froid & des Hyuers.
Lothaire * & Carloman qui le Sceptre quitterent,
Et le Bandeau royal à la bure changerent;

Pour ces riches liens, par eux abandonnez,
Y ſont d'aſtres veſtus & d'aſtres couronnez.
Là meſme le ſaint Roy, pour ſa Sœur Yſabelle,
Trouue vn Throſne dreſſé de matiere eternelle.
En lettres de rubis ſon nom s'y voit taillé;
Et le champ d'alentour de ſaphirs émaillé,
De ſa riche indigence, & de ſon humble gloire,
Par des iours differens repreſente l'Hiſtoire.
Dans le meſme Climat, mais dãs vn plus haut rang,
Sont les Chaſtes, vainqueurs de la chair & du ſang;
Les dõpteurs du Plaiſir, qui dõpteur des plus Braues,
Met les Forts à la chaiſne, & fait les Roys eſclaues.
Là, de force cailloux, en diamans changez,
Et diuers de lumiere, en baluſtres rangez,
Se fait deuant Suſanne, vne ſcene, où s'explique,
De ſa fidelité l'auanture heroïque.
Auprez d'elle eſt Iudith, qui par vn meſme effort,
Triompha de l'Amour, triompha de la Mort;
Et d'vne hardieſſe heureuſe & renommée,
Dans vn ſeul pauillon deffit toute vne Armée.
Là, celle qui ſans nom ſur * la Marne naſquit,
Qui d'vn cruel Amant la cruauté vainquit,
Et fit voir à la France vne Iudith Chreſtienne,
Surpaſſe de Iudith, la gloire par la ſienne.
Là, le beau rejetton des belles Fleurs de Lys,
De ſa haute vertu * Gondeberge a le prix:
L'outrageux Adalulfe, & la noire Impoſture,
Ont de ſerpens affreux à ſes pieds la figure:
Tout reluit autour d'elle, & ſes fers d'autrefois,
Sont perles ſur ſa teſte & bagues dans ſes doits.
Là, depuis peu Rozzi, guerriere & magnanime,
D'vn Throſne rayonnant qui ſes combats exprime,
Braue encore l'orgueil du barbare Eſſelin,
Et menace ſes iours d'vne tragique fin.
Là, le Ioſeph * Romain, le ſecond Hippolyte,
Criſpe a ſon rang de gloire & ſon rang de merite:

Et prez du chaſte Hebreu, martyr de pureté,
Couronné d'vn bandeau d'eternelle clarté,
De ſa *Maraſtre ardente en la nuit de l'Abyſme,
Voit à ſes pieds fumer le ſupplice & le crime.
Là meſmes ont leur rang, ces Vierges mariez,
Qui ſeparez de corps & de l'eſprit liez,
Par vn effort de foy ſouſtenu de courage,
Ont ſceu joindre l'Hymen aueque le Veſuage:
Et libres ſous le joug, dans la chair épurez,
Du flambeau de l'Amour ſans chaleur éclairez,
A ces neiges * pareils que reſpectent les flames,
Ont gardé dans le feu, la fraiſcheur de leurs ames.
Elzear & Delphine illuſtres en ce rang,
Sont couronnez de lys, ſont reueſtus de blanc:
Et prez de ſon Henry, Cunegonde éclatante,
D'vn double Diadéme a la teſte luiſante.
Louys, de cet étage au ſuiuant eſt porté,
Où dans vne plus forte & plus pure clarté,
Les Heros Patiens ioüyſſent de la gloire,
Où les ont éleuez leur Force & leur Victoire.
Là, regne des premiers ſur vn Thrône de iour,
Iob, ce fameux ſouffrant, qui fut comme vne tour,
Qu'en vain tous les Demons à la foule hurterent,
Que les chãcres en vain, qu'en vain les vers rongerẽt.
Sous des membres pourris, ſous vn cuir vermoulu,
Son cœur fut touſiours ferme & touſiours reſolu;
Et ſous ſoy vit tomber, ſans ſortir de ſa place,
Les pieces de ſon corps, le debris de ſa Race.
Tobie eſt prez de luy, brillant & glorieux;
Sa gloire principale a ſa ſource en ſes yeux,
Il en ſort par rayons des feux qui l'enuironnent,
Et d'vn tour éclatant la teſte luy couronnent.
Là, ſont les ſept Neueux de ces ſaints Conquerans,
Qui du Peuple choiſi vainquirent les Tyrans.
De zele, de courage & de ſang Machabées,
Apres leurs Camps détruits & leurs villes tombées,

Dans la cheute commune & le commun effroy,
Ils resterent debout, ils soustinrent leurs Loy :
Et les Roys qui contre eux le fer au feu meslerent,
En trõçonnãt leurs corps, leurs courõnes formerent.
Tous les autres Souffrans, ou fameux, ou sans nom,
Donnez en butte au Monde, à l'épreuue au Demon,
Plus clairs que les flambeaux de la voûte derniere,
Font en ce dernier ordre vn concert de lumiere.
Louys reconnoist là * Baudoüin son parent,
Qui Souffrant valeureux & Martyr Conquerant;
Apres auoir soûmis par le sac de Bisance, [ce;
Au grand Lys la grande Aigle, & la Grece à la Fran-
En suite vers le Nort ses conquestes poussant, [çant,
D'vn mesme effort la Croix & son Sceptre auan-
Mourut d'autant de morts, & longues & barbares,
Qu'il souffrit de tourments sous le fer des Bulgares.
Le saint Comte de Brenne, en Syrie autrefois,
La terreur du Croissant & l'appuy de la Croix,
Paroist là glorieux de la riche couronne,
Que la main des bourreaux luy fit en Babilonne.
Là, les braues Seigneurs de Bar & de Monfort,
Sont éleuez au rang que leur acquit leur mott,
Lors que d'vne grande Ame aux grands faits dispo-
Nobles Auancoureurs de la France croisée, [sée,
Ils furent au Leuant par leur zele menez,
Et furent pour leur zele à Gaze couronnez.
Louys aueque ioye apprend leurs auentures,
Admire les rayons que iettent leurs blessures:
Et rauy de leur gloire, épris de leur splendeur,
Voudroit auoir changé sa Couronne à la leur.
L'immortel Souuerian de la Cour eternelle,
Des Heros Patients le Chef & le Modele,
Sur vn Throsne formé d'Esprits purs & bruslans,
Eclairez de cent yeux, de six aisles volans,
Tient le haut de la Sphere; & de ce haut étage,
La ioye à tant de Saints & la gloire partage.

De ſa mort, qui rendit la vie à tous les morts,
Les empreintes luy ſont cinq Soleils ſur le corps:
Et par là, d'vne cheute égale & reguliere,
Comme par cinq canaux, ſe repand la lumiere.
Iuſqu'à ce Throſne ardent le ſaint Prince porté,
A peine en peut ſouffrir la pompe & la clarté.
Il en ſort des concerts de voix étincelantes,
De feux harmonieux, de lampes reſonnantes:
Et les Chantres Vieillards répondent à l'entour,
Du concert de leurs Luts, à ces concerts de iour.
Vne voix cependant du Throſne deſcenduë,
Qui tient toute autre voix de reſpect ſuſpenduë,
Le long d'vn doux éclair adreſſée à Louys,
Remet ſon ame émuë, & ſes yeux ébloüis.
Tu n'es pas, luy dit-elle, au bout de la carriere;
Tes ans ne ſont pas pleins, ny ta couronne entiere,
Et tu ne peux, qu'apres le combat acheué,
Eſtre au Ciel des Vainqueurs auec nous éleué.
I'ay veu de ta conſtance, & veu de ton courage,
Le magnanime eſſay, le noble apprentiſſage:
Et ſans plus differer, ces trauaux commencez,
D'vne auance d'honneur bien-toſt recompenſez,
Te ſeront dans la courſe où t'appelle la Gloire,
Vn attrait au combat, vn gage de victoire.
Trois Couronnes luy ſont offertes à ces mots,
Et le celeſte Roy reprenant le propos,
Auec ce Cercle d'Or, pourſuit-il, ie te donne,
Des Eſtats du Couchant l'ample & noble Couronne.
De l'Arcenal * Romain les tonnerres lancez,
Pour venger le Pontife & ſes droits offencez,
Ont donné le ſignal au coup de la Iuſtice,
Qui doit de * Frederic auancer le ſupplice.
Le Sceptre Imperial de ſes crimes taché,
Luy doit eſtre bien-toſt par la Mort arraché:
Et ſon front qu'a frappé le feu de l'Anatheme,
Pour ſa Race & pour luy perdra le Diadême.

I'offre encor à ton choix aueque ce Bandeau,
Rayonnant des threſors de la terre & de l'eau,
Tous les Eſtats ſouſmis au Throſne de Biſance;
Tous ceux où les Sultans étendent leur puiſſance;
Et tous ces beaux Climas, couronnez de Palmiers,
Que le iour renaiſſant viſite les premiers.
La troiſieſme Couronne à ton choix eſt offerte,
D'épines heriſſée & de ronces couuerte.
Auec elle ie t'offre, vne part à ma Croix,
Non à cette Croix d'or, qui luit au front des Roys;
Mais à ce bois chargé de ſouffrances humaines,
Qui m'a fait à ce Thrône vn degré de mes peines.
Du choix que tu feras, ton deſtin ie feray;
Et ſelon ton ſouhait ie te couronneray.
Le Prince penetré d'vne ardeur lumineuſe,
Saiſit à ce diſcours la Couronne épineuſe:
Et ſans jetter les yeux ſur perles, ny ſur or,
Celle-cy m'eſt, dit-il, vn aſſez grand threſor.
Ie ne puis receuoir des mains de la Victoire,
Vn don de plus grand prix, ny de plus haute gloire,
Et ie m'en dois tenir plus riche & mieux paré,
Que ſi de cent lauriers à la guere honoré,
I'auois par ma valeur étendu ma Couronne,
Au delà des Eſtats que la Mer enuironne.
Aux éſpines, Seigneur, ſi vous joignez vos cloux,
Les liens en ſeront plus fermes & plus doux:
Et voſtre Croix pour comble, à vos cloux ajouſtée,
Tiendra d'vn poids plus fort mon amour arreſtée.
Heureux ſi prez de vous à la Croix attaché,
De voſtre ſang ie laue & du mien, mon peché!
Et plus heureux encor, ſi voſtre ſainte flame,
De ces épines peut s'allumer dans mon Ame!
Les volans Animaux & les Chantres volans,
Du Thrône de l'Agneau porteurs étincelans,
A ce choix de Louys, des aiſles applaudirent;
De leurs ſacrez concers les Vieillards les ſuiuirent;

Et du Throſne, en ces mots, deſcendit vne voix,
Qui répondit au Prince & confirma ſon choix.
La route que tu prens demande vn grand courage ;
De bonne heure il te faut preparer à l'orage :
Il ſera de durée, & ſera violent ;
Et tout ce que l'Enfer a de plus turbulent,
Par des charmes conduit & ſoudoyé de charmes,
En foule oppoſera ſes armes à tes armes.
Encor vne autre fois le Nil t'arreſtera ;
Vn Monſtre, dans ton Camp la terreur iettera ;
Et les Demons liguez te feront des barrieres,
De torrens embraſez & d'ardentes riuieres.
D'vn peril ſi preſſant par miracle arraché,
Tu verras le terrain de Sarraſins jonché ;
Tu verras à tes pieds la Riuiere captiue,
Te ſouſmettre ſa corne & te ceder ſa riue.
Mais d'vn illuſtre ſang ton Triomphe taché,
Et de ſa tige, * vn Lys par la Mort detaché,
Meſleront la douleur & le deüil à ta gloire,
Et tireront des pleurs des yeux de la Victoire
Toy meſme atteint d'vn trait, & lentement bruſlé,
D'vn feu fieureux au feu de ton zele meſlé
Tu verras ta Fortune aueque toy troublée,
Et ton Armée en deuil de ton mal accablée.
Guery bien-toſt apres & plein d'vn nouueau cœur,
Des Demons derechef & des Sultans vainqueur,
Tu verras à tes pieds les forces Sarraſines,
Et ſur ton front enfin ma Couronne d'épines,
Couronne qui ſera l'apuy des Fleurs de Lys,
Qui ſouſtiendra ton Sceptre, & celuy de tes Fils :
Et ſera d'vn Empire au Temps inebranlable,
Aux Princes de ton ſang vn gage irreuocable.
Rien de plus grand ne peut tes armes Couronner,
Et c'eſt le but qui doit ta conqueſte borner.
Glorieux de ce gage acquis par ta vaillance,
Et riche des threſors d'vne longue ſouffrance,

Apres auoir pati tout ce que la Vertu,
Peut patir dans vn cœur de tout coſté battu,
Tu reuerras la France, & rendras l'allegreſſe,
A ſon Peuple accablé de crainte & de triſteſſe.
Là faiſant remonter ſur le Throſne auec toy,
L'Innocence & la Paix, la Iuſtice & la Foy,
Tu laiſſeras aux Roys, d'vne forme nouuelle,
Tes Vertus en exemple & ta vie en modelle.
Apres la Paix reglée & le droit affermy,
Aggreſſeur de nouueau du commun Ennemy;
Tu porteras la Guerre aux coſtes de Cartage;
Et vainqueur de ſes murs, comme de ſon riuage,
Feras trembler de crainte au ſeul bruit de tes faits,
Les Chaſteaux de Maroc & les ramparts de Fez.
Mais de nouueaux malheurs encore dans l'Afrique,
Ouuriront à ton Ame vne Lice heroïque.
Ton Camp par eſcadrons la Peſte fauchera;
Vn de tes Fils atteint, ſous ſa faux tombera:
Du ſuccez de ce coup la cruelle animée,
Ajouſtera les Chefs aux membres de l'Armée:
Et par tant de tombeaux à ton Thrône arriuant,
Par tant de corps couchez, iuſqu'à toy s'eleuant,
D'vne mort qui ſera ta plus haute Victoire,
Fermera ta Couronne & t'ouurira la Gloire.
Fournis donc ta carriere; vn Thrône icy t'atend,
Si haut, ſi lumineux, ſi ferme & ſi conſtant;
Qu'il n'eſt point de ſouffrance à venir ny paſſée,
Qui n'en ſoit richement vn jour recompenſée.
A ces mots, vn grand Thrône à Louys preſenté,
Etale vne pompeuſe & durable clarté.
Il n'eſt pas compoſé de ces lourdes matieres,
Que l'Auarice fait arracher des Minieres:
Il n'eſt pas enrichy de ces verres taillez,
De ces boutons d'écume arrondis & caillez,
Dont le Luxe & l'Orgueil phantaſques, & friuoles,
Couronnent la Fortune, & parent ſes Idoles.

L'étoffe eſt d'vne piece ; & de ſes iours diuers
D'eux meſmes rehauſſez & d'eux meſmes couuers,
Sans taille & ſans couleur, ſans traits & ſans hachu-
Il ſe fait diuers corps & diuerſes figures. [res,
De ce Thrône, Louys auec étonnement,
Meſure la hauteur, contemple l'ornement:
Il y voit ſes combats, il y voit ſes victoires:
De toutes ſes Vertus il y voit les hiſtoires.
D'vne-part dans ſon Camp de famine preſſé,
Il nourrit l'indigent, il traite le bleſſé:
Et cette main ſi braue à manier l'épée,
Si noblement au Sceptre & ſi bien occupée,
Deſcend de ſes emplois, relaſche ſes efforts,
Pour ayder des mourans, pour enterrer des morts.
La poudre qu'il y prend, en Eſtoiles changée,
Sur ſa robbe ſe voit par vn Ange rangée.
D'autre-part il ſe voit dans ſa captiuité,
L'Eſprit libre, & le front luiſant de Majeſté:
Il eſt dans ſa priſon ce qu'il ſeroit au Louure;
Et quoy qu'il ait à peine vn manteau qui le couure,
De ſa grace paré, pompeux de ſa vertu,
D'vn air noble & tranquille à l'entour reueſtu,
Sans or qui ſur ſa teſte, & dans ſa main rayonne,
Il ſouſtient ſa grandeur de ſa ſeule perſonne.
Là tout ce qu'on remuë ou d'eſpoir ou d'effroy,
N'étonne point ſon cœur, n'ébranſle point ſa foy;
Son Ame ſous l'épée, & prez de la torture,
Conſerue ſon affiette & retient ſa poſture.
Plus bas, par vn miracle en liberté remis,
Il fait de nouueaux plans contre les Ennemis:
Il munit à ſes frais les Places des Fideles,
De murs renouuellez & de portes nouuelles.
Là des priſons du Caire, & des tours de Damas,
Des Peuples de Martyrs vers luy tendoient les bras;
Et de l'obſcurité deſtinée à leurs geſnes, [nes.
L'appelloiét de leurs pleurs & du bruit de leurs chaiſ-

L'or du Roy, dans la nuit de leurs cachots ouuerts,
Epandoit ſes rayons, faiſoit tomber leurs fers:
Et de tout l'Orient ſa Vertu reclamée,
Portant ſon action d'Egypte en Idumée,
De ſemblables Enfers, les captifs rachetoit,
Par tout où ſon Eſprit ſes largeſſes portoit,
De ſes Eſtats, ailleurs, il regloit la police,
Accompagné des Loix, aydé de la Iuſtice.
Les Vertus prez de luy ſe voyoient ſous le Dais;
Et l'aueugle Fortune excluſe du Palais,
Laiſſant dans le Conſeil gouuerner la Prudence,
N'oſoit meſler ſa Rouë au Timon de la France.
Le pauure s'y voyoit, contre ſon ennemy,
A couuert ſous le Thrône, & du Sceptre affermy:
Et l'honneur ſans orgueil, la grandeur ſans audace,
Le merite modeſte & content de ſa place,
Dans les termes du Droit reſerroient leur pouuoir;
Et plioient leurs deſirs au ply de leur deuoir.
Sous eux l'Impieté de cent nœuds attachée,
Remangeoit les morceaux de ſa langue arrachée:
Et le Blaſpheme affreux auec elle enchaiſnê,
De ſa peine ſembloit ſanglant & forcené.
Plus loin ſe remarquoit le renommé riuage,
Où Carthage n'eſt plus que l'Ombre de Carthage;
Et cette Ombre hautaine, & fiere en ſon cercueil,
De ſon corps poudroyé garde encore l'orgueil.
Là, le * Prince François & le Prince de Thunes,
De leurs Eſtats ſuiuis, ſuiuis de leurs Fortunes,
L'vn guidé de l'Erreur, & l'autre de la Foy,
Les armes à la main combattoient pour leur Loy.
Carthage ſous la Croix humilioit ſa teſte;
Thunes à l'embraſſer de loin paroiſſoit preſte:
De la lueur des Lys l'Afrique blanchiſſoit;
Et de ſang Sarraſin la plaine rougiſſoit.
Au ſecours des vaincus la Peſte ſuruenuë,
D'vn char de feu roulant ſur vne ardente nuë,

Par le Camp des vainqueurs ſes charbons épãchoit,
Et de meurtres ſans fer la campagne jonchoit.
Pour l'Armée abatuë, & ſans combat deffaite,
Louys s'offroit aux coups de cet affreux Comette:
L'air, du feu de ſon zele à l'entour s'embraſoit;
L'Ange Intendant des Lys à ſon vœu s'oppoſoit.
Vn trait portant la flame traiſnant la fumée,
Partant auec éclat de la nuë allumée,
Aprez * Triſtan frappé, ſur Louys s'élançoit;
Et prez du Fils mourant le Pere languiſſoit.
Les Vertus, de leur Sphere en troupe deſcenduës,
Prez du Prince expirant s'eſtoient toutes renduës:
De la maſſe du corps l'vne le déchargeoit;
Des attaches des ſens l'autre le dégageoit;
L'vne oſtoit à ſes yeux l'ombre de la matiere;
L'autre les éclairoit d'vne pure lumiere;
Et de la main de Dieu ſon Eſprit couronné,
Vers le Ciel s'enuoloit de gloire enuironné.
Le ſaint Heros inſtruit par ces riches figures,
Du ſuccez & du prix qu'auroient ſes auantures;
L'Epineux Diadême auec amour baiſa,
Et de zele emporté ſur ſon front le poſa.
Les aiguillons preſſez de toutes parts entrerent;
Et de menus rayons par filets en coulerent.
Non ſeulement ta gloire, ajouſta l'Homme-Dieu,
Au deſſus des Saiſons & des Corps aura lieu;
Mais dans le Temps encore, & dans ce court eſpace,
Où les Grands ſe deffont, où la Grandeur ſe paſſe,
Elle ſubſiſtera iuſqu'à ce dernier iour,
Qui des Ans & des Cieux doit terminer le tour.
Les glorieux rameaux qui naiſtront de ta couche,
Egalant leur grandeur à celle de leur ſouche,
De ſions touſiours verts la France couuriront;
Et d'vn cercle immortel ſes Lys couronneront.
De ces grands Succeſſeurs les Modeles illuſtres,
Ont leur ſuite & leur rang dans l'Eſpace des Luſtres:

Et pour t'encourager, à tracer deuant eux,
Vn sentier heroïque au Bien laborieux,
Et de tes pas leur faire vne piste à la Gloire,
Ie t'en veux découurir les portaits & l'Histoire.
Il s'étend sur le Ciel, vn espace sans corps,
Lumineux au dedans, tenebreux au dehors,
Où de tout l'Auenir les formes eternelles, [les.
Sont esprit dans leurs Plans, esprit dans leurs Mode-
Les Corps sont là sans masse, & sans obscurité:
Tout ce qui roule icy, là se voit arresté:
Les jours, les mois, les ans parmy nous si mobiles,
Sont là touſiours presens, sont là touſiours trãquilles.
Et le Temps qui ne fait que courir & changer,
N'est dans ce haut Climat ny changeant ny leger.
Des feux meslez de nuit defendent cet espace,
Où nulle Intelligence, où nulle Ame ne passe:
Et ces Esprits si purs & si hauts dans les Cieux,
De quatre aisles volans, & voyans de cent yeux,
Ne peuuent s'éleuer ny des yeux ny des aisles,
Iusques à penetrer ces clartez eternelles.
Cet Espace, à Louys soudainement ouuert,
Epand vn iour immense où son regard se pert.
Mais son Guide éclairé d'vn rayon prophetique,
Qui distingue de loin l'Auenir & l'explique;
L'arreste à ses Neueux, dans ce Threſor des Temps,
D'vne gloire auancée à ses yeux éclatans.
Cette bande nombreuse & de Lys couronnée,
A ton Thrône est, dit-il, par ton Lit destinée;
Et tant qu'au tour des Cieux les Astres tourneront,
Sur ton Thrône les Roys de ton sang regneront.
Philippe, que tu vois le premier de la bande,
D'vne grande Fortune & d'vne Ame plus grande,
Ton espoir & ta place apres toy remplira;
Le surnom de Hardy par ses faits acquerra;
Et vainqueur de l'Afrique en bataille rangée,
Reportera tes os à la France affligée.

De là, ſes Etendars vers l'Eſpagne pouſſant,
Et l'orgueil de ſes monts au paſſage forçant,
Du coup, dont à ſes pieds il abatra Gironne,
Fera de l'Arragon chanceler la Couronne.
De Robert, * grand de ſens, & non moins grand
Les Gaſcons terraſſez ſentiront la valeur : [de cœur,
Et de luy s'étendra cette Branche Royale,
Qui ſera de l'eſtat la Colonne fatale ;
Qui le Thrône ébranſlé cent fois affermira ;
Qui d'éternels fleurons au Sceptre fournira ;
Et tenant ſous l'abry de ſon noble feuillage,
Les grans Lys à couuert du vent & de l'orage,
Par tout où les grands Lys épandront leur odeur,
Portera des Bourbons la gloire & la grandeur.
Voy de ton petit * Fils la grace magnanime ;
Son cœur par cette grace auec éclat s'exprime.
La force en luy, fera l'honneur de la beauté :
Et l'orgueil des Flamans deux fois par luy domté,
De ſon debris ſuperbe & de ſes cendres vaines,
Egalera les monts & comblera les plaines.
Louys * ſuiura de prez, & de prez le ſuiuant,
Pareil au jeune Lys abatu par le vent ;
Ne laiſſera de ſoy, que l'inutile plainte,
Que laiſſe vne eſperance auant le temps éteinte.
Sur le Thrône apres luy ſes * Freres monteront,
Et du Thrône au cercueil auſſi toſt paſſeront :
Pareils à ces vapeurs dans la nuë allumées,
Qui d'vn eſprit de feu pour vn temps animées,
Semblent ne s'éleuer par vn ſoudain effort,
Que pour faire vn ſpectacle illuſtre de leur mort.
Voy de leur * Succeſſeur la bien-ſeante audace,
Voy ce modeſte orgueil, qui plaiſt & qui menace.
La Branche de Valois au Thrône il portera ;
Sous Caſſel à ſes pieds la Flandre tombera ;
Et ſon * Coloſſe armé ſera de ſa victoire,
Deuant les ſaints Autels vne muette Hiſtoire.

Mais par vn coup du Ciel ſon Eſtoile changeant,
Et l'Ange des combats vers l'Anglois ſe rangeant;
Il laiſſera du ſang de ſa Nobleſſe éteinte,
La Somme colorée & la campagne teinte.
Iean non moins magnanime & plus infortuné,
Par vn jeune Edoüart en triomphe mené,
A Charles * qu'vn broüillas auec bruit enuironne,
Laiſſera ſouſtenir le poids de la Couronne.
Mais ce Sage, & broüillas & bruit diſſipera:
Ses Ennemis armez ſans armes deffera:
Et d'vn ſens plus heureux que les bras de ſes Peres,
Eteindra la Diſcorde & vaincra ſes Viperes.
Son Fils * plus fort de corps, & d'eſprit plus ardent,
Paſſera ſur le ventre aux Rebelles de Gand:
Et l'énorme Arteuelle abatu de ſa foudre,
D'vne mort de Geant fera fumer la poudre.
Mais, que l'éclat du Monde eſt mobile & trompeur!
Que l'Homme eſt vain, qui ſuit cette errante vapeur!
Et que l'Aſtre aſſigné pour luire aux grandes teſtes,
Fait biẽ moins de beaux jours, qu'il ne fait de tẽpeſtes
Ce domteur des Flamans, ce vainqueur des Anglois,
Dans les preparatifs d'autres plus grands exploits,
Attaqué d'vne fiévre à la France fatale,
En épandra le feu dans la Maiſon Royale.
Sur ſa teſte, le Lys de ce feu ſechera;
Le Sceptre de ſes mains par pieces tombera;
Et ſa Pourpre du ſang de ſes Princes tachée,
Sera par l'Etranger à ſon Fils arrachée.
Mais, par ce * Fils errant, demy-nu, delaiſſé,
Le Voleur d'outre mer dans ſes ports repouſſé,
D'vn ſi grand attentat, & d'vn ſi grand Royaume,
A peine emportera le titre & le phantoſme.
Celle-là qui d'vn air magnanime & guerrier
Souſtient vn grand Lys d'or enlacé d'vn Laurier,
Heroïque Bergere, & Fille conquerante,
Dans ce trouble appuyra la France chancelante.

Voy ſa grace hardie & ſa modeſte ardeur:
Voy l'audace en ſes yeux meſlée à la pudeur:
Elle ſemble deſia menacer l'Angleterre;
Et ſon Ange deſia la prepare à la guerre.
O qu'vn jour Orleans au pied de ſes ramparts,
Sous ſa lance verra tomber de Leopards!
Que de ſang étranger épandu ſur la Loire,
D'vne illuſtre fumée éclaircira ſa gloire!
A ce Victorieux, ce *Fin ſuccedera,
Qui Sujets & Voiſins par eſprit rangera.
Son * Fils plein de courage, & plus plein d'eſperance,
Voudra renouueller les vieux droits de la France.
Le Tibre & l'Eridan luy ſoûmettront leurs eaux:
Naples à ſa venuë ouurira ſes Chaſteaux:
Et le bruit en portant la terreur vers l'Aurore,
Fera paſlir d'effroy les * Lunes du Boſphore.
De là, donnant par tout des marques de ſon cœur,
De cent Peuples armez à ſon retour vainqueur,
Il laiſſera le Tar ſanglant de la deffaitte,
Des Liguez qui voudront empeſcher ſa retraitte.
Apres luy, ce * Louys au Thrône montera,
Et de l'amour des ſiens ſon Thrône affermira.
Il caſſera ces fleaux de taxes & de tailles,
Qui font couler le ſang qu'épargnent les batailles:
Et plus grand menager des bien-faits que de l'or,
Des cœurs de ſes Sujets, il fera ſon threſor.
De l'Italie armée il abatra les forces;
Il tirera Milan d'entre les mains des Sforces;
Sur les murs des Genois, deux fois victorieux,
Il fera refleurir les Lys de ſes Ayeux:
Et l'orgueilleux * Lyon du Golfe Adriatique,
Deffait par ſa valeur, & bleſſé de ſa pique,
A peine vers ſes bords tremblant ſe traiſnera;
Et ſur * l'Adde ſanglant ſes ongles laiſſera.
Voy du braue Fraçois la demarche guerriere,
Voy du feu de ſon cœur, dans ſes yeux la lumiere.

Qu'vn iour il ſera grand ! que ſa Couronne vn iour,
Si le bon-heur le ſuit, ſera d'vn large tour !
Du rampart * de Milan la Couleuure arrachée,
Sera par ſa Vertu ſous les Lys attachée :
Et ces * Freres hautains, des Alpes habitans,
En maſſe comme en force égaux aux vieux Titans,
A Marignan deffaits, laiſſeront de ſa gloire,
Et de leur folle audace, vne longue memoire.
Par tout égal à ſoy, nulle part abatu,
Quelques aduerſitez qui hurtent ſa Vertu,
Il ſera par l'effort d'vne Ame touſiours draite,
Libre dans ſa priſon, vainqueur en ſa deffaite :
Et par vn cours diuers d'éuenemens humains,
Par vn cercle inégal de pertes & de gains,
Paſſera de bien loin cette Sphere commune,
Où les Roys du commun ſont mis par la Fortune.
L'Aſtre de ſon * Riual au ſien enfin cedant,
Sa Vertu reprendra ſon premier aſcendant.
De ſon * Fils que tu vois, la valeur mieux conduite,
A Boulogne * mettra les Leopards en fuite :
L'injure * de Pauie à Renti vengera :
Des murailles de Mets les Aigles chaſſera :
Et là, Charles deffait, & l'Allemagne en fuite,
Laiſſeront le debris de leur grandeur d'étruite.
De ſa tragique mort le triſte euenement,
Sera ſuiuy d'vn long & fatal mouuement,
La Diſcorde ſanglante, & l'Hereſie armée,
Leuant vn Etendart de flame & de fumée,
Au maſſacre, au degaſt, le Peuple appelleront,
Détruiront les Autels, le Thrône hurteront :
Et contre les beaux Lys cultiuez par tes Peres,
Lanceront leurs flambeaux, laſcheront leurs vipere.
François * jeune & mal-ſain, par la mort emporté,
A Charles laiſſera le Royaume agité :
Charles en ſouſtiendra le poids auec courage :
Oppoſera les bras & la teſte à l'orage :

Mais enleué bien-toſt, du trouble dans les Cieux,
A ſon * Frere deſia deux fois victorieux,
Et deſia couronné de deux grandes Iournées,
Il laiſſera le faix des Gaules étonnées.
Des bords * de la Viſtule, & de ces froids climas,
Où le jour en tout temps eſt chenu de frimas;
Ce Prince rappellé par les cris de la France,
Viendra luy redonner le jour & l'eſperance:
Et ſi ſa main ne peut pleinement la guerir;
Elle pourra du moins l'empeſcher de mourir.
Sa pleine gueriſon ſera le grand ouurage, [ge:
D'vn iuſte & d'vn clement, d'vn vaillant & d'vn ſa-
Elle ſera l'effort de ce Henry le Grand,
Qui des Lys Heritier, & des Lys Conquerant,
Souſtenant de ſon bras le droit de ſa naiſſance,
Se fera poſſeſſeur de ſon bien par ſa lance.
Voy la belle clarté que ſes armes luy font:
Voy couler des lauriers qui luy ceignent le front,
L'honorable ſueur, & les illuſtres marques,
De la plaine d'Yury, de la campagne d'Arques.
Là l'Eſtranger trompeur, & les François trompez,
A détruire ſon droit follement occupez,
Tomberont à ſes pieds auec le vain * Phantoſme,
Erigé pour charmer tous les yeux du Royaume.
Craint en ſuite par tout, & par tout renommé,
Amateur de ſon Peuple, & de ſon Peuple aymé,
Il tiendra la Diſcorde & ſes Sœurs forcenées,
De leurs propres Serpens à ſon Thrône enchaiſnées:
Et ſes derniers deſſeins, de leur ſeul appareil,
Iuſqu'à ce Lit fameux où couche le Soleil,
De l'Eſpagne feront tremouſſer les colonnes,
Et trembler de frayeur ſur ſon front ſes Couronnes.
A ces nobles deſſeins ſuccedera ſon Fils,
Ce Fils qui luy naiſtra pour la gloire des Lys.
Celuy là, de nouueau remettra ta memoire:
De tes geſtes les ſiens rafraiſchiront l'Hiſtoire:

Et marchant apres toy par le Royal ſentier,
Comme ton concurrent, comme ton heritier,
Il aura ſon Egypte à vaincre dans la France,
Et ſon zele y vaincra non moins que ſa vaillance.
Vn Monſtre * de carnage & de pleurs engraiſſé,
Retranché dans vn Fort, par des Geans dreſſé,
Muny des Elemens, gardé par les tempeſtes,
A ſes pieds abatu perdra toutes ſes teſtes.
A ſon ſecours en vain les orages viendront,
Aux Vents en vain liguez les vagues ſe joindront;
Louys attachera les Saiſons mutinées;
Tiendra d'vn frein d'écueils les vagues enchaiſnées:
Et ſous l'enorme faix du joug qu'il dreſſera,
La Mer tendra le dos & les bras baiſſera.
Apres ce coup fatal à l'Hydre terraſſée,
Il ira deliurer l'Italie oppreſſée.
Les Alpes ſous ſes pas de frayeur trembleront;
Du Teſin & du Po les chaiſnes tomberont;
Et Naples, de ſes fers à ce bruit attentiue,
Secoura le fardeau de ſa teſte captiue.
Iuſqu'à ces froides Mers qui lauent le Danois,
L'eſtime & le reſpect établiront ſes Loix:
Et la France ſous luy rentrera dans les bornes,
Que le Rhin autrefois luy marquoit de ſes cornes
Enfin, apres auoir porté l'odeur des Lys,
De la Mer de Norvege à celle de Calis;
Aprez auoir éteint la race des Viperes,
Qui naiſtront pour ſoüiller l'Egliſe de ſes Peres;
Apres auoir battu les Anglois Leopards,
Le Lyon des Flamans, le Serpent des Lombards;
Et fait voir leur dépoüille & leurs dents arrachées,
Sur les portes du Louure en parade attachées;
Dans le Ciel des Heros eleué prez de toy,
Il laiſſera ſon Fils ſur ſon Thrône apres ſoy.
Encore apres ſa mort, ſon Nom & ſa Memoire,
Dans le Party François retiendront la Victoire;

Et

Et l'Eſtat quelque temps gardant le meſme train,
Suiura l'impreſſion qu'y laiſſera ſa main ;
Iuſqu'à ce que ſon Fils en prenant la conduite,
De tant de haut deſſeins accompliſſe la ſuite.
Voy ſur ce front royal de graces reueſtu,
La fleur de l'âge jointe aux fleurs de la Vertu :
Voy de ſes yeux ſerains l'agreable lumiere,
Voy la noble fierté de ſa mine guerriere.
Apres de longs ſouhaits à la France donné,
Bientoſt chargé du Sceptre & bientoſt Couronné ;
Il accroiſtra l'Eſtat de conqueſtes nouuelles :
Il oſtera la Fronde à ſes Sujets rebelles :
Ses Drapeaux triomphans iront porter les Lys:
Sur les bords de la Meuſe, & ſur ceux de la Lys :
Et iuſqu'à ce riuage, où la Mer ſe couronne.
Des orgueilleuſes tours de la riche Liſbonne,
Sa Fortune, ſon Nom, ſes forces appuyront,
Les Princes opprimez qui le reclameront.
Ces hautes viſions par là ſe terminerent ;
A de ſoudaines nuits les Images cederent ;
Et dans leur propre eſpace enfin diſparoiſſant,
Ne laiſſerent aux yeux qu'vn vuide ébloüiſſant.

REMARQVES.

* *SOnt les affreux Soleils. pag.* 214. Ce ſont les Cometes qui ne ſe voyent que de nuit, & qui paroiſſent aſſez ſouuent en forme d'épées.

* *Du Roy blaſphemateur pag.* 214. C'eſt Sennacherib, dont l'armée fut deffaite en vne nuit par vn Ange, en punition de ſes blaſphemes.

* *Cette ardente ceinture pag.* 227. Cette ceinture eſt la Sphere de feu qui eſt entre l'air, & le Ciel de la Lune.

* *Parqueté de figures fatales pag.* 215. Ces figures ſont les Conſtellations, ſur leſquelles ſe font les predictions des Aſtrologues.
* *Il y voit ces Miroirs pag.* 215. Ce ſont les Planetes, où les diuerſitez des Saiſons ſe voyent auant qu'elles arriuent.
* *Au grand Cercle de lait pag.* 217. C'eſt cette grande route ſemée de petites Eſtoiles, qu'on appelle la Voie de lait, à cauſe de ſa blancheur.
* *La Rome Grecque pag.* 218. Conſtantinople, où le Siege de l'Empire fut tranſporté par Conſtantin.
* *Le ioug de la Mecque pag.* 218. La Mecque eſt vne Ville d'Arabie, où eſt le ſepulcre de Mahomet, & le ſiege principal de la Religion des Turcs.
* *Pres de luy l'Etendart pag.* 218. Cét Etendart fut preſenté en forme de Croix à Conſtantin, auant qu'il donnaſt la bataille contre Maxence.
* *Licine en cét Enſeigne pag.* 219. Licine & Maxence ont eſté deux Tyrans qui pretendirent à l'Empire, & furent deffaits par Conſtantin.
* *Martel qui ſans couronne p.* 219. Charles Martel pere de Pepin, ſans eſtre Roy, eut l'autorité des Roys.
* *Là Didier pag.* 219. Didier Roy de Lombardie fit la guerre aux Papes.
* *Et le Serpent Lombard pag.* 219. La Ville de Milan capitale de Lombardie a vne couleure pour Enſeigne.
* *Vidigindé ſouſmis pag.* 220. Ce Vidiginde Roy des Saxons fut deffait & aſſujetty par Charles Magne.
* *Et de leur Dieu cruel pag.* 220. Ce Dieu cruel, eſtoit Herminſul, à qui l'on ſacrifioit des hommes.
* *Et le tortu Meandre pag* 221. Le Meandre eſt vn Fleuue de Phrygie, renommé par les decours qu'il fait, & par les Cignes qu'il nourrit.
* *Remarque de Simon pag.* 221. C'eſt Simon de Montfort qui fit la guerir aux Albigeois.

* *Geoffroy qui d'vn grand pag.* 222. Ce Geoffroy fut Fondateur de l'Ordre des Templiers.
* *Raymond l'autheur pag.* 222. Ce Raymond fut Fondateur de l'Ordre de S. Iean, qui eſt celuy des Chevaliers de Malte.
* *Que de Lunes vn iour pag.* 222. Les Lunes ſont miſes pour les troupes, ou pour les Drapeaux des Turcs, qui portent le Croiſſant, comme les Chreſtiens portent la Croix.
* *Lothaire & Carloman pag.* 223. Lothaire fut Empereur & Roy de France, Carloman fut fils de Pepin, tous deux moururent Religieux.
* *Gondeberge a le prix p.* 224 Gõdeberge fut Frãçoiſe, parente de Dagobert, mariée à Arnolde Roy des Lombards, fauſſement accuſée d'impudicité. Son Hiſtoire eſt dans la Gallerie des Femmes Fortes.
* *Sur la Marne naquit pag.* 224. Cette Fille fut du temps de Gondran Roy de Bourgongne, elle traita vn Amolon, de la meſme ſorte, que Iudith traita Holoferne. Son Hiſtoire eſt dans la Galerie des Femmes Fortes.
* *Là depuis peu Roſſy pag.* 224. Blanche de Roſſy femme de Iean Baptiſte de la Porte, Seigneur de Baſſano, qui prefera vne mort volontaire à l'amour d'Acciolin. Son hiſtoire eſt dans la Gallerie des Femme Fortes.
* *Là le Ioſeph Romain pag.* 225. C'eſt Criſpus fils de Conſtantin, à qui le meſme arriua qu'à Hippolyte.
* *De ſa maraſtre ardente pag.* 225. Cette maraſtre Femme de Conſtantin s'appelloit Fauſta.
* *A ces neiges pareils pag.* 225. Il ſe voit ſur le Mont Gibel en Sicile, de ces neiges, qui ſont reſpectées des flames.
* *Baudoüin ſon parent pag.* 226. Ce Baudoüin de Flandres, Empereur de Conſtantinople, fut pris & mis en pieces par les Bulgares.

* *De l'Arcenal Romain pag.* 227. C'eſt le Saint Siege, d'où viennent les foudres des excommunications.
* *Qui doit de Frederic pag.* 227. C'eſt Frederic ſecond, excommunié & rebelle à l'Egliſe.
* *De ſa tige vn Lys pag* 229. Par ce Lys il faut entendre Robert d'Artois, frere de S. Louys, qui mourut à Maſſore.
* *Apres Triſtan pag.* 233. Ce Triſtan fils de S. Louys, naſquit à Damiete, & mourut de peſte au ſecond voyage d'Afrique.
* *De Robert pag.* 235. Ce Robert fils de S. Louys, fut le premier qui prit le nom de Bourbon.
* *Et ſon Coloſſe armé pag.* 235. Cette ſtatuë ſe voit encore dans l'Egliſe de Noſtre Dame.
* *Sur l'Adde ſanglant pag.* 237. l'Adde eſt vne riuiere d'Italie, celebre par la Victoire que Louys XII. y gagna ſur les Venitiens.
* *Et ces freres hautains pag.* 238 Ce ſont les Suiſſes, qui furent deffaits à Marignan par François premier.
* *L'Aſtre de ſon Riual pag.* 238. Ce Riual eſt Charles Quint.
* *L'iniure de Pauie pag.* 238. Henry ſecond deffit les Eſpagnols à Renti, & par là eut ſa reuanche de la Iournée de Pauie, où fut pris François premier.
* *Des bords de la Viſtule pag.* 239. La Viſtule eſt vn Fleuue de Polongne, où regnoit Henry III.
* *Auec le vain Phantoſme pag.* 239. La Ligne eſt ſignifiée par ce Phantoſme.
* *Vn Monſtre de carnage pag.* 249. Ce monſtre eſt la Rebellion qui auoit ſon ſiege à la Rochelle.
* *L'énorme faix du ioug pag.* 249. C'eſt la digue qui fut baſtie à l'entrée du canal de la Rochelle.

F. C. fe.

SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

LIVRE NEVFIESME.

LOvys instruit des faits, surpris des auen-
tures,
Qu'à son Sang promettoient les celestes Figures,
De son Ange conduit, descend comme l'éclair,
Dont le feu balancé glisse du haut de l'air.
Comme il est à ce Cercle, où la Lune argentée,
Pour éclairer la nuit en silence portée,
De ses rays redoublez les Ombres blanchissoit,
Et du jour auenir vne Image traçoit;
Son Guide lumineux l'arreste sur la voute,
Où des Moys inégaux s'étend l'égale route:
Et de là, luy montrant de ce bas Vniuers,
Le Globe distingué de Terres & de Mers;

Cette boule flotante & demy-ſubmergée,
De ſon poids ſouſtenuë & de ſon poids plongée,
Eſt l'eſpace, dit-il, où le mortel orgueil,
Croit ſe faire vn theatre & ſe fait vn cercueil.
L'Auare prend de là les matieres friuoles,
Dont il forge ſes fers, dont il fait ſes Idoles:
Et de l'Ambitieux l'infatigable main,
Dreſſe là, plan ſur plan, fait deſſein ſur deſſein.
Mais, & deſſeins & plans, & trauaux & ſtructures,
N'y font qu'vn embarras d'inutiles maſures:
Et tant de hauts Palais, qui s'égalent aux monts,
N'ajouſtent à ce Point, que de l'ombre & des noms.
Sur ce Point cependant les Paſſions humaines,
Font leurs tragiques Ieux, ont leurs ſanglãtes Scenes.
Pour diuiſer ce Point, on arrache le fer,
Du ſein de la Nature & du cœur de l'Enfer:
Pour monter ſur ce Point, le Fils abbat le Pere,
Le Frere met les pieds ſur le corps de ſon Frere:
Et ſur des Peuples morts, d'autres Peuples mourans,
Les armes à la main en debattent les rangs.
L'Eſpagne que tu vois de ces montagnes ceinte,
Eſt de ſang Caſtillan & de ſang Maure teinte:
Et deux Peuples riuaux, à ſa conqueſte armez,
Tombent entre ſes bras l'vn de l'autre aſſommez.
Voy cet Angle flottãt, que trois Mers enuironnent,
Et trois bords eſcarpez de falaiſes couronnent;
L'Anglois, qui regne là, fomente dans les eaux,
D'vn long embraſement l'amorce & les flambeaux:
Et plus de trois cens ans ce fatal incendie,
Fumera dans la Guienne & dans la Normandie.
Mais éteint à la fin du ſang des boute-feux,
Il laiſſera la France entiere à tes Neueux.
L'Angleterre confuſe, & chez ſoy reſſerrée,
A peine ſauuera ſa Roſe déchirée:
Et ſes fiers Leopards, de vos bords fugitifs,
N'y reuiendront iamais, s'ils n'y viennent captifs.

Voy le calme honorable & la Paix floriſſante,
Dont la France ioüyt ſous Blanche ſa Regente.
La Grace & la Vertu qui regnent en ſon nom,
Auec elle ont la main ferme ſur le timon:
L'orage, de reſpect, ſous des Guides ſi belles,
Modere ſa fureur, plie & baiſſe les aiſles:
Et le cours indulgent de l'Aſtre qui les ſuit,
Inſpire la douceur au Vent qui les conduit.
Bel Art de gouuerner ſceu des ſeules Perſonnes,
Qui ſçauẽt que les cœurs ſont l'appuy des Courõnes;
Que le Sceptre peut moins que ne peut le bien-fait;
Et que ſans la douceur la force eſt ſans attrait!
Que puiſſes-tu bel Art, eſtre vn iour dans la France,
L'exemple d'vne forte & virile Regence: [loix,
Et que de Blanche vn iour, puiſſent prendre leurs
Les Reynes qui ſeront les Agentes des Roys.
Loin de cette bonace heureuſe & bien-faiſante,
Voy plus bas l'Italie en tumulte & ſanglante.
D'vn coſté * Frederic, & de l'autre * Eſſelin,
Icy le Party * Guelfe, & là le * Gibelin,
En font, comme des Chiens feroient d'vne carcaſſe,
Qui d'vn grãd corps rõgé n'auroit plus que la place.
Le rebelle Empereur du feu Romain frapé,
A l'eſprit de colere & de rage occupé:
Le ſouffre put encor, que le iuſte Anatheme,
A laiſſé ſur ſa Pourpre & ſur ſon Diademe:
Et fumant de ce coup, de ce coup forcené,
Aux Temples, aux Autels, aux Preſtres acharné;
Encore ſemble-t-il du geſte & de la teſte,
Deffier le nuage & brauer la tempeſte.
Mais il a beau le bras & la teſte éleuer,
Beau deffier la nuë, & l'orage brauer:
Mainfroy * pour l'étrangler luy prepare vne corde,
D'vn ſerpent qu'il a pris des mains de la Diſcorde:
Et de ce parricide encore dégouttant,
Le perfide Baſtard vol à meurtre ajouſtant,

Sur ſa foy, ſur le droit de * Conrad ſon Pupille,
De force vſurpera l'vne & l'autre Sicile.
A ce noir attentat le Pontife tonnant,
Et le commun ſignal à la guerre donnant,
Ton * Frere éleu vengeur des droits de la Thiare,
Fera rougir de ſang la Mer qui bat le * Phare:
Et là, ſur les deſſeins de Mainfroy demolis,
Eſtablira ſon Thrône & plantera les Lys.
Mais, ô funeſte éclat des humaines conqueſtes,
Que pour cette Couronne il tombera de teſtes!
Que ſon faix ſur le front de Charles peſera!
Et que de ſang François ſous elle coulera;
Quand du * Gibel ardent les noires * Eumenides,
Sonneront de leurs cors ces * Veſpres homicides,
Qui du Soleil tombant la chutte auanceront,
Et du Ciel effrayé les Aſtres chaſſeront!
Voy de la Tartarie en trouble & débordée,
Du Nord iuſqu'au Midy la campagne inondée.
Les Sarmates ſanglans, & les Moſques bruſlez,
Couurent de leur débris leurs pays deſolez:
Le ſang auec le feu confondus dans la plaine,
Roulent ſur * la Viſtule & ſur le Boriſtene:
Et d'vn torrent pareil les Ruſſes entraiſnez,
Vont aprez le Vainqueur par troupes enchaiſnez.
Voy tournant au Leuant, comme l'Aſie armée,
Court au bruit de la guerre en Egypte allumée.
Elephans & cheuaux marchent de toutes parts;
L'air répond en ſifflant au bruit des étendars;
Et par tout il ſe voit, ſous des foreſts mouuantes,
Des Nations de fer & des Villes en tentes.
Le Fils de Meledin qui les troupes conduit,
En pompe ſur ſon char, d'or & de pourpre luit.
Deceu d'vn faux Prophete, & par de faux preſages,
Il ſuit de ſon eſpoir les trompeuſes images:
Il n'a les yeux ouuers, qu'à ce Thrône éclatant,
Où ſon Pere l'appelle, où le Sceptre l'attend;

Et ne s'apperçoit pas de la Mort qui s'appreſte,
A faire ſur ce Thrône vn joüet de ſa teſte.
La Race des Sultans auec luy tombera ;
Celle * des Mammelus apres s'eleuera,
Redoutable à l'Aſie, effroyable à l'Afrique,
Iuſqu'à ce qu'elle cede à la * Lune Scythique:
Et que les bras du Nil de carnage écumans,
Soient de force attachez au ioug des Ottomans.
Iette l'œil au delà du * Gange & de l'Oronte,
Vers ces bords d'où le Iour apres l'Aube remonte ;
Il vit là, ſous des Cieux cachez à vos Sçauans,
Des Peuples arreſtez & des Peuples mouuans,
Les vns ciuiliſez, & les autres ſauuages,
Tous de langues diuers, & diuers de viſages,
Qui dans la noire nuit d'vne Infidelité,
En culte differente, égale en vanité,
Honorent des Demons enfumez & groteſques,
De victimes d'horreur, de cultes barbareſques.
L'Indalcan, le Mogor, la Chine, le Iapon,
Et d'autres qui chez vous ſont encore ſans nom,
Sont liez aux Autels de ces Ombres ſanglantes,
Auec vn joug de fer, & des chaiſnes bruſlantes.
Mais vn jour, du Couchant des * feux s'éleueront,
Qui ces funeſtes nuits du Leuant chaſſeront:
Et ſuiuant du Soleil les giſtes & la courſe,
De ſon lit ondoyant, iuſqu'à ſa belle ſource,
Epandront de la Foy les diuines clartez ;
Détruiront les Autels des fauſſes Deïtez ;
Et de l'embraſement de leurs ſales Idoles,
Feront rougir les Mers & luire les deux Poles.
Ainſi l'Ange & Louys, de l'eſprit & des yeux,
Parcouroient les Eſtats étendus ſous les Cieux ;
Quand le Prince ſurpris d'vne flame ſoudaine,
Qu'vn tourbillon de vent fit monter de la plaine ;
S'informe de ſa ſource & de ſon aliment:
Demande qui luy donne vn ſi pront mouuement:

Et d'où luy vient cet air de ſouffre & de bitume,
Qui ſans bois ſe nourrit, & ſans ſouffle s'allume.
Ce feu, replique l'Ange, eſt de ces noires eaux,
Où Sodome & ſes Sœurs ont leurs puans tombeaux.
Quand leurs crimes jadis iuſqu'aux Cieux s'éleuerẽt,
Et, retombant des Cieux les nuages creuerent;
Vn deluge de ſouffre auec eux deſcendu,
Et ſur la terre infame à torrens épandu,
Porta la mort par tout, ſur vn ardent nuage:
De greſles de charbons fit vn terrible orage:
Chaſtia de ſon feu, le feu des voluptez:
Et fit cinq grands buchers de cinq grandes Citez.
Enfin pluye & fumée, incendie & rauines,
De Sodome roulant & des Villes voiſines,
Firent de leurs torrens dans la plaine amaſſez,
Cette Mer, dont les feux ſemblent eſtre pouſſez,
Pour menacer de haut les crimes de la Terre,
Et contre eux allumer l'éclair & le tonnerre.
Mais les feux ne ſont pas des diuins iugemens,
Les ſeuls executeurs, & les ſeuls inſtrumens.
Long temps auant les feux, les eaux à la Iuſtice,
Rendirent de concert cet effroyable office; [duits,
Quand de tous leurs canaux & par tous leurs con-
Coulant quarante jours, coulant quarante nuits,
Sans s'ouurir, ſans tomber, la Terre fit naufrage,
Et ſur ſoy vit regner l'Ocean ſans riuage.
De tant de hauts Palais qui s'éleuoient en l'air,
De tant de grands vaiſſeaux qui voloient ſur la Mer,
Il ne ſe put ſauuer qu'vne cabanne errante,
Qui ſans voile, ſans rame, & ſans route flotante,
Quand l'onde s'abaiſſa, prit terre * ſur ce Mont,
Que tu vois vers le Nort leuer ſon large front.
Là, d'vne ſi terrible & ſi celebre hiſtoire,
Celebre monument & terrible memoire,
Comme d'vn haut theatre, elle annonce ſans voix,
L'amour de la Iuſtice & la crainte des Loix.

Voy, tournant au Leuant, cette enorme ſtructure,
Dont les reſtes encor peſans à la Nature,
Semblent de leur hauteur les Aſtres menacer,
Et de leur ombre, au loin la lumiere effacer.
C'eſt vn reſte fameux de cette enorme maſſe,
Que deſſina l'orgueil, qu'executa l'audace;
De cette * Tour fatale, où la Confuſion,
Engendra le deſordre & la diuiſion:
Et le Peuple Geant, promoteur de l'ouurage,
De ſa premiere langue ayant perdu l'vſage,
Meconnu de ſoy-meſme, à ſoy-meſme étranger,
Contraint de quitter tout & de ſe partager,
De ſa preſomption, auſſi vaſte que vaine,
Par le Monde épandit la memoire & la peine.
Non loin de cette Tour, eſt le Parc merueilleux,
Où iadis brouta l'herbe,* vn Monarque orgueilleux,
Qui par vn chaſtiment nouueau dans la Nature,
Et de l'Homme perdit & du Roy la figure.
D'vn cuir rude & velu le corps luy fut chargé,
Son Diadeſme fut en deux cornes changé,
De ſes doits confondus il ſe fit d'autres cornes,
Sa bouche s'allongea, ſes yeux deuinrent mornes:
Et ce faux Dieu de chair, adoré des flatteurs,
D'vne corde attaché par ſes adorateurs,
Apprit au paſturage, & dãs le rãg des beſtes, [teſtes,
Que les Roys ont vn Roy plus grand qu'eux ſur leurs
Cette Mer, où tu vois ſous les flots rougiſſans,
Des harnois conſeruez des vagues & des ans,
Eſt vn autre Theatre, ou d'vn autre * Rebelle,
Le ſupplice ſera d'vne montre eternelle.
Ce Tyran que le Ciel tant de fois menaça;
Et ſur qui tant de fleaux l'Ange de Dieu caſſa;
Pourſuiuant les Hebreux par la route ondoyante,
Que leur fit le Moteur de la Colonne ardente;
Englouty par les flots, ſoudainement laſchez,
Et de leur propre poids dans leur lit épanchez,

Du débris de ſon Peuple, & de ſon équipage,
Combla de ce Traict l'vn & l'autre riuage.
Depuis ce temps, les flots ſont touſiours demeurez,
De vengeance, de ſang, de couroux colorez :
Et les traces * des chars ſur le ſable reſtées,
Des tempeſtes, des vents, des ondes reſpectées,
Sont vn illuſtre aduis, aux plus grands des mortels,
De ne point égaler leurs Thrônes aux Autels.
Au delà de ces bords, voy ces terres perduës,
Vers l'Aube & vers le Sud ſans limite étenduës ;
Là, iadis les Hebreux patirent quarante ans,
Par leurs rebellions, par leurs peines errans :
Et laiſſerent par tout, de leur mort violente,
Ou l'herbe enſanglantée, ou la campagne ardente,
Ces oſſemens, que l'air & le temps ont ſechez,
Sur cette terre nuë, en deſordre couchez,
Sont de ces Malheureux, qui de leur ſang baignerẽt,
Le Sacrilegue Autel du Veau qu'ils adorerent.
Cet autre amas de corps calcinez & noircis,
Eſt de ces factieux & de ces endurcis,
Qui deuorez du feu, laiſſerent de leur peine,
La marque dans leur cendre & * le nom ſur la plaine.
Ce Gouffre, d'où le iour auec paſleur s'enfuit,
D'où iamais le Soleil n'a pû chaſſer la nuit,
Eſt le paſſage affreux, par où les trois * Rebelles,
Apres eux attirant leurs Maiſons criminelles,
De la Terre engloutis, par vn étrange ſort,
Paſſerent ſans mourir à l'eternelle mort.
Exemple ſans exemple, & dont au moins les crimes,
Apprendront à ſubir les ordres legitimes :
Et la Rebellion ſçaura qu'il fait mauuais,
Des Thrônes bien fondez ſur ſoy tirer le faix.
Ces Climats, où jadis tant de fois, la Iuſtice,
Fit luire ſa colere & fumer le ſupplice :
Sont les meſmes Climats, où la Grace à pleins bords,
Autrefois déborda des celeſtes threſors,

Sur ce * Mont ſourcilleux, le grand Paſteur des A-
A Moyſe Paſteur s'apparut dans les flames. [mes,
Le ſaint Buiſſon, qui fut éclairé de ſes feux,
Conſerua la fraiſcheur de ſa feuille ſous eux :
Et le vert eternel qui depuis le couronne,
Eſt reſpecté du Temps & la Nature étonne.
Sur le * ſommet prochain, d'éclairs étincelant,
De frayeur ébranlé, de ſueur ruiſſelant,
Au concert des clairons accordez au tonnerre,
La Loy fut annoncée aux Peuples de la terre.
Le mont en fume encor, & la moëte vapeur,
Qui luy couure le front, luy reſte de ſa peur.
Cette terre à ſes pieds étenduë & deſerte,
Eſt celle qui jadis quarante ans fut couuerte,
Sans le ſecours du ſoc, ſans le trauail des mains,
De cet extrait * du Ciel & des Aſtres ſerains,
De ce ſuc épuré de la haute Nature,
Qui long-temps à l'Hebreu ſeruit de nourriture.
Suy des yeux ce grand Fleuue, il conduira tes yeux,
A d'autres lieux plus ſaints & plus myſterieux.
Ce Bourg que tu vois là, ſans montre & ſans parade,
Eſt le * Bourg où ſe fit la celeſte ambaſſade ;
Quand l'Amour vniſſant trouua ce grand milieu,
Qui d'vn Dieu fit vn Homme, & fit d'vn Homme vn Dieu,
Plus bas, vers le Midy, ſe montre la maſure, [Dieu,
Où le Prince eternel, le Roy de la Nature,
Sur la paille naiſſant, ne ſe vit aſſiſté,
Que des Vents, de la Nuit, & de la Pauureté.
La Nuit s'en éclaircit, les ombres en brillerent ;
Les celeſtes Eſprits par troupes y volerent ;
Et les Aſtres, du Ciel auec eux deſcendus,
Confus d'étonnement, de reſpect ſuſpendus,
D'vn cercle lumineux l'Etable couronnerent,
Et leurs rays dans la Creche à la paille meſlerent.
Cet amas de maiſons & de tours que tu vois,
N'eſt pas cette Sion ſi vantée autrefois :

Ce n'é eſt qu'vn Squelete & qu'vne Ombre enchaiſ-
Sous les fers, ſous le joug, ſous les ans décharnée. [née
Heureux qui de ſes bras les fers enleuera!
Qui le ioug Sarraſin de ſa teſte oſtera!
Voy tirant vers le Nord cette ſeche colline,
Qui ſe montre de haut à la Cité voiſine.
C'eſt le ſacré Theatre, où la Vie à la Mort,
S'vnit par vn fatal & ſolennel accord:
Où de la mort d'vn ſeul tous les Morts reueſcurent;
Et d'vne ſeule mort toutes les morts moururent.
C'eſt là que l'homme-Dieu ſur le bois attaché,
Ecraſa le Serpent, étouffa le Peché; [cerent,
Et que des cloux ſanglans, qui les mains luy per-
Les clefs des Cieux fermez, par l'Amour ſe forge-
A la voix de ſon ſang de la Croix répandu, [rent.
Et du plus bas Enfer auec trouble entendu,
Les Eſprits, & les Corps ſortis des ſepultures,
Coururent aux ruiſſeaux que rendoient ſes bleſſures:
La Nature mourante & tenuë en priſon,
En vit ſes fers rompus, en receut gueriſon:
Et ce Mont, qui jadis fut vn Mont d'Anatheme,
Où regnoit le ſupplice aueque le blaſpheme,
Laué de ces ruiſſeaux, & rendu glorieux,
Fait honneur à la Terre & fait enuie aux Cieux.
Anges, Hommes, Demons, doiuent tous au Cal-
Ou culte de contrainte, ou culte volontaire. [uaire,
Au Caluaire, à ces mots, le Prince s'inclina;
Luy remit ſes deſirs, ſon cœur luy reſigna.
De là, ſoudainement, ſur ſa machine ardente,
Par l'eſpace de l'air réporté dans ſa tente;
Tandis que dans ſon Camp tout eſt calme & ſans
Il accorde au repos le reſte de la Nuit. [bruit
Cependant du milieu de ce* Cercle liquide,
Qui fait autour des Cieux vne ceinture humide,
L'Ange Intendant des eaux par le vuide deſcend,
Et de traits lumineux ſa route blanchiſſant,

Vient remettre le Nil dans les loix de ſes bornes,
Et ranger ſous le joug ſes orgueilleuſes cornes.
Par tout où s'étend l'air, de ſes aiſles battu,
Son eſprit ſe répand aueque ſa vertu:
La Nuit cede à ſes rays, & luy quitte la place;
Le Vent reſpectueux perd l'haleine & l'audace;
Tout l'Hemiſphere ſent le calme qui le ſuit;
La Mer au loin s'abat, la tempeſte s'enfuit:
Et le Nocher ſurpris de voir tomber ſes voiles,
Demande en vain raiſon de ce calme aux Eſtoiles;
L'Ange au Fleuue arriué, malgré l'enchantement,
Rechaſſe les Demons dans leur noir Element;
Et le bras eleuant, d'vne verge azurée,
Frape le dos courbé de l'onde conjurée.
De ſes coups redoublez le Fleuue ſent l'effort:
La vague à gros broüillons recule vers le bord:
Le trouble, le murmure, & l'écume preſſée,
Montrent qu'elle a dépit de ſe voir repouſſée:
Soit couroux, ſoit orgueil, elle roule auec bruit;
Le limon la precede, & la baue la ſuit:
Plus elle eſt commandée, & plus elle s'éleue;
S'éleuant elle s'enfle, & s'enflant elle creue;
Et ſemble ſe roidir, ſe plaindre & ſe faſcher,
Sous l'Eſprit Intendant qui la veut r'attacher.
Comme vn Geneſt fougueux, qui porté de caprice,
Franchit en voltigeant les bornes de la Lice;
Rebelle à l'eſperon, comme rebelle au frein,
De ſon maiſtre n'entend ny la voix ny la main:
Et paroiſt ne deuoir terminer ſa carriere,
Que ſur vn precipice, ou ſur vne riuiere.
Mais ſi pour le domter, la force eſt jointe à l'art,
L'orgueil & le dépit allument ſon regard:
Il bondit vainement; vainement il conſume,
Sa colere en fumée & ſa fougue en écume:
Apres auoir en vain bondi, tourné, fumé,
Apres auoir écume & ſouffle conſumé,

Soit de gré, soit de force, il faut qu'il obeïsse,
Et qu'à pas mesurez il rentre dans la lice.
Ainsi des flots du Nil, de leur lit égarez,
Les vns sont dans leur lit par l'Ange resserrez ;
Les autres vers la Mer aueque bruit descendent ;
Et d'autres dans le sein de la terre se rendent.
L'Ennemy qui s'estoit auec eux auancé,
Est vers le grand canal auec eux repoussé.
Sans l'ayde du Nocher, que ce reflux étonne,
La barque suit la vague, & la vague en resonne.
De tant de bois flottans le soudain mouuement,
Du Nocher au Soldat porte l'étonnement.
Mais si tost qu'à leurs yeux, des formes inconnuës,
Sur le Camp des François parurent dans les nuës ;
Et que de longs éclairs meslez de bruits affreux,
Par la nuit entrouuerte éclatterent sur eux :
Alors l'étonnement à la crainte fit place,
Le cœur des plus hardis trembla sous la cuirasse :
La frayeur fut commune, & commun fut l'effort,
Qu'elle fit pour fuir ces images de mort.
L'vn rame de sa pique, & l'autre de sa lance :
Le trouble les retarde autant qu'il les auance :
L'émeute des Soldats jointe à celle des flots,
De bruits deconcertez confond les Matelots :
A peine quelques-vns osent tourner visage,
Vers le terre, où la France exposée à leur rage,
Deuoit par sa defaite, & dans son sang finir,
Et la guerre presente & la guerre auenir.
Forcadin qui sans crainte, eust vû de la tempeste,
La machine bruyante éclater sur sa teste,
Tout seul inébranlable à la commune peur,
Dans le trouble maintient l'assiette de son cœur.
Il voit auec fierté de courage & de mine,
Les nuages ardens qui ceignent la colline :
De ses yeux enflamez le formidable éclair,
Répond de sa lueur, à la lueur de l'air :

Et la ſanglante main qu'il met au cimeterre,
Semble vouloir encor repartir au tonnerre.
Mais enfin par le cours de la vague entraiſné,
De colere grondant, de dépit forcené,
Il fait d'vn jauelot, lancé vers la terraſſe,
Vn cartel emplumé, qui porte ſa menace.
Comme l'Ange commis au maniment des eaux,
Euſt reſſerré le Fleuue & rangé les vaiſſeaux;
Il appelle les Vents, & les Vents qu'il appelle,
De leur bruyant Palais venus à tire d'aiſle,
Au ſignal qu'il leur fait, ſur la plaine volans,
Preparent les chemins encore ruiſſelans.
La Terre ſe découure à leurs chaudes haleines;
Ils luy ſechent la face, ils luy ſechent les veines;
Et terre à terre allant par deſſus l'oriſon,
De l'aiſle aueque bruit ils battent le gaſon.
Les Heures cependant brillantes & parées,
Ouurent de l'Orient les portes azurées:
Le jour pur & ſerain par ces portes s'épand,
A la pointe des monts ſon premier feu ſe prend;
Et deſcendant de là, d'écouure ſur la plaine,
Aux François deliurez vne nouuelle ſcene.
Leurs Eſprits, à leurs yeux ſupris d'étonnement,
Demandent quel miracle, ou quel enchantement,
A pû faire ſi toſt vne Mer diſparaiſtre,
Si toſt croiſtre vne terre & des arbres renaiſtre.
Ils cherchẽt en quel lieu, tout ce grand peuple armé,
S'eſt auec ſon deluge & ſa flotte abiſmé.
Et comme le Pilote échappé du naufrage,
Apres qu'vn meilleur Aſtre a diſſipé l'orage;
Surpris de ſon ſalut, cherche la nuë en l'air,
Le trouble dans les flots, & les Vents ſur la Mer:
Et porté tout à coup, par delà ſon attente,
A peine croit au port qui les bras luy preſente.
De meſme le François cherche demy confus,
Et demy deffiant le Nil qu'il ne voit plus:

Et libre d'vn ſi vaſte & ſi terrible obſtacle ;
Etonné d'vn ſi grand & ſi ſoudain miracle ;
Des ruïſſeaux de ſes yeux, & du feu de ſon cœur,
Fait vn pur ſacrifice à ſon Liberateur.
A de ſi ſaints deuoirs le ſaint Prince l'anime,
Par ſa voix, par ſes pleurs, ſa pieté s'exprime :
Et l'exemple qu'il donne, eſt vne viue loy,
Qui tire par les yeux tous les cœurs apres ſoy.
A cette pieté qui par les chants s'explique,
Succedent des deuoirs de triſteſſe publique ;
Des corps des Sarraſins, ceux des Francs ſeparez,
Et d'vn tombeau champeſtre à la haſte honorez,
Sont aſſiſtez des vœux, & loüez par les larmes,
De tous les Eſcadrons en deuil & ſous les armes.
Des caſques, des eſcus, & des harnois dorez,
Autour du monument ſur des troncs arborez,
Leur font vn riche eloge ; & ſont à leur memoire,
Vne Eſcorte d'honneur, & des Gardes de gloire.
Ces offices de deüil vont iuſques à la nuit,
Le repos leur ſuccede & diſſipe le bruit.
L'Aube apres remontant, on voit marcher l'Armée,
D'vne nouuelle ardeur à bien faire animée :
Et ſur la fin du jour, quand le Soleil baiſſant,
Par les Heures conduit, vers ſa couche deſcend ;
Les troupes ſur le Nil en bataille ſe rendent :
Et dans tous les Quartiers les pauillons ſe tendent.
Archambaut cependant à Damiette arriué,
Des Pirates, du fer, de la priſon ſauué,
Menoit ſur vn vaiſſeau, le long de la Riuiere,
Vn renfort qui s'eſtoit rangé ſous ſa Banniere.
Tandis que le Saint Roy par l'Hyuer arreſté,
Dans la Chipre attendoit le retour de l'Eſté ;
Bourbon brillant du feu de l'âge & de l'audace,
De la Mer & des Vents mepriſa la menace ;
Et ne pouuant reſter tant de mois en repos,
Captif du mauuais temps & priſonnier des flots ;

Au bruit qui s'épandit du trouble d'Armenie,
Attaquée au dehors, au dedans desvnie;
Alla seruir Ozat, contre les Roys voisins,
Qui le tenoient bloqué d'vn Camp de Sarazins.
Il vainquit la saison, les flots le respecterent,
La Fortune & les Vents ses voiles seconderent:
Mais le Corsaire Amir, par vn étrange sort,
S'estant trouué sur Mer, comme il alloit à bord;
Le Combat qu'il rendit fut terrible & funeste;
A peine vn Cheualier luy demeura de reste:
Et luy mesme à la fin moins vaincu que lassé,
De blessures sanglant, & dans la Mer pousse,
Comme dans l'onde encore il luttoit contre Azate,
Toucha de sa valeur le General Pirate;
Et sauué par ses soins, par ses soins assisté,
Au Sultan de Damas depuis fut presenté.
Les graces de son air galant & magnanime,
Aussitost qu'il parut le mirent en estime.
Il surprit, il charma; la faueur & l'amour,
En deux sectes pour luy partagerent la Cour.
Mais comme il eust tué dans vn tournois tragique,
Osmin Fils du Sultan, d'vn éclat de sa pique;
De ce coup mal-heureux le Pere forcené,
Sans iustice l'auoit à la mort destiné:
Et rien n'eust amolly le Barbare implacable,
Si sa Fille Almasonte, amante ou pitoyable,
Par vne genereuse & noble trahison,
Au Meurtrier innocent n'eust ouuert la prison.
Bourbon sauué par là d'vn injuste supplice,
Sortit auec le cœur de sa Liberatrice,
Qui volontaire esclaue, & sans fers enchaisné,
En triomphe apres luy, par l'Amour fut mené.
Comme il fut à Damiette, il prit de Vandenesse,
Et joignit en vn corps, vn renfort de Noblesse.
La Recruë estoit belle; & venoit de ces lieux,
Où la Loire d'vn cours superbe & glorieux,

Sans obſtacle roulant, ſa vague precipite,
Vers le riche terroir où la Beauſſe l'inuite.
Vierzon & Suilly, Chaſteau-neuf & Culans,
Egalement hardis, également galans,
La Chaſtre adroit & fort, Montluſſon riche & braue,
Le courageux de Bar, le courtois Bellenaue,
Sancerre curieux de chiens & de cheuaux,
Chabannes inuincible aux belliqueux trauaux,
Le jeune Monfauçon, & le ſage Lignieres, [res.
Au Drapeau de Bourbon auoient joint leurs Bannie-
Contre le cours du Nil, la Nef qui les portoit,
Par les bras des rameurs vers le Caire montoit:
Et la vague à l'entour blanchiſſante & creſpée,
Grondoit ſous l'auiron dont elle eſtoit couppée;
Quand vn vaiſſeau parut à dix rames nageant,
Et brillant de l'éclat de cent Lunes d'argent.
Des ondes & du fer Zahide preſeruée,
Et d'vne double mort, par miracle ſauuée,
Menoit cette Galere au ſecours du Sultan,
Qui la croyant noyée aueque Muratan,
D'vn dueil ſec & muet, ſans larmes & ſans plainte,
Maudiſſoit le deſtin de ſa famille éteinte.
Sur la meſme Galere, Amaſonte éclatoit,
Des feux clairs & dorez que ſon harnois jettoit;
Tandis que de ſon cœur la douce & lente flame,
Eclairoit le portrait de Bourbon dans ſon ame.
Cinquante Cheualiers à Zahide engagez,
S'eſtoient pour la deffendre autour d'elle rangez:
Ils auoient tous juré de ſuiure ſa fortune,
Et courir auec elle vne riſque commune. [loient,
Leur ſang & leurs eſprits de nouueaux feux boüil-
Leurs mines, leurs regards, leurs armes en brilloient:
Et la Zagaye au poing Almaſonte & Zahide,
De la pouppe luiſoient ſur la route liquide,
Pareilles aux Gemeaux de rayons emplumez,
Reueſtus de rayons, & de rayons armez,

Qui par les feux diuers dont éclatent leurs testes,
Annoncent aux Nochers le calme où les tempestes.
Bourbon qui reconnut au Croissant argenté,
Voltigeant à la pouppe, & sur le mast planté,
Que la Galere estoit de l'Armée infidelle,
Voulut qu'à toute force on allast apres elle:
Elle tourna la prouë, & vint auec fierté,
A l'agresseur, du vent & des rames porté.
Aux bois cours & volans qui l'assaut commencerent,
Les piques, les marteaux, les sabres succederent:
Du sang qui se versa l'onde prit la couleur;
Et sembla mesme encore en prendre la chaleur:
Et dans le Fleuue, enflé des morts qui le grossirent,
La colere, l'amour, la valeur s'eteignirent.
De la main de Bourbon vn jauelot lancé,
Renuersa Leganor d'écailles cuirassé:
Il tira de fureur le fer de sa blessure,
Et son ame en fumant sortit par l'ouuerture.
Orman d'vn coup pareil dans le Fleuue abatu,
Maudissant les combats, blasphemant la Vertu,
Detesta le Laurier & regretta l'Oliue,
Que le Iourdan pour luy nourrissoit sur sa riue.
A ces deux il ajouste vn Barbare inconnu,
Qui des climats du Nort en Egypte venu,
Pouuant pretendre au nom de Vaillant & de Braue,
Se faisoit appeller le volontaire Esclaue;
Et traisnoit, magnanime & glorieux Amant,
Vne chaisne d'anneaux liez desprits d'aymant.
Le superbe s'estoit engagé de promesse,
D'arborer au vaisseau de la belle Princesse,
Vn pauillon tissu du poil qu'il coupperoit,
Aux Cheualiers Croisez que son bras defferoit.
Mais de ce vain serment sa foy fut degagée:
Et sa teste abatuë & dans son sang plongée,
Acheua d'vn regard à Zahide adressé,
Vn adieu foiblement à demy prononcé.

Elimel & Merin à la mort le ſuiuirent,
Leurs Ames à la ſienne en ſortant ſe joignirent,
Et toutes trois en l'air ſemblerent en ſifflant,
Reſiner leur amour & leur colere au vent.
Elimel fut pleuré de la riche Almaſée,
Que pour ſuiure Zahide il auoit mépriſée.
L'infortuné Merin d'Arfiſe rebuté,
De dépit au peril s'étoit precipité: [rent,
Mais les flots, qui ſon corps vers la Mer emporte-
Des outrageux rebuts d'Arfiſe le vengerent.
L'ingratte, le trouuant rejetté ſur le bord,
Luy fit de ſes dedains iuſtice par ſa mort:
Et ſon cœur tout en feu, par ſa gorge percée,
Luy demanda pardon de ſa froideur paſſée.
Ainſi Bourbon couuert de ſueur & de ſang,
Des Braues de Zahide éclairciſſoit le rang;
Plus ardent qu'vn Lyon, qui dans vn paſturage,
Orgueilleux du peril qui pique ſon courage,
Fait des chiens euantrez les entrailles fumer,
Des taureaux étranglez fait le ſang écumer;
Et la chair des bergers qui de ſes dents degoutte,
De celle des taureaux & des chiens le degouſte.
Zahide d'autre-part ſa valeur ſignaloit,
Almaſonte du bras & du cœur l'égaloit:
Leurs yeux étincelans à trauers la viſiere,
Faiſoient au loin iaillir vne lueur guerriere,
Pareille à ces rayons de pourpre colorez,
Qui coulent ſur le fond des nuages dorez,
Quand l'Aube à ſon leuer trouue encore les voiles,
Que d'vn air vaporeux la Nuit fait aux Eſtoiles.
Par Zahide, Amaury d'vn jauelot percé,
Eſt de la pouppe en l'onde auec bruit renuerſé:
Les Muſes qu'il ſeruit & qui le couronnerent,
Ses armes en Egypte en vain accompagnerent:
Le Laurier qu'il vantoit ne le garantit pas,
Et luy fut vn Dictame inutile au trépas.

Clodo-

Clodomire & Guerry nez ſur le bord de Loire,
Et riuaux en amour, comme riuaux en gloire;
L'vn traitté de careſſe & l'autre de rigueur,
Tous deux en âge égaux, comme égaux en vigueur,
D'vne auenture égale en Egypte moururent;
Et leurs ames encore à la mort concoururent.
D'Oraſie en émail, ſur leurs riches eſcus,
Les traits furent du fer de Zahide vaincus:
Et la belle Chreſtienne, à la braue Infidelle,
Laiſſa de ſes Amans terminer la querelle.
De la mort d'Alonuille Oſaferne brauoit,
Et pour luy joindre Acour le coutelas leuoit:
Montluſſon le preuient, & d'vn coup qu'il allonge,
L'acier étincelant dans la gorge luy plonge.
Almaſonte le venge, & d'vne arme à long bois,
Trauerſe à Montluſſon le conduit de la voix:
Il l'auoit claire & iuſte; & long-tẽps dans la France,
Les Inſtrumens muets plaignirent ſon abſence:
La Muſique long-temps de ſa mort ſoûpira;
Et iuſques à mourir Orane la pleura,
Orane dont la voix fut iuſques à l'enuie,
Des Nymphes, des Echos, des Sirenes ſuiuie.
A Montluſſon mourant Ligniere eſt ajouſté,
De Crequy ſon amy vainement aſſiſté:
Comme il couroit à luy, la terrible Guerriere,
Luy mit auec le fer la mort par la viſiere.
Encore parut-il en tombant le chercher,
Sa chutte par la ſienne il voulut empeſcher,
Ses bras froids & peſans deuers luy s'étendirent,
Et ne le trouuant point du geſte s'en plaignirent.
Suilly qui s'auança pour les venger tous deux,
Quoy qu'il fuſt plus adroit, ne fut pas plus heureux.
L'eſcrime qu'il auoit appriſe dans la Sale,
Ne le garantit point de la pique fatale:
Il tomba dans le Nil; ſes bras auant la mort,
Comme pour eſcrimer, par vn dernier effort,

De coups en vain tirez les vagues assaillirent ;
Les vagues de son sang, & non du leur rougirent :
Et sous elles perdant la vie aueque l'air,
Encore dans la vase enfonça-t'il le fer.
La pique de la belle & vaillante homicide,
Se rompit sur Leon, comme il frapoit Zahide :
Le bois auec le fer par le corps luy passa ;
Entre deux jets de sang son Ame balança ;
Et par la bouche enfin sortant sur son haleine,
Alla rejoindre au Ciel l'Ame de Melimene.
Mais Bourbon, de Culans & de Bar assisté,
Dans l'infidele Bord auoit desia sauté :
Son épée & son bras secondant son courage,
Sous ses coups le vaisseau regorgeoit de carnage :
Les Sarrasins mouroient fierement & sans peur ;
Zahide de ses yeux leur échauffoit le cœur ;
Et leurs cœurs échauffez d'vne flame si belle,
A l'enuy se pressoient pour mourir autour d'elle.
Aueque moins de foule on voit sur vn estang,
Les poissons ébloüis teindre l'eau de leur sang ;
Quand l'auide pescheur, d'vne ruse cruelle,
Les perce à la lueur du feu qui les appelle :
Là perit Oliban tireur d'arc estimé,
Adroit joüeur de pique, Escrimeur renommé :
Tant d'armes, tant de bras au besoin luy faillirent ;
Et trois Braues en luy, d'vn mesme coup perirent.
Il fut suiuy d'Olfar grand & fameux Lutteur,
Et d'Elizel plus grand & plus fameux Iousteur :
La Lice luy manquant, sans Lice luy fut vaine,
L'adresse qu'il auoit de rompre à la Quintaine.
Algut tomba sur luy, l'adroit & iuste Algut,
Dont les fleschs iamais ne manquerent leur but :
Mais à ce coup, la Mort, qui fut meilleure Archere,
Sans le voir, l'abatit du haut de la Galere :
Et comme d'vn grand chesne abatu par le fer,
La feüille se détache & voltige dans l'air,

Les traits de ſon carquois en foule s'échapperent,
Le vent en fit du bruit & les flots s'en joüierent.
Azorin grand chaſſeur ; grand dõteur de cheuaux,
Eſtimé de Zahide entre tous ſes riuaux,
Orgueilleux de la mort du jeune Galerande,
A ſes pieds immolé par vne vaine offrande ;
Portant ſon bras, ſon arme, & ſa fierté, plus haut,
Luy deſtinoit encor la teſte d'Archambaut.
Mais loin de ſes cheuaux & loin de ſon Eſcole,
Le François l'abatit aux yeux de ſon Idole :
Ses regards en mourant ſur elle il attacha ;
En elle ſon Eſtoile & ſon Ciel il chercha ;
Et ſon ame en ſortant, luy laiſſa la fumée,
De ſon amour encore en ſon ſang allumée.
Zahide à la vengeance éleue auec le bras,
La force, le dépit, le cœur, le couſtelas :
A ſon dépit ſon cœur & ſon bras répondirent ;
Mais le fer ſe rompit, les éclats en bondirent,
Et ſemblerent, en l'air, en ſifflant s'affliger,
De laiſſer la Beauté, deſarmée au danger.
Bourbon qui ne veut rien deuoir à l'auenture,
Qui ne veut des lauriers que de haute meſure,
Laiſſe prendre Zahide à Curton qui le ſuit ;
Et porte ailleurs la mort, qui ſur ſon arme luit.
Il frappe Nerodan, qu'vne Hydre menaçante,
Et ſur ſon pot doré de grenas flamboyante,
Ny le vain * Taliſman qui pendoit à ſon bras,
A ce moment fatal ne garantirent pas.
Les bancs & le tillac de ſa chutte branſlerent,
Le maſt s'en étonna, les voiles en tremblerent.
Almaſonte reſtoit ſeule ſur tant de morts,
Haute & fiere du cœur, ferme & ſaine du corps.
Elle vient à Bourbon, Bourbon tourne vers elle,
L'vn & l'autre au combat ſon ardeur renouuelle.
Le fer étincelant, & battu par le fer,
A celuy qui le bat rend éclair pour éclair ;

Et des coups que d'adreſſe ou de force ils ſe dõnent,
L'air au loin retentit & les vagues reſonnent.
Le champ de ſoy petit, s'étend par leur vertu :
L'vn & l'autre à ſon tour eſt battant & battu :
Leur peril eſt égal, égale eſt leur fortune,
Et l'inégalité du lieu leur eſt commune.
Que bizarre eſt le Sort des mal-heureux humains!
Que leurs iours ſõt fautifs, que leur proiets ſõt vains!
De l'amour d'Archambaut Almaſonte bleſſée,
En tous lieux le portoit empreint ſur ſa penſée;
Cette agreable Image en ſon cœur dominoit,
Et ſes ſoins, ſes deſirs, ſes deſſeins gouuernoit :
Et voila qu'elle & luy commis par la Fortune,
D'vne fureur égale, & d'vne erreur commune,
Epreuuent à l'enuy pour ſe donner la mort,
Tout ce que ſçait la ruſe, & ce que peut l'effort ;
Sans que l'Amour leur preſte, à trauers la viſiere,
Pour les deſabuſer vn rayon de lumiere.
Zahide qui retint dans ſon propre mal-heur,
Sous le fer du Sultan l'aſſiette de ſon cœur ;
Pour ſa chere Almaſonte étonnée & craintiue,
Au peril qui la preſſe à la veuë attentiue.
Son cœur ſemble conter d'vn ſoudain battement,
Les coups qu'elle reçoit & les coups qu'elle rend ;
Et ſans la ſeconder de pauois ny d'épée,
Elle frape pour elle, & pour elle eſt frapée.
Ainſi quand l'Eperuier fond, pareil à l'éclair,
Sur la jeune Cicogne en la plaine de l'air ;
Tous deux armez de bec, cuiraſſez de plumage,
Et ſans art aguerris combattent de courage.
Par tour on les voit ſuiure & par tour reculer ;
On voit couler leur ſang, & leur plume voler ;
L'air, le vent, le vallon de leurs aiſles reſonnent ;
Les paſſans arreſtez de leur combat s'étonnent :
Et la vieille Cicogne en peine & ſans vigueur,
Sur le prochain rocher s'en heriſſe de peur

Bourbon preſſe Almaſonte, & deſia ſon épée,
Du ſang de la Guerriere vne & deux fois trempée,
Craignit de s'en tacher vne troiſieſme fois,
Et comme par pitié coula ſur ſon harnois.
Archambaut depité quitte l'art & s'en trouble;
Aueque le depit la force luy redouble;
Et leuant à deux mains le fer étincelant,
Sur la Belle l'abat d'vn coup ſi violent,
Que ſaphirs & rubis de ſa teſte ſaillirent,
Et bondiſſant bien loin dans l'onde s'éteignirent.
La mort ſuiuoit le fer, mais le fer s'arreſta,
Au cimier éleué que l'armet preſenta;
Et de l'Hermine d'or la ſolide figure,
Garantit Almaſonte & receut ſa bleſſure.
Sous le poids de ce coup la Guerriere branſla,
L'haleine luy faillit, tout ſon corps chancela:
Et pour ſe ſouſtenir n'eſtant plus aſſez forte,
Sur les morts étendus elle chut demy-morte.
Le coup qui l'abatit ſa Parente bleſſa,
Et iuſques dans le cœur par les yeux luy paſſa.
Deſia, par les François Zahide reconnuë,
Et traittée en Princeſſe auoit la teſte nuë:
Et ceux qui l'auoient priſe, à ſa grace attentifs,
Sans combat, à leur tour, deuenoient ſes captifs.
Auſſi-toſt qu'elle vit Almaſonte étenduë,
Elle accourt, de douleur & de crainte éperduë:
Et ſaiſiſſant l'épée en la main du vainqueur,
Acheue, luy dit-elle, acheue ſur mon cœur.
I'ay de quoy toute ſeule honorer ta victoire,
Et mon nom peut donner quelque luſtre à ta gloire.
Fraper vn ennemy quand il eſt abatu,
Eſt vn coup de fureur & non pas de vertu.
Fais moy rendre vne épée, & maintien par courage,
Ce que ſur moy le Sort t'a donné d'auantage.
Si mon arme rompuë, a trahy mon deſſein,
Le cœur m'eſt demeuré mieux armé dans le ſein.

Il peut combattre encore, & peut par ſa deffaite,
Te laiſſer du combat la couronne complete.
Donne moy le moyen de vaincre ou de mourir,
De ſuiure ma Parente, ou de la ſecourir:
Au moins, voy ſi le fer pourra paſſer ſans honte,
Par le corps de Zahide, à celuy d'Almaſonte.
D'Archambaut en parlant l'épée elle tenoit,
Et par vn doux effort contre ſoy la tournoit:
La Grace & la Pitié ſon diſcours acheuerent;
Et le fer de la main du Vainqueur arracherent;
Tandis que ſon Eſprit en trouble, & partagé,
De phantoſmes diuers ſe trouuoit aſſiegé.
Mais quand pour aleger Almaſonte paſmée,
Zahide eut de ſon pot ſa teſte deſarmée;
Et que ſes yeux ternis, que ſes regars tournez,
Que les lys de ſon teint expirans & fanez,
Sa peine & ſon peril en ſilence expliquerent,
Et de compaſſion tout le monde toucherent;
Bourbon ſurpris alors, de ſa fatale erreur,
Tout à coup fut porté de la crainte à l'horreur.
L'haleine luy faillit, ſes membres ſe roidirent,
Ses ſens deconcertez leur commerce rompirent:
Et le cours des eſprits vers le cœur rappellé,
Laiſſant dans les vaiſſeaux le ſang trouble & gelé,
Son Ame de douleur outrée & languiſſante,
Vint s'offrir à la mort, pour la Belle mourante.
Et tantoſt detournant, tantoſt leuant les yeux,
Sembla de ſon erreur vouloir charger les Cieux.
Il reuient, r'appellé par ceux qui l'enuironnent,
Du trouble de ſon cœur, ſes oreilles bourdonnent;
Ses yeux s'ouurent à peine; il ſemble s'étonner,
De voir autour de luy toutes choſes tourner;
Et le froid de ſon front s'écoule goutte à goutte,
Au reflux des eſprits qui reprennent leur route.
Deus fois voulant parler, ſa douleur par deux fois,
Commit à ſes ſoûpirs l'office de la voix;

Et deux fois ſes ſoûpirs auec preſſe ſortirent,
Pour ouurir le paſſage à ces mots qui ſuiuirent.
Victoire parricide! auantage inhumain!
M'auoit-elle ſauué pour perir de ma main?
Et deuois-je du ſang de ma liberatrice,
D'vne Eſtoile bizarre accomplir le caprice?
Qu'il m'euſt eſté meilleur d'abreger par ma mort,
Les longs egaremens de mon aueugle Sort! [gloire,
Et que pour mon repos, non moins que pour ma
I'euſſe mieux à Damas terminé mon hiſtoire;
Lors qu'en la noire Tour où iamais il ne duit,
Où iamais il n'entra que ſupplice & que nuit,
Ie me vis deſtiné, malheureuſe victime,
A payer de ma vie vn meurtre fait ſans crime!
Mon ſang pur à ma mort & ſans tache verſé,
Sur ma memoire auroit quelque luſtre laiſſé:
Et la funeſte fin de mes premieres armes,
Au moins parmy les miens auroit trouué des larmes.
Au lieu que ſans repos, non moins que ſans hõneur,
Soüillé du ſang d'vn Frere & du ſang d'vne Sœur,
D'vn Frere mon amy, d'vne Sœur mon amante,
Auec peine ſuiuant vne Fortune errante,
Et moy meſme traiſnant mon tourment auec moy,
Ie ſeray deſormais vn exemple d'effroy.
Pour ſupplice eternel, pour eternelle honte,
I'auray le nom d'Oſmin, & le nom d'Almaſonte:
Et leurs Manes ſanglans armez de flambeaux noirs,
Mes Suiuãs tous les iours, mes Hoſtes tous les ſoirs,
D'vn funeſte appareil, d'vne montre tragique;
Sans treue me feront vn Enfer domeſtique.
A ces mots, ſes ſoûpirs, & ſon deüil redoublant,
Auec peine il ſe leue, & ſe traiſne en tremblant,
Où Zahide muette, & de pleurs ébloüye,
Souſtenoit Almaſonte encor éuanoüye.
Là, ployant le genoüil & la main luy preſſant,
D'vn ton bas & plaintif, & d'vn air languiſſant,

Ie ne viens point, dit-il, meutrier laſche & timide,
D'vn foible deſaueu couurir mon parricide.
Où parle voſtre ſang, où voſtre ſang reluit,
Ie chercherois en vain le ſilence & la nuit.
Ie viens encore moins vous prier pour ma vie,
Rien ne peut me toucher d'vne ſi baſſe enuie:
Et ce Monde n'a point de Fortune à donner,
Qui plus heureuſement puſt mes iours couronner,
Que l'euſt fait vne mort de voſtre main parée,
Et du luſtre qui ſuit voſtre nom éclairée.
Auſſi viens-ie à vos pieds, pour r'auoir cette mort,
Le crime de mes mains & l'erreur de mon Sort:
La cruelle eſt à moy, puis qu'elle eſt mon ouurage:
Vous ne pouuez entrer en ce triſte partage.
Rendez donc à mes yeux cette funebre nuit,
Rendez leur cette horreur ſi ſombre qui la ſuit:
Les voſtres allumez pour regner & pour luire,
Sans détruire le iour ne ſe peuuent détruire:
Et tant d'hoſtes ſi doux qui s'y ſont amaſſez,
N'en peuuent par la nuit qu'à tort eſtre chaſſez.
Remettez moy ce triſte & funeſte ſilence,
Qui fait en voſtre bouche, aux Graces violence:
Et laiſſez, pour finir ma vie & ma douleur,
Ce teint paſle à mon front, & ce froid à mon cœur.
Là, ſes ſoûpirs montant ſa parole étoufferent,
Ses larmes ſur les mains d'Almaſonte coulerent:
Et ſoit qu'auec ſes pleurs, par les canaux des yeux,
Vn eſprit s'épandit pront & contagieux;
Soit que de ſes ſouſpirs la vapeur fut ſuiuie,
D'vne flame ſubtile, & d'vn extrait de vie;
Le cœur de la Guerriere à cet eſprit s'ouurit,
Cet extrait y coula, cette flame s'y prit;
Ses ſens furent par là remis en leur vſage;
Goutte à goutte le teint luy reuint au viſage;
Et du premier rayon dans ſes yeux retourné,
Autour d'elle le iour parut raſſerainé.

Dans la Bouſſole ainſi l'aiguille tournoyante,
Quand ſon eſprit éteint la laiſſe languiſſante,
Ne connoiſt plus le Nort, n'a plus de ſentiment,
Et de ſa peſanteur ſuit le ſeul mouuement:
Mais ſi l'Aymant qu'elle ayme, à ſon ſecours arriue,
Encore qu'elle ſoit en ſa boëtte captiue,
De nouueau ranimée, & d'aiſe tremouſſant,
Elle tourne la teſte à l'attrait qu'elle ſent;
Et le charme ſecret qui la porte à le ſuiure,
Fournit à ſon inſtinct l'eſprit qui la fait viure.
Almaſonte remiſe, Archambaut ſe remet:
Le deſeſpoir le quitte, il met bas ſon armet;
Et s'offrant teſte nuë à la belle bleſſée,
Donne vn ſujet nouueau de trouble à ſa penſée.
Vn rayon de pudeur meſlé d'étonnement,
Et ſuiuy d'vn ſubit & doux treſſaillement,
Luy coula ſur le front, & du front ſur la jouë,
Pareil aux premiers feux dont l'Aurore ſe jouë,
Quand d'vn foüet de pourpre elle chaſſe la Nuit,
Et prepare la route au Soleil qui la ſuit. [mes-
Son vainqueur, à ſon tour vaincu, luy rend les ar:
Ioint le trouble à la hõte, au trouble joint les larmes;
Et preſente à ſon choix, pour lauer ſon erreur,
Ou le ſang de ſa teſte, ou celuy de ſon cœur.
L'erreur vous eſt, dit-elle, aueque moy commune,
Et le blaſme en doit eſtre à la ſeule Fortune.
Ne nous imputons point vn mal qu'a fait le Sort;
Conſeruez voſtre vie & me laiſſez ma mort:
Ie n'en pouuois auoir vne plus fauorable,
Au moins s'il vous en reſte vn regret veritable.
Ces mots furent ſuiuis d'vne belle rougeur, [cœur;
Qu'vn boüillon d'eſprits chauds apporta de ſon
Et que l'Amour accrut, voltigeant autour d'elle,
Du ſouffle de ſa bouche & du vent de ſon aiſle.
A ce ſouffle, à ce vent, Archambaut s'enflama,
D'vn feu que la pitié dans ſon cœur alluma:

Et ſon cœur autrefois aux Graces inuincible,
A la compaſſion s'eſtant trouué ſenſible :
Pour ſe l'aſſujuettir, par vn dernier effort,
L'Amour emprunta l'arc & le trait de la Mort.
Pourſuiuant ſon chemin, captif de ſa captiue,
Sur le declin du jour à l'Armée il arriue :
Et par les Grands du Camp, par Louys honoré,
Il ſe rend au quartier à ſes gents preparé.
Aux Princeſſes à part vne tente eſt dreſſée ;
Et Moron, Cheualier de vieilleſſe auancée,
Mais encor genereux, encore plein de cœur,
Prez d'elles eſt laiſſé garant de leur honneur.

REMARQVES.

* *D'Vn coſté Frederic pag.* 249. Frederic II. Empereur excommunié.

* *Et de l'autre Eſſelin p.* 249. Eſſelin ou Acciolin fut vn Tyran qui fit d'étranges rauages en Italie du temps de S. Louys.

* *Le party Guelfe p.* 249. Les Guelfes & les Gibelins ſont deux factions, qui ont long-temps diuiſé & ruïné l'Italie.

* *Mainfroy pour l'eſtrangler p.* 249. Mainfroy baſtard de Frederic II. vſurpa le Royaume de Sicile ſur Conrad ſon Neueu, fils de Conradin.

* *Ton Frere eleu p.* 250. Charles d'Anjou, frere de S. Louys, nommé Roy de Naples & de Sicile par le Pape.

* *Quand du Gibel ardent pag.* 250. Le Gibel eſt vne Montagne de Sicile qui iette du feu.

* *Les noires Enmenides p.* 250. Ce ſont les Furies ou

les Demons autheurs des massacres.

* *Ces vespres homicides pag.* 250. Les Vespres Siciliennes, renommées par le massacre des François.

* *Celle des Mammelus pag.* 251. Les Mammelus vsurperent le Royaume d'Egypte sur Melecsalem, fils de Meledin, & s'y maintinrent jusqu'à ce qu'il en furent chassés par Selim, Empereur des Turcs.

* *A la Lune Scythique pag.* 251. La Lune Scythique est mise pour l'Empire des Turcs, venus de Scythie.

* *Du couchant des feux pag.* 251. Par ces feux venus du Couchant, il faut entendre ceux de la Compagnie de Iesus, qui ont porté la Foy au Leuant.

* *Prit terre sur ce Mont pag.* 252. C'est la Montagne où l'Arche s'arresta apres le Deluge.

* *Vn Monarque orgueilleux pag.* 253. Nabuchodonosor, qui fut changé en vn Beuf, en punition de son orgueil.

* *Vn autre Rebelle pag.* 253. Pharaon rebelle au commandement de Dieu, & endurcy à ses fleaux.

* *Et les traces des Chars p.* 254. Cela est dit selon l'opinion de ceux qui ont écrit, Que les traces des chariots de Pharaon, se voyoient encore sur le sable de la Mer rouge.

* *Par où les trois Rebelles p.* 254. Coré, Dathan, & Abiron, rebelles à Dieu, & reuoltez contre Moyse.

* *Sur ce Mont sourcilleux pag.* 255. Le Mont Oreb, où Dieu s'apparut à Moyse dans vn buisson ardent.

* *Sur le sommeil prochain p.* 255. Le Mont Sina, où la Loy fut donnée à Moyse.

* *De cét extrait du Ciel p. 255.* La Manne donnée aux Israëlites.
* *Est le Bourg où se fit p. 255.* Le Bourg de Nazaret, où l'Ange fut enuoyé à la Vierge.
* *De ce cercle liquide p. 256.* C'est la Sphere des eaux qui sont au dessus des Cieux.
* *Ny le vain Talisman p. 267.* C'est vne pierre marquée de quelque figure, ou formée naturellement, ou faite par artifice sous quelque constellation, de laquelle on croit qu'elle à vne vertu merueilleuse, contre les maladies & les blessures.

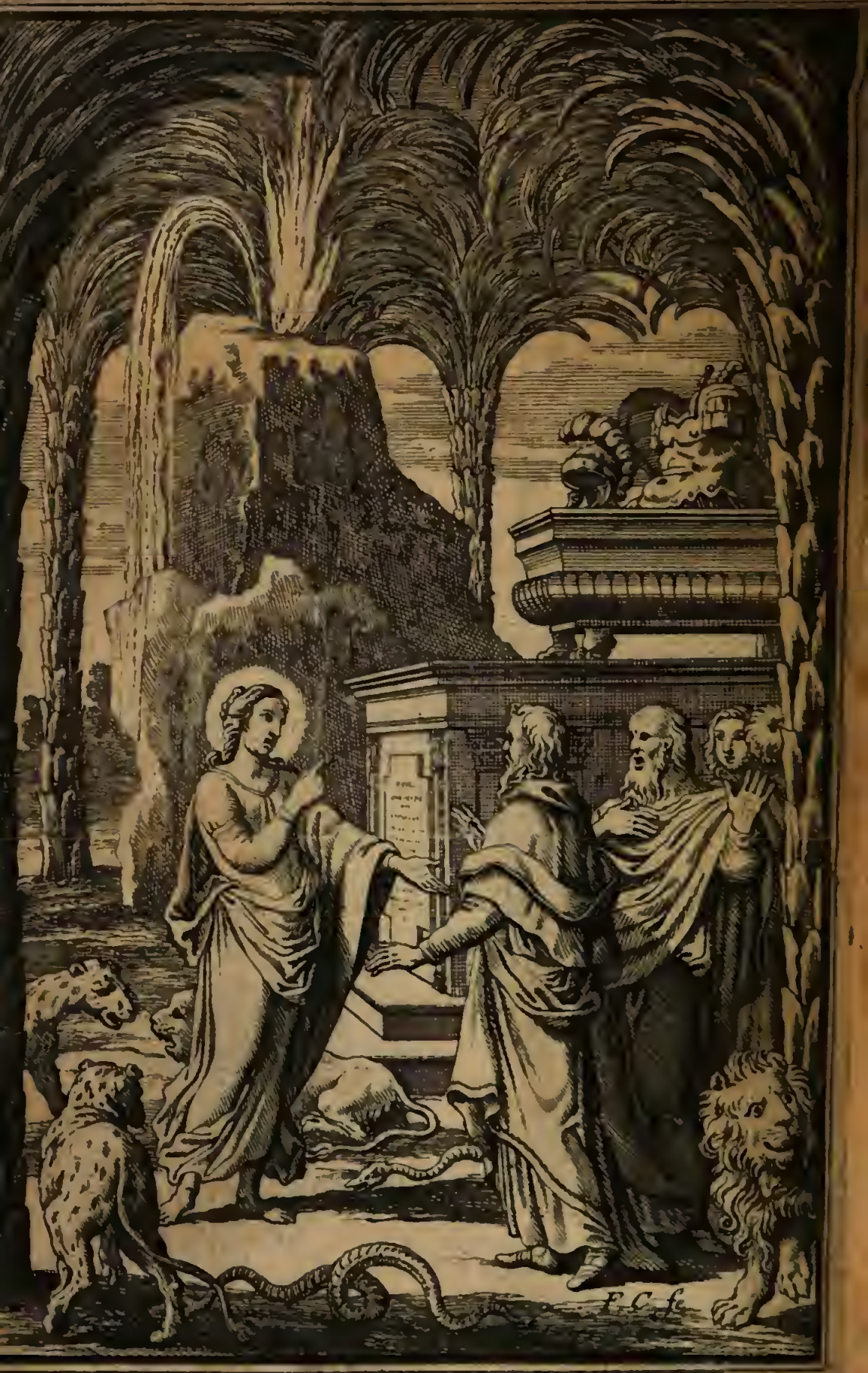
SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE

RECONQVISE.

SECONDE PARTIE.


F. C. fe.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE DIXIESME.

TAndis que ſous le Ciel, la Nuit Mere des Ombres,
Dans ſon humide ſein, & ſous ſes voiles ſombres,
Tient le trouble & le bruit, les ſoins & les trauaux,
Liez par le Sommeil de chaiſnes de pauots,
Louys de qui l'Eſprit luit à trauers ces voiles,
Veille pour ſon Armée aueque les Eſtoiles.
Le Miniſtre immortel à ſa garde arreſté,
Aſſiſte à ſes conſeils, luy preſte ſa clarté:
Et luy montre aux rayons que reſpand ſa lumiere,
De ſes trauaux futurs les plans & la matiere.
Ainſi dans vn vaiſſeau, quand le calme & la Nuit,
Ramenent le repos, & font taire le bruit;

Des Nochers engourdis les bras s'apeſantiſſent,
Les rames en leurs mains s'abaiſſent & languiſſent,
Le Vent meſme abatu ſous les voiles s'endort,
Et les flots aſſoupis s'étendent iuſqu'au bord:
Le Pilote qui veille aueque la Bouſſole,
Prend auis cependant de la Carte & du Pole:
Et conſulte les feux qui ſeruent ſur les eaux,
De Guides aſſeurez aux mobiles vaiſſeaux.
La porte du Matin de rubis étoffée,
Du Soleil renaiſſant fut à peine échauffée;
Que ſur vn plan tracé de la main de Couruaux,
Eſtably dans le Camp Directeur des trauaux,
On s'appreſte à dreſſer vn long & vaſte ouurage,
Pour eſtre ſur le Fleuue aux troupes vn paſſage.
Cent bucherons puiſſans de forces & de bras,
La coignée à la main, eſcortez de ſoldats,
Vont attaquer vn bois, où le iour triſte & ſombre
A le teint de la Nuit, & la fraiſcheur de l'Ombre.
Au premier bruit des troncs ſous le fer gemiſſans,
Des ſifflemens aigus, & de loin menaçans,
Du fond de la foreſt coup ſur coup leur répondent,
Et d'horribles éclairs leur réponſe ſecondent.
A ces longs ſifflemens, qui ſemblent s'auancer,
Et faire de frayeur les feüilles tremouſſer;
Il ſuccede vn fracas de branches renuerſées,
De cailloux entraiſnez, & d'ecorces froiſſées:
Le tumulte s'approche, & pouſſe deuant ſoy,
La ſurpriſe & l'horreur, l'épouuante & l'effroy.
Dans ce trouble, vn Dragon d'vne grãdeur enorme,
Monſtrueux en ſes plis, monſtrueux en ſa forme,
Paroiſt à la lueur des éclairs que luy font,
Deux globes flamboyans qui roulent ſur ſon front.
De ſa creſte au deſſus la tiſſure eſt horrible;
De ſon dos écaillé la nuance eſt terrible;
Et de ſa langue en feu, le trait fixe & mouuant,
Pique l'air de colere, & menace le Vent.

Les arbres d'alentour ſemblent à ſon paſſage,
De crainte détourner leurs bras & leur feüillage:
Et pour eſtre à couuert de l'horreur qui le ſuit,
Dans leurs ombres chercher vne plus noire nuit.
Les Ouuriers effrayez abandonnent l'ouurage;
Le Soldat en fuyant tourne à peine viſage.
Deux des plus eperdus, à qui l'étonnement,
A fait perdre le ſouffle auec le mouuement,
Sont ſurpris du Dragon, qui s'etend & ſe dreſſe,
Qui ſe lance de force, & gliſſe auec ſouppleſſe:
Et tient, d'vn nœu fatal, en ſoy meſme plié,
Ce pitoyable couple à ſon malheur lié,
Les Bois, en vain, leurs cris & leurs plaintes redou-[blent:
Le vent en vain les porte aux vallons qui s'en trou-[blent:
L'impitoyable Monſtre à leur mort acharné,
Par leurs cris redoublez n'en eſt pas détourné.
Le Mouton que le Loup hors du troupeau deuore,
Reclame ainſi les Chiens, & les Bergers implore:
En vain ſes plaintes vont au village prochain:
Les vallons d'alentour les repetent en vain:
Encore que les Chiens du village y repondent;
Encore que les voix des vallons les ſecondent;
Le rauiſſeur ſe tourne à peine vers le bruit,
Qui de loin le menace, & ſans armes le ſuit:
Et du ſang qui des dents & des ongles luy coule,
De la chair qu'il deſchire, & de celle qu'il foule,
La pouſſiere trempée, & la terre en couleur,
Semblent du mal-heureux reſſentir la douleur.
Cependant les fuyars en trouble & hors d'haleine,
Trauerſent d'vne courſe & le bois & la plaine.
A leur entrée au Camp, leur trouble & leur paſleur,
Rendent auant leur voix témoignage à leur peur.
L'image du Serpent à longs plis les talonne;
Dans leurs teſtes encor ſon ſifflement reſonne:
Le recit qu'ils en font, étrange & plein d'effroy,
Trouue ſur leur frayeur dans le Camp de la foy.

La Renommée au loin en porte la nouuelle,
Sur les vents differens qu'elle fait de ſon aiſle:
Et ſelon qu'elle fait, ou moins ou plus de vent,
Le trouble qu'elle excite eſt ou petit ou grand.
Quoy? dit en murmurant la timide Commune,
Les Ecueils & les Mers, la Guerre & la Fortune,
N'auoient point de perils aſſez affreux pour nous?
Eſtoient à noſtre perte ou trop lents ou trop doux?
Il reſtoit d'euoquer du centre de la Terre,
Des Demons deuorans, pour nous faire la guerre:
Il reſtoit d'appeller du Royaume des Morts,
L'horreur, la cruauté, la fureur en vn corps.
Que ceux-là ſont heureux, que les flots engloutirent,
Quand les Vents ſouſleuez nos vaiſſeaux aſſaillirent!
Mais plus heureux ceux-là, dont le fer Sarraſin,
D'vne mort honorable a couronné la fin! [mes,
Bien ſoin de l'épouuante & du trouble où nous ſom-
Marchant par le chemin battu des plus grands hom-
Ils ſont auec honneur arriuez au repos; [mes,
Ils ont laiſſé la gloire & la paix à leurs os.
Au lieu que reſeruez pour ſeruir de paſture,
A des Monſtres volans, & d'énorme figure,
Ecraſez de leur poids, moulus entre leurs dents,
Et conſumez du feu de leurs goſiers ardents,
Nous mourrons de trois morts; & nos Ombres geſ-
Encore de leurs plis reſteront enchaiſnées. [nées,
Le murmure croiſſant arriue juſqu'au Roy,
Qui prend part au ſoucy, ſans en prendre à l'effroy:
Il conſulte ſon ſens, ſon zele, ſon courage,
Sur les diuers moyens de ſe faire vn paſſage:
Et pour l'hõneur du Camp, pour celuy de ſon Nom,
Il conclut auec eux à la mort du Dragon.
Les Seigneurs conuoquez s'aſſemblent en ſa Tente:
La troupe en eſt nombreuſe, & la montre éclatante:
Et de leur train pompeux la foule qui les ſuit,
Au luſtre joint le trouble & l'embarras au bruit.

Ainſi, quand ſur le ſoir, vn eſſain qui bourdonne,
Se ramaſſe au ſignal que le baſſin luy donne;
Les Chefs & les Soldats également aiſlez,
Et pour le Roy volant également zelez,
S'aſſemblent alentour de leur Palais de cire;
Partagent les employs de leur petit Empire;
L'air brille du faux or qui ſur leurs armes luit:
Leur aiſles, des clairons repreſentent le bruit:
Et le ruïſſeau qui roule au trauers de l'herbage,
Applaudit à leur pompe, & leur donne courage.
Apres que les Barons aſſis ſelon le rang,
Qu'aſſignoit à chacun, l'employ, l'âge, ou le ſang;
Parurent à Louys preparez à l'entendre;
Le bruit, Seigneur, dit-il, qui vient de ſe répandre,
Et qui remplit le Camp de murmure & d'effroy,
Sans doute a fait en vous vn meſme effet qu'en moy.
Auſſi, qui ſans rougir, apprendroit qu'vne Armée,
Qui de zele, de foy, de courage animée,
Parloit d'aſſujettir tout le Monde à la Croix,
Tremble au bruit d'vn Serpent découuert dans vn bois?
Eſt-ce par cét effroy que le Camp ſe prepare,
A marcher ſur le ventre à ce Peuple barbare?
Qu'il s'appreſte à paſſer, iuſqu'au Soleil naiſſant,
Par le ſac des Citez ſujettes au Croiſſant?
Sont-ce là ces exploits, ſont-ce là ces victoires,
Qui deuoient faire bruit dans toutes les Hiſtoires?
Qui deuoient dans Paris ſe chanter ſi long-temps;
Et remplir nos Palais des threſors des Sultans?
Nos Peres autres fois en triomphe y traiſnerent,
Les Squeletes affreux des Monſtres qu'ils donterent:
On y voit, des Geans jadis par eux deffaits,
Les enormes harnois, & les vaſtes portraits:
Et nous, dignes Enfans de ces Peres ſi braues,
Nous qui deuions traiſner cent Nations eſclaues,
De crainte d'vn Serpent, qui fait vn peu de bruit,
De nos trauaux paſſés nous quitterons le fruit?

Mais, à quoy que me porte, & quoy que me preſage,
Le mouuement ſecret qui pouſſe mon courage ;
Ie verray ſi le Monſtre eſt tant à redouter,
Et s'il n'eſt point d'effort qui le puiſſe donter.
La vertu qui jadis aux Croyans fut donnée,
Ne s'eſt pas au berceau de l'Egliſe bornée :
La Foy peut tout encore ; & l'Arme de la Croix,
A la meſme vertu qu'elle auoit autrefois :
Le ſang du Dieu mourant, qui laua ſon écorce,
Et luy communiqua ſon eſprit & ſa force,
Eſt maintenant encore auſſi fort qu'il eſtoit,
Quand tout frais & tout chaud, les Demons il don-[toit.
Et ce nouueau Serpent n'a pas la peau plus dure,
Que le premier * Dragon fatal à la Nature,
Qui du poids de ſa queüe, & de ſon mouuement,
Fit du Monde étonné trembler le fondement ;
Et d'vn ſouffle embraſé de bitume & de ſouffre,
Alluma les buchers qui bruſlent dans le Gouffre.
Ce terrible, d'vn coup de la Croix abatu,
Nous apprend où ſe peut étendre ſa vertu :
Et ce ne luy peut eſtre vn fort rare chef-d'œuure,
Apres l'Enfer vaincu, de vaincre vne Couleuure.
A ce diſcours du Roy les Seigneurs ſont ſurpris :
Il laiſſe vn aiguillon de gloire en leurs Eſprits :
La piqueure en eſt viue ; & iuſques au viſage,
Le ſang en rejaillit de honte & de courage.
L'vn de l'autre Riuaux, d'vne voix & d'vn cœur,
Ils s'offrent en tumulte à ce peril d'honneur :
Et quoy qu'en cette illuſtre & noble concurrence,
Chacun auec ardeur brigue la preference,
Le vœu commun de tous, eſt d'empeſcher le Roy,
De mettre tout l'Eſtat en peril auec ſoy.
Chaſteauroux Enuoyé de la triple Couronne,
Authoriſé du droit que la Pourpre luy donne,
Repreſente à Louys ; que du Sens & du Cœur,
Diuers ſont les emplois, diuerſe eſt la valeur :

Que s'il veut conquerir, il doit mettre en vſage,
Le ſens plus que les bras, & plus que le courage:
Que l'Armée eſt vn Corps de membres differens,
Et non moins diuiſez d'offices que de rangs:
Que la teſte au ſoucy de conduire occupée,
Doit reſigner aux bras l'action & l'épée:
Que le Monde eſt ainſi par le Ciel gouuerné,
Qui lumineux d'Eſprits, d'Eſtoiles couronné,
Heué ſur l'eſpace où les foudres éclatent
Où de lances de feu les Cometes ſe battent,
Sans ſa meſler au trouble, & ſans faire de bruit,
Des Corps inferieurs les mouuemens conduit.
Et puis, ajouſte-t-il, les Teſtes ſouueraines,
Qui regnent ſur le cours des Fortunes humaines,
Sont d'vn ordre trop haut, pour les petits Lauriers,
Que la Gloire diſpenſe au commun des Guerriers.
Il en eſt de plus grands, & d'vne autre matiere,
Qui répandent au loin l'odeur & la lumiere:
Et c'eſt de ces Lauriers eternels & luiſans,
Qui preſeruent les Noms de l'outrage des Ans,
Et font luire des Morts les Ombres dans l'Hiſtoire,
Que vous doit couronner la main de la Victoire.
Mais que diroit l'Europe, & que diroient ſes Roys,
Spectateurs & Riuaux des geſtes des François;
Quand les porteurs des bruits que fait la Renõmée,
Iroient leur raconter, que les Chefs de l'Armée,
Par vne foible crainte, & par vn laſche effroy,
Rachetant leur peril, du peril de leur Roy, [ſonne,
Auroient aux dents d'vn Monſtre, aueque ſa per-
Abandonné l'Eſtat, & liuré la Couronne?
Le reproche en ſeroit à la France eternel;
Et le nom des François traitté de criminel,
Deuant le Tribunal où ſied la Renommée,
En porteroit la tache à iamais imprimée.
Ie ſçay, répond Louys, de la Lice des Rois,
Les rigoureux deuoirs, & les ſeueres loix:

Mais auſſi ſçay-ie bien, iuſqu'où va la carriere :
Ie n'en connois pas moins le but que la barriere :
Et la Gloire, dit-on, iamais n'y couronna,
Que ceux que par le ſang la Valeur y mena.
Il eſt vray, le bon ſens eſt d'vn Chef le partage ;
Mais ce bon ſens doit eſtre animé de courage :
La prudence ſans luy, n'eſt qu'vn jour ſans chaleur,
Qui ne ſçauroit nourrir ny feuillage ny fleur :
Et ne peut de ſa froide & peſante lumiere,
De la moindre Couronne engendrer la matiere.
Dans le Monde abbregé que fait le Corps humain,
La teſte a ſes perils, auſſi bien que la main :
Et le * Ciel, cette teſte eternelle & ſupreme,
A qui tant d'Aſtres font vn roulant Diademe,
Plus pront & plus actif que tous les Elemens,
De ſes feux les anime & de ſes mouuemens.
Les bras les plus nerueux, les mains les plus habiles,
Sous vn chef languiſſant demeurent immobiles.
Et le corps, quoy que fort, quoy qu'à la guerre inſtruit,
Ne va point au peril que la teſte refuit.
Veut-on, que Chef de montre, & teſte inanimée,
Ie ne tienne de rang qu'aux pompes de l'Armée ?
Et qu'entre mes Archers en parade traiſné,
Comme ſeroit vn tronc luiſant & couronné,
Ie n'égale mon nom, & n'empliſſe ma place
Que d'vne creuſe fonte, & d'vne vaine maſſe ?
Cela fut bon jadis à ces Roys Faineans,
Qui foibles de courage, & plus foibles de ſens,
Semblables, ſur le Throſne, à des ſouches peſantes,
Humides de parfums, de dorures luiſantes,
Au faiſte des grandeurs ne ſe croyoient placez,
Que pour eſtre en repos, & pour eſtre encenſez.
Le ſang du grand * Capet, ſon eſprit, ſa memoire,
N'ont pas encor perdu la route de la Gloire :
Et tantoſt, tout le Camp ſçaura, ſi i'ay le cœur,
De marcher d'vn pied ferme, où m'appelle l'Hõneur.

A ce dessein du Roy les Barons s'opposerent:
Leurs deuoirs & les siens en tumulte alleguerent:
En vain de ses deuoirs, & des leurs combattu,
Il s'obstina d'aller où vouloit sa vertu.
Il consent à la fin, soit pour les satisfaire,
Soit pour ne pas subir le nom de temeraire,
Qu'vn second, au peril auec luy prenne part;
Mais il veut que le choix s'en remette au hazard:
Et parmy tant de noms connus de la Victoire,
Le hazard sur Raymond fait tomber cette gloire.
Il en benit le Ciel; il appelle bon-heur,
Le peril d'vn combat, qui s'égale à son cœur.
Tous les autres exclus y consentent à peine;
Nomment le Sort bizare, & la Fortune vaine:
Mais Belinde y resiste; & veut de ce danger,
Aueque son Raymond le succez partager.
Des-ja du noble feu dont son Ame est emüe,
La flame en son visage éclate & se remüe:
Et de quoy qu'elle soit, d'amour ou de valeur,
Ses yeux en ont l'éclat, & son front la couleur.
Elle s'adresse au Roy, le presse & le coniure,
De ne remettre point son droit à l'auenture:
De moins considerer son sexe, que son cœur:
Et ne luy point fermer la Lice de l'Honneur.
Elle dit qu'on a veu des Femmes plus debiles,
Vaincre des Nations & deliurer des Villes:
Et que par des Enfans sans force & desarmez,
Des Geans autrefois se sont veus assommez:
Qu'elle n'a pas quitté le luxe & la molleſſe,
Pour acquerir le bruit d'vne legere adresse,
Et faire sans peril, la Braue en vn Tournois,
De l'argent d'vne aigrette, & de l'or d'vn harnois:
Que la fin est plus haute, où la Vertu l'appelle;
Que la Victoire encore à des palmes pour elle:
Et qu'à quelque combat qu'on la puisse mener,
Elle y sçaura cueillir dequoy se couronner.

Son magnanime Eſpoux, qui ne vit auec elle,
Que de la douce ardeur qui leur eſt mutuelle;
La coniure d'attendre, & de ſe menager;
De ne s'expoſer point ſans ordre à ce danger;
De meſurer ſes pas aux pas de la Fortune;
De ne la point preſſer d'vne auance importune:
Il luy dit que le fruit des Palmes veut meurir;
Qu'il a ſon temps de naiſtre, & ſon temps de fleurir:
Que les Couronnes ont des ſaiſons deſtinées;
Qui leur ſont pour germer, & pour croiſtre aſſinées:
Que l'Archange guerrier, Intendant des combats,
Preparoit des trauaux plus fameux à ſes bras:
Et que pour luy laiſſer vn plus long exercice,
Pour tenir plus long temps ſa vertu dans la Lice,
Il ne luy donnoit point de part à ce danger,
Qu'il preuoyoit deuoir ſa carriere abbreger.
Vne vapeur de ſang ſubtile & rougiſſante,
Pareille à la lueur de l'Aurore naiſſante,
Du cœur de la Guerriere, à ce diſcours monta;
L'eſprit qui la ſuiuit ſur le front la porta:
Et le feu s'y m'eſlant aueque le courage,
En fit autour des yeux comme vn brillant nuage:
Quoy, dit elle, Raymond, le Sort eſt voſtre loy?
Mais l'Hõneur eſt la miẽne, & l'Amour eſt mõ Roy.
Leurs ordres ne ſont pas des ordres d'auenture;
Ils ſont du premier Droit qu'établit la Nature.
Cette Fortune, à qui vous ſouſmettez mon cœur,
N'eſt qu'vn Phãtôme aueugle & cõduit par l'Erreur:
Et iamais ie n'appris, à ſuiure vne Puiſſance,
Qui ſe meut en deſordre, & va ſans connoiſſance.
Encore voulez-vous, qu'vn Phantoſme ſi vain,
Ayt auec nos deſtins, noſtre honneur en la main:
Vous voulez qu'au hazard, des ſuccez il ordonne;
Qu'au hazard les Lauriers, & les Palmes il donne;
Qu'au hazard, ſous ſes pas naiſſe l'auguſte fleur,
Dont l'Ange des combats couronne la valeur.

Voſtre portrait, Raymond, que l'Amour dans mon ame,
A luy meſme graué d'vne pointe de flame,
Eſt la ſeule Fortune, à qui mon cœur ſouſmis,
Malgré le temps contraire, & les vents ennemis,
De l'honneur, ſans gauchir, fournira la carriere;
Et par tout laiſſera des traces de lumiere,
Des traces, où mon nom & le voſtre éclatans,
Des Peuples reuerez, & reſpectez du Temps,
Seront de noſtre amour, ſeront de nos victoires,
Aux ſiecles à venir les illuſtres Hiſtoires.
Ne craignez point pour moy le venin du Serpent;
Ne craignez point les feux que ſon ſouffle répand;
Ses dents à ſon venin, à ſes feux ajouſtées,
Et ſur ſon vaſte corps ſes écailles antées,
Qu'ont-elles qui ſe puiſſe en fureur égaler,
A ce Monſtre, qu'on voit ſur les Morts ſe rouler?
A ce Monſtre inhumain, qu'on appelle la Guerre,
Qui du poids de ſon corps les Nations atterre;
Qui de bronze, de fer, & d'acier cuiraſſé,
Denté de coutelats, de lances heriſſé,
Touſiours yure de ſang, & chargé de carnage,
Porte auec ſoy le feu, traiſne apres le rauage?
Si ce Monſtre, pour moy ſuſpend ſa cruauté,
S'il a iuſques icy mon ſexe reſpecté;
Croyez que du Serpent, qui n'eſt pas ſi terrible,
La victoire, à mon bras ne peut eſtre impoſſible.
L'Amour qui me gouuerne, & qui regne en mō cœur,
Des Monſtres, de tout tēps, s'eſt nōmé le vainqueur.
Il deffait les Geans, & ſans fer les enchaine:
Il donte les Lyons, & ſans cordes les traiſne:
Et vous m'auez apris, que ſa puiſſante main,
Met les Ours ſous le ioug, met aux Tigres le frein.
Il reprendra pour moy l'vſage de ſes charmes;
Il ſouſtiendra mon bras, il conduira mes armes;
Le trait que par mes yeux ſon arc decochera,
Les écailles du Monſtre à ma lance ouurira:

Et ſa peau ſuſpenduë au lieu de la victoire,
De l'Amour aux paſſans annoncera la gloire.
Ainſi parla Belinde, & Louys admirant ;
Dans le corps d'vne Grace, vn cœur de Conquerant;
Qu'elle vienne, dit-il, & que cette grande Ame,
Nous preſte en ce combat, ſon exemple & ſa flame.
Qu'elle nous faſſe voir, que la force eſt du cœur;
Qu'il n'eſt âge ny ſexe éloigné de l'Honneur :
Que la Grace aguerrie eſt de plus grand vſage,
Que la vaillance inculte & la Vertu ſauuage;
Et que le Myrthe joint aueque le Laurier,
N'eſt point vn faux atour ſur le front d'vn Guerrier.
A ces mots le ſaint Roy ſe retire & s'appreſte:
Et d'vn jour de peril, faiſant vn jour de Feſte,
Pour donner vn éclat plus riche à ſa Vertu,
Sort de ſon Pauillon ſuperbement veſtu.
Le Soleil moins pompeux ſe leue apres l'Aurore,
Sortant du lit d'azur, qu'il a ſous l'onde More,
Quand il vient ſans broüillas departir aux Humains,
Les preſens lumineux de ſes brillantes mains.
Quoy que l'habit du Roy de richeſſe étincelle,
Quoy que l'art en ſoit rare, & l'étoffe en ſoit belle,
Son port, ſon action, ſon air, ſes mouuemens,
Oſtent le prix à l'or, l'oſtent aux diamans ;
Et de ſon cœur en feu la fierté magnanime,
Qui par vn vif éclair en ſes regards s'exprime,
Monſtre aux ſiés, qu'il ne prẽd ſon luſtre que de ſoy,
Et qu'en luy, le Heros eſt l'ornement du Roy.
Aux yeux de tous les Chefs rangez deuant ſa Tente,
Il ſe fait apporter l'Armure peſtilente,
Qui deuoit d'vn feu ſombre, & d'vn ſecret poiſon,
Acheuer du Sultan l'infame trahiſon.
Le jour eſtoit ſerain ; & les fatales armes,
D'écarboucles brilloient, étinceloient de charmes.
De leurs feux, & des ſiens le ſaint Prince paré,
Semble vn Soleil couuert d'vn nuage doré.

Mais il ignore, helas! que ces feux magnifiques,
Sont d'vne étrange mort les inſtrumens tragiques;
Et que tout ce harnois ſi pompeux & ſi cher,
Luy peut faire ſans flame vn funeſte bucher.
Vous, témoins permanens de tout ce qui ſe paſſe,
Qui meſurez des Ans la durée & l'eſpace,
Intendans des Saiſons, Moderateurs des Temps,
De l'immortelle Hiſtoire, immortels Aſſiſtans;
Apprenez moy comment, & par quelle merueille,
l'Ange qui ſur nos Roys, & ſur leur Sceptre veille,
Du harnois enchanté rompit l'infame ſort;
Et preſerua Louys d'vne cruelle mort.
D'vn miracle ſi grand, la renommée, à peine,
Par la route des Ans, obſcure & peu certaine,
A pû juſques à nous confuſément venir;
Et nous en apporter vn leger ſouuenir.
Le Prince rayonnant de l'armure tragique,
D'vne main prend l'Eſcu, de l'autre prend la pique:
Et dit, leuant au Ciel, les yeux auec le cœur,
Vous eternel Guerrier, vous eternel Vainqueur,
Qui dans cette inuiſible & celeſte Carriere,
Où ſans bruit ſe donna la bataille premiere,
Deffites autrefois le ſuperbe Serpent,
Qui iuſqu'à voſtre Thrône à longs cercles rampant,
Mit en trouble le Ciel complice de ſon crime,
Et tombant, de ſon poids fit l'eternel Abiſme.
Vous qui fiſtes jadis, à des Serpens de feu,
D'vn Serpent en figure vn remede à l'Hebreu:
Vous qui ſur le * ſaint Mont dreſſaſtes vn trophée,
Du Dragon écraſé, de la Mort étouffée;
Et malgré les Enfers, fiſtes voir le Peché,
De ſes propres Serpens ſous la Croix attaché.
De ce nouueau Serpent, Seigneur, liez la rage;
Aſſiſtez contre luy mes bras, & mon courage.
Couuert de voſtre Nom, plus que de ce harnois,
Moins armé de ce fer, qu'armé de voſtre Croix,

I'entreprens le combat contre l'affreuſe Beſte;
I'en promets à l'Autel l'épouuantable teſte:
Exaltez voſtre Nom, honorez voſtre Loy,
Et leur donnez, Seigneur, la victoire pour moy.
A peine par ces mots il conclut ſa priere,
Que dans le Ciel ardent d'vn ſurcroiſt de lumiere,
Vn tonnerre ſoudain ſans nuage roula,
Dont l'air au loin s'émût, & la terre branſla.
Des tentes à ce bruit les bannieres fremiſſent;
Les caues & les bords du Fleuue en retentiſſent:
Et comme ſi les flots en eſtoient menacez,
De mouuemens diuers on les voit balancez.
Le roulement ſubit de ce bruyant tonnerre,
Eſt ſuiuy d'vn éclair qui coule vers la terre,
Et parmy les Barons le Prince choiſiſſant,
Comme vn long trait de feu ſur ſon caſque deſcend.
Aux plumes du cimier vne flame allumée,
N'en laiſſe qu'vne courte & legere fumée:
Des plumes à l'armet en ſuite elle ſe prend,
L'Emeraude luy cede, & le Saphir s'y rend:
D'vn émail precieux la Sphinx étincelante,
A ce feu vainement du cimier ſe preſente;
Et pour s'en garantir, auance vainement,
Ses ongles de rubis, ſes dents de diamant.
L'or a beau rayonner, les pierres ont beau luire,
Leur prix n'empeſche pas le feu de les deſtruire.
Tout ſe fond ſur le Prince, & coule innocemment,
Sans ſe faire ſentir qu'à ſon étonnement.
De là ſans eſpargner étoffe, ny figure,
Le feu vainqueur s'étend au reſte de l'armure:
Cent profanes portrais ciſelez & brunis,
Sont d'vne meſme flame également punis.
Le Nil ardent y fume auec les Pyramides,
Le Coloſſe & le Phare y deuiennent liquides;
Et les Temps fabuleux auec art exprimez,
S'éuaporent en l'air, par le feu conſumez.

Mais ce feu qui braſſars, cuiraſſe, armet conſume,
Qui deuore le bronze & l'acier comme plume;
A l'égard du ſaint Roy, ſans force & ſans chaleur,
Semble n'auoir du feu que la ſeule couleur.
Il rampe mollement, & ſans luy faire outrage,
Le long de ſon habit, le long de ſon viſage:
Et s'eteignant enfin, laiſſe tout à l'entour,
Des traces qui luy ſont comme vn cercle de jour.
De meſmes autrefois dans cet * Enfer de brique,
Qu'alluma la fureur d'vn Prince tyrannique,
Les trois ieunes Hebreux auec étonnement
Des bourreaux, des Demons, & de l'embraſement,
Vainqueurs de la douleur, non moins que des delices,
Se virent honorez de leurs propres ſupplices.
Bien loin de les brûler, le feu les delia;
Et courbé de reſpect ſous eux s'humilia:
Il leur fit à l'entour, comme vne illuſtre tente;
Il leur fit comme vn Days de pourpre voltigeante;
Mais contre les Bourreaux de colere grondant,
Et du fourneau ſur eux de fureur débordant,
Il fit comme vn Lyon, qui ſorty de ſa cage,
Commence par ſon Maiſtre à reprendre ſa rage.
L'embraſement éteint, Louys qui ſans branſler,
L'auoit veu ſa cuiraſſe & ſon caſque bruſler;
Rappelle ſon Eſprit, recueille ſes penſées,
Fait vn ſage retour ſur les choſes paſſées:
Et s'adreſſant au Ciel, conçoit de nouueaux vœux,
Pour apprendre à quoy tend l'augure de ces feux.
Les auis ſont diuers ſur vn ſi grand prodige:
Il eſt à l'vn preſage, à l'autre il eſt preſtige:
Et ſur ce different, les Eueſques croiſez,
Conſultez par le Roy ſont entre eux diuiſez.
Sire, luy dit Odon, l'embraſement des armes,
Ne peut eſtre venu de ſi haut, par des charmes.
Les Aſtres ſont à Dieu, ce que ſont aux Humains,
Les ſignes de la langue, & les ſignes des mains.

C'eſt aueque ces voix viſibles & roulantes,
Ces lettres de lumiere & d'eſprit éclatantes,
Qu'il parle aux Nations, qu'il s'explique aux Eſtats,
Qu'il predit l'Auenir aux yeux des Potentats.
De ces Signes de feu, la flame eſt deſcenduë,
Qui par vn long traiet juſqu'à vous repanduë,
A voulu vous apprendre, à garder voſtre rang;
A ne point expoſer ſans beſoin voſtre ſang;
A ne plus hazarder, qu'auec toute l'Armée,
Cet Eſprit general dont elle eſt animée;
Et deſormais chercher du nom dans les combats,
Où la victoire vient du ſens plus que des bras.
La raiſon iuſques-là, peut dans cette aucnture,
Entrer à ſa lueur, & ſur ſa coniecture:
Au delà tout eſt nuit; & le diſcours humain,
Aueugle & chancelant s'y commettroit en vain.
Il faut auoir l'Eſprit dechargé de la maſſe,
Dont le voile obſcurcit, dont le poids embaraſſe;
Il faut eſtre du rang de ces Saints épurez,
Qui de jours ſans broüillas & ſans ombre éclairez,
Reçoiuent ſans milieu, conſeruent ſans nuages,
Les traits & les rayons des celeſtes images.
Vne Femme éleuée à cette pureté,
Apres les ſens vaincus, apres le corps domté,
Dans le Deſert prochain, touſiours en Dieu rauie,
Aux celeſtes Eſprits s'égale par ſa vie.
La Nature, dit-on, conſerue en ſon Deſert,
Cét eſprit doux & ſain, cét habit pur & vert,
Qu'elle auoit autrefois, lors qu'encore innocente,
Et des premiers preſens de la Grace éclatante,
Elle regnoit en paix, riche de ſes atours,
Et belle de la fleur des Saiſons & des jours.
L'Eſté frais & ſerain, l'Hyuer tiede & ſans neiges,
Y conſeruent encor leurs premiers priuileges:
Et quoy que naturels & conſtans ennemis,
Par vn accort ſecret à la Sainte ſouſmis,

Ils ſuſpendent leur hayne, & remettent pour elle,
A decider ailleurs leur droit, & leur querelle.
Les plus fiers Animaux, & les plus inhumains,
Dociles à ſa voix, traitables ſous ſes mains,
Semblent en elle encor, de la Nature humaine,
Reconnoiſtre l'empire honorer le domaine.
Lors meſme que le Nil par ſon debordement,
De tout le plat pays ne fait qu'vn Element;
Le flot reſpectueux, & la vague tremblante,
D'vn enclos de criſtal ceignent la Penitente.
Son ſaint Reduit alors, du Fleuue enuironné,
Et d'vn rampart mobile & flottant couronné,
Eſt comme vn ſaint Azile, où durant le deluge,
Les Animaux, prez d'elle, ont vn lieu de refuge.
Il n'eſt pas iuſqu'au Temps, ce cõmun deſtructeur,
Qui de ſon âge encor ne conſerue la fleur:
Et ſoit que ſon Eſprit à ſa chair bien heureuſe,
Fourniſſe vne vigueur conſtante & lumineuſe;
Soit que de ſa vertu, qui i'aillit au dehors,
La viue & pure fleur s'épande par ſon corps;
Soit qu'vne riche auance, & qu'vn luiſant preſage,
De ſa gloire future éclate en ſon viſage,
Elle eſt fraiſche, elle eſt * belle encore apres cent ans;
Et l'Hyuer de ſa vie égale ſon Printemps.
On dit que l'Auenir eſt pour elle ſans voiles;
Et que ſans conſulter les chiffres des Eſtoiles,
Elle decouure au iour que ſon Ange luy fait,
Des Deſtins & des Ans l'ordre le plus ſecret.
Cette Femme pourra d'vn Eſprit prophetique,
Nous declarer le ſens de ce grand Pronoſtique:
Et nous dire, Seigneur, quelle offrãde, ou quel vœu,
Demande à tout le Camp cette langue de feu;
Langue étrange & terrible, & dont la voix ardente,
Menace voſtre teſte & nos cœurs épouuante!
Sur l'auis du Legat, deux Prelats deputez,
Et de leur ſuite en rang, par honneur eſcortez,

Dés que l'Aube eut au jour sa belle porte ouuerte,
Vont par l'ordre du Roy, vers la plaine deserte.
Du milieu de son cours le Soleil approchoit,
Et ses traits les plus droits sur les corps décochoit;
Quand il s'offre à leurs yeux vne ronde Vallée,
Qui iamais ne sera d'aucune autre égallée.
Dans le cẽtre on voyoit cent Palmiers verdoyants,
Qui des bras enlacez, de la teste ondoyans,
Sans muraille & sans toit, sans voute, & sans colon-
Faisoient vn edifice en forme de couronne. [ne,
La structure en estoit reguliere sans art:
Elle estoit sans compas iuste de toute part:
Et des jours inégaux les lueurs differentes,
Au trauers des rameaux & du fueillage errantes,
Sur vn fond vert, mué de rays d'or & d'argent,
Y formoyent vn lambris lumineux & changeant.
Les Prelats étonnez de la verte structure,
En admirent le tour, la voute, & la peinture:
Leurs yeux en sont surpris, & ne sçauent comment,
La Nature a sans l'art produit tant d'agrément.
Mais plus rauis encor de l'innocente haleine,
Du Printemps eternel qui regne en cette plaine;
Ils prennent ce Vallon pour le Iardin fatal,
Qui des premiers Humains fut le Pays natal.
A fin de les conduire, & de leur faire escorte,
Vn Tigre & deux Lyons se trouuent à la porte:
Ces fiers Introducteurs deuenus innocens,
De la langue, de l'œil, du pied les caressans,
Expriment d'vne voix qui ressemble au langage,
Leurs barbares respects & leur culte sauuage.
Les Eueſques surpris arriuent auec eux,
Où la Sainte, en vn cercle ardent & lumineux,
Qui s'épand de son Ame, au feu de sa priere,
Eclairoit le Reduit d'vne pure lumiere.
De ce rauissement l'vn & l'autre étonné,
Attend que son Esprit à ses sens retourné,

Reprenne ſon aſſiette; & leur faſſe reprendre,
Les deuoirs mutuels de parler & d'entendre.
Auec ſoin cependant, & d'vn œil arreſté,
Du merueilleux Deſert contemplant la beauté;
Ils remarquent les bras des Palmes verdoyantes,
Chargez d'oyſeaux diuers, cõme de fleurs volantes,
Qui ſembloiẽt de concert, rappeler par leurs chãts,
La Sainte extaſiée à l'vſage des ſens.
Ils s'étonnent de voir gliſſer ſur la verdure,
Comme ſur vn tapis tiſſu par la Nature,
Sans fiel & ſans venin, des Serpens écaillez,
De couleur, de vernis, de dorure émaillez,
Qui differens de forme, & de luſtre ſuperbes,
Sembloiẽt des veines d'or qui rãpoient ſur les herbes.
Mais rien ne les ſurprit, comme fit vn Tombeau,
Si rare de matiere, & d'ouurage ſi beau,
Qu'il ſẽbloit que l'Ouurier euſt ioint en ſa ſtructure,
Tous les threſors de l'Art à ceux de la Nature.
Auſſi, ny vers les bords où l'Inde couronné,
Des perles que répand le jour quand il eſt né;
Ny vers la belle riue où le ſuperbe * Hidaſpe
Se roule dans vn lit enuironné de jaſpe;
Ny vers celle où le * Gange éclatant & doré,
Porte en pompe à la Mer ſon tribut azuré,
Il n'eſt mine ſi riche, & ſi noble carriere,
Qui puſt de cette tombe égaler la matiere.
Ses diuerſes couleurs, & ſes luſtres diuers,
D'vne part releuez, & d'autre part couuers,
Accompagnoient les traits, acheuoiẽt les ſculptures,
Et d'vn teint naturel animoient les figures.
Vne armure complette au deſſus éclattoit,
Qui d'vn terrible jour les regards r'abattoit.
La trempe en paroiſſoit auſſi forte que fine,
Et d'vn metal meſlé, comme eſt l'Auenturine,
Où l'Or & le Rubis l'vn de l'autre alterez,
Et de feux mutuels l'vn de l'autre éclairez,

Faiſoient de leurs rayõs, ou plus clairs, ou plus ſom-
De cẽt riches Portraits & les jours & les õbres [bres,
Aupres du Monument vn rocher ſe hauſſoit,
Qui le feu par la cime aueque l'eau pouſſoit.
La merueille en parut aux Eueſques étrange:
A peine croyoient-ils leurs yeux ſur ce mélange:
Et plus à peine encor leurs Eſprits entendoient,
Par où deux Elemens ſi diuers s'accordoient:
Et quel inſtinct ſecret de nouuelle alliance,
Les pouuoit là tenir en bonne intelligence.
La Sainte enfin reuient de ſon rauiſſement,
Et les Princes Paſteurs de leur étonnement:
Elle tombe à leurs pieds d'humilité confuſe;
Leur fait de ſon tranſport vne modeſte excuſe:
A leur tour, ils luy font excuſe en peu de mots,
D'eſtre venus troubler ſon bien-heureux repos.
Les complimens finis, ils content l'auenture,
Du feu tombé du Ciel ſur la royale armure:
Et conſultent comment ce preſage d'effroy,
Se pourra detourner de l'Armée & du Roy.
Ie ne ſuis pas, répond la noble Solitaire,
Celle qu'vn bruit trompeur fauſſement me veut faire:
Et tout ce qui ſe voit d'étrange en ce Deſert,
Ce Printemps eternel du terroir touſiours vert,
Cet immortel eſprit des herbes & des plantes,
Cette ſoumiſſion des beſtes innocentes,
Sont vn culte public, que la Nature rend,
Aux cendres d'vn Heros, qui martyr Conquerant,
Laiſſa dans ce vallon fameux par ſa victoire,
Sa Memoire en honneur & ſon cercueil en gloire.
S'arreſtant à ces mots, elle éleua les yeux;
Vn pur & pront éclair leur répondit des Cieux,
Qui traçant vn long trait, ſembla dans l'air écrire,
En caracteres d'or ce qu'elle auoit à dire.
De la ſorte éclairée, & rentrant en diſcours;
Dieu, dit-elle, qui fait ſans feu luire les lours,

Qui fait fumer des Monts les ſourcilleuſes teſtes ;
Qui fait étinceler ſous ſes pieds les tempeſtes ;
Eſt celuy, dont le ſouffle a dans l'air allumé,
La flame qui s'eſt priſe au harnois conſumé.
Deteſtable harnois, dont la trempe infernale,
A la France, à l'Europe, à l'Egliſe fatale,
Deuoit d'vn feu couuert le ſaint Prince bruſler,
Et d'vne ſeule mort, mille morts égaler!
Mais le ſouffle de Dieu, ſans détruire ces armes,
En pouuoit diſſiper le venin & les charmes:
Et ce qu'il a meſlé la grace auec l'effroy,
Dans vn foudre innocent, pour le ſalut du Roy ;
Luy doit eſtre vn auis, de regler la vaillance,
Qui le porte où ne peut le ſuiure la prudence:
Et commet ſans beſoin ſa Fortune & ſon ſang,
Au de là des deuoirs meſurez à ſon rang.
Du Conſeil eternel l'Intendante diuine,
A la mort du Dragon d'autres armes deſtine:
Et le Temps eſt venu, qu'encore vne autre fois,
Leur éclat donnera du luſtre au nom François ;
Et fera des Bourbons, apres cette victoire,
Refleurir les Lauriers, & reuiure la gloire.
Encore vne autre fois ſous les armes d'Aimon,
On verra triompher ſa foy, ſon ſang, ſon nom:
Et le Heros eſleu ſucceſſeur de ſes armes,
Plus fort que la fureur, & plus fort que les charmes,
Du Monſtre venimeux la teſte écraſera,
Des Sarraſins deffaits le Fleuue comblera :
Et ſa Race apres luy, de gloire couronnée,
Sera par la Vertu ſur le Throſne menée.
La Sainte ſolitaire à ces mots s'arreſta ;
Et des Prelats preſſée auſſitoſt ajouſta.
Sçachez donc, Peres ſaints, que ie ſuis d'vne Race,
Qui ſous les Lys encor tient vne illuſtre place.
Alegonde eſt mon nom, & mon Pere autrefois,
Fut vn Montmorency fameux par ſes exploits.

Mais le ſang des Humains inégal en ſa courſe,
Diuers en ſes ruiſſeaux, eſt le meſme en ſa ſource:
Et l'Eſprit Createur, qui jadis anima,
Et la teſte & les mains de l'Homme qu'il forma,
N'a pas vn autre ſouffle, & n'a pas d'autres marques,
Pour les corps des Sujets, que pour ceux des Monarques.
I'eſtois en la Saiſon qui fait la fleur des ans;
Quand Aimon de Bourbon entre cent Pretendans,
Illuſtres de naiſſance, & Braues de courage,
Me fut ioint par le nœu d'vn chaſte mariage.
Le feu de nos Amours dans nos cœurs renfermé,
Sans matiere agiſſant, ſans fumée allumé,
Reſſembloit à ce feu de la Sphere ſupreme,
Qui de ſoy meſme ardent, & nourry de ſoy meſme,
D'vn eternel effort ſur les corps s'éleuant,
Tient touſiours le deſſus de la pluye & du Vent.
D'vn accord mutuel & ſecret, nous bornaſmes,
Ce feu de pur eſprit, à l'hymen de nos Ames:
Et ce qui de nos cœurs, à nos yeux en paſſa,
De nos yeux, à nos corps iamais ne s'abaiſſa.
La France en ce temps là d'vn beau zele animée,
Entreprit de porter la guerre en Idumée:
Les Citez & les Bourgs en troupes embarquez,
Les Peuples & les Grands de croix blãches marquez,
Tout l'Eſtat en vn corps, & d'vn meſme courage,
Sous * Philippe enrollé ſe prepare au voyage.
Ie voulus ſuiure Aymon, & voulus au hazard,
Auſſi bien qu'à la gloire auec luy prendre part.
Dez la premiere nuit que le port nous quittaſmes,
Noſtre vaiſſeau parut enuironné de flames:
Les voiles & le maſt de feux étincelans,
D'autres feux de la proüe à la pouppe roulans,
Et du haut de la hune vn globe de lumiere,
Ebloüirent Aymon, qui veilloit en priere.
Vn celeſte Guerrier de rayons emplumé,
Couronné de rayons, & de rayons armé,

Vers Aymon ébloüy, de ce globe s'auance,
L'exhorte à la valeur, l'exhorte à la ſouffrance,
Luy predit le ſuccés des combats qu'il fera,
L'auertit de la mort qui les couronnera;
Et pour le preparer à la Guerre future,
Luy laiſſe vne inuincible & prophetique armure;
Inuincible aux Demons auſſi bien qu'aux Humains,
Et cizelée au Ciel par d'immortelles mains,
Sur ces Patrons ſans corps, ſur ces diuins Modeles,
Qui ſont de l'Auenir les formes eternelles.
De ces predictions le Guerrier animé,
Et du harnois fatal diuinement armé,
Seruit au ſiege * d'Acre, & ſeruit à ſa priſe:
Et pour ſeruir encor apres Acre conquiſe,
De Cheualiers d'élite il fit vn Corps volant,
Qui d'Acre vers Damas, & vers Gaze roulant,
Courant tout le Iourdain, courant juſqu'à la riue,
Où gemit de * Sidon la vieilleſſe captiue,
Fit des Roys Sarraſins les Throſnes chanceler;
Du barbare Croiſſant fit les cornes branſler;
Et juſques au Liban, où ſes armes paſſerent,
Des Cedres effrayez les teſtes s'abaiſſerent.
Apres diuers combats donnez en diuers lieux,
Aymon Braue par tout, par tout victorieux;
Accourt auec ſa troupe, aux plaintes des Egliſes,
Que Saladin tenoit à ſon Sceptre ſouſmiſes.
Le Sultan de Bubaſte inſtruit de ſon deſſein,
En vain nous attendit, nous combattit en vain.
Sur ſes Gardes forcez à ſes yeux nous paſſaſmes;
Armes, cheuaux, rampars ſur luy nous réuerſaſmes:
Et le bruit de ce pas, qui fut au loin porté,
Retentit ſur les bords du Nil épouuanté.
Saladin contre nous toute vne Armée ameine,
Et de douze Eſcadrons nous ceint dans cette plaine.
Mais auant le combat, il nous fait députer,
Vn Miniſtre d'Erreur, qui nous vient preſenter,

Vn * Turban d'vne main, de l'autre vn Cimeterre ;
Et la paix auec l'vn, auec l'autre la guerre.
Au ſeul mot de Turban & d'infidelité,
Le genereux Aymon de ſon zele emporté,
Fait donner le ſignal, & fond comme l'orage,
Qui ſort aueque bruit du ventre d'vn nuage.
L'effroy qui le precede, & la mort qui le ſuit,
Rempliſſent tout de ſang, de tumulte, & de bruit,
Son Corps fondant apres augmente le carnage,
Le trouble cede à l'ordre, & la foule au courage.
Mais enfin la victoire accablant le vainqueur ;
Et ſon bras engourdy ne ſuiuant plus ſon cœur ;
L'adreſſe, & le courage à leur tour defaillirent,
A force de perir les vaincus nous deffirent.
Pas vn ne recula, pas vn ne fit effort,
Que pour mourir debout, & ſignaler ſa mort.
Aymon que la vertu de la celeſte Armure,
Auoit dans le combat conſeruë ſans bleſſure,
Eſpuiſé de trauail, à la fin ſuccomba,
Et ſous le noble poids de ſes Palmes tomba
Ie tombay prez deluy, de ſa mort plus bleſſée,
Que du trait dont i'auois vne épaule percée.
A peine ſon Eſprit fut du corps ſeparé,
Que dans l'Air juſqu'alors d'vn jour pur éclairé,
Sans vapeur precedente, & ſans autre preſage,
Il s'épand vn ſubit & tenebreux nuage :
Du feu qui dans ſon ſein s'agite aueque bruit,
La menace murmure & la colere luit.
L'eau, la greſle, la flame en deſcendent en foule :
Il s'emble que l'eau bruſle & que la flame coule:
La voix des vents aux voix des tonnerres répond :
Terrible eſt le concert qu'en roulant elles font :
Et des foudres volans les flamboyantes aiſles,
Font luire l'air au loin d'affreuſes étinceles.
A ces feux, à ces bruits, les Barbares troublez,
Penſent voir éclater les Cieux deſaſſemblez :

Les bandes en desordre, & les Chefs sans conduite,
Vont où l'effroy les chasse, où les porte la fuite.
Les forts & saints Martyrs sur le champ demeurez,
Empourprez de leur sãg, & de leur mort parez, [dẽt,
Augmentent leur frayeur des éclairs qu'ils épan-
Et des feux que leurs corps par leurs blessures rẽdent,
Là ie crus, & des-ja mon cœur s'y preparoit,
Aller apres Aymon dont l'Esprit m'esclairoit.
A mon Ame, l'Amour voulut ouurir la porte,
Et de l'effort qu'il fit ie restay demy morte.
En cét estat, Aymon se presente à mes yeux,
Paré d'vn Diademe illustre & glorieux.
Des rayons moins brillans le Soleil enuironnent;
Lors qu'apres son leuer les Heures le couronnent;
Et la douceur meslée à la serenité,
Donne au front du Printemps vne moindre beauté;
Que n'en donnoit au sien, la Guirlande nouuelle,
D'eternelle allegresse, & de gloire eternelle.
Outre le tour de fleurs qui le front luy ceignoit,
Et d'vn riche lien ses cheueux etreignoit;
En sa main d'autres fleurs, en couronne pliées,
Se voyoient d'vn filet de lumiere liées,
Il sembla me l'offrir, & dire en me l'offrant,
Elle est vostre Alegonde, & i'en suis le garant.
Quoy que belle pourtant, elle n'est pas entiere:
Il y faut plus de temps, plus d'art, plus de matiere;
Et pour en acheuer l'étenduë & le tour,
Vos vertus y mettront quelque fleur chaque jour.
Viuez, & l'acheuez par vne autre milice,
Sous vn autre Etendart & dans vn autre Lice:
Si la course en est longue, & le combat frequent,
Le triomphe en sera plus illustre & plus grand,
Ie reuiendray vous prendre au bout de la carriere:
Et reünis alors dans vn corps de lumiere,
Nous ne serons qu'vn Astre, & ne serons qu'vn jour,
Pres du Throsne eternel de l'eternel Amour.

A ces mots il s'enuole ; & me jette vne flame,
Qui me sert d'vn subit & lumineux dictame ;
Me guerit de ma playe ; & remet dans mon cœur,
Apres mes sens remis, la force & la vigueur.
Ie m'apreste au combat plus ardente & plus fiere,
Et pour voir l'ennemy ie leue la visiere.
Mais, admirez de Dieu les sentiers inconnus ;
Deux ieunes Etrangers tout à coup suruenus,
Me desarment l'Esprit, me calment le courage,
Et pour me conseruer me tiennent ce langage.
Guerriere c'est assez : les Barbares deffaits,
S'en vont auec leur trouble, & vous laissent la paix.
Changez cette valeur turbulente & sauuage,
Qui se nourrit de sang, qui vit dans le carnage.
C'est trop long temps cõbatre, & marcher trop long
Sur les pas des Renauds, sur les pas des Rolans. [tẽps,
Vostre temps est venu, de suiure en cette plaine,
Ceux de la Melanie, & de la Magdelaine :
Et sans verser de sang, ny plus faire de morts,
Vostre Esprit jour & nuit armé contre son corps,
Tranquile conquerant, & vainqueur sedentaire,
Chef & Soldat d'vn Camp paisible & solitaire,
En sa chair vn trophée à la Croix dressera,
Et les Demons vaincus sous elle enchaisnera.
Mais ces Saints verront ils du Throsne de leur gloire,
Leurs corps sacrez pourrir au chãp de leur victoire?
Les verront-ils seruir auec les Mescreans,
Et de pasture aux Loups, & de joüet aux Vents?
Celuy qui fit d'vn mot les monts & les carrieres,
Qui remplit de metaux les veines des minieres,
Peut sans materiaux, comme sans instrumens,
Par nos mains leur dresser de riches monumens :
Et vos yeux auiourd'huy spectateurs de l'ouurage,
Pourront à l'auenir en rendre témoignage.
L'vn d'eux à ce discours fait signe de la main ;
De la terre à ce signe, il sort vn feu soudain,

Qui pareil au torrent debordé de la riue,
Où ſa vague long temps a demeuré captiue,
Roule, voltige, ondoye, & porte en vn moment,
Où fumoit le carnage, vn pront embraſement.
Les corps des Sarraſins, d'auance ont en ces flames,
Vn Enfer ſeparé de l'Enfer de leurs Ames.
Le metail le plus dur ne leur peut reſiſter :
Le plus riche ne peut s'en faire reſpecter :
Les armets cizelez, les cuiraſſes dorées,
D'ouurages curieux les caſaques parées,
Et tout ce qui ſe porte où d'artiſte ou de cher,
Des morts qui l'ont porté deuenu le bucher,
Fait vn ſuperbe feu, qui la terre nettoye,
Et conſume le ſang ſur lequel il ondoye.
Mais diſcret & benin pour les fideles Morts,
D'vne courſe innocente il paſſe ſur leurs corps :
De jours ſerains & purs il dore leurs armures,
Il laiſſe des rayons autour de leurs bleſſures :
Et ce qui fut ſanglant, ce qui fut paſle en eux,
Prend le teint de leur gloire & deuient lumineux.
A la flame dans l'air, cela fait, diſſipée,
Succede vne vapeur de jours entre-coupée ;
Sur les corps des Martyrs cette vapeur s'étend,
Ceſſe d'eſtre vapeur, deuient terre à l'inſtant :
Et fleurie, auſſitoſt qu'en terre elle eſt changée,
Se trouue de palmiers à l'entour ombragée,
De Palmiers, qui parfaits tout d'vn tẽps & produits,
Et tout d'vn temps couuers de feüilles & de fruits,
La Tombe & le repos des Martyrs honorerent,
Et ce Dome touffu de leurs bras me dreſſerent.
Le Corps du ſeul Aymon ſur le champ demeuré,
Attendoit vn Tombeau des autres ſeparé.
Les jeunes Inconnus l'eſpace en meſurerent,
Des lances qu'ils tenoient, la figure en tracerent ;
Et le terrain qui fut de ces lances touché,
Elcué ſans machine, & ſans mains ébauché,

De ſoy meſme forma, de cette ſepulture,
Autour du corps d'Aymon, la ſoudaine ſtructure.
Mais groſſiere d'abord, & ſans autre ornement,
Que celuy d'vn maſſif & rude ébauchement,
Elle ſe vit bientoſt de colonnes ornée,
Et d'vne riche friſe à l'entour couronnée.
La terre molle & ſoupple à ces puiſſantes mains,
Suit leurs intentions, s'ajuſte à leurs deſſeins,
En boſſe s'arondit, ſe forme en baſſe-tailles,
Repreſente des Camps, exprime des batailles,
Fait voir des Conquerans, fait voir des Roys armez,
De mine, d'action, de poſture animez:
Et deuient, en petit, de leur future gloire,
Le tableau prophetique, & la muette hiſtoire.
L'argille cependant, ſelon les traits diuers,
Se coloroit de jours releuez ou couuers;
Et ces jours, qui faiſoient les teintes differentes,
Des figures ſans vie actiues & viuantes,
Sous les ſçauantes mains des Ouuriers s'allumoient,
Et la force du marbre à l'ouurage imprimoient.
La riche Sepulture ainſi fut acheuée,
Et l'Armure d'Aymon ſur le faiſte éleuée.
Enſuite, vn des Ouuriers m'adreſſant ſon diſcours;
Guerriere, me dit-il, la courſe de vos jours,
Par vn ordre eternel à ce Deſert bornée,
Si vous ſuiuez cét ordre, y ſera couronnée.
Voſtre Eſprit, & l'Eſprit d'Aymon ſe ralliront,
Et dans vn meſme Ciel de meſmes feux luiront.
Voſtre corps & le ſien dans cette Sepulture,
Par les ans reſpectez, libres de pourriture,
Attendront en repos les Trompettes aiſlez,
Par qui les Morts ſeront à la vie appellez.
Et ſous vos Noms vn jour, dãs * vn autre Hymenée,
Dont l'vnion ſera feconde & fortunée,
Vn Conquerant naiſtra, qui portera les Lys,
De la riue Baltique aux riues de Calis:

Et les replantera d'vne main glorieuſe,
Sur les bords du Danube, & ſur ceux de la Meuſe.
L'vn & l'autre à ces mots en l'air s'éuanoüit;
Et laiſſe vn trait de feu qui coule & m'ebloüit.
Ie reſte toute ſeule aueque les images,
De ce grand Auenir, & de ces grands preſages.
Et la Nuit toſt apres le repos m'amenant,
Me decouure vn ſpectacle encor plus étonnant.
Vne mobile nüe au dedans éclairée,
Et d'vn double Arc en ciel à lentour colorée,
Deſcend iuſques à moy, par l'eſpace de l'air,
Et ſans bruit ſe fendant jette vn tranquile éclair.
A l'éclair, à la nüe, il ſuccede vne Roche,
Qui d'vn branſle reglé, ſe remuë & s'approche;
Et ſi toſt qu'elle eut pris racine de ſon poids,
Vn eſprit doux en ſort aueque cette voix.
Alegonde, il eſt temps de ſortir de vous meſme,
D'entrer dans ce Deſert lumineux & ſupreme,
Où par deſſus les Corps, par deſſus les Eſprits,
Et les bas intereſts de merite & de prix,
De vous meſme purgée, & de vous meſme vuide,
Vous n'aurez que l'Amour pour obiet & pour guide:
Et pure en voſtre eſpoir, ferme dans voſtre foy,
Vous n'irez qu'à ma gloire, & ne tendrez qu'à moy.
Supprimons pour iamais & peine & recompenſe;
Remettons à l'Amour l'épée & la balance;
Souſmettez vous au ioug qu'il vous impoſera;
Ne ſouffrez de liens, que ceux qu'il vous fera.
Pour éteindre l'Enfer, & noyer ſes ſupplices,
Pour embraſer le Ciel, & bruſler ſes delices,
Pour reduire à moy ſeul vos craintes & vos vœux,
Ie vous laiſſe * ces eaux & vous laiſſe ces feux.
La voix nuë & ſans corps acheua bien à peine,
Que du Rocher ouuert il ſort vne fontaine,
D'vn jet de feu qui brille, & d'vn iect d'eau qui bruit;
Et s'allie en bruyant, à la flame qu'il ſuit.

Mon Ame des vapeurs du ſomme enuelopée,
De ce bruit ſi ſoudain, par l'oreille frapée,
En ſurſaut ſe degage, & reuenuë à ſoy,
A ſes ſens étonnez à peine ajouſte foy.
L'eau, le feu, le Rocher ne ſont plus les ouurages,
D'vn Sommeil ébaucheur d'incertaines images:
Ce ſont des corps maſſifs, ils ſe peuuent toucher,
I'en ay les yeux remplis, & n'oſe en approcher.
Mon Eſprit conuaincu prend ce dernier ſpectacle,
Pour vn ſigne du Ciel, pour vn ſenſible Oracle.
Deſlors en ce Deſert j'établis mon ſejour,
Où ne voyant que Dieu, n'ayant que mon Amour,
Solitaire de corps, d'Eſprit plus ſolitaire,
I'ay reduit tous mes ſoins au ſeul ſoin de luy plaire.
L'Eternité n'a plus ny Throſne, ny Bucher,
Qui me puiſſe d'eſpoir, ou de crainte toucher.
Et ce grand Auenir qui partageoit mon Ame,
Eſteint auec cette eau, bruſlé de cette flame,
Me laiſſe toute entiere & ſans diuerſion,
A ce Centre des cœurs, à ce Dieu d'vnion,
Qui bien loin du Seruil, bien loin du Mercenaire,
N'admet à ſes faueurs que l'Amour ſolitaire.
Ce recit acheué, les Prelats bien inſtruits,
Auant qu'on viſt monter la Courriere des Nuits,
Reprennent leur chemin vers le Camp des Fideles;
Vont rendre conte au Roy de ces grandes nouuelles;
Et le choix de Bourbon, par le Roy confirmé,
Eſt au bruit des clairons dans le Camp proclamé.
A ſon nom, la Fortune & la Gloire applaudiſſent;
Du riuage prochain les flots en retentiſſent;
Et l'Echo qui de loin ſe plaiſt à l'annoncer:
En va iuſqu'en ſon fort le Monſtre menacer.

REMARQVES.

* *Le premier Dragon pag.* 284. Ce Dragon eſt le premier Demon, qui mit la reuolte dans le Ciel, & attira apres ſoy vne partie des Anges & des Eſtoiles.

* *Et le Ciel cette teſte pag.* 286. Le Ciel eſt la teſte du Monde, & par ſa ſituation, & par ſa dignité.

* *Du grand Capet pag.* 286. Saint Louys eſtoit deſcendu de la Race de Hüe Capet.

* *Sur le ſaint Mont pag.* 291. Ce Mont eſt le Caluaire, où le Serpent & le peché ont eſté vaincus.

* *Dans cet Enfer de brique pag.* 293. Cet Enfer de brique eſt la fournaiſe où les trois Hebreux furent jettez par le commandement de Nabuchodonoſor.

* *Elle eſt belle pag.* 293. Cette beauté en vne perſonne de cent ans, ne ſera pas trouuée eſtrange par ceux qui prendront garde, que la Perſonne eſt miraculeuſe; & que ſans miracle, Sara fut aymée, & meſme enleuée apres ſoixante ans.

* *Le ſuperbe Hidaſpe pag.* 297. L'Hidaſpe & le Gange ſont des Fleuues des Indes.

* *Sous Philippe enrollé pag.* 300. C'eſt Philippe Auguſte qui ſe croiſa l'an 1191. & fit le voyage de Syrie.

* *Seruit au ſiege d'Acre pag.* 301. Acre ville de Syrie fut priſe par Philippe Auguſte.

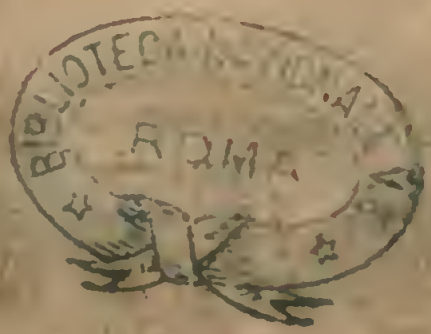
* *Où gemit de Sidon pag.* 301. Sidon eſt vne ville de Syrie, autrefois riche & fameuſe, ſujette aux Sarraſins.

* *Vn Turban d'vne main pag.* 302. Le Turban eſt aux Chreſtiens vne marque d'Apoſtaſie.

* *Dans vn autre Hymenée pag.* 306. Cet Hymenée d'vn Bourbon, & d'vne Montmorency, eſt vne prediction du mariage de feu Monſieur le Prince, & de feuë Madame la Princeſſe.

* *Ie vous laiſſe ces eaux pag.* 307. Cecy eſt imité de l'Hiſtoire, qui parle d'vne Femme, qui fut veuë en Egypte, auec vn flambleau pour mettre le feu au Ciel, & vne cruche d'eau, pour éteindre le feu d'Enfer.

ROMA



SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

LIVRE ONZIESME.

ARCHAMBAVT cependant ſur ce grand pronoſtique,
De promeſſe diuine, & de faueur publique,
Aueque ſon eſpoir, ſa fortune, & ſon cœur,
De ſes geſtes futurs meſure la hauteur.
Et ſi toſt qu'au Leuant l'Aube eut ouuert la porte,
Au Courrier, eternel qui la lumiere porte,
Beny par les Prelats, careſſé par le Roy,
Il va fortifié d'eſperance & de foy,
Au Deſert, où l'attend la ſainte Solitaire,
Qui le decouure au iour de l'Ange qui l'éclaire;
Et pour le receuoir, va iuſques aux Palmiers,
Qui ſur deux rangs égaux auancez les premiers.

De leurs bras enlacez & touffus de feuillage,
Font comme vn Veſtibule à ſon Palais ſauuage.
A peine le Heros daigne voir les Serpens,
A longs plis ſur les fleurs & les herbes rampans:
Il daigne voir à peine, à l'ombre & ſous les Palmes,
Les Lyons adoucis & les Pantheres calmes.
Mais ſi toſt qu'à ſes yeux, vn éclair ſurprenant,
Eut annoncé de loin le harnois rayonnant;
A ce feu precieux, que ſes regars ſuiuirent,
Aueque ſes regars ſes deſirs ſe rendirent.
Son viſage en rougit; & ce rouge croiſſant,
A l'éclat, qui ſur luy de l'Armure deſcend,
Le mélange en paroiſt vne viue nuance,
De courage & d'eſpoir, de zele & de vaillance.
Ainſi rougit dans l'air, le nuage enflámé,
Des premiers feux du jour par l'Aube rallumé.
Il s'y fait vn commerce, il s'y fait vn mélange,
Où l'or deuient azur, l'azur en or ſe change:
De longs rayons de pourpre, à des pinceaux pareils,
A cent traits argentez en meſlent de vermeils:
De la Mer au deſſous la face rougiſſante,
Reçoit de ces couleurs l'image tremouſſante:
Le Soleil entre deux paroiſt en ſe leuant,
En éloigner la pluye, en detourner le vent;
Et des jours temperez, qu'il répand de meſure,
Il donne à tant de traits la derniere teinture.
Alegonde, qui iuge à ce boüillon d'eſprits,
Que le cœur de Bourbon de l'Armure eſt épris:
Luy dit, elle eſt à vous, & vous fut deſtinée,
Du moment qu'à la mort Aymon l'eut reſinée.
Eclatante de l'art d'vn celeſte Armurier,
Eclatante des faits d'vn bien-heureux Guerrier;
Elle attend de vos mains, & de voſtre courage,
Vn jour, qui la doit faire éclater dauãtage. [mains,
Mais des cœurs les plus grands, de plus vaillantes
Si Dieu ne les ſouſtient, tous les efforts ſont vains.

La valeur n'eſt ſans luy, qu'vne fougue indiſcrette,
Comme il veut, la Fortune ou ſe donne, ou ſe preſte:
Et c'eſt à ſon ſignal, que la Victoire met,
Les Lauriers ſur le front des vainqueurs qu'elle fait.
Mais, Seigneur, ces Lauriers ne ſont pas de ces plaines,
Où ſe cueille la fleur des delices humaines.
On ne les voit point naiſtre en ces lieux enchantez,
Où le Luxe nourrit les molles Voluptez:
Où l'Amour, cette Abeille agreable & funeſte,
D'vne courte douceur fait vne longue peſte.
Ils ſe doiuent cueillir ſur ces Monts eſcarpez,
D'honorables ſueurs, de ſang noble trempez,
Où bien loin du repos, bien plus loin des delices,
Entre de hauts rochers, & de bas precipices,
Par vn ſentier qui n'eſt que des Heros battu,
On arriue à la Gloire, en ſuiuant la Vertu.
Le ſentier eſt penible, & la Guide va viſte;
Et l'on ne monte pas apres elle à ce giſte,
Auec vn ioug ſi lourd, & des fers ſi maſſifs,
Que ſont ceux dont l'Amour accable ſes captifs.
Seigneur, rompez ce joug, ſecoüez cette maſſe,
Qui charge voſtre Eſprit, & vos ſens embaraſſe,
Ne croyez pas pouuoir eſtre Eſclaue & Vainqueur;
Ioindre au plaiſir la Gloire, & l'Amour à l'honneur.
La chaiſne qui vous charge, & qui vous enuironne,
Ne laiſſe point ſur vous de place à la Couronne;
Et voſtre Eſprit, aux pieds d'vne Idole abbatu,
A peine peut leuer les yeux à la Vertu.
Que faites vous captif de cette vaine Idole?
Vous, dont le ſang vn jour, de l'vn à l'autre Pole,
Dans le Ciel des Heros vn long ſentier fera,
Qui du Sentier de lait l'éclat effacera?
Vous, de qui les Neueux au faiſte de la Gloire,
Conduits par la Valeur, couronnez par l'Hiſtoire,
Encor apres leur mort, de leurs Ombres luiront,
Et leur vie en Modele aux Princes laiſſeront.

Voyez dés maintenant, de ces grandeurs futures,
La Prophetie en marbre, & la montre en figures.
Du geſte, là deſſus, ſa penſée exprimant,
Et ſuiuant de la main les traits du Monument,
Elle explique à Bourbon les images fatales,
Qui font de ſes Neueux les muettes Annales.
De ce noble Auenir, le Heros s'entretient:
Les Deſtins & les Ans de l'eſpoir il preuient:
De ceux qui le ſuiuront, il ſuit les auentures:
Il combat de l'Eſprit aueque leurs figures:
Et de leurs hauts exploïs ſur le marbre exprimez,
Son Ame eſt échauffée, & ſes yeux enflamez.
Robert *, en qui ſe fit la fatale Alliance,
D'vne fleur * de Bourbon & d'vn rameau de France;
Exprimé des premiers, en ſes plus ieunes Ans,
Terraſſe les Gaſcons deuant luy ſe preſſans:
Leur Garonne en gemit, ſa vague s'en tourmente,
Et leur Roger captif ſur le bord s'en lamente.
Pres de Robert, Louys grand de mine & de cœur,
Eſt deux fois des Flamans en bataille vainqueur.
Furnes luy tend les bras, Iuliers baiſſe la teſte,
La Meuſe épouuentée à ſa marche s'arreſte;
Et ſemble en s'arreſtant, preſager par ſa peur,
Des Louys de ce nom, la fatale grandeur.
La Caſtille plus bas, deffaite & languiſſante,
Et du meurtre * de Blanche encore gemiſſante,
A Bourbon * ſon vengeur & ſon Frere, ſouſmet,
De ſes ſuperbes Tours, le ſourcilleux ſommet,
La Grace échcuelée, & les Vertus en larmes,
Implorent ſa juſtice & reclament ſes armes:
Et le * Cruel, autheur d'vn ſi noir attentat,
Laiſſe à ſon Ennemy ſa vie & ſon Eſtat.
Sous le meſme Bourbon l'Angleterre confuſe,
Accable de ſes morts la riue de l'Ecluſe:
Le Geant * Arteuel, & les Mutins de Gand,
Sous luy ſont étendus ſur le terrain Flamand:

Sous luy, les Sarrasins, vers les bords de Biserte,
Laissent de leurs Drapeaux la campagne couuerte:
Et le sang infidelle à gros bouillons descend,
Vers la Mer, dont les flots vont d'horreur se pressant,
Iean de fleau des Anglois, les bat en Normandie:
Sa mine dans le marbre est constante & hardie:
Les Leopards vaincus y semblent à ses pieds,
De blessures sanglans, & de frayeur liez.
D'autre part, sur la riue où l'Arn pesant & morne,
Paroist dans les roseaux cacher sa froide corne;
Gilbert * victorieux fait le pas à son Roy:
Les Toscans abatus se rangent sous sa loy:
Et Naples enchaisnée, au bruit de sa victoire,
De ses premiers * amours rappellant la memoire,
Deteste de sa Tour, ses Maistres inhumains,
Et secoüant ses fers, de loing luy tend les mains.
Plus bas, où se voyoient les bandes Espagnoles,
De leur sang inonder le champ de Serisoles,
Anguien * desia vainqueur, les fuyars poursuiuoit,
L'Eridan pour le voir sur ses bords s'éleuoit:
Et pour le couronner, les Peupliers du riuage,
Luy presentoiẽt de loin leur * Ambre & leur feüillage.
La France d'autre part deffaite & sans couleur,
Du plus grand des Bourbons imploroit la valeur:
Sa robbe estoit rompuë, & de son sang taché;
Sa Couronne tomboit, de son front détachée:
Des Monstres * inconnus en fureur accouroient,
Et pour la dechirer leurs ongles preparoient.
Henry, pour la sauuer, opposoit à leur rage,
La Fortune & le Droit, le sens & le courage:
Le fer victorieux en ses mains éclatoit;
Et de son seul éclat les Monstres écartoit.
A leur secours, en vain, d'vne corne infernale,
La Discorde aux Estats, aux Empires fatale,
Ses implacables Sœurs des Enfers appelloit,
Et de son souffle, en vain, la tempeste rouloit.

Le Heros assisté d'vn Ministre Celeste,
Reprimoit l'attentat de la Troupe funeste : [noient ;
Tous deux d'vn mesme effort les Serpens tronçon-
A peine dans leur sang les tronçons se traisnoient:
Et leurs gosiers bouffis, encore auec menace, [dace,
Souffloient leurs derniers feux, & leur derniere au-
Apres ces Monstres morts, la France renaissoit,
Ses yeux se rallumoient, son teint refleurissoit ;
Et de sa gueriſon, à lentour de sa teste,
Ses Lys renouuellez, sembloient sentir la feste.
Là, son Liberateur, apres de longs trauaux,
De ses Sujets vainqueur, vainqueur de ses Riuaux,
Sur la plaine d'Yury de Rebelles jonchée,
Receuoit sa Couronne à l'Espagne arrachée :
La Discorde & l'Enuie à ses pieds en fumoient ;
Leurs Serpens heriſſez de rage en écumoient ;
Et le sanglant Demon, Ministre de la Guerre,
Auec elle lié du front battoit la terre.
Du glorieux Henry le Fils plus glorieux,
Attaquoit vne Roche iniurieuse aux Cieux :
Sur des chasteaux vogans l'Angleterre embarquée,
Accouroit au secours de la Roche attaquée :
Aueque les Saisons, les Demons s'en mesloient ;
Les tempestes, les vents, les vagues y rouloient :
Et l'Esprit de reuolte assisté des Furies,
Mettoit les tourbillons pour elle en batteries.
Les Anges Intendans des ondes & des airs,
S'y voyoient d'autre part enuironnez d'éclairs :
Les vns, pour éloigner les Flottes conjurées,
Faisoient changer de temps, & de cours aux marées:
D'autres faisoient aux flots grondans & mutinez,
Vn nouueau joug d'écueils l'vn à l'autre enchaisnez.
D'vn si vaste trauail la Mer humiliée,
Escumoit sous le frein dont elle estoit liée :
Et des Hommes Marins sur les vagues portez,
De Balenes, de Thons, de Dauphins escortez,

Annonçoient de la trompe, à la Roche rebelle,
La foudre desia preste à descendre sur elle.
Les Alpes s'y voyoient, & sur leurs dos coupés,
Des rampars suspendus, & des forts escarpez,
Louys, sans redouter ny monts, ny precipices,
Marchoit apres la Gloire, & suiuoit ses auspices.
Les cornes des Rochers deuant luy s'inclinoient;
Et les Sapins courbez d'enhaut le couronnoient.
Sous les Tours de Milan, au bruit de ses conquestes,
Les Couleuures cachoient leur frayeur & leurs testes:
Naples, Gennes, Cazal, au bruit de ses combats,
L'appelloient de leurs fers, & luy tendoient les bras:
Et l'Eridan, jadis des Fleuues le Monarque,
N'ayant plus de grandeur ny vestige ny marque,
Montroit, pour l'exciter à deliurer ses eaux,
Des chaisnes sur sa rame & parmy ses roseaux.
Plus bas, le Pirenée à cent testes cornuës,
Montant auec orgueil, & regnant sur les Nuës,
Sembloit toute la France au combat prouoquer,
Sembloit armé de Pins afin de la choquer.
Louys, du Mont Geant m'éprisant la menace,
Au passage, au combat preparoit son audace.
Au bruit de sa venuë à l'Espagne porté,
L'Ibere * se voyoit de frayeur arresté:
Le Tage * resserroit dans son Vrne dorée,
Son gravier jauniſſant, & son onde azurée:
Et jusques au riuage, où les flots s'en troubloient,
Les Colonnes * d'Hercule auec eux en trembloient.
La Nauarre d'ailleurs en éleuoit la teste;
A secoüer le joug Barcelonne estoit preste;
Et Lisbonne appelloit du geste & de la voix,
Sur ses fers se haussant, ses legitimes Roys.
Louys donné du Ciel, apres Louys le Iuste,
Dez son enfance meur, dez sa jeunesse auguste,
Au Throsne se voyoit par les Graces porté,
Et des Vertus, en garde, à lentour escorté.

Cent villes d'Allemagne, & cent autres de Flandre,
Soit degré, soit de force, à luy se venoient rendre:
Et la Meuse, le Rhin, la Moselle, & la Lys,
Par sa gloire attirez, tendoient les bras aux Lys.
La Discorde y couroit, de fureur enflammée,
De viperes couuerte, & d'vne fronde armée:
Mais d'vne fronde affreuse, & faite de Serpents,
Qui la pierre & le feu portoient entre leurs dents.
Tout vn peuple en furie, & changé par ses charmes,
La suiuoit à la foule, armé de mesmes armes.
A la main de chacun, deux longs Serpents rouloient,
D'où flames & cailloux en tumulte voloient.
L'air en estoit ardent, & la terre allumée:
On ne voyoit par tout que trouble & que fumée:
A ce trouble intestin se mesloit l'étranger;
Et la France ébranlée en estoit en danger.
Là, le jeune Monarque assisté de son Ange,
Apaise le desordre, & la Discorde range:
L'Infernale Frondeuse a les deux bras liez,
De ses propres Serpents sur son dos repliez:
Et le Peuple guery d'vn charme si funeste,
Barricades & Fronde auec horreur deteste.
Plus pas, où se voyoit le jeune Prince armé,
Et d'vn noble aiguillon à la guerre animé,
Les drapeaux, les canons, les foudres de la France,
Brilloient de nouueaux feux tirez de sa presence.
Le hautain Montmedy paroissoit glorieux,
Ayant à trebucher, de le faire à ses yeux.
Et l'Aigle des Romains, de l'Autriche échapée,
Luy presentant de loin le grand Globe & l'Epée,
Sembloit vers luy la teste & les aisles tourner,
Et prendre son essor, pour l'aller couronner.
Des portraits ciselez sur la Tombe historique,
Bourbon passe aux portraits de l'Armure heroïque.
Là, se voyoit d'vn trait prophetique & fatal,
Du Rameau de Condé l'esperance en metal.

Le Premier de ce nom, d'vne Ame haute & fiere,
Deux fois des Estrangers defendoit la frontiere.
Son bras & son conseil suspendoient le mal-heur;
Il rendoit aux vaincus l'espoir & la valeur;
Et sa seule Vertu, dans la perte commune,
Epouuentoit l'Espagne & brauoit sa Fortune.
Prés du bord plantureux, où la Saone en dormant,
Sé traine vers le lit du Rhosne son Amant;
Henry donnoit la chasse aux forces Allemandes,
Dont les drapeaux nõbreux, & les nombreuses ban-
Sembloient faire dans l'air de volantes forests, [des,
Et de torrens ferrez innonder les guerets.
Les Fleuues d'alentour éleuez sur leurs bornes,
Entouroient l'Ennemy, le pressoient de leurs cornes;
Ces lourds & vastes corps, où les vagues alloient,
De leur masse empeschez, en desordre rouloient:
Et les cheuaux traisnez aueque la bagage,
Du pied cherchoient le fonds & de l'œil le riuage.
L'effroyable Galas, à son tour effrayé,
Fuyoit son Camp flottant, & son espoir noyé:
Quelques Aigles à peine auec luy fugitiues,
Laissoient le long des eaux leurs depoüilles captiues:
Et rien ne luy restoit, apres tant de fureur,
Que le nom de Terrible, & sa propre terreur.
Louys apres Henry, le Fils apres le Pere,
Opposoit sa valeur à la force estrangere,
Les plaines & les monts s'y voyoient inondez,
D'escadrons ennemis à Rocroy debordez.
La France estoit en deüil, & les François en larmes,
Des crespes noirs faisoient vne nuit sur leurs armes;
Et leurs tambours muets, leurs trompettes sans voix,
De leurs Drapeaux traisnans les longs & tristes bois,
Sembloient de leur Roy mort, regretter la memoire,
Et ioindre leurs regrets à ceux de la Victoire,
Louys encore ieune & desia plein de cœur,
Faisoit là son essay de Chef & de Vainqueur,

Les François à ſon feu rechauffoient leur courage,
Les Vallons effrayez en changeoient de viſage,
La foudre des canons ſembloit s'en allumer,
Le fer ſembloit en luire, & le ſang en fumer:
Et du Lyon Flamand l'effroyable paupiere,
Ne pouuoit qu'en fuyant, en ſouffrir la lumiere.
La Victoire ſuiuoit auec étonnement,
D'vn feu ſi genereux le noble emportement:
Et la Fortune laſſe, & preſque hors d'haleine,
Des aiſles & des pieds ne le ſuiuoit qu'à peine.
Là Thionuille, en vain, & Philiſbourg forcez;
Oppoſoient au vainqueur leurs murs & leurs foſſez;
Les murs les plus hautains qu'il battoit de ſa foudre,
Tombãt dans leurs foſſez, les cõbloient de leur pou-
Et l'on voyoit germer des Lauriers & des Lys, [dre:
Sur les foſſez comblez, & les murs demolis.
Fribourg y paroiſſoit bordé de roches nuës,
Des Vautours ſeulement & des Aigles connuës.
On voyoit là ſans corps la crainte & la terreur,
Sans traits on voyoit là l'épouuante & l'horreur:
Le celeſte Artiſan les auoit exprimées,
Sur les Bois, ſur les Monts, dans les rang des Armées.
Louys par tout Vainqueur les Allemans pouſſoit;
Des fleuues de leur ſang la terre rougiſſoit;
Les roches ſe voyoient de leur chutte ébranlées,
Et leurs morts paroiſſoiẽt des monts dans les vallées.
Les Bauarois pareils à des Sapins armez,
Prés de là ſe monſtroient de fureur animez:
La plaine de Nortlingue en eſtoit affaiſſée,
Elle ſembloit gemir, de leur marche preſſée;
Et l'orgueilleux Mercy qui leurs troupes rangeoit,
Sous l'acier éclatant, à leur front voltigeoit.
Mais de ce faux éclat la menace eſtoit vaine,
Il tomboit abattu d'vne foudre ſoudaine:
De ce coup ſes Lauriers en ſouffre s'exhaloient;
Ses armes auec eux autour de luy bruſloient:

Les Drapeaux renuerſez, & les bandes couchées,
Reſſembloient aux moiſſons que l'orage a touchées :
Le Danube & le Rhin couronnez de roſeaux,
Au delà ſe cachoient de frayeur dans leurs eaux :
Et de leurs bords fecons les Citez habitantes,
Au bruit de la deffaite en deſordre & tremblantes,
En vain tendoient les bras aux Aigles, que la peur,
Chaſſoit bien loin, deuant l'impetueux vainqueur.
D'autre-part on voyoit vne Mer figurée :
La riue en eſtoit verte & la vague azurée :
Les Vaiſſeaux y ſembloient auec le vent voler ;
Les flots chenus d'écume y ſembloient ſe rouler ;
Et l'œil deceu de l'art & de ſon impoſture,
Penſoit en diſtinguer le cours & le murmure.
Là, Dunquerque autrefois la Reyne de la Mer,
Des maſſes de ſes tours offuſquoit l'onde & l'air,
L'Eſpagne auec la Flandre en garde ſur ſa porte,
Dans ſon Port, la Tempeſte & ſa bruyante eſcorte ;
Le long de ſes rampars cent canons arrangez,
De mors, d'embraſemens, de tonnerres chargez,
Et de cent Nations la deffenſe inuincible,
Sembloient meſme aux regards la rẽdre inacceſſible.
Mais Louys, & la Flandre & l'Eſpagne en chaſſoit ;
Et malgré les Saiſons & les Mers la forçoit.
Des voix de ſa trompette, & du bruit de ſes aiſles,
La Renommée au loin en portoit les nouuelles :
Et les Vents Meſſagers que la Gloire conduit,
Alloient iuſques au Tage en répandre le bruit.
A ce bruit, on voyoit iuſqu'aux dunes prochaines,
Les Tritons s'egayer aueque les Sirenes :
Et dans les plis des flots, les Dauphins ciſelez,
Faire luire l'argent de leurs dos eſtoilez.
La bataille de Lens autre-part exprimée,
Faiſoit couler le ſang, & monter la fumée :
L'air en perdoit le jour, la terre en rougiſſoit,
De cent canons tonnans la flame eblouyſſoit ;

Et d'vn trait merueilleux la matiere brunie,
Sembloit en imiter la terrible harmonie.
Sur ces torrens de sang, sous ces foudres de fer,
Louys alloit brillant, d'vn formidable éclair;
Les armes, les drapeaux, les combats, la victoire
Tiroient de cet éclair vne lueur de gloire.
Et le Lyon Belgique, auec l'Aigle Germain,
De ses feux ébloüis, & blessez de sa main,
Vers les riues de Lys se retirant à peine,
Laissoient auec leur sang, leurs ongles sur la plaine.
Archambaut parcourant de l'esprit & des yeux,
Cét Auenir illustre & desia glorieux;
S'excite à la lueur de ces grandes images,
A porter sa vertu plus loin que ces presages:
Et jaloux de son Sang, riual de ses Neueux,
S'encourage à mõter plus viste, & plus haut qu'eux.
Hastez le pas, Seigneur, luy dit la Prophetisse,
Dés-ja vos Successeurs s'approchent de la Lice,
Aux barrieres dés-ja leur valeur fait du bruit,
De rayons auancez dés-ja leur gloire luit.
Il vous seroit honteux de demeurer derriere,
Estant long temps deuant entré dans la Carriere.
Leurs explois auenir qui vous doiuent armer,
A de plus grands explois vous doiuent animer.
Et vous ne sçauriez plus qu'aller à la Victoire,
Couuert de leur Fortune, & chargé de leur Gloire:
Commencez donc à vaincre, & cõmencez par vous:
Sur vostre propre cœur tournez vos premiers coups.
Ce cœur si haut jadis, ce cœur jadis si braue,
Est maintenant vaincu, maintenant est esclaue,
Vn Enfant desarmé, vagabond, fugitif,
L'a blessé sans combat, & l'a fait son captif.
Et blessé, comme il est, & courbé sous la chaisne,
Qu'à peine & gemissant, apres l'Amour il traisne,
Encore voulez vous, qu'il monte à des explois,
Plus hauts que la Fortune, & le Destin des Roys.

Il faut rompre, Seigneur, la chaisne qui le lie ;
Il faut briser le joug, dont le poids l'humilie ;
L'aiguillon de l'Honneur, celuy de la Vertu,
S'emoussent contre vn cœur sous l'Amour abatu :
Et les armes d'Aymon tant de fois couronnées,
A parer vn Captif ne sont pas destinées.
Secoüez donc ces fers, rompez cette prison ;
Rentrez dans le chemin où vous veut la raison ;
Et chassez loin de vous, cette Esclaue regnãte, [te.
Qu'en vain vous tourmẽtez, cõme elle vous tourmẽ-
Quoy, vous ne pourrez vaincre vn * Insecte volant,
Qui répand par les yeux vn venin doux & lent ;
Et vous vaincrez vn Monstre, aux Geans redoutable,
Vn Monstre qui les Pins & les Cedres accable ?
Commencez donc par vous ; chassez de vostre cœur,
Cét Insecte volant, ce doux Empoisonneur.
Vous ne pourrez, qu'aprez ce combat domestique,
Prendre possession de l'Armure heroïque.
Pour gage cependant prenez ce coutelas ;
Sa vertu doublera la force à vostre bras :
Et par tout où luira sa fatale lumiere,
La Victoire & l'Honneur suiuront vostre banniere.
Alegonde à ces mots le coutelas luy ceint ;
Luy conte de quel sang autrefois il fut teint ;
L'instruit de la vertu qu'il a contre les charmes,
De la force qu'il a sur les plus fortes armes :
Et de seconds aduis les premiers confirmant,
A l'honneur de la Croix & des Lys l'animant,
Le congedie enfin, sur le point que les ombres,
Se faisoiẽt sous les corps plus grãdes & plus sombres,
Il retourne, animé de l'exemple d'Aymon,
Glorieux des Heros destinez à son nom :
Et les Lauriers promis aux rameaux de sa Race,
Releuent son espoir & doublent son audace.
Tandis qu'il s'entretient de ce grand Auenir,
Que son Esprit ne peut qu'à peine contenir ;

L'image d'Almasonte altiere & dominante,
Et sur toute autre image en son Ame regnante,
Aueque la Vertu dispute de son cœur ; [neur ;
L'vne a pour soy l'Amour, l'autre a pour soy l'Hõ-
L'vne allegue son sang & montre ses blessures,
L'autre étalle l'éclat des Couronnes futures :
La Raison chancelante & confuse entre deux,
Laisse leur droit obscur & le combat douteux.
Ainsi, quand sur le dos de l'écumeuse plaine,
Deux Vents d'égale force & de pareille haleine,
L'vn du Midy venu, l'autre venu du Nort,
Disputent le butin d'vn Vaisseau de haut bord ;
Sous l'vn gemit la pouppe, & sous l'autre la proüe ;
L'vn déchire la voile, & l'autre la secoüe :
L'arbre battu ne sçait à qui des deux ceder ;
Le Pilote éperdu ne sçait de quoy s'ayder ;
Il se conseille en vain aueque la Bousole ;
En vain il prend aduis de la Carte & du Pole ;
La Bousole le trouble, & n'a rien d'arresté :
La Carte le confond, le Pole est sans clarté :
Et l'art luy deffaillant, non moins que le courage,
Il se remet au Sort, & s'appreste au naufrage.
D'vn orage pareil Archambaut combattu,
Tantost cede à l'Amour, tantost à la Vertu :
La Raison le retient, la Passion l'emporte,
Selon que l'vne ou l'autre est plus foible ou plus forte :
Et frissonnant de crainte, enflamé de desir,
Ne sçachant que laisser, ne sçachant que choisir,
Il flotte haut & bas au flux de ses pensées,
De l'vn à l'autre objet en trouble balancées ;
Comme entre deux écueils d'écume blanchissans,
Sont balancez les flots troublez & gemissans.
Le Sort donc veut, dit-il, que ie vous abandonne,
Sur l'espoir d'vne fresle & friuole Couronne ;
Que ie quitte l'Amour pour aller à l'Honneur ;
Que ie pare mon front, & m'arrache le cœur à

De quoy me ſeruira ce Phantoſme de Gloire,
Qu'auec tant de peril engendre la Victoire ;
Si tandis que ie ſuis d'vn vain Laurier chargé ?
D'vn poiſon penetrant mon Eſprit eſt rongé ?
Si tandis que l'encens des Peuple me parfume,
Vn feu lent & ſecret, au dedans me conſume ?
Qu'importe à mon repos de vaincre le Dragon,
De tracer de ſon ſang l'Hiſtoire de mon nom ;
Si l'amour me doit eſtre vn Bourreau domeſtique,
Qui iour & nuit me bruſle, & iour & nuit me pique?
Eſcoutez, Almaſonte, eſcoutez voſtre Amant ;
Son cœur parle, & iamais la voix du cœur ne ment.
Ie remets à vos pieds, & Couronne, & victoire,
Et ne veux plus que vo⁹ pour Fortune & pour Gloire.
Deſormais ſous vos yeux mes combats ſe feront ;
Mes Palmes deſormais ſous vos yeux ge meront ;
Et de vos yeux encor naiſtront les Deſtinées,
Qui ſeront par l'Amour à mes iours aſſinées.
A ces mots, il ſembla que ſon cœur detaché,
Et d'vn ſubit effort de ſa place arraché,
Sur vn ardant ſouſpir volant vers Almaſonte,
Dûſt abatre en partant & l'Honneur & la Honte.
La Raiſon qui ſuruint, de ſon poids l'affermit :
Et l'Honneur ébranlé dans ſon lieu ſe remit.
Qui l'euſt penſé, dit il, & qui l'auroit pû croire,
Que pour ſuiure l'Amour tu laiſſaſſes la Gloire?
Infidele transfuge, infame deſerteur,
Qu'eſt deuenu ton ſens, qu'as-tu fait de ton cœur?
Donques pour vne Idole auſſi freſle que vaine,
Qui brãſle à tous les vẽts de l'inconſtãce humaine,
Qui maintenant reluit, & tantoſt pourrira,
Qu'vne ride, demain, au plus tard, d'étruira ;
Quitteras-tu le rang, perdras-tu la Couronne,
Que la Vertu promet, & que la Gloire donne ?
Crain du moins le reproche, écoute au moins la voix
De tes Enfans Heros, & de tes Neueux Rois.

Ne ſoüille point l'honneur que le Ciel leur prepare:
Ne ſouſmets point leur Pere au ioug d'vne Barbare
Mais, où vit on iamais ſans amour vn grand cœur?
Qui iamais ſans amour, vit vn Guerrier vainqueur?
Sans ce feu, la vaillance a-t-elle quelque force?
La Palme ſans le Myrte a-t-elle quelque amorce?
Et quelle eſt cette ingrate & cruelle Raiſon,
Qui veut qu'vne Beauté qui rompit ma priſon,
Qui fut pour me ſauuer, ſourde au sãg de ſon Frere,
Qui pour moy, ſe chargea du courroux de ſon Pere,
Contre ma foy laiſſée, & contre mon ſerment,
Laiſſe à mon ſouuenir vn eternel tourment?
Amour, Honneur, Raiſon, Almaſonte, Victoire,
Qui ſuiuray-ie de vous, qui de vous dois ie croire
De ſoins ſi differens Archambaud diuiſé,
Combattu de ſoy-meſme, à ſoy meſme oppoſé;
Arriue dans ſa tente, au point que les Eſtoiles,
Pour ſe mõtrer au Monde auoient leué leurs voiles
Retiré de ſes gens, & ſans autres témoins,
Que la Gloire & l'Amour complices de ſes ſoins,
Sur ſon lit il ſe iette; & remet ſes penſées,
Au flux des paſſions dont elles ſont pouſſées.
Tout à coup dans ce trouble, vn ſoudain iour ſé-
Qui luy frape les yeux & ſon eſprit ſuſpend. [pand.
Il voit vne Couronne illuſtre & flamboyante,
Sans apuy ſuſpenduë au milieu de ſa Tente.
Le cercle eſtoit de cœurs par couples arrangez,
Et de chiffres ardens l'vn dans l'autre engagez.
Chacun d'eux rayonnoit d'vne flame plus belle,
Que n'eſt celle du iour que l'Aube renouuelle:
Et de la nuit changée au grand feu qu'ils faiſoient,
La paſleur éclatoit, les ombres s'embraſoient.
Du milieu de ces cœurs diſpoſez en couronne,
Vne voix étenduë en ces termes réſonne.
Du Globe, où le Planete Intendant des Amours,
Suiuy de mille feux à ſa route & ſon cours;

Nous, qui fuſmes jadis des Ames Conquerantes,
Qui ſommes maintenant des Eſtoiles errantes;
Et qui ſuiuons par tout, le glorieux Flambeau,
Qui fait l'attrait du Bon, & la grace du Beau;
En trouppe nous venons, de l'Amour deputées,
Pour ranger les Vertus contre luy reuoltées;
Et monſtrer aux Vaillans, que ſans luy, la Valeur
N'eſt qu'vne temeraire & brutale chaleur:
Que la Gloire n'a point de Couronne complette,
Que des Lauriers qui ſont cueillis ſous ce Planette:
Et que tous les grands cœurs ſe font ſous les regars,
De l'Aſtre de Venus, & de l'Aſtre de Mars.
Des rayons redoublez ces paroles ſuiuirent,
Et par toute la chambre, en rond ſe répandirent.
Tout ce qu'on y voyoit, à l'aiguille tracé,
Diſparut tout à coup par ce jour effacé:
Et par vne ſubite & ſurprenante Scene,
Au lieu des Chefs de ſoye & des Soldats de laine,
Qui ſur de longs tapis en repos combattoient,
Et des guerres ſans bruit, aux yeux repreſentoient;
A Bourbon étonné, les hiſtoires s'offrirent,
Des Guerriers qui jadis à l'Amour ſe ſouſmirent.
Alcide le premier y paroiſt deſarmé;
De gommes de Leuant ſon poil eſt parfumé;
De ſa peau de Lyon vne * Fille ſe joüe:
D'vn éuentail de plume vne autre l'amadoüe:
Et pour l'aſſuiettir, les Amours ſes vainqueurs,
Luy font vn joug d'vn arc enuironné de fleurs.
Achille ſe voit là, captif de ſa * captiue:
Il chante; & les Tritons l'écoutent de la riue:
Vn Amour, de deux traits à ſes chans applaudit;
Son Eſclaue Maiſtreſſe aux Echos les redit;
Les Dauphins vers le bord, pour les ouyr s'auancent;
Patrocle * les apprend, & les Nimphes les dancent.
Le Braue & fort Samſon, l'Hercule des Iuifs,
Eſt mis là par l'Amour au rang de ſes Captifs.

Du ſang des Meſcreans la maſchoëre trempée,
Qui jadis luy ſeruit de pauois & d'épée,
Sert là d'vn vain joüet à des Enfans volans,
Qui la percent de traits, & luy caſſent les dents:
Dalile, * d'vne main cependant le couronne,
Et d'vn regard bruſlant par les yeux l'empoiſonne.
Dauid meſme s'y voit; prez de luy deux Amours,
Auec vn grand * Lyon enchaiſnent vn grand Ours.
Du Geant Philiſtin la teſte enſanglantée,
Eſt par d'autres Amours en triomphe portée.
Ils ſemblent tous au ſon de la harpe animez,
Ils ſont tous de cailloux * & de frondes armez:
Les cordes de leurs arcs ſont en frondes changées;
Et de cailloux ardens leurs trouſſes ſont chargées.
Le Frondeur Conquerant, d'vn coup ſecret atteint;
Au ſilence, aux Echos, à ſa harpe ſe plaint.
Berſabée y conſent, les Zephirs y répondent;
Et leurs plaintes en l'air aux ſiennes ſe confondent.
Ce theatre d'Amour à Bourbon preſenté,
Suſpend l'émotion de ſon cœur agité,
Il conſulte ſes ſens; & ſes ſens qu'il conſulte,
Mettent l'étonnement où regnoit le tumulte.
Il ſe reſout enfin, il reprend ſa vigueur,
Au ſecours de l'Eſprit il fait venir le cœur,
Et du riche fourreau tirant l'arme inuincible,
Qui dans la main d'Aymon jadis fut ſi terrible;
Il marche où ces Amans, ſans couleur colorez,
Et ſans corps ſe mouuans, paroiſſent figurez.
A la vertu qui ſort de la fatale épée,
Cette Scene trompeuſe à l'inſtant diſſipée,
Dans les ombres ſe perd, aueque les Autheurs
Des portraits ſuppoſez, & des feux impoſteurs.
Bourbon ne doute plus de la ruſe ennemie;
Le calme ſe remet dans ſon Ame affermie;
Et ſon cœur ſous le poids de l'Amour abatu,
Tout à coup releué, ſe rend à la Vertu.

Ie ſuis à vous, dit-il, noble & grande Maiſtreſſe;
Venez à mon ſecours, appuyez ma foibleſſe:
Ie ſens qu'au trait d'Amour, qui m'a percé le cœur,
Vn trait va ſucceder d'eternelle douleur.
Et de ce trait ſecond la funeſte ouuerture,
Eſt mal propre à fermer ma premiere bleſſure.
La Victoire & l'Honneur ont beau pour me guerir,
Et Palmes, & Lauriers à mains pleines m'offrir:
Ny Palme, ny Lauriers, ny quoy que l'on eſſaye,
Ne ſe peut auec fruit appliquer à ma playe,
Mais, diuine Vertu, ſoit du Ciel, ſoit du Sort,
Sans plainte, il faut ſouffrir pour vous, iuſqu'à la mort,
Et c'eſt à vos Suiuans aſſez de recompenſe,
Que voſtre ſeul adueu couronne leur ſouffrance.
A ces mots vn ſubit & rayonnant éclair,
Sans bruit tombant du Ciel remet le jour dans l'air:
Et dans ſa Tente il voit les peintures de laine,
Prendre d'autres couleurs, former vne autre Scene,
Mais des couleurs de ſang, vne Scene d'horreur,
Où le plaiſir eſt peine, où l'amour eſt fureur.
Alcide conſumé d'vn lent & long ſupplice,
Qui ſes veine épuiſe & par ſes os ſe gliſſe,
Deteſtant * Dejanire, & l'Amour blaſphemant,
Cherche dans vn bucher la fin de ſon tourment.
De cét acte ſanglant la figure eſt affreuſe;
La paſle Ialouſie y paroiſt furieuſe;
Elle ſouffle, elle attiſe; & ſes * cheueux ſifflans,
Allument le bucher auec elle ſoufflans.
Le fier & fort Achile, aux pieds * de Polixene,
Eſt là d'vn Ennemy la victime inhumaine.
L'Amour qui l'a liuré de ſon malheur ſe rit,
Et * Polixene meſme à ſa chute applaudit.
Samſon paroiſt apres ſous les fers & ſans armes;
Le ſang de ſes * yeux morts coule aueque ſes larmes
Dalile fait ſon jeu de ſes cheueux coupez;
A tourner vn moulin ſes bras ſont occupez;

La honte & le dépit tour à tour les confondent,
Et les cris de la roüe à ſes plaintes répondent.
En ſuite il voit Dauid, penitent & puni,
De ſon Throſne chaſſé, de ſon Palais banni.
L'Amour qui l'a deceu deuenu ſa Furie,
La torche en main le ſuit, auec * l'Ombre d'Vrie.
Et l'Ange Excuteur ſur ſa teſte volant
Le frappe des éclairs d'vn coutelas bruſlant.
Archambaud contemploit cette ſeconde Scene,
Quand vne voix en ſort harmonieuſe & pleine,
Qui luy fait obſeruer, des Vaillans amoureux,
Les deſordres punis de ſuccez malheureux!
A la voix, il ſe meſle vne pure lumiere,
Qui penetre ſon Ame à trauers la matiere,
Degage ſon Eſprit, éclaire ſa raiſon,
Luy decouure ſon joug, luy fait voir ſa priſon,
L'Image d'Almaſonte en ſon ſang imprimée,
A ce rayon diuin s'euapore en fumée,
Nulle trace n'en reſte, & dans ce nouueau jour,
Il trouue à peine où fut la fleche de l'Amour.
Le Pilote eſchapé de la main du Corſaire,
Garanti des écueils & de la Mer contraire,
Paroiſt moins doucement étonné ſur le bord,
Où l'orage irrité fait ſon dernier effort,
Et les flots écumans, d'vne plainte commune,
Semblent de ſon ſalut accuſer la Fortune.
Par cét affreux ſpectacle Archãbaud mieux inſtruit,
Acheue en oraiſon le reſte de la nuit:
Et ſi toſt que le jour, de couleurs renaiſſantes,
Eut repeint la campagne, & redoré les Tentes;
Il conſulte auec ſoin, comment & par quel art,
Il pourra diſpoſer Almaſonte au depart.
De ſoins ſur ſoins roulans la Princeſſe agitée,
Arriue là deſſus, de Zahide aſſiſtée.
Dez la derniere nuit, cent ſonges menaçans,
Auoient mis la frayeur & le trouble en ſes ſens.

L'Ombre d'Oſmin ſon Frere encore languiſſante,
Par trois fois l'appella d'vne voix gemiſſante:
Son cœur, par vn Vautour, de ſon corps ſeparé,
Par vn autre Vautour luy ſembla dechiré.
L'Ermine du cimier éleué ſur ſes armes,
En jetta de longs cris, en répandit des larmes:
Vn Croiſſant d'or bruni de ſon harnois ſauta,
Et d'vne ſueur rouge à ſes yeux degoutta.
De ces ſonges ſi noirs, & de ſi triſte augure,
La Princeſſe attendoit quelque étrange auenture;
Et le froid, que Bourbon deſ-ja changé luy fit,
D'vne frayeur nouuelle ébranla ſon Eſprit.
Quoy, dit-elle Bourbon, cent affreuſes images,
Sans vous m'auroient eſté de faux & vains préſages?
Et ſans cette froideur, qui m'anonce la mort,
Ie n'aurois rien compris de mon funeſte ſort?
Sçauray ie encor de vous s'il faut que ie periſſe,
Qui ſera mon Bourreau, quel ſera mon ſupplice?
Vous auez commencé, vous pouuez acheuer:
La mort n'eſt pas le pis qui me puiſſe arriuer. [peine,
Ce froid, qui vous ſurprend, & qui vous met en
Me vient, luy répond il, d'vne Eſtoile inhumaine:
I'en ſouffre plus que vous; & iuſques dãs mon cœur,
La fatale influence a porte ſa rigueur.
Mais puiſ-ie l'arreſter? Et les ordres celeſtes,
Heureux ou malheureux, propices ou funeſtes,
Viennent ils pas à nous, conduits par vn pouuoir,
Qui ne ſe peut changer, non plus que ſe preuoir?
Sous les ordres cruels de cette Loy ſupreme,
Qui veut qu'en vous perdãt, ie me perde moy meſme,
Qu'en m'arrachant de vous, ie m'arrache le cœur;
Puis-je me contre-faire & cacher ma douleur?
Encore ſi l'Eſtoile à me nuire obſtinée,
Auoit à mon trepas ſa rigueur terminée;
Ie mourrois, Almaſonte, & ſans perdre l'amour,
Vous laiſſant mon Eſprit, ie laiſſerois le jour.

Mais c'eſt à mon amour qu'en veut cette cruelle ;
Mon honneur & ma foy conſpirent auec elle ;
L'ordre meſme fatal à ma Poſterité,
A noüé dans le Ciel cette neceſſité :
Et ſans tacher mon nom, ſans exclure ma Race,
Du Throſne où le Deſtin luy prepare vne place ;
Ie ne puis ſuiure icy la pante de mon cœur,
Et pour ſauuer l'amour, abandonner l'honneur.
Ie le prens à témoin, cét honneur qui m'entraiſne,
Que ſes deuoirs me ſont vne peſante chaiſne :
Et j'aurois preferé, s'il eſtoit à mon choix,
Vn joug fait de vos mains aux Couronnes des Roys.
Mais contre mon inſtinct, mon Eſtoile eſt trop forte:
Et la neceſſité ſur le plaiſir l'emporte.
Au moins, malgré l'Eſtoile & la neceſſité,
Voſtre Nom touſiours grand, & touſiours reſpecté,
Par eſtime, non moins que par reconnoiſſance,
Sur tout autre, en mon cœur, aura la preference.
Là, d'vn long ſouuenir vos bienfaits conſeruez,
Et de la propre main des Graces cultiuez,
Aueque vos vertus, ſeront de ma memoire,
Le plus cher entretien & la plus douce hiſtoire :
Et d'vn art immortel, voſtre portrait tiré,
Sera touſiours de moy, ſans riual adoré.
Tandis qu'il parle ainſi, ſur le front d'Almaſonte,
La douleur, le depit, la fureur, & la honte,
Paroiſſent en tumulte, & montent de ſon cœur,
Chacune auec ſon feu, chacune en ſa couleur.
Le Theatre eſtoit noble, & la Scene agreable,
Mais les Acteurs affreux la rendoient effroyable.
Trois fois pour l'interrompre elle hauſſa la voix ;
Le trouble & la fureur l'étoufferent trois fois :
Les éclairs de ſes yeux, pour la voix s'expliquerent ;
Aux éclairs, les ſouſpirs en foule ſuccederent :
Et la parole enfin le paſſage forçant,
Par ces mots éclata d'vn effroyable accent.

Acheue, deloyal, ta barbare victoire,
Mets vne illustre fin à ta cruelle Histoire.
Ma deffaite peut mieux que celle du Dragon,
Couronner tes explois, perpetuer ton nom:
Et ta main, de la mort de ton * Amy sanglante,
Ne peut mieux se lauer qu'au sang de ton Amante.
Que crains tu? qu'attẽds tu? que de ma propre main,
Ie te fasse vn passage à mon cœur par mon sein?
Infidele, la tienne aux meurtres exercée,
Sçait comment, & par où, ie puis estre blessée.
Depuis le iour fatal qu'elle m'ouurit le flanc,
Le gouſt te dure encor, que tu pris à mon sang:
Et tu dois à ta soif inhumaine & funeste,
Le barbare plaisir d'épuiser ce qui reste.
L'Estoile qui te porte à l'infidelité,
Peut te porter encore à cette cruauté:
Et le Dieu que tu sers, complice de ton crime,
Viendra prendre auec toy sa part de la Victime.
Mais tu cherches à faux à ta déloyauté,
Dans les Cieux innocens, vn pretexte aposté:
Et s'il est quelque Estoile aux Amans fauorable,
Si quelque Dieu se rend à mes veux exorable,
Bien tost l'on te verra dans les plis du Serpent,
D'effroyable clameurs le Ciel en vain frapant,
Implorer la clemence, & souffrir la iustice,
De l'Amour irrité, present à ton supplice.
Encore apres la mort ta peine te suiura:
A tes os, à mes os, mon dépit suruiura:
Et mon Ombre sera, de ton Ame infidele,
Dans l'eternelle nuit, la Furie eternelle.
La parole à ces mots, de douleur luy manquant,
Et de son cœur emeu les boüillons l'offusquant,
Elle sort, de dépit & de trouble emportée:
Zahide qui la suit en est épouuentée:
Et les feux, qu'elle voit dans ses regars rouler,
Le sang qu'auec ces feux elle voit se mesler,

Dans ſes yeux, ſur ſon front, & ſur tout ſon viſage
Luy ſont vn ſigne affreux, d'vn plus affreux orage
A ces feux, à ce ſang, meſlez & confondus,
Il ſuccede des pleurs à ruiſſeaux épandus;
Comme on voit ſucceder aux éclairs de la nuë,
L'impetueuſe pluye en ſon ſein retenuë.
Les tapis, les carreaux, le lit en ſont trempez:
Il ſe meſle à ces pleurs des mots entre-coupez,
Au tonnerre pareils, qui murmure & qui gronde,
Quand l'orage fondu les campagnes inonde.
Malheureuſe, dit-elle, à quoy reſerues-tu,
Ce vain nom de valeur, cette ombre de vertu?
Que te ſert de pleurer, que te ſert de te plaindre,
Si ton feu ne ſe peut que de ton ſang éteindre?
Si le ſang n'y ſuffit, joins au ſang le poiſon;
Ce n'eſt plus deſeſpoir, c'eſt effort de raiſon:
Et tu dois, pour le moins, à ton nom cette gloire,
D'auoir eu ſur l'Amour, par ta mort la victoire.
De ſourds & longs ſouſpirs ſuccedans à ces mots,
Elle ſembloit vouloir eſſayer le repos;
Et la main ſur les yeux, éprouuer par auance,
De ſa future mort la nuit & le ſilence:
Le dépit toſt apres, ſes eſprits r'animant,
Quoy? ie mourray, dit-elle, & mourray l'aſchemẽt?
Et par ce déloyal mon amour outragée,
Pour comble de malheur, ne ſera point vengée?
Meurs, Almaſonte, meurs, & laiſſe agir le Sort:
Tes vengeurs ſont tout preſts, ils naiſtrõt de ta mort,
Ton ſang meſlé de feu, ſortant de ta bleſſure,
Suiura ton ennemy, vengera ton iniure:
Et de ta cendre meſme vn Serpent ſe fera,
Qui juſques aux Enfers ſon Ame rongera.
Sa voix encore icy, de ſa douleur preſſée,
Ne pût que d'vn ſouſpir expliquer ſa penſée;
En ſuite elle reprend; Eſpoir jadis ſi doux,
Mais, eſpoir ſi trompeur, de quoy me parlez vous?

En

En vain vous m'abuſez d'impoſtures flateuſes,
Vous m'étalez en vain des images menteuſes ;
Ie vous crus autrefois, cét autrefois n'eſt plus,
Et vos charmes me ſont deſormais ſuperflus.
Vous voulez que ie viue ; & meſme que ie tente,
Tout ce que peut l'Amour par la voix d'vne Amante,
Ah ! mon cœur eſt trop ferme, il ne peut ſe plier ;
Quoy qu'il faſſe, il ne peut ſe ſouſmettre à prier.
Iray-je à mes Amans ou de Gaze ou du Caire,
A qui i'ay preferé cét infame Corsaire ?
Rechercheray-je Alzir, dont la haute valeur,
Dont le cõſtant amour n'ont pû fleſchir mon cœur ?
Demeureray-je icy captiue & mépriſée,
Rare & fameux ſujet d'vne juſte riſée ?
Non, non, il faut mourir ; ie ne puis autrement,
Eteindre mon amour, ny finir mon tourment.
Mourons, mais d'vne mort qui noſtre hõneur repare ;
Mais mourant, s'il ſe peut, tombons ſur le Barbare.
Le fer qui de ſon flanc à mon flanc paſſera,
Vne porte plus douce à la mort m'ouurira :
De ſon ſang & du mien mon Ame degouſtante,
De ce corps mal-heureux ſortira plus contente ;
Et mon plaiſir ſera d'aller dans les Enfers,
Accroiſtre ſes tourmens, & redoubler ſes fers.
En ces termes parloit Almaſonte irritée ;
Son amour au dépit la place auoit quittée :
Par ſes larmes Zahide aux ſiennes répondoit,
Et de compaſſion, ſes plaintes ſecondoit.
Archambaut cependant, quoy qu'à peine ſon Ame,
Retinſt quelque chaleur de ſa premiere flame ;
Ebranlé des ſouſpirs, émeu de la douleur,
De celle qui venoit de regner en ſon cœur ;
Deliberoit pour elle aueque ſes penſés ;
Appelloit au conſeil ſes promeſſes paſſées ;
Et par les mouuemens que donne la pitié,
Repanchoit vers l'Amour, panchant vers l'Amitié.

Mais la Vertu celeſte, à ce combat preſente,
Raffermit ſon Eſprit, l'arreſte ſur la pante:
Et de peur que l'Amour, plus fort que la raiſon,
Rénoüant ſes liens le remette en priſon,
Il retourne au Deſert, & charge Vandeneſſe,
De mettre en liberté l'vne & l'autre Princeſſe.
Des magnifiques dons, qui leur ſont preſentez,
Deus boucliers ſans blaſon, par Zahide acceptez,
Succedent en leurs bras, à ceux qu'elles perdirent,
Au combat, qu'en venant, ſur l'onde elles rendirent.
Mais funeſtes boucliers, que vous leur peſerez!
Infortunez preſens, que vous leur couſterez!
Et que pour diuertir le coup qui les menace,
Voſtre acier quoy que ferme aura peu d'efficace!
De ſes fers amoureux Archambaut déchargé,
Marche à ſes hauts deſſeins, d'vn cœur plus degagé.
Les vœux & les ſouhaits de tout le Camp l'eſcortent:
Son nom ſe multiplie aux clameurs qui le portent:
Et les petits drapeaux ſur les Tentes volans,
A ce concert de cris, leurs murmures meſlans,
Semblent donner auis de ſa marche à la plaine,
Et du Monſtre annoncer la deffaite prochaine.
Ainſi, quand vn cheual par ſes courſes connu,
Appellé des clairons, dans la Lice eſt venu;
Chacun du ſouuenir ſes combats renouuelle,
Ses victoires chacun & ſes palmes rappelle:
Il ſemble s'accorder aux applaudiſſemens,
Il ſemble y conſentir de ſes hanniſſemens,
Du ſouffle, & du regard, il fournit la carriere,
Il frappe de la teſte & du pied la barriere:
Et du feu, qui le pouſſe à faire cét effort,
La fumée auec bruit par les naſeaux luy ſort.
Bourbon ſuiuy du Camp, qui des yeux l'accõpagne
Et qui fait de clairons retentir la campagne,
Répond en s'éloignant, d'vn air fier & ſerain,
Aux ſouhaits des ſoldats, aux concerts de l'airain:

Et ſemble garentir de-la mine & du geſte,
Ce qu'a promis de luy le preſage celeſte.
Sur le declin du jour, il arriue où l'attend,
Le harnois, du Deſtin de ſa Race éclatant.
Là des ſaintes leçons qu'Alegonde luy donne,
Il apprend à peſer l'eternelle Couronne:
A connoiſtre l'abus & la malignité,
Des bouquets épineux que fait la Volupté:
De chauds & longs ſouſpirs, il chaſſe la fumée,
Qui reſtoit de la flame en ſon cœur allumée:
Et les tiedes ruiſſeaux de ſes yeux épanchez,
En emportent la cendre, & lauent ſes pechez.
Il perſeuere ainſi deuant la Sepulture,
A demander d'Aymon les Vertus & l'Armure:
La Grace renouuelle & ſes ſens & ſon cœur;
Et par le Penitent prepare le Vainqueur.
Le Iour meurt cependant, & laiſſe à la Nature,
Le ſilence, & le deüil, l'horreur & la froidure:
Et pour luy ſucceder, les Filles de la Nuit,
S'auancent ſur ſa route à couuert & ſans bruit.
Alzir, & Meledor, dans cette nuit ſi ſombre,
D'armes noires couuers, & mieux couuers de l'ōbre,
Vont au camp des François, guidez par leur Amour,
Qui leur fait plus de feu, qu'il ne leur fait de jour.
Alzir eſtoit Syrien, Meledor Arſacide,
L'vn ſeruoit Almaſonre, & l'autre aymoit Zahide;
Tous deux fiers & hautains, beaux & ieunes tous deux
Et portez par la Gloire aux deſſeins hazardeux;
Sur le bruit qui courut, des Princeſſes Guerrieres,
Deffaites par Bourbon, & faites priſonnieres:
Voüerent à l'Amour, iurerent Mahomet,
De ne poſer iamais le harnois ny l'armet;
Que l'épée à la main, au peril de leurs vies,
Ils n'euſſent aux François leurs Princeſſes rauies:
Et qu'aueque les fers de leurs bras deliez,
Ils n'euſſent aſſommé le vainqueur à leurs pieds.

Vœux barbares & vains, qui ſur eux retomberent,
Et du Ciel irrité la mort leur apporterent!
Engagez cependant à ces barbares vœux,
Pour eſcorte n'ayant que l'Amour auec eux,
Ils vont entre le Fleuue & la poudreuſe plaine,
Où l'Eſpion Ragut en ſilence les mene.
Arriuez dans le Camp par des ſentiers perdus,
Ils trouuent les Soldats ſur la terre étendus:
Les cheuaux en repos, les armes accrochées,
Auecque les clairons les trompettes couchées,
Les feux des Corps de garde aſſoupis & fumans,
Et les tambours muets, ſur le ventre dormans.
Mais ſurpris, de ne voir, qu'vn ſombre & triſte vuide,
En la Tente où logeoient Almaſonte & Zahide;
Ils paſſent en fureur, pour ſuiure leur deſſein,
A celle de Bourbon, les armes à la main.
Le feu veille à la porte; au faiſte la Banniere,
Veillant auec le feu, s'agite à ſa lumiere;
Et du bruit qu'elle fait, aux Gardes endormis,
Annonce le deſſein des Princes ennemis.
Mais elle bruit en vain, en vain elle s'agite,
Le ſignal qu'elle donne, en vain les ſollicite;
Egorgez ſans deffenſe, ils paſſent ſans reueil,
A la nuit de la Mort, de la nuit du Sommeil.
Les barbares Amans échauffez du carnage,
Qui leur ouure à la Tente vn aſſeuré paſſage;
Entrent, de jalouſie au maſſacre animez;
Semblables à deux Loups de long temps affamez,
Qui du meurtre des chiens, ſe portent de furie,
Au meurtre des Bergers & de la Bergerie.
Quatre Pages, deſ-ja courageux & guerriers,
Et dés leurs premiers ans capables de Lauriers,
Maſſacrez ſans pitié, l'vn ſur l'autre moururent;
En vain pour les ſauuer les Graces accoururent:
Et le dernier ſouſpir de leurs corps expirans,
En vain plaignit l'eſpoir, & la fleur de leurs ans.

Là Culans se trouua, qui nasquit sur la Loire,
Allié d'Archambaut & Riual de sa gloire:
Mais d'Almasonte alors triste & secret Amant,
Sur vn tapis de Tyr, couché negligemment,
Encore suiuoit-il l'image fiere & creuse,
Qu'vn faux songe en faisoit d'vne vapeur trompeuse;
Tandis que de ses yeux ses larmes ruisselant,
Et dans sa bouche ouuerte aux souspirs se meslant,
Sembloient vouloir par là, couler jusqu'à son Ame,
Soit pour lauer sa playe, ou pour nourrir sa flame.
Surpris en cét estat, & pris pour son Cousin,
Il teignit de son sang le poignard Sarrasin:
Ses sanglots, à la mort, Almasonte appellerent:
A ce nom, son Esprit & ses feux se meslerent:
Alzir qui l'entendit, écuma de fureur;
Et trois fois luy plongeant le poignard dans le cœur,
Par mes mains, luy dit-il, Almasonte l'Amante,
A Bourbon son Amant cette faueur presente.
Le Barbare à ces mots retirant le poignard,
Et roulant par la Tente vn terrible regard,
Remarque à la clarté d'vne bougie ardente,
L'armure de Bourbon de dorures brillante.
Le harnois de Culans de prez luy répondoit;
Et d'vn éclat pareil son éclat secondoit.
Le Prince de Syrie, & le Prince Arsacide,
Qui du iour remontant, sentent venir le Guide,
Pour faire leur retraite aueque seureté,
Auant que l'Orison fust reteint de clarté;
A ces riches harnois, leurs armures changerent,
Et deguisez ainsi, sans obstacle passerent, [lans,
Aux yeux de quelques Corps, dans leurs postes veil-
Alzir pour Archambaut, Meledor pour Culans.
Mais, que l'Estoile est trouble & la Carte incertaine,
Qui prestent leur conduite à la Prudence humaine!
Et qu'il aduient souuent, par vn bizarre Sort,
Qu'il se trouue vn écueil où l'on cherchoit le port:

Ils vont à la lueur de ces armes nouuelles,
Qui jettent à l'entour de riches étincelles;
Pareils à deux Lyons, qui de sang degouttans,
Et du bercail destruit les restes regrettans,
De l'effroyable feu qui sort de leur paupiere,
Se font durant la nuit vne affreuse lumiere.
Ou pareils aux Gemeaux armez & lumineux,
Qui sans l'ayde du iour, font leur iour deuant eux;
Et des rayons guerriers, qui leurs testes couronnent,
Eclairent les Vaisseaux & les Nochers étonnent.
Le succez de la ruse au projet répondant,
Et l'air encore noir au succez s'accordant;
Le coupple Sarrasin, auant la nuit passée,
Ioint la Garde à cheual, hors du Camp auancée.
Là de la main d'Alzir Edoüard terrassé,
Pleura l'ample heritage à son Frere laissé:
Et Richard abattu par le fer Arsacide,
Abandonnant l'épée, abandonnant la bride,
Les bras auec les yeux vers la Lune leua,
La Lune sans le voir, sa carriere acheua:
Et les Princes vainqueurs sur les cheuaux sauterent,
Que les Gardes deffaits en mourant leur quitterent.
Les Messagers du iour cependant s'auançoient,
Et les cimes des monts de leurs feux blanchissoient;
Tandis que d'autre-part, Almasonte irritée,
Et de soins differens vainement agitée,
Tourne, auance, recule; & semblable au vaisseau,
Que deux Vents opposez se disputent sur l'eau;
Se porte sans arrest, à quoy que sa pensée,
En tumulte presente à son Ame offensée.
Tantost elle voudroit pouuoir commettre au sort,
D'vn combat singulier sa vengeance ou sa mort:
Tantost elle remet le soin de sa personne,
Aux auis moderez, que Zahide luy donne:
Puis tournãt tout à coup, vers le Camp des François,
Reprenant son dépit, & releuant sa voix.

Pourquoy ſuiure, dit-elle, vne raiſon timide ?
Pourquoy craindre le bras & le cœur d'vn Perfide ?
I'ay deux bras comme luy, comme luy i'ay du cœur,
Et de plus, i'ay l'Amour, qui ſera mon vengeur.
Ce terrible Second me preſtera ſes armes,
Se fera contre luy des flames de mes larmes ;
Et dans le combat meſme, au traiſtre apparoiſſant,
Horrible du regard, du geſte menaçant,
Luy fera commencer, par l'effroy, ſon ſupplice ;
Et j'en ſeray ſous luy la juſte executrice.
Du moins, s'il eſt au Ciel arreſté que ma mort,
Termine en ce combat la trame de mon Sort ;
Mon Ombre reſtera furieuſe & ſanglante,
Pour eſtre du vainqueur l'implacable Suiuante :
Et la voix de mon ſang, des Cieux attirera,
La foudre qui ſon crime & ma mort vengera.
Tandis qu'elle s'irrite & parle de la ſorte,
Les Heures aux yeux pers, à l'Aube ouurent la porte :
Elle vient ſur vn char émaillé de rubis ;
La ſemence des fleurs coule de ſes habis ;
Et ſes cheuaux grimpans, pouſſent de leur haleine,
La lumiere, le feu, les couleurs ſur la plaine.
A cette effuſion qui repeint l'Vniuers,
Alzir, & Meledor d'aſſez loin découuers,
S'auancent aux grand pas, & la viſiere baſſe ;
Les Princeſſes contre eux vont par le meſme eſpace.
Au grand Lyon d'émail, dont l'eſcu rayonnoit,
Les armes d'Archambaut Almaſonte connoiſt,
Et les connoiſt encor au cimier, dont l'aigrette,
Sur le caſque faiſoit comme vn riche Comette.
Surpriſe, elle interroge, & le jour & ſes yeux,
Regarde de plus prez, & s'en aſſeure mieux :
Enfin mieux aſſeurée, ou quelque Aſtre, dit-elle,
A mes vœux indulgent, amene l'Infidele :
Ou de quelque Demon luy meſme tranſporté,
Vient adjouſter le meutre à l'infidelité :

Et ſoit que par ma mort ſon crime il accompliſſe,
Soit que ſous mon épée il trouue ſon ſupplice,
Où mourant, ou meurtrier, il me ſatisfera,
Et mon ſang, ou le ſien, ma peine finira.
Elle pique à ces mots, de colere pouſſée,
Le fer nu, le bras haut, la viſiere baiſſée:
Sans la connoiſtre, Alzir la reçoit fierement:
Zahide qui la ſuit s'attache à ſon Amant.
Le combat eſt cruel, les vallons en reſonnent,
Il ſemble qu'alentour les Palmiers en bourdonnent:
L'Echo répond aux coups, l'air répond à l'éclat,
Soit de l'acier battu, ſoit de l'acier qui bat:
Le vent en prend le bruit, en paſſant par la plaine,
Et le porte bien loin vers la riue prochaine.
Deſ-ja le ſang d'Alzir ſur ſes armes couloit,
Et des filets de pourpre aux filets d'or meſloit:
D'vne couleur plus viue, Almaſonte bleſſée,
Deſ-ja faiſoit rougir ſa cuiraſſe fauſſée:
Et de pareille ardeur l'vn & l'autre portez,
Hurtans également, également hurtez,
Abatoient ſous les coups des trenchantes épées,
Les cimiers tronçonnez, & les mailles coupées.
Ainſi, quand il ſe bat deux amoureux Faucons,
On voit en l'air voler les plumes par floccons:
On voit couler le ſang dont les herbes ſe teigent:
Des chemins d'alentour les voyageurs les plaignent:
Et le Pigeon craintif effrayé de leur bruit,
Quoy que loin du peril, encor plus loin s'enfuit.
Trois fois le coutelas de la belle Guerriere,
Fit luire aux yeux d'Alzir la mort par la viſiere:
Et trois fois repouſſé par la trempe du fer,
Il ne fit qu'vn bruit vain, ſuiuy d'vn vain éclair.
Alzir allonge vn coup, qui trouue d'auenture,
Du caſque & du harnois la fatale jointure:
Il entre, & fait ſortir vn ruïſſeau rougiſſant,
De chaleur, de dépit, de force j'ailliſſant.

Almasonte à ce coup redouble son audace ;
Son cœur tousiours plus fier s'affermit en sa place:
Et sur la breche ouuerte à la prochaine mort,
Aueque sa valeur sa haine fait effort.
Mais plus elle s'efforce, & plus sa force baisse :
L'infortuné vainqueur y prend garde & la presse :
Et d'vn reuers qui fait luire & siffler le fer,
Fait voler de l'armet les attaches en l'air.
L'armet desassemblé laisse la teste nuë :
Et la belle mourante est trop tard reconnuë.
A cette veuë, Alzir passe & surpris d'horreur,
Croit à peine à ses yeux témoins de son erreur.
Ses esprits vont en foule au cœur qui les appelle:
Son sang froid & pesant dans ses veines se gele :
Ses bras restent sans force, & le fer inhumain,
De son poids abatu, luy tombe de la main.
Ainsi, quand le Chasseur trouue au lieu de la beste,
Qu'il poursuit dãs vn bois, vne Spectre qui l'arreste;
Immobile & perclus, sans poux & sans chaleur,
Il perd auec les sens le souffle & la couleur :
Sa voix meurt en sa gorge, & son poil se heriſſe :
Le froid qui le saisit par ses veines se glisse :
Son arme entre ses mains paroist en frissonner,
Et le chien qui le suit semble s'en étonner.
De la mort cependant, Almasonte pressée,
D vn reste de vigueur dans ses bras ramassée,
Fait vn dernier effort, frappe sur son Amant,
Et le fait reuenir de son étonnement.
La secousse & l'effort sa blessure élargissent ;
Le sang & les esprits à ruisseaux en jaillissent ;
Le iour meurt dans ses yeux, le teint meurt sur son [front,
Aueque la fierté, la pasleur s'y confond :
Et sur son corps armé, sa teste languissante,
S'abbat comme la fleur sur le buisson mourante.
Le malheureux Alzir s'auance & la soustient :
Le dépit la rechauffe, & la voix luy reuient :

Mais ce n'eſt qu'vne voix ſans force & ſans haleine,
Que l'Ame, qui la ſuit, fait ſortir auec peine.
Acheue, luy dit-elle, infidelle vainqueur ;
Il ne te reſte plus, qu'à m'arracher le cœur :
Mets y la main, cruel, tire le par ma playe ;
Tu verras s'il ſouffrit, ſi ſon amour fut vraye.
Elle en vouloit plus dire, & ſa voix qui baiſſa,
Entre les noms de haine, & d'amour balança :
La mort l'interrompit, & ſon Ame irritée,
Murmurant s'enuola, ſur vn ſanglot portée.
Alzir par ſes regrets vainement l'appella :
A ſon ſang vainement ſes larmes il meſla :
La Mort qui ne connoiſt ny remedes ny charmes,
Fut ſourde à ſes regrets, fut aueugle à ſes larmes.
Le corps entre ſes bras ſans Eſprit demeura :
De pitié, comme luy, le Vent en ſouſpira,
Et le iour, qui parut plus couuert & plus ſombre,
Sembla vouloir en deüil accompagner ſon Ombre.
Zahide, cependant, heureuſe d'autre-part,
Ioignant l'art à la force, & la ſouppleſſe à l'art ;
Apres vn long combat, auoit eu l'auantage,
Et la victoire alloit couronner ſon courage.
Son Amant inconnu ſous elle renuerſé,
Et de ſa main, deux fois mortellement bleſſé ;
En ce dernier moment, d'vne voix langoureuſe,
Luy faiſoit, de ſa vie, vne offrande amoureuſe.
Zahide, diſoit-il, pour le moins, ſi le Sort,
Euſt ſouffert que vos yeux éclairaſſent ma mort ;
Ie mourrois bien-heureux : & mon Ame contente,
Du iour de vos regards, & de ſon feu luiſante,
Ses Aſtres & ſon Ciel prez de vous trouueroit :
A vous ſuiure, à vous voir, ſa gloire borneroit.
Mais puiſque le Sort veut que vous ſoyez abſente,
Vôtre Image, du moins, dans mon cœur domiuãte,
A mes derniers ſouſpits, pour vous aſſiſtera ;
De mon ſang, de mon feu, l'offrande acceptera :

Et les vents, s'il en eſt d'indulgens à ma peine,
De mon cœur expirant, vous porteront l'haleine.
Elle vous touchera, vous la reſſentirez ;
Et ſe meſlant à l'air que vous reſpirerez ;
Peut-eſtre, elle fera couler iuſqu'à voſtre Ame,
L'Eſprit de Meledor, ou l'eſprit de ſa flame.
A la voix, comme au nom de Meledor mourant,
Vers le cœur de Zahide, vn froid ſoudain courant,
Y porte auec l'effroy, la ſurpriſe, & le trouble ;
Le deſeſpoir s'y meſle, & l'horreur en redouble.
Enfin elle ſe force, & pour le ſoulager,
Voulant de ſon armet ſa teſte décharger,
Elle le reconnoiſt, & s'en fait reconnoiſtre :
Le mourant à ſes yeux ſembla deuoir renaiſtre ;
Mais le trait de la Mort trop auant attaché,
Par la main de l'Amour ne put eſtre arraché.
Son Ame deliée & deſia ſur la porte,
Luy fit parler ſa main, pour ſa voix deſia morte :
D'vn langage pareil Zahide répondit :
Ce que dit vne main, l'autre main l'entendit :
Et les pleurs que ſur luy répandit la Princeſſe,
Témoins de ſon erreur, témoins de ſa triſteſſe,
Degouttant ſur ſes yeux, ſur ſon front ruïſſelant,
Et juſques à ſon cœur par ſa bouche coulant,
Les fatales rigueurs de ſa mort tempererent ;
De ſon Ame, en ſortant, les aiſles y tremperent ;
Et le vent qu'elle fit, quand elle s'enuola,
Aux ſouſpirs de Zahide en paſſant ſe meſla.
Ainſi l'œil eternel qui ſur les Hommes veille,
Ne ſe ferme iamais, ny iamais ne ſommeille :
Et les coups ſont certains, du bras executeur,
Qui du Monde eſt ſous luy, l'immobile Moteur.
Ainſi fut de ce bras puny le parricide,
Qu'attenta Meledor, pour acquerir Zahide.
Le couſteau qu'il auoit à Louys deſtiné,
Par l'Ange de Louys, fut ſur luy deſtourné ;

Et ſon Idole meſme à ſes veux mal propice,
Preſta ſon miniſtere à ce iuſte ſupplice.
La Guerriere ſe leue, & pleine de douleur,
D'auoir contribué ſes mains à ce malheur;
Va confuſe, où l'effroy de ſa faute la porte;
Et trouue Alzir mourant ſur Almaſonte morte.
Deſia l'infortuné, pour puuir ſur ſon cœur,
Sa tragique victoire & ſa funeſte erreur;
Par ſon flanc découuert auoit pouſſé l'épée,
Du ſang encore frais d'Almaſonte trempée;
Et ſur elle courbé, du geſte l'appelloit,
A l'offrande du ſang qui de ſon corps couloit.
Belle Ame, diſoit-il, acceptez la victime,
Que mon bras repentant, immole pour ſon crime.
Et voyez, par ce feu liquide & ruïſſelant,
Si de mon cœur pour vous, le feu fut violent.
Tel qu'il fut dans mon cœur, il ſera dans mon Ame:
Et mon Eſprit porté vers vous ſur cette flame,
Si vôſtre mort ſe peut par la mienne expier,
Se pourra dans le Ciel auec vous rallier.
A ces mots il tomba, deux ruïſſeaux qui jaillirent,
De ſes deux flancs ouuerts à terre s'épandirent:
Et ſon corps, ſur le corps d'Almaſonte étendu,
Son ſang auec le ſien ſur l'herbe confondu,
Leurs Eſprits que la Mort & les Ombres vnirent,
De leur funeſte Hymen le myſtere accomplirent.
A ce triſte ſurcroiſt de perte & de malheur,
Zahide en trouble ſuit le poids de ſa douleur.
En vain, contre ſon dëüil, ſa Vertu fait la forte;
Le trepas d'Almaſonte au deſeſpoir la porte:
Elle s'en plaint au Ciel; elle impute à l'Amour,
Les tragiques ſuccez de ce malheureux jour:
Et malgré ſa raiſon, elle met en vſage,
Tout ce qu'à la douleur, peut inſpirer la rage.
Trois fois elle voulut à ſa vie attenter,
Et ſa mort à la mort d'Almaſonte ajouſter:

Et l'inuisible main de son Garde celeste,
Trois fois luy fit tomber des mains l'arme funeste.
Surprise, elle s'écrie, inuisible Ialoux,
Qui m'ostes le seul bien qui pouuoit m'estre doux;
Esprit contrariant, qui me retiens en vie,
Apres vne moitié de mon Ame rauie;
Si tu viens enuoyé vengeur de cette mort,
Ie te suy, conduis moy, pren le soin de mon Sort.
L'infidele Archambaut deuenu ma victime,
Tost ou tard me payra l'interest de son crime:
Et jamais de mes pleurs le cour ne sechera,
De mon Ame jamais le deüil ne cessera,
Que sur le Monument de la Princesse morte,
En offrande sa teste & son cœur ie ne porte.
Là dessus elle ajouste, au Ciel leuant la main,
A sa vaine promesse, vn serment aussi vain.
Le Ciel l'en dispensa, les Vents le dissiperent,
Et leurs aisles en l'air de sa voix se joüerent.
Des Pescheurs, cependant, venus du bord de l'eau,
Mettent les Princes morts dans vn prochain tõbeau,
Fait d'vn long Obelisque, & d'vne baze vuide,
Autre fois erigé pour l'aymable Nebride,
Qui plus heureusement que * Rhodope sa Sœur,
Aueque la Beauté sceut allier l Honneur.
Zahide, cela fait, reueille son courage,
Remonte son cheual, va le long du riuage:
Et tous ceux qu'elle trouue à la guerre animant,
Reporte aux siens la joye auec l'étonnement.

REMARQVES.

* *Robert en qui se fit pag.* 316. Ce Robert fut Fils de S. Louys, Comte de Clermont, qui épousa Beatrix de Bourbon, dont il prit le nom, qui est demeuré à ceux de sa Race.
* *D'vne fleur de Bourbon pag.* 516. Cette fleur est Beatrix de Bourbon, qui espousa Robert Comte de Clermont, & mit le Duché de Bourbon dans la Maison Royale.
* *Du meurtre de Blanche pag.* 316. Cette Blanche estoit Fille du Duc de Bourbon, mariée à Pierre Roy de Castille, qui la fit mourir.
* *A Bourbon son vengeur pag.* 316 Iean de Bourbon Frere de Blanche, fut enuoyé en Castille pour venger la mort de sa Sœur.
* *Et le Cruel pag.* 316. Pierre Roy de Castille surnommé le Cruel.
* *Le Geant Arteuel pag.* 116. Arteuel fut vn Flamand puissant de corps & d'esprit, qui fut autheur de la reuolte de ceux de Gand.
* *Gilbert victorieux pag.* 317. Gilbert de Bourbon, Duc de Montpensier, qui fit le voyage de Naples auec Charles VIII.
* *De ses premiers amours pag.* 317. Parce que le Royaume de Naples auoit esté aux François, dez le temps de Charles d'Anjou Frere de Saint Louys.
* *Anguien desia vainqueur pag.* 317. Louys Duc d'Anguien, de la maison de Bourbon, qui gagna la bataille de Serisoles.
* *Leur Ambre & leur, &c. pag.* 317. Les Poëtes

ont dit qu'il naiſſoit de l'ambre iaune, des Peupliers qui ſont ſur les riues du Po ; & que cét ambre eſtoit des larmes des Sœurs de Phaeton, changées en Peupliers.

* *Des Monſtres inconnus pag.* 317. Ces Monſtres ſont l'Hereſie, la Ligue, & la Rebellion

* *L'Ibere ſe voyoit pag* 319. L'Ibere & le Tage ſont des Fleuues d'Eſpagne ; & le Tage eſt particulierement renommé par le grauier d'or que les Poëtes luy attribuent.

* *Les Colonnes d'Hercule pag.* 319. Elles ſont ſur le détroit de Gibraltar, où l'on dit qu'Hercule finit ſes voyages.

* *Vn Inſecte volant pag.* 325. Cela eſt ſelon la penſée d'vn Grec, qui compare l'Amour à vne Gueſpe, & d'autres l'ont compaſé à vne Abeille, à cauſe des aiſles, & des fleches qu'on luy donne.

* *Vne Fille ſe ioüe pag.* 319. Cette Fille eſt Omphale, qui s'habilloit de la peau de Lyon, que portoit Hercule.

* *Captif de ſa captiue pag.* 319. Cette captiue eſt Briſeis priſonniere & maiſtreſſe d'Achille.

* *Patrocle les apprend pag.* 319. Patrocle amy d'Achille.

* *Dalile d'vne main pag.* 330. Dalile eſt cette Philiſtine, qui fut cauſe de la perte de Samſon.

* *Auec vn grand Lyon pag* 330. Dauid encor enfant vainquit vn Lyon & vn Ours, & l'Amour dans Lucien, met les Lyons & les Tigres ſous le le joug.

* *De cailloux & de frondes pag* 330. Les Amours ſont icy armés de frondes, à cauſe que la fronde a eſté la premiere arme de Dauid, lequel à cauſe de cela, eſt appellé icy Frondeur Conquerant.

* *Deteſtant Deianire pag.* 331. Deianire fut femme d'Hercule, qui mourut empoiſonné d'vne chemiſe peſtilente, qu'elle luy auoit donnée par jalouſie.

* *Ses cheueux ſifflans pag* 331. La Ialouſie a icy des Serpents au lieu de cheueux comme les autres Furies.

* *Et Polixene meſme pag.* 331. Polixene fut Fille de Priam, laquelle eſtant promiſe à Achille, il fut tué au Sacrifice, qui ſe faiſoit pour la ceremonie de ſes Nopces.

* *Le ſang de ſes yeux morts pag.* 331. Samſon fut aueuglé par les Philiſtins, & condamné à tourner vn moulin.

* *Rhodope ſa Sœur pag.* 349. Rhodope a eſté vne Egyptienne, celebre par ſa beauté, ſes richeſſes, & ſes deſbauches.

Digitized by Google

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE DOVZIESME.

D'Avtre-part cependant, dez que l'Aube éueillée,
De nouuelles couleurs eut la terre émaillée;
Et si toſt qu'au Deſert, d'Alegonde habité,
Les Chantres emplumez leur Hymne eurent chanté;
Bourbon étincelant de la fatale Armure,
Et conduit d'vn celeſte & fauorable augure,
Sur la foy d'Alegonde, & ſur le ſort d'Aymon,
Auoit pris le chemin qui menoit au Dragon.
L'éclat de ſon armet, celuy de ſa cuiraſſe,
Annonçoient ſa venuë, exprimoient ſon audace;
Et le cercle aceré qui du bras luy pandoit,
Les feux du jour naiſſant, de ſes feux ſecondoit.

Le Soleil en rougit, & ſembla s'en confondre;
A ſa confuſion l'eſcu ſembla répondre:
Et dans l'air, à l'enuy, cent traits furent pouſſez,
Soit refleſchis de l'vn, ſoit de l'autre élancez.
Comme il eſt dans le Bois, vne effroyable Scene,
Eſtale à ſes regars vne montre inhumaine.
Il voit des oſſements de fiel encore teints,
Des pieds ſanglans, meſlez à de ſanglantes mains,
Des inteſtins pourris, des coſtes qui pourriſſent,
Des cranes sãs cheueux, & ſans peau qui blãchiſſent.
Le Bois ſombre & plaintif luy paroiſt en fremir,
La feüille en murmurer, la verdure en bleſmir:
Et les ſouſpirs des vents, qui ſous les arbres gliſſent,
Sõt pris pour les ſoûpirs des Ombres qui gemiſſent.
A tant d'affreux obiets, l'aſſiette de ſon cœur,
Immobile au danger, inflexible à la peur,
Eſt pareille au rocher, qu'vn amas de nuages,
Menace vainement de cent creuſes images.
Il s'auance; & deſ-ja de plus pres meſurant,
La grandeur du peril, d'vn cœur encor plus grand.
Toy, dit-il, du regard conduiſant ſa priere,
Qui deffis autrefois d'vne arme de lumiere,
Ce Serpent * reuolté, le Pere des Serpents,
Qui de leurs vaſtes plis ſur les Aſtres rempans,
D'vn venin ſale & noir leurs rayons infecterent,
Et de leurs ſifflemens les Cieux déconcerterent.
Toy qui tiens dans la nuit, & ſous terre enchaiſné,
Ce monſtrueux Dragon de cornes couronné,
Qui du fiel de ſa rage, & du feu de l'Abiſme,
Nourrit la Mort, qu'il garde au chaſtimẽt du crime;
Seigneur, ſouſtien ta gloire, & benis mon deſſein;
Fais luire la Vertu de ton nom ſous ma main:
Ie feray ſous ta Croix, de l'effroyable Beſte,
En trophée attacher l'épouuentable teſte.
Sa priere acheuée, il éleua la voix;
Et fit de trois longs cris retentir tout le Bois.

Les Echos d'alentour ce deffy repeterent,
Et jusques dans son fort, au Dragon le porterent.
L'ombrage s'en émût, la feüille en frissonna,
Et des troncs les plus vieux l'écorce en resonna.
Vn Inconnu, couuert d'vne armure luisante,
Tout à coup dans ce bruit à ses yeux se presente.
Son air illustre & grand meslé de majesté,
Donnoit force à sa grace, & grace à sa fierté.
Et ce qui paroissoit de vif en son visage,
Sembloit estre allumé du feu de son courage.
Il s'auance, & Bourbon contre luy s'auançant,
Terrible de la mine, & du fer menaçant:
Qui que tu sois, dit-il, Auant-coureur ou Garde,
Du Serpent ennemy qui nostre Camp retarde;
Si tu viens auant luy mes forces mesurer,
Tu te peux sans remise, au combat preparer.
Au moins aprendras-tu, si le fer que ie porte,
Pour le Monstre sera d'vne trempe assez forte.
Suspen cette valeur, luy répond l'Inconnu,
Et sçache qui ie suis, & d'où ie suis venu,
Ce fut moy, qui jadis vengeur du premier crime,
Le Dragon * Deserteur abatis dans l'Abisme.
Ce fut moy, qui liay ce * Dragon rougissant,
Qui de sept fronts cornus, sept couronnes haussant,
Du torrent que vomit sa gorge venimeuse
Attenta de noyer la Femme lumineuse.
Encore fut-ce moy, qui deffis autrefois,
Ce * Dragon adoré des Peuples & des Roys,
Qui de l'or imposteur de sa fausse couronne,
Enchantoit l'Assyrie, & charmoit Babilonne.
Et maintenant ie viens à ton ayde enuoyé,
Par vn ordre, à la foy de Louys octroyé;
Pour conduire tes mains, & te prester des armes,
Dõr malgré les Demõs, & malgré tous leurs charmes,
Le grand Serpent deffait, à tes pieds tombera;
Et la frayeur du Camp par sa mort finira.

Là dessus il luy donne auec sa jaueline,
Vne boule de poix, de gluë, & de raisine;
L'instruit de leur vsage, & luy monstre l'employ,
De la valeur sousmise à l'esprit de la Foy.
A peine eut-il parlé, que des souches branslantes,
Des rameaux abatus, & des pierres roulantes,
Tout à coup par le Bois, il s'éleue vn grand bruit,
Que l'horreur accompagne, & l'épouuente suit.
Vn sifflement s'y joint, dont le taillis resonne,
Et le vent qui s'enfuit, long temps apres bourdõne:
Et le trouble qui croist, l'effroy qui se répand,
Annoncent à Bourbon l'approche du Serpent.
Il le voit arriuer, terrible de la creste,
Qui de plis heriſſez luy couronne la teste:
Et plus terrible encor, des éclairs rougissans,
Que roulent de ſes yeux les globes menaçans.
Des Cedres ébranlez, & ployans sous sa force,
Il fait tomber les bras, il emporte l'écorce:
Et de sa queuë égale aux masts des grãds Vaisseaux,
Il abat les Palmiers comme les arbrisseaux.
Archambaut intrepide, & pareil à la roche,
Qui mépriſe des flots la menace & l'approche;
Marche droit au Dragon, qui desia se dressant,
Et de son corps enflé l'écaille heriſſant,
Tout preſt à s'élancer, vomissoit la fumée,
De la fureur desia dans son cœur allumée.
De la main du Heros le fer vole & fend l'air,
Menaçant d'vn terrible & foudroyant éclair:
Le coup suit la menace, & la beste est bleſſée:
Du poids du jauelot son eschine est cassée:
Et la pointe du fer, le corps luy trauersant,
Et jusques au terrain d'vn meſme effort passant,
S'enfonce dans le pied d'vn Pin qui s'en étonne,
Et d'vn long tremblemẽt jusqu'au faiſte enfriſſonne.
Le Monstre fit vn cry, que l'air au loin porta;
Et que le Bois en trouble aux vallons repeta:

Les oyſeaux effrayez ſur la plaine en tomberent;
Et de peur, dans le Nil les poiſſons ſe cacherent.
Le Dragon ſe replie, & ſe tourne en hurlant,
Autour du jauelot, autour du Pin roulant.
Mais il ne peut tirer, quelque effort qu'il eſſaye,
Ny la pointe du Pin, ny le bois de ſa playe.
A la fin le rompant de force & de fureur,
Et de ſes hurlemens renouuellant l'horreur;
Il traiſne vers Bourbon ſon eſchine caſſée,
Et d'vn éclat de l'arme encore trauerſée.
Ainſi la vaſte Nef, à peine ſe mouuant,
Apres ſon gouuernail rompu d'vn coup de vent;
Panche ſon flanc briſé, vers l'écumeuſe plaine,
Où la porte le faix du maſt & de l'antene.
Les flots qui ſous la proüe auparauant rouloient,
Ceux qui des deux coſtez de la pouppe couloient,
Contre elle ſouſleuez, s'oppoſent à ſa courſe,
Qui ne tient plus de route, & ne cõnoiſt plus l'Ourſe:
Et de ſon Pauillon l'orgueil humilié,
Le Drapeau de ſa Hune, ou baiſſant, ou plié,
Semblent à la Vertu qui gouuerne l'orage,
Souſmettre leur fortune, & rendre leur hommage.
D'vn pareil mouuement le Monſtre s'auançoit,
Et de ſa langue en feu la pointe brandiſſoit,
Ouurant juſques au fond, la cauerne liuide,
De ſa gorge, de fiel, & de venin humide.
Bourbon de l'Ange inſtruit, de pied ferme l'attend,
Et la gluante boule en ſa gueule jettant;
Des venimeux raſoirs qui ſeruent à ſa rage,
Sans peine & ſans peril, luy fait perdre l'vſage.
Le Monſtre en vain s'agite, il ſe debat en vain,
Sa force eſt inutile à ſecoüer ce frein:
Plus il s'échauffe, & plus la poix qui ſe fait molle,
Embaraſſe ſes dents, & ſes machoires colle.
Le feu, que la fureur dans ſes yeux fait rouler,
Semble deuoir le Bois, & la terre bruſler:

Et la vapeur qu'épand ſa narine ronflante,
Pareille à la vapeur d'vne fournaiſe ardente,
D'vn peſtilent nuage enuelopant le jour,
Noircit juſques au pied les arbres d'alentour.
Tandis qu'aueque rage il tourne, & ſe tourmente,
Empetré de ce frein de matiere gluante;
Le Heros prend le temps, & l'atteint d'vn reuers,
Où la creſte & le col ioints de cercles diuers,
Faiſoient vn arc pareil, à ceux que fait la pluye,
Quand le Soleil couchant de ſes rayons l'eſſuye.
Au tranchant de l'acier l'écaille reſiſtant,
Fait jaillir à lentour vn feu pirouetant:
Et le bruit qu'elle fait, eſt comme d'vne enclume,
Quand ſous le fer qui bat, le fer battu s'allume.
A ce coup, le Serpent deuenu furieux,
Se dreſſe, & pour ſes dents, fait répondre ſes yeux.
Bourbon qui craint ſes plis, paſſe aueque ſoupleſſe,
Et joignant au paſſer, la force auec l'adreſſe,
Luy porte ſous la gorge, où le cuir jaune & vert,
D'écailles deſarmé ſe monſtroit découuert.
Le fer entre, & le ſang en ſort auec la vie,
D'vne noire vapeur, d'vn venin noir ſuiuie.
Où monta la vapeur, le Soleil ſe voila;
Et de crainte, ou d'horreur ſes rayons r'appella.
Où coula le venin, les herbes ſe fleſtrirent,
La verdure mourut, & les arbres languirent.
Et le Monſtre tombant, des grottes d'alentour,
Et des troncs, habitans de ce touffu ſejour,
Mille confuſes voix tout à coup s'éleuerent,
Qui d'vn concert d'effroy, tout le Bois étonnerent.
De la ſombre vapeur que le Serpent vomit,
Sur ſa teſte, dans l'air, vn Phantôme ſe fit,
Qui ſembla du regard, en s'eleuant de terre,
Menacer le Vainqueur, d'vne nouuelle guerre.
A tout euenement Archambaut preparé,
Demeure d'vn pied ferme, & d'vn front aſſeuré:

Et

Et preſente le fer, qui degoutte & qui fume,
Du ſang noir de la Beſte, & de ſa noire écume.
Et quoy, dit le Phantoſme, encore apres la mort,
Du Dragon qui me fut aſſigné par le Sort,
Qui me ſeruit de Temple, & qui fut mon image,
En qui les Nations m'ont rendu leur hommage;
Tu m'attaques moy meſme? & ta temerité,
Te porte à violer auec impieté,
Le Dieu des Pharaons, le Dieu * des Ptolomées,
A qui ſur cent Autels, cent lampes allumées,
Cent caſſolettes d'or, cent moutons expirans,
Cent taureaux couronnés ſous le couteau mourans,
Des Peuples & des Roys le culte preſenterent,
Et la gloire pour prix de leur culte emporterent?
L'Egypte fut heureuſe, & ſes Roys furent grands,
Tant que de leurs Deſtins mes ſoins furent garans.
Depuis qu'ils ont quitté mes Autels & mon culte,
Ils n'ont ſouffert qu'orage, ils n'ont veu que tumulte:
Et ſi i'ay ſçeu punir des Pays apoſtats,
Si des Roys Deſerteurs i'ay détruit les Eſtats;
Ie ſçauray faire vn iour, valoir auec vſure,
Sur ta Race & ſur toy, le fruit de cette iniure.
Le Phantoſme à ces mots en l'air s'euanoüit,
Et laiſſe vn feu ſouffré qui Bourbon ébloüit.
L'Archange de nouueau, deuant luy ſe preſente,
Et du grand iour que fait ſa teſte rayonnante,
Dans l'air puant & noir, de la mort du Serpent,
La clarté, la douceur, & le calme répand. [Race,
Ne crains point, luy dit-il, pour toy, ny pour ta
Du Phantoſme impoſteur l'inſolente menace.
Sous le vain nom * d'Iſis, il ſouſmit autrefois,
Ce Royaume infidele à ſes profanes loix:
Et faux Dieu, vray Tyran, & Furie enragée,
A ſon culte brutal tint l'Egypte engagée.
Le Temple fut ſuperbe, & pompeux les Autels,
Qui luy furent dreſſez des aueugles Mortels:

Et ce Bois eſt encor fameux par les reliques,
De tant d'impietez jadis ſi magnifiques.
Son regne fut cruel, autant que glorieux,
Et dura iuſqu'au iour, que l'Enfant Roy des Cieux,
En Egypte arriuant, les Temples s'ébranlerent.
Et ſur les Dieux caſſez les Autels s'éboulerent,
On vit celuy d'Iſis de ce foudre abattu,
Et ſon Demon frappé de la meſme vertu,
Du Demon * Caldean renouuellant l'exemple,
Choiſit vn vieux Dragon pour Idole & pour Temple.
Ainſi donc ſon Idole, & ſon Temple mouuant,
Du ſang & de la mort des Nations viuant,
Artiſan de carnage, inſtigateur de crimes,
Et luy meſme chaſſeur de ſes propres victimes,
Il a fait le degaſt, par tout où l'a porté,
L'inſtinct de ſa fureur & de ſa cruauté.
Son culte fut long temps vn public homicide:
Sa grotte, de ſang frays touſiours eſtoit humide:
Et les corps auec pompe à ſa rage expoſez,
Au ſon du Siſtre eſtoient ſous ſes dents écraſez.
Le temps ayant changé, les couſtumes changerent;
De ce Dieu deuorant les Peuples ſe laſſerent;
Et ſes courſes depuis, d'vn ſanglant reuenu,
L'ont iuſqu'à maintenant touſiours entretenu.
Le Ciel, à ta valeur en gardoit la victoire,
Pour l'honneur de ta Race, & pour ta propre gloire.
Et tant que la Vertu conduira tes Neueux,
La Richeſſe & l'Honneur marcheront auec eux:
Et ſous moy, la Fortune à leur ſolde engagée,
La Victoire apres moy, ſous leurs drapeaux rangée,
Par tout où le deuoir portera leur valeur,
Feront voler la Gloire & marcher le Bon-heur.
Se perdant à ces mots, dans vne claire nuë,
Il reprit vne route aux Humains inconnuë.
Par tout où l'air battu du ſon aiſle, éclatta,
Vn long ſentier de feu ſur ſes traces reſta:

Le jour en fut plus net, les vents s'en adoucirent,
Et dans l'air épuré les nuages rougirent.
Bourbon le ſuit, autant que le peuuent ſes yeux,
Par le brillant ſillon qu'il laiſſe allant aux Cieux,
Et les genoux flechis, rend graces auec larmes,
De la grande victoire octroyée à ſes armes.
A ſon retour au Camp, la Gloire qui le ſuit,
En répand auſſi toſt l'allegreſſe & le bruit.
On court vers le Serpent; & ſa teſte apportée,
Sous vne grande Croix en parade eſt plantée.
Le vulgaire timide, auec étonnement,
Voit du cuir écaillé l'effroyable ornement:
L'vn admire des yeux les boules iauniſſantes,
D'vne lueur terrible encore menaçantes:
Vn autre, auec effroy, voit des enormes dents,
Les raſoirs acerez de venin degouttans:
D'autres plus aſſeurez de la langue liuide,
Meſurent le long trait de fiel encor humide:
Et d'autres plus craintifs, ſe figurent d'en voir,
L'Ombre qui leur paroiſt ſiffler & ſe mouuoir.
Les arbres cependant ſous la hache gemiſſent:
De leurs gemiſſemens les plaines retentiſſent:
Mais ils ont beau gemir, & beau ployer les bras
Le fer aueugle & ſourd, ne leur pardonne pas.
La Palme que l'orage a cent fois eſpargnée,
Plaint ſon indigne ſort, tombant ſous la coignée:
Le Cedre & le Ciprez, en hauteur concurrens,
L'vn ſur l'autre couchez, perdent leurs differens:
Et les Pins ſourcilleux, dont les teſtes altieres,
Au leuer du Soleil ſe trouuoient les premieres,
Par le fer abatus, ſemblent en deſcendant,
Attirer apres eux le tonnerre & le vent
Là, du Temple d'Iſis ſe trouuent les reliques,
Des Voutes en blocaille, en plaſtras des Portiques,
Des Domes demolis, des Autels renuerſez,
Des Friſes en morceaux, des Chapiteaux caſſez,

D'vn ſomptueux orgueil les ſuperbes maſures,
Et d'vn Dieu monſtrueux les enormes figures.
Sous ce fameux debris, encore ſpacieux,
Encore au ſouuenir, auſſi vaſte qu'aux yeux;
On ouurit vne caue au Soleil inconnuë,
Où prez de deux mille ans la Nuit s'eſtoit tenuë.
Là des Morts, autrefois au Serpent immolez,
Les oſſemens reſtoient en deſordre & meſlez:
Et leurs Ombres ſembloiẽt, de leurs voiles funebres,
De cette affreuſe Nuit redoubler les tenebres.
Auſſi l'air s'en troubla, le jour s'en obſcurcit,
Ou de crainte, ou d'horreur, le Soleil s'en noircit;
Et les bois, les oyſeaux, les hommes expirerent,
A qui les mauuais vents cette peſte porterent.
Les arbres abatus, l'vn à l'autre enchaiſnez,
Sur d'autres bois roulás vers le Camp ſont traiſnez.
La terre au loin gemit de leur maſſe preſſée:
Leur route, à grands ſillons, ſur ſon ſein eſt tracée:
Tout ſe meut à l'entour, & ſe meut reglément:
Couruaux donne l'eſprit & l'ordre au mouuement:
Et le Prince preſent, du geſte & du viſage,
Donne force aux Ouuriers & chaleur à l'ouurage.
Ainſi, quand au retour de la belle Saiſon,
L'Hyuer s'eſt retiré dans ſa triſte maiſon;
On voit à gros eſſains les Abeilles dorées,
Deuant leur Camp d'oziers, & leurs tentes cirées,
Preparer la matiere, & deſſiner les plans,
De leurs trauaux futurs & de leurs logemens.
Le riuage murmure, & les ruches reſonnent, [nent:
Au tumulte, au concours, des troupes qui bourdon-
L'vne garde au dehors, au dedans l'autre agit;
La Nature eſt leur art, & l'inſtinct les regit:
Le Roy preſide à tout; & le ſon de ſon aiſle,
La force, l'induſtrie, & le ſoin renouuelle.
Deſia ſix fois le Ciel, de cent Luſtres orné,
S'eſtoit ouuert au jour, par l'Aube ramené,

Et deſ-ja ſur le Nil, vne Tour exhauſſée,
Se voyoit en eſtat de flanquer la Chauſſée.
Les Trauailleurs munis contre le jet des traits,
D'vn rang de Gabions enchaiſnez prez à prez,
Pouuoient planter les pieux, étendre les faſcines,
Et conduire à couuert l'ouurage & les machines.
Mais au ſeptieſme, jour à peine le Soleil,
Sous la terre eut chaſſé la Nuit & le Sommeil;
Que le Camp Sarraſin couurit l'autre riuage,
De cheuaux, d'Elephans, d'hommes & de bagage.
Par tout où le François peut étendre les yeux,
Il ne ſe voit qu'vn feu terrible & ſpecieux,
De l'or guerrier qui brille, & brillant épouuante;
De la pourpre deſ-ja de ſoy-meſme ſanglante;
Des Bannieres, qui font des nuages roulans;
Et des Dragons, en l'air, apres elles volans.
L'aïr au loin rétentit du ſon des Attabales,
Qui d'vn bizarre accord répondent aux Timbales:
Et de toute l'Egypte ajouſtée au Leuant,
A ces concerts d'airain, ſous le fer ſe mouuant,
Le tumulte barbare, & le vaſte equipage,
Embaraſſent la plaine & chargent le riuage.
Du coſté des François, ſans crainte émerueillez,
La Vertu, l'Ordre & l'Art à ces bruits réueillez,
Au trouble, cõme aux cris des Sarrazins répondent,
Et leurs accords affreux, d'autres accords ſecõdent.
Le Fleuue entre ſes bords en ſemble tremouſſer,
Et les bords ſous le poids des troupes s'affaiſſer.
Louys reuoit les Corps, les ordonne & les range:
Anime l'vn d'eſpoir, & l'autre de loüange:
Les Archers les premiers de longs carquois chargez,
Autour des Gabions & des trauaux rangez,
L'arbaleſte à la main, & l'œil ſur l'arbaleſte,
Preparent de leurs traits la volante tempeſte.
Les Barbares auſſi de leur part s'auançans,
Frondeurs & Gents de trait, du geſte menaçans,

Contre les trauailleurs appreſtent vn nuage,
Qui les doit accueillir d'vn redoutable orage.
Au ſignal de laſcher, deux tourbillons ferrez,
De l'vn à l'autre bord, tout d'vn temps ſont tirez:
L'vn éclate en partant, en volant l'autre gronde:
Le bruit de l'arc répond à celuy de la fronde:
Le trait hurte le trait, qu'il rencontre dans l'air;
De leurs pointes le feu jaillit auec éclair:
Et des cailloux lancez, les fleches rechaſſées,
Vont mourir prez de l'arc, qui les auoit pouſſées.
Tout le Fleuue s'en couure: & le fer, qui deuant,
De ſon vol égaloit la viſteſſe du vent,
Entrainé de la vague, & nageant de ſes aiſles,
Va porter du combat à la Mer les nouuelles.
Les boutons du criſtal dans la nuë épaiſſi,
Et d'vn froid penetrant par la Biſe durci,
Font vn moindre degaſt le long du labourage,
Où les pouſſe l'Eſprit qui regne ſur l'orage;
Que la graiſle des traits volans à toutbillons,
N'en fait ſur les Trauaux, & dans les Bataillons.
De la Tour deſ-ja haute, & deſ-ja menaçante,
L'arc d'yuoire à la main, Belinde & Liſamante,
A l'homicide fer qui de leurs doits partoit,
Et conduit de leurs yeux, la mort au loin portoit,
Dans l'eſpace où le bois pouuoit ſuiure ſes aiſles,
Auec choix deſtinoient les armes les plus belles.
Erimaſan, d'vn trait par Belinde pouſſé,
Comme il rangeoit ſa troupe, à la gorge bleſſé,
Ne fut point garanty, par l'écharpe vantée,
Qu'Olzande auoit tiſſuë, & Mizel enchantée.
Encor auec reſpect, mourant il la baiſa;
Sur ſon mauuais Deſtin ſa mort il excuſa:
Et les boüillons de ſang qui ſur elle jaillirent,
De ſes feux d'or moulu les flames éteignirent.
L'infortuné Merin, ſon Frere & ſon Riual,
D'vne fleſche pareille abatu de cheual,

Expirant, se tourna, comme luy, vers Olzande,
De son Esprit luy fit vne derniere offrande ;
La Mort qui la receut, se mocqua de ses vœux,
Et pour les accorder les épousa tous deux.
A la teste des Turcs, le hautain Muleasle,
De l'armure brauoit, non moins que de l'audace,
Et l'éclat de l'acier dont il étinceloit,
De tous les traits, sur luy, les pointes appelloit.
Lisamante à son arc en promet la victoire ;
Le trait quitte en siffiant & la corde & l'yuoire;
Mais le fier Muleasse à Louys reserué,
De la mort qui venoit est à ce coup sauué.
Le fer glisse auec bruit sur la vaste rondache,
Qui d'vn brillant acier iusqu'aux genoux le cache ;
Et portant sa fortune & son vol plus auant,
Frappe Olgut, au conduit de la voix & du vent ;
Olgut son braue Fils, qui sur de faux augures,
Se feignant vn long cours d'illustres auentures,
Desja passant la Mer, trauersant l'Apennin,
Coupant les bras du Rhosne, & les cornes du Rhin,
Sousmettoit au Croissant, d'vne folle esperance,
Les Aigles de l'Empire, & les Lys de la France.
Le ieune malheureux est à peine frappé,
Qu'vn second iauelot du mesme arc échappé,
Atteint son Frere Achmet, au dessous de l'aisselle,
Et luy met dans le corps le bois iusques à l'aisle.
Orgules qui restoit au Pere infortuné,
Des malheureux Cadets, le malheureux Aisné;
Comme il tendoit les bras au secours de ses Freres,
De deux traits est frappé, par les belles Archeres.
Muleasse à ces coups, iusques au cœur percé,
Et sans verser de sang, de tous ces traits blessé,
Deteste son Destin, se deteste soy mesme,
Vomit de desespoir l'écume & le blaspheme:
Et semble en querellant & le Ciel & le Sort,
Vouloir auoir de force ou ses Fils, ou la Mort.

Du Corps des* Muſulmans, qui ſuiuent ſa Bannie-
Vn nuage aceré vole ſur la riuiere: [re,
Et d'vne ombre terrible, à l'air oſtant le jour,
Couure les Gabions, les Trauaux, & la Tour.
Le ſang, les corps, le bois, les armes ſe confondent:
Aux traits des Sarraſins ceux des Croiſez répondent:
Et les morts, les mourans, les bleſſans les bleſſez,
L'ouurage interrompu, les ouuriers renuerſez,
Font vn meſlange affreux de carnage & de trouble,
Où le deſordre croiſt, & la frayeur redouble.
L'orage le plus fort venoit des Elephans,
Pareils à des Chaſteaux équipez & mouuans,
Qui chargez de Donions rangez en batterie,
D'où le fer & le feu rouloient auec furie,
Iuſqu'aux huttes portoient, & iuſqu'aux Pauillons,
Les fleches à torrens, les traits à tourbillons.
De ces bords ſi vantez, où le ſuperbe Euphrate,
De criſtal & d'azur, dans ſon grand Lit éclate.
Azaferne à Memfis depuis vn mois venu,
De Victoire & d'Hymen Pretendant reconnu,
Montoit vn Elephant, dont le riche equipage,
Expliquant ſon amour, exprimoit ſon courage.
Sa blancheur égaloit la plus fraiſche toiſon,
Dont l'Apennin ſe couure en la froide ſaiſon:
Les chanfrains eſtoient d'or; & les bardes dorées,
De flambeaux, de carquois, de traits eſtoiẽt parées:
Et le nom de Zahide en chiffres abbregé,
Sur la houſſure, au nom d'Azaferne engagé,
En figure deſ-ja, par vne vaine auance,
Preſageoit de leurs cœurs la royale alliance.
Sur l'enorme Animal, vne Tour ſe mouuoit,
Où de Zahide, en boſſe, vn portrait s'éleuoit;
Vn Amour au deſſus luy faiſoit vne Ombelle,
L'armant de ſon carquois, le couurant de ſon aiſle.
Le Prince, de ſes fers moins lié que paré,
De la fiere Princeſſe Eſclaue declaré,

Se fait voir ſur la Tour, dont la haute charpante,
Diuerſe de couleurs, de dorures brillante,
Semble aux traits decochez, dont elle bat le bord,
Vn Magazin d'orage, vn Arcenal de Mort.
Le feu ſe meſle au fer, la pierre au feu ſe meſle,
De ce meſlange affreux plus affreuſe eſt la greſle:
Les rochers flamboyans, & les arbres ferrez,
Apres les dars communs, à leur tour ſont tirez:
Aux arcs, aux iauelots, ſuccedent les machines,
La Mort ne perce plus, elle fait des ruïnes:
De ſon Frere mourant, le Frere eſt écraſé:
Du ſang de ſon Fils mort, le Pere eſt arroſé:
Les entrailles, en l'air, au cerueau ſont meſlées,
Où les pieds ſont froiſſez, les teſtes ſont bruſlées.
Et le bronze, le fer, l'acier, d'vn meſme effort,
Briſez auec les corps, auec eux ont leur mort.
Louys malgré le poids de ce fatal orage,
Sauteroit dans le Nil, le paſſeroit à nage,
Seroit des Elemens & des Hommes vainqueur,
Si ſon Camp, ſi ſon corps, pouuoiẽt ſuiure ſon cœur.
Au moins, il met par tout l'ordre & la diſcipline:
Il eſt de tous les traits la commune machine:
Rien ne part, rien ne vole, ou de fer, ou de bois,
Qui ne prenne la force & l'eſprit de ſa voix.
D'vn arc qui fut jadis ſur les monts Pirenées,
Vn grand arbre, aguerry des Vents & des Années,
Matignon, qui par tout ſuiuoit le Roy de prez,
Faiſoit autant de morts, qu'il décochoit de traits.
Louys prend de ſa main, cette arme redoutable,
Et pour la ſignaler, par vn coup memorable,
Dans la troupe des traits, fils aiſlez du Carquois,
Qui ſemblent tremouſſer en s'offrant à ſes doits;
Il choiſit le plus fort de la pointe & de l'aiſle,
Le plus propre à porter vne atteinte mortelle;
Il le met ſur la corde, & les yeux éleuant;
Toy, dit-il, qui conduis ſur les plumes du Vent,

Par vne route aux yeux des Humains inconnuë,
Tes traits de feu, ſonnans dans le ſein de la nuë;
Qui mets en batterie, & ranges dans les airs,
Les orages porteurs de foudres & d'éclairs;
Donne force à cét arc, Eſprit Moteur du Monde,
Comme tu fis jadis à la fatale fronde,
Dont le Berger enfant, de ſa foy ſeule armé,
Abatit en ton nom, le Coloſſe animé;
Mon cœur, mes yeux, mes mains, ne viſent qu'à ta [gloire,
Et mon eſpoir n'attend que de toy la victoire.
Il finit, & le trait s'enuolant de ſes doits,
Fait murmurer la corde, & tremouſſer le bois;
Et l'Eſprit directeur, qui d'enhaut le gouuerne,
L'adreſſe à l'Elephant monté par Azaferne.
Ainſi, brillant d'ardeur, de menace grondant,
A ſa legereté ſa force répondant,
Pareil au trait de feu lancé dans la tempeſte,
Il entre par vn œil dans l'effroyable teſte.
Le fer juſqu'au cerueau paſſe aueque le bois,
Le ſang jaillit au loin, au loin s'entend la voix:
La Beſte auparauant ſi douce, & ſi traitable,
Par ſa propre frayeur deuenuë effroyable,
Ne connoiſt plus de loy, ne ſuit que ſa fureur,
Et par tout met le trouble aueque la terreur.
La vaſte & riche Tour, de ſon dos abatuë,
Accable de ſon poids ſes Gardes & les tuë.
L'orguilleux Azaferne auec eux renuerſé,
D'vn éclat de ſa pique à la Gorge eſt bleſſé.
En vain il tend les bras au portrait de Zahide,
Bien loin d'eſtre propice, il deuient homicide:
Dans le commun debris, tombant de ſa hauteur,
Il écraſe la teſte à ſon adorateur:
Et de l'Amour encor l'Image auſſi cruelle,
Luy tombant ſur le flanc le perce de ſon aiſle.
L'effroy, le ſang, les cris de l'Animal bleſſé,
L'objet affreux du trait dans ſa teſte laiſſé,

Le fracas de la Tour abatuë & traiſnante,
Dans l'enorme troupeau répandent l'épouuante.
Ces Monts effarouchez, ces Coloſſes bruyans,
Dans ce trouble ſoudain par la plaine fuyans,
Roulent ſans écouter ny chaſtiment, ny bride,
Où la fougue les porte, où la fureur les guide.
Icy leurs Gouuerneurs de leurs dents ſont percez;
Là de leurs lõgues mains leurs Maiſtres ſont froiſſez:
Ils entrent dans les Corps, il rompent rangs & files,
Ils renuerſent les forts aueque les agiles.
Et ſous leurs vaſtes pieds, les ventres écraſez,
Les inteſtins ſanglans, les oſſemens briſez;
Autour d'eux la frayeur, la fuite, & le carnage,
D'vn horrible combat ſans combat ont l'image.
Aînſi Louys, de loin les Barbares pouſſa,
La Victoire, pour luy, le combat deuança;
Et contre tous ces Corps de troupes Saraſines,
Vne fleſche en ſa main fit plus que cent machines.
Cependant le Soleil à ſon giſte ſe rend:
Le jour meurt, & le bruit auec le jour mourant,
Pour en porter le deüil, les tenebres deſcendent,
Et d'vne Armée à l'autre en ſilence s'étendent.
Le Sommeil qui les ſuit aueque le repos,
Oſte l'haleine aux Vents & le murmure aux flots;
Les Cedres endormis ſous luy baiſſent la teſte,
Les Palmiers ſont courbez du pied iuſques au faiſte;
Et les Camps ennemis encore en mouuement,
Reçoiuent de leurs Chefs l'ordre & le reglement.
Louys malgré la nuit, brille ſur le riuage,
Des feux de ſon harnoys, de ceux de ſon courage:
Son exemple qui porte au trauail les Soldats,
Eſt lumiere à leurs yeux, eſt vigueur à leurs bras:
Et d'vn effort ſans peine, à ſa ſeule preſence,
La matiere obeit, & l'ouurage s'auance.
Deſ-ja le char de Iait, qui ſans faire de bruit,
Par les Ombres traiſné porte la noire Nuit,

Egalement distant de l'Inde & de l'Ibere,
En deux iustes moitiez partageoit l'Hemisphere;
Quand vn Corps à cheual, pour la garde auancé,
Assailly brusquement, & brusquement pousſé,
Reporte dans le Camp l'alarme & l'épouuante,
Que la surprise accroist, & que la nuit augmente.
La Princesse Zahide estoit dans ce Party,
De l'élite des Chefs & des Corps afforty.
En quelque part qu'elle aille, Almasonte sanglante,
S'offre à son souuenir, à son cœur se presente.
Son Ombre luy paroist à lentour voltiger,
Et luy tendre le fer afin de la venger.
Sous cét auspice affreux, sous cette triste Guide,
Elle suit les fuyars, les pousse à toute bride:
Taille en pieces deux gros à la haste accourans,
Passe au trauers des morts, au trauers des mourans:
Forcadin qui luy sert d'Assistant & d'escorte,
Le tumulte auec elle, & le rauage porte.
Les concers enroüez des diuers instrumens,
Répondent aux longs cris, aux longs hannissemens:
La Nuit les agrandit, & l'Echo les redouble;
Autant que la peur gagne, autant gagne le trouble:
Et l'effroy qui croit tout, se feint autant de Corps,
Qu'il s'entend de tambours, qu'il retentit de cors.
Polisy qui naquit vers les bords où la Seine,
Desja fiere & superbe auec bruit se promene;
A la teste du Camp, des premiers auancé,
De la main de Zahide à la gorge est blessé:
L'infortuné, jadis, fut sur vn faux ombrage,
Remis à la mercy d'vne Louue sauuage:
Aueque ses petits la Beste l'allaita;
Son Pere mieux instruit, son abus retracta:
Ondeberge sa Mere à tort empriſonnée,
Au concert des Clairons fut chez luy remenée:
Et son Fils, de la mort dans les langes sauué,
Sous la cuiraſſe icy n'en est pas preſerué.

A Polisy mourant, Longueual elle ajouste,
En vain braue au Tournois, en vain ferme à la Iouste :
Les prix six fois gagnez, ne purent empescher,
Que Zahide en passant ne le fist trebucher.
Creton pour le vanger desʃ-ja prenant l'épée,
D'vne plus prompte main, la main luy fut coupée.
Le fer sautant, en fit vn bruit meslé d'éclair,
Et de son coup perdu, sembla se plaindre en l'air.
Choiseul venu des bors où la Marne naissante,
Dans son berceau de joncs est encore tremblante,
Soustenu de son Fils, va contre les torrents,
Des poussans des pousſez, des courus des courans :
Il écarte les vns, les autres il arreste ;
A la gresle du fer, il expose sa teste,
Dont le poil venerable, est pareil aux floccons,
Que l'Hyuer fait rouler sur la teste des monts.
Il tourne brusquement & l'épée & la bride,
Et frappe Forcadin, desʃ-ja de sang humide :
De l'audace du coup l'armet étincela ;
Le feu pront & brillant iusqu'à terre en vola ;
Et Forcadin parut sous l'éclair de l'épée,
Comme vn de ces Rochers, à la teste escarpée,
Qui sans mouuoir le pied, sans detourner le front,
Etincelent au feu que les nuages font.
A l'éclair, luy dit-il, qu'a fait ton cimeterre,
Le mien plus aceré, répond de ce tonnerre,
Le Barbare, à ces mots prononcez en grondant,
Et suiuis d'vn regard, par la visiere ardent, [ce,
D'vn coup, qui tout d'vn tẽps éclaire, tonne, & per-
Luy fait perdre l'arson, & sous soy le renuerse.
Le vieillard genereux tombe comme vn vieux Pin,
Qui soustenu long-temps du dos de l'Apennin,
Terrassé par le fer, tombe du haut étage,
Où ses bras tant de fois auoient braué l'orage :
Des arbres d'alentour, de sa chute troublez,
Les vns sont abatus, les autres accablez ;

Et la teſte du Mont, du peril éloignée,
Murmure encor apres des coups de la coignée.
La chute de Choiſeul les plus fiers étonna:
Son Fils, contre ſon deüil, ſon courage obſtina:
Se fiant à l'adreſſe acquiſe à la Barriere,
Il court à Forcadin, le frape à la viſiere:
Le Barbare irrité, d'vn reuers luy répond,
Qui luy fauſſe l'armet, & luy caſſe le front.
Le * Bourrelet brodé de la main d'Adeliſe,
L'enſeigne du cimier, riche de ſa Deuiſe,
Et les chiffres témoins du ſecret des Amans,
Luy ſont contre ce coup de foibles Taliſmans.
Etendu ſur ſon Pere, il baiſa ſa bleſſure;
Il fut ſon Epitaphe, il fut ſa ſepulture:
Epitaphe de ſang, ſepulture d'Amour,
Que la Poſterité puiſſe jetter vn jour,
A pleines mains ſur vous, & ſur voſtre memoire,
La fleur de la loüange, & l'encens de la gloire:
Et qu'vn ſi rare exemple à nos Neueux laiſſé,
Du grand Liure des Temps ne ſoit point effacé.
Louys vient cependant, le Corps qui l'accõpagne,
Fait bruire l'air au loin, fait trembler la campagne,
Le trouble, & la terreur, le rauage & l'effroy,
Sont les Auant-coureurs, & les Suiuans du Roy:
Il eſt le Chef, le cœur, le bras de chaque bande,
Sa conduite combat, ſon exemple commande:
Et malgré le tumulte, & l'horreur de la nuit,
Il met l'ordre par tout où ſon courage luit.
Il abat Sifredon, fameux Caualeriſſe.
En vain fort à la louſte, en vain juſte en la Lice;
Sa juſteſſe à courir, ny ſa force à jouſter,
De la mort à ce coup ne purent l'exempter.
Il luy joint Romeſel, à Romeſel Ortane,
Qui Zelateur cruel de ſon culte prophane,
Par tout faiſoit marcher, quatre chameaux chargez,
D'inſtrumens de terreur pour les Chreſtiens forgez.

Le Barbare Oragan, alloit la teſte armée,
D'vne teſte de Tigre en ſalade formée :
Les dents de l'animal ſur le front s'auançoient ;
Ses ongles menaçans ſous le col luy paſſoient ;
Et ce meſlange affreux, ce compoſé ſauuage,
De pattes & de bras, de muffle & de viſage,
Augmenté de la nuit nourrice de l'erreur,
Des ombres ſecondé compagues de l'horreur,
Sembloit aux effrayez, vn Spectre Capitaine,
Qui de Spectres Soldats auoit couuert la plaine.
Louys d'vn meſme coup, leuant le coutelas,
Couppe au Tigre vn patte, auale à l'homme vn bras.
Il redouble ; & le fer qui fend la double teſte,
Sur la pouſſiere étend le Barbare & la Beſte :
Et leur chute deffait les Phantoſmes armez,
Que la frayeur s'eſtoit de ce Monſtre formez.
Ainſi Louys ardent du feu de ſon courage,
Fait le ſang ruiſſeler, fait fumer le carnage.
Vn rocher detaché qui des Alpes deſcend,
V torrent écumeux de courroux bondiſſant,
Vn tourbillon laſché ſur les gerbes dreſſées,
Vn Fleuue débordé vainqueur de ſes chauſſées,
Auec moins de degaſt, auec moins de terreur,
Rauagent en paſſant l'eſpoir du laboureur.
Archambaut d'autre-part accompagné d'Alfonſe,
Renuerſe rang ſur rang, file apres file enfonce.
Bondicart vainement à la pique exercé,
A la lutte Oſaphat plus vainement dreſſé,
Ormin grand Eſcrimeur, Iſmaël grand Pirate,
Le Chaſſeur Aragut, & l'Archer Omondate,
Abatus à ſes pieds & bleſſez de ſa main,
De leurs enormes corps chargerent le terrain :
Et leurs Eſprits affreux, dãs les Royaumes ſombres,
A la foule arriuans effrayerent les Ombres.
Mais pendant que Bourbon la victoire preſſant,
Va les bandes, les Corps, les Eſcadrons pouſſant ;

Zahide d'autre-part de meurtres degouttante,
Arriue à ſon quartier, donne iuſqu'à ſa Tente.
Les Gardes à lentour ſous les armes rangez,
Forcez par la Guerriere, & par ſes gens chargez,
Tombent, comme l'ont voit, le fruit & le feüillage,
Tomber ſous vn noyer, qui borne vn labourage;
Quand les jeunes bergers, de longs baſtons armez,
A l'enuy l'vn de l'autre, au butin animez,
Se mettent en ſueur, ſe mettent hors d'haleine,
Font bruire l'air de coups, en font gemir la plaine:
En vain pour les fleſchir, l'arbre leur tend les bras,
Ses fruits infortunez en vain tombent à bas;
Il n'eſt droit, ny pitié, qui leur attaque arreſte,
Tant qu'il reſte vne feüille attachée à ſa teſte.
Autour du Pauillon les harnois & les corps,
Et les cheuaux mourans, meſlez aux valets morts,
Font ſous les chariots, & parmy le bagage,
Vn embarras d'effroy, de fureur, de carnage.
Là, de nouueau l'Eſprit d'Almaſonte irrité,
A l'Eſprit de Zahide, en trouble eſt preſenté:
Elle croit voir iaillir, par la meſme ouuerture,
Le feu de ſon courroux, le ſang de ſa bleſſure.
Cét effroyable mixte, à ſes yeux s'enflamant,
Et ſon cœur, par ſes yeux, de fureur allumant;
Elle prend vn flambeau, s'approche de la Tente,
Et ſa voix adreſſant à l'Idole ſanglante;
I t'obeys, dit-elle, & vais où me conduit,
Le feu qui par ta playe, & de ton cœur me luit:
En attendant le ſang, que ton ſang me demande,
A ton feu, de ce feu, ie vais faire vne offrande.
Sous la Tente à ces mots, elle met le flambeau;
Et le feu, ſans reſpect de riche, ny de beau,
Saute à la pourpre, à l'or, à la laine, à la ſoye;
Et s'en fait vne rare, & magnifique proye.
Les Empires du Monde, * en quatre partagez,
Et ſur la riche Tente en figure abbregez,

Fument auec leurs Temps, aueque leurs Hiſtoires,
Bruſlent auec leurs Roys aueque leur Victoire.
Et tout leur feint éclat, en cét embraſement,
Ne luit que pour s'éteindre, & ne luit qu'vn moment.
Celle qui de ſes jours fut * l'Aigle & la Colombe,
Semiramis en or, la premiere y ſuccombe.
Sa beauté, ſes plaiſirs, ſa valeur, ſes combats,
De l'auide Element ne la deffendent pas:
En vain elle eſt charmante, en vain elle eſt armée;
Agreable & terrible, elle n'eſt que fumée.
De l'Empire Perſan, le * Mede Fondateur,
Comme elle enuironné du feu deuorateur,
Bruſle aueque l'Aſie en bataille rangée,
Dans le Camp dont il tient Babilonne aſſiegée:
Et l'Eufrate, qu'il a par canaux diuiſé,
Auec tous ſes canaux eſt luy meſme embraſé.
Prez du Mede, le * Grec qui ſuiuit la Fortune,
Iuſques où le Soleil ſort des bras de Neptune,
Fumant aueque Tyr, auec Suze bruſlé,
A l'Egypte, à la Perſe, aux Indes eſt meſlé.
Le grand * Iules, non moins que le grand Alexandre,
Sous ſes propres Lauriers eſt là reduit en cendre;
Le Tybre, l'Ocean, le Gaulois, le Romain,
Par ſes armes vaincus, le deffendent en vain:
Le Deſtin de l'Empire auec luy s'y conſume;
La Fortune de Rome aueque Rome y fume;
Les Aigles, les Drapeaux, les Dieux en font du bruit;
De leurs feux & des ſiens le Capitole luit:
Et tout ce grand tiſſu d'Annales magnifiques,
D'où prenoit Archambaut des leçons heroïques,
Embraſé de la flame, & du vent agité,
Eſt vn ſignal ardent au François irrité.
Raymond, Charles, Robert, ſuiuis des deux Guerrieres,
Et ſouſtenus des Corps qui ſuiuent les Bannieres,
Pareils au tourbillon ſur la plaine roulant,
Courant à la lueur du Pauillon bruſlant.

Le choc s'en renouuelle, & le meurtre en redouble:
La nuit meſme, dans l'air, s'en échauffe & s'en trou-
Et la vapeur du ſang qui ruiſſelle des corps, [ble:
Les plaintes des mourans, & les Ombres des Morts,
Mille funebres voix, mille images funebres,
Font vn concert d'horreur aueque les tenebres.
Robert, ſous le menton, le fier Alzin bleſſa:
Le bois, apres le fer, les vertebres paſſa:
Deux rigoles de ſang des deux coſtez ſaillirent:
Les eſprits diuiſez auec le ſang jaillirent:
La gorge, pour la bouche, à ſa mort ſanglota;
L'Ame en trouble & confuſe, entre deux s'arreſta;
Et dépitée enfin, ſortit par l'ouuerture,
Que luy laiſſa le bois tiré de la bleſſure.
L'auare Aliſuman, d'vn Sanglier cuiraſſé,
Mord le fer dont il eſt ſous Charles terraſſé.
L'Ame de ſon Pupille encore gemiſſante,
Le poignard dans le ſein, à ſes yeux ſe preſente:
De l'ombre de ſon ſang, vne ombre de voix ſort,
Qui d'vn accent affreux luy reproche ſa mort:
Et l'or fatal, qui fut le ſujet de ſon crime,
Luy reuient dans l'eſprit, & de ſon poids l'opprime.
De la main de Raymond Garamel abatu,
Regrette vainement l'inutile vertu
Des herbes qu'il ſçauoit cueillir ſous les Planetes,
Et qu'il ſçauoit munir de paroles ſecretes:
Son Frere malheureux qu'Aggir auoit armé,
Que de vingt Taliſmans Aggir auoit charmé,
Abattu par Belinde, en vain Aggir appelle,
Enchanteur ignorant, & guarant infidelle:
Et mourant, de dépit, il ronge auec les dents,
Les chiffres impoſteurs à ſes deux bras pendans.
Zumel qui vers les bords d'où ſe leue l'Aurore,
Naquit d'vn Pere Perſe, & d'vne Mere More,
D'vne-part demy blanc, demy noir d'autre-part,
Sembloit vne Figure, où par vn jeu de l'Art,

L'Ebene d'vn coſté, d'autre coſté l'Yuoire,
Paroiſſoient l'vn ſur l'autre affecter la victoire.
Liſamante d'vn coup, qui fait ſiffler le vent,
En deux juſtes moitiez le viſage luy fend:
L'Yuoire eſt par le fer ſeparé de l'Ebene:
Tous deux cedent au bras de la Belle hautaine:
Il coule de tous deux vn long ruïſſeau de ſang,
Qui meſle dans le rouge, & le noir & le blanc;
Et l'Ame, qui deſ-ja de ſa peine eſt hideuſe,
Dans les Enfers deſcend plus noire & plus affreuſe.
Liſamante à Zumel ajouſte Almoneſor,
Qui pleura, de mourir ſi loin de ſon threſor.
Elle leur joint Mogut, qui de ſon propre Pere,
Fut l'infame riual en l'amour de ſa Mere.
Mais la Vefue qui va ſon courage ſuiuant,
Dans vn gros d'Ennemis s'engage trop auant:
La nuit qui s'éclaircit, les ombres qui blanchiſſent,
De ſon fer, de ſes yeux, la lueur reflefchiſſent:
Sa vertu ſe remarque: on accourt, on la ſuit:
Le concours fait la foule, & la foule le bruit.
Aueque le peril ſon audace s'augmente:
Tout menace, tout frappe, & rien ne l'épouuente.
Deſ-ja de quatre coups ſon bouclier eſt fauſſé:
Son ſuperbe cimier eſt ſans plume & froiſſé:
Son cheual à trauers houſſes, bardes, & mailles,
Reçoit, auec le fer, la mort dans les entrailles:
Et ſix marteaux pointus contre elle conſpirans,
Dix coutelas courbez auec eux coniurans,
Vingt jauelots inſtruits à porter des bleſſures,
N'attendent qu'à frapper & prennent leurs meſures.
Zahide là deſſus à la courſe arriuant,
Plus viſte que l'éclair, plus prompte que le vent;
Reconnoiſt le peril qui preſſe la Guerriere,
Se jette entre les ſiens, & leuant la viſiere; [cœur,
Compagnons, leur dit-elle, à tant d'hommes de
Vn Laurier ſi petit ne feroit point d'honneur,

Et la mort d'vne Femme, à vos noms, dans l'hiſtoi-
Laiſſeroit de la honte, & non pas de la gloire. [re,
Vers la vaillante Vefue enſuite ſe tournant,
La vie auec la paix, & la main, luy donnant.
Belle, & Braue, dit-elle, ayez tout l'auantage,
Et celuy de l'adreſſe, & celuy du courage.
Mais cedez à la foule: & ne vous plaignez pas,
Si vos deux bras n'ont peu preualoir à cent bras.
Vous auez moins perdu, que laſſé la Victoire:
Nulle Vertu iamais ne preſſa tant la Gloire:
Mais ſouuent la Fortune eſt contre la Vertu:
Le vaillant ſous le laſche eſt ſouuent abbatu:
Et l'aueugle Hazard, qui les vainqueurs couronne,
Pour des Cerfs, quelque fois, des Lyons abandonne.
Venez, ne craignez point, vous pourrez parmy nous,
Acquerir des Lauriers moins ſanglans & plus doux:
Et nos plus vaillãs Chefs, nos Princes les plus braues,
A la foule viendront ſe rendre vos eſclaues.
Liſamante ſurpriſe, à regret y conſent:
Son cœur libre, s'oppoſe à ſa main qui ſe rend.
Zahide prend ſa foy, luy choiſit vne eſcorte:
Et retourne au peril ou ſon ardeur la porte.
Mais ſes troupes deſ-ja plioient ſous les François,
Que Louys animoit du bras & de la voix.
Forcadin fait en vain, tout ce qui ſe peut faire,
Ruiſſelant de carnage, écumant de colere:
Il reſſemble au Sanglier, qui des Chaſſeurs preſſé,
Dreſſe les *epics noirs de ſon dos heriſſé.
Le ſang des chiens creuez, teint ſes armes d'yuoire:
L'écume par boüillons coule de ſa machoëre:
Son cœur en feu ſe voit, par ſes naſeaux fumer,
Comme s'il en vouloit tout le bois allumer:
A cent diuerſes voix qui dans l'air ſe confondent,
De ſes dents auec bruit les menaces répondent:
Et reculant, il ſemble encore des regars,
Prouoquer les Limiers, & deffier les dars.

Ainſi le Sarraſin terrible de viſage,
En ſa retraite encor fait craindre ſon courage:
Aueque luy Zahide, & d'autres Chefs de cœur,
Reparent de leurs Corps le deſordre & l'honneur.
Cependant la nouuelle à Bethunes arriue,
Que la Vefue Heroine eſt ou morte ou captiue:
Il quitte Albumeſel qu'il combatoit à part,
Plus viſte que le trait de la corde ne part:
Et pique vers le Corps, où d'vn bras homicide,
Forcadin faiſoit front, ſecondé de Zahide.
Auec luy l'Amour vole, & luy met dans le cœur,
Vn trait noir & plombé, forgé par la douleur.
L'amere jalouſie entre par la bleſſure;
Et fait à la colere vne large ouuerture:
Le deſeſpoir la ſuit, ſuiuy de la fureur,
Et ſon audace en fait rejaillir la terreur;
Comme on voit rejaillir au trauers d'vn nuage,
La ſoudaine lueur qui precede l'orage.
Il joint, il bleſſe, il tuë; Azaman l'inhumain,
Tombe apres Omofate abatu de ſa main.
A gauche comme à droit, ſon épée éclatante,
A tous les coups qu'il frappe appelle Liſamante.
Et rien ne luy répond, que l'effroyable bruit,
De la Mort qui moiſſonne, & de ſa faux qui luit.
Mais eſt-il quelque crainte, eſt-il quelque menace,
Qui retarde l'Amour animé par l'audace?
De cinq meurtres deſ-ja Bethunes degouttant,
S'auance de fureur, où Forcadin l'attend;
A ces roches pareil, qui ſur l'onde affermies,
Rompent du pied l'effort des vagues ennemies:
Et de leur front hautain, pouſſant la corne en l'air,
Fieres ſous le tonnerre, & fieres ſous l'éclair,
L'attaque des Hyuers de l'épaule ſecoüent;
De leurs aſſauts de neige & de greſle ſe joüent;
Tandis que de la Mer, vn bruit haut s'eleuant,
Donne d'vne autre attaque, vn vain ſignal au Vent.

Le Barbare, à deux coups que le Frãçois luy porte,
Répõd d'vn bras plus ferme, & d'vne main plus for-
L'effort pourtant n'a pas le ſuccez qu'il pretend; [te:
L'aigrette vole en l'air, & le cimier ſe fend:
Mais la trempe du pot auſſi fine que dure,
Empeſche que l'épée y faſſe d'ouuerture.
Bethunes étourdy, ſur l'arçon balança:
Sous la charge du coup ſa teſte s'abbaiſſa:
Et ſans quitter l'épée, abandonnant la bride,
Alla tomber aux pieds du cheual de Zahide.
Chabanes, Matignon, Sainte-More accourans,
Aueque les deus Bruns & les deux ſoſſerans,
Prez à le ſecourir autour de luy ſe rendent;
Les plus fiers à monceaux ſur la pouſſiere étendent:
Et malgré Forcadin, Bethunes releué,
Et remis à cheual de ſes mains eſt ſauué.
De dépit, ſa fureur en eſt renouuellée,
La Mort aueque luy rentre dans la meſlée:
Et la Victoire allant de l'vne à l'autre part,
Sans arreſt balancée, & conduite au hazard, [ſte,
Semble attendre dans l'air, qu'il vienne quelque te-
Digne de la Couronne en ſa main deſ-ja preſte.
Louys vient là deſſus; ſon nom porté deuant,
Sur les voix des clairons, ſur les aiſles du vent,
Et ſecondé du bruit des cheuaux de ſa ſuite,
Annonce aux Sarraſins ou la mort ou la fuite.
La Victoire forcée, & le Sort arreſté;
Sans plus deliberer, paſſent de ſon coſté,
Et la Barbare troupe en deſordre, & preſſée,
Hors du retranchement eſt à la fin pouſſée.
Ainſi, lors que les Vents, ſoit dans le chãp de l'Air,
Soit dans l'Eſtat branlant de l'écumeuſe Mer,
S'ebatent au ſignal, que la Lune leur donne;
L'Air bruit de leur combat, & la Mer en reſonne:
Les vagues tour à tour, ſous vn égal effort,
Tantoſt vont au midy, tantoſt reuont au Nort:

Et les Vaiſſeaux errans, malgré Carte & Bouſſole,
Sans arreſt ſont portez de l'vn à l'autre Pole.
Mais ſi dans la meſlée, il ſuruient quelque Vent,
D'vn plus puiſſant eſprit ſur la plaine regnant;
Tous les autres ſous luy baiſſent l'aiſle & la teſte;
Tout ſeul il donne cours & force à la tempeſte:
Et ſon ſouffle, vainqueur des flots & des Nochers,
Fait cacher les écueils, & trembler les rochers.
Zahide & Forcadin en vain à cette fuite,
Oppoſent leur courage, oppoſent leur conduite:
La vaillance des Chefs ne remet pas le cœur,
Dans les Corps où le trouble a fait entrer la peur:
Et le Vainqueur, apres vne aſſez longue chaſſe,
Retourné dãs ſon Camp, qu'vn autre aſſaut menace;
Range, pour aſſeurer les trauaux commencez,
Six Drapeaux de Flamands, iuſqu'au bord auancez.
Cependant la Nuit tombe, & r'entre dans la Terre:
Son voile humide & noir ſe plie & ſe reſſerre:
Et les portes du Iour ouuertes au Soleil,
Se repeignent d'azur, de laque & de vermeil.
Le François étonné de voir ſur le riuage,
Le cruel appareil d'vn ſpectacle Sauuage;
S'apperçoit que le Ciel, étonné comme luy,
Semble ne luy preſter le jour qu'auec ennuy.
Sur la riue, où le Camp des troupes Sarraſines,
Paroiſt fortifié d'vn long rang de machines,
On voit à cent poteaux, en eſchiquier plantez,
Cent coupples de Chreſtiens dos à dos garrotez.
Ils ſont tous baptiſez, & de nobles Familles,
Au nombre des Garçons, répond celuy des Filles.
Le jour, que pour ſauuer Zahide de la mort,
Muratan s'immola par vn noble tranſport,
Son Pere Meledin, furieux de ſa perte,
Deſeſperé du deüil de ſa Maiſon deſerte;
Enleua les Enfans des Chreſtiens de Memfis,
Pour en faire vne offrande aux Manes de ſon Fils.

Maintenant à ſon Camp, le long de la Riuiere,
Il en fait vne affreuſe & tragique barriere.
Barbare ingenieux, à qui l'humanité,
Sert contre les Humains, ſert à la cruauté!
Cruelle inuention, de ſe faire des armes,
De l'horreur & des cris, de la crainte & des larmes!
Le Sarraſiin couuert de ce rampart de corps,
Sur les Trauaux François redouble ſes efforts:
Le fer, le feu, le bois, font auec le bitume,
Vn deluge qui luit, vne greſle qui fume:
Les Soldats, aux Ouuriers, dans l'orage meſlez,
Sont par les meſmes traits & percez & bruſlez:
La Mort double par tout, confond ſur le riuage,
Le ſang & le debris, la cendre & le carnage.
Le François qui ſe voit aſſailly par ces rangs,
D'Innocens garottez, de Fidelles ſouffrans;
Effrayé de leurs cris, amolly de leurs larmes,
Ne peut innocemment ſe ſeruir de ſes armes:
Il ne peut, aux torrens, contre luy decochez,
Répondre que de pleurs, à ruiſſeaux épanchez:
Les dars en ſont moüillez, leurs aiſles en languiſſent:
Sur les arcs degouttans, les fleches s'attendriſſent:
Et le fer amolly d'vn ſentiment humain,
En perd le mouuement, & tombe de la main.
Les Martyrs, cependant, de la mine & du geſte,
Accompagnent l'horreur de la Scene funeſte;
Tout eſt plaintif en eux, tout eſt pleurs, tout eſt voix,
Tout porte la pitié dans le cœur des François:
Et par cette pitié, leur force eſt deſarmée;
Par ces voix, par ces pleurs, leur valeur eſt charmée.
Ainſi, la Pieté ſur eux faiſant effort,
Vaincus de leur tendreſſe, ils s'éloignent du bord:
Et de peur de ſoüiller leurs mains de ſang fidelle,
Et d'vne guerre ſainte, en faire vne cruelle;
De peur d'eſtre meurtriers de leurs Freres ſouffrans,
Et de tuer des Saints, viſant à des Tyrans;

Par

Par l'ordre de Louys, ils font place à l'orage,
Et laiſſent pour vn temps repoſer leur courage.
En pompe cependant les morts ſont enterrez,
Et d'éloges, de pleurs, de palmes honorez :
Trois fois l'Aube venant diſſiper les tenebres,
Appella les François, à ces deuoirs funebres ;
Et la Lune trois fois les rappella ſans bruit,
Au trauail de leur Pont, ſous l'aiſle de la Nuit.

REMARQVES.

* *CE Serpent reuolté pag.* 356. C'eſt le premier Ange que l'Eſcriture en pluſieurs endroits appelle du nom de Serpent.

* *Ce Dragon deſerteur pag.* 357. C'eſt l'Ange deſerteur : & le Dragon à ſept teſtes, eſt celuy dont il eſt parlé au Chap. 12. de l'Apocalypſe.

* *Ce Dragon adoré pag.* 357. C'eſt celuy que les Babiloniens adoroient, & que Daniel fit mourir.

* *Le Dieu des Ptolomées p.* 361. Les Ptolomées ont eſté des Roys d'Egypte.

* *Sous le vain nom d'Iſis pag.* 361. Iſis eſt le nom d'vne Deeſſe adorée des Egyptiens.

* *Du Demon Caldean pag.* 362. c'eſt celuy que les Babiloniens, du temps de Daniel, adoroient ſous la figure d'vn Dragon.

* *Du Corps des Muſulmans p.* 368. Les Muſulmans ſont les Turcs.

* *Le bourrelet brodé pag.* 374. Le bourrelet eſtoit vn ornement fait de ſoye ou de broderie, qui ſe mettoit autrefois entre le caſque & le cimier ; & ordinairement, il eſtoit de la liurée des Cheualiers, ou de celle de leurs Dames.

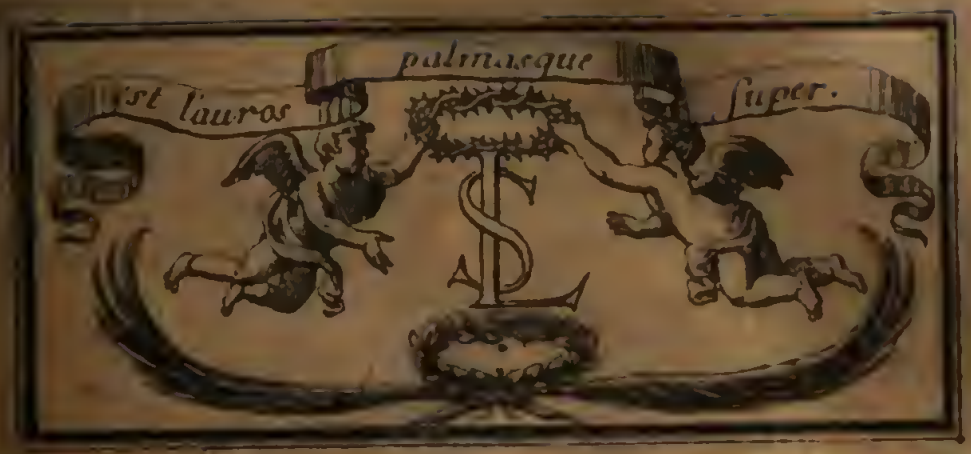
* *Les Empires en quatre partagez pag.* 376. Il y a eu quatre principaux Empires dans le Monde, celuy des Assyriens, celuy des Perses, celuy des Grecs, & celuy des Romains, ils estoient tous quatre representez dans la tente de Bourbon.

* *Fut l'Aigle & la Colombe pag.* 377. C'est Semiramis qui fonda l'Empire des Assyriens. Elle fut vne Aigle par sa valeur : elle fut vne Colombe par sa molleſſe : aussi auoit-elle esté nourrie par des colombes & l'Escriture luy donne le nom de Colombe.

* *Le Mede Fondateur p.* 377. Ce Fondateur de l'Empire des Perses est Cyrus, qui mit l'Eufrate à sec, & prit Babilone.

* *Le Grec qui suiuit pag.* 377. Ce Grec, est Alexandre, qui osta l'Empire aux Perses, & le laissa aux Grecs.

* *Le grand Iules p.* 377. Ce Iules, est Iules Cesar le premier Empereur Romain, & le Fondateur de l'Empire.



SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE TREIZIESME.

MEledin cependant iour & nuit se consume,
D'vn feu, qui sans lueur, dans ses veines s'allume.
Soixante & dix Hyuers, en neige ramassez,
Sur sa teste chenuë, & dans ses os glacez,
Ne peuuent amortir la pestilente flame,
Qui s'est prise à son sang, qui regne dans son Ame,
Et qui de veine en veine, & dos en os glissant,
Fond la lie & le marc, de son âge baissant.
Lisamante luy fut à peine presentée,
Que sur vn trait d'esprits, cette flame portée,
Par les conduits des yeux, penetra dans son cœur;
Y mit vne fievreuse & soudaine chaleur;

Et jusqu'à sa raison, des vapeurs en monterent,
Qui la mirent en trouble, & ses jours étoufferent.
Dans cette nuit qu'il porte, & qui par tout le suit,
Rien ne plaist à son Ame, à ses yeux rien ne luit,
Que l'éclair, qui s'y fait des yeux de Lisamante,
Idole, sur toute autre, en son cœur dominante.
Deuant elle, & deuant le feu de son Amour,
L'Ambition n'est plus qu'vn Phantosme sans jour:
La Gloire n'est qu'vn Spectre, & la Fortune sombre,
A perdu son éclat, & ne paroist qu'vne Ombre.
Les sales Intendans de ses sales plaisirs,
Grands Artisans d'amorce à gagner les desirs,
Vers elle deputez, tour à tour se relayent,
Et sur son cœur en vain tous leurs pieges essayent.
Ny les Thresors promis, ny les Sceptres offers,
Ny l'horreur de la Mort, ny la crainte des fers,
Ne peuuent rien gagner, sur ce cœur inuincible,
Et non moins à l'effroy, qu'à l'espoir inflexible.
Le Vieillard insensé, qui croit que les attraits,
D'vne grande Fortune agiront mieux de prez;
Et que les yeux deceus, ou surpris par ses charmes,
Disposeront le cœur à luy rendre les armes;
Fait à vingt boucles d'or, sur vingt bases d'azur,
Suspendre vn Pauillon, le chef d'œuure d'Alzur,
Qui n'eut point de pareil, en l'art de peindre en soye,
Depuis ceux que jadis vanta la vieille Troye.
Dans ce Palais pliant, où cent Roys exprimez,
Sont visibles sans corps, & sans ame animez;
Meledin auec pompe introduit Lisamante,
Qu'il fait desja traitter de Sultane regnante.
Et là, deuant ses yeux, qu'il prétend débaucher,
Et par eux à l'Esprit ses pieges attacher,
Par ordre, il fait ranger, sur des tables d'Agate,
Dont la façon non moins que la matiere éclate,
Tout ce que les Sultans, tout ce que les vieux Roys,
Qui depuis * Amasis regnerent autrefois,

Des Riuieres, des Mers, des Mines amasserent,
Et d'vne Race à l'autre auec soin conseruerent.
Cét Astre, qui d'vn feu glissant le long de l'air,
Prepare les thresors des Nimphes de la Mer;
Qui de leur sáng qu'il fige, & de leur lait qu'il caille,
Fait le Corail en branche, & la Perle en écaille.
Et celuy, dont le feu plus vif & plus perçant,
Par des conduits secrets, dans les Mines descend;
Qui fait les Diamans, des boutons de lumiere,
Qui tombent quelquefois de sa luisante orniere;
Ne firent iamais rien d'illustre ny de beau,
Dans le sein de la Terre, ou dans le sein de l'Eau,
Qui se puisse égaler, aux thresors que deploye,
Le Barbare Amoureux, dans ce Palais de soye.
Là, sur vn pied d'Opale est la Table * d'Isis,
Son bord est releué de cent pierres de prix:
Cent chiffres à lentour, font à la Mosaïque,
De morceaux assemblez, vn tableau * symbolique.
Le Sceptre * d'Osiris, de Saphirs verdoyant,
Et celuy d'Amasis, de rubis flamboyant,
Semblent là disputer de gloire & de noblesse,
Et montrer à l'enuy leur lustre & leur richesse.
Là se voit le present qu'Alexandre porta,
A ce fameux * Ammon, qui pour Fils l'adopta:
Six cassolettes d'or, & six vases d'Agate,
Ciselez de la main du sçauant * Steſicrate.
Mais là rien ne surprend, rien n'attire les yeux,
Comme les jours nuez, & les feux precieux,
Que fait vn cercle, ardent de pierres inconnuës,
Dont la lueur s'égale à la lueur des nuës,
Lors que l'azur & l'or à la pourpre ajoustez,
Font des Arcs differens, l'vn sur l'autre voutez.
Rhodope * qui jadis fit tant de cœurs esclaues,
Qui dõpta les plus fiers, qui vainquit les plus braues,
Dans le Temple d'Isis, cette Couronne offrit,
Des tributs imposez aux Amans qu'elle fit.

Tout ce que la Mer Rouge, & que la Mer Indique,
Ont porté de plus riche & de plus magnifique,
Par des mains de renom, ſçauamment ouuragé,
Et dans la riche Tente, en bel ordre rangé,
Redouble ſon éclat aux yeux de Liſimante;
Et pour les arreſter, en foule s'y preſente.
Le Sultan qui la mene, & qui luy fait tout voir,
Croit en elle allumer le vain deſir d'auoir.
Il luy montre vn Carquan, de dix Perles en poire,
Qui fut à Cleopatre, & ſeruit à ſa gloire,
Le iour, qu'auec Antoine, elle vit à ſes pieds,
Les Aigles & les Dieux de Rome humiliez.
Il luy montre vn Miroir, dont la glace conſtante,
Dont la bordure d'or, d'Ecarboucles ardente,
Sont vn miracle aux yeux, où la Nature & l'Art,
A l'enuy l'vn de l'autre ont vne égale part.
Au deſſus du Miroir, deux Amours faits d'albatre,
Y couronnent encor le nom de Cleopatre;
Comme ils y couronnoient ſon image autrefois,
Quand elle en apprenoit à triompher des Roys.
Là meſme il luy fait voir la fatale corbeille,
De Rubis ciſelez éclatante & vermeille,
Où, cette Reyne, aux yeux, de ſa barbare Cour,
Qui pleuroit le ſuccez de ſon funeſte amour,
Voulut qu'vne Vipere, entre les fleurs nourrie,
Luy donnaſt vne mort parfumée & fleurie.
A la fin le Sultan, de tout ce grand threſor,
Prend vn Atour Royal, fait en Appretador,
Dont * Roxane eut jadis la teſte couronnée,
Quand au lit d'Alexandre elle fut deſtinée.
Il l'offre à Liſamante, & luy dit d'vn accent,
Qui declare l'ardeur, que ſon Ame reſſent.
Cét Atour ſeul manquoit à ta Royale teſte;
Et tes yeux ſeuls pouuoient en faire la conqueſte.
Reçois le de ma main: ſouffre qu'auec l'Amour,
La Fortune aujourd'huy te couronne à ſon tour.

La Beauté, la Vertu, ny la Victoire meſme,
Sans elle, ne ſçauroient former vn diademe:
Et le front qui n'eſt point de ſon luſtre éclairé,
N'eſt brillant qu'à demy, n'eſt qu'à demy paré.
Mais l'injuſte qu'elle eſt, pour aller au Merite,
A beſoin qu'on la preſſe, & qu'on la ſollicite.
Ce qu'elle fait de droit, ne ſe fait que bien tard:
Et ſes faueurs vont moins au deuoir qu'au hazard.
De ſes deuoirs pourtãt aujourd'huy mieux inſtruite,
Par les Vertus forcée, & des Graces conduite,
Pour acheuer en toy, ce trait de Royauté,
Que le Ciel t'imprima te donnant la beauté;
Par mes mains elle t'offre, auec cette Couronne,
Tout ce que le grand Nil de ſes bras enuironne,
Tout ce que le lourdain, à longs plis ondoyant,
De ſon lit calme & riche, en paix va coſtoyant:
Et tout ce qui s'étend, de l'Arabique plaine,
Iuſqu'à celle, où de Tyr l'ombre encor eſt hautaine,
Que ton front brillera ſous ce Royal Atour!
Que l'eternel Courrier, qui du Ciel fait le tour,
Dans la Gent Sarraſine & dans la Gent Chreſtienne,
Verra peu de clartez, que n'efface la tienne!
Tout l'Orient viendra ſe ranger ſous tes loix:
Tu repandras la gloire & l'éclat ſur ſes Roys:
Et de tes volontez, cent teſtes couronnées,
Cent Peuples belliqueux, feront leurs deſtinées.
Ces threſors ſeront tiens, & cent autres encor,
De Riuieres d'argent, & de Riuieres d'or,
Qui ſous mon Throſne vont d'vne feconde ſource,
Prendrõt de toy leur pãte, aurõt ſous toy leur cour-
A fin de t'eſleuer à ce faiſte d'honneur, [ſe,
La Fortune n'attend que l'aueu de ton cœur:
Iuge, s'il te vaut mieux, eſtre Eſclaue que Reyne,
Porter vne Couronne, ou traiſner vne chaiſne.
Tandis que le Sultan de la ſorte parloit,
Vn tout autre deſſein Liſamante rouloit,

Quatre fois la pudeur, de ſon zele allumée,
Fit luire ſur ſon front vne pourpre animée:
Le depit quatre fois, en chaleur y monta,
Et de feux reflechis dans ſes yeux éclata.
Mais vn inſtinct plus fort, luy changeant la penſée,
A repartir ainſi, ſa langue fut forcée.
La Beauté qui ſe voit, n'eſt qu'vn nuage ardent,
Qui ſe reſout en pluye, & ſe diſſipe au vent.
Ce n'eſt qu'vne legere & trompeuſe peinture,
Qui deguiſe aux Humains leur propre pourriture:
Et ie priſe fort peu ce teint, qui d'vne fleur,
A la courte durée, & n'en a pas l'odeur.
Ie priſe encore moins, cette terre luiſante,
Dont ſe fait, des Mortels, l'Idole dominante:
Et ces faux ornemens, ces vains atours, qui ſont;
Des fardeaux à l'Eſprit & des liens au front.
La bizarre Fortune, à qui vont tant d'offrandes,
A qui les Peuples font tant d'injuſtes demandes,
Eſt vn autre Phantoſme, à qui ie n'ay iamais,
Au prix d'vn grain d'encens, demandé de bienfaits.
La Pourpre qu'elle teint, les Sceptres qu'elle dore,
Sont les retz où ſe prend la Foule qui l'adore:
Et tout ce que ſes mains font de plus precieux,
N'eſt qu'vn piege où l'Eſprit s'empeſtre par les yeux.
La fortune, Seigneur, à laquelle j'aſpire,
Et que ie priſe plus, que le plus grand Empire;
Eſt de me conſeruer, la part que mon bon heur,
Confirmé de ton choix, m'a donnée à ton cœur.
Vne petite part d'vn cœur ſi magnanime,
Arreſte tout deſir, & paſſe toute eſtime:
Et l'Aſtre qui les Grands & les Heureux conduit,
Qui ſur le Sort des Roys & ſur leur teſte luit,
N'a point fait de Deſtins, & n'en a point à faire,
Qui ſoit à preferer au bon-heur de te plaire.
Deſormais il ſera ma gloire, & mon atour:
I'en feray mon threſor, i'en feray mon amour:

Et le gage auancé, que ta bonté m'en donne,
Desʃ-ja dans mon Eſprit tient lieu d'vne Couronne.
Vn air doux & gagnant à ces mots ajouſté,
Et juſques dans le cœur de Meledin porté,
En tire les eſprits miniſtres de la joye ;
L'allegreſſe, apres eux, ſort par la meſme voye ;
Son front change de teint, ſa fierté s'adoucit ;
Et ſous ſes cheueux blancs, ſon œil qui s'éclaircit,
Reſſemble au jour d'Hyuer, qui deſcend de la nuë,
Sur la terre gelée, & de neige chenuë.
Il veut que ſans remiſe, on dreſſe l'appareil,
De la Nopce aſſignée au coucher du Soleil.
Chacun s'en réjoüyt, tout le Camp s'y prepare,
La Feſte en eſt publique & la pompe barbare.
Cependant le jour baiſſe, & le Ciel rougiſſant,
Se peint des deniers traits du Soleil qui deſcend :
Le Feſtin eſt ſuperbe ; & les Tables rangées,
Tremblent ſous les threſors dont elles ſont chargées.
Là ſe voit l'Inde en plats, & le Gange en buffets,
De l'or qu'ils ont fourny, mille vaſes ſont faits,
Là paroiſt la Topaſe en gondolles taillée :
En cuuettes on voit l'Agate trauaillée.
L'eſprit de la Grenade, eſt dans l'or ciſelé,
A l'eſprit petillant de la vigne meſlé :
Et les riches ſueurs des plantes parfumées
Dans des nuages feints auec art enfermées,
Se répandent en pluye, à longs filets coulant,
D'vn Ciel d'or & d'azur, par la tente roulant.
Le Sultan ſous vn Dais, d'vne étoffe luiſante,
Couronné de rayons, le Soleil repreſente.
La nouuelle Sultane aſſiſe auprez de luy,
Diſſimule ſes ſoins & cache ſon ennuy :
Et ſur ſon front d'yuoire, vn Diamant enorme,
Exprime de la Lune & l'éclat & la forme.
Seize Princes, Neueux de Sultans ou de Roys,
Repreſentent apres, les Saiſons & les Mois.

Et d'autres Cheualiers, par diuerſes parures,
Des autres feux du Ciel, contrefont les figures.
Il ſuccede au feſtin, vn Bal myſterieux,
Où ſe voit l'harmonie, & le branſle des Cieux :
Et les pas meſurez au concert des Timbales,
Repreſentent des Temps les Courantes fatales.
La Nuit croit cependant ; & les cloux argentez,
Dans le celeſte azur brillans de tous coſtez ;
Chacun va retrouuer le repos dans ſa Tente,
Et laiſſe le Sultan aueque Liſamante ;
Spectateur immortel de la courſe des Ans,
Aſſiſtant de l'Hiſtoire, & Directeur des Temps,
Eclaire icy mes yeux, ouure leur cét eſpace.
Où viuent les Portraits de tout ce qui ſe paſſe :
Et m'apprens quel pouuoir, ſoit diuin ſoit humain,
A Liſamante offrit ſa ſecourable main :
Et propice à ſa vie, à ſa vertu propice,
Les ſauua toutes deux ſi prez du precipice :
Le bruit en reſte à peine ; & le long temps paſſé,
Des Memoires connus en a l'acte effacé.
Si toſt que Meledin ſe vit en ſolitude,
Libre du joug qu'impoſe aux Grands la multitude ;
Ebloüy des vapeurs, qui du vin luy reſtoient,
Et juſques à ſes yeux, en nuages montoient,
Il ſe rend au Sommeil, dont l'aiſle humide & ſombre
Sans poids l'appeſantit, & sãs corps luy fait ombre.
L'Eſprit meſme Intendant des heures de la Nuit,
Tire du moëte ſein de l'Aſtre qu'il conduit,
La plus fraiſche influence, & la plus endormante,
La met dans vne nuë obſcure & degouttante,
Et la répand de là, ſur le Camp Sarraſin,
De trauail accablé, plus accablé de vin.
Les Vents qui paſſent là tombent & s'aſſoupiſſent :
Prez des Gardes dormãs, les feux mourãs languiſſent :
Et la vague elle meſme arriuant à ce bord,
Se rend à l'influence, & dans ſon lit s'endort.

Dans ce commun repos, vne étrange tourmente,
De craintes, de ſoucis agite Liſamante,
Meſurant de plus prez & d'vn œil plus raſſis,
Le perilleux détroit où ſon honneur eſt mis;
Elle en a de l'horreur, & n'entreuoit qu'à peine,
La Couronne où le Ciel par ce détroit la mene.
Eſt-ce vn inſtinct, dit-elle, eſt-ce vne illuſion,
Qui m'a fait conſentir à ma confuſion?
N'auois-je pas apris, que le nom de ſouffrante,
Eſtoit de plus grand prix que le nom de vaillante;
Ie n'ay pas eu le cœur, d'allier les Lauriers,
Qui ceignent les Martyrs aux Palmes des Guerriers:
Et i'ay laiſſé tomber l'eternelle Couronne,
De peur d'offrir la teſte à la mort qui la donne.
Ah! que pluſtoſt la Terre ouure ſes flancs ſous moy,
Que ie vous abandonne aymable & ſainte Loy:
Et que d'vn ſale amour, le feu noir & profane,
Corrompe Liſamante, & la change en Sultane.
Mais, i'ay dequoy du mien preuenir ce mal-heur:
Qui peut mourir, ſe peut ſauuer du deshonneur,
Le Bourreau pour cela ne m'eſt point neceſſaire:
Le chemin en eſt court, toute main le peut faire:
Et pourueu qu'on eſchape, il importe fort peu,
Que ce ſoit par le fer, par l'onde, ou par le feu.
A ces mots ſe tournant, elle voit ſur ſa teſte,
Vn coutelas qui s'offre à l'acte qu'elle appreſte:
Il luit de Diamans, d'Ecarboucles il luit:
Et d'éclairs precieux il écarte la nuit.
L'Enchanteur Azumel l'auoit muni de charmes,
A qui cedoit l'acier des plus ſolides armes:
Et Saladin jadis en couppoit d'vne main,
Les colonnes de bronze, & les bazes d'airain.
Sous les bras des Demons cette l'ame forgée,
Eſtoit aux Sarrazins par ſa trempe engagée:
Et le charme en eſtoit tellement compoſé,
Qu'elle n'euſt pas ſouffert la main d'vn Baptiſé:

Liſamante la voit, s'en ſaiſit, & la tire ;
Mais, ô cas ſurprenant, & merueilleux à dire !
A peine de l'Yuoire elle eut tiré le fer,
Qu'il trompe ſon eſpoir, s'éuanoüit en l'air ;
Et ne laiſſe en ſa main, que l'Ecarboucle ardente,
Qui ſeruoit de poignée à l'arme flamboyante.
Au trouble qui luy vient de cét enchantement,
Il ſuruient d'autre-part vn autre étonnement.
Elle voit vne Femme habillée à l'antique,
Mais belle & graue, autant qu'illuſtre & magnifique:
Vn brillant coutelas en ſa main rayonnoit :
Vn cercle plus brillant ſa teſte couronnoit :
Et l'Aurore nous vient moins belle & moins parée,
Quand des rayons du iour & des ſiens éclairée,
Elle annonce aux mortels le Soleil qui la ſuit,
Et de ſes feux, éteint tous les feux de la Nuit.
Ie viens à ton ſecours, Femme forte, dit-elle,
Entre dans la Carriere où la Vertu t'appelle ;
Mes pas y ſont tracez ; & tu peux les ſuiuant,
Porter plus haut ta gloire, & ton nom plus auant.
Cé fut moy qui jadis, pour ſauuer l'Idumée,
Abbattant Holoferne, abbatis ſon Armée:
Tu peux d'vn coup pareil, & d'vn égal effort,
Ebranler tout ce Camp, par vne ſeule mort.
La victime t'attend ; Dieu qui te la demande,
A deſtiné ta main à cette illuſtre offrande.
L'inſtinct te le diſoit, l'exemple te le dit ;
Dans ce d'étroit, l'honneur veut vn coup de Iudit ;
Ainſi Dieu te l'ordonne ; & tu dois cét office,
A ton propre peril, non moins qu'à ſa Iuſtice.
Acheuant par ces mots, elle luy tend le fer :
Qui paſſant en ſa main redouble ſon éclair.
Liſamante le prend, & ſa foy renouuelle,
Sa joüe en eſt en feu, ſon œil en étincelle :
Toute choſe à l'entour, prend part à ſon danger :
Le repos, le ſecret, ſemblent l'encoürager :

Les ombres & la nuit luy donnent asseurance :
Deux flambeaux allumez l'éclairent en silence :
Et pendant que le cœur, qui luy bat dans le sein,
Conte tous les momens, & presse le dessein ;
Elle pose vne main sur le front du Barbare,
Et de l'autre, son corps de sa teste separe.
Le sang à gros boüillons de ses canaux iaillit ;
Le tronc meurt, & mourant se debat dans son lit :
Encore sous le fer, sa langue begayante,
D'vn murmure confus appelle Lisamante :
La Mort vient au lieu d'elle ; & son œil se fermant,
D'vn regard de trauers, la cherche vainement.
Ce grand coup acheué, la belle & chaste Veuue,
Sort l'épée à la main, & marche vers le Fleuue :
Iudit qui va deuant, l'asseure, la conduit,
Et luy fait vn flambeau de l'éclat qui la suit.
Où les portent leurs pas, les ombres s'éclaircissent :
Et sur le Camp barbare au double s'épaicissent ;
Deux Gardes qui s'estoient degagez du sommeil,
Frappez de cét éclat, tombent à leur réueil :
Les autres endormis, & couchez sur la terre, [re.
Sous les drapeaux du Somme, en songe font la guer-
Là, Iudit de rayons redoublez & plus beaux,
Sur le bord arriuant, fait éclater les eaux :
Comme on voit au Soleil, ramené par l'Aurore,
Sur la Mer éclater les vagues qu'il colore.
Elle auance, & tirant Lisamante apres soy ;
Il faut, dit-elle, icy renouueller ta foy ;
Le Dieu que nous seruõs, Seigneur de tout le Monde,
A le mesme pouuoir sur la terre & sur l'onde :
Et son Esprit intime à tant de vastes Corps,
Est leur centre au dedans, & leur borne au dehors.
Les vagues, quand il veut, sont fixes & solides :
Quand il veut, les rochers sont mouuãs & liquides :
Et c'est de la vertu qui s'étend de ses doits,
Que la Mer a son cours, & la Terre a son poids.

Cette main, qui ſouſtiẽt tant de corps dans le vuide,
Te ſeruira ſur l'eau, de ſentier & de guide:
Les Fleuues ne ſont pas d'aujourd'huy ſeulement,
Inſtruits à ſe ſouſmettre à ſon commandement.
Par ces mots la Iuifue aſſeure la Guerriere,
Qui la ſuit d'vn pas ferme, à trauers la Riuiere,
Le criſtal ondoyant, ſous leurs pieds étendu,
Leur fait comme vn plancher mobile & ſuſpendu.
Sans s'ouurir, le flot coule, en coulant il murmure,
Et ſemble à ce miracle appeller la Nature.
La Lune s'en étonne; & ſon Globe argenté,
De merueille en paroiſt dans ſa Sphere arreſté:
Toute ſa belle Suite, auſſi ſurpriſe qu'elle,
A cét obiet nouueau, ſes flames renouuelle; [beaux,
Et leurs portraits nageans, ſemblent d'autres flam-
Pour l'éclairer de prez, deſcendus ſur les eaux.
D'vne inuiſible main Liſamante portée,
Et des ombres, des vents, des vagues reſpectée;
Ainſi paſſoit le Nil, qui plus calme & plus lent,
Alloit auec reſpect, ſous ſes pieds ſe roulant.
Bethunes cependant ſorty de la Barriere,
Eſtoit en faction au bord de la Riuiere:
Au delà, ſon Eſprit conduit par ſon Amour,
Sans crainte du Barbare, & ſans l'ayde du jour,
En deſordre & confus, cherchoit de Tente en Tente,
Et dans tous les Quartiers demandoit Liſamante.
Mille épineux ſoucis, l'vn ſur l'autre naiſſans,
Et du fond de ſon cœur épandus par ſes ſens,
A ſes feux inteſtins ſeruoient de nourriture,
Et meſloient au dedans la flame & la piqueure.
Tantoſt il figuroit à ſon Eſprit jaloux,
Quelque Sultan Riual, quelque Admiral Epoux.
L'enchantement de l'Or, l'attrait du nom de Reyne,
Le pouuoir d'vn Tyran, la force de la geſne,
Et tout ce que l'eſpoir peut aueque la peur,
Sur vn Sexe peu ferme & de corps & de cœur,

Faiſoient vn double orage en ſes triſtes penſées,
Entre la deffiance, & l'amour balancées.
Tantoſt perſuadé de la force & du cœur,
Qu'apportera la Veuue à ſauuer ſon honneur;
Il la voit aux Sultans, aux Boureaux inuincible:
Il la voit aux plaiſirs, aux tourmens inflexible:
Mais il luy voit auſſi, ſouffrir autant de morts,
Que le fer peut donner d'atteintes à ſon corps.
Agité de ce trouble, outré de cette crainte,
Et lié du reſpect, qui le tient en contrainte;
Il s'éloigne des Siens, & va juſqu'où les flots,
De tenebres couuers s'etendent en repos.
Là, craignant de parler de ſa peine au Silence;
Craignant meſme d'en faire à la Nuit confidence;
Il coniure tout bas le Silence & la Nuit,
D'entendre ſon ſecret, ſans en faire de bruit.
Puis s'addreſſant à l'onde aſſoupie & muette,
Sois ſourde, luy dit-il, ou du moins ſois diſcrette.
Le ſecret eſt nouueau, que ie fie à ta foy;
Mon ombre meſme à peine en a rien ſceu de moy.
Helas! i'ayme; à ce mot il r'entre en deffiance,
De l'onde, de la Nuit, & meſme du Silence:
Et deſ-ja ſon reſpect luy feint que les roſeaux,
Le decelent aux Vents qui paſſent ſur les eaux.
Rare & modeſte peur! belle & noble foibleſſe,
D'vn cœur ſi genereux, ſi plein de hardieſſe!
Il a ſeul affronté la Mort, plus de cent fois;
Et le ſeul nom d'amour luy fait perdre la voix.
Quoy, dit-il, reprenant la voix & le courage,
Vn Amour qui n'a rien de bas, ny de volage,
Engendré des Vertus, & nourry par l'Honneur;
Eſt-ce vn crime à m'oſter l'aſſeurance, & le cœur?
Eſt-il honteux, d'auoir l'Eſprit & la paupiere,
Penetrables au Bien, ouuers à la lumiere?
Qu'engendrera le Beau, s'il n'engendre l'Amour?
Et d'où ſe produira la chaleur que du jour?

Mais, dequoy peut ſeruir à ma chere Captiue,
Le timide reſpect d'vne Ame ſi craintiue?
Au lieu que mon Amour deuoit me faire aller,
Admiraux & Sultans à ſes pieds immoler:
A peine oſé-je dire, à ces roſeaux que i'ayme:
A peine, ſans trembler, me le diſ-je à moy meſme.
Aymons, s'il faut aymer, aymons auec vigueur:
Preſtons à noſtre Amour nos bras & noſtre cœur,
Qu'il vienne aueque nous deliurer noſtre Reyne,
Et rompre à ſes Tyrans, la teſte auec ſa chaiſne.
Valeur à contre-temps! Vertu hors de ſaiſon!
Il falloit de mon ſang racheter ſa priſon.
Qu'iriez-vous deliurer? peut-eſtre vne Adultere,
Et le reſte honteux d'vne amour étrangere.
Eſprit blaſphemateur, de qui me parles tu?
Reſpecte Liſamante, épargne ſa vertu.
Peut eſtre vn corps ſans corps, & l'affreuſe relique,
D'vne longue torture & d'vne mort tragique.
Du moins, par quelque illuſtre & memorable effort,
I'appaiſeray ſon ſang, ie vangeray ſa mort:
Et meſleray, pour faire vn amande à ſes Manes,
Aux teſtes des Sultans les teſtes des Sultanes.
Cela fait, ruïſſelant de mon ſang & du leur,
Et victime d'Amour, victime de douleur,
Ie mourray ſatisfait, ſi ma ſecrete flame,
Auſſi pure qu'elle eſt, ſortant auec mon Ame,
Peut faire à ce corps Saint, par vn dernier honneur,
Vn agreable encens des cendres de mon cœur.
Mais quoy que vous ſoyez, celeſte Liſamante,
Soit au Camp Sarraſin dans leurs fers gemiſſante;
Soit de palmes couuerte & le front couronné,
Dans le Ciel, au répos des Martyrs deſtiné;
Souffrez, ſi vous viuez, à mes triſtes penſées,
D'aller baiſer les fers dont vos mains ſont preſſées:
Permettez à mon cœur de ſe fondre ſur eux:
Et que pûſt-il encor, les fondre de ſes feux.

Que ſi vous n'eſtes plus, aymable & chere morte;
Icy la voix me manque, & la douleur m'emporte:
Ah! du moins permettez, qu'en eſprit & du cœur,
Iuſqu'à voſtre ſaint corps, ie me traiſne en langueur:
Que i'aille prendre part à toutes ſes tortures:
Que i'en aille eſſuyer le ſang & les bleſſures:
Et que i'y l'aiſſe, auant que de m'en departir,
Ma langoureuſe vie aueque ce ſoûpir.
A ces mots ſouſpirant, il voit vne lumiere,
Qui s'auançant vers luy, trauerſe la Riuiere.
Il en voit les rayons, en cercle ſe jettans:
Il en voit l'onde & l'air à l'entour éclatans:
Mais il n'y paroiſt rien, qui luy faſſe connaiſtre,
Ou ce qui la ſouſtient, où ce qui la fait naiſtre.
Vne Femme la ſuit, qui maiſtreſſe des flots,
D'vn pas imperieux leur marche ſur le dos. [te,
Le Guerrier ne la prend, que pour vne Ombre erran-
A la vaine lueur d'vne vapeur ardente.
Mais comme elle s'auance, & qu'il voit de plus prez,
Au iour qui l'accompagne, & ſa taille & ſes traits:
D'abord l'étonnement luy met l'eſprit en trouble:
La crainte qui le ſuit l'émotion redouble:
La douleur toſt apres, auec le deſeſpoir,
Etendent ſur ſes yeux, comme vn nuage noir:
Et ſon cœur affligé, ſon haleine contrainte,
Donnent aueque peine iſſuë à cette plainte.
Ah! c'eſt fait de mes iours, Liſamante n'eſt plus:
Mes yeux, apres ſa mort, vous m'eſtes ſuperflus.
Tout Aſtre eſt noir pour vous, toute lumiere eſt ſom-
Et le jour deſormais ne vous ſera qu'vne ombre. [bre,
Mais pourquoy me venir ſon trépas annoncer?
Pourquoy l'épée au poing? pourquoy me menacer?
Belle Ame, ah! vous venez punir de ma penſée,
Le temeraire orgueil, & l'audace inſenſée.
A peine euſſé-je dû me ranger ſous vos pieds,
Parmy les Roys captifs, & les Heros liez:

Et i'ay penſé pouuoir, par vne iuſte eſtime,
Me faire en voſtre cœur vn accez legitime.
Cette audace eſt extreme, & voſtre ſeule main,
A droit de chaſtier vn attentat ſi vain.
Pour le moins, maintenant qu'il n'eſt plus de nuage,
Qui des yeux de l'Eſprit vous empeſche l'vſage;
Vous voyez en quel rãg, ſoit de culte, ou d'honneur,
L'Amour & la Vertu vous ont miſe en mon cœur:
Vous voyez l'aliment, dont ſe nourrit la flame,
Qui bruſle deuant vous, jour & nuit dans mon Ame.
Bethunes à voix baſſe, en ces mots ſe plaignoit:
La Veuue cependant le riuage gaignoit:
Et ſi toſt que ſon pied fut hors de la Riuiere,
Iudit s'éuanoüit aueque ſa lumiere.
La Guerriere apres elle, enuoye auec ſon cœur,
Ses yeux, ſa voix, ſes vœux à ſon Liberateur.
La ſurpriſe en l'eſprit de Bethunes s'augmente:
Encore en begayant nomme-t-il Liſamante.
Elle le reconnoiſt, & pour le r'aſſeurer,
Luy va de ſon peril le ſuccez declarer.
Rauy d'étonnement, de reſpect, & de joye,
Au Ciel, à tous les mots, vn regard il enuoye:
Son cœur les accompagne, & l'amour qui les ſuit,
Dans vn ſouſpir ſe cache & n'oſe faire bruit.
L'Aurore cependant faiſant ſigne aux Eſtoiles,
De quitter leurs rayons, & de prendre leurs voiles,
Il la remene au Camp, la conduit chez le Roy:
Son auenture trouue à peine de la foy:
Et de tous les Quartiers, cette grande nouuelle
L'etonnement, la foule, & l'allegreſſe appelle.
Mais dans le Camp barbare, auſſi-toſt que le bruit,
Publia le ſuccez de la tragique nuit;
Le tumulte & l'effroy, les cris & l'épouuante,
S'épandirent par tout de la royale Tente.
De la chute du Chef tous les Corps étonnez,
Roulent par les Quartiers, en trouble & mutinez.

Les voix des Commandans ne ſont point écoutées:
Du trouble à la fureur les troupes ſont portées:
Et ſans arreſt, paſſant au deüil, de la fureur,
Rempliſſent tout le Camp de deſordre & d'horreur.
Ainſi, lors que du ſein de la plaine ondoyante,
Vn Vent ſeditieux monte auec la tourmente;
A regret la bonace à l'orage ſe rend:
L'Element alteré s'en plaint en murmurant:
Le riuage en gemit, les vagues s'en courroucent:
Et roulant auec bruit ou leurs fougues les pouſſent,
Vont tantoſt vers le Sud, tantoſt vont vers le Nort,
Eſcumer ſur la greue, & ſe debattre au bord.
Le tumulte s'appaiſe & perd ſa violence:
Dans ſon poſte chacun s'appreſte à la vengeance.
Meledin eſcorté de ſix Drapeaux en deüil,
Eſt conduit vers Memfis, dans vn riche cercueil:
Deux Admiraux ſuiuis d'Officiers de la Porte,
Preſident à la pompe & conduiſent l'eſcorte:
Et le Peuple qui marche apres eux, en deux rangs,
Va comme enſeuely de longs ſuaires blancs.
Apres les derniers vœux, le corps de baume humide,
Prez de ſon Pere eſt mis, dans vne Pyramide:
Et l'Aube vit dix fois montant deuant le iour,
Dix foix la Lune vit remontant à ſon tour,
Des Femmes du * Serrail la troupe écheuelée,
Le pleurer dans la nuit du ſombre Mauſolée.
Cependant Forcadin, braue & du ſang des Roys,
Proclamé General d'vne commune voix;
Remet l'obeïſſance, où regnoit le tumulte:
Reçoit de tout le Camp le ſerment & le culte:
Et de rang deuant luy les Eſcardrons paſſans,
Deuant luy les Drapeaux leur orgueil abbaiſſans,
Semblent de ſon regard, de ſa main, de ſa mine,
Prendre la force & l'art, l'ordre & la diſcipline.
La pompe ainſi finie & le ſerment preſté,
De la mort du Sultan l'Enchanteur irrité,

Et bouffy du venin d'vne ſecrette rage,
S'adreſſe au General & luy tient ce langage.
Sous toy, Seigneur, l'Eſtat auiourd'huy rafermy,
Ne craint deſ-ia plus rien de l'orage ennemy:
Et ta valeur bien-toſt y remettant le calme,
Y fera refleurir l'Oliue apres la Palme.
Les preſages en ſont illuſtres & conſtans,
Dans le cours, dans l'aſpect de l'Aſtre des Sultans,
Qui rayonnant ſur toy, d'vne clarté nouuelle,
La Fortune à ta ſuite & la Victoire appelle.
Ie puis tout ſur cet Aſtre: & l'Eſprit Intendant,
Eſtably ſur ſa route, & ſur ſon aſcendant,
Non moins que les Eſprits de l'Infernale bande,
Se ſouſmet ſans reſerue, à ce que commande.
Toute l'Egypte a veu, du liquide Element,
Rangé ſous mon pouuoir, le terrible armement;
Par mon ordre, elle a veu, des Legions grondantes,
De boüillons ſouſleuez & de vagues roulantes:
Et ſi tu veux encor y preſter ton adueu,
Elle verra bien-toſt vn armement de feu,
Vn Camp rouge & fumant, éclater ſur la terre,
Du mobile Arcenal d'où tombe le tonnerre.
Soit pour dreſſer ce Camp, ſoit pour le ſoudoyer,
Rien ne ſe peut, Seigneur, de plus vil employer,
Que les maudits Surgeons de cette infame Race,
A qui noſtre indulgence a donné de l'audace.
Les poteaux qui leur ſont plantez le long du bord,
Les appellent au feu, les citent à la mort.
Ce fut de Meledin la derniere ſentence,
Et tu dois à ſon ſang, au moins, cette vengeance.
Tu la dois au tragique & cruel attentat,
Entrepris ſur ſa vie, entrepris ſur l'Eſtat:
Et la iuſte douleur du Camp, qui la demande,
Ne ſe peut appaiſer, par vne moindre offrande.
Forcadin luy repart, les Eſtoiles tiendront,
Dans leurs Cercles roulãs, le cours qu'elles voudront:

Sans mettre leur vertu, ny leur pouuoir en doute,
Ie les laisse aux Esprits Intendans de leur route:
Et ne veux consulter, sur le sort des combats,
D'autre Astre que ce fer, d'autre Dieu que ce bras.
Tant que ceux-là seront à mes desseins propices,
La Victoire suiura mes pas, sous leurs auspices:
Et ie n'immoleray qu'à ma seule Vertu,
Le Pirate François, à mes pieds abattu.
Cependant ie consens, que les Coupples prophanes,
Immolez au Sultan, satisfassent, ses Manes:
Et que le deüil public de l'Estat outragé,
Par tes mains, par ton art, des Chrestiens soit vengé.
Qu'on entende pourtant, que Forcadin n'estime,
Que les Lauriers cueillis dans vn champ legitime:
Et que sans tes Demons, de charmes soudoyez,
Sans tes noirs armemens, des Enfers enuoyez,
Il sçaura bien venger, par sa seule vaillance,
Le Croissant de la Croix, l'Egypte de la France.
Forcadin là dessus reuoit les logemens,
Laisse en diuers Quartiers, diuers commandemens:
Et Mireme irrité, sur le Fleuue prepare,
Le funeste appareil d'vn spectacle barbare.
Les Coupples innocens rattachez dos à dos,
A des pieux entourez de paille & de fagots,
Sont aux yeux des François, de la Piece inhumaine,
Le tragique suiet, & la cruelle Scene.
Parmy ces coupples saints, l'vn à l'autre liez,
Semblables à des Lys sur leur tige pliez;
Merinde paroissoit, comme vne ieune Rose,
Aux baisers du Soleil tout fraichement éclose:
Orasin son Epoux comme vn pareil bouton,
Encore fleurissant de son premier cotton;
Plaignoit à son costé, de son triste Hymenée,
Le progrez mal-heureux, la suite infortunée.
Qui iamais, disoit-il, vit le cœur d'vn Amant,
Brusler d'vn feu plus pur, & plus battu du vent,

Et quel Aſtre aura droit, de garantir ſa flame,
Apres l'outrage fait à celle de mon Ame?
Ce fut, chere Merinde, au feu de voſtre Eſprit,
Que mon cœur s'embraſa, que mon Ame s'éprit:
Et ce fut de ce feu, que les rayons iaillirent,
Qui purgerent mes yeux, mon Eſprit éclaircirent:
Et laiſſerent ſur eux, d'vn trait pur & nouueau,
La forme de l'Honneſte, & l'image du Beau.
Cette brillant image, en mon Ame laiſſée,
Se tournant vers ſa ſource, y tourna ma penſée:
Et ie montay vers vous, au nuage pareil,
Que le Soleil éclaire, & qui monte au Soleil.
A ce noble deſſein, l'implacable Fortune,
Fit auec nos Parens vne guerre importune.
Mais enfin nos Amours demeurerent vainqueurs,
Et l'Hymen appreſtoit ſes doux nœux à nos cœurs;
Quand vn trouble nouueau, ramenant la tempeſte,
Eteignit les flambeaux preparez à la feſte:
Et rompit les liens deſ-ia preſts & benis,
Dont nos Eſprits deuoient deſormais eſtre vnis.
A ces liens ſacrez, les chaiſnes ſuccederent,
Qui du Lit nuptial au cachot nous traiſnerent:
Et pour comble des maux, durant deux mois ſouffers,
Dans vne affreuſe tour, ſous d'effroyables fers,
Victimes auiourd'huy d'vne rage publique,
Et celebres ſuiets d'vne Hiſtoire tragique,
Il nous faut terminer, par vn étrange ſort,
Les feux de noſtre amour, des feux de noſtre mort.
Eſt-ce à quoy m'appelloit le nocturne preſage,
De ce char, flamboyant d'vn illuſtre attelage,
Sur lequel, ie ſongeois, qu'aueque vous mené,
Par vn Enfant volant, & de feu couronné;
I'entrois victorieux, par vne porte ardente,
Et de charbons rangez en dome, rougiſſante.
Ah! que l'Aſtre qui luit aux Coupples amoureux,
A mal pris mes ſouhaits, mal expliqué mes vœux!

Et

Et que mon cœur imbu de ſa douce influence,
A de bien autres nœus portoit ſon eſperance!
Au moins, ſi ie pouuois, Merinde, pour tous deux,
Subir la cruauté de ces barbares feux;
I'aymerois mon bucher, ie benirois mes peines:
Mon ſang auec plaiſir couleroit de mes veines:
Et mon Eſprit content, & conduit de vos yeux,
A noſtre commun Aſtre iroit ſe rendre aux Cieux.
Amy, luy repliqua la Fille magnanime,
Porte plus haut ton cœur, mets plus haut ton eſtime:
Leue les yeux au Ciel, d'où nous tendent les bras,
Tant de Saints, ſpectateurs de nos derniers combats.
Là, de noſtre bucher toutes les étincelles,
Nous formeront vn Dais d'Eſtoiles éternelles:
Et là, de ce poteau, le ſiege ſe fera,
Où de rayons pareils, Dieu nous couronnera.
Gàrde que tes regrets ne ſoüillent ta Couronne:
Souſmets toy conſtamment à la main qui la donne:
Il faut vaincre en ſouffrant; le Roy meſme des Roys,
Pour monter à ſon Throſne, a monté ſur la Croix.
Ainſi le conſoloit l'Amante forte & ſage:
Son zele paroiſſoit en feu ſur ſon viſage:
Et d'vn regard tranquille & ſerain, ſes doux yeux,
Marquoient à ſon Eſprit la route vers les Cieux.
Le jour meurt cependant; & de ſa ſepulture,
Il ſort vne grande ombre affreuſe à la Nature:
Tout ce qui luit encor, tout ce qui fait du bruit,
Se cache deuant elle, ou deuant elle fuit:
Et les Filles du jour, les couleurs qui languiſſent.
Apres leur Pere mort, d'vn long deüil ſe noirciſſent,
Au ſignal, que cét ombre à Mireme donna,
De joncs demy bruſlez, ſa teſte il couronna:
Et d'vne main, tenant vne torche allumée,
Qui ſembloit augmenter la nuit par ſa fumée;
De l'autre, vn double cercle, autour de ſoy traçant,
Il prononça ces mots d'vn effroyable accent.

Eſprits Moderateurs, ô grandes Ames du Monde;
Qui regnez ſur la Terre, & qui regnez ſur l'onde;
Gouuerneurs eternels des Magaſins roulans,
Où les foudres ſe font, où ſe forment les vents;
Deſcendez à ma voix, les offrandes ſont preſtes:
Mais deſcendez armez de toutes vos tempeſtes.
Le ſujet en eſt digne; & iamais nos Ayeux,
Quoy qu'ils euſſent pour vous vn culte ambitieux,
N'ont mis ſur vos Autels, offrande, ny victime,
Qui mieux que celles-cy, meritaſt voſtre eſtime:
Non pas meſmes au temps, que leurs Enfans bruſlez,
Par les mains de * Moloch vous eſtoient immolez.
Venez donc équippez du bruyant attelage,
Sous qui la foudre luit, ſous qui roule l'orage:
Ne vous reſeruez rien; vuidez voſtre Arſenal,
Sur le Pont qui deſ-ja regne ſur ce canal.
Apres le Pont bruſlé, laſchez contre les Tentes,
Vos machines à feu, vos rauines ardentes:
Que de tãt d'orgueilleux, que de tãt de grãds Corps,
Les Ombres ſeulement reſtent parmy les Morts.
A ces mots, il ſe fait d'vn amas de nuages,
Comme vn Chaſteau volãt, plein d'affreuſes images.
Le mur en eſt ardent, ardente en eſt la tour:
Vne ardente Milice eſt en garde à l'entour:
Et dans tous les creneaux, des lances embraſées,
Sur de grands arcs de feu paroiſſent diſpoſées.
Ces Phantoſmes guerriers, ſur Mireme arreſtez,
Luy iettent pour ſignal, d'effroyables clartez.
Vous venez au beſoin, dit-il, leuant la teſte,
Eſprits de tourbillon, Miniſtres de tempeſte:
L'Egypte eſt aux abbois; & l'Eſtat Sarraſin,
Auec elle ébranſlé decline vers ſa fin.
D'étournez ſon peril; & mettez en vſage,
Contre nos Ennemis, le feu, le fer, l'orage.
Contre de ſi preſſans, de ſi fiers Ennemis,
Toute arme eſt legitime, & tout effort permis.

Il adjouſte à ces voix, d'autres voix inconnuës
De la torche, en grondant, il menace les nuës:
Et de fureur, apres d'autres cercles tracez,
Il la porte aux buchers ſur la riue dreſſez.
Le bois ſouffré prend feu, le feu monte & petille:
L'air en bruit alentour, & la Riuiere en brille.
Les Martyrs, de leur foy, de leur mort, de leurs corps,
Eclairent les deux Camps, font luire les deux bords.
Le Frãçois qui les voit, leur dõne en vain des larmes:
Il leur preſente en vain le ſecours de ſes armes.
Et l'on entend leurs cris repetez des Echos,
Tandis qu'on voit leurs feux redoublez ſur les flots.
Cependant leurs Eſprits ſans liens & ſans voiles,
Enleuez dans vn char, roulant ſur quatre Eſtoiles;
Sont comme Conquerans, en triomphe menez,
Et de la main de Dieu dans le Ciel couronnez.
Ce triomphe déplut à l'infernale Armée;
Elle en parut d'enuie, & de rage enflamée:
Vn tonnerre ſoudain l'vne & l'autre exprima;
D'éclairs longs & frequens l'oriſon s'alluma:
Et cent confuſes voix, de concert s'y meſlerent,
Qui l'attaque prochaine aux François annoncerent.
L'orage en meſme remps à torrens épandu,
Roule par les creneaux du Chaſteau ſuſpendu:
Le Vent par tourbillons, à la flame ſe meſle;
L'eau ſe meſle à l'éclair, & l'éclair à la greſle;
Et les Aſtres éteints, les Cieux deconcertez,
Les Elemens confus, les Demons reuoltez,
Semblent auec fracas de leurs Spheres deſcendre,
Où pour noyer le Terre, ou pour la mettre en cẽdre.
Le Soldat commandé pour la garde du Pont,
Pris à dos, pris de flanc, pris encore de front;
Ne ſçait par où ceder, ny par où faire teſte:
Vn orage le chaſſe, vn orage l'arreſte:
Et ces Braues hardis, ces Fiers determinez,
Qu'vn deluge de traits n'auroit pas étonnez,

En desordre & cõfus, cherchẽt sous leurs Machines
L'abry contre le Ciel, & contre ses ruïnes.
A l'assaut des Demons, Mireme de sa part,
Ajouste vn autre assaut, de foudres faits par art,
De longs Brusleaux roulans, dont la gorge fumante,
Est de souffre allumée, & de bitume ardente.
Ces Boute-feux aislez, qu'vn comete conduit,
Qu'vn tonnerre accompagne, & qu'vne foudre suit;
Pareils à des Dragons, volans sur la Riuiere,
La font au loin rougir, d'vne affreuse lumiere:
Et contre les François, de l'vn à l'autre bord,
Portent l'embrasement, le rauage, & la mort.
Le feu se prend au Pont, aux Tours, à la Leuée:
L'onde elle mesme en est à peine preseruée,
Elle écume, elle siffle, & par son sifflement,
Ou s'irrite, ou se plaint de l'ardeur qu'elle sent.
Mais elle en siffle en vain, en vain elle en écume,
Son ennemy vainqueur de son dépit s'allume:
Et contre elle échauffé, contre elle s'éleuant,
A son renfort encor appelle-t-il le vent.
Ainsi victorieux, il roule de furie,
Contre les mantelets, contre la batterie:
Le Cedre & le Ciprez en machines formez,
Les Pins voutez en arcs, & d'autres Pins armez,
Emulateurs bruyans du foudre & du tonnerre,
Vont par l'air en fumée, en cendres vont à terre.
D'vne pareille ardeur, le fougueux Element,
Franchit Ligne & fossé, passe au Retranchement;
Se prend aux chariots, qui font autour des Tentes,
Pour la garde du Camp, des murailles roulantes:
Et du vent secondé, porte à longs tourbillons,
L'embrasement qui vole aux premiers pauillons.
Le tumulte s'accroist, l'effroy se renouuelle,
La clameur suit en l'air la flame & l'étincelle:
Et les Drapeaux, qu'on voit en trouble s'ébranler,
Semblent toute l'Armée au secours appeller.

Le Roy, qui plus en Dieu, qu'en ſes armes ſe fie,
Animé d'vn eſprit, que la Foy fortifie;
Accourt à la lueur, qui fait rougir la nuit,
A trauers l'embarras, la fumée, & le bruit.
Il arriue; & ſoudain, merueille étrange à croire,
Et qui fera douter de la foy de l'Hiſtoire!
Soit qu'vn celeſte Eſprit de ſa vertu l'aydaſt;
Soit que l'Eſprit malin à ſa vertu cedaſt;
Soit qu'vn diuin éclair épandu de ſon Ame,
Ebloüiſt les Demons, & reprimaſt la flame;
Elle arreſte ſon cours; mais c'eſt en rugiſſant;
C'eſt en faiſant effort, ſur l'effort qu'elle ſent:
Il ſemble qu'elle en fume, & qu'elle s'en irrite:
Il ſemble qu'à paſſer, qu'à vaincre elle s'excite.
Ainſi, lors qu'vn torrent tombé d'vn Mont chenu,
Roule d'vn long Hyuer le bruyant reuenu;
Il paſſe auec orgueil, par deſſus les chauſſées:
Il traiſne le débris des arches renuerſées:
Et meſle au bruit des ponts emportez de ſes eaux,
Les clameurs des Bergers & les cris des troupeaux.
Mais s'il trouue en chemin, digue, ou mur, qui l'ar-
Deſireux de porter plus auant ſa conqueſte; [reſte,
Il boüillonne, il mugit, il fait autour de ſoy,
Iaillir l'écume au loin, plus loin jaillir l'effroy:
Le Voyageur ſurpris, fuit ſa vague irritée;
Et juſqu'aux Bourgs voiſins la crainte en eſt portée.
Le Saint Roy, qui deſia ſe voit demy vainqueur,
Sa victoire pourſuit, de la voix & du cœur;
Et dit, leuant les mains, vers la voute eternelle,
Qui de flambleax roulans alentour étincelle;
Feu ſans forme & ſans corps, de tous les corps Au-
Reprime le torrent de ce feu deſtructeur. [theur,
Ce fut de ton Eſprit, que la flame premiere,
Receut le mouuement, la chaleur, la lumiere:
Et tous les feux, depuis ce premier né des feux,
Ne vont qu'à ton ſignal, ne bruſlent qu'où tu veux.

De ton ſouſle ſe fit, celuy qui fume encore,
Dans la plaine ſouffrée, où jadis fut Gomore:
Et l'éclair de tes yeux, au deſert alluma,
Celuy qui * le Rebelle à ta Loy conſuma.
Le feu, comme il te plaiſt, funeſte ou ſalutaire,
Nous fait voir ta bonté, nous fait voir ta colere:
Et ſoit dans ces Buchers, ſous la Terre embraſez,
Soufflez par les Demons, par la Mort attiſez; [tes,
Soit dans ces hauts flãbeaux, qui luiſent ſur les vou-
Où les Siecles, les Ans, & les Mois, ont leurs routes;
A tes commandemens, le feu par tout ſouſmis,
Eclaire tes Enfans, bruſle tes Ennemis.
Commande donc, Seigneur, vſe de ta puiſſance,
Reprime de ce feu l'outrageuſe licence:
Et qu'il ne ſoit point dit vn jour, que ton courroux,
Attiré par le poids de nos crimes ſur nous,
Ait mis, ſans que ton nom, les en ait pû deffendre,
Tant de Peuples Croiſez, auec leurs Croix en cẽdre.
En ces termes Louys eut à peine acheué,
Que le feu qui s'eſtoit comme vn mur éleué,
S'abbat auec vn bruit égal au bruit des nuës,
Enceintes des vapeurs dans leur ſein retenuës.
Et roulant, petillant, ſe traiſnant vers le bord,
Emporté malgré luy d'vn inuiſible effort;
Il ſe perd dans le Nil, qui boüillonne, & qui fume,
Et iuſques à la Mer en va montrer l'écume.
Les Phantoſmes Soldats, qui du fort flambloyant,
Laſchoient aueque bruit l'orage foudroyant,
Frapez d'vn coup ſubit, tombent dans la Riuiere,
Suiuis d'vne terrible & ſanglante lumiere.
Leurs machines à vents, leurs magaſins à feux,
Démontez & rompus ſe renuerſent ſur eux.
Au tonnerre, au fracas, qui ſe font à leur fuite,
Ils ſemblent entraiſner la Nature d'étruite:
Et dans leur chute encor fougueux & menaçans,
Contre l'éclair du Ciel, leurs vains éclairs pouſſans,

Ils laiſſent ſur le dos de la vague allumée,
Leurs blaſphemes en ſouffre, & leur rage en fumée.

REMARQVES.

* *QVI depuis Amaſis pag.* 390 Amaſis a eſté vn des premiers & des plus grands Roys, qui ont regné en Egypte.

* *Eſt la table d'Iſis pag.* 391. Iſis fut vne Reyne d'Egypte, Femme d'Oſiris, adorée des Egyptiens apres ſa mort. La table d'Iſis eſt celebre entre les Sçauans, par l'obſcurité des Symboles, & des chiffres myſterieux dont elle eſtoit compoſée.

* *Le Sceptre d'Oſiris pag.* 391. Oſiris a eſté vn autre Roy d'Egypte : il enſeigna l'agriculture & les autres Arts aux Egyptiens, qui luy donnoient rang parmy leurs Dieux, ſous le nom d'Apis, & ſous la figure d'vn Bœuf.

* *A ce fameux Ammon pag.* 391. Ammon eſt vn des noms de Iupiter, il auoit vn Temple en Afrique ſous ce nom : & ce fut en ce Temple, qu'Alexandre affecta d'eſtre reconnu pour fils de Iupiter.

* *Le ſçauant Steſicrate pag.* 392. Steſicrate eſtoit vn des plus celebres Sculpteurs, que la Grece euſt du temps d'Alexandre.

* *Rhodope qui iadis pag.* 391. Il a eſté deſ-ja dit plus d'vne fois, que Rhodope fut vne Egyptienne, fameuſe par les richeſſes, que ſa beauté luy acquit.

* *Dont Roxane eut iadis pag.* 392. Roxane a eſté la ſeule Femme qu'Alexandre a épouſée : Il y a

dans Lucien, vne rare peinture de leur mariage.

* *Par les mains de Moloch pag.* 392. C'eſtoit vne Idole d'airain, à laquelle les Iuifs ſacrifioient leurs Enfans, les luy mettant entre les mains, quand elle eſtoit toute en feu.

* *Des Femmes du Serrail pag.* 405. Quoy que le Serrail ne fuſt pas en ce temps là, il a pû neantmoins eſtre mis icy par vne figure qu'on appelle Anticipation.

* *Celuy qui le Rebelle pag.* Par ce Rebelle, il faut entendre les Iuifs, qui ſe reuolterent contre Moyſe, & furent conſumez par le feu.

F. Chauveau, fec. et exc.

SAINT LOVYS

OV LA

SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

LIVRE QVATORZIESME.

APRES les feux éteints, & les vents accoiſez,
Le repos ſe remet dans le Camp des Croiſez.
Leur ſaint Roy cependant, ſouffre ſeul en ſa Tente
De mille ſoins preſſans la nouuelle tourmente.
Il voit de ſes deſſeins l'appareil & les plans,
Par le feu deuorez, emportez par les vents :
Il voit le Pont à bas, les Machines détruites ;
Les dépenſes en cendre auec elles reduites ;
Et ſur le tout, il voit ſes Soldats ébranſlez,
Du malheureux ſuccez de ſes Trauaux bruſlez.
Parmy tout ce débris, ſa foy reſte en ſon Ame,
Inébranſlable au vent, inuincible à la flame ;

Et ſon cœur, ſur ſa Foy, dans ſa place affermy,
Se releue au deſſus de l'orage ennemy.
Mais que peut-il tout ſeul? & que pourroit l'Armée,
Fuſt-elle de ſa Foy, de ſon cœur animée,
Si les Trauaux détruits, ſi le Pont abbatu;
Oſtent auec l'eſpoir, l'eſpace à leur Vertu?
Et ſi toute l'Aſie, auec l'Egypte en armes,
Si tout l'Enfer en corps, euoqué, par des charmes,
Si les vents & les feux en Machines changez,
Pour le Camp Sarraſin contre luy ſont rangez?
Dans ce trouble, il ne ſçait à quel auis ſe rendre;
Il ne ſçait quel party, quelle route il doit prendre.
Et leuant tout à coup, les mains auec les yeux;
Toy, dit-il, qui de l'eau, fis la Terre & les Cieux,
Inuiſible Ocean, Mer ſans fond, & ſans riue,
Source d'eſtre eternelle, immenſe & primitiue,
Qui de ton ſein fertile en infinis threſors,
Epans d'vn libre cours les Eſprits & les Corps;
Souffriras-tu que l'onde à ton pouuoir ſouſmiſe,
Retarde vne conqueſte, à ta gloire entrepriſe?
Et que tant d'Eſcadrons du Couchant & du Nort,
Arriuez à trauers mille Images de mort,
Afin de conquerir par vne ſainte Guerre,
Ta Couronne adorée autrefois ſur la Terre,
Sur ce Fleuue arreſtez, ainſi que des troupeaux,
Qui craindroiẽt de fier leur ombre au cours des eaux;
Laiſſent ſur ce riuage, auec leur entrepriſe,
Le fruit de leur Croiſade & l'honneur de l'Egliſe?
Encore maintenant les eaux, comme autres fois,
Font tes commandemens, ſont ſoupples à ta voix:
Et le * Dragon fameux, qu'on croit regner ſur elles,
N'a iamais pû les rendre à tes ordres rebelles.
Le Nil de ſes longs bras, de ſes cornes hautain,
Ne t'eſt pas moins ſuiet que le fut le Iourdain: [che,
Et ton ſaint Corps voilé, qui dans nos troupes mar-
N'a pas moins de vertu qu'autre fois en eut l'Arche.

Sur ce gage ſacré, Seigneur, ouure les yeux:
Il peut tout pour la Terre, il peut tout ſur les Cieux:
Et l'on doit obtenir tout ce que l'on demande, [de.
Au nõ d'vn Dieu fait Preſtre, & d'vn Dieu fait offrã-
Apres ces mots ardens, auec foy prononcez,
Et ſur de chauds ſouſpirs vers les Aſtres pouſſez,
Le ſaint Roy ſans quitter les ſoins, ny la priere,
Abandonne au repos, ſa peſante paupiere:
Et dans le ſomme encor, ſon Eſprit agiſſant,
Par deſſus les vapeurs du cerueau ſe hauſſant,
Fait la ronde du Camp, viſite les Tranchées:
Reconnoiſt au dehors les Gardes detachées:
Et trauerſant le Nil, ſans chaloupe & ſans pont,
Par les chemins couuers que les ſonges luy font,
Il abbat à monceaux le Turc, l'Indien, le Perſe;
A cent Peuples, il joint cent Villes qu'il renuerſe:
De là tournant le front, vers la ſainte Cité,
Apres tout l'Orient par ſes armes domté,
Il erige en trophée, au ſommet du Caluaire,
Les Soleils * des Bagdet, & les Lunes du Caire.
Ces exploits ſans peril, ſans bruit, & ſans trauail,
Retinrent ſon Eſprit, iuſqu'au point que l'émail,
Qui ſe forme des pleurs de l'Aube renaiſſante,
Humecta le manteau de la Nuit blanchiſſante.
En ce tẽps où les yeux des hommes, moins chargez,
Des vapeurs du Sommeil ſont demy degagez;
Et les formes du Vray, plus nettes & plus pures,
Donnent de l'auenir de plus certains augures;
L'Ange Intendant des Eaux, au Roy ſe preſenta,
Et mit en feu la Tente, au iour qu'il y porta.
De ſa robbe d'azur, ondée & voltigeante,
Par nuance ſortoit vne lueur changeante,
Pareille à ces rayons refléchis & creſpez,
Dont ſe teignent les flots de friſures coupez,
Quand au Soleil naiſſant, ſur la plaine ſalée,
La pourpre à filets d'or à l'azur eſt meſlée.

Douze rayons en onde, & jailliſſans en rond,
D'vn Atour lumineux luy couronnoient le front:
Les Vents * ſelon le rang que la Carte leur donne,
Deſcendent des rayons qui font cette Couronne:
Et ſelon qu'ils en ſont retenus, ou pouſſez,
Les flots ſont dans les Mers, calmes ou courroucez.
Vn Sceptre dans ſa main, brilloit d'vne matiere,
Qui du plus beau Planete euſt vaincu la lumiere:
Ce Sceptre, * & non la Lune, eſt le moteur des eaux;
De luy vient la bonace, ou l'orage aux Vaiſſeaux:
Il marque l'étenduë & le temps aux Marées,
Deux fois du vuide au plein, chaque jour meſurées:
Et ſon attrait agit ſur tout cét Element,
Comme agit ſur le fer la vertu de l'Aymant.
Ainſi s'offrit l'Archange, & d'vn trait de lumiere,
Du Prince qui dormoit, deliant la paupiere;
Ie viens à toy, dit-il, commis deſ-ja deux fois,
Pour le ſalut des tiens, pour l'honneur de la Croix.
Ce fut moy qui ſauuay ton Camp, de la colline,
Où l'aſſiegeoient le Nil l'Egypte, & la Famine:
Et ce Fleuue fougueux, qui s'eſtoit emporté,
Se remit dans ſon Lit, par mon Sceptre domté.
Aujourd'huy ie reuiens contre le meſme Fleuue,
Donner de mon pouuoir vne ſeconde preuue.
Rien de grand ne ſe fait, ſur l'humide Element,
Que par mon miniſtere, & de mon mouuement.
Ce fut moy qui rompis la Leuée eternelle,
Quand pour noyer jadis la Terre criminelle,
Le Deluge vengeur, par l'eſpace de l'air,
A longs ruïſſeaux tomba de la celeſte Mer.
Ce fut par ma vertu, qu'à la Race Iuifue,
La Mer rouge s'ouurit, de l'vne à l'autre riue:
Et luy fit de ſes flots bruyans des deux coſtez,
Deux ramparts de criſtal liquides & voutez.
Par mon pouuoir encor les eaux ſe diuiſerent,
Et dans leur Lit à ſec vne route laiſſerent,

Où le fidele Hebreu, le Iourdain trauerſant,
Et ſous le vaſte abry d'vn mont de flots paſſant,
De ſa Foy, de ſes pas, à la future Race,
Il reſta ſur la greue vne eternelle trace,
Ces miracles Hebreux, deſ-ja plus d'vne fois,
Se ſont renouuellez au ſalut des François:
Et n'agueres encor, du temps que l'Angleterre,
Par la France épandoit l'incendie & la guerre;
La Loire à plein canal, & d'vn rapide cours,
Arreſtant ton Ayeul, qui marchoit contre Tours;
Ie fis que la Riuiere, & rebelle & hautaine,
Pour l'Anglois ſouſleuée aueque la Touraine,
Reconnut ſon deuoir, ſon orgueil abbaiſſa,
Et ſe * rendit gayable, où Philippes paſſa.
La merueille eſt plus grande, & la faueur plus rare,
Que la grace du Ciel à tes armes prepare:
Commande, qu'auſſi toſt que le rayon naiſſant,
Aura repeint de iour l'Oriſon rougiſſant,
Chaque Eſcadron par ordre, & ſuiuant ſa Banniere,
Marche vers l'Orient, le long de la Riuiere;
Ie me rendray leur Guide, allant au premier rang,
Sous vn harnois d'azur, & ſur vn courſier blanc.
Renouuelle ta foy, redouble ta conſtance,
La Victoire ne peut naiſtre ſans la ſouffrance:
Et parmy tes Lauriers, des eſpines viendront,
Qui de ton propre * ſang ta Couronne teindront.
L'Ange apres ce propos, s'enferme en ſa lumiere:
Le Prince qui le perd, le ſuit de la priere:
Rend graces du ſecours à ſes armes promis,
Contre les Elemens, contre ſes Ennemis:
Et ſi toſt que le jour, d'vne lueur dorée,
Des Pauillons croiſez la pointe eut colorée,
A l'ordre de la marche, annoncé par l'airain,
Et par le vent porté dans l'Air pur & ſerain,
Fantaſſins & Cheuaux filans hors des Barrieres,
Font diuers Eſcadrons rangez ſous leurs Bannieres.

Là, s'offrit tout à coup le Guide déguisé:
Le cheual qu'il montoit, au crin blanc & frisé,
Aux mouuemens legers, à l'action brillante,
Paroissoit vne neige animée & roulante.
Ses armes qui sembloient d'acier en couleur d'eau,
Se nuoient aux rayons du iour encor nouueau:
Et des poissons dorez, sur sa casaque ond ée,
Nageoient sans mouuement dans vne Mer brodée.
Vn Daufin en cimier, sur son casque dressé,
De perles, de roseaux, de corail enlacé;
Vomissoit de sa bouche vne flottante plume,
Qui dans l'air imitoit & la vague & l'écume.
Le Grãd Maistre Connac, des-ja du Prince instruit,
Deuant tous le remarque, & deuant tous le suit.
Et luy mesme est suiuy, de cent Profez du Temple,
Tous dressez de sa main, tous fiers à son exemple.
Arthois qui marche apres, par Robert est conduit,
Qui plus de son ardeur, que de ses armes luit.
Iamais il ne parut plus braue, ny plus leste;
De son front, de ses yeux il sort vn feu celeste;
Vn feu qui par rayons, autour de luy regnant,
Et toute autre clarté, de la sienne éteignant,
Par vn presage heureux, le prepare à la gloire,
Où le doiuent porter la Mort & la Victoire.
Tout le Camp qui suiuoit, en trois Corps partagé,
Et sous trois Commãdans, & trois Drapeaux rangé,
En cét ordre marcha, iusqu'à ce que le Guide,
Vers la riue, où s'étend Massore, tournant bride;
Fit bondir son cheual, dans le Nil le pousſa,
Et du bois qu'il tenoit les ondes menaça.
Quoy qu'il fust deguisé, les ondes les sentirent:
Et d'vn soudain respect leur orgueil luy sousmirent.
Plus il auance, & plus s'abbaisse le courant:
Et iusques au grauier, tout le Fleuue s'ouurant,
Laisse vn espace vuide, où la vague couppée,
Reste comme vn cristal en rocher escarpée.

Connac qui marche apres, ſurpris d'étonnement,
Craint de l'illuſion dans cét euenement:
Et comme entre le doute & l'eſpoir il balance,
Robert pique deuant, & ſur le bord s'auance.
Quoy, dit-il, deuant nous les vagues s'ouuriront,
Les celeſtes Vertus deuant nous marcheront;
Et craintifs cependant, pour aller apres elles,
Encore attendrons nous qu'il nous vienne des aiſles?
Ie te ſuy, ſecourable & diuine Vertu;
Qui que tu ſois, ſous qui le Nil s'eſt abatu:
Que l'on aille à la Mort, qu'on aille à la victoire,
Te ſuiuant, on ne peut arriuer qu'à la Gloire.
Il picque auec ces mots apres l'Ange, & le ſuit:
Connac en eſt émeu, ſa Troupe en fait du bruit.
Cependant il auance, & les vagues qui grondent,
Les Vents leurs Alliez, qui du bord leur répondent,
Et ſemblent à leur cours les vouloir r'appeller,
Luy donnent aſſeurance au lieu de l'ébranſler.
Les Templiers vont apres, toute l'Armée en ſuite,
Entre dans le canal, par le Prince conduite.
Les Chefs & les Soldats ſurpris également,
Ont l'eſprit & les yeux liez d'étonnement.
Leur merueille eſt, de voir des vagues ſuſpenduës,
Des glaces ſans gelée, & fixes & fonduës:
De paſſer à pied ſec, où les poiſſons nageoient:
De marcher ſans peril, où des Monſtres logeoient:
Elle eſt, de voir des murs durables & liquides,
Et des Digues de flots arreſtez & ſolides.
Mais l'Eſprit du ſaint Roy, par la route des yeux,
S'éleue à chaque pas, & vole vers les Cieux.
Son cœur le ſuit, porté ſur l'inuiſible flame,
Que ces viſibles eaux allument dans ſon ame:
Et tout ſon corps épris d'vne pareille ardeur,
Semble encore vouloir monter auec ſon cœur.
Mer ſans bord, diſoit-il, inépuiſable Centre, [tre.
D'où tout viét, où tout va; d'où tout ſort, où tout ré-

Qu'à iamais ſoit beny ton riche & vaſte ſein,
Qui touſiours ſe repand, & touſiours reſte plein :
Que l'Eſprit ſoit loüé, qui fit de l'Eau premiere,
De tant de Corps conſtans l'inconſtante matiere:
Et qui touſiours depuis, par les Eaux reconnu,
De l'humide Element l'Empire a retenu.
Eſprit fixe, qui fais de ton ſouffle ſur l'onde,
Vn pilotis ſans corps, à la maſſe du Monde:
Eſprit moteur, qui fais rouler les Vents en l'Air,
Les Aſtres dans le Ciel, les Fleuues vers la Mer ;
Affermis, Eſprit ſaint, nos Eſprits en ta grace:
Detourne les du flux, de tout objet qui paſſe:
Attire les à toy, conduis leur mouuement,
Et ſois de nos deſirs l'eternel Element.
Puis s'addreſſant aux flots ; Vagues obeïſſantes,
Solides maintenant, auparauant gliſſantes,
Adorez, diſoit-il, & beniſſez la main,
Qui d'vn ſigne vous fait vn inuiſible frein.
Pures & tiedes Eaux, par gouttes repanduës,
Des creſpes, ou dans l'Air vous eſtes ſuſpenduës;
Beniſſez l'Artiſan, qui d'vn ſecret pouuoir,
Sans étoffe vous fait ce volant Reſeruoir. [re,
Vous Fleuues, qui baignez l'vn & l'autre Hemiſphe-
Doux & calmes Enfans d'vne fougeuſe Mere ;
Qui vers la Mer coulez, qui coulez de la Mer,
Et n'en retenez rien d'orageux ny d'amer.
Vous Arroſoirs roulans, iailliſſantes mammelles,
Touſiours vieilles aux yeux, aux yeux touſiours nou-
Fontaines, beniſſez ce Bien coulãt touſiours, [uelles;
Ce Bien, dõt tous les Biẽs ont leur ſource & leur cours.
Et vous Baſſin ſans fond, Cuue immenſe du Monde,
Infiny Reſeruoir, vaſte Centre de l'onde,
Champs flottãs, où l'on voit mille Chaſteaux aiſſez,
Emportez par les Vents, par les vagues roulez :
Et vous celeſtes eaux, Ocean ſans orage, [ge.
Mer ſans rade & ſans port, ſans greue & ſans riua-

Voute claire & liquide, Abiſme ſuſpendu,
Sur la route des Iours & des Ans répandu,
Beniſſez de concert, cette Mer ſans eſpace,
Source de la Nature, & ſource de la Grace,
D'où ſourdent ſans contrainte, & ſans épuiſement,
Les Eſprits & les Corps, l'Eſtre, & le Mouuement.
Ainſi Louys marchoit, ſuiuy de ſon Armée,
De merueille ſurpriſe, & de zele animée.
A leur zele, l'éclat de l'acier s'accordoit:
A leurs hymnes, le bruit des Drapeaux répondoit:
Et le long du canal, les flots, de leur murmure,
Sembloient à ce concert inuiter la Nature.
Forcadin cependant eſt d'vn Garde auerty,
Que le Camp des Croiſez de ſon Poſte party,
Auoit pris, en tournant, ſa marche vers l'Aurore,
Et paſſoit où le Nil ſe courbe ſous Maſſore.
Le General Barbare à ce nouuel aduis,
Prend dix mille cheuaux, de douze autres ſuiuis:
Et s'auance à grand train, le long de la Riuiere,
Aueque Muleaſſe, & la belle Guerriere.
Deſ-ja les premiers Corps, & les premiers Dra-peaux,
Conduits par l'Ange armé, Garde & Moteur des eaux,
En bataille s'eſtoient rangez ſur le riuage,
Et du Camp qui ſuiuoit aſſeuroient le paſſage.
Mais ſi toſt qu'à leurs yeux, l'infidelle Croiſſant,
Au front des Eſcadrons, dans l'air apparoiſſant,
De ſes éclairs meſlez à la poudreuſe nuë,
Leur eut des Ennemis annoncé la venuë;
Chacun preſt au combat, à la victoire preſt,
Met ou le trait ſur l'arc, ou la lance à l'arreſt.
Robert marche à la teſte, & le celeſte Guide;
L'Immortel Intendant de l'Empire liquide,
Pour s'oſter à leurs yeux, va comme vn tourbillon,
Se perdre dans les gros du premier Bataillon,
Le Comte qui le croit deſ-ja dans la meſlée,
Le ſuit la lance baſſe, & la bride aualée:

Lozamut eſt percé de ſon fer, le premier;
L'orgueilleux Lozamut, que le tronc d'vn Palmier,
Euentré par le Temps, caué par la vieilleſſe,
Encor enfant ſauua du jaloux Agrameſſe.
Touſiours depuis, ſon cœur des Palmes preſageant,
En veillant les cueilloit, les cueilloit en ſongeant:
Et dans ſon vain cerueau, des Palmes enlacées,
Quelque objet qu'il ſuiuiſt, s'offroient à ſes penſées:
Mais la lance du Comte, à terre le portant,
Et de ſon fol eſpoir les Palmes abattant;
De colere, ſes dents la pouſſiere en mordirent;
Et ſes yeux de trauers aux Aſtres s'en plaignirent.
Robert à Lozamut ajouſte Zoranel,
Qui ſortit tout velu du ventre maternel:
Il luy joint Azorin, chantre & joueür de Siſtre,
Qui nourry ſur les bords du tortueux * Cayſtre,
Des Cignes amoureux, habitans de ſes eaux,
Qui de leur harmonie animent les roſeaux,
Apprit les doux accens, dont Arſure touchée,
Luy voulut bien au joug d'Hymen eſtre attachée.
Trop tard l'eſcu, l'armet, la lance il deteſta:
Les Cignes, les chanſons, le ſiſtre il regretta:
Et les derniers ſouſpirs, que ſes levres formerent,
Son Eſprit vers les bords du Cayſtre porterent.
Le temeraire Ocmat voltigeoit par les rangs,
Le front enueloppé de creſpes vers & blancs,
Où des charmes tiſſus en chiffres Arabiques,
Briſoient lances & traits, rompoiēt ſabres & piques:
Mais de charmes en vain contre le fer armé,
Il eſt d'vn bois ſans pointe & ſans fer, aſſommé.
Robert luy porte au front le tronçon de ſa lance,
Le ſang par l'os caſſé jaillit de violence,
A la bouche d'Ormin, aux yeux d'Almerondart;
L'vn d'vne maſſe armé, l'autre armé d'vn long dart:
Et tous deux échauffez d'vne égale colere,
A venger ſur Robert le treſpas de leur Frere.

Ainſi quand le Veneur, laſche ſur vn Sanglier,
Aculé dans ſon fort, deux Chiens à grand collier;
D'vne pareille ardeur l'vn & l'autre l'attaque,
L'Yuoire de leurs dents ſous leurs machoires craque;
Et le bruit du combat, que le vent porte au loin,
Tient les troupeaux en crainte & les Bergers en ſoin.
Ormin leue le bras, & tandis qu'il menace,
Le Comte plus adroit, luy fauſſe la cuiraſſe:
Le fer entre, & prepare vne entrée à la Mort:
Le ſang à gros boüillons auec la vie en ſort:
Et l'Eſprit irrité, qui les ſuit par la playe,
D'vn preſage funeſte Almerondart effraye.
Il fait ferme pourtant, & ſur l'arçon dreſſé,
La targe miſe en garde, & le ſabre hauſſé,
Il frappe, où le cimier vomit vn feu de plume,
Qui tout l'armet ombrage, & l'ombrageãt l'allume.
L'or maſſif & battu fait reſiſtance au fer,
Qui de depit en ſemble étinceler dans l'air:
Et ſous l'effort du coup, des bluettes jailliſſent,
Qui ſifflant ſur Robert, du peril l'auertiſſent.
Le Comte ſans branſler, au Sarraſin répond,
D'vn reuers qui luy fait entrer l'épée au front;
Boucles, mailles & cloux entrent auec l'épée,
Par le caſque fendu, par la coëffe couppée:
Et ſon Eſprit qui ſort par le crane enfoncé,
Laiſſe au vent vn blaſpheme à demy prononcé.
Aux trois Freres deffaits, Robert joint Algombare,
Remarquable à ſon train, auſſi vain que barbare.
A ſa ſuite marchoient ſix cheuaux, harnachez,
Des peaux de ſix Chreſtiens de ſa main écorchez:
Et d'vne cruauté qui iamais n'eut d'égale,
Encore battoit-il de leurs os ſa Timbale.
Dans la gorge le fer le Comte luy pouſſa;
Le fer de ſang auide aux vertebres paſſa:
Et ſortant par la nuque, à trauers coëffe & lame,
Fit vne double porte au paſſage de l'Ame.

Le cruel, en tombant retint ſa cruauté;
Et ſur Imbaut mourant, par ſa chute porté,
A la Croix qu'il luy vit, renouuelant ſa rage,
Il luy mangea les yeux, luy rongea le viſage;
Et ſon Ombre feroce aux Enfers deſcendant,
Y fut le ſang aux mains, & la chair ſous la dent.
Par tout où va Robert, à la foudre ſemblable,
Sa rencontre eſt fatale, & ſon bras redoutable.
A tous les coups, il fait des morts, ou des mourans,
Le ſang aueque bruit ſous luy roule à torrens:
Et la funeſte Parque, où paſſe ſon épée,
Eſt plus à ramaſſer qu'à faucher occupée.
De l'vne à l'autre bande Albubar voltigeoit, [geoit,
Vne Aigrette à trois rangs tout ſon caſque ombra-
Sur ſon cheual cendré, par vn ieu de Nature,
Des flames ſe voyoient ſans art & ſans teinture:
Et des feux d'or battu, ſur les bardes volans,
Sur les caparaçons des feux étincelans,
Eſtoient vne pompeuſe & magnifique image,
Des feux de ſon Amour, de ceux de ſon courage.
Mais l'Arabe, de rien ne faiſoit tant le vain,
Que d'vn tiſſu, qu'Alzune auoit fait de ſa main,
Où des pierres de prix, auec art enchaſſées,
Et d'vn iuſte raport l'vne à l'autre enlacées,
De leurs eaux, de leurs feux, & de leurs diuers iours,
Faiſoient en baſſe taille vne chaſſe d'Amours.
Albubar orgueilleux d'vne ſi chere auance,
De l'amitié d'Alzune & de ſon alliance,
Hurtant files & rangs, comme vn foudre paſſoit:
Hommes, armes, cheuaux ſur la terre pouſſoit:
Et quelque coup qu'il fiſt, au lieu de la Fortune,
Au lieu de la Victoire, il inuoquoit Alzune.
Guerry Frere d'Olinde adroit & vigoureux,
Veut chaſtier l'orgueil de l'Arabe amoureux:
Le coup porte au bras droit le trenchant de l'épée;
Du tiſſu precieux ta trame en eſt coupée;

Ecarboucles, ſaphirs, rubis cedent au fer:
Chiffres, figures, nœus, Deuiſes vont en l'air:
Albubar en depite, & l'amour dans ſon Ame,
Allumant la colere, & luy meſlant ſa flame;
Sagrilegue, dit-il, tu recules en vain,
Ta teſte me payra le crime de ta main.
Il éleue à ces mots le large cimeterre,
Qui ſa lueur égale à celle du tonnerre;
Et le coup ſur Guerry de tout ſon poids tombant,
Luy fait ſauter le caſque & le crane luy fend.
Il tombe ſous l'acier, comme du Pirenée,
Tombe vn Pin dont la teſte eſt de fruits couronnée,
Er dont les bras touffus, de leurs poids ſe mouuans,
Luttent contre l'orage, & prouoquent les Vents.
Albubar ajouſtant l'inſolence au courage,
Traite Guerry mourant, de brauade & d'outrage:
Et trois fois de dépit ſur ſon ventre paſſant,
Trois fois le cimeterre auec la voix hauſſant,
Chere Alzune, dit-il, fiere & charmante Idole,
Cette victime eſt tienne, & mon bras te l'immole.
Ce mot eſt de Coucy bien à peine entendu;
Qu'il tourne, & voit Guerry ſur la poudre étendu:
La Mort de ſon Amy, le deüil de ſon Amante,
L'vn preſent à ſes yeux, l'autre à ſon cœur preſente,
D'vn commun aiguillon irritant ſa valeur,
L'eſchauffent à venger & le Frere & la Sœur.
Il part, il joint, il frape: & de ſa large épée,
Deſ-ja du ſang des Turcs & des Perſes trompée,
L'amour & la pitié redoublant ſon effort,
Dans le flanc d'Albubar il fait entrer la mort.
Son armure dorée à ſa chute reſonne,
Le terrain en gemit, ſon cheual s'en étonne:
Et Coucy qui le voit ſur la poudre fumant,
A voix haute s'écrie, Olinde reclamant,
Olinde, ſage Olinde, accepte le ſupplice,
Du Barbare outrageux, dont ie te fais iuſtice.

Le ſang qu'à gros boüillons il vomit par le flanc,
De ton Frere abbatu, n'égale pas le ſang:
Mais vil ou precieux, c'eſt vne iuſte amande,
Que mon amour te doit, & que ton deüil demande.
Il part apres ces mots, & terraſſe en paſſant,
Alferne qui meurtrier de ſa Mere en naiſſant,
Par la Mort vint au Monde; & par vne bleſſure,
Vit la premiere fois le iour & la Nature.
Il fend le front d'Ormat, qui fut en douze mois,
Quarante fois Mary, Pere quarante fois;
Et laiſſa ſur le Nil, quarante malheureuſes,
Encore apres ſa mort de ſon Ombre amoureuſes.
Il luy joint Elimel qu'vne contraire humeur,
Dans ſes veines durcie, & glacée en ſon cœur,
Tenoit dans vn Palais champetre & ſolitaire,
Des Femmes ennemy, de l'Hymen aduerſaire.
Mais cette dureté n'amollit point ſon Sort,
Le vainqueur de l'Amour fut vaincu de la Mort:
Et faute d'heritier, ſon puiſſant heritage,
Demeura le butin de tout le voyſinage.
Par tout où va Coucy, de Robert deuancé,
Sur le Turc abattu, l'Arabe eſt renuerſé:
Et des rouges ruïſſeaux de la Mort debordée,
Les gueretſts ſont couuerts, la plaine eſt inondée.
Dans cette aiſle rompuë, vn Eſcadron reſtoit,
Qui ſous Almutaſin encore combattoit.
Le cruel Renegat yvre de ſang fidele,
Et bruſlant d'vn barbare & ſacrilegue zele, [main,
Moins Soldat que Bourrean, moins Braue qu'Inhu-
Effrayoit de la mine, & tuoit de la main:
Et ſon plaiſir eſtoit, de voir dans la meſlée,
Sous les pieds des cheuaux la Croix Sainte foulée.
Robert va contre luy, le frape ſur l'armet,
Et le fer iuſqu'aux dents, par le crane luy met.
Le ſang ſort par ſes yeux, par ſon nez, par ſa bouche:
Sa chute aueque bruit ſur la poudre le couche:

Et

Et ſon Ame en partant, enuenime ſa voix,
Du blaſpheme dernier; qu'il fait contre la Croix.
Comme la Clef tombant d'vne Sale voûtée,
La ſtructure auec elle eſt à terre portée:
Les meſures, les rangs, les ordres ſe deffont;
Le fondement au faiſte auec bruit ſe confond:
Et ce qui fut ou friſe, ou corniche, ou figure,
N'eſt plus qu'vne confuſe, & poudreuſe maſure.
Le Chef ainſi tombant, le Corps eſt renuerſé;
Soit étonné du coup, ſoit du Comte pouſſé:
La crainte y met le trouble, & le trouble la fuite:
Files & rangs deffaits n'ont ny cœur ny conduite:
Et chacun ſans tourner la teſte vers l'honneur,
Court à bride abattuë, où le porte la peur.
Le Comte qui piqué d'vn aiguillon de Gloire,
Pourſuiuant les fuyars croit ſuiure la Victoire;
Donne juſqu'à Maſſore, auec tant de chaleur,
Suit ſon zele ſi loin, ſuit ſi loin ſa valeur,
Qu'il paſſe la barriere aueque ceux qu'il chaſſe,
Et ſe trouue tout ſeul engagé dans la place.
Il ſe tourne, il regarde, il voit de toutes parts,
Des hommes, des cheuaux, des portes, des rãparts.
La grandeur du peril excite ſon courage;
Vn feu noble & ſoudain en monte à ſon viſage;
Et ſur les Sarraſins, par ſes yeux jailliſſant,
Produit vn froid contraire à l'ardeur qu'il reſſent.
Ainſi dans les Deſers de ces Plages bruſlées,
Qui des grands Animaux ſont les * meres halées,
Par la mort des Veneurs vn Lyon renommé,
Dans vn Parc à la fin, par ſurpriſe enfermé;
Tonne aueque la voix, auec les yeux éclaire:
A trauers ſes naſeaux fait fumer ſa colere:
Et montre des taureaux, & des chiens égorgez,
Le ſang, la peau, le poil, entre ſes dents figez.
Les cordages du Parc, les mailles en fremiſſent:
Les Chaſſeurs aſſemblez de frayeur en paſliſſent:

Et comme ſi le fer auoit part à la peur,
Il leur tremble à la main au battement du cœur.
Apres ces vifs éclairs, meſſagers de la foudre,
Robert fond ſur Ocmat, & l'étend ſur la poudre.
Le coup qui l'abattit, l'augure degagea,
Qui dans ſon lieu natal la mort luy preſagea.
Augure capcieux! trompeuſe prophetie,
Bien loin de ſon eſpoir, par ſon ſang éclaircie!
Mais de tout temps il fut, il ſera de tout temps,
De faux illuminez & de vains Charlatans.
Le Comte ſur Ocmat, tuë Algir & Geraſſe,
Fendant l'armet à l'vn, à l'autre la cuiraſſe:
De deux Peres, iumeaux; Freres de diuers ſang,
L'vn fier, & l'autre doux; l'vn noir, & l'autre blanc;
L'vn ſemblable à la Nuit, au iour l'autre ſemblable,
Ils arriuent enſemble au pas inceuitable:
Pareille eſt la noirceur des Ombres de leurs corps:
Le deſtin eſt pareil qu'ils auront chez les Morts:
Et pareille ſera la cendre froide & vaine,
Qui de leurs os pourris reſtera ſur la plaine.
Sur ceux-là Rontaferne, & Phorbut renuerſez,
Regrettent leurs threſors ſur l'Eufrate laiſſez.
Moradan qui les ſuit, aueque peine expire:
Son Eſprit à Bagdet demeuré prez d'Eluire,
Par l'Amour établie arbitre de ſon Sort,
Ne peut en reuenir, pour ſe rendre à la Mort.
Ainſi Robert captif, eſt encore indontable:
Plus il eſt en peril, plus eſt-il redoutable:
Et de quelque coſté qu'il étende le bras,
Cheualiers & cheuaux ſous luy roulent à bas.
Tel qu'il eſt dans ces murs, telle eſt dans vne nuë,
L'ardente exhalaiſon par le froid retenuë:
De ſes feux redoublez le Ciel au loin reluit:
La Terre tremble au loin, ſurpriſe de ſon bruit:
L'Air en eſt en ſueur, & les Vents hors d'haleine:
La crainte en fait fremir les moiſſons ſur la plaine.

Les arbres les plus hauts, de ſes traits menacez,
Ont la teſte courbée, & les bras abaiſſez:
Enfin fendant la nuë, & fondant ſur la Terre,
D'vn long éclair ſuiuie, & d'vn plus long tonnerre,
De colere elle abat la teſte d'vn Sapin,
Elle renuerſe vn Cheſne, elle terraſſe vn Pin:
Et toute vne foreſt de ſa chute allumée,
Long temps en put le ſouffre, & lõg temps la fumée.
Le jeune Alamezel deſ-ja fier, deſ-ja grand,
Deſ-ja pareil en force à ſon Pere Geant,
Rappelle les fuyars, leur reproche leur fuite;
Reuient ſuiuy d'vn gros, marchãt ſous ſa conduite:
Et le fer à la main, ſur le Comte paſſant,
Le frappe, où le bras droit de l'épaule deſcend.
Il repaſſe, & Robert à cette autre paſſade:
D'vn reuers foudroyant l'atteint ſur la ſalade.
Quoy que l'acier fuſt fort, & fortement trempé,
D'vne force plus grande il eſt en deux couppé.
L'aigrette, le cimier, la viſiere bondiſſent:
Le ſang & le cerueau juſqu'à terre jailliſſent:
Et le ſuperbe Mort, de ſon poids abattu,
Par ſa chutte ſouſmet l'orgueil à la vertu.
Les vns plaignent le coup, & les autres en trẽblent:
Ils s'écartent d'effroy, de honte ils ſe raſſemblent:
Et le cœur leur manquant, pour combattre de prez,
Ils chargent le Heros d'vn orage de traits.
Son cheual qu'vn Vent tiede engendra d'vne Mere,
En viſteſſe fameuſe aux riues de l'Ibere;
Quoy que d'écailles d'or & d'acier cuiraſſé,
De la greſle acerée eſt ſous luy terraſſé:
Et les larmes qu'il verſe en mourant, font paraiſtre,
Le déplaiſir qu'il a d'abandonner ſon Maiſtre.
Robert en pied ſaillit, en garde ſe remet;
Menace de l'eſcu, du ſabre, de l'armet:
Et le feu de ſon cœur, à trauers la viſiere,
Meſle au feu de ſes yeux vne affreuſe lumiere.

Le bruit court cependant qu'Alamezel eſt mort:
Drogace furieux en blaſpheme le Sort:
Et laiſſant à Forgan la garde de la porte,
Va la teſte baiſſée, où ſa douleur le porte.
La honte & le dépit, le deüil & la fierté,
Partagent à l'enuy ſon eſprit agité:
Et l'amour paternel meſlé dans ce partage,
Commet à la fureur les deuoirs du courage.
Vain zele, diſoit-il, inutile valeur!
Sujets infortunez de mon dernier malheur!
Dequoy me ſert, d'auoir aſſeuré la muraille;
Conſerué le débris épars de la bataille;
Si l'vnique ſurgeon qui reſtoit de mon corps,
Couppé d'vn coup fatal, eſt au nombre des morts?
Apres ce beau ſurgeon, quelle autre fleur me reſte?
Que ſuis-je qu'vn tronc ſec, qu'vne ſouche funeſte?
Et qu'ay-je plus, qui puiſſe adoucir mon ennuy.
Que l'eſpoir de tomber, & mourir prez de luy?
Alamezel le veut, ſon Ombre m'y conuie:
Et ſans luy, ie n'ay rien qui m'attache à la vie,
Mais à ma chutte, au moins, le Pirate François,
Mourra ſur mon Fils mort, accablé de mon poids.
Il ajouſte à ces mots, l'outrage & le blaſpheme,
Son regard s'en noircit, ſon viſage en eſt bleſme.
L'Ourſe a moins de fureur, quand hurlant elle ſuit,
Le Danois rauiſſeur de ſes Faons qui s'en fuit.
Moins terrible en ſa bauge, eſt l'écumeuſe Laye,
Quand pour ſes Marcaſſins ſa colere elle eſſaye:
Et que la voix des chiens jointe à celle des cors,
Etonnant le marais d'effroyables accords;
Les broches de ſes dents de leur bruit y répondent,
De ſes naſeaux ſouflans les vapeurs les ſecondent;
Et de ſon poil touffu, le taillis heriſſé,
Se roidit ſur ſon dos de bourbe cuiraſſé:
Il ſemble que les joncs, que les ſaules en tremblent;
Et les Chaſſeurs épars à peine ſe raſſemblent.

Le Pere furieux vers le Comte arriuant,
Iette vn cry, qu'vn long dard va de l'aisle suiuant:
Si tost que de la main du Barbare il échape,
En mesme temps il siffle, il étincelle, il frape.
Le Lyon d'or massif, en garde sur l'escu,
Est atteint pour le Prince, & du dard est vaincu:
Le fer entre, & poussant plus auant son audace,
Apres la targe ouuerte, attente à la cuirasse:
Mais il la touche à peine, & Robert le tirant,
D'vn bras fort & nerueux à Drogace le rend.
Le dard changeant de main, de party, d'auenture,
Porte à son premier Maistre vne large blessure.
Le sang, le feu, le fiel poussez en mesme temps,
Luy sortent par le bras, par les yeux, par les dents:
Et le sabre, à sa main tant de fois si fidelle,
Sur le François tiré de ses coups étincelle:
L'air en resonne au loin, comme au loin, il en luit;
Et les murs au dehors en redoublent le bruit.
Ainsi dans vn herbage, ou les Geniſſes paissent,
Deux Taureaux échauffez de leurs cornes se pressent:
L'amour qu'ils ont au cœur, le feu qu'ils ont aux yeux,
Les rend également ialoux & furieux.
De leur sang les gasons & les herbes se teignent:
Les Bergers en ont peur, les Geniſſes s'en plaignent:
La terre sous leurs pieds de leur combat gémit,
Et du ruisseau prochain l'eau troublée en fremit.
L'Archange, General des Troupes emplumées,
De la Sphere de Mars, où campent ses Armées,
Assisté de ses Chefs, & de ses Lieutenans,
De cometes, d'éclairs, de foudres rayonnans,
Cependant contemploit la sanglante meslée,
De tant de Bataillons qui couuroient la vallée.
Il voyoit d'vne part, le Monarque François,
Pousser les Mescreans, mettre en route leurs Roys;
Et son bras soustenu d'vne force diuine,
Iouchet de corps sanglans la riue Sarasine;

Il voyoit Archambaut d'vn effort plus qu'humain,
Combattre de la voix, du regard, de la main.
Il voyoit pres de luy, Belinde, & Liſamante,
L'vne & l'autre de zele & de courage ardente:
Et tous ceux qu'il voyoit, receuoient de ſes yeux,
L'Eſprit qui fait les Forts & les Victorieux.
Mais voyant d'autre part, dans Maſſore fermée,
Robert ſeul, combattant contre toute vne Armée;
Diuinement inſtruit du ſuccez de ſon Sort,
Heureux Prince, dit-il, heureux meſme en ta mort!
Fournis ſans démarcher, cette Lice de gloire:
Il ne te reſte plus qu'vn pas à la Victoire:
Le trauail eſt petit, mais le prix ſera grand,
Et deſ-ia dans le Ciel la Couronne t'attend.
A ces mots s'addreſſant à la celeſte Eſcorte,
Qui le harnois croiſé ſous ſa Banniere porte;
Compagnons, leur dit-il, le temps eſt terminé,
Qui par l'Autheur des Temps à Robert fut donné.
Mais il faut que ſortant couronné de la Lice,
Par ce Geant deffait, ſa courſe il accompliſſe.
Et Dieu veut que ſon corps d'outrage preſerué,
Et bien loin de ces lieux, par nos mains enleué,
Soit mis dans ce Tombeau de ſtructure eternelle,
Qu'erigea la Iudée, eſtant encor fidelle,
A ces Heros Hebreux, qui pour les ſaintes Loix,
Firent la guerre aux Grecs, & deffirent leurs Roys.
Allons donc receuoir cét Eſprit heroïque:
Honorons de nos ſoins ſa Royale relique:
De ſes cendres vn iour, des Lauriers germeront,
Qui de ſa gloire au loin le parfum porteront.
Deſcendant à ces mots, des iours de ſon armure,
Il fait luire la haute & la baſſe Nature:
Et par tout où ſon vol cette lueur épand,
En l'air, ſur l'onde, à terre vn feu ſoudain ſe prend:
Vn feu pareil à ceux que les eaux refléchiſſent,
Quand du iour qui les bat les rayons reiailliſſent.

Il arriue, ſuiuy de trois Anges armez,
Où Drogace & Robert de valeur animez,
Apres diuers aſſauts, auoient mis en vſage,
Tout ce que peut la force aiouſtée au courage.
Le Comte farigué des precedens combas,
Ne meut que peſamment, le pied, le fer, le bras:
Son poumon épuiſé ne peut que bien à peine,
Au grand feu de ſon cœur, fournir aſſez d'haleine:
Et de ce feu, qui pouſſe au dehors ſa lueur,
Ses eſprits échauffez s'écoulent en ſueur.
Mais l'Archange Guerrier, d'vn rayon de lumiere,
Apeine en arriuant eut touché ſa viſiere;
Qu'vne vertu la ſuit, qui le renouuellant,
Et ſes eſprits épars à ſon cœur r'appellant,
Delà, les fait apres couler de veine en veine:
En raffermit ſes bras, en double ſon haleine:
Le fer meſme en ſa main s'en trouue r'allumé:
Le cimier en paroiſt ſur ſon caſque animé:
Et des feux menaçans que iette ſon armure,
Aux yeux du Sarrazin plus terrible eſt l'augure.
Ainſi l'Aigle autrefois de cent Faucons vainqueur
Quand ſa force & ſon aiſle accompagnoient ſon cœur;
Engourdi par le froid, qui les Fleuues arreſte,
Vers le Ciel peſamment leue l'œil & la teſte:
Et de ſes longs tuyaux * les auirons pliez,
Sont à ſon corps tremblant de pareſſe liez.
Mais dez que * le Belier, qui les iours renouuelle,
Montre ſes cornes d'or au Printemps qu'il r'appelle;
Le volant Roy de l'air auec luy reuiuant,
Sur les monts éleué bat la nuë & le vent:
L'air ſiffle au loin des coups, qu'il reçoit de ſon aiſle:
Dans le cœur des Herons le ſang de peur ſe gele:
Et le Milan, qu'il a battu plus d'vne fois,
Non ſans crainte répond à l'appel de ſa voix.
Le Comte rétably dans ſa vigueur premiere,
Se trouuant le bras fort, l'action viue & fiere;

De ſoy-meſme étonné, ſe demande, d'où vient,
L'air qui le rafraichit, l'eſprit qui le ſouſtient.
Il allonge deux coups au terrible Drogace :
L'vn impoſe à ſes yeux d'vne feinte menace ;
L'autre allant à couuert, où la main le conduït,
Luy perce le coſté, ſans éclat & ſans bruit.
Drogace qui le ſent, à la vengeance appreſte,
L'acier large & courbé, qu'il deſtine à la teſte.
Mais l'Archange Guerriere, Intendant des combas,
Preſentant à ce coup ſon inuiſible bras ;
Oſte la force au fer ; & le fer comme verre,
Rompu ſur le pauois en éclats vole à terre.
Le Barbare s'en prend au Ciel, à Mahomet ;
Sa colere paroiſt en feu par ſon armet :
Et tandis qu'il rugit, qu'il fume, qu'il blaſpheme ;
Qu'apres le Ciel maudit, il ſe maudit ſoy-meſme,
Robert le meſurant, hauſſe le coutelas,
Appelle ſon courage, au ſecours de ſon bras ;
Et fait d'vn coup qui bruit, comme bruit la tempeſte,
Loin de ſon corps, voler ſon effroyable teſte.
Ainſi tombe en la Mer, d'vn Rocher orgueilleux,
Sous le carreau ſouffré, le faiſte ſourcilleux ;
Les riues d'alentour à ſa chutte répondent :
La vague, le limon, le ſable ſe confondent :
Le poiſſon prend la fuite, effrayé de ce bruit :
L'onde meſme troublée en écume le ſuit.
Et dans les prez flottans, où les Baleines paiſſent,
Les Dauphins & les Thons autour d'elles ſe preſſent.
Drogace trebuchant, les Sarraſins troublez,
Font retentir les murs de leurs cris redoublez, [che,
Le vainqueur les pourſuit : mais deſ-ia l'heure eſt pro-
Que doit pour luy ſonner, la triſte & noire Cloche ;
Ce funebre metal, qui donne toſt ou tard :
Aux Grands comme aux Petits, le ſignal du départ.
L'Archange qui le ſçait, l'abandonne à luy meſme :
Sa laſſitude croiſt, ſa foibleſſe eſt extreme :

Et ſes bras, ne ſont plus portez que de ſon cœur,
Qui garde ſon aſſiette, & retient ſa vigueur.
Encore en cét eſtat, menaçant & terrible,
Aux Barbares confus il paroiſt inuincible:
Et ſemblable au Lyon accroupi ſur les corps,
Des Dogues expirans, meſlez aux Chaſſeurs morts;
Il combat du regard, de la voix, du viſage:
Son ombre meſme luit du feu de ſon courage:
Et ſon pauois brillant, d'vn bruit aigu répond,
A la greſle du fer, que cent Archers luy font.
Vn trait ſeul dans la foule, ou de force, ou d'adreſſe,
Pouſſé d'vn inconnu ſous la gorge le bleſſe.
De ſon ſang, à ce coup, ſe rempliſſant les mains,
Il eſt voſtre, dit-il, Redempteur des Humains:
Ce m'eſt vn fort heureux, de pouuoir vous le rendre,
Pour celuy, que l'amour, pour moy vous fit répãdre.
Tout ce que la Fortune a de grand & de doux,
Ne vaut pas vn filet de ſang verſé pour vous:
Et la Mort qui me fait joüir de cette gloire,
Me couronne bien mieux, que n'euſt fait la Victoire.
Ie meurs loin d'vn Climat, où ie fus en naiſſant,
Receu dans vn Berceau de pourpre floriſſant:
Mais qu'importe en quel lieu ma dépoüille demeure
Pourueu qu'ẽtre vos bras, qu'en voſtre ſein ie meure?
Helas! pouuois-je ailleurs, mourir plus doucement?
Pouuois-je ailleurs auoir vn plus haut Monument?
Auec ce peu de ſang, mon Eſprit ie vous donne;
Receuez la Victime, & ſoyez ſa Couronne.
A ces mots expirant, il adora la Croix,
Qui d'vn riche trauail brilloit ſur ſon pauois.
De Lauriers lumineux ſon Ame enuironnée,
Au triomphe eternel fut en pompe menée:
Et dans vn tourbillon formé ſoudainement,
Son corps ſaint emporté, fut mis au monument,
Où le grand Machabée, & ceux de ſa Famille, [brille,
Sous vn marbre, où leur nõ touſiours vit, touſiours

Des Siecles destructeurs brauant le vain effort,
Ioüissent en repos de l'honneur de leur mort.
Le Monument se voit pompeux de Pyramides,
Vers la riue, où la Mer, entre ses bras humides,
Etreint auec regret, les Saints lieux profanez,
Et leurs Peuples, au joug du Croissant enchaisnez.
Le Temps qui de sa faux a fait voler en cendre,
Le Tombeau de Mausole, & celuy d'Alexandre;
Qui de tant de trauaux si vantez & si vains,
N'a pas même laissé l'ombre aux yeux des Humains;
Touché d'vn saint respect, pour cette Sepulture,
N'auoit encore osé violer sa structure.
Là, * des Braues Hebreux les faits si renommez,
En demy-bosse estoient sur le marbre exprimez:
Et là, les Grecs vaincus, encore du visage,
Meditoient le blaspheme, & respiroient la rage.
Vne baze imparfaite en attente y restoit,
Dont le Iaspe, en beauté tout autre surmontoit:
Les Anges, qui le Comte en ce Tombeau porterent,
L'Histoire de ses faits, de leurs mains y taillerent;
Et fort long temps apres, dans le Siecle suiuant,
Ce trauail fit l'honneur de la France au Leuant.

REMARQVES.

* *ET le Dragon fameux pag.* 420. Ce Dragon eſt le Diable, que l'Eſcriture ſainte, en pluſieurs endroits, met dans la Mer & ſur les Fleuues.

* *Les Soleils de Bagdet pag.* 421. Bagdet eſt Babylone Ville de l'Empire des Perſes, qui de tout temps ont pris le Soleil, pour leur Enſeigne; comme les Turcs ont pris le Croiſſant.

* *Les Vents ſelon le rang pag.* 422. Cette nouuelle diſtribution des Vents, n'eſt pas ſelon la Bouſſole & la Carte des Gents de Marine. Mais elle eſt ſelon l'imagination de la Poëſie, qui a pû auec vray-ſemblance, donner à l'Ange Intendant des eaux, vne Couronne compoſée d'autant de rayons qu'il y a de Vents.

* *Ce Sceptre en non la Lune pag.* 422. Les Philoſophes attribuent à la Lune le flux & le reflux de la Mer : on l'attribuë icy à la vertu d'vn Sceptre, que porte l'Ange Intendant des eaux : & cette imagination, quoy que Poëtique a autant d'apparence, que celle des Philoſophes.

* *Et ſe rendit gayable pag.* 423. Cette merueille arriuée en France, ſelon le rapport de nos Hiſtoriens, rend vray-ſemblable, la fiction des eaux du Nil diuiſées en faueur de S. Louys.

* *Qui de ton propre ſang pag.* 423. La bleſſure de ſaint Louys, & la mort de Robert Comte d'Arthois ſon Frere, ſont predites par ces paroles.

* *Du tortueux Cayſtre pag.* 428. C'eſt le Meandre,

Fleuue d'Asie renommé par ses detours, & par la multitude des Cignes qu'il nourrit.

* *Les Meres halées pag.* 433. Ce sont les Regions d'Afrique, qu'Horace par vn mot plus hardy encore que celuy-cy, appelle la seche Nourrice des Lyons.

* *Et de ses longs tuyaux les auirons p.* 430. Le nom d'auiron donné à des aisles, n'est pas plus hardy, que celuy de rames que leur donne Virgile.

* *Mais dez que le Belier pag.* 439. Ce Belier est le Signe par où le Soleil recommence le Printemps.

* *Là des Braues Hebreux pag.* 442. Ce sont les Macabées, qui firent la guerre contre les Grecs ennemis de leur Loy & de leur Nation.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE QVINZIESME.

DAVTRE-part dans la plaine, à ſa valeur ouuerte,
Et de ſang Sarraſin, de ſang Chreſtien couuerte,
Louys portoit l'effroy, le deſordre, & la Mort,
Dans les Corps ennemis ployans ſous ſon effort.
Du haut de l'Apennin, aueque moins d'audace,
Le Milan deſcendu, donne aux Herons la chaſſe:
Le Lyon de Lybie, aux yeux étincelans,
Fait vn moindre dégaſt, dans les troupeaux bélans:
Et le torrent enflé du tribut des montagnes,
Plus enflé du butin enleué des campagnes.
Aueque moins de trouble, aueque moins de bruit,
Le trauail & l'eſpoir du Laboureur détruit;

Quoy qu'il roule les ponts aueque les chauſſées ;
Qu'il porte le debris des maiſons renuerſées ;
Et qu'aueque les troncs des arbres entraiſnez,
Il batte en écumant les rochers étonnez.
Le Coloſſe Elgaſel ſembloit dans la bataille,
A voir ſon mouuement, à meſurer ſa taille ;
Tel que paroiſt en Mer ſur les moindres vaiſſeaux,
Vn de ces grands Voiliers, qui roulans ſur les eaux,
De ſa vaſte fabrique étonne la Fortune,
Porte juſques aux Cieux les aiſles de ſa hune :
Et de ſon poids énorme, auec bruit ſe mouuant,
Fait la vague gemir, & murmurer le vent.
Le Barbare ajouſtant à cette grande maſſe,
Vne force auſſi grande, vne plus grande audace,
Fauchoit auec le fer les files & les rangs,
Et jonchoit le ſablon de morts & de mourans ;
Comme on voit ſous la faux, la campagne jonchée,
De la jaune moiſſon par jauelles couchée. [rain,
Hoſſonville & Chamblay, de ſang noble & Lor-
Accablez de ſon bras baignerent le terrain.
Là meſme Beaufremont. La Guiche, Galerande,
Les plus braues ſouſteurs, les plus fiers de leur bande,
Apres deux gros de Turcs, par leur valeur pouſſez,
Sous ce Mole viuant à leur tour renuerſez, [rent ;
A leurs noms, en mourant, vn grand luſtre laiſſe-
Et long-temps apres eux leurs Races en brillerent.
De ſang & de ſueur Angenne dégouttant,
Turcs, Arabes, Syriens, & Perſes abattant,
Ioint le vaſte Elgazel, & frappe où la viſiere,
Fait vn paſſage à l'air, & reçoit la lumiere.
L'armet comme indigné ſous le coup fait du bruit ;
Vne étincele en ſort qui petille & qui luit :
Et toſt apres, la main à la vengeance preſte,
Ioint la foudre, à l'éclair qui jaillit de la teſte.
Deſ-ja le coutelas en ſifflant menaçoit,
Deſ-ja l'air d'alentour de crainte ſe preſſoit,

Quand tout à coup ſuruient le genereux Viuonne,
Qui pouſſé de l'ardeur que l'amitié luy donne,
S'auance par vn noble & glorieux tranſport,
Pour garantir Angenne, & pour ſubir ſon Sort.
Il ſe preſente au coup, & le fer du Barbare,
Luy deſcend ſur l'eſpaule, & du corps la ſepare.
D'vne part le corps tombe, & de l'autre le bras,
Qui mille fois vainqueur en mille autres combas,
Rend la vie & le ſang par l'épaule coupée;
Sans qu'aueque la vie, il rende ſon épée:
Et tandis qu'il la hauſſe, & la ſerre des doits,
Pour couurir ſon Amy, l'autre tend le pauois.
Angenne malgré luy garanty de la ſorte,
De fureur s'abandonne au regret qui l'emporte:
Il reproche ſa vie, & ſon ſalut au Sort:
A ſon Amy mourant il reproche ſa mort:
Et du pied, de la main, du coutelas, s'auance,
Reſolu d'en tirer vne illuſtre vengeance.
Mais par l'ordre étably ſur le Sort des Humains,
Cette teſte eſtoit deuë à de plus nobles mains.
Du coup qu'il luy porta des bluettes ſauterent:
D'vn feu court & ſoudain ſes plumes en bruſlerent:
Il euſt fait d'vn grand Pin tomber la teſte à bas,
Et le front d'Elgaſel, ſous luy ne branſla pas.
Mais ſous l'acier trenchant dont frappe le Barbare,
L'eſcu cedant au coup, qu'en vain Angenne pare;
Et le brillant armet, encore apres l'eſcu,
Quoy que deux fois trempé, du meſme coup vaincu,
Sa teſte ſans deffence au fer abandonnerent:
Les Croiſez de frayeur à ſa chutte branſlerent:
Et le bruit qu'elle fit, accompagné d'effroy,
Et ſuiuy de deſordre, alla juſques au Roy.
Il ſuſpend à ce bruit ſon bras & ſon courage:
Vers ſes gents effrayez, il tourne le viſage:
Son regard les chaſtie, & leur remet au cœur,
La crainte de la honte, & l'amour de l'honneur;

Cette masse de chair, leur dit-il, vous étonne?
Plus elle est vaste, & plus de prise elle vous donne.
Allons armez de foy; sans machines, sans bras,
La Foy seule a jetté semblables tours à bas:
Et * le grand Philistin, à tout vn Camp terrible,
A la foy d'vn * Enfant ne fut pas inuincible.
Il se charge à ces mots, d'vn fresne armé de fer,
Pique vers Elgazel, & va comme vn éclair:
Le Geant s'y prepare, & s'arme d'vn grand Orme,
Dont le bois est noüeux, & la pointe est enorme:
Les François de respect, les Sarasins de peur,
Leur laissent le champ libre & les suiuent du cœur.
La poudre vole au loin, par les cheuaux foulée;
La plaine au loin gemit, de leur course esbranslée;
Deux foudres dans la nuë, à l'enuy se choquans,
Sous leurs aisles font moins bruire l'air & les vents:
Et dans la Lice ouuerte aux combats des Tempestes,
Deux écuils se hurtans de leurs affreuses restes,
D'vne moindre frayeur, étonneroient les flots,
D'vn moindre effroy feroient trembler les matelots.
Le grand orme ferré que baisse le Barbare,
Glisse sur l'épauliere, & de son but s'égare:
Mais le bois du Saint Prince, auec plus d'art cõduit,
Et gouuerné d'vn bras aux joustes mieux instruit;
Dans le front luy portant le fer par la visiere,
Bien loin de son cheual l'étend sur la poussiere.
Le terrain affaissé de son poids s'étonna:
D'vn long gemissement le Nil en bourdonna:
Et sa vague long temps de frayeur ébranslée,
Sembla se retirer de sa riue croulée.
Ainsi lors que tomba * ce Phare si vanté,
Qu'autrefois sur son port l'Egypte vit planté;
La terre au loin trembla, de sa chute accablée:
La Mer de son debris au loin se vit comblée:
Elle en perdit le fond, le bord elle en perdit:
Aueque le grauier l'onde se confondit:

Les écueils de frayeur leurs testes abaisserent :
Les poissons écartez vne autre Mer chercherent :
Et l'orage vainqueur du grand Mole abattu,
Iusques à Thunes fit retentir sa vertu.
Par cette grande mort l'Aisle gauche deffaitte,
N'attend pas que les Chefs annoncent la retraite :
Et sans égard de rang, de deuoir, ny d'honneur ;
Chacun fuyt, au signal que luy donne la peur.
Louys sans s'arrester à suiure la Commune,
Inegale à son cœur, non moins qu'à sa fortune ;
Charge tout ce qu'il voit d'éminent & de fort :
Met en fuite les vns, met les autres à mort :
Pareil à ces grands Vents, qui maistres de la plaine,
Laisſãt chasser la feüille aux Vents de moindre halai-
Abbattent les maisons, ébranslent les forests : [ne ;
De chaisnes arrachez accablent les guerests ;
Et portent, en grondant, vne fatale guerre,
Aux Vaisseaux sur la Mer, aux Clochers sur la Terre.
Apres ces Corps deffaits, Louys demy vainqueur,
Tourne vers l'Aisle droite, & ses soins & son cœur.
Là, Forcadin suiuy de la fiere Zahide,
L'œil ardent de fureur, le bras de sang humide,
Eclaircissoit les rangs, les files renuersoit,
Hommes, armes, cheuaux à monceaux entassoit :
Et faisoit à boüillons, rouler le sang fidelle,
Comme roule au Pressoir la vendange nouuelle.
Il pousſa les Bretons, il rompit les Anglois ;
Les Flamans ralliez le soustinrent trois fois :
Et le seul Archambaut, joint aux Barons de France,
Tint en luy resistant, la victoire en balance.
Là perit Trichastel, qui laissa sur la Tille,
Moins d'or que de Lauriers à sa noble Famille.
Le fer du Sarrasin, qui luy fendit le flanc,
Fit jaillir son esprit sur vn boüillon de sang.
Ruilly qui le suiuit, fut suiuy de Thiange,
Qu'vne teste pareille à la teste d'vn Ange,

Et tout ce que la Grace a de fleur & d'appas,
Dans ce moment fatal, ne garantirent pas.
Cent autres enuoyez des riues de la Seine,
Firent vn mont affreux de leurs corps sur la plaine:
Et cent autres des bords de la Marne enuoyez,
Dans vn fleuue de sang demeurerent noyez.
Zahide cependant, à l'Eperuier pareille,
Qui du sang des Pigeons, a la serre vermeille;
Passant de Corps en Corps, Lisamante cherchoit;
Et du fer, en passant, rangs & files fauchoit.
De son Pere immolé l'Ombre pasle & sanglante,
Luy presente sa teste encore degouttante:
Et cét affreux objet, à toute heure, en tous lieux,
Irritant son Esprit, & s'offrant à ses yeux;
Luy demande le cœur de la Veuue guerriere,
Qu'il nomme son Espouse, & qui fut sa meurtriere.
Pour luy rendre vn si triste & si cruel deuoir,
A son deüil, à son cœur, mesurant son pouuoir;
Elle passe à trauers tout ce qui se presente:
Va d'vne bande à l'autre, appelle Lisamante:
Et Lisamante enfin tournant teste à sa voix,
Ie te suy, répond elle; attend qui que tu sois.
Se tirant à ces mots, du fort de la meslée,
Où sa valeur s'estoit par cent morts signalée;
Elle abat vne épaule, au fier Azaluyr,
Qui croyant follement, qu'elle vouluſt fuyr,
Piqué du vain desir d'enleuer son armure,
De rubis flamboyante & riche de graueure,
Afin de l'arrester, osa porter au frein,
Du fougueux Morinel, sa temeraire main.
Elle luy joint Zoglan, à Zoglan Menedasse,
Faussant l'armet à l'vn, à l'autre la cuirasse:
Et d'vn reuers, ajouste à ceux-la Zalemor,
Qui regrette en mourant, les quatre tonnes d'or,
Qu'il acquit par vn meurtre & par vn adultere,
Et qu'il laisse à la foif de son auare Frere.

Comme vn feu ſouſterrain, qu'vne caue lõg temps,
A nourry de bitume, en ſes humides flancs;
Apres auoir enfin conſumé ſes entrailles,
Sort auec le fracas des toits & des murailles,
Enleue comble & fond, écarte aueque bruit,
Domes, Tours, Pauillons du Palais qu'il détruit:
Et meſle ſur la terre, aux Colonnes caſſées,
Et Pilaſtres rompus, & Friſes renuerſées.
Ainſi la forte Veuue, agiſſant de l'ardeur,
Que fournit à ſon bras, le beau feu de ſon cœur;
Se fait jour au trauers de tout ce qui l'arreſte:
Icy fait choir vn corps, la voler vne teſte:
Et parmy les bleſſez, parmy les morts ſe rend,
De carnage ſoüillée, où Zahide l'attend.
Si toſt qu'elle paroiſt, la fiere Sarraſine;
La reconnoiſt à l'air, aux armes, à la mine:
Et la viſiere haute, au galop s'auançant,
Luy dit d'vne voix aigre, & d'vn ton menaçant.
Ie crie, & tu n'entens, Ame ingrate & cruelle,
Ny ma voix, ny le ſang du Sultan qui t'appelle.
Ton terme eſt arriué, tu recules en vain,
Tu ne peux euiter ſon couroux, ny ma main.
Les Cieux eſtoient fermez, & leur lumiere éteinte,
Quand tu portas la main à cette teſte ſainte:
Et la Nuit leur cacha dans ſon obſcurité,
D'vn ſi noir attentat, l'horrible cruauté,
Mais ouuers maintenant, à la voix de ton crime,
Ils aſſignent ta teſte au Sultan, pour victime.
Cruelle, mille morts ſeroient trop peu pour toy:
Mais la honte & l'horreur, le regret & l'effroy,
Qui t'accompagneront dans la Nuit eternelle,
Et ſeront les Vautours de ton cœur infidelle,
Acheueront d'vn long & penetrant remors,
Ce que le fer aura commencé ſur ton corps.
Tu ne dois accuſer, luy répond Liſamante,
Que le ſale Tyran, de ſa mort violente.

Il fit eſſay de tout pour me rauir l'honneur ;
Et contre ſon attente, il me trouua du cœur.
Le meſme cœur me reſte ; & ſans tant de iactance,
Il peut auec ce bras ſuffire à ma deffenſe.
Mais ſi mon cœur eſt ferme, où l'exige l'honneur,
Il eſt tendre aux bienfaits, plus que tout autre cœur.
La gratitude y regne au deſſus du courage,
Et de bien reconnoiſtre, au moins ay-je l'vſage.
Ne m'obligez donc pas, à manquer malgré moy,
A ce que ie vous ſuis, à ce que ie vous doy.
Ie ne ſuis que par vous ; & ie vous dois la vie,
Qui ſans voſtre ſecours m'auroit eſté rauie.
Remettez à quelqu'vn de ces Braues iurez,
Au feu de voſtre amour, en Egypte attirez,
De faire contre moy, dans vne iuſte Lice,
La preuue de mon droit, ou de mon injuſtice.
Epargnez ſeulement à mes mains le mal-heur,
De perdre contre vous l'innocence ou l'honneur.
Zahide luy répart, tu le deuois toy meſme,
Reuerant d'vn vieux Roy, l'âge & le Diademe:
Et ton ſang, que mes mains venoient de menager,
A reſpecter le ſien te deuoit obliger :
Auſſi, mes ſeules mains ont droit ſur ton offence ;
Et Meledin n'attend que d'elles ſa vengeance.
Zahide là deſſus, ſe tournant auec art,
Partage le Soleil, en prend ſa juſte part,
Ramaſſe ſa vigueur, ſon audace reueille :
La Veuue luy répond d'vne audace pareille.
L'vne joint à ſon deüil, tout ce que la valeur,
A de fougue heroïque, a de noble chaleur.
L'autre encore plus haute, ajouſte à ſon courage,
D'vne celeſte Foy l'inuincible auantage.
Les preludes d'abord, ſont beaux & compaſſez :
Les coups tirez par art, ſont part art repouſſez :
L'épée & le pauois ſemblent d'intelligence ;
L'vne allant à l'attaque, & l'autre à la deffenſe :

Et de l'acier battu le murmure grondant,
A l'acier qui le bat, de concert répondant;
Bien loin dans le vallon, les repliques s'entendent,
Des coups qui ſont dõnez & des coups qui ſe rẽdẽt.
Ainſi lors qu'en vn Bois, deux Bucherons puiſſans,
Le fer à tour de bras, ſur vn cheſne hauſſans,
Et ſur ſon large tronc, le rabatans de force,
Font heriſſer ſa teſte, & fremir ſon eſcorce;
L'Echo reprend les coups, & les repete au mont,
Qui d'vne longue voix à ſon tour luy repond:
Le Peuple aux bras feüilus de frayeur en tremouſſe:
Et la terre, auec l'air, tremble de la ſecouſſe.
A la feinte, à la ruſe, aux fineſſes de l'art,
Succede la fureur, que regit le hazard.
Zahide que le deüil à la vengeance anime,
Renonce la premiere aux regles de l'eſcrime:
Et ſans plus menager ſes armes, ny ſon bras,
Au boüillon de ſon cœur conduit ſon coutelas.
Liſamante s'épargne; & garde en ſa deffenſe,
Tout ce que la valeur peut garder de prudence.
Mais c'eſt bien à regret; & ſon cœur ne conſent,
Que pour ſauuer ſa vie, au combat qu'elle rend.
Eſtant reconnoiſſante, autant que valeureuſe,
Elle ſe croit ingrate, & ſe tient malheureuſe,
Dans ce faſcheux détroit, où ſon funeſte Sort,
L'arme contre Zahide, & la pouſſe à ſa mort.
Elle combat pourtant; mais ſon bras ſe modere:
Et ſon ardeur n'a rien du feu de la colere:
Elle paſſe, elle rentre, elle tourne, elle ſuit:
Au parer, au fraper, vn meſme art la conduit:
Et le Courſier ſous elle, à la bride docile,
Eſt à ſes manimens auſſi juſte qu'agile.
Zahide d'vn reuers, qui porta ſur ſon bras,
Le muſle du moignon luy fit ſauter à bas.
Trois dents de fine Opale, aueque luy ſauterent;
Le tremblement en vint à celles qui reſterent:

Et l'acier trop hardy, qui l'épaule éfleura,
D'vn long filet de ſang l'yuoire en colora.
La Veuue, de douleur & de honte irritée,
Suit le boüillon ſoudain, dont elle eſt emportée:
Et perdant le reſpect gardé iuſques alors,
L'atteint entre le flanc & le deffaut du corps.
Soit de l'acier frappé, ſoit de l'acier qui frappe,
Vn feu pirouettant aueque bruit échappe.
Le tranchant affilé va iuſques à la chair;
Mais ſoit que tout à coup la force manque au fer;
Soit qu'vn reſpect ſoudain à la Veuue reuienne,
Qui ſuſpende ſa force, & ſon dépit retienne,
La bleſſure eſt legere, & le ſang qu'elle rend,
Du corſelet ouuert goutte à goutte deſcend.
Que vous faut-il encor, dit alors Liſamante,
Vous auez de mon ſang, demeurez en contente.
Le Deſtin des combats n'engage point ſa foy;
S'il peut eſtre pour vous, il peut eſtre pour moy:
Et l'inuiſible main qui les ſuccez diſpenſe,
Ne donne pas touſiours les bons à la Vaillance.
D'vn bruſque & pront reuers Zalide luy repart;
Liſamante le pare, & l'euite auec art.
A lors, d'vn nouueau feu leurs depits ſe r'allument:
Le combat s'en réchauffe, & les cheuaux en fument:
Les coutelas ardens, & de ſang alterez,
N'eſpargnent ny cimiers, ny moignons figurez:
Boucles & mailles d'or, à tous les coups bondiſſent,
Des harnois, des braſſars, des pots qui retentiſſent:
Et force Diamans ſur la poudre ſemez,
Du feu que fait l'acier, & du leur allumez,
Sous les pieds des cheuaux ſemblent des étincelles,
Que les Guerrieres font iaillir à l'entour d'elles.
Bethunes cependant de Brenne accompagné,
Apres vn Etendart ſur les Perſes gagné;
Paſſe au lieu du combat, entend les coups d'épées,
Tourne, & voit de leur ſang les Guerrieres trempées.

De

De merueille tous deux surpris également,
Et suiuans de leurs cœurs le premier mouuement;
Ils accourent, sans voir, à quoy leur course vise,
Ce que veulét leurs cœurs, quelle est leur entreprise;
Et dans le nouueau trouble, où sont leurs sentimens,
S'ils vont cõme ennemis, ou s'ils vont cõme Amans.
Du temps que sur sa foy, la Princesse Guerriere,
Demeura dans le Camp, de Bourbon prisonniere;
Brenne s'en vit blessé, mais d'vn coup si secret,
Que personne iamais n'en découurit le trait.
Aussi penetra-t'il iusqu'au fond de son Ame:
Il y mit le poison, il y porta la flame:
Et depuis ce temps-là, ce feu de jour en jour,
Soufflé de ses soupirs, attisé par l'Amour,
S'en accrut à tel point, & vint à telle force,
Qu'il ne demanda plus d'aliment, ny d'amorce.
Le Portrait de Zahide en son cœur dominant,
De là, sur ses esprits, dans son sang, rayonnant,
Le nourrit, l'entretint, luy seruit de matiere,
Et luy donna chaleur, luy prestant sa lumiere.
Souuent dans les combas, il chercha de la voir,
Autant que le permit la loy de son deuoir:
Il affecta souuent, de faire en sa presence,
Quelque action illustre & de haute vaillance:
Souuent dans le peril pour elle il se ietta:
Il s'exposa pour elle, aux coups qu'on luy porta;
Et pour rendre par fois quelque hõmage à ses char-
Il baissa deuant elle, & la teste & les armes. [mes,
Maintenant étonné de la voir en danger,
Il s'auance au galop, pour l'aller degager:
Et le feu de l'amour allumant sa colere,
Il tourne le fer nu contre son Aduersaire.
Bethunes emporté d'vn pareil mouuement,
N'ayant ny moins d'amour, ny moins d'étonne-
Suit pressé de la peur, qu'il a pour Lisamante, [ment;
Qu'il voit desja blessée, & de sang degouttante.

Il dit d'vne voix aigre, & l'épée à la main,
Où va le Comte Brenne, & quel eſt ſon deſſein ?
Il eſt, replique-t-il, d'eſtre de laquerelle,
De ſeconder Zahide, & de mourir pour elle.
Et le mien, luy repart Bethune en s'auançant,
Et de l'air, du regard, du geſte menaçant ;
Eſt d'eſtre contre vous, Second de la Chreſtienne,
Et joindre à ſon beſoin, mon eſpée à la ſienne.
Mais le meilleur ſeroit, ſans s'alterer ſi fort,
De menager leur ſang, & les mettre d'accord :
Leur Sexe & leur vertu demandent cet office :
Et l'Honneur nous reſerue ailleurs vne autre Lice.
Cependant des dangers plus grands ſe preparoient ;
La Fortune & la Mort à l'enuy conſpiroient ;
Et ſur vn arc Arabe vne fleſche empeſtée,
Eſtoit contre la Veuue en cachette appreſtée.
Le ſuperbe Alfaſel reſtoit de quatre Fils,
Par le puiſſant Arſur enuoyez à Memfis.
Ses Freres, à ſes yeux, percez de coups de pique,
Venoient de trebucher ſous la Veuue heroïque :
Et tous trois en mourant, vers luy leuant les bras,
Venoient de l'animer à venger leur trepas.
De là, le cœur outré d'vne douleur mortelle,
Allant de Corps en Corps, il tournoit autour d'elle :
Et n'oſant l'affronter, ny commettre à ſon bras,
Cette vengeance à faire auec le coutelas ;
Quelquefois à coſté, d'autre fois par derriere,
Le trait couché ſur l'arc, il ſuiuoit la Guerriere.
A la fin s'arreſtant, au point que le duel,
Entre elle & la Princeſſe eſtoit le plus cruel ;
Tandis qu'il prend ſon temps, tandis qu'il la meſure,
A voix baſſe ces mots en colere il murmure.
Louue infame & cruelle, eſtoit-ce peu pour toy,
D'auoir plõgé tes mains dãs le ſang d'vn vieux Roy ?
Eſtoit-ce peu, d'auoir foulé par cette injure,
Les droits des Nations & ceux de la Nature ?

Apres le Pere mort, encore voudrois-tu,
Par la mort de la Fille, abbattre la Vertu ?
Ce sacrilege seul, inhumaine aduersaire,
Deuroit sur toy, du Ciel attirer la colere.
Mais le Ciel à l'Amour la vengeance en remet;
Et l'Amour par mes mains la fera de ce trait.
Cher & charmant sujet de mes plus douces peines,
Abbregé des Vertus & des Graces humaines,
Zahide, que i'aimay, dez que mes ieunes jours,
Sentirent la chaleur, dont naissent les Amours.
Pour vous je suis sorty des Estats de mon Pere;
I'ay mépriſé pour vous les larmes de ma Mere;
Et quoy que ma Fortune eust de grand & de doux,
I'ay tout abandonné, pour me donner à vous.
Receuez de ma main, en dernier Sacrifice,
L'Ingrate, dont ce trait vous va faire justice.
De mes Freres tuez, ie luy remets la mort:
Si le Sort y prend part, je la remets au Sort:
Mais ce qu'elle commet contre vous, est vn crime,
Qui ne peut s'expier par vne autre victime:
Et mon cœur, qui iamais ne m'a rien dit de vain,
M'auertit que vos yeux l'attendent de ma main.
Sur le point que ces mots son murmure acheuerent,
Les Amans suruenus les Dames separerent:
Et le Barbare outré donna le vol au dard.
Par l'espace de l'air, mesuré du regard.
Que nos yeux sont bornez! que leur lumiere est som-
bre!
Que pour le but, souuẽt, du but nous prenons l'õbre!
Que nos bras sont fautifs! & que nos coups souuent,
Retournent contre nous repoussez par le vent!
Le trait s'enfuit de l'arc, l'air & la corde en grõdent:
Les vents qui vont apres, en sifflant leur répondent:
Et le fer sur l'escu de la Veuue porté,
L'atteignant vers la bosse, & glissant de costé,
Prend vn second essor d'vne force nouuelle;
Va frapper vers le col la Princesse infidelle:

Et trouuant l'entre-deux du caſque & du harnois,
Iuſqu'à prés de la hampe y fait entrer le bois.
La bleſſure l'émeut, ſans qu'elle s'en effraye:
Elle tire le trait tout ſanglant de la playe:
Et pendant qu'elle tourne, & d'vn œil irrité,
Regarde fierement qui peut l'auoir jetté;
Les lettres de ſon nom l'vne à l'autre enlaſſées,
Se découurent le long de la fleſche tracées:
Et l'aſſeurent par là, qu'elle vient du carquois,
Qu'Alfazel en preſent receut d'elle autrefois.
La ſurpriſe & l'horreur de l'étrange auanture,
Ebranſlent ſon Eſprit, rengregent ſa bleſſure:
Et le depit nouueau, la nouuelle douleur,
Par deux endroits diuers luy ſaiſiſſant le cœur;
Quoy qu'elle faſſe ferme, & qu elle s'éuertuë,
De cette double attaque à la fin abatuë,
Elle cede à ſon mal, & ſur l'arſon, penchant,
Des Barons ſouſtenuë à terre elle deſcend.
Là, tandis qu'autour d'elle, aueque Liſamante,
Bethunes s'inquiete, & Brenne ſe tourmente,
Et qu'à l'enuy chacun, auec empreſſement,
Preſte en trouble ſes ſoins à ſon ſoulagement.
Au bizarre detour de la fleche infidelle,
Le Barbare frappé d'vne douleur mortelle,
Tout à coup perd l'eſprit, le ſens, le mouuement,
Et reſte iuſqu'au cœur, glacé d'étonnement,
A cette peſanteur vn tremblement ſuccede:
Tout le corps luy fremit, de l'horreur qui l'obſede:
Le friſſon eſt ſuiuy d'vne froide ſueur,
Qui relaſche les nerfs, qui deſcharge le cœur;
Et prepare aux eſprits qui l'aſſiegent en foule,
La retraite aux conduits, par où le ſang s'écoule.
Les ſens luy reuenant, & trouuant en ſa main,
De ſon coup malheureux l'inſtrument inhumain,
Infidelle, dit-il, en le jettant à terre,
Qu'as-tu fait? qu'ay-ie fait? quel ſi juſte tonnerre,

Peut descendre du Ciel, auec assez de feux,
Auec assez de morts, pour nous punir tous deux?
Et toy cruelle main, main barbare & traistresse,
Quel sang te lauera, du sang de ma Princesse?
Pren le fer hardiment, plonge le dans mon cœur,
Il ne te reste plus d'autre voye à l'Honneur.
Ces mots precipitez sont suiuis d'vn silence,
Confident des pensers qu'en tumulte il balance:
Au silence il succede vn murmure sans voix,
Approbateur confus d'vn effroyable choix:
Le desespoir en suite, executeur barbare,
Auecque la fureur, à l'œuure se prepare.
Il met vn pied sur l'arc, le debande, & l'étend;
Et contre luy des bras & du genoüil luttant,
Le brise d'vn effort, qu'vne noüeuse Antene,
Par le temps endurcie auroit souffert à peine.
Le bois vole en éclats, & les deux bouts d'émail,
Où deux Serpens luisoient d'vn precieux trauail,
Dans les mains luy restant, auec la corde entiere,
Il se la met au col, la passe par derriere,
Sort de son ambuscade, & porté de fureur,
N'ayant plus que Zahide, & la mort dans le cœur;
Accourt à toutes deux, d'vne égale viteſſe,
Et confus se va rendre aux pieds de la Princesse.
A ce funeste aspect, l'vn & l'autre est surpris,
Deux mouuemens diuers confondent leurs Esprits:
Les regards émoussez de Zahide blessée,
Pareils aux rays mourans de la Lune éclypsée,
Tombant sur Alfazel, de ses yeux languissans,
Rengregent sa douleur, luy renuersent le Sens:
Et d'vne voix de sang, la bouche de sa playe,
Rouuerte à son abord, le menace & l'effraye.
Blessé de cette bouche, outré de cette voix,
Apres vn long souspir, entreconppé deux fois,
Ie le tiens, luy dit-il, ie le tiens & l'ameine,
Le barbare Meurtrier, dont la main inhumaine,

D'vne erreur ſacrilegue a violé ce corps,
Aux Graces conſacré, comblé de leurs threſors.
Prononcez ſon arreſt, decernez ſon ſupplice,
Les bras autheurs du crime en feront la iuſtice.
Voſtre bouche ſe taiſt : mais vous yeux offencez,
De leurs regards mourans me condamnent aſſez.
La voix de voſtre ſang ſe fait aſſez entendre,
Ie ne puis la dedire, & ne m'en puis deffendre.
Au moins, illuſtre ſang, moderez voſtre voix,
Ie ſçay ce qu'elle veut, & ce que ie luy dois.
Quoy que vous demãdiez, ſoit mõ cœur, ou ma teſte,
A tout executer ma main eſt toute preſte.
Mais pourray-ie ſans crime, attenter ſur vn cœur,
Que l'Amour vous ſoûmit, dez qu'il en fut vainqueur?
Qu'il reſte donc entier, comme il reſte fidelle ;
Que voſtre image y ſoit, s'il ſe peut, immortelle ;
Et que le premier feu dont il fut allumé,
Auecque mon Eſprit y demeure enfermé.
Il incline, à ces mots, le front iuſques à terre :
De la corde de l'arc le gozier il ſe ſerre :
Et de l'effort, que font ſes bras, en la tirant,
Aux pieds de la Princeſſe il tombe en expirant.
Cette tragique mort luy laiſſe vn nouueau trouble,
Qui r'ouure ſa bleſſure, & ſa langueur redouble :
Liſamante confuſe, & les Barons ſurpris,
Renouuellent leurs ſoins, r'appellent ſes eſprits :
Elle reuient à peine, à peine reuenuë,
Elle eſt conduite au Camp, de Brenne ſouſtenuë :
Et le corps d'Alfazel en dépoſt eſt laiſſé,
Sous les bras d'vn Palmier, iuſqu'à terre abbaiſſé.
Archambaut d'autre-part aux Barbares fait teſte,
Met en route les vns, & les autres arreſte :
Et par tout où ſon cœur peut étendre ſon bras,
Turcs, Arabes, Perſans ſous luy tombent à bas.
Il coule vers le Nil, des ruïſſeaux d'écarlate,
De morts de la Mer rouge, & de mors de l'Eufrate.

Des Circaſſes deux fois le Corps il enfonça;
Deux fois ſon Eſcadron Forcadin repouſſa.
Et comme dans *l'Euripe, où la Mer eſt captiue,
L'onde va ſans arreſt de l'vne à l'autre riue:
Comme des blons epics l'or mobile & ployant,
Va du Nort au Midy, ſous le ſouffle ondoyant:
Ainſi des deux Partis les forces balancées,
Tour à tour ſe voyoient pouſſantes & pouſſées.
Quand le fer à la main, le ſaint Prince arriuant,
Ecarte, pouſſe & romp; renuerſe, taille & fend;
Pareil au tourbillon, qui fond ſur les jauelles;
Au torrent qui deſcend ſur les plantes nouuelles;
A la greſle, qui bat l'arbre deſ-ja fleury;
Au feu mis dans le bled, que le haſle a meury.
A tous ſes coups, qui ſont de fatales tempeſtes:
Les braſſars pleins de bras, les caſques pleins de te-
Tombent autour de luy, cõme tombe le gland, [ſtes,
D'vn vieux cheſne, ébranſlé par la force du vent.
Il abat Sifredon, Braue & Caualeriſſe,
Que cent Lauriers cueillis autrefois dans la Lice,
Quoy que hauts & fameux, ne preſeruerent pas,
De l'ombre qui ſe fait des Ciprez du trepas.
Il luy ioint Alamel, & Goraman ſon Frere,
L'vn Amant de ſa Sœur, l'autre aymé de ſa Mere:
Et tous deux, de la mort de leur Pere accuſez;
Tous deux d'vn faux eſpoir de Couronne abuſez.
Eſpoir touſiours charmant, amorce touſiours belle,
Mais eſpoir impoſteur, mais amorce infidelle,
Où comme Oyſeaux pipez, les orgueilleux Eſprits,
De tout temps ont eſté, de tout temps ſeront pris.
Azolin brandiſſoit vne torche allumée,
Effrayant tous les yeux, de ſa flame charmée;
Et portoit, pour donner encore plus d'effroy,
Les dents, la peau, le poil d'vn Monſtre autour de ſoy.
Le Prince mépriſant d'vn eſprit heroïque,
Le vain épouuentail de ſa torche magique;

En passant, d'vn reuers, musle & casque luy fend
A sa chute, la flame à son habit se prend :
Et le bruslant, tandis qu'il meurt de sa blessure,
Fait vn Demon en feu, d'vn Demon en figure.
Louys passe, & d'vn coup, qu'il allonge en passant,
Au jeune Arimanzir le flanc gauche perçant,
Auecque bruit l'abat, non loin de Mulcasse,
Qui n'auoit plus que luy pour releuer sa Race.
Le Barbare auoit vû ses trois illustres Fils,
De trois funestes coups, d'entre ses bras rauis :
Et maintenant il voit, le Neueu qui luy reste, [ste,
D'vn coup plus glorieux, quoy que non moins funes-
Expirant à ses yeux, repandre par le flanc,
Sa ressource derniere, & l'espoir de son Sang.
Vne douleur sauuage, à cét objet, l'emporte,
Au dépit, auec bruit, son Ame ouure la porte :
La colere, à sa suite, entre auec la fureur,
Et tout s'emeut en luy de tumulte & d'horreur.
Comme vn rocher bondit, pour aller où le pousse,
De son corps ébranlé la bruïante secousse :
Et roule des Sapins, par les routes du Bois,
Les bras, les pieds, les troncs abatus de son poids.
Ainsi le Turc outré de sa perte nouuelle,
Pour aller, où le sang de son Neueu l'appelle,
Couppe vn bras à Vigniers, à Barry fend l'armet,
Perce à Vanon la gorge, & l'épaule à Lamet :
Et passant sur Louys, luy porte à la passade,
Du coutelas sanglant, vn coup sur la salade.
Vers les riues du Rhin, l'acier jadis trempé,
De l'acier de Damas est vainement frapé :
Et Louys, d'vn reuers tourné sur le Barbare,
Vne moitié du corps, de l'autre luy separe.
La teste d'vn costé, tombe aueque les bras,
Le tronc demeure en selle accompagné du bas :
Et le long des estriers, les entrailles traisnantes,
Au cheual effrayé font des bardes sanglantes.

Du coup prodigieux, dont le Turc fut couppé,
Plus de six Escadrons eurent le cœur frapé:
Par tout, l'acier fatal autheur de la merueille,
Leur brille dans les yeux, leur resonne à l'oreille:
Et par tout, l'inuincible & formidable bras,
Sur eux multiplié leue le coutelas.
Tout fuit; & la frayeur qui tout suit & tout chasse,
Loin du combat encor, tout frape & tout menace.
En vain Forcadin crie, il les rappelle en vain;
La terreur est sans front, est sans cœur & sans main:
Et sourde à la raison, aueugle à la conduite, [te.
N'a de vigueur qu'aux pieds, n'est forte qu'à la fui-
De leur Camp cependant d'épouuentables Tours,
Sur d'autres tours de chair, viennent à leur secours.
Vingt Elephans chargez de bandes Sarrasines,
Equipez de chasteaux, & munis de machines,
Sur deux lignes de front, au combat s'auançant,
Font trembler sous leurs pas le terrain gemissant.
Ce qui reste de ferme & d'entier dans leurs troupes,
Se fait vn rang de Forts de ces immenses Troupes:
Et commis à deux Chefs, en deux Corps partagé,
En ordre de bataille à leur queuë est rangé.
Le combat recommence, à l'ombre d'vne ondée,
De cailloux & de traits de ces tours debordée:
Moins épaisse en Hyuer, est la froide toison,
Qui de floccons volans tapisse l'orison:
Moins épaisse est la gresle, au raisin redoutable,
Quand l'orage ennemy les vendanges accable.
Là, Coucy des premiers sur le front auancé,
D'vne canne ferrée à la gorge est blessé.
A ce coup, sans effroy, sentant la mort prochaine,
Il sortit de la presse & couché sur la plaine,
Son casque detaché luy seruant de cheuet,
Il addresse ces mots à l'Escuyer Louuet.
Fidelle compagnon de mes premieres armes,
Reserue à d'autres morts, cette source de larmes:

La plus prompte n'eſt pas vn mal à regretter,
Ny la plus éloignée vn bien à ſouhaitter.
Il n'importe d'auoir, ou courte, ou longue Lice,
L'eſpace y ſert de peu, pourueu qu'on la fourniſſe:
Et le prix eſt pour ceux, qui iuſqu'au bout conſtans,
Ont couru le plus iuſte, & non le plus long temps.
I'ay veſcu, i'ay couru, maintenant ſans enuie,
Ie ſors de la Carriere & reſine la vie.
Le Iuge qui preſide aux courſes des Humains,
Me voyant acheuer la Croix entre les mains,
Ne me priuera pas, de la Palme qu'il donne,
A ceux qui ſous ſa Croix courent à la Couronne.
Mais en vn point, Louuet, i'ay beſoin de ta foy,
Et mourant, ie ne puis le commettre qu'à toy.
De tout temps i'ay fié mon cœur à ta prudence,
Et jamais elle n'a trompé ma confiance.
Ie meurs comme tu ſçais, poſſedé d'vn Amour,
Le plus pur, le plus beau, qu'ait iamais veu le iour:
Cette écharpe des mains d'Olinde trauaillée,
De ſon chiffre & du mien cette chaiſne émaillée,
Sont à mon cœur captif, des liens, qu'autrefois,
Ie n'euſſe pas changez aux Couronnes des Roys.
Maintenant ie les quitte; & cette main fatale,
Qui les chaiſnes de fer aux chaiſnes d'or égale;
Et ſans diſtinction briſe tous les liens,
Aujourd'huy, malgré moy, me décharge des miens.
Reçois les, cher Louuet, & me donne aſſeurance,
Si jamais tu reuois le doux Ciel de la France,
De les aller remettre, à celle dont l'Eſprit,
Non moins que la Vertu, de ſa douceur me prit.
Mais ſi tu m'es loyal, ſur tout ie te coniure,
De luy porter mon cœur, où regna ſa peinture,
Où des feux auſſi purs, que les celeſtes feux, [ſtueux,
Touſiours clairs, touſiours beaux, touſiours reſpe-
De iour, comme de nuit, deuant elle bruſlerent;
Et d'vn culte ſecret, ſon merite honorerent.

De ces feux innocens, il s'y conſeruera,
Vn reſte de chaleur, qu'Olinde ſentira: [dre,
Et d'vne larme au moins, ſon cœur rendu plus ten-
Du cœur qu'elle conquit arroſera la cendre.
Louuet qui fond en pleurs, s'engage auec ſerment,
A l'execution du triſte teſtament:
Et l'Eſprit de Coucy, ſur vne douce haleine,
Sort auec vn ſouſpir, qui vers le Ciel le meine.
Mais que les ſoins ſont vains, & les ſoucis trõpeurs,
Qui d'vne ombre flatteuſe impoſent à nos cœurs!
Et que l'Homme, qui ſuit leurs fauſſes apparences,
S'égare loin du but où vont ſes eſperances!
Ce funebre depoſt fidelement porté,
Par le jaloux Flayel à l'Eſcuyer oſté,
Fut par vne fureur ſans pareille & nouuelle,
D'vn repas inhumain la matiere cruelle.
Olinde * à ce repas, mangea de ſon Amant,
Le pitoyable cœur haché barbarement;
Et le iuſte regret de cette barbarie,
La faiſant de l'horreur paſſer à la furie;
Le Soleil douze fois, la vit le long des bords,
Où l'opulente Somme étale ſes threſors,
Appeller de Coucy la Memoire & l'Image,
Maudire du Ialoux l'impoſture & la rage:
Et mourant à la fin, par vn funeſte effort,
Luy laiſſer pour Bourreaux, ſon Phãtôme & ſa Mort.
Des tourbillons de fer pareils à des rauines,
Deſcendent cependant des Tours & des Machines:
Les Elephans armez, de leur charge orgueilleux;
Vont contre les François, & les François contre eux.
Le ſpectacle eſt terrible, effroyable eſt la Scene,
De ce Monts aguerris, ſe mouuans ſur la plaine.
Des cheuaux, de leurs pieds, ſur la terre écraſez,
Et des hommes, en l'air, de leurs trompes briſez,
Le fer, le ſang, le bruit, l'embarras, & le trouble,
Ajouſtent de l'horreur à la mort qui redouble.

Là Belinde & Raymond, Braues, Amans, Epoux,
Des premiers au peril, des plus ardens aux coups,
Brillans de meſme feu piquez de meſme gloire,
D'vne pareille ardeur alloient à la Victoire:
Quand au milieu du trouble, au milieu de l'horreur,
Qui par tout, vont apres la mort & la terreur;
Belinde ſent ſortir du centre de ſon Ame,
Vne plus violente, vne plus forte flame,
Qui ſe faiſan vn corps, d'vne chaude vapeur,
Luy met vn feu nouueau dans la maſſe du cœur.
De cét ardent eſprit la Princeſſe preſſée,
Aueque ſon courage eſleuant ſa penſée,
Forme ie ne ſçay quoy d'heroïque & de grand,
Qu'en ces mots elle fait entendre à ſon Amant.
Ie ne ſçay d'où me vient cette ardeur ſi ſoudaine,
Qui s'eſt priſe à mon ſang, & va de veine en veine;
Mais le ſouffle, Raymond, qui l'allume en mon ſein,
Doit venir de plus haut, que de l'Eſprit humain.
Elle eſt trop glorieuſe; & quoy qu'il en arriue,
A quoy qu'elle me porte, il faut que ie la ſuiue.
Dans les deſſeins hardis, l'entrepriſe eſt du cœur:
Le bon ſuccez ne peut naiſtre que du Bon-heur:
Et le Bon heur qui ſuit le vent de la Fortune,
Eſt au Mal, comme au Bien, vne faueur commune.
Vois-tu cét Elefant, ſi vaſte, & ſi hautain,
Qui de la longue faux, qu'il brandit de ſa main
Qui de ſes pieds, éganx au pied d'vne colonne,
Qui du chaſteau greſlant, dont ſon dos ſe couronne,
Fait vn dégaſt plus grand parmy les Bataillons,
Que celuy qu'vn Sanglier feroit dans les ſillons?
C'eſt contre ce Geant, qui vaut toute vne Armée,
Que me pouſſe le feu dont ie ſuis enflamée.
L'entrepriſe eſt illuſtre, elle eſt digne d'vn cœur,
Où le cœur de Raymond a mis quelque valeur:
Et pourueu qu'au peril, d'vn regard il m'eſcorte,
Empliray de mon nõ, tout le Camp, viue ou morte.

Ce Laurier nous ſera commun, ſi ie reuiens :
Si ie meurs, il aura ſon rang parmy les tiens :
Et tant que ton amour conſeruera ſa flame,
Par elle, ie viuray bien-heureuſe en ton Ame.
Son magnanime Epoux confus de ſa valeur,
En prend vne ſubite & nouuelle paſſeur ;
La prudence & l'amour, l'honneur & le courage,
Font de ſon cœur en trouble vn étrange partage.
L'amour craint pour Belinde, & la veut retenir :
Le courage & l'honneur voudroient la preuenir :
Et dans ce different, de peur de ſe méprendre,
La prudence ne ſçait à qui des deux ſe rendre.
Le trouble enfin s'accoiſe ; & l'Eſprit en repos,
A la bouche fournit la reponſe en ces mots.
Belinde c'eſt bien trop, qu'vne ſi chere vie,
Coure tous les perils dont la Guerre eſt ſuiuie :
Et que vous expoſiez tous les jours tant de fois,
Vne teſte honorable aux plus braues des Roys.
Mais, Belinde, ce trop, eſt ſelon la meſure,
De la valeur reglée, au cours de la Nature.
La voſtre, qui vous vient d'vn principe plus haut,
Peut eſtre ſans excez, comme elle eſt ſans deffaut :
Et le feu que le Ciel dans vos veines allume,
Par deſſus toute regle, & contre la couſtume ;
Veut qu'icy vous laiſſiez, par quelque illuſtre ſort,
La raiſon à l'écart, pour ſuiure le tranſport.
Suiuez le donc, Belinde, allez où vous ordonne,
Ce feu qui vous éclaire, & deſ-ja vous couronne :
Mais ſouffez, qu'auec vous ie puiſſe partager,
L'vn & l'autre ſuccez d'vn ſi noble danger.
La Palme à voſtre front, par la Gloire appreſtée,
Si i'ay de à la cueillir, n'en ſera point gaſtée :
Et ſi le Ciel le veut, mourant aueque vous,
Ma mort ſera plus belle, & mon repos plus doux.
S'embraſſãt, à ces mots, quelques goutes de larmes,
Sans l'aueu de leurs cœurs, s'ecoulẽt ſur leurs armes.

Ils laiſſent leurs cheuaux, au ſoin d'vn Eſcuyer;
Et s'auançant d'vn pas auſſi ferme que fier,
Ils abattent à droit, ils abattent à gauche;
Ce que leur fer atteint en paſſant, il le fauche;
Et leur vertu leur fait, par des monceaux de corps,
Vers vne mort plus grande, vne route de morts.
Ils arriuent enfin à l'effroyable maſſe:
La, grandeur du peril aggrandit leur audace:
Là d'vne part Belinde, & Raymond d'autre-part,
Partageant l'Ennemy, l'attaque, & le hazard;
Entrent ſous ce grãd corps, en prennẽt les meſures;
Et par où ſon harnois eſt ouuert aux bleſſures,
Luy pouſſent, à deux mains, le fer auec vigueur,
Iuſques dans le reduit où reſide le cœur. [dent,
Deux fleuues chauds & noirs auec bruit en debon-
Qui le champ d'alentour d'vne Mer rouge inondent:
Le grand Mole de chair, ſur ſes baſes branſlant,
Et d'vn pas inégal, vers la mort chancelant,
S'abat ſur la Guerriere; & du poids de ſa maſſe,
Des fleuues de ſon ſang, du fer de ſa cuiraſſe,
Etouffe, noye, écraſe, & de trois prontes morts,
Détruit en vn moment le plus parfait des corps.
Ainſi perit Belinde; & ſa propre victoire,
La fait moins ſuccomber à ſa mort, qu'à ſa gloire.
Le Chaſteau portatif, ſur l'Elefant dreſſé,
Auec ſa garniſon à terre eſt renuerſé.
Amorin de ſon caſque a la teſte froiſſée,
De ſon arc Alazir a la temple percée,
Ofir ecraſe Almat, & Zelin de ſon faix,
Et luy meſme a la gorge ouuerte de leurs traits:
Vingt autres ſans renom, ſur leurs armes tomberent,
Et leur vie, en tombant, à Belinde immolerent.
Comme quand le Mineur, loin de l'air & du iour,
Entreprend par le feu, d'enleuer vne Tour;
Le tonnerre inteſtin, qu'il forme en ſes entrailles,
De leur chutte, en grondant auertit les murailles:

Puis aueque fracas, tout à coup éclatant,
Et terraſſe, cordons, ceintures écartant,
Il meſle, d'vne horrible & ſoudaine tempeſte,
Les poutres aux rochers, le fondement au faiſte.
Les Gardes malheureux, ou froiſſez au dehors,
Ou bruſlez au dedans, ont de bizarres morts:
Et ce debris ſanglant, de teſtes enleuées,
De membres écraſez, & d'entrailles creuées,
Eſt du Mineur ſurpris, & par ſa mort vainqueur,
Le triomphe & le deüil, la gloire, & le malheur.
La pudique Heroïne ainſi fut opprimée:
Sa mort fut ſa victoire, & fit ſa renommée.
Mais á peine Raymond vit cét aymable corps,
Sous l'Animal mourant, couché parmy les morts;
Qu'vne ſubite horreur, de tenebres ſuiuie,
Preſage du peril, qui menaçoit ſa vie,
Par les canaux du ſang, & par ceux des eſprits,
Mit l'effroy dans ſes ſens d'étonnement ſurpris.
De ſon Ame frapée, au premier coup ſortirent,
De ſoudaines lueurs, qui dans ſes yeux jaillirent:
Trois fois apres le coup, rappellant ſa vigueur,
Elle la mit en garde à l'entour de ſon cœur:
Et trois fois, cette garde impuiſſante & troublée,
Sans ſecours la laiſſa, de ſon mal accablée.
A la fin, la douleur abatant la vertu,
Raymond du meſme poids eſt ſous elle abattu:
De ſes nerfs relaſchez les reſſors ſe détendent;
Ses membres engourdis à la froideur ſe rendent;
Il demeure ſans poux, ſans ſouffle, ſans couleur;
Et l'amour qui luy reſte, eſt ſa ſeule chaleur.
Deux Cheualiers des ſiés, que deux de Iaphe éſcortent,
Pour prendre ſoin de luy, vers le Fleuue le portent:
Et cependant Louys, de la main, de la voix,
De l'exemple animant les Eſcadrons François;
Malgré les Elefans, & leur vaſte attelage,
Des Sarraſins rompus fait vn nouueau carnage.

L'effroy n'eſt pas ſi grand, parmy les étourneaux,
Que le Faucon chaſſeur pourſuit le long des eaux:
Et des Pigeons ſans fiel, la trouppe épouuantée,
D'vne moindre frayeur eſt par l'air emportée,
Quand vn Aigle les ſuit, auec vn ſifflement,
A quoy le vent de loin répond en l'animant.
De ces monts cuiraſſez, & porteurs de Machines,
Le plus vaſte en leuant vn Neueu de Sergines,
Qui tout fort qu'il eſtoit, s'en deffendoit en vain,
L'étouffoit dans les plis de ſa nerueuſe * main.
Par la greſle des traits, qui de ſa Tour deſcendent,
Par les ruïſſeaux de ſang, qui ſous eux ſe repandent.
Vers l'énorme Animal le ſaint Prince arriuant,
Et d'vn noble tranſport ſur l'arſon s'éleuant,
Luy fait tomber d'vn coup, cette trompe flexible,
De figure, de force, & de longueur horrible,
Qui d'vn ply tortueux, Sergines embraſſoit,
Et d'vn fier ronflement, les autres menaçoit.
Le ſang coule à randon de la Beſte bleſſée,
Comme coule le vin d'vne cuue enfoncée:
Et le Prince tourné vers vn autre Elefant,
La teſte d'vn reuers ſur l'oreille luy fend.
Mais de l'arc d'Amurat vne fleſche échapée,
D'Amurat gouuerneur de la Beſte frapée,
A quatre aiſles volant, & faiſant bruire l'air,
Par le cuiſſart fauſſé luy paſſe dans la chair.
Le ſang chaud ruiſſelant, par ſa couleur exprime,
Le genereux dépit du Prince magnanime:
Et l'effort qu'il ſe fait, pour vaincre ſa douleur,
D'vn air plus noble encore exprime ſa valeur.
Il craint qu'aueque luy, ſa victoire arreſtée,
Plus auant ce jour là, ne puiſſe eſtre portée:
Et malgré ſa vertu, qui dans ſa mine luit;
Qui du cœur & de l'œil les Barbares pourſuit;
Il ſe remet au ſoin des ſiens qui l'y contraignent,
Et pour s'en aſſurer douze Barons l'enceignent.

Encore ne peut-il ſe donner de repos,
Que l'Ennemy rompu ne luy tourne le dos:
Et veut, quoy que ſon ſang l'appelle à la retraite,
Par ſa preſence au moins acheuer ſa defaite.
De ſa main cependant les Elefans bleſſez,
Piquez de la douleur, & de l'effroy preſſez,
Par leurs terribles cris, par leur montre ſanglante,
Portent par tout le trouble, & par tout l'épouuante.
L'effroyable Troupeau de machines chargé,
Et contre les François en bataille rangé,
S'enfuit auec ſes Tours, aueque ſes Machines,
Et renuerſe en fuyant les Troupes Sarraſines.
Forcadin furieux de la fuite des ſiens,
Trois fois ſouſtient tout ſeul la foule des Chreſtiens:
Et pareil au Lyon, qui les Chaſſeurs arreſte,
A ſix des plus preſſans il fait laiſſer la teſte.
Mais tandis qu'il diſpute auec ſon propre cœur,
Qu'il balance ſa vie aueque ſon honneur;
Son parent Secedon paſſe auec vne bande,
Des plus braues du Caire, & de ceux de Brabande;
Et malgré qu'il en ait, ce Gros l'enuironnant,
Cõme vn Roc que les flots vont de force entraiſnãt;
Il ſe trouue couuert de ſang & de pouſſiere,
Pus porté, que conduit, juſques à ſa Banniere:
Encore en cét eſtat, d'vn farouche regard,
Où la honte & l'orgueil ont vne égale part,
Sur la plaine qui fume, & deſ-ja deuient noire,
Il cherche ſa Fortune, il cherche la Victoire.
Le voile de la Nuit cependant étendu,
Oſte aux viuans le jour, que les morts ont perdu:
Et le François vainqueur obeït au Trompette,
Qui d'vn ton lent & clair, l'appelle à la retraitte.

REMARQVES.

* *ET le grand Philiſtin pag.* 450. Ce Philiſtin eſt Goliat, & Dauid, l'Enfant qui le vainquit.

* *Ce Phare ſi vanté pag.* 450. Le Phare a eſté vn des miracles du Monde. C'eſtoit vne Tour baſtie ſur le port d'Alexandrie, au deſſus de cette Tour eſtoit vn Phanal, qui ſeruoit de guide aux vaiſſeaux.

* *Et comme dans l'Euripe pag.* 467. L'Euripe eſt vn bras de Mer qui eſt entre la Bœoce & l'Iſle de Negrepont où le flux ſe fait ſept fois le iour.

* *Olinde à ce repas pag* 467. Cet euenement n'eſt pas fabuleux, au moins s'il en faut croire Fauchet qui le rapporte. L'Autheur de la vie des Poëtes de Prouence en raconte vn tout pareil.

* De *ſa nerueuſe main pag.* 472. On appelle ainſi, la trompe de l'Elefant, parce qu'en toutes choſes il s'en ſert comme d'vne main.

L. Chauveau

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE SEIZIESME.

LEs Heures aux yeux pers, Gouuernantes du Iour,
Repoſoient ſous la Mer, dans cette humide Cour,
D'où mille pots de Nacre, & mille Porcelaines,
A longs ruïſſeaux d'argent, répandẽt les Fontaines :
Et leurs obſcures Sœurs qui gouuernent la Nuit,
Autour du ſombre Char qu'elles roulent ſans bruit,
Accompagnoient la Lune, & menoient les Eſtoiles,
Qui les rayons épars, & libres de leurs voiles,
Comme pour faire honneur au Camp victorieux,
Paraiſſoient à l'enuy ſe monſtrer dans les Cieux.
Mais ſi toſt que le jour, ramené par l'Aurore,
Eut en pourpre changé l'azur de l'onde More,

D'vn ſoin religieux accompagné de deüil,
Le Peuple ſans tumulte, & les Grands ſans orgueil,
Võt rẽdre aux Ss. Martyrs, que leur a faits la Guerre,
Les deuoirs que leurs corps attendent ſur la terre.
Rangez ſous des gazons, benis par les Prelats,
Ils ſont ceints de Palmiers sãs feüillage & ſans bras,
Où cent riches harnois, cent armets barbareſques,
Cent bizarres Drapeaux, blaſonnez de Moreſques,
Et cent braſſars pendans aueque cent eſcus,
Auec cens gantelets ſe declarans vaincus,
Des Saints Victorieux, les tombes enuironnent,
Et de tiltres d'honneur leur memoire couronnent.
Le ſeul Comte d'Artois, des Anges enleué,
Cherché de toutes parts, n'eſt nulle part trouué.
On l'appelle; & pour luy, les ondes & la riue,
Répondent d'vne voix douloureuſe & plaintiue.
On le demande aux Monts, on le demande aux Bois,
Et rien n'en vient pour luy, qu'vne confuſe voix.
De ſon nom dans le Camp, les quartiers retẽtiſſent:
Les Tentes de ſa perte, & les Drapeaux gemiſſent:
Et par tout auec deüil, on reproche ſa fin,
Soit aux vagues du Nil, ſoit au fer Sarraſin.
Louys, ſur tous le plaint, mais ſa plainte eſt modeſte;
Il eſtime ſans luy, ſa victoire funeſte:
Il ſçait, tout grand qu'il eſt, s'abbaiſſer ſous la loy,
De celuy qui regit le Sujet & le Roy:
Et par vn ſaint retour, il luy fait vne offrande,
Du Frere qu'il regrette, & du Camp qu'il cõmande.
Mais le corps de Belinde, auant qu'eſtre enterré,
A ſes honneurs à part, & ſon deüil ſeparé.
Le funebre appareil dans ſa Tente ſe dreſſe:
On y prepare vn Dais qui brille de richeſſe:
Des carreaux de rubis & de perles chargez,
Sur des tapis Perſans, ſont par piles rangez:
Et la Guerriere morte, eſt ſur eux étenduë,
La teſte découuerte & la treſſe épanduë.

Ses cheueux, ſur ſon front obſcurcy de paſleur,
Sont tels qu'on voit au ſoir, les rayons ſans chaleur,
Que le Soleil d'Hyuer laiſſe aller ſur les nuës,
Peſantes de froidure & de glace chenuës.
Ce n'eſt plus ce beau corps qu'on voyoit autre fois,
Triompher des Vainqueurs & regner ſur les Roys:
Il ne s'en eſt ſauué qu'vne confuſe maſſe:
Ses membres ont perdu leur aſſiette & leur place:
Et de tout ce qu'elle eut de fier, de grand, de beau,
Il n'eſt rien demeuré que le droit du tombeau.
Toutes choſes en deüil autour d'elle gemiſſent;
La pourpre, les clinquans, les rubis en paſliſſent.
Dix funebres flambeaux y font vn triſte jour:
Dix Caſſolettes d'or expirent à lentour:
Et de tous les coſtez, de longs ruïſſeaux de larmes,
Attriſtent la victoire & terniſſent les armes.
L'infortuné Raymond, qui ſent deſ-ja ſon cœur,
Iuſqu'au centre percé du trait de la douleur;
Appuyé ſur le bras d'Albin qui le ſupporte,
Traiſne ſon corps mourant vers ſon Eſpouſe morte.
Là, deſia demy froid, deſ-ja paſle, & ſans voix,
De ſes levres, à peine ouuertes par deux fois,
Il pouſſe deux ſouſpirs, qui forcent le paſſage,
Et pour ſon Ame font à Belinde vn meſſage:
Ces ſouſpirs meſſagers, coup ſur coup depeſchez,
Sont ſuiuis de ces mots, d'autres ſouſpirs tranchez.
Aymable & chaſte corps, que les Graces formerẽt,
Et que de leur ſejour les Vertus honorerent;
Donc vous voila deſtruit, & ce noble habitant,
Cét heroïque Eſprit de lumiere éclatant,
Eſt allé loin de vous enuironné de gloire,
Receuoir dans le Ciel le prix de ſa victoire.
Mais quelle ſi ſeuere, & ſi funeſte loy,
Vouloit que s'en allant, & ſans vous, & ſans moy,
Vous fuſſiez à la Mort, cette hoſteſſe terrible,
Inplacable aux Vertus, aux Graces inflexible;

Et i'euſſe le regret, de viure apres le iour,
Que vos yeux me faiſoient, qui faiſoit mon amour?
Non non, ie ne le puis; cette heureuſe lumiere,
Sur mon Sort malheureux agira la derniere:
Et ſi ie vis encor, ie vis de la lueur,
Qui malgré voſtre mort en reſte dans mon cœur.
Ie la ſens qui deſ-ja cede à la nuit mortelle,
Mes ſens qu'elle animoit, luy cedent auec elle:
Et nos Eſprits bien-toſt reünis dans les Cieux,
Enſemble ioüyſſans, enſemble glorieux,
Seront libres des loix, de ce Deſtin barbare,
Qui diuiſe les cœurs, & le Coupples ſepare.
Souſpirant à ces mots, & luy baiſant la main;
Belle & forte, dit-il, mais belle & forte en vain!
Ouuriere de liens, de Couronnes ouuriere,
Ce fut vous, qui d'vn nœu ſans prix & ſans matiere,
Où la Vertu voulut trauailler auec vous,
Me fiſtes ce lien ſi charmant & ſi doux,
Que i'ay touſiours chery, plus qu'aucune Couronne,
Et plus que Sceptre aucun, que la Fortune donne.
Mais helas! trop guerriere & trop vaillante main,
Eleuant vos explois, ſur tout exploit humain;
Et par vne heroïque & magnanime faute,
Aſpirant à cueillir vne Palme trop haute,
De ſon enorme poids, ſur vous meſme abattu,
Vous auez accablé la Grace & la Vertu.
Là, de nouueaux ſouſpirs ſa parole tranchée,
Laiſſa ſa langue ſeche à ſa bouche attachée:
Son Eſprit les liens de ſon corps denoüa;
Deux fois auec friſſon leur charge il ſecoüa:
Et montant à ſes yeux, ſembla de ſes deux aiſles,
Tout preſt à s'enuoler, obſcurcir ſes prunelles.
Alors ſes nerfs glacez, & ſes membres perclus,
Manquans à leurs deuoirs, & ne l'appuyans plus,
Demy mort au coſté de la morte il ſe couche,
Et l'haleine deſ-ja defaillant à ſa bouche;

Il dit d'vne voix foible & d'vn ton languiſſant,
De ſes derniers ſouſpirs le ſouffle ramaſſant.
Nous euſmes, en commun, la vie & la Fortune,
Il reſtoit que la mort nous fuſt auſſi commune:
Et que de noſtre amour, dont le feu fut ſi beau,
La cendre ſe meſlaſt en vn meſme tombeau.
Qu'elle y ſoit donc meſlée; & qu'apres cette vie,
De l'Hymen eternel de nos Ames ſuiuie,
Bien-toſt nous ne ſoyons, & morts, & glorieux;
Qu'vne cẽdre ſous terre, & qu'vn feu ſur les Cieux.
De ſes levres, ces mots bien à peine ſortirent,
Qu'apres deux longs ſoûpirs, qui de prez les ſuiuirẽt,
De ſon cœur entre-ouuert, ſon Eſprit s'enuola,
Vers l'Aſtre d'où Belinde en brillant l'appella.
Grand & riche patron! rare & noble modelle!
Quel ſi ſçauant pinceau, fuſt-ce celuy d'Apelle,
Oſera d'vn amour ſi conſtant & ſi beau,
Laiſſer à nos Neveux la memoire en tableau?
Mais où ſeront les Cœurs, qui ſur ce grand exẽple,
Bruſlans d'vn feu pudique, & beny dans le Temple,
Aux liens de l'Hymen, leur rudeſſe oſteront;
Et de ſon joug de fer, vn joug d'or ſe feront?
De ces Eſpoux Guerriers telle fut l'auenture,
Digne que l'Amour meſme en traçaſt la peinture;
Ce fort en chaſte Amour, dont les feux parfumez,
Sont de rayons plus purs que le iour allumez.
La Gloire, les Vertus, les Graces les pleurerent:
Et d'immortelles fleurs leur memoire honorerent.
Aux yeux de tout le Camp, de leur perte affligé,
Du Conuoy des deux Corps, vn Vaiſſeau fut chargé,
Vn Vaiſſeau magnifique, où cẽt Drapeaux funebres,
Eſtaloient en plein iour de pompeuſes tenebres.
Sans ſe plaindre le Vent ne pouuoit y toucher:
Le iour ſans s'obſcurcir, n'oſoit en approcher:
Et le noir Eſtendart voltigeant ſur la hune
Sembloit encor au deuil inuiter la Fortune.

A la prouë, à la pouppe, & le long des deux bords,
Cent corcelets oſtez à cent Sarrazins morts,
Cent caſques ſuſpendus aueque cent rondaches,
Cent turbans enlacez aueque cent pennaches,
En forme de Captifs, à la pompe aſſiſtans,
Et leur barbare éclat au Cerceuil ſouſmettans,
Des deux braues Amans faiſoient durer la gloire,
Et leur entretenoient vne ombre de victoire.
Mais l'effroyable teſte, & les enormes pieds,
De l'Elefant deffait, apres le maſt liez,
De l'yuoire des dents, à deux arbres pareilles,
Des deux boules des yeux, des deux vãs des oreilles,
Du canal de la trompe, & des baſes de chair
Capables d'écraſer, & le marbre, & le fer,
Compoſoient vn Trophée auſſi rare qu'horrible,
Et d'vne feinte affreuſe aux plus hardis terrible.
Ainſi ce train meſlé de triomphe & de deuil,
Auec deux Enuoyez, conducteurs du Cerceuil,
Commis au cours du Nil, prend auec ſon eſcorte,
La route de la Mer, qui vers Acre le porte.
Forcadin d'autre-part, de ſa perte irrité,
Et confus de l'affront, à la perte ajouſté;
Se conſume en ſecret d'vne orgueilleuſe rage,
Du feu de ſon depit rallume ſon courage:
Et tout rompu qu'il eſt, porte encore ſon cœur,
Et deſſus ſa deffaite & deſſus ſon vainqueur.
Le Lyon repouſſé par les Chaſſeurs Lybiques
Armez de longs epieux, & de plus longues piques,
Ainſi de ſon courroux l'écume remaſchant
A la terre, aux rochers, aux arbres ſe faſchant,
De la voix & de l'œil au combat les appelle:
Ses tonnerres contre eux, ſes éclairs renouuelle:
Le bois en bruit au loin, l'air au loin en reluit,
Et du Deſert qu'il bat, au loin la poudre en fuit.
L'Enchanteur cependant, qui voit aueque rage,
Le Camp Croiſé vainqueur, & maiſtre du riuage,

Se resout à vuider l'Enfer de ses Demons,
A mesler l'onde à l'air, & les plaines aux Monts,
A faire, s'il se peut, tomber sur la Nature,
Des Cieux desassemblez l'eternelle structure;
Auant que de souffrir, qu'aux Sultans soit osté,
Le Diademe saint par l'homme-Dieu porté.
Non loin du Camp barbare, où la poudreuse plaine,
Des plus agiles Vents eust espuisé l'haleine;
Vers le Nord se voyoit, vn Salon sousterrain,
Encore enuironné de Pilastres d'airain,
Dont les Filles du Temps, la Rouïlle & la Vieillesse,
Auoient rompu la forme, & détruit la richesse.
Cent masques monstrueux, l'vn dans l'autre meslez,
En demy-bosse estoient sur les bases moulez.
Sur la Frise regnoient cent hideuses figures,
Effroyables d'aspect, bizarres de postures:
Et les corps monstrueux de cent affreux Serpens,
Sur les corps enroüillez de Pilastres rampans,
De leurs plis enlacez, & tournez en grotesques,
Sans lettres composoient des Chiffres barbaresques.
Le Salon magnifique & superbe iadis,
Fut dressé sur le plan qu'en fit Azaradis,
Pour les douze * Sorciers, qui par de vains prestiges,
Crurent du grand Moyse, égaler les prodiges.
Ce Senat mal faisant, ce rebelle Conseil,
Tenoit là tous les soirs, dans vn triste appareil,
Sous les Demons Commis aux actions magiques,
Ses funestes Sabbats, ses Seances tragiques.
Là d'vn maudit metal, & d'vn Chiffre enchanteur,
Imprimé de la dent du Serpent imposteur,
Par vn art infernal, les * Verges se forgerent,
Qui du Dieu des Hebreux les * Verges imiterent;
Lors que par les pouuoirs d'vne noire Vertu,
Aux yeux de Pharaon, du Ciel en vain battu,
Les Mages apostez les faux miracles firent,
Qui son Esprit rebelle à la Grace endurcirent.

Ce lieu touſiours depuis des Hommes deteſté,
Des Hiboux, des Dragons, des Spectres habité;
Fait paſlir le Soleil, fait horreur à ſon ombre:
Et touſiours infecté, touſiours noir, touſiours sõbre,
N'a point d'autre clarté, que celle qu'y répand,
Le regard d'vne Orfraye, ou celuy d'vn Serpent.
C'eſt en ce lieu fatal, que l'Enchanteur Mireme,
Va de venin liuide, & de colere bleſme:
Demander aux Demons, ſur les charmes Commis,
Vn nouuel armement contre ſes Ennemis.
Il tourne, il frappe, il crie, & d'vne voix affreuſe,
Il fait bruire à l'entour, la Sale tenebreuſe.
A la triſte lueur, que luy fait vn flambeau,
De la graiſſe d'vn mort enleué du tombeau;
Il dechiffre en grondant, & lit auec murmure,
Des Pilaſtres grauez la barbare eſcriture.
Enfin frapant du pied la terre par ſept fois,
Et de ſa main leuée accompagnant ſa voix.
Noires Ombres, dit-il, Puiſſances ſouſterraines,
Si fieres autrefois, & maintenant ſi vaines,
A qui remettez-vous l'Empire du Croiſſant,
Qui deuant les Croiſez, deſia diſparoiſſant,
Voit ſa vertu ceder, voit reculer ſes bornes,
Et ſous la Croix bien-toſt verra tomber ſes cornes?
Le Nil, qui de ſon Lit à ma voix debordé,
Aſſiegea les François dans leur Camp inondé,
Mal-gré luy, mal-gré moy, renfermé dans ſes riues,
A veu ſon cours contraint, & ſes ondes captiues:
Et depuis, on l'a veu ſoumis à leurs Drapeaux,
S'entrouurir à leur marche, & ſuſpendre ſes eaux.
Le Dragon qui pouuoit engloutir leur Armée.
Qui pouuoit l'étouffer de ſa ſeule fumée,
Deffait par vn ſeul Homme, & dans le Camp traiſné,
Eſt encor à preſent ſous leur Croix enchaiſné.
Ce Cãp d'Eſprits Guerriers, cet Armement d'orages
Qui de flames ardent, & roulé des nuages,

Deuoit Tentes, Trauaux, Machines foudroyer,
Sans faire que du bruit, eſt venu ſe noyer.
Que vous reſte-t-il plus, Ombres foibles & vaines,
Que gemir dans vos fers, que hurler dãs vos peines?
Que nous reſte-t-il plus, que de prendre la Croix,
Que de ſubir le joug de ſes honteuſes Loix?
Donc nous le ſubirons. Vne orgueilleuſe Idole,
De la Terre qui bruit, ſort à cette parole.
Vn tiſſu triſte & noir, qui ſe plioit en rond,
D'vne ombre de Turban luy couronnoit le front:
Vn autre long tiſſu, faiſoit d'vn tour funeſte,
A l'ombre de ſon corps comme vne ombre de veſte;
Et d'vn Sceptre noircy l'ombre vaine en ſa main,
Souſtenoit la fierté de ſon œil inhumain.
C'eſtoit de Meledin, deffait par Liſamante,
L'Ombre encore irritée, & de ſang de goutante:
Mireme qui remarque en ſa noire paſleur,
La honte & le dépit meſlez à la douleur;
Luy dit, changeant de voix, & baiſſant deuant elle,
La Verge enchantereſſe, & la torche cruelle.
Grand & dernier appuy de l'Eſtat agité,
Viens-tu le raſſeurer, apres l'auoir quitté?
Viens-tu dans le peril, où l'a pouſſé l'orage,
Augure de malheur, predire ſon naufrage?
Le temps eſt donc venu, ce deplorable temps,
Qui doit mettre la Croix ſur le front des Sultans.
Bien-toſt nous la verrons, au faiſte des Moſquées,
Détruire du Croiſſant les cornes offuſquées.
Que pluſtoſt, les Demons priſonniers des Enfers,
Aillent briſer là haut les Aſtres, de leurs fers;
Que pluſtoſt auec eux, les criminelles Ames,
Dans ces Globes briſez aillent porter leurs flames:
Et que pluſtoſt le Iour ſe meſle auec la Nuit
Dans la Terre abiſmée, & dans le Ciel détruit.
Eſpere, luy répond le Spectre, & te raſſeure;
Noſtre Aſtre va changer, & de route & d'allure:

Et les Aſtres fauteurs des Peuples d'Occident,
Deuant luy diſſipez, vont perdre l'aſcendant.
Le Tyran, General de l'outrageuſe Armée,
A la cuiſſe bleſſé d'vne pointe charmée,
Et bruſlé d'vn feu lent, que nourrit le poiſon,
En vain des Medecins attend la gueriſon.
Telle fut la Figure, & l'Eſtoile fut telle,
Sous leſquelles Ozan fit la fleſche mortelle,
Qu'il n'eſt rémede aucun, ny connu, ny caché,
Par où l'effet fatal en puiſſe eſtre empeſché:
Et du Tyran Croiſé la mort eſt aſſeurée,
S'il n'a pour en guerir l'eau de la * Matarée.
Donc que ton premier ſoin, ſoit de mettre à l'entour,
Vne Garde qui veille & de nuit & de iour;
Vne Garde inuincible aux ruſes, comme aux armes,
Qui l'approche en deffende, ou par force, ou par charmes.
Forcadin cela fait, renforcé du ſecours,
Qui luy vient du Climat, d'où renaiſſent les iours,
Attaquera le Camp, que la mort du Corſaire,
Aura laiſſé ſans Chef, & facile à deffaire.
L'Empire des Sultans par là s'eſtablira,
La Secte des Croiſez par là s'abolira;
Et tous leurs Chefs, apres la victoire emportée,
Par troupes immolez à mon Ombre irritée,
Vn iuſte monument, de leurs corps me feront,
Et l'affront de ma mort, de leur ſang laueront.
L'Ombre ayant acheué, cent autres la ſuiuirent,
Qui de longs ſifflemens, à ſa voix répondirent.
L'Enchanteur, à ſon char inuiſible & volant,
Deux Limoniers aiſlez par vn charme attelant,
Va ſans faire de bruit, ſans éleuer de poudre,
Plus viſte que l'Oyſeau miniſtre de la foudre.
Ses Agens tenebreux en troupe le ſuiuans,
De leur ſouffle empeſté gaſtent celuy des Vents.
L'air en pût, l'herbe en meurt, les nuages s'en trou-
Et de l'affreuſe nuit les frayeurs en redoublét. [blent,

Non loin des hauts rampars, qui de trois larges
De brigues encrouſtez, & diſtinguez de Tours, [tours,
Font au Caire ſuperbe, vne triple ceinture,
Solide de matiere, autant que de ſtructure;
Dans vn lieu ſolitaire, & du trouble écarté,
D'hoſtes verts & touffus ſeulement habité,
Il ſourd à gros boüillons, vne viue fontaine,
Nourrice des Palmiers qu'engendre cette plaine:
Et d'autres bois heureux, qui forment de leurs pleurs,
Le precieux eſprit, des plus douces odeurs.
Vierge, quoy que nourrice, elle va ſans meſlange;
Ne s'altere iamais, & iamais ne ſe change.
Son nom eſt Matarée; & l'on dit qu'en ce lieu,
La Mere, qui ſans Pere enfanta l'Homme-Dieu,
Du temps de ſon exil, alloit lauer ſes langes,
Terribles aux Demons, adorables aux Anges.
Cette eau, pour le ſalut des Peuples de Memfis,
Soit des mains de la Mere, ou des langes du Fils,
Receut vne vertu, qui feconde en merueilles,
N'eut iamais autre part, ny n'aura de pareilles.
Depuis, ſon nom paſſant bien loin delà les Mers,
Et le cours de ſa gloire empliſſant l'Vniuers;
Elle fut, aux Eſprits, comme aux corps ſalutaire,
Vne ſource de vie & de graces au Caire.
Là, Mireme ſuiuy de ſes Demons ſeruans,
Arriue ſur ſon char, plus leger que les Vents.
D'abord, ſur les Palmiers, qui la ſourcent enuirõnent,
Et de leurs bras touffus & courbez la couronnent:
Apres le long des bords, qui ſont au cours de l'eau,
Par les prez verdoyans, moins vn lit qu'vn berceau:
Il trace auec le doigt, cent bizares figures,
Que ſa bouche en grõdant, ſuit de ſecrets murmures.
Cela fait, à voix haute, il cite ſes Demons,
Les vns par leurs emplois, les autres par leurs noms:
Il aſſigne à chacun ſon poſte & ſon office:
Il met en faction la ruſe & la malice:

Et d'vn accent, qui fait le vallon resonner,
Et les Bois d'alentour de frayeur frissonner,
Officiers, leur dit-il, de la Nuit eternelle,
Compagnons tenebreux, Garde noire & fidelle;
Prenez soin de ces eaux, soyez en les garans,
Sur tout, Soldats sans corps, deffendez les des Francs.
Auecque la Fontaine, à vos soins ie resine,
L'Empire de l'Asie, & la Loy Sarrasine:
Conseruez l'vn & l'autre, en ce commun hazard
Où l'art ne pourra rien, ioignez la force à l'art:
Et donnez si bon ordre, à ces fatales riues,
Que le Croissant y voye vn iour les Croix captiues.
Apres cette funeste & noire garnison
Sur la Source établie & sur tout l'Orison,
Mireme reporté vers les Barbares Tentes,
De leur perte derniere encore gemissantes,
Prepare vne autre ruse, à tout éuenement,
Où regne l'imposture auec l'enchantement.
Il depesche vn Demon, vers les riues fameuses,
Où coulent du Iourdain les vagues orgueilleuses
Et se fait apporter, de ces roseaux noüeux,
Herissez haut & bas d'aiguillons espineux,
Dont le cruel Hebreu, fit la Couronne Sainte,
Qui du sang precieux de l'Homme-Dieu fut teinte.
A l'instant ces roseaux au Barbare apportez,
Et de sorts pestilens & mortels infectez;
Pour vn charme dernier, presentez à l'haleine,
Du Monstre le plus noir de l'Infernale plaine,
Sont imbus du poison, que sa gorge y versa,
Et penetrez du fiel, que sa dent y laissa.
L'Enchanteur cela fait, les arrange & leur donne,
Vn tour pareil au tour de la sainte Couronne:
Et soit illusion, soit adresse d'vn art,
Qui trompe la pensée, en trompant le regard,
Il fait vn second cercle, au premier si semblable
Qu'on ne peut distinguer le faux du veritable.

Et confiant sa ruse, au Garde du threſor,
Enferme l'vn & l'autre en la caſſette d'or.
Il croit ; car que ne croit la malice ruſée,
Que du François vainqueur, la Prudence abuſée,
Ne ſçachant que choiſir, dans cette égalité,
Du cercle ſalutaire & du cercle infecté ;
Les emportant tous deux, portera dans ſes Tentes,
Vn noir embraſement de flames peſtilentes ;
Et ſon Camp, que la Mort, de ce feu détruira,
Par ſa victoire au moins ſa perte acheuera.
Plein de cette eſperance & friuole & cruelle,
Il porte à Forcadin l'agreable nouuelle,
Du ſecours qui luy vient du Leuant & du Nord,
Et du Roy des Croiſez luy preſage la Mort.
De là porté dans l'air, ſur vn char de nuage,
Dont vn Cocher de feu, gouuerne l'attelage ;
Il va reuoir la Source, & les Demons en corps,
Eſtablis pour ſa garde à l'entour de ſes bords.
Du coſté des François, cependant la Victoire,
Sous ſes Palmes gemit, eſt triſte dans ſa gloire.
Le peril de Louys, de tout le Camp vainqueur,
Eſt le trouble commun, & la commune peur :
Tous les Chefs, tous les Corps, bleſſez de ſa bleſſure,
Sans plaindre leurs trauaux, plaignent ſon auenture :
Et les tambours muets, les trompettes ſans voix,
Les caſques ſans honneur, couchez ſur les pauois,
Semblent ioindre leur deüil à la plainte commune,
Et d'vn triſte ſilence, accuſer la Fortune.
Le Roy ſeul dans ce trouble, à ſoy touſiours pareil,
Regne encore du cœur, de l'eſprit, du conſeil.
Son Ame forte en tout, & par tout heroïque,
Ne prend aucune part à la crainte publique.
Le charme & le venin, la fiévre & la langueur,
Ont abattu ſon corps, ſans ébranler ſon cœur.
Et la Mort elle-meſme auec cet équipage,
Qui fait trembler le Fort, qui fait bleſmir le Sage,

A ſes yeux aſſeurez de prés apparoiſſant,
Et ſon terrible dard, ſur luy de prés hauſſant,
L'épouuante auſſi peu, que feroit vn Phantoſme,
Qui le menaceroit d'vne fleſche de chaume,
Ainſi, quand le Soleil defaillant en plein iour,
Met l'effroy dans ſa ſuite, & le trouble en ſa Cour;
Les Heures, de ſon mal autour de luy languiſſent;
Les Aſtres ſes ſuiets, de frayeur en paſliſſent;
Le Ciel en eſt en deuïl, la Nature s'en plaint,
L'vn en perd la lumiere & l'autre en perd le teint:
Il marche cependant d'vne meſme viſteſſe;
Tout éclipſé qu'il eſt, il garde ſa iuſteſſe:
Et ſans s'eſpouuanter du trouble, ny du bruit;
Sans paroiſtre étonné de l'ombre qui le ſuit;
Il va d'vn pas égal, d'vne égale conſtance,
Où veulent ſon deuoir, & ſon Intelligence.
Dans la confuſion de ce commun effroy,
Cauſé par le peril, où ſe trouue le Roy;
Brenne quoy que ſi braue, amoureux de Zahide,
Auec elle languit, & pour elle eſt timide.
Si la fieure la bruſle, il fond à ſon ardeur:
Si le friſſon l'émeut, il gele iuſqu'au cœur
Et ſoit froidure ou chaud, que la Malade ſouffre,
Il ſe ſent tout de glace, ou ſe ſent tout de ſouffre.
Dans ſa Tente, où par fois il reſte auſſi perclus,
Que s'il n'entendoit rien, que s'il ne voyoit plus;
Il ne paroiſt viuant que par la ſeule haleine:
Il a les ſens liez, le cœur luy bat à peine;
Encore ce qu'il bat, n'eſt que pour l'auertir,
Que ſon Eſprit bleſſé ſe diſpoſe à partir.
D'autresfois agité d'inegales penſées,
Pareilles en leurs flux aux vagues balancées,
Sans arreſt il ſe porte, à tous les mouuemens,
Que le poids de l'Amour donne au corps des Amans.
Il ſort, il rentre, il erre; & Zahide mourante,
Quoy qu'il face, où qu'il aille, à ſes yeux ſe preſente:

Mais d'vn œil qui langit, & ſemble en languiſſant,
Demander du ſecours aux douleurs qu'elle ſent.
Que ne puis-je, dit il, tourné vers cette image,
Qui d'vn regard mourant allume ſon courage ;
Que ne puis-je m'offrir, pour voſtre gueriſon,
Au precipice, au fer, à la flame, au poiſon !
Que i'aurois de plaiſir, à m'épuiſer les veines,
Si mon ſang pouuoit eſtre vn remede à vos peines !
Et qu'il me ſeroit doux, que la rigueur du Sort,
Vouluſt, à voſtre acquit, ſe payer de ma mort !
Ie croyrois en mourant, renouueler ma vie ;
Et mon nom donneroit aux Amans de l'enuie.
Mais à quoy bõs ces vœux, auſſi vains qu'ils sõt doux,
La Mort ne prendra rien en échange pour vous :
Et ie croy bien plus ſeur, de forcer la cruelle,
Que de vouloir entrer en commerce auec elle.
La Source n'eſt pas loin, dont les fameuſes eaux,
Ont la force d'oſter les mourans aux tombeaux :
Vn Corps de Sarraſins en garde le paſſage ;
Mais que ne peuuent point l'Amour & le courage ?
A ces mots il conclut, d'engager auec ſoy,
Sous pretexte d'agir pour le ſalut du Roy,
Quelqu'vn de ces Vaillans, dont la force Heroique,
Tient le rang le plus haut, dans l'eſtime publique.
Et Bourbon luy ſemblant, le plus homme de main,
Sans remiſe il luy va propoſer ſon deſſein.
De quelques beaux Lauriers, Seigneur, que tes années;
Dez long-temps, luy dit-il, ſoient des-ja courõnées;
Le tour n'eſt pas complet, que leurs rameaux te font,
Et le plus glorieux manque encore à ton front.
Il t'eſt propre, il eſt prez ; & des-ja ſon feuillage,
Appelle ta valeur, & s'offre à ton courage.
Louys eſt en peril ; & la Nature en vain,
En vain l'Art à ſon mal ſemblent mettre la main.
La flame que la fiévre en ſes veines allume,
De ſon ſang ſe nourrit, & ſes forces conſume :

Et le funeſte fer dans ſa cuiſſe caché,
Sans vn ſecond peril n'en peut eſtre arraché.
Bien s'offre-t'il aux mains de la ſçauante troupe
Et coniure ſans peur, que ſans reſpect l'on coupe:
Mais ce cruel eſſay, bien loin de le guerir,
Pourroit aigrir ſon mal, & le faire mourir.
L'Ange Tuteur des Lys, qui permit la bleſſure,
Te reſerue l'honneur d'vne ſi grande cure.
L'entrepriſe eſt illuſtre, elle eſt digne de toy,
Et tu la dois, non moins à ta gloire, qu'au Roy.
La Sainte Matarée au Leuant ſi fameuſe,
Par la vertu qui ſuit ſon eau miraculeuſe,
Commence prez du Caire, à ſourdre d'vn Rocher,
Que les bras des Palmiers, au iour ſemblent cacher.
Il n'eſt point de Malade à ſon onde incurable;
Elle eſt aux corps, non moins qu'aux Eſprits ſecou-
Et ſoit contre le feu dans les veines bruſlant, [rable:
Soit contre le venin par les membres coulant,
Soit contre la Mort meſme, à qui toute herbe cede,
Elle eſt vn auſſi doux qu'infaillible remede.
Seigneur, ie ſçay la langue, & la Carte des lieux,
Et deuant que deux fois la Nuict ferme les Cieux,
Suiuant les Oliuiers qui ceignent cette plaine,
Ie puis te rendre au bord de la ſainte Fontaine.
Le ſuccez eſt douteux, & le peril certain;
Mais que ne peut ton cœur, & que ne peut ta main?
Et quel ſort pourroit mieux occuper ta Fortune,
Que le ſort d'vne vie à tant de Corps commune?
A ce diſcours, que Brenne auec adreſſe fit,
Au grand cœur de Bourbon vn feu ſoudain ſe prit:
Et de là, dans ſes yeux, des bluettes iaillirent,
Qui de ſa volonté d'auance répondirent.
Mes Lauriers, luy dit-il, ſont encor en bourgeon;
Bien loin de me couurir, à peine les voit-on;
Et ce que le Public appelle vne Couronne,
N'eſt qu'vn petit ſion, que ſa faueur me donne.

Mais, Seigneur, mon souhait est grand d'en acquerir,
Fallust-il chaque iour, de mon sang les nourrir.
I'espere, que marchant sur tes pas à la gloire,
Tu me presenteras du moins à la Victoire:
Et i'auray quelque brin de ce Laurier si vert,
Dont tout le Camp jaloux te reuerra couuert.
L'vn & l'autre aussi-tost s'appreste à l'entrepriſe;
D'Enseigne & de Blason le Comte se deguise.
Il prend vne cuiraſſe infidelle, & sans Croix,
Il se fait Sarrasin du casque & du pauois:
Et croit par cette ruse, aueque moins d'obstacles,
Arriuer à la source ouuriere de miracles.
Mais Bourbon mieux instruit à vaincre, qu'à ruser,
Voulant à découuert, tout faire, & tout oſer;
Va brillant de sa riche & magnifique armure,
Où des rubis en croix regnent sur la dorure:
Et le fer, tant de fois teint de barbare sang,
Qu'à groſſes boucles d'or il enchaisne à son flanc,
Contre tout Ennemy, visible & non visible,
Asseure à sa valeur le tiltre d'Inuincible.
Ainsi les deux Guerriers diuersement armez,
Et de soins bien diuers au voyage animez,
Vont d'vne ame à tout faire, à tout voir preparée,
Par où le droit chemin mene à la Mataree.
Desja l'Astre roulant qui dispense les iours,
Des rayons qu'il lançoit du milieu de son cours,
Faisant iaillir le feu, dans les lieux les plus sombres,
Ostoit le frais aux Bois, & la noirceur aux ombres:
Lors que Brenne & Bourbon, vers le Caire auançans,
Decouurent ses rampaits couronnez de Croissans:
Et plus loin, dãs vn vuide, où la veuë est sans bornes,
De trois Moles pointus apperçoiuent les cornes.
Bourbon en est surpris; & mesurant des yeux,
De ces Monts cimentez l'espace ambitieux.
Quelles testes, dit-il, assez outrecuidées,
Ont pû porter si haut leurs enormes idées?

Eſt-ce-là, qu'autrefois cet aſſaut ſe donna,
Qui fit trembler la Terre, & le Monde étonna;
Quand les Peuples Geants, qui le Ciel aſſaillirent,
De Monts ſur Monts dreſſez des eſchelles ſe firent?
Les Geants, luy repart le Comte mieux inſtruit,
Dont la memoire fait encore tant de bruit,
Sur d'autres plans ailleurs, & ſur d'autres meſures,
Eleuerent l'orgueil de leurs folles ſtructures.
Celles que tu vois là, qui ſemblent ſe hauſſer,
Iuſqu'à choquer les Cieux, & les Aſtres percer,
Sont de vieux Monumens, que des Ames hautaines,
Encore apres leur mort & dans leurs cendres vaines,
Entreprirent iadis, pour laiſſer à leurs Noms,
Des Tombeaux cimentez du ſang des Nations.
Deſir extrauagant! folle & bizarre enuie,
De chercher ~~dans~~ dans la mort vne immortelle vie!
Mais orgueil inhumain! cruelle vanité,
Qui pour vne phantaſque & fauſſe eternité,
Pour vne vie en ombre, en memoire, en phantoſme,
A tiré tout le ſang des veines d'vn Royaume!
De ces Monts faits par art, le faiſte audacieux,
Qui dans l'air ſe perdant, & ſe cachant aux yeux,
Semble aboutir en pointe, eſt vne plate forme,
De quarrure, non moins que de hauteur énorme.
Sur celuy du milieu, dans vn char attelé,
De quatre grands courſiers de marbre pommelé,
Vn * Geant ſe voyoit taillé d'vne Montagne,
Qui d'vn geſte arrogant commandoit la campagne.
Celuy qui porte en l'air ſa pointe vers le Nort,
Qui braue encor le Temps, & laſſe ſon effort,
De Rhodope iadis dans l'Egypte fameuſe,
Fut la Tombe, à ſon ſiecle, à ſon Pays honteuſe.
Le ſcandaleux trafic, par elle entretenu,
Fit de ſes ſales gains l'immenſe reuenu,
Qui ſouſtint la depenſe, & iuſqu'à cet étage,
Où s'egarent les yeux, accompagna l'ouurage.

Cet autre que tu vois monter vers le Midy,
D'vn faiſte moins ſuperbe, & d'vn frõt moins hardy,
Se dreſſa ſur le Plan, que les Tyrans formerent,
Qui d'vn iniuſte joug les * Hebreux opprimerent.
Les Patriarches ſaints, les Prophetes Ayeux
De l'Oint prophetiſé, qui deſcendit des Cieux, [rent
De lõgs ruiſſeaux de pleurs que leurs maux leurs tire-
La terre, le ciment, la brique en detremperent:
Et le ſang, que la terre à leur ſueur meſla,
De leurs dos, de leurs bras, dans l'ouurage coula.
Mais que foible eſt le fond de la Grandeur humaine!
Que la Baze en eſt creuſe, & l'aſſiette incertaine!
Ces vains Entrepreneurs, apres eux n'ont laiſſé,
Qu'vn Nom qui ne vit plus, qu'vn bruit qui s'eſt paſſé:
A peine pouuons nous deterrer leur Memoire,
Des fabuleux debris qui reſtent de l'Hiſtoire.
Sous la chutte des Ans ſans ordre & confondus,
En d'autres Noms plus grãds, les leurs ſe ſont perdus;
Et cette Eternité qu'ils ont tant affectée,
Qu'ils ont de pleurs, de ſang, de ſueurs cimentée
Ne leur demeure, apres tant de trauaux ſouffers,
Qu'en ombre ſur la Terre, & qu'en feux aux Enfers.
Dans le meſme Deſert, d'où ces vaſtes ſtructures,
Portent ſi prez du Ciel, leurs ſuperbes mazures;
Sur vn vaſte rocher, en Baze trauaillé,
Vn rocher eſt aſſis en * Coloſſe taillé:
La Figure autrefois parlante & prophetiſſe,
Fut de tout le Pays l'Idole ſeductrice;
Quand le Pere d'erreur ſes levres inſpirant,
Et l'Egypte abuſée à ſa voix accourant,
L'air fumoit iour & nuit, du feu des ſacrifices,
Offers pour acheter des réponſes propices.
Mais lors que l'Enfant Dieu, des Anges eſcorté,
Fut par ſa Mere vierge en Egypte porté;
L'Eſprit inſpirateur de la menteuſe Idole,
Cedant au Verbe chair, la laiſſa ſans parole:

Et le marbre imposteur, qui depuis ce temps-là,
Iamais n'oüit parler, & iamais ne parla,
Encore maintenant reconnoist en silence,
Du Verbe alors Enfant l'eternelle puissance.
Les deux Heros ainsi leur chemin soulageoient,
Et du dechet du iour les ombres s'allongeoient;
Lors qu'approchant des bords, où le Nil semble faire,
De son onde tranquile vn grand miroir au Caire;
Le Comte derechef à Bourbon s'addressant,
Cette Isle, luy dit-il, que l'eau va carressant,
Et que * le papier vert, & la canne qui sonne,
Ceignent d'vne bruiante, & mobile couronne;
Est la mesme, où Moyse exposé sur les eaux,
Dans vn panier de joncs, porté sur des roseaux,
Par son Ange conduit, guidé de son Estoile,
Arriua sans timon, sans cordage, & sans voile.
Dess-ja dez ce temps-là, son puissant Ascendant,
A la Nature, au Fleuue, à la Mort commandant,
Les vagues de respect deuant luy se soûmirent:
Leurs hostes écaillez en troupe le suiuirent:
Et le vent qui passoit, de merueille abbatu,
D'vne haleine muette honora sa vertu.
Le bruit mesme s'oüit, des riues qui tremblerent,
Du Caire épouuanté les rampars en branslerent:
Et le Fleuue rendit ce iour-là sur ses bords,
Auec dix * Chiens mourans, six Crocodilles morts.
Ce fut là que Termut, Princesse belle & sage,
Fille de Pharaon, passant sur le riuage;
Decouurit le panier, que le courant des eaux,
Auoit comme en depost, caché sous des roseaux.
De l'Enfant exposé les larmes la toucherent:
Son âge, sa beauté, son destin la gaignerent:
Elle le fit nourrir, l'adopta pour son Fils,
Le proposa pour Prince, au Peuple de Memfis:
Et l'entretint chez soy, dans le lustre que donne,
Aux Successeurs des Roys l'espoir de la Couronne.

Ce riuage, ajousta le Comte, en s'auançant,
Où le Fleuue troublé va sa course pressant;
Est celuy qui trembla sous la main de Moyse,
Quand pour rendre à l'Hebreu la liberté promise,
De Dieu mesme étably le Dieu de Pharaon,
Auec vne baguette, où fut empreint son nom;
Il fit plus, qu'il n'eust fait auec mille machines,
Plus qu'auec tout le bronze, & tout l'acier des mines.
Ce fut là que le Nil frapé du bois fatal,
Perdit la pureté de ses flots de cristal.
D'vn sang épais & noir ses veines se remplirent:
Le limon, les roseaux, les riues s'en teignirent:
De là par ses canaux, & par ses bras roulant,
Et bien loin dans la Mer, de ses bouches coulant,
Il donna de l'horreur aux Nochers qui le virent:
Et l'haleine en faillit, aux Vents qui le sentirent.
Le Fleuue auant cela d'vn cours tranquile & pur,
Rouloit dans ses canaux vn doux & frais azur;
Où comme dans vn bain, la Lune & les Estoiles,
Sẽbloient toutes les nuits descendre sans leurs voiles.
On ne l'a veu depuis que sombre & que bourbeux;
Il n'est plus ce miroir autrefois si pompeux;
Et ses eaux que le temps n'a iamais éclaircies,
Encore maintenant en paroissent * noircies:
Ainsi, Brenne faisoit remarquer à Bourbon,
Les lieux à qui l'Histoire a donné tant de nom;
Quand prenãt vn détour, qui gauchit vers la plaine,
Où s'épand le cristal de la sainte Fontaine,
Il s'offrit vn Figuier, qui parut à leurs yeux,
De ceux qui les premiers saluerent les Cieux,
Quand le Temps ieune encor, & la Terre encor pure,
Etalerent au iour la premiere verdure.
Il sort de son vieux corps, des bras longs & voutez,
Qui de leur poids, en rond, ployans de tous costez,
Et de leur vert vny d'vne tissure égale,
Sans l'ay de du compas, font vne ronde Sale,

Où par l'accort de l'ombre aueque la clarté,
La nuit eſt tout le iour, le frais eſt tout l'Eſté.
L'edifice eſt ſans art, & iamais la Nature,
Iamais l'Art n'ont fait voir de plus iuſte ſtructure.
Brenne, auec reuerence à Bourbon le montrant,
Ce Figuier, luy dit-il, ſi vieux, ſi rond, ſi grand,
Eſt celuy qui iadis, fut par vne merueille,
Qui iamais n'auoit eu, ny n'aura de pareille,
Vn * refuge à la Mere; vne cachete au Fils,
Par les Agens d'Herode à la mort pourſuiuis.
Dans ſon tronc, qui s'ouurit d'vne ſecrete force,
Le Figuier les recent, les couurit de l'eſcorce:
Et le peril paſſé, de nouueau ſe fendant,
Et l'air, le iour, la terre au ſaint depoſt rendant,
Il ſauua de la Mort l'Enfant Sauueur des Hommes:
Et depuis ce tẽps-là, iuſqu'au temps où nous ſommes
Pour le Figuier ſacré, les Saiſons & les Ans,
Ont eu de la douceur, ont eſté complaiſans.
Iamais hale, ny froid, ne fleſtrit ſon feulliage:
Iamais greſles, ny vents, ne luy firent outrage;
Et tout âgé qu'il eſt, des Siecles reſpecté,
Il ſe trouue en Hyuer auſſi beau qu'en Eſté.
Tous deux, le ſaint Figuier du geſte venererent;
Tous deux, de l'Enfant Dieu la memoire honorerent;
Et portez d'vn ſecret & diuin mouuement,
Marcherent preparez à tout euenement.
A peine de cent pas, qu'ils firent d'vne haleine,
Ils eurent accourcy leur voyage & la plaine;
Qu'il s'offrit vn Verger, d'vn long rempart fermé,
Mais d'vn rempart viuant & d'épines armé.
On euſt dit que la Terre à l'entour enbaumée,
Au Soleil d'Arabie euſt eſté parfumée:
Et le Vent y ſembloit animé des eſprits,
Dont ſe forment les fleurs qui naiſſent ſous l'Iris.
Brenne arreſtãt Bourbon, qu'vn air ſi doux étonne,
Ce Verger, luy dit-il, que l'épine enuironne;

Eſt le fameux Verger, où le Bois eſt planté,
Dont ſe tire le Baume, au Leuant ſi vanté.
Quoy qu'il ſoit, larme ou ſang de la plante bleſſée,
Il coule de ſon tronc, par l'écorce percée:
Et ſang amy du ſang, larme vitale aux corps,
Il guerit les mourans & conſerue les morts.
La Garde iour & nuit eſt en armes & forte,
Que les Roys de Memfis tiennent à cette porte:
Et le tribut eſt grand, que ces Barbares Roys,
Recueillent du trafic qui ſe fait de ce bois.
Il faut d'art, ou de force, entrer par ce paſſage;
Mais l'art le doit tenter premier que le courage.
Il s'approche; & Bourbõ qui ne peut qu'à ſon cœur,
Deuoir de ſes explois le ſuccez & l'honneur;
Suit la main ſur l'épée, & veut à force ouuerte,
Faire breſche à l'enclos de la muraille verte.
A peine de ſix pas ſe fut-il auancé,
Que ſur vn pont de bois ſoudainement baiſſé;
Il ſort vn Sarraſin terrible de ſtature,
Terrible de menace, & terrible d'armure.
Il ſembloit vn Sapin marchant ſur le terrain:
L'air d'alentour brilloit de ſon eſcu d'airain:
La ſouche d'vn vieux cheſne au Mõt Liban coupée,
Peſante de cent cloux, l'armoit au lieu d'épée:
Et le cuir écaillé d'vn grand Rinoceros,
Eſtoit caſque à ſa teſte, & cuiraſſe à ſon dos.
Sortant en cet eſtat, d'vn barbare murmure,
Il augmente l'effroy que donne ſon armure.
Brenne a beau haranguer, & montrer ſon pauois,
Où le Croiſſant de gueule eſt au lieu de la Croix;
Le bras leué ſur luy, le Sauuage s'auance,
Mais entre deux Bourbon le fer au point s'élance:
Et du coup qu'il luy porte, & que reçoit l'eſcu,
En deux iuſtes moitiez abbat l'airain vaincu.
Le Barbare à deux mains hauſſe la lourde maſſe;
Tout s'emeut à l'entour, l'air troublé luy fait place,

Et le champ de ſon poids, ſous ſes pieds accablé,
D'vn long gemiſſement répond à l'air troublé.
Le nuage orageux d'où deſcend le tonnerre,
D'vn moindre tremblement croule l'air & la terre:
Et le corps à cent bras d'vn chaiſne ſuranné,
S'abat moins lourdement du Liban étonné.
Le coup pareil à ceux qui portent la tempeſte,
Euſt caſſé d'vn rocher la ſourcilleuſe teſte;
Mais le braue Bourbon, autant adroit que fort,
Gauchiſſant auec art, ſe derobe à la Mort:
Et d'vn reuers trompeur, qui ſurprend l'Infidelle,
Luy plonge en repaſſant le fer ſous la mammelle.
Il tombe, comme fit ce Coloſſe doré,
Sur la Mer, ſur la Terre, à Rhodes adoré;
Quand attaqué des Vents, aſſailly des orages,
Qui fondirent ſur luy d'vn amas de nuages;
Du fracas de ſa cheute il étonna la Mer,
Il accabla la Terre, il fit murmurer l'air:
Et de ſon corps briſé, des tronçons demeurerent,
Qui chargerent la riue, & le havre comblerent.
Vingt ſoldats de la Garde accourent à ce bruit,
L'airain luit ſur leurs bras, en leurs mains le fer luit:
Et le feu du courroux, joint au feu du courage,
Ajouſte de l'horreur à leur mine ſauuage.
Bourbon s'étonne moins de leurs vains hurlemens,
Que ne s'étonne vn roc, des vains mugiſſemens,
Que fait des flots émeus la foible populace,
Par les vents ſuſcitée à l'oſter de ſa place.
Il les reçoit du fer encore dégouttant;
A quatre des plus fiers, qu'à ſes pieds il étend,
Il en ajouſte ſix, que mal-gré leur audace,
De ſix coups differens l'vn ſur l'autre il terraſſe.
Le Sanglier que la meute entoure en clabaudant,
Fait vn degaſt pareil de ſon affreuſe dent:
Les Limiers euentrez autour de luy gemiſſent:
Ses broches, ſes naſeaux, ſa mochere en rougiſſent:

Ceux qui reſtent entiers s'en heriſſent de peur :
Et l'épieu meſme en ſuë en la main du Chaſſeur.
La valeur de Bourbon, eſt de Brenne ſuiuie ;
Deſ-ja de vingt ſoldats, ſeize ont perdu la vie :
Mais ceux qui ſont debout, de crainte pantelans,
Et pareils aux Pigeons chaſſez par les Milans,
Iettent leurs armes bas, abandonnent la porte,
Et vont ſans retenuë, où leur effroy les porte.
Les deux victotieux, ce combat terminé,
Gaignent le pas du pont ſans Garde abandonné :
Ils entrent ; & leurs yeux diligens dés l'entrée,
Depeſchent leurs regars par la verte contrée,
Qui s'enqueſtent du lit, où le ſacré ruiſſeau,
Roule en paix & ſans bruit, le threſor de ſon eau.
A peine du chemin leurs pas les approcherent,
Que des cris effroyans tout à coup s'éleuerent :
Vn tonnerre ſubit à ces cris ſucceda ;
La terre d'vn bruit ſourd & long le ſeconda.
Les Palmiers d'alentour ſecouez ſans orage,
De leurs bras agitez lancerent leur feuillage :
Et les gazons roulans, comme roulent les flots,
Quand aux courſes des Vents la Mer preſte ſon dos,
Coururent ſur le ſein de la plaine alterée,
Et firent comme vn flux de poudreuſe marée.
Archambaut cependant, & Brenne qui le ſuit,
Marchant d'vn pas égal, & ſans branſler au bruit ;
Vn tourbillon formé de pouſſiere & de ſable,
Roule auec vn fracas aux yeux épouuantable :
Et rompant les Cyprez, les Palmiers abbatant, [tant,
Leurs cimes, leurs rameaux, leurs troncs au loin iet-
Fond ſur les Cheualiers, les couure d'vne nuë,
Qui leur ſemble vne nuit auant la nuit venuë :
Et ſuiuy d'vn terrible & petillant éclair,
Sans toucher à Bourbon, enleue Brenne en l'air.
Inuincible vertu, puiſſance émerueillable,
Du Signe ſalutaire aux Enfers effroyable !

Le Comte deguisé de casque & de harnois,
Pousse d'vn vain amour, desarmé de la Croix,
Est porté dans le sein du tenebreux nuage,
Sur l'aisle de l'Esprit moteur de cet orage:
Et Bourbon protegé, soit des armes d'Aimon,
Soit du Signe sacré, formidable au Demon,
Se trouue apres le vent, la nuë, & le tonnerre,
Le fer haut à la main, & le pied ferme à terre.
Il se tourne, il regarde, il appelle deux fois:
Deux pitoyables cris répondent à sa voix:
Et comme sa grande Ame à tout voir preparée,
S'auance vers ces cris d'vne mine asseurée,
D'entre les bras touffus, d'vn Palmier terrassé,
Vn Crocodile sort d'écailles cuirassé.
Deux longs rangs de rasoirs, & de broches d'yuoire,
En garde sur sa haute & sa basse machoire,
A son gosier de sang & de meurtre alteré,
Font vn double rampart, haut & bas aceré.
Son corps tout grand qu'il est, n'est qu'vne gueule ouuerte,
Ses pieds sont gros & courts, sa queuë est longue & verte:
Et de ses yeux en feu les cercles enflamez,
Paroissent deux brasiers sur sa teste allumez.
Ce terrible Animal sur Archambaut s'élance;
D'vn reuers iuste & pront le Heros le deuance;
Le coup porte le fer, sur l'écaille du dos,
Le fer malgré l'écaille entre iusques à l'os:
Il en jaillit du feu, qu'vne voix accompagne,
Qui porte la frayeur au loin sur la campagne.
Le Monstre furieux, sur deux pieds se dressant,
Et des deux autres pieds, en l'air se balançant,
Comme s'il prouoquoit Archambaut à la lutte,
S'appreste à l'écraser l'abbattant de sa chutte.
L'intrepide Guerrier qui le voit decouuert,
Luy porte de la pointe, où le jaune & le vert,
L'vn à l'autre meslez, sur le cuir sans écailles,
Font vne molle enceinte à ses sales entrailles.

Le fer pouſſé de force entre iuſques au cœur ;
Vn ruiſſeau de ſang noir jaillit ſur le Vainqueur ;
Et le Monſtre déploye, expirant ſur le ſable,
De ſon énorme corps la maſſe épouuantable.
A peine eut-il vomy la vie auec le fiel,
Qu'vne ſoudaine nuit oſte le iour au Ciel.
Le Soleil diſparoiſt, l'air obſcurcy ſe trouble :
Vn broüillas ſombre & noir les tenebres redouble :
Des arbres d'alentour tout à coup transformez,
Les vns ſont des Geants de montagnes armez :
Et les autres diuers de formes & d'armures,
Font vne legion de terribles figures.
Bourbon ſans s'effrayer, regarde fierement,
De ce Camp tenebreux l'effroyable armement.
Il ſe voit attaqué de lances embraſées,
Rouges de feux ſifflans, comme ceux des fuſées :
Il ſe voit aſſailly de vipereaux volans,
Qui ſortent du goſier de cent Dragons bruſlans :
Il voit de tous coſtez mille faces veluës ;
Mille teſtes en feu, de ſerpens cheueluës ;
Mille Monſtres aiſlez, accourans au ſignal,
D'vn long Cyprez fumant, qui leur ſert de Fanal.
Il les voit ſans les craindre ; il entend leur murmure,
Sans froncer le ſourcil, ny changer de poſture.
Puis, contre eux à grands pas, tout à coup s'auançãt,
Et le ſaint coutelas de force brandiſſant,
Il frappe les Dragons, les Geans, les Meduſes :
Il en ſort mille voix plaintiues & confuſes :
Et tout le Camp deffait ſe diſſipe dans l'air,
Suiuy d'vn long tonnerre, & d'vn terrible éclair.
Bourbon demeuré ſeul, voit le Soleil paraiſtre,
Les arbres reuenir, & les herbes renaiſtre.
Il s'arreſte, il écoute, il entend comme vn bruit,
D'vn ruiſſeau qui ſe plaint, & ſe plaignant s'enfuit.
Il marche vers l'endroit, d'où luy vient ce murmure :
Et là, ſpectacle étrange ! effroyable auenture !

A ſes yeux étonnez, il s'offre vn gouffre ouuert,
Vn gouffre dont les bords ne portent rien de vert :
Peu de troncs ſecs & noirs, ſans bras & ſans feuillage,
Font vn funeſte tour à ſon triſte riuage.
L'épouuantable gouffre à ray-de bord eſt plein,
D'vn fleuue limonneux, rouge de ſang humain :
Le feu s'y meſle à l'onde ; & l'onde fugitiue,
Roule ſans interualle à l'entour de ſa riue.
Là mille malheureux haut & bas agitez,
Et des vagues, du feu, du limon tourmentez,
Flottent, comme l'on voit le debris d'vn naufrage,
Sur la Mer en courroux, flotter durant l'orage.
Bourbon ſurpris regarde auec étonnement,
De ce liquide Enfer l'effroyable Element.
Il eſt d'abord en doute ; apres il croit connoiſtre,
Les Malheureux qu'il voit ſur les vagues paroiſtre.
Il s'en aſſeure enfin ; & non moins à la voix,
Qu'au viſage il apprend, qu'ils ſont du Cãp François.
Là le Comte Robert à ſes yeux ſe preſente,
Les corps percé de coups, & la teſte ſanglante :
Il voit là Chaſteau-neuf, Coucy, Choiſeul, Culans,
Tantoſt roulans ſur l'eau, tantoſt à fond coulans :
Il y voit Raymond paſle, & Belinde affligée,
Aueque luy flottante, aueque luy plongée.
Et cent autres fameux, qui paſſent ſans repos,
Et des flots à la flame, & de la flame aux flots.
Sa plus grande ſurpriſe, eſt de voir en cette onde,
Fatale à tant de morts, de tant de ſang immonde,
Brenne ſon conducteur, par l'orage emporté,
Parmy ces Malheureux, & comme eux tourmenté.
Cet accident le trouble ; & tandis qu'il y penſe,
Brenne pouſſé d'vn flot qui vers le bord l'auance,
Les bras leuez en l'air, à Bourbon s'adreſſant,
A voix haute luy crie, & d'vn terrible accent.
Fuyez, Seigneur, fuyez cette barbare Terre :
Cherchez la gloire ailleurs, portez ailleurs la Guerre.

Le

Le Ciel n'approuue point, que malgré luy, nos Rois,
Portent deça la Mer, l'enseigne de la Croix.
Et pour auoir troublé d'vne guerre inutile,
Le repos de l'Egypte, auparauant tranquille,
Nous souffrons dans ce gouffre, & nous y souffrirõs,
Tant que sera la Terre, & tant que nous serons.
Vn semblable succez à vos armes s'appreste,
Et ce gouffre sera vostre seule conqueste,
Pour peu que vous tardiez, & que le vain soucy,
De voir ce qui n'est plus, vous tienne encore icy.
Cette Source autrefois dans l'Histoire fameuse,
N'a rien laissé de soy, qu'vne mare bourbeuse.
Ne vous obstinez pas à la vouloir trouuer:
Donnez le temps qui reste au soin de vous sauuer:
Le peril est pressant, & d'vne estrange suite;
Et rien ne vous en peut garantir que la fuite.
Ainsi l'Ombre parloit, & Bourbon cependant,
Le feu, le sang, les flots, les Manes regardant,
D'horreur, & de pitié sentoit son ame atteinte,
Mais d'vne fiere horreur, d'vne pitié sans crainte.
Et tandis qu'en suspens, son esprit & son cœur,
L'vn vague & sans arrest, l'autre ferme & sans peur,
Consultent sur le choix du party qu'il faut prendre,
Et disputent s'il faut resister ou se rendre;
Il voit du fond du gouffre, & du milieu des Morts,
Vers la riue nager vn Monstre à double corps,
Qui d'écailles Dragon, & Lion de figure,
Paroist meslé de l'vne & de l'autre nature.
Son musle armé de dents, ses pieds d'ongles armez,
Semblent à la rapine, au carnage animez:
Et du flexible mast de sa queuë estenduë,
Tantost l'air est battu, tantost l'onde est fenduë.
Il saute sur le bord, qui paroist en trembler:
L'inuincible Heros l'attend sans se troubler;
L'antre vaste, & denté de sa gueule qui fume,
Vomit vne vapeur, dont l'air siffle & s'allume.

Le tonnerre, le feu, l'éclair y ſont meſlez:
Les arbres d'alentour s'en trouuent ébranſlez
Et de ce bruit confus, que le vallon redouble,
Le gouffre retentit, & ſa vague ſe trouble.
Comme vn Cheſne branchu, que le vent pouſſe en vain,
Archambaut de pied ferme, & l'épée à la main,
D'vn regard aſſeuré le Monſtre affreux meſure,
Et cherche où luy porter la mortelle bleſſure.
Son eſcu ſur ſon bras eſt en garde auancé:
Il en couure ſon corps, ſur vn flanc balancé:
Et comme auec fureur, l'épouuentable Beſte,
Contre luy s'élançant, au fer offre la teſte;
Du pied, du corps, du bras le Guerrier s'allongeant,
Et de force, le fer au goſier luy plongeant,
En tire auec l'eſprit, vn long cry qui reſonne,
Et d'vne horreur ſubite, au loin la plaine étonne.
A ce cry, qui n'eſt pas d'vn Lyon rugiſſant,
Mais d'vn homme, qui plaint la douleur qu'il reſſent,
Le vainqueur eſt ſurpris; & ſa ſurpriſe augmente,
Quand à ſes pieds, au lieu de la Beſte ſanglante,
Il s'offre vn grand Vieillard, ſur la poudre étendu,
Qui menaçant encore apres l'eſprit rendu,
Luy ſemble auec le ſang, vomir par ſa bleſſure,
La rage & le dépit, le blaſpheme & l'iniure.
C'eſtoit Mireme mort, Mireme l'Enchanteur,
Qui du gouffre, des flots, des morts fabricateur,
Apres auoir en vain deployé tous ſes charmes,
Et mis en vain ſur pied, des Phantoſmes en armes;
En ce monſtre luy meſme à la fin deguiſé,
Pour impoſer aux yeux du Guerrier abuſé,
Auoit veu, par le fer de la celeſte épée,
Et ſa ruſe deffaite, & ſa gorge coupée.
Tous ſes Miniſtres noirs, de ſa mort ſe plaignans,
Et ſon Ame aux Enfers, en foule accompagnans,
De hurlemens confus, leur retraite annoncerent;
Et l'Abiſme eternel de leur chute étonnerent.

Au lieu du gouffre feint, où les feints morts rouloient,
Où la flame, & le sang aux vagues se mesloient;
Le Guerrier étonné ne voit qu'vne Fontaine,
Qui d'vn cours lent & pur se mouuant sur la plaine,
A sa gloire applaudit, l'inuite à s'approcher,
Et semble en tremoussant des palmes luy chercher.
Il s'auance à grands pas, & montant vers la source
D'où ce mobile argent prend sa liquide course,
Il voit Brenne attaché de cent boucles de fer,
Au tronc d'vn vieux Palmier, dont la teste bat l'air,
Et dont les bras courbez sur la source naissante,
Luy font comme vn berceau de touffe verdoyante.
Il s'approche de luy; mais c'est aueque peur,
Qu'à ses yeux abusez, quelque charme trompeur,
Impose de nouueau, par vn autre artifice,
Qui conduise ses pas à quelque precipice.
Il s'approche pourtant, & frappe par deux fois,
Sur les fers enchantez, qui tiennent Brenne au bois.
L'inuincible trenchant de la fatale épée,
Fait voler les anneaux de la chaine coupée:
Le charme en est rompu, Brenne desenchanté,
Recouurant la parole auec la liberté,
Accourt les bras ouuers, à Bourbon qui s'estonne,
Et pour embrassement, embrassement luy donne.
Où suis-je? dit le Comte, & d'où suis-je venu?
De quelle dure chaisne estois-je retenu?
A quel destin plus dur me reseruoient ces charmes,
Sans le puissant secours de vos celestes armes?
Et que ie dois benir, soit la main, soit le fer,
Qui me tire aujourd'huy du pouuoir de l'Enfer!
Mais la grace, Seigneur, à vos victoires duë,
Ne peut paroistre icy dans sa iuste étenduë:
Et de plus hauts deuoirs, des soins plus importans,
Veulent que nous fassions vn autre employ du temps
Cette eau que vous voyez, qui d'vne lente course,
Semble à regret quitter le berceau de sa source,

Eſt cette eau ſouueraine à mille gueriſons,
Forte contre le fer, & contre les poiſons:
Et ſa vertu luy vient de cette ſainte riue,
Qui touſiours a gardé l'empreinte heureuſe & viue,
Des veſtiges ſacrez, qu'y laiſſerent jadis,
La Reyne Vierge & Mere, & l'Homme-Dieu ſon fils.
A ces mots, les Guerriers le ſaint lieu reuererent,
Et leurs mains auec foy, dans la ſource lauerent.
Là Brenne s'apperçoit, qu'vne Agate de prix,
En cruche façonnée, & riche de rubis,
D'vne chaiſne d'émail, à ſon flanc attachée,
Dans l'effort du combat s'en eſtoit arrachée.
Et comme en ce beſoin, tous deux deliberoient,
Comment à ſon deffaut, l'eau ſainte ils porteroient:
Du coſté du leuant, vne Aigle forte & fiere,
Leur vient, battant des vents l'ample & libre carriere,
Et ſouſtenant ſon corps, dans l'aire balancé,
Apres trois tours ſur eux, faits d'vn vol compaſſé,
S'abbat en leur preſence, & planant terre à terre,
Sur le riuage herbu, laiſſe choir de ſa ſerre,
La cruche deſirée, où d'vn riche trauail,
Cent artiſtes portraits, d'vn naturel émail,
Sur l'Agate faiſoient, les acteurs d'vne Hiſtoire, [re.
Nõ moins aymable aux yeux, que ſainte à la memoi-
Brenne & Bourbon ſurpris d'vn ſecours ſi ſoudain,
Beniſſent de concert cette inuiſible main,
Cette main, qui touſiours, & par tout agiſſante,
Au deſſus, au deſſous également puiſſante,
Souſtient tout au dedans, couure tout au dehors,
Meut tout, ſans ſe mouuoir, par de ſecrets reſſorts,
Donne au ſort incertain de certaines meſures,
Met dans vn train reglé le cours des auentures,
Et conduit à ſon but, par vn merueilleux art,
Les traits de la Fortune, & les coups du hazard.
Apres ce doux tranſport, le couple magnanime,
D'vn geſte qui ſon culte, & ſon reſpect exprime,

A genoux, & panché deuant le saint Ruisseau,
De l'eau sainte remplit le precieux vaisseau,
Et le cœur plein d'espoir, l'ame de zele pleine
Reprend du Camp croisé, le chemin par la plaine.
Le Iour meurt cependant, & l'ombre de la Nuit,
Apres le Iour éteint cache tout ce qui luit.
Tous les objets sont noirs, tous les corps sont funebres,
Aux yeux des Cheualiers, qui vont par les tenebres:
Et rien ne les conduit, qu'vn rayon merueilleux,
Qui i'aillit de l'eau sainte, & marche deuant eux.
De la Vierge feconde, autour du pot d'Agate,
L'Histoire ciselée, auec l'eau sainte éclate:
Et ses portraits sacrez, des mains, du front, des yeux,
Leur prestent la clarté, qui leur manque des Cieux.

REMARQVES.

* *Pour les douze Sorciers pag.* 483: l'Egypte a touſiours esté fertile en Sorciers, & du temps de Moyse, il y en eut qui contrefirent par prestiges, tout ce qu'il faisoit par miracle.

* *Les verges se forgerent pag.* 483. Parce que Moyse seruoit d'vne baguette, en tous les miracles qu'il faisoit, les Enchanteurs d'Egypte, afin de l'imiter, faisoient tous leurs miracles, auec de semblables baguettes.

* *les Verges imiterent, pag.* 483. Ces sont les fleaux dont l'Egypte fut affligée, & que les Magiciens contrefirent par leurs prestiges.

* *L'eau de la Matarée. pag.* 483. Cette Matarée est vne fontaine pres du Caire, où l'on tient par vne ancienne tradition, que la Vierge refugiée en Egypte, alloit lauer les langes de son Fils.

* *Les Hebreux opprimerent, pag* 495. Il est de l'Hi-

ſtoire, que les Enfans d'Iſraël furent employés à baſtir vne des Pyramides, ce que l'Eſcriture ſignifie, par les trauaux de brique à quoy ils ſeruoient.

* *Vn Geant ſe voyoit. pag.* 494. Cette figure n'eſt pas vn ouurage de l'inuention du Poëte, elle eſt de l'Hiſtoire, ſur laquelle il la copiée.

* *En Coloſſe taillé. pag.* 495. Cet autre Coloſſe eſt encore tiré de l'Hiſtoire, & Strabon, Herodote, Pline & les autres qui ont écrit de l'Egypte en font mention.

* *Et que le papier vert.* 496. Ce papier n'eſt pas vn papier comme le noſtre; c'eſt vn roſeau qui croit ſur le Nil : ſes feuilles ſeruoient à écrire, & de là eſt venu le nom de celuy qui nous ſert au meſme vſage.

* *Auec dix chiens mourans. pag.* 496. Il y a des Chiens dans le Nil, auec des Hipopotames & des Crocodiles.

* *Vn Refuge à la Mere. pag.* 498 Cecy eſt de l'Hiſtoire, qui nous a appris, que la Vierge portant ſõ Fils en Egypte, ſe voyãt pourſuiuie des Soldats d'Herode, ſe cacha dans vn grand Figuier, qui ſouurit pour la receuoir, & ſe referma ſur elle.

* *En paroiſſant noircies. pag.* 497. L'eau du Nil eſt noire, & le Poëte feint icy, que cette couleur luy eſt demeurée, depuis qu'elle fut changée en ſang par Moyſe.

SAINT LOVYS

OV LA SAINTE COVRONNE RECONQVISE.

LIVRE DIX-SEPTIESME.

DANS cette triſte nuit, le Camp plus triſte encore,
En craintes attendoit le retour de l'Aurore,
Du peril de leur Chef tous les Corps gemiſſans,
Leuoient les bras aux Cieux de ſon mal innocens.
Les Aſtres leur ſembloient compatir à ſa peine,
Leur face en paroiſſoit, & plus ſõbre & moins pleine:
Et ſur les Pauillons obſcurs & ſans couleur,
Les Etandars plaintifs, & ſifflans de douleur;
La mourante clarté des flambeaux dans les Tentes,
Des feux par les Quartiers les flames languiſſantes;
Sembloient auec l'horreur, les ombres, & l'effroy,
S'entendre à faire au Sort des plaintes pour le Roy.

Ainſi quand le Taureau chef des bandes cornuës,
Long-temps par ſa valeur, dans le parc maintenuës,
Et vainqueur & bleſſé, ſur le gaſon s'étend,
Sa victoire imparfaite, & ſon mal regrettant;
Sa troupe auparauant ſi fiere, & ſi hautaine.
Bleſſée auecque luy, ſe couche ſur la plaine:
Les vainqueurs affligez reſſemblent aux vaincus:
Le Berger étonné ne les diſtingue plus:
Et d'vne longue voix, la geniſſe craintiue,
Sur le Fleuue étenduë, en fait plainte à la riue.
A peine le Soleil, d'vn rayon blanchiſſant,
Renouuelloit le Monde auec luy renaiſſant:
Que les deux Cheualiers au Quartier ſe rendirent,
Et dans le Camp troublé l'eſperance remirent.
De lent exploit ſi haut, conduit ſi hautement,
Le bruit s'épand ſoudain auec l'étonnement:
La Renommée en fait, cent étranges nouuelles,
Et les porte par tout, ſur le vent de ſes aiſles.
Eux meſmes d'vn long rang de Barons eſcortez,
Et de tous les Prelats par honneur aſſiſtez,
Portent en grande pompe, à la Tente Royale, [fatale.
L'eau ſainte, à tout le camp, non moins qu'au Roy
Eude Legat pourpré du grand Paſteur Romain,
Loüe & benit Bourbon, reçoit l'eau de ſa main:
La preſente à Louys, qui d'vne Ame ſouſmiſe,
D'vn eſpoir appuyé ſur la Foy de l'Egliſe,
Et du feu d'vne ardente & viue charité,
Fait vn preparatif à l'effet ſouhaité.
Viue Source, dit-il, dont viuent toutes choſes;
Eternel, qui de nous & de nos iours diſpoſes;
Et donnes par meſure & par ordre aux viuans,
L'eſpace qu'il te plaiſt dans la route des temps:
Si la courte carriere à ma vie aſſinée,
Icy par ton decret doit eſtre terminée;
I'en ſors ſans reculer; & me range à la Loy,
Qui ſans diſpenſe, egale à l'eſclaue le Roy,

Ie remets en tes mains & Sceptre & Diademe:
Et ne retiens pour moy, que ta Croix & mon Cresme.
Detourne ta Iustice & ta rigueur de moy:
Mets ton sang & ta mort, entre mon ame & toy:
Et contre le torrent des pechez qui l'emporte,
Ouure luy, par ton flanc, à ton cœur vne porte.
Que si tu vois, Seigneur, qu'en prolõgeant mes iours,
Ta gloire puisse prendre auec eux plus de cours;
Pour l'honneur de ton nom, remets moy dãs la Lice:
Donne à ma patience vn plus long exercice:
Et quand ie ne deurois viure, que pour souffrir,
Si tu m'aymes, attens à me faire mourir.
Ses levres, de l'eau sainte à peine se lauerent,
A peine dans son corps trois gouttes en coulerent;
Que de là dans le cœur, du cœur dans les esprits,
Des esprits dans le sang, d'vne ardeur seche épris.
Vne vertu s'épand, qui le sang renouuelle,
Epure les esprits, la force au cœur rappelle:
Et fait cesser l'ardeur du feu noir & fievreux,
Qui des liens vitaux brusloit desia les nœux:
Et desia consumoit d'vne subtile flãme,
L'inuisible entredeux qui ioint le Corps à l'Ame
Mais la merueille fut, que le trait acéré,
Qui nourrissoit ce feu dans le corps vlceré,
Sans secours apparent, & sans effet sensible,
Se rendant au pouuoir d'vne main inuisible,
Saillit hors de la playe; & l'enflure à l'instant,
Aueque le venin & le fer en sortant;
Le Roy guery du fer, du venin, & des charmes,
Leua les yeux au Ciel, & les bras à ses armes:
Et soufmit de nouueau, par vn vœu solennel,
Sa Couronne & sa vie au Viuant eternel.
Apres ces saints deuoirs, il se montre à l'Armée,
Qui de ioye & d'espoir à sa veuë animée,
Fait retentir de cris & d'aplaudissemens,
Les Tentes, les Quartiers & les retranchemens.

A ces cris, les clairons d'vn air plus gay répondent,
De tons plus éclatans les tambours les ſecondent,
Et les Drapeaux en l'air, à leurs ſons ſe mouuans,
De leur gloire future, entretiennent les vents,
Il n'eſt pas iuſqu'au fer, il n'eſt pas iuſqu'au cuiure,
Qui d'vn luſtre plus beau ne paroiſſent reuiure:
Et les blaſons mieux peints, les harnois mieux dorez,
Les plumes, les cimiers, les pots mieux colorez,
Brulent moins de l'éclat de leur propre richeſſe,
Que des regars du Prince, & de leur allegreſſe.
C'eſt ainſi que parfois, le Soleil s'éclipſant,
Tout le Monde prend part à la peine qu'il ſent:
L'air malade s'en plaint, les plantes ſe retirent,
Les fleurs baiſſent la teſte, & les herbes expirent.
Mais ſi toſt qu'il reuient, & que ſa gueriſon,
Rend la lumiere au iour, & l'ame à la ſaiſon;
Les bois, à ſon retour, de leurs bras applaudiſſent,
De leurs fronts redorez les Monts luy coniouïſſent,
Les fleuues dans leurs lits roulent plus nettement,
Les Vents volent dãs l'air d'vn plus doux mouuemẽt,
Le teint reuient aux fleurs, l'eſprit reuient aux plãtes
Et la vigueur retourne aux moiſſons languiſſantes.
Tandis que le miracle operé ſur le Roy,
Rétablit dans le Camp, le cœur, l'eſpoir, la foy;
Brenne ſuit ſon Amour, accourt chez Liſamante,
Porte l'eau ſalutaire à Zahide mourante:
Et la luy preſentant, l'inſtruit en peu de mots,
De ſa force à guerir toute ſorte de maux.
La Princeſſe bleſſée en gouſta bien à peine,
Que du corps & de l'ame elle ſe trouua ſaine.
La vertu de l'eau ſainte éteignit dans ſon cœur,
Des eſprits embraſez la peſtilente ardeur:
Elle guerit ſa playe, & porta dans ſon ame,
Vn rayon ſans matiere, vne lueur ſans flãme,
Qui détrompant ſes yeux, des erreurs de ſa Loy,
Et qui les preparant aux ſplendeurs de la Foy,

Par vn subit attrait de la Grace regnante,
En vn moment la fit, d'infidelle croyante.
Eleuant tout à coup ses regards vers les Cieux.
Et de ses bras leuez accompagnant ses yeux;
Elle vit, que du sein d'vne pompeuse nuë,
La Reyne, Mere & Vierge, à son secours venuë,
Deuant elle s'offrit, non pas dans ce grand iour,
Qu'elle deploye au yeux de l'eternelle Cour:
Mais dans cette lueur moyenne & rabattuë,
Dont elle se fait voir aux Humains reuestuë. [sant,
Quand de grace, à leurs vœux, quelque-fois s'abbais-
Du celeste Palais, en gloire elle descend.
Des Anges luy faisoient, se rangeant autour d'elle,
Vn siege sous les pieds, sur la teste vne Ombelle:
D'autres Anges guerriers, par honneur l'escortoient,
Et d'autres, de leurs bras, son Throsne supportoient.
Sur tout brilloit celuy, qui destiné pour Guide,
Par vn ordre eternel, à la belle Zahide,
Estoit chargé du soin, de gouuerner son Sort,
Et la conduire au Ciel, par vne sainte mort.
Il paroissoit alors plus guay que de coustume;
Vn feu sur son armet luisoit au lieu de plume:
Et dans le cercle blanc de son riche panois,
Vn Astre à pointes d'or, figuroit vne Croix.
De tant d'éclairs soudains la Princesse éblouye;
S'en voit demy confuse, & demy resiouye.
Sa surprise est tranquille, elle a de la douceur,
Et le trouble se mesle au plaisir, dans son cœur.
Quel nouueau iour, dit-elle, est celuy qui m'éclaire,
Qui me frappe si fort, & m'est si salutaire?
Mes yeux à sa lumiere ouuers soudainnement,
Ont perdu leur erreur, & leur aueuglement.
Ie voy sur vne nuë, en Throsne façonnée,
Vne Reyne, qui vient d'Estoilles couronnée.
Ie la voy qui d'vn œil obligeant & serain,
Me tendant vne Croix, me presente la main:

Et ſoit l'œil, ou la main de la belle Princeſſe,
Qui diſſippe ma nuit, & chaſſe ma foibleſſe,
Ie ſuis libre au dedans, ie ſuis ſaine au dehors;
Et mon eſprit guery rend la vie à mon corps.
La Croix qu'elle me tend, plus claire qu'vne Eſtoile,
De mes yeux deſillez, a fait tomber le voile.
Il en ſort vn rayon, qui dans mon cœur écrit,
D'vn caractere ardent la Loy, de Ieſus-Chriſt.
Vn Guerrier lumineux, & de mine celeſte,
M'excitant à monter, & m'animant du geſte,
Me fait voir au deſſus des Globes eſtoilez,
Au deſſus de la voute où les Ans ſont roulez,
Vn Throſne d'vne riche & brillante matiere,
Où mon nom étincele en lettres de lumiere.
Que ce Palais eſt noble, & plein de majeſté!
Qu'il y regne vne auguſte & pompeuſe clarté!
Que les murs en ſont beaux, & les portes ornées!
Que i'y voy rayonner de teſtes couronnées! [Roys,
Mais parmy tant d'heureux, parmy tant de grands
Ie n'en remarque point, qui ne porte la Croix.
Ie voy bien là Belinde, & Raymond aupres d'elle,
Luiſans d'vne clarté qui leur eſt mutuelle.
I'y voy Coucy, Robert, & cent Croiſez fameux,
Auec eux rayonnans, & couronnez comme eux.
Ie penſe meſme y voit, les Chreſtiens que Mireme,
Sur le Fleuue a bruſlez, par vne rage extreme.
Mais ie ne voy point là, mon Pere le Sultan,
Mon oncle Noradin, mon frere Muratan.
Et de tous nos Vaillans, à qui depuis la guerre,
La valeur des François a fait mordre la Terre,
Pas vn n'eſt arriué, par le Croiſſant conduit,
A ces lieux, où la Croix de tous coſtez reluit.
Laiſſons donc cette Lune, à la nuit deſtinée,
Guide touſiours errante, & iamais fortunée;
Et ſuiuons cette illuſtre & ſalutaire Croix,
Qui ne mene qu'au Ciel, & n'y fait que des Roys.

La Vierge en ce moment, auec ſa ſuite aiſlée,
Se perd dans la clarté dont la nuë eſt meſlée.
La Princeſſe guerie, & reuenuë à ſoy,
Par les ſoins des Prelats, eſt inſtruite à la Foy.
Cela fait, ſes Parrains, Louys & Liſamante,
La conduiſent entre eux, d'vn habit blanc luiſante,
Dans l'Egliſe du Camp, au bruit harmonieux,
D'vn concert de Clairons, qui l'annõcent aux Cieux.
Là par la main d'Odon, l'onde qui renouuelle,
Laue d'vn corps ſi beau, l'Ame encore plus belle,
Du peché d'origine, & des impuretez,
Qui du tronc corrompu vont aux rameaux gaſtez.
Iamais il ne parut en l'air de la Princeſſe,
Ny tant de majeſté, ny tant de hardieſſe.
Il ſembloit que ſes yeux tiraſſent de ſon cœur,
Laué nouuellement, vne plus viue ardeur:
Et ſur ſon front auguſte, il ſe fit du ſaint Creſme
Vn rayon, qui parut vn ſoudain Diademe.
A ce grand changement, le Ciel, à ce qu'on dit,
D'vn murmure tranquille, & ſans nuë applaudit:
Dans l'air pur & ſerain des feux volans paſſerent:
Des Sources d'alentour, des eaux de lait coulerent:
Des rameaux des Palmiers, de reſpect s'abaiſſans,
Il diſtila du baume, il tomba de l'encens:
Et ſur les bords du Nil, comme ſur le Meandre,
Des Cignes ſuruenus firent leur voix entendre.
Mais le plus grand prodige, & le plus merueilleux,
Fut celuy qui ſe fit, ſur deux Pins ſourcilleux,
Qui de leurs bras touffus, & de leurs hautes teſtes,
De Zahide à Memfis, eſtaloient les conqueſtes.
L'vn chargé des harnoys, des pots, & des eſcus,
Des Braues qu'elle auoit à la Iouſte vaincus,
Paroiſſoit vn Geant, à cent teſtes ferrées,
A cent corps cuiraſſez, à cent mains acerées.
Et l'autre ſuccombant ſous l'effroyable faix,
Des Animaux affreux, par ſa valeur deffaits,

Sembloit vn bois peuplé de hures menaçantes,
De mufles carnaciers, & de pates ſanglantes.
Au moment qu'auec l'eau, ſur Zahide coula,
La diuine onction qui la renouuella,
Des deux Pins ébranlez, les dépouilles tomberent;
En leur place, des fleurs ſoudainement germerent;
Où ſur vn fond de pourpre, vne Croix rayonnoit,
Qu'vn cercle à filets d'or, al'entour couronnoit:
Et des eſprits ambrez, que ces fleurs expirerent,
L'air au loin s'embauma, les vents ſe parfumerent.
Le Bapteſme acheué, l'Himenée a ſon tour:
La Princeſſe eſt aux yeux de la guerrierre Cour,
De l'adueu de Louys, à Brenne fiancée;
Et l'allegreſſe en eſt des Clairons annoncée;
En attendant qu'vn temps plus paiſible, & plus doux,
Conduiſe à leur repos les deſirs de l'Eſpoux.
Dans la Tente du Roy la table deſ-ja preſte,
Attendoit les Seigneurs conuiez à la feſte:
Et chacun alentour, deſ-ja le rang tenoit,
Que ſon employ, ſon âge, ou ſon ſang luy donnoit:
Quand vn Heraut barbare entre aueque ſes marques,
Saintes aux Nations, ſaintes meſme aux Monarques.
Il portoit à deux mains, dans vn large pauois,
En pierres de grand prix, en perles de grand poids,
Tout ce que l'œil auide, & que l'eſprit auare,
Auroient pû ſouhaitter, ou de riche ou de rare.
Mais vn long coutelas, ſur le tout paroiſſoit,
Qui d'vn terrible éclat les regards menaçoit.
De la ſorte chargé, vers la table il s'auance,
Et par l'ordre du Roy, chacun preſtant ſilence;
Ie viens, dit-i, Seigneurs, par vn Grand, deputé,
Pour traiter de Zahide & de ſa liberté.
Il eſt aſſez inſtruit, du prix de la Princeſſe,
Et ſçait qu'on ne luy peut égaler de richeſſe:
Mais il veut croire auſſi, qu'entre des gens de cœur,
Les premiers intereſts eſtant ceux de l'honneur,

Celuy qui la retient, trop braue pour la vendre,
Aimera mieux en faire vne grace & la rendre.
S'il eſt tel qu'on le croit, qu'il la nous laiſſe en don:
S'il eſt tel que l'on craint, qu'il en prenne rançon.
I'ay dequoy l'aſſouuir & le mettre à ſon aiſe,
Soit qu'il ayme le prix; ou que l'éclat luy plaiſe.
Mais s'il ne veut pour elle, admettre aucun accord,
Que du combat au moins il accepte le fort:
Et qu'aueque ce fer, qu'on luy laiſſe pour gage,
Il vienne maintenir ſon droit par ſon courage.
Ce deffy du Heraut les Seigneurs irrita,
Sur Brenne à meſme temps, chacun les yeux ietta;
Et ſembla du regard, de l'air, & de la mine,
S'offrir à chaſtier l'audace Sarraſine.
Le Comte, ſans monſtrer de trouble, ny d'effroy,
Parmy tant de regars, ſe tourne à ceux du Roy;
Reçoit d'eux le ſignal, de parler [illegible] cauſe,
Et de prendre party, ſur ce, qu'on luy propoſe.
Il ſe leue, & portant la main au couſtelas;
Sarraſin, repond il, ce ſera de ce bras,
Que ie ſatisferay de plus prez le Barbare,
Qui me croit vn Changeur, & me traitte d'auare.
Qu'il ſçache que les Frãcs n'õt pas quitté leurs ports;
Qu'ils n'ont pas trauerſé tant de Mers, tant de Morts,
Pour venir au Leuant, tenir vn vain commerce,
De bagatelles d'Inde, & de bijoux de Perſe.
Parmy nous la Princeſſe eſt mieux que parmy vous:
Elle y reſpire vn air plus humain & plus doux:
Et le joug glorieux de la Loy qu'elle a priſe,
L'y tient dans vne heureuſe & nouuelle franchiſe.
Ie n'ay point, là deſſus, à faire d'autre choix:
Ce n'eſt que ſur le champ, que traittent les François:
Et là ie pretens faire à ton Braue comprendre,
Que i'ay droit de garder, ce que ie puis deffendre.
De l'adueu du Saint Roy, de l'auis du Conſeil,
Le feſtin terminé, Brenne auec appareil,

Deuant toute la Cour, fierement se prepare,
A marcher où l'attend le Cheualier barbare.
Aux esprits genereux, à la guerriere ardeur,
Qui de feux pronts & clairs enuironnent son cœur,
Vne vapeur se ioint, qui de sa phantaisie,
Dans son cœur descendant auec la jalousie;
Mesle au feu la fumée, & le nuage au iour,
Qu'en luy font à l'enuy, la valeur & l'amour.
Il craint que ce deffy, d'vn Riual ne luy vienne,
D'vn Riual, qui le cœur de Zahide retienne:
Et pour s'en éclaircir, d'vn regard deffiant,
Ses mouuemens, ses yeux, son visage épiant;
Plus il la considere, & plus il trouue en elle,
De matiere à nourrir vne flame eternelle.
On l'arme cependant; Zahide ayde à l'armer;
Le fer semble [illegible]es yeux, sous ses mains s'allumer;
Et le long coute[illegible]qu'à son flanc elle attache,
S'en échauffe à [illegible]ers l'yuoire qui le cache.
Sur tous ses ornemens guerriers & curieux,
Elle aymoit vne Echarpe, où l'art industrieux,
Auoit d'vne subtile & precieuse trame,
A force chiffre à iour allié force flame.
Le fond d'or en estoit de perles fleuronné;
Et le bord à l'entour de perles couronné,
Se replioit au nœu d'vne grosse Escarboucle,
Qui faisoit vn bouton, & tenoit lieu de boucle,
Zahide s'en deffait; & d'vn doux sentiment,
Accompagnant le don, la met à son Amant.
Qu'entre nous desormais elle soit, luy dit-elle,
Vn lien d'amitié durable & mutuelle:
Qu'elle soit sous vos yeux vn gage de ma foy:
Qu'elle y soit vn auis de vous garder pour moy.
A ces mots, que son cœur ne confia qu'à peine,
A la discretion d'vne craintiue haleine,
Vne vapeur de sang & d'esprits se ioignit,
Qui la jouë & le front de rouge luy teignit.

Et le Comte partit, pour se rendre à la Lice,
Où l'Appellant desi-ja la lance sur la cuisse,
Et la visiere basse, au combat preparé,
Attendoit du Heraut le retour desiré.
Les Seigneurs de la Cour le Comte accompagnerẽt,
Zahide & Lisamante auec eux l'escorterent:
Et soit pour l'animer, soit pour luy faire honneur,
Le Roy mesme voulut estre son spectateur.
Comme il fut sur le champ, le Sarrasin s'auance:
Le Comte de sa part, à l'arrest met la lance;
Les clairons & les cors les excitent en vain;
L'Amour battant sur eux, de l'aisle & de la main,
Se fait bien mieux ouyr, pique bien dauantage,
Et d'vne ardeur toute autre, échauffe leur courage.
Les Cheuaux quoy que forts, sont du choc aculez;
Et les deux Cheualiers sont à peine ébranslez:
Leurs bois vont en éclats, leurs escus en resonnent,
Et de leur fermeté les Spectateurs s'étonnent.
Ainsi voit-on parfois deux foudres courroucez,
Et d'vn contraire effort l'vn sur l'autre poussez,
De la lueur du feu, du fracas du tonnerre,
Faire au soin rougir l'air, & tremousser la Terre:
Il iaillit des éclats, du choc de leurs carreaux;
Il en va sur les Monts, il en va sur les eaux: [fume,
Le trouble aux eaux en vient, le front des Monts en-
Et du Ciel obscurcy la face s'en allume.
Les Cheuaux prontement sur leurs iambes remis,
Reportent au combat les deux fiers ennemis.
L'vn & l'autre l'adresse & la valeur essaye;
Ce que l'escu reçoit, le coustelas le paye: [dus,
Des coups qui sont donnez, des coups qui sont ren-
L'éclair, le feu, le bruit sont dans l'air confondus;
Et les cimiers rompus, les aigrettes coupées,
Les pennaches hachez, volent sous les épées.
L'Echarpe à chiffres d'or dont le Comte est paré,
Est vne épine au cœur du Barbare vlceré:

La Princeſſe autrefois l'auoit de luy receuë :
De ſes chiffres meſlez aux ſiens elle eſt tiſſuë:
Et ſur Brenne, il ne peut la voir, qu'à ſon tourment,
Soit qu'il l'ayt cõme maiſtre ou qu'il l'ayt cõme Amãt.
Rends moy, luy cria-t'il, ſi tu cheris la vie,
L'Echarpe que tes mains ont laſchement rauie:
Elle eſt mienne ; & malgré tes coups tirez en vain,
Ta teſte répondra du crime de ta main.
Brenne à cette parole, outré de jalouſie,
D'vn dépit aigre & prontſent ſon Ame ſaiſie.
Il tourne tout d'vn temps ; & pique ſon cheual ;
Il paſſe bruſquement ſur l'inconnu Riual:
Et, cette main, dit-il, portant vn coup d'eſcrime,
Peut aſſeurer ma teſte, & maintenir ſon crime.
Tous deux, de jalouſie également bleſſez.
D'vne égale valeur au combat ſont pouſſez :
Soit que l'épée attaque, ou que le bouclier pare,
Rarement de ſon but l'vn ou l'autre s'egare :
Et rarement encor, le fer frape le fer,
Que mail'es, lames, cloux ne bondiſſent en l'air.
De meſme on voyt ſouuent, dans vn gras paſturage,
Deux Taureaux animez d'amour & de courage,
La fierté dans les yeux, la jalouſie au cœur ;
Iouſter, de force égale & d'egale fureur :
Le ſang de leurs fanons, & de leurs teſtes coule,
Leur pied large & fourchu ſur la terre le foule.
Pour les mettre d'accord, le Dogue iape en vain.
En vain le Berger crie & frape de la main.
La Geniſſe, à regret, cauſe de leur querelle,
Souſpire de les voir ſe déchirer pour elle:
Et d'vne triſte voix répondant à leurs cris,
Semble les conuier à calmer leurs eſprits.
Le Sarrazin d'vn coup, que ſur Brenne il deſſerre,
Vn quartier de l'Eſcu, luy fait voler à terre:
Et Brenne depité, d'vn reuers qu'il luy rend,
Tous le bas de l'armet ſous le menton luy fend.

La boucle cede au coup, l'attache en eſt coupée;
Et tout l'armet ſautant ſous l'effort de l'épée;
La teſte reſte nuë, & le col deſarmé,
Eſt de l'acier tranchant iuſqu'à l'os entamé.
Les mobiles reſſors donnez par la Nature,
Pour gouuerner la langue, ont part à la bleſſure:
Elle en eſt detenduë, & perd le mouuement,
Qui forme la parole, & conduit l'aliment.
Le Sarraſin bleſſé ne perd point le courage,
Moins il a de bon-heur, moins il a d'auantage,
Et plus ſon cœur auſſi releue ſa valeur,
Et deſſus l'auantage & deſſus le bon-heur.
Il porte, au lieu d'armet, ſon pauois ſur ſa teſte;
De nouueau ſon épée à l'attaque il appreſte:
Et, s'expliquant du geſte, au deffaut de la voix,
Fait ſigne qu'il tiendra iuſqu'aux derniers abois.
Le Comte genereux, malgré la jalouſie,
Attendry de ſa mine, agit de courtoiſie:
C'eſt aſſez, luy dit-il, menagez voſtre cœur;
Laiſſez moy la Princeſſe & remportez l'honneur.
L'Infidelle, à ces mots, d'vn regard luy replique,
Qui decouure l'excez du courroux qui le pique.
Et Brenne, qui le voyt à pourſuiure arreſté,
Pour mettre la partie en quelque égalité,
Detache ſon armet, & comme luy, s'appreſte,
Par grandeur de courage, à combattre nu-teſte.
Zahide cependant ſouffroit de ſon coſté,
Tout ce que peut ſouffrir vn eſprit agité.
A peine l'Appellant parut la teſte nuë,
Que de ſon Frere mort, l'image reconnuë,
Par ſes yeux étonnez, à ſon cœur vint s'offrir,
Luy reprochant, qu'elle euſt la rigueur de ſouffrir,
Sans luy tendre la main, ſans prendre ſa querelle,
Qu'vne ſeconde fois, il fuſt tué pour elle.
Elle doute, elle croit; & dans le meſme inſtant
Entre la certitude & le doute flotant,

Abandonne ſon cœur, au flux de ſes penſées,
Qui ſont de l'vne à l'autre en trouble balancées:
Si ce n'eſt luy, dit-elle, il eſt ſemblable à luy;
Et ie r'emporterois vn eternel ennuy,
Si pour luy, mon amour ne pouuant d'auantage,
Ie n'auois pour le moins ſecouru ſon image.
S'auançant là deſſus, l'obſeruant de plus pres,
Et reconnoiſſant mieux, ſon air, ſon teint, ſes traits:
Ah! dit-elle, c'eſt luy: ie ſens que la Nature, [ſeure.
Non moins que par mes yeux, par mõ ſang m'en aſ-
Elle pique à ces mots; & va pour arreſter,
Les coups des combattans, entre deux ſe ietter.
Là, s'adreſſant à Brenne, épargne moy dit-elle,
Et ſuſpen cette main, à mon ſang trop cruelle.
Ce Cheualier eſt mien; ie l'ay mis dans mon cœur,
Voudrois-tu l'en tirer, pour eſtre ſon vainqueur?
Apres ces mots d'amour, de crainte, de tendreſſe,
Sans attendre, elle tourne, au Sarraſin s'adreſſe:
Et le trouble d'abord ioint à l'étonnement,
Reſſerrant ſon haleine, & ſa voix ſupprimant,
Elle luy tend les bras, entre les ſiens ſe iette,
Et le trouue muet, plus qu'elle n'eſt muette.
Le Cõte de ſa part, ſurpris de ce tranſport,
Pour arreſter le ſien eſt à peine aſſez fort.
Auecque ſes vapeurs, la noire Ialouſie,
Par la porte des yeux, rentre en ſa phantaiſie.
Là de ſon aiguillon iuſqu'aux cœur le perſant,
Et l'écume, le fiel, le poiſon y verſant,
Elle aigrit ſa raiſon, ſon eſprit elle altere,
Et d'vne aſpre piqueure excite ſa colere.
Deux fois ſur les Amans leuant le couſtelas,
Il voulut en couper l'étreinte de leurs bras:
Et d'vne froide horreur, ſes nerfs qui s'engourdirent,
Son bras d'eſ-ja leué, deux fois apeſantirent.
Il voulut s'écrier; & ſon goſier deux fois,
Refuſa le paſſage à l'air qui fait la voix.

Enfin paſle & perclus, ſans force & ſans haleine,
Et preſque hors de ſens, emporté par la plaine,
Il s'en va ſans arreſt, ſur l'arçon chancelant,
Tantoſt d'vn plus grád pas, tantoſt d'vn pas plus lent,
Par route, hors de route, & par tout où le guide,
Le Cheual, qui s'eſt fait le maiſtre de la bride.
Zahide d'autre part, apres l'emportement,
Où ſon eſprit alla, du premier mouuement;
Reuient à ſa raiſon remiſe en exercice;
Son cœur, ſon ſens, ſa voix reprennent leur office:
Mais la voix du bleſſé, qu'elle tient en ſes bras,
A perdu le paſſage & ne retourne pas.
Ses yeux à ſon deffaut, aux yeux de la Princeſſe,
D'vn regard demy mort, expliquent ſa tendreſſe:
Et le ſang qu'il épand, luy répond de ſon cœur,
Et de ſon amitié luy parle auec chaleur,
Son peril cependant, & ſa langueur s'accroiſſent,
Sur ſon front qui paſlit les marques en paroiſſent,
Le Herault le ſouſtient, comme il peut il deſcend,
Et la Princeſſe outrée entre ſes bras le prend.
Là, tãdis que ſes yeux ouuerts au cours des larmes,
Lauent de longs ruiſſeaux ſa bleſſure & ſes armes,
Ah! Muratan, dit-elle, eſt-ce peu d'vne mort,
Pour accomplir ſur nous la malice du Sort?
N'a-t'il voulu te rendre vne ſeconde vie,
Qu'afin que ſous ma veuë, elle te fuſt rauie?
Et que le cœur me fuſt autant de fois oſté,
Que mes yeux auroient part à cette cruauté?
Retour triſte à tous deux! grace à tous deux barbare,
Qui de nouueau nous ioint, de nouueau nous ſepare;
Et de nous, fait au Monde, vn exemple cruel,
De mutuel amour & de deüil mutuel!
Cher frere, en quelque lieu que fuſt ta ſepulture,
Au moins tu repoſois au ſein de la Nature.
La Mort ſi dure à tous, ne l'eſtoit plus pour toy:
Tu n'eſtois plus ſenſible aux rigueurs de la Loy:

Moy meſme ie m'eſtois à mon deüil endurcie,
L'vſage m'en auoit l'amertume adoucie.
Et ie crus te perdant, qu'il ne m'eſtoit reſté,
Rien, qui de moy puſt eſtre, ou craint, ou regretté.
Que veut donc cette eſtrange & bizarre auenture,
Qui contre la couſtume, & malgré la Nature,
Vne ſeconde fois t'expoſant à mourir,
M'expoſe au ſecond deüil, qu'il m'en faudra ſouffrir?
Reçois donc derechef ce pitoyable office,
Puiſque le veut le Ciel, rigoureux, ou propice.
Au moins à cette fois, mes pleurs te laueront,
Mes levres, mes ſouſpirs, mes baiſers t'eſſuyront:
Et mon Ame, peut-eſtre, à ton Ame meſlée,
S'exhalant par ma bouche, à la tienne collée,
Nous partirons enſemble. ah! qu'oſé-je penſer!
Quel nouueau deüil icy vient mon cœur trauerſer!
De ſes yeux, à ces mots, deux ruiſſeaux deborderét:
Louys & les Seigneurs de plus pres s'approcherent.
Alors leuant la teſte, & luy tendant la main,
Voyez, Seigneur, dit-elle, où le Sort inhumain,
A reduit, par la mort d'vn Frere pitoyable,
La Seur la plus aymante & la plus miſerable.
C'eſt icy ce fameux, ce braue Muratan,
Qui pour me garantir de la main du Sultan,
Pouſſé d'vne amitié parmy nous ſans égale,
Se chargea d'vne amande à noſtre Sang fatale:
Et ſatisfit du ſien, par vn rare tranſport,
Le ſanguinaire Eſprit, qui demandoit ma mort,
Sans doute, quelque main aux Vertus ſecourable,
Le receut dans le Fleuue, & luy fut fauorable.
Mais pourquoy l'en tirer; & pourquoy le guerir,
Si de cette autre mort il auoit à perir?
Mort tragique! où ie doy; pour comble de miſere,
A mon nouuel Eſpoux, la perte de mon Frere.
Mort funeſte! où la main, qui m'a donné ſa foy,
S'eſt teinte de mon ſang répandu deuant moy.

Encore

Encore si le Ciel, propice à ma priere,
Le daignoit éclairer d'vn rayon de lumiere:
Que mon esprit content, de ce corps partiroit,
Et vers le Ciel ouuert apres le sien iroit.
Là, de nouueau ses pleurs débordez de leur source,
Inonderent son sein d'vne rapide course
Le Heros attendry prend part à sa douleur,
Confirme l'esperance & la foy dans son cœur;
En suite se tournant vers le Prince infidele,
Luy dit, l'esprit en feu de l'ardeur de son zele;
Cheualier, admirez d'vn Dieu puissant & doux,
Quelle est la prouidence & la bonté sur vous.
Les petits interests de cette courte vie,
De peines, de pechez, & de plaintes suiuie,
Ne valloient pas qu'il mist la main deuant la Mort,
Qui sur vous tant de fois a manqué son effort:
Il vous destine ailleurs, qu'à cette ombre friuole,
Qui du Monde seduit est la trompeuse Idole.
Vne gloire eternelle, vn eternel plaisir,
Est le centre où se doit fixer vostre desir.
Et c'est pour vous cõduire à l'immuable terme,
De ce bien tousiours grand, tousiours plein, tousiours ferme
Que le Dieu, qui s'est fait homme pour les humains,
Par tout vous a couuert & porté de ses mains.
Vn soin si peu commun, & qui tient du miracle,
Veut auoir son effet, doit rompre tout obstacle.
Luy resisterez vous aueque plus d'effort,
Que les vagues n'ont fait, & que n'a fait la Mort?
Par de semblables soins vostre Sœur conseruée,
Et comme vous, du fer & du Fleuue sauuée,
Fidele à son Sauueur, a reconnu sa voix,
A receu le Bapteſme, & flechy sous la Croix.
Si iusques à la Mort, vostre amour l'a suiuie,
Pourrez-vous refuser de la suiure à la vie?
A ces raisons du Roy, Zahide ioint du sien,
Le calme, la douceur, la paix d'vn cœur Chrestien.

La Reyne Vierge & Mere à ſes yeux preſentée,
De Soldats lumineux & croiſez eſcortée:
Et le Ciel qu'elle a veu peuplé de Baptiſez,
D'Eſtoiles ſur le cœur & ſur le front croiſez.
Ses ſouſpirs & ſes pleurs à ſa voix ſe meſlerent,
Et d'vn air plus touchant ſes raiſons appuyerent.
Mais le tiſtre de Prince, & de Fils de Sultan,
Se trouuant de grand poids au cœur de Muratan;
Il ſembla qu'oppoſant la Croix & ſa baſſeſſe,
Au rang de ſes Ayeux, à leur vaine Hauteſſe,
Il euſt peur d'auilir le Sang de tant de Roys,
S'il ployoit ſon orgueil ſous le joug de la Croix.
Là, tout à coup Louys, change d'air & de mine;
Son front d'vn feu nouueau rougit & s'illumine;
Son regard attentif eſt au Ciel arreſté,
Comme ſi ſon Eſprit eſtoit là tranſporté.
Et tous ſes mouuemens, ſont des ſignes qu'il donne,
De quelque viſion, qui l'occupe & l'étonne.
L'extaſe terminée, & le tranſport paſſé,
Cheualier, reprend-il, s'adreſſant au bleſſé.
Perdez ce faux eſpoir, quittez ces vains phantoſmes,
De Couronnes, d'Eſtats, de Sceptres, de Royaumes,
Celuy qui dans la Sphere, où tourne le Deſtin,
Aſſigne à chaque Eſtat ſa naiſſance & ſa fin;
Et fait d'vn cours reglé, rouler chaque Monarque,
Du point de ſon Leuãt, au Couchãt qu'il luy marque,
Cét Arbitre Eternel des Regnes & des Temps,
A ſon terme conduit l'Empire des Sultans.
Et deuant le retour de la nouuelle Lune,
Ou en verra tomber la Race & la Fortune.
De leur ruine au loin les éclats voleront,
De leur chute long-temps les Peuples branſleront,
Voſtre Frere qui vient aſſiſté d'vne Armée,
Que tant de Nations en vn corps ont formée,
A peine ſur le Throſne aura repris ſon rang,
Qu'vne tragique mort le teindra de ſon ſang.

Le Mammelu rebelle occupera sa place,
Et laissera le fruit de son crime à sa Race.
Reconnoissez par là, combien sont creux & vains,
Les Spectres de grandeur adorez des Humains.
Les Throsnes sont detruits, les Courõnes se cassent,
Les Roys deuiennẽt poudre & leurs regnes se passent.
Rien n'est ferme sur terre, & non moins que les joncs,
On voit mourir les Pins, on voyt tomber les Monts.
N'ayez point de regret, pour des biens si fragiles:
Allez à ceux, qui sont aussi grands, qu'immobiles:
Le Throsne qui vous est sur le Ciel appresté,
Est fondé sur la Paix & dans l'Eternité.
De là tous les Estats, de là tous les Royaumes,
A peine sous vos yeux paraistront des átomes.
Là ces biens infinis, ces eternels plaisirs,
Dont Dieu mesme est comblé, comblerõt vos desirs:
Et la mesme clarté, dont sa face rayonne,
Luisant autour de vous, fera vóstre Couronne.
Il vous faut regner là, si vous voulez regner,
Vous n'auez plus ailleurs de Royaume à gaigner.
Quitez donc la Fortune, auant qu'elle vous quitte:
Et de vostre mal-heur, faites vostre merite.
Il n'est plus desormais de seureté pour vous,
Il n'est plus de santé, plus de paix que chez nous.
L'eau du sacré Lauoir est souuent vn dictame,
Aux blessures du Corps, comme à celles de l'Ame:
Vous ne pouuez sans elle heureusement mourir,
Et vous pouuez par elle esperer de guerir.

Tandis que le saint Roy parle en cette maniere,
De l'Agneau glorieux, d'où nous vient la lumiere,
D'où la grace nous vient, soit aueque le sang,
Soit auec les esprits, qui coulent de son flanc;
Vn rayon descendant sur le Prince infidelle,
Luy decouure les biens d'vne vie eternelle:
D'vne eternelle mort, luy découure l'horreur:
Amollit & dissout la roche de son cœur:

Et changeant ce qu'il a d'impie & de barbare,
A la Foy qui le ſuit, la demeure y prepare.
Ne pouuant de la voix exprimer ce qu'il ſent,
Il l'exprime des mains, qu'il croiſe & qu'il étend :
Et du reſpect des yeux, du reſpect de la teſte,
A receuoir de joug de la Croix il s'apreſte.
On apporte auſſitoſt de l'eau dans vn armet :
Du front, du cœur, du corps Muratan ſe ſouſmet :
De ſa main le ſaint Roy par le dehors l'ondoye,
Et Dieu par le dedans, de ſa main le nettoye.
Que puiſſante, qu'heureuſe eſt la vertu de l'eau,
Où ſe meſlent l'eſprit, & le ſang de l'Agneau!
A peine du bleſſé la teſte en eſt touchée,
Qu'à ſes muſcles rejoints ſa langue eſt rattachée:
Il parle, on s'emerueille; & ſa premiere voix,
Eſt vne offre de culte au Dieu mort en la Croix.
La force luy reuient aueque la parole;
Le Roy ſe rejouyt, Zahide ſe conſole;
Et comme eux, les Seigneurs ſurpris d'étonnement,
Rendent graces au Ciel, d'vn ſi grand changement.
On retourne, & Louys, tandis que l'on auance,
Admire les moyens que tient la Prouidence,
Et les ſecrets reſſorts, que ſa main fait tourner,
Pour conduire au Salut, ceux qu'elle y veut mener.
Muratan qu'il inſtruit, comme luy les admire,
Et ioignant ce qu'il ſçayt, à ce qu'il entend dire;
Seigneur, ajouſte-t-il, ce grand euenement,
Epuiſe mon diſcours & mon etonnement:
Et lors que mon eſprit rejoint de la penſée,
A mon eſtat preſent, ma fortune paſſée,
Ie ne puis refuſer mon culte, ny ma foy,
Au Dieu qui tant de fois a mis la main ſous moy.
Vous auez pû, Seigneur, plus d'vne fois apprendre,
Que mon Pere endurcy ne voulant point ſe rendre,
Au deſir que j'auois, de payer de ma mort,
L'amande qu'exigeoit de luy ſon mauuais Sort;

Obſtiné qu'il eſtoit au conſeil parricide,
D'appuyer ſa Couronne en immolant Zahide;
Ie les preuins tous deux, & contre leur deſſein,
A leurs yeux, ie mis le poignard dans le ſein.
De la ſorte bleſſé, ie me i'ettay dans l'onde,
De Zahide ſuiuy, pleuré de tout le monde.
Si i'en puis depoſer, ſur vn rayon d'eſprit,
Qui dans l'eau me reſta, ie ſentis qu'on me prit,
Mais n'ayant qu'vn moment gardé dans la Riuiere,
Ce reſte foible & court de mourante lumiere,
Ce que ie ſçay de plus, Seigneur, eſt du rapport,
D'vn Peſcheur, dont la main me ſauua de la mort.
Il eſtoit dans vne Iſle, aſſez prez du riuage,
Spectateur affligé du Theatre ſauuage,
Où le Pere cruel, le poignard à la main,
A ſon peuple donnoit vn Spectacle inhumain:
Quand il nous vit tomber d'vne chute commune,
Il s'en prit au Sultan, au Ciel, à la Fortune:
Et ſuiuit de ſes cris, les cris que ſur le bord,
Tout le Caire faiſoit, outré de noſtre mort.
Touché comme il eſtoit d'vne telle auenture,
Eſtrange s'il en fut iamais en la Nature,
Il deſcend vers ſa riue, au bruit que les roſeaux,
Faiſoient ſous vn Cheual, ſorty du fond des eaux.
Car le Fleuue, Seigneur, dans ſes profonds herbages,
Nourrit de ces haras écaillez & ſauuages.
Il le voit qui s'auance & traiſne de la dent,
Ie ne ſçay quoy d'humain, qui luy paroiſt ſanglant.
De hazard ſe trouuant armé d'vne zagaye,
Il la luy pouſſe au cœur, par vne large playe.
Le Monſtre ainſi percé, reculant fait deux bonds,
Et laiſſe de l'effort ſa proye entre les joncs.
Le croiriez-vous, Seigneur, ſi pour le faire croire,
Moy meſme ie n'eſtois le garant de l'hiſtoire?
Le Peſcheur accourant, trouue vn homme bleſſé,
Et reſpirant encor, ſur la vaſe laiſſé.

C'eſtoit moy, que la Beſte auide & carnaciere,
Auoit traiſné ſanglant à trauers la Riuiere.
Aueque peu de mots, mais charmez & puiſſans,
Le Peſcheur auſſitoſt fait reuenir mes ſens;
Et me porte, aſſiſté du ſecours de ſa fille,
Dans la maiſon prochaine où logeoit ſa famille.
Là de nouueau, Seigneur, ie m'obſtine à mourir,
Ie reiette bien loin tout moyen de guerir:
Et ſoit que le Soleil ſe leue, où qu'il ſe couche,
Zahide eſt en mon cœur, Zahide eſt en ma bouche.
Cependant le Peſcheur, en preſtiges ſçauant,
Fait à croire à mes yeux, par vn ſort deceuant,
Que ſa fille qu'il m'offre, eſt Zahide ſauuée,
Et par le cours du Fleuue à ſon Iſle arriuée.
Mon cœur ainſi trompé, ſur la foy de mes yeux,
Ayde à la tromperie, & mon corps en eſt mieux:
Le viſage impoſteur de la fauſſe Zahide,
A tous les mouuemens de mon Ame preſide.
Les onguents qui me ſont preparez de ſes mains,
Me ſont touſiours benins & iamais ne ſont vains.
Et contre mes douleurs, ſa voix eſt vn remede,
Qui tout autre en vertu, comme en douceur excede.
Tout vn mois de la ſorte heureuſement traité,
Ie recouure la force aueque la ſanté.
Là mon Hoſte m'inſtruit du ſuccez de ſa ruſe:
Son charme diſſipé mes regards deſabuſe:
Et ie ſuis auerty, que ma Sœur vit encor;
Mais captiue des Francs voleurs de mon threſor.
Confus de cette ruſe & ſurpris de merueille,
Ie conclus au party que l'amour me conſeille:
Et me rends à Memphis, où d'abord reconnu,
Ie fais entendre à tous pourquoy ie ſuis venu.
Les Dames ſur ce bruit, pour r'auoir leur Princeſſe,
Se taxent à l'enuy, ſe piquent de largeſſe,
Et m'offrent à monceaux, pour payer ſa rançon,
Des pierres de tout prix & de toute façon,

I'en prens dequoy ſaouler l'Ame la plus auide,
Et depute vers vous, pour traitter de Zahide.
Tout le reſte, Seigneur, ſous vos yeux s'eſt paſſé,
Et le Ciel a permis, que ie fuſſe bleſſé,
Afin que de vos mains, par ma bleſſure meſme,
Ie receuſſe la vie aueque le Bapteſme.
Ainſi le Conuerti ſes fortunes contoit,
Auec étonnement, le ſaint Roy l'écoutoit;
Mais Brenne cependant, que ſon erreur tourmente,
Apres de longs detours reuenu dans ſa Tente.
Abandonne ſon cœur, au venimeux Serpent,
Qui l'emplit de ſon fiel & le mord de ſa dent.
Souſpirant de douleur, à toutes les morſures,
Sexe trompeur, dit-il, Artiſan des pariures,
Quelle écume de flots agitez par les Vents,
N'a plus de fermeté que n'en ont tes ſerments?
Et quel phantoſme d'air, quel ſpectre de nuages,
A ta foy comparez ſe trouueront volages?
Allez, & vous fiez à la legereté,
De ce vent, de cet air, de ce flot agité.
Quand le vent ſera fixe, & l'air ſera ſolide,
Quand le flot endurcy n'aura rien de liquide;
La Femme ferme alors, ſon humeur changera,
Ses paroles tiendront, ſon cœur s'affermira:
Et ſon cerueau purgé d'abus & de caprices,
Sera iuſte à l'eſtime & fidele aux ſeruices.
L'Echarpe, ſur ces mots, de colere s'oſtant,
Va faux gage, dit-il, loin de ſoy la jettant,
Depoſt d'vne trompeuſe, arrhe d'vne infidelle,
Tu ne me ſeras rien deſormais non plus qu'elle.
Ces mots accompagnez d'autres plus menaçans,
Sont ſuiuis de plaintifs & de confus accens:
Au murmure, aux ſouſpirs le ſilence ſuccede,
Où l'excez de ſon mal trouuant peu de remede,
Sexe menteur, dit-il, s'écriant de nouueau,
Dont l'eſprit plus changeant, que la face de l'eau,

Prend & perd ſans arreſt toute ſorte d'image,
Se donne à tout objet, à pas vn ne s'engage.
Que ceux-là ſont à plaindre & ſeront abuſez,
Qui de fauſſes faueurs vainement amuſez,
Eſperent vne longue & fidele bonace,
De cette deceuante & flatteuſe ſurface!
Que de vents inteſtins de là s'éleueront!
Que de troubles au calme vn iour ſuccederont!
Et que ces faux Heureux agitez de l'orage,
Feront de leur eſpoir vn funeſte naufrage!
Amans fauoriſez, defiez-vous du Sort;
Gardez-vous des ecueils qui ſe trouuent au port.
Mais qui s'en gardera? ſi l'ingrate Zahide,
Si charmante au dehors, au dedans ſi perfide,
Le iour d'vn accord fait ſi ſolennelement,
Me quitte pour courir apres vn autre Amant,
Aux yeux de tant de Grands, aux yeux de l'Hymenée,
Temoin de ſon ſerment, & de ſa foy donnée,
Qu'elle aille, à la bonne-heure, où la porte ſon cœur,
Fait de plume & de vent, de caprice & d'humeur.
On ne perdit iamais, perdant vne Infidelle,
Qu'vn ſujet de ſoupçon, de ſoucy, de querelle.
Ah ma lãgue! ah mon cœur! eſtes vous bien d'accord?
Oſerez-vous tantoſt auoüer ce tranſport?
Sous les traits, ſous les feux des regards de Zahide,
Pourrez-vous ſouſtenir qu'elle me ſoit perfide?
Auez-vous là deſſus, pris l'auis de mes yeux,
Qui ſont plus éclairez, qui la connoiſſent mieux?
Soit fidelle ou perfide, aux yeux elle eſt charmante:
Elle eſt parfaite aux yeux, ſoit volage ou conſtante:
Et ie crains que mon cœur, par mes yeux peruerty,
Ne prenne auec l'Amour de nouueau ſon party.
A ces mots ſe taiſant, il ſembla qu'en ſilence,
Il vouluſt à l'Amour donner quelque audience.
Mais reprenant bientoſt la parole & l'aigreur,
Ceſſe, dit-il, Amour, de fraper à mon cœur,

Les portes desormais en sont pour toy fermées ;
Ie suis las de tes feux, plus las de tes fumées:
Celle que tu pretens remettre aueque moy,
A beaucoup de beauté, mais elle a peu de foy :
Et mon dessein n'est pas, de suiure vne volage,
Qui fait moins de sejour qu'vn Oyseau de passage.
Tu m'allegues en vain mes seruices rendus ;
Si l'Honneur m'en tient conte, ils ne sont pas perdus.
Et i'ay des-ja receu par vne illustre auance,
Tout ce que peut la Gloire offrir de recompense.
Que l'ingrate soit donc à ce premier vainqueur,
Qui l'acquit deuant moy, qu'elle a mis dãs son cœur;
Il peut y regner seul, sans que iamais ie fasse,
Ny traitté, ny combat, pour y reprendre place.
Tous ces coups redoublez, Amour, sont superflus,
Le conseil en est pris, ne m'en tourmente plus.
Ainsi Brenne flottoit au flux de ses pensées,
De mouuemens diuers diuersement poussées :
Quand Bethune arriuant, l'auertit que la Cour
L'attend pour luy donner, tout l'honneur de ce iour.
Apres il luy fait part de la grande nouuelle,
De Muratan sauué, guery, rendu Fidelle.
Le recit le surprend, & cette douce horreur,
Qui va deuant la ioye, & fait fremir le cœur,
Au premier mouuement, fait de sa phantaisie,
Aueque tout son fiel, tomber la Ialousie.
L'Amour r'entre plus fort, plus fier, plus irrité,
Insultant au depit, qui l'auoit reietté.
Le Comte s'en excuse, & tout confus abiure,
Ses soupçons indiscrets, autheurs de cette iniure.
En suite à la Princesse, il en fait dans son cœur,
L'esprit bas & contrit, vne amande d'honneur ;
Et par le desaueu de ses erreurs passées,
A son culte sousmet de nouueau ses pensées.
Comme il est arriué dans la Tente du Roy,
Par diuers complimens chacun le tire à soy ;

Chacun force Laurier, force Palme luy donne,
Et tous s'offrent en foule à faire sa Couronne.
Muratan par sa Sœur au Comte est presenté ;
Ils s'embrassent l'vn l'autre auec ciuilité :
Et l'alliance entre eux, sur ses mains est iurée,
Douce alliance helas ! mais de courte durée !
Tout le reste du iour se passe chez le Roy,
A faire à Muratan des Leçons de la Foy.
Sur le soir, tous ses Chefs, le Saint Heros appelle,
Et du combat prochain leur donne la nouuelle ;
Si leur sens là dessus d'accord auec son cœur,
Soustient l'opinion qu'il a de leur valeur.
Au poids des iugemens l'affaire se balance,
La risque est d'vne part, de l'autre l'esperance :
Qui veut donner combat, qui Memfis assieger,
L'vn pese le besoin & l'autre le danger : [mine,
Et quelque tour qu'on donne aux points qu'on exa-
Enfin la raison panche où le courage incline.
Là, Muratan prié, de dire librement,
Sur tant d'auis diuers, quel est son sentiment ;
Apres s'estre excusé, sur le peu de creance,
Que peuuent esperer, son âge & sa naissance ;
Il aiouste, adressant ces paroles au Roy,
Ie tiens de toy, Seigneur, & la vie & la Foy ;
Et ce double bienfait m'est vne double étrainte,
Qui me sera tousiours aussi douce que sainte.
Si d'ailleurs, il est vray, qu'vn Corps de Factieux,
Doiue changer l'Estat tenu par mes Ayeux ;
Et qu'vn d'entre eux bientost doiue prẽdre l'audace,
D'attenter à son Prince & d'enuahir sa place,
Le droit mesme m'inuite, à quitter vn Party,
Où tout droit desormais doit estre peruerty :
Et l'interest non moins que la reconnoissance
M'oblige à me ranger au dessein de la France.
Ie sçay, Roy magnanime, & vous braues Guerriers,
Qu'au lieu des faux thresors, qu'au lieu des vains lau-
riers,

Vos armes n'ont pour but, que la Couronne Sainte,
Dont la teſte autrefois du Dieu mourant fut ceinte.
Pour atteindre à ce but, le ſiege de Memfis,
Eſt vn auis pompeux, mais vn mauuais auis.
La Couronne n'eſt pas dans ſes murs enfermée,
Elle eſt dans vne Tente au milieu de l'Armée.
Mon Pere le Sultan, les Sultans mes Ayeux,
L'ont touſiours fait porter à la guerre auec eux,
Se figurant traiſner d'vne chaiſne commune,
La Victoire auec elle & la bonne Fortune.
Encore maintenant les Chefs & les Soldats,
Ont moins de confiance en leurs cœurs, en leurs bras,
Qu'au deſtin que leur fait, qu'à l'eſpoir que leur dõne,
L'enchantement fatal de la Sainte Couronne.
Marchez donc droit au Camp, où vous la trouuerez,
Où demeurans Vainqueurs, vous la poſſederez.
La garde, ie l'auoüe, en eſt forte & terrible:
Mais à ton bras, Seigneur, eſt-il rien d'inuincible?
Eſt-il Monſtre ou Geant, qui te puiſſe arreſter,
Qui puiſſe à ta Fortune, à ton cœur reſiſter?
Ie ſçay, dans quelle Tente eſt le gage celeſte;
Ie m'offre à t'y mener; ta main fera le reſte.
Sur ce dernier auis, approuué du Conſeil,
La marche eſt aſſignée au leuer du Soleil.
De meſme ſur la Mer, la Barque balancée,
Et de ſouffles diuers diuerſement pouſſée,
Tantoſt vers vne rade, & tantoſt vers vn port,
Va du Sud au Leuant, & du Leuant au Nort,
Iuſqu'à ce qu'au ſignal d'vne meilleure Eſtoile,
Il vient vn vent plus fort, & maiſtre de la voile,
Qui la porte ſans peur des écueils & des flots,
Où l'adreſſent les vœux, & l'art des Matelots.
Louys ſur vne carte, à chaque troupe aſſigne,
Sa hauteur & ſon rang, ſa colonne & ſa ligne:
Et d'vne main qui ſçait le crayon animer,
Qui ſçait le corps, l'eſprit, l'action exprimer,

Sur vn terrain ſans terre, il fait voir en figure,
La route & le deſſein de la marche future.
Les Chefs encouragez, vont par les logemens,
Encourager les Corps, porter les mandemens.
Chacun auec ardeur au combat ſe prepare;
Chacun deſia du cœur force le Camp barbare.
L'vn d'vn nouueau cimier releue ſon armet;
Et d'vn Laurier nouueau l'ornement ſe promet:
Vn autre aueque ſoin repolit ſa cuiraſſe,
Qui ſemble refleſchir le feu de ſon audace.
Le Caualier flattant ſon cheual de la main,
Le diſpoſe au combat promis au lendemain:
Le ſuperbe animal bat du pied la pouſſiere,
Leue la teſte en l'air, demande la carriere:
Et ſemble de courage & d'orgueil écumant,
Imiter les Clairons de ſon hanniſſement.
L'Archer reuoit ſon arc, & le Frondeur ſa fronde,
L'vne ſiffle à l'épreuue, à l'eſſay l'autre gronde:
Et les Ames du Camp, l'Honneur & le Deuoir,
Faiſant iuſqu'aux Drapeaux, iuſqu'aux Tentes, mouuoir;
Les ombres de la Nuit, quand elles retournerét,
A peine le tumulte, & le bruit appaiſerent.
Les cœurs encore émeus, dans les corps endormis,
Attaquent en reſuant, le Camp des Ennemis:
Et de leur Camp forcé, paſſent à des conqueſtes,
Qui ſe font de vapeurs, & ne ſont qu'en leurs teſtes.
Cependant le Saint Roy, qui ſçait de quelles mains,
La Couronne deſcend ſur le front des Humains;
Et que ſans leur appuy, la multitude eſt vaine,
La valeur eſt infirme, & l'adreſſe incertaine;
Recommandoit à Dieu, le Party de la Foy,
La gloire de ſon Nom, l'intereſt de ſa Loy;
Et du fertile cours de ſes deuotes larmes,
Arroſoit les Lauriers deſtinez à ſes Armes.
Apres vne fort longue, & plus douce oraiſon,
L'Aurore remontant desja vers l'Oriſon,

Ses heroïques soins au repos le laisserent;
Les aisles du Sommeil en passant le toucherent:
Et son grand cœur permit, par le besoin vaincu,
Que sa teste se fist vn cheuet d'vn escu.
Là, son Frere d'Arthois, à ses yeux se presente,
Habillé d'vn tissu de lumiere volante;
Vn Laurier étoilé sa teste couronnoit:
Vne celeste Palme en sa main rayonnoit:
Et cent cercles ondez, d'vne belle alliance,
Autour de luy faisoient vne illustre nuance.
De l'étage Royal du celeste Palais,
Où regne vne eternelle, & bien-heureuse paix,
Ie viens, Seigneur, dit-il, vous estre par ma gloire,
Vn argument d'espoir, vn garant de victoire.
Voyez ce que ie suis; & ne me plaignez point,
D'auoir gaigné le Ciel, par la perte d'vn point;
De ce bas point de terre, où la Grandeur humaine,
A son Throsne incertain, & sa Tombe certaine.
Vos Couronnes, Seigneur, ne sont que des filets,
Tombez des mains du Roy, de ce luisant Palais.
Les Mortels ébloüis, se foulent & se pressent,
Y courant aussitost, qu'à leurs yeux ils paraissent.
Ceux-là sont les plus grands, & les plus fortunez,
Qui de ces vains filets sont les plus enchaisnez.
La Couronne, Seigneur, dont i'ay fait la conqueste,
Sans me charger l'Esprit rayonne sur ma teste.
Elle ne blesse point, comme les vostres font,
Qui d'aiguillons secrets vous vlcerent le front.
Et quoy que le Soleil, mourant vn iour luy-mesme,
Doiue à la mort du Temps, perdre son Diademe;
Quoy que la Lune éteinte, & les Astres bruslez,
Doiuent perdre l'orgueil de leurs fronts étoilez;
Apres le Soleil mort, apres la Lune éteinte,
De Lauriers eternels ma teste tousiours ceinte,
Tant que l'Agneau vainqueur dans le Ciel regnera,
Des rayons reflechis de sa face, luira.

N'ayez donc plus pour moy, ny pleurs, ny ſoins, ny craintes :
Et ceſſez de troubler mon bonheur par vos plaintes.
Mon corps, par la vertu des Anges enleué,
Et de corruption par leurs ſoins preſerué,
Giſt dans le Monument de cette illuſtre Race,
Qui par vn zele ſaint, & d'vne ſainte audace,
Fut le mur de Sion, contre les attentats,
Des Grecs vſurpateurs, & des Iuifs Apoſtats.
Il reſte qu'au retour de l'Aurore prochaine,
Le Camp par Eſcadrons s'auance vers la plaine,
Où des affrons receus l'Infidelle irrité,
Cuit vn venin nouueau, dans ſon cœur depité.
Deuant vous les Vertus marcheront les premieres ;
La Victoire ſuiura ſous elles vos Bannieres:
Et la Couronne enfin que l'Homme Roy des Roys,
Porta pour le ſalut des Hommes ſur la Croix,
Apres tant de perils, heureuſement conquiſe,
Et pour prix du combat entre vos mains remiſe,
Des promeſſes du Ciel, la Foy degagera ;
Sur le Sceptre François ſa grace affermira ;
Et ſera deſormais à la Tige Royale,
En tout temps, calme ou trouble, vne garde fatale.
Robert r'entre à ces mots, dans vn voile doré
Que luy fait vn nuage illuſtre & coloré :
Et laiſſe en s'éloignant, vn long trait de lumiere,
Qui du Prince endormy penetre la paupiere.
Il s'éueille ; & ſuiuant du cœur, des bras, des yeux ;
Le Comte qui reprend ſa route vers les Cieux ;
Plein d'vn nouuel eſpoir, & d'vne foy nouuelle,
Il attend que le iour au trauail le rappelle.

SAINT LOVYS
OV LA
SAINTE COVRONNE
RECONQVISE.

LIVRE DIX-HVICTIESME.

Cependant le Soleil de l'Onde renaissant,
Par vn presage heureux, mais contraire au Croissant,
A peine fut sorty de sa couche azurée,
Et sous luy, de longs plis crespuë & colorée;
Que ses premiers rayons, poussez comme traits d'or,
Sur l'Astre au front d'argent, qui paroissoit encor,
D'vn teint sombre & sanglãt, tout à coup le charge-
Et de son front couuert les cornes dissiperent. [rent,
De là, comme vainqueur, de pourpre enuironné,
Et d'vn cercle plus pur & plus clair couronné,
En montant, il sembla preparer sa lumiere,
A faire vne celebre & fameuse Carriere;

Et telle qu'elle fut, quand pour eſtre garant,
D'vne victoire entiere à * l'Hebreu Conquerant,
Il ſuſpendit ſa courſe, il renuoya les Heures,
Compagnes de la Lune, à leurs moetes demeures;
Et d'vn rayon fit ſigne, aux Aſtres qui venoient,
De faire reculer la Nuit qu'ils amenoient.
Les Corps qu'vn iour ſi pur, & qu'vn ſi beau pre-
Animerent d'eſpoir, remplirent de courage, [ſage,
Par la voix des Clairons, de la marche auertis,
Et du Camp file à file en bel ordre ſortis,
Marcherent à deux fronts, ſur deux Lignes égales,
Soit pour la profondeur, ſoit pour les interuales.
Louys à l'Aiſle droite eſtoit auec la fleur,
De tout ce que la France auoit d'Hommes de cœur.
La trouppe des Templiers d'autres Corps eſcortée,
Eſtoit ſous le Grand Maiſtre, à l'autre Aiſle poſtée.
Les Freres de Louys aſſiſtez de Bourbon,
Du Comte de Champagne, & d'autres de grãd nom,
Commandoient la Bataille en dix Corps partagée,
Et ſous dix Eſtendars par Eſcadrons rangee.
La premiere Colonne en cet ordre marchant,
Et des-ja du regard les Ennemis cherchant,
La ſeconde ſuiuoit, où la meſme figure
Eſtoit d'égale force, & d'égale meſure.
Tout ſe meut, mais d'vn iuſte & reglé mouuemẽt:
Tout brille, mais d'vn fier & terrible ornement:
L'or non moins que le fer, à la victoire aſpire;
Le fer non moins que l'or, frappe l'œil & l'attire:
Et ſur les hauts cimiers d'aigrettes ombragez,
Sur les riches boucliers de dorures chargez,
Sur la Pourpre, de l'eau des Perles éclatante,
La valeur eſt pompeuſe, & la pompe eſt vaillante.
Le iour pur & ſerain redouble l'appareil;
Vn feu noble en iaillit, qui répond au Soleil:
Et l'air ſe voit tranché, de lueurs auancées,
Des Eſcus, des Armets, des Cuiraſſes lancées.

Forcadin d'autre part, animé du renfort,
Par Themir amené du Leuant & du Nort;
Dez que le iour parut peint de couleurs nouuelles,
S'eſtoit mis à marcher vers le Camp des Fidelles.
Il croyoit que le trouble, apres la mort du Roy,
Dans leurs Troupes ſans Chef, regnant auec l'effroy;
Du ſecours de Themir les ſiennes renforcées,
Pourroient ſe raquitter de leurs pertes paſſées.
Plus fier que l'Ours qui ſuit par les Monts & les Bois,
De ſon faon foible encor le Rauiſſeur Danois,
Il marchoit quelques pas deuant ſon Aiſle droite,
Par le front étenduë, & par les flancs eſtroite.
Themir qui ſon orgueil à ſa taille égaloit,
Couuert d'acier battu, deuant la gauche alloit.
Il naſquit ſur les bords de ce Fleuue Tartare,
Qui les * Hordes arroſe & leurs bornes ſepare.
De ſang meſlé de lait ſa Mere le nourrit:
Si toſt qu'il ſçeut marcher, la chaſſe l'aguerrit:
Ses pieds foibles encor les ieunes Cerfs laſſerent:
Ses bras tendres encor les ieunes Loups forcerent:
Et ſon troiſieſme luſtre à peine eut fait ſon cours,
Qu'il affronta les faons des Lyons & des Ours.
Les forces luy croiſſant aueque le courage,
Il creut deuoir quitter houlette & paſturage:
Et choiſit dans ſon Bourg, entre tous les Bergers,
Les plus hauts à la main, les plus prõpts aux dangers.
Auec ce Corps ruſtique il courut les Frontieres:
Il ſaccagea des Bourgs, & des Hordes entieres:
Ces ſuccez, & l'eſpoir d'autres ſuccez plus grands,
Le firent aſpirer au nom des Conquerans.
Pour conduire à ce but, ſes hautaines penſées,
Il fit vn Camp volant de troupes ramaſſées:
Du Nort à l'Orient, comme vn foudre il paſſa,
Il liura des combats, des Places il força:
Plus il vainquit, & plus ſes troupes ſe groſſirent:
Le Mede, l'Aſſirien, le Perſan le craignirent.

Ainſi d'vn cours pareil à celuy d'vn torrent,
L'Eufrate, le Iourdain & le Tigre courant;
Il vint dans le beſoin de la cauſe commune,
Offrir aux Sarraſins ſes Gens & ſa fortune.
Receu de Forcadin, comme le meritoit,
Le ſuccez qu'au Party ſa valeur promettoit;
L'Aiſle gauche luy fut ce iour-là confiée;
Et de quinze Drapeaux ſous luy fortifiée,
Elle marchoit d'vn air, qui des-ja prouoquoit;
Et du geſte, de l'œil, de la mine attaquoit.
La Bataille au milieu de lances heriſſée,
Sembloit vne foreſt roulante & compaſſée:
Et de tous les coſtez, les diuers Eſcuſſons,
Bizarres de couleurs, barbares de façons;
Les Veſtes, les Turbans, les Cuiraſſes, les Caſques,
Superbes de matiere, & de forme phantaſques,
Par vn étrange accord de luxe & de terreur,
Meſloient l'affreux au riche, & la pompe à l'horreur.
Les deux Camps ennemis en cét ordre marcherent,
Depuis qu'au iour naiſſant, les Eſtoiles cederent;
Iuſqu'à ce que des deux, vn mutuel éclair,
Auantcoureur de l'or, & meſſager du fer,
Vola deuant la poudre; & porta la nouuelle,
De l'Infidelle au Franc, du Franc à l'Infidelle.
Les porteurs incertains de ce premier auis,
Par d'autres plus certains, auſſitoſt ſont ſuiuis:
Et la poudre, qui fait vn ſec & prompt nuage,
Couurant l'air apres eux, confirme leur meſſage.
L'œil de Louys en eſt le premier auerty:
Auſſi touſiours ſon œil & ſon cœur en party,
Eſpioient la Fortune, obſeruoient la Victoire,
Et cherchoiét les chemins les plus droits à la Gloire.
Sa ioye à cette veuë éclate ſur ſon front;
D'eſprits purs & ſerains ſon eſpoir luy répond:
Et ſa mine aſſeurée, aux Troupes qu'elle aſſeure,
Eſt du ſuccez heureux vn infaillible augure.

Il en eſt plus auguſte, il en paroiſt plus grand,
De la faueur du Ciel ſon viſage eſt garant:
Et d'vn œil qui promet, d'vn geſte qui commande,
Allant de Corps en Corps, paſſant de Bande en Bande,
Soit qu'il parle aux Soldats, ou qu'il ſe faſſe voir,
Il allume l'audace & confirme l'eſpoir.
Il s'arreſte à la fin, vers l'Enſeigne Royale,
Au Croiſſant tant de fois, dans les combats fatale:
Et d'vne main leuée, accompagnant ſa voix,
Il adreſſe en ces mots ſa parole aux François.
L'Occaſion s'approche, & l'Honneur auec elle;
L'vne & l'autre des-ja fait ſigne & nous appelle:
Ma voix eſt ſuperfluë, où s'entendent les leurs;
Et voſtre vertu parle aſſez haut dans vos cœurs.
Elle ne vous dit rien, qui ne ſoit plein de gloire,
Rien qui ne ſoit tout voſtre, & pris de voſtre Hiſtoire;
Et ſans faire qu'à vous, de vous comparaiſon,
Sans tirer de plus loin, que de vous, ſa raiſon,
Sur vos exploits paſſez, de vos exploits à faire,
Elle prend la meſure & forme l'exemplaire.
Soyez donc vos Riuaux, ſoyez vos Concurrens;
Ne regardez que vous & vos faits, ſur les rangs:
Et ne vous meſurez, qu'aueque la memoire,
De vos propres combats, de voſtre propre gloire.
Vous tant de fois vainqueurs, vous donteurs tant de fois
Des Peuples Mecreans, des Infidelles Roys;
Vous que le Monde émeu, que la Nature armée,
Que des Fleuues de feu, qu'vne Terre charmée,
Que cent Monſtres affreux, que cét perils nouueaux,
En foule ramaſſez, dans l'air & ſur les eaux,
N'ont iamais pû toucher de la moindre épouuente,
Craindriez vous les abois d'vne Beſte mourante?
Cette Egypte ſi fiere & ſi vaine autrefois,
Maintenant tronçonnée, eſt aux derniers abois.
De ſon ſang, le Nil fume, & la plaine eſt trempée;
Sa teſte, de la main d'vne Femme eſt coupée:

Et ſes membres ſanglans, & tronquez par le fer,
Pourriſſent ſur la Terre, ou flottent ſur la Mer.
Vous n'en voyez plus là, que des reſtes qui tremblẽt;
Qui ſe preſſent d'effroy, pluſtoſt qu'ils ne s'aſſemblẽt.
S'ils ſe meuuent encore, ils ſe meuuent de peur:
Et comme ils ſont ſans teſte, ils ſont auſſi ſans cœur.
Quoy? vous auriez vaincu la Beſte encore entiere,
Pris ſon Fort à Damiette & paſſé ſa Riuiere;
Et vous ne vaincriez pas les tronçons de ſon corps,
A peine ſe traiſnans, & desja demy-morts?
Pour ſi peu de peril, vous aurez dans l'Hiſtoire,
Vne Palme immortelle, vne eternelle gloire.
Et maintenant encor, l'Ecarlate * de Tyr,
Les Metaux precieux nez ſous le Ciel * d'Ofir,
Et tout ce que l'Aſie en richeſſes feconde, [de;
Reçoit des bords heureux, d'où le iour viẽt au Mon-
Tout ce que le trauail du Soleil & du Temps,
Ont pû contribuer au Luxe des Sultans;
Tout ce que la Nature & les Arts peuuent faire,
Apres peu de combat, ſera voſtre ſalaire.
Mais l'honneur le plus haut & le plus à priſer,
Falluſt-il pour l'auoir, à cent morts s'expoſer,
Sera de conquerir, & reporter en France,
Où s'attend ce threſor auec impatience,
La Couronne ſacrée, à qui fut ſur la Croix,
Souſmis le front diuin, de l'Homme Roy des Roys.
Cette conqueſte vaut les plus nobles conqueſtes;
Vaut les plus hauts Lauriers, des plus fameuſes teſtes:
Et noſtre vie, apres cent combats entrepris,
Ne peut pour noſtre honneur, ſe mettre à plus haut
Allons donc, & ſuiuons l'Archange Capitaine, [prix.
Qui desja de ſa Croix fait luire au loin la plaine:
Vous vaincrez, ie le vois aux preſages certains,
Qui brillent dans vos yeux, qui ſur vos fronts ſont
Et toute voſtre peine, apres cette victoire, [peints;
Sera de partager le butin & la gloire.

Ainſi Louys parloit; & tandis que ſa voix,
D'vn ton harmonieux, rouloit aueque poids;
Le celeſte Guerrier à ſa garde fidelle,
La pouſſant ſur le vent, qu'il faiſoit de ſon aiſle,
Iuſques aux derniers rangs des Troupes la portoit,
Et d'vne belle ardeur tous les cœurs excitoit.
Comme il eut acheué, les Corps luy repondirent,
D'vn battement d'eſcus, que de longs cris ſuiuirent:
Et la priere faite, vn rayonnant éclair,
Gliſſa du plus haut Ciel, & mit le feu dans l'air;
Soit qu'il vinſt des harnois, d'vne Troupe eſtoilée,
Qui s'auança, pour voir de plus prés la meſlée:
Soit qu'il fuſt de la main du Roy Seigneur des Roys,
Qui s'étendit du Ciel, pour benir les François.
L'augure en fut illuſtre; & ſur toute l'Armée,
Vne flame en courut, ſans matiere allumée.
Forcadin d'autre part, d'vn air imperieux,
Parle aux ſiens de la main, de la voix & des yeux.
Il fait valoir la proye au Soldat mercenaire;
Et luy remplit le cœur de l'eſpoir du ſalaire.
Ces bardes, luy dit-il, ces houſſes que tu vois,
Cet argent en armets, & cet or en pauois,
Cette pompe de train, ce luxe d'equipage,
Seront ſi tu ſçais vaincre, auiourd'huy ton partage.
Il pourſuit, s'adreſſant aux Braues ſourcilleux,
Et montrant des Croiſez les Drapeaux orgueilleux;
Ces Drapeaux où l'audace, auſſi folle que vaine,
En Deuiſes eſt fiere, en grands mots eſt hautaine;
Ces eſcus, où ſe voit la Nobleſſe en blaſons,
Feront à l'auenir l'honneur de vos Maiſons:
Et vos Neueux, vn iour, y verront en Cornettes,
Toutes les Nations de l'Europe deffaites.
En ſuite, ſe tournant vers ceux que la paſleur,
Accuſoit de foibleſſe, & conuainquoit de peur.
Noſtre ſalut, dit-il, n'eſt plus que dans nos armes:
N'eſperons rien du Nil, n'attẽdons rien des charmes,

Les Fleuues débordez & les embraſemens,
Ne ſont bons qu'à troubler la paix des Elemens:
C'eſt aſſez de deux bras, & d'vn peu de courage:
Ces Corſaires Croiſez n'en ont pas dauantage.
Noſtre foibleſſe a fait iuſqu'icy leur valeur;
Ils ſeront ſans fierté, quand nous ſerons ſans peur:
Et nous les pourſuiurons le long de cette riue,
Comme l'Aigle pourſuit l'Outarde fugitiue.
Au moins preſtons nos mains aux Temples demolis,
Aux Tombeaux prophanez, aux Croiſſans abolis.
Ayons deuant nos yeux nos Femmes outragées,
Nos Enfans enchaiſnez, nos maiſons ſaccagées:
Leur Sort dépend de nous, leur vie eſt en nos mains,
Nous ne pouuons fuyr, ſans leur eſtre inhumains:
Et la fin du combat, ſera de leur fortune,
Et de noſtre deuoir, la meſure commune.
Enfin, Soldats, la Mort eſt vn Spectre ſans cœur:
Elle ſuyt les craintifs, les hardys luy font peur:
Et ſa main, ſur le dos des fuyards touſiours preſte,
Perd ſa force & ſon coup, ſur ceux qui luy font teſte.
Apres la voix des Chefs, ſous l'air encor ſerain,
Vn tonnerre ſe fait, de cent quaiſſes d'airain.
D'vn ton mieux concerté les Clairons y répondẽt:
Des naſeaux & des pieds les cheuaux les ſecondent.
Deux nuages de bois, ferrez, aiſlez, ſifflans,
Des deux Camps ennemis, volent en meſme temps.
Le Soleil en paſlit, ſes rayons s'en retirent:
L'air en eſt offuſqué, les bleſſez en ſouſpirent.
La Mort fauche en paſsãt, tous ceux qui sõt touchez,
Soit des cailloux grondans, ſoit des traits decochez:
Et ſon char, auec bruit, par l'entredeux qui reſte,
Des vns aux autres va d'vne courſe funeſte.
Cet orage paſſé, tous les Corps s'ébranſlans,
Et la lance à l'arreſt, ſur leurs lignes roulans,
Au ſignal de partir, la plaine diminuë,
Deux foreſts en éclats, volent, haut dans la nuë.

Dans

Dans le fer, par le fer, les hommes ſont percez ;
Et ſur les Caualiers les cheuaux renuerſez.
Le vaincu mord la poudre, & le vainqueur le foule;
A ruiſſeaux boüillonnans le ſang ſur l'herbe coule;
Et les cris des mourans, les poſtures des morts,
Les teſtes ſans leurs bras, les bras loin de leurs corps,
La menace & l'effroy, le tumulte & la fuite,
L'adreſſe & le hazard, le trouble & la conduite,
Font vn Theatre affreux, vn Spectacle d'horreur,
Où la confuſion regne auec la fureur:
Et la Mort de faucher & d'abattre laſſée,
Sous ſa propre moiſſon ſe trouue embarraſſée.
Bourbon deuant ſon Corps, le premier s'auançant,
Et comme vn tourbillon ſa courſe fourniſſant;
Abbat Oromondate, à qui l'Ombre irritée,
D'Almire iour & nuit à ſes yeux preſentée,
Pour la derniere fois, ſur l'Aube apparoiſſant,
Auoit predit ce coup, d'vn geſte menaçant.
Le Prince infortuné le reçoit ſans ſe plaindre;
Et de ſon cœur ouuert ſentant le feu s'éteindre;
Almire, au moins, dit-il; ſouffrez que ce ialoux,
Repentant & puni, s'aille reioindre à vous:
Et ne refuſez pas la pitoyable amande,
De ce malheureux ſang, dont ie vous fais offrande.
Oromondate mort, Azaronte le ſuit;
Son Ame en murmurant par ſa gorge s'enfuit;
Et le preſeruatif, fait de la peau ſanglante,
D'vn Enfant écorché ſous la Lune naiſſante,
Quelque charme qu'il euſt contre les couſtelats,
De l'acier de Bourbon ne le garantit pas.
Il leur ioint Alazin, Azimut, Erogabe,
L'vn Perſe, l'autre Turc, & le dernier Arabe:
Par ſerment engagez, à Mahomet tous trois
D'appendre à ſon Tombeau, cent prepuces François.
Albuban qui regnoit vers cette * Mer peſante,
Où l'ombre de * Sodome eſt encore puante,

Accourt pour les vanger le fer nû, le bras haut,
Et frape en blaſphemant l'épaule d'Archambaut.
Le harnois ciſelé d'vne main immortelle,
Comme indigné du coup, ſous le fer étincelle:
Archambaut tourne, & frappe Albuban d'vn reuers,
Où les iours de l'armet à la voix ſont ouuers.
La levre, la genſiue, & la langue coupées,
De ſang meſlé d'écume & de fiel ſont trempées:
Et plus auant encor le fer vengeur entrant,
La mort aueque luy, plus auant penetrant,
La teſte de deſſus les vertebres oſtée,
Pend aueque l'armet, d'vne boucle arreſtée.
En vain à ſon ſecours Azorin s'auança;
D'vn ſemblable reuers Bourbon le renuerſa:
Et rien ne luy ſeruit, d'eſtre né d'Olibane,
Qui Riuale autrefois de la Reyne Sultane,
Eut enfin par poiſon, & par enchantement,
Le Sultan pour Mary, qu'elle auoit pour Amant.
Archambaut ſecondé de Charles & d'Alfonſe,
Caualiers & Pietons, rangs & files enfonce.
Tous trois également au combat attachez,
Paroiſſent trois Faucons de la perche laſchez;
Qui faiſans bruire au loin, l'air battu de leurs aiſles,
Fondent ſur les Pigeons, paiſſans ſur les jauelles;
Et ſans eſtre arreſtez de leure, ny de voix,
Les chaſſant au delà des Fleuues & des Bois,
Ne reuiennent enfin, que la main colorée,
Du ſang noir & gluant reſté de la curée.
Louys de ſon coſté, de la teſte & du bras,
Inſpire l'ordre aux Chefs, & la force aux Soldats:
Commandant il agit, agiſſant il commande;
Il eſt l'eſprit, le cœur, la main de chaque bande:
Et mouuant tous les corps, preſent à tous les rangs,
Soit qu'il cõbate au front, ſoit qu'il cõbate aux flãcs;
Il ſemble aux Ennemys luy ſeul toute vne Armée,
De lúmiere éclatante, & d'ardeur animée.

Par tout où Fulgurin de l'éperon preſſé,
Et gouuerné du frein, par bons eſt élancé;
On voit les bras tronquez, & les teſtes coupées;
On voit les rangs ouuers, les files diſſipées:
Et le ſang bouillonner des morts & des mourans,
Comme on voit à pleins bords, écumer les torrens,
Quand l'Eſprit Roy de l'Air, & Moteur des orages,
Sur la teſte des Monts fend le ſein des nuages:
Et de leurs veines fait rouler à gros bouillons,
La vague par les prez & le long des ſillons.
Soit à droit, ſoit à gauche, en quelque lieu qu'il paſſe,
La Mort ſuit, & luy fait vn effroyable eſpace.
De mille traits, de loin, contre luy decochez,
Les vns tombent en vain, de l'eſcu rebouchez;
Les autres ſont rompus ſur l'armet inuincible,
D'autres ſont détournez par ſon Garde inuiſible,
Qui d'vn ſoin amoureux, autour de luy volant,
Les écarte de l'aiſle, & les repouſſe au vent.
Oſman farouche & vain, brauoit auec la hache,
Rouge encore du ſang de Germain & d'Euſtache;
Tous deux ieunes, tous deux deuenus à Paris,
De Riuaux & d'Amans, Alliez & Maris.
Il alloit, le fer haut, leur ioindre Liſamante,
Qui paſſoit de ſueur, & de ſang dégouttante:
Louys le preuenant d'vn coup mieux meſuré,
L'atteint où le harnois, ioint au moignon doré,
Le bras tombe, & ſe noye aueque la coignée,
Dans le fleuue pourpré dont la terre eſt baignée;
Et le corps qui le ſuit, abbatu de ſon poids,
En vain deteſte Ormon, d'vne mourante voix;
Ormon, qui pour le rendre au fer impenetrable,
Par vn charme auſſi vain, qu'il eſtoit execrable,
Aueque trois Enfans, trois Meres égorgea;
Et dans leur ſang meſlé, trois fois nu le plongea.
Louys paſſe à Rogut, de Rogut à Gorgaſſe,
L'vn à la Iouſte adroit, l'autre adroit à la chaſſe:

Tous deux du vieux Sultan autrefois Fauoris,
Et pres du ieune Prince, à la Porte nourris;
Apres auoir vécu dans la meſme Fortune,
D'vne fameuſe mort ont la gloire commune.
Cõme quand le Batteur, frappe à coups redoublez,
Les iaunes fils du ſoc, en gerbes aſſemblez,
La grange retentit, l'aire ſe voit ionchée,
D'eſpics oſtez de force, à la paille couchée.
Et par tout où le fleau ſuit le tour de la main,
Les teſtes des tuyaux volent auec le grain.
Ainſi Louys donnant, ſoit ſur l'Infanterie,
Soit ſur les Corps preſſez de la Caualerie,
Fait rouler à ſes pieds, des Barbares vaincus,
Les teſtes dans les pots, les bras dans les eſcus:
Et par tout on ne voit, qu'Enſeignes renuerſées,
Que Bataillons épars, que Bandes terraſſées.
Alferne qui le voit, de meurtres degoutter;
Et le trouble, l'horreur, l'épouuante porter,
D'vn mouuement pareil, à celuy de la foudre [dre;
Qu'õ ne voit qu'au fracas, qu'au debris, qu'à la pou-
Quelque braue qu'il ſoit, & quelque grand Ieuſteur,
En vain de l'attaquer, ſollicite ſon cœur.
Il ſe ioint à Molgan, dont la terrible épée,
Fut de la triſte mort de vingt Riuaux trempée;
De vingt nobles Riuaux, qui par ſes vains defis,
Appellez aux Tournoys, publiez à Memfis,
En Lice aueque luy, pour Arſamone entrerent,
Et ſa poſſeſſion de leur ſang luy ſignerent.
Vne Furie armée au Tournois preſida,
Et ſa corne, au concert des Clairons accorda:
L'Amour en eut horreur, les Graces en fremirent,
Et d'aupres d'Arſamone en trouble s'enfuyrent.
Alferne à ce Second, ſi barbare & ſi vain,
Aiouſte encore en tiers, Aſiplan l'inhumain,
Qui faiſoit deuant ſoy, porter vne coignée,
Affreuſe de couſteaux plantez ſur la poignée:

Preſage épouuentable! & qui ne promettoit,
Qu'vne tragique mort à ceux qu'il abbatoit.
Pres de cent Cheualiers de ces couſteaux perirent,
Qui *le Pas, contre luy, de Thebes entreprirent.
Les cinquante Palmiers ſur la Lice rangez,
De leurs harnois captifs long-temps furent chargez:
Et plus long-temps, les Vents qui prez de là paſſerét,
Du malheur des vaincus, en paſſant ſouſpirerent.
Le ſaint Roy tout d'vn temps, de ces trois attaqué,
Reſſemble au Baſtion ſur la Roche flanqué,
Qui ferme ſur ſon pied, quelque orage qui gronde,
Ne s'émeut aux aſſauts, ny du vent, ny de l'onde.
Il repouſſe le coup d'Alferne, du pauois;
Et luy porte le fer au conduit de la voix:
Il en meurt; & mourant, encore par ſa playe,
Son Eſprit dépité le blaſpheme begaye.
Aziplan furieux, paſſant ſur le vainqueur,
L'alloit du coutelas, fendre iuſques au cœur:
Le vainqueur ſe detourne, & d'vn coup qu'il allõge,
Le fer qui fume encor, dans le ventre luy plonge.
Il regretta la Lice, & le celebre Pas,
Où tant d'Hommes de cœur perirent de ſon bras:
Et mourant, il tendit les mains à la coignée,
Qu'il auoit tant de fois de ſang noble baignée.
Molgan qui reſtoit ſeul, alloit le bras leuer,
Et ſur l'armet royal, ſes forces éprouuer;
Le Prince tourne bride; & luy gaignant la croupe,
Le corps en deux moitiez, ſous les coſtes luy coupe.
Son harnois ſi fameux, qui iadis en Damas
Fit gemir ſix marteaux, & ſuer douze bras;
Sous l'effort de ce coup, ſe fend comme l'écorce,
A qui le temps n'a point encor donné de force.
Le buſte auec les bras trébuche d'vn coſté;
Du cheual qui bondit le reſte eſt emporté:
Par tout où va ce Mort, l'horreur eſt à ſa ſuite,
Il oſte aux vns l'audace, aux autres la conduite.

Et ſans teſte, ſans bras, ſans armes, & ſans cœur,
En paſſant, il abbat les plus forts par la peur.
Louys laiſſe aux fuyars leur frayeur & leur trouble,
Et tourne bruſquement, où le combat redouble.
Et comme le carreau, qui deſcend auec bruit,
Du tonnant Arſenal, où la chaleur le cuit,
Laiſſe flotter en paix, les eſpics ſur les plaines,
Et ne bat que le front des campagnes hautaines.
Ainſi le Saint Heros, ne ſe prend qu'aux plus grãds,
Qui font encore ferme, & retiennent leurs rangs.
Là perit Algofran, qu'vne Licorne blanche,
Vne armure d'argent, vne hache à long manche,
Mais à long manche d'or & d'acier enlacez,
Cent chiffres de rubis, ſur ſon eſcu tracez,
Et le rouge plumar, qui d'vne Salamandre,
Sembloit ſur ſon armet, comme du feu s'épandre,
Declaroient auec pompe, & d'vn air glorieux,
Guerrier auſſi galand, qu'il eſtoit furieux.
Pour Zahide venu de la riue Perſique,
Illuſtre Pretendant, & Braue magnifique;
Mais alors vleeré du trait de la douleur,
Qui ioint au trait d'Amour, luy dechiroit le cœur;
Se figurant à faux, que la belle Guerriere,
Dans les fers gemiſſoit, des François priſonniere;
Il ionchoit le chemin de cuiſſes, de cuiſſars,
De corps, de corcelets, de bras, & de braſſars;
Tandis qu'aueque luy, la Licorne aguerrie,
De ſon bois naturel donnant auec furie;
Renuerſoit les Pietons, les Caualiers hurtoit,
Et non moins de la dent que du front combattoit.
Le barbare Guerrier, & le Courſier ſauuage,
D'vne pareille ardeur animez au carnage,
Arriuent vers Louys, qui les reçoit du fer,
Fait du cheual cornu, voler la corne en l'air;
Et le bras releué paſſant ſur le Barbare,
De ſa teſte en paſſant ſes épaules ſepare.

D'vne part, l'Animal desarmé de son bois,
Bondissant sur Azor l'accable de son poids:
La teste d'Algofran, malgré la Salamandre,
Malgré les feux dorez, qui n'ont pû la deffendre:
Roule d'vne autre part, dans son casque charmé,
Et de rubis ardens vainement enflammé;
Tandis que son Esprit, sorty par sa blessure,
Nomme encore Zahide & plaint son auenture.
Là le vieil Ormazin, Abusarat le vain,
Et celuy, qui du sang de Mahomet hautain,
Portoit d'vn crespe vert, la teste enuelopée,
Tous trois d'vn coup pareil, ont la gorge coupée.
Le triste Elmelanzir, qui couroit à la mort,
Qui tant de fois l'auoit demandée à son Sort,
Blessé du mesme fer, sous la mammelle droite,
Croyant le coup leger, & l'ouuerture étroite,
Luy-mesme l'élargit, luy-mesme de la main,
Se tire le regret, l'Ame, & l'amour du sein:
Et trace en expirant, d'vn doigt de sang humide
Son nom sur son pauois, & le nom d'Elgatide.
Parmy tant de cheuaux, tant d'hommes terrassez,
Apres tant d'Escadrons, tant de Corps renuersez;
Themir qui reste seul, outré de sa deffaite,
Se prepare à la mort, plustost qu'à la retraitte.
Il marche fierement vers le Prince vainqueur,
Ses yeux, deuant sa voix, s'expliquent pour son cœur.
Sa voix deuant son bras, l'attaque de menace,
Et du courage, en luy, la fureur prend la place.
Ie t'aporte, dit-il, la victoire ou la mort;
L'vne est entre mes mains, l'autre en celles du Sort.
Mais de quelque costé, que la balance incline,
Si tu ne vas deuant, tu suiuras ma ruine:
Et de ma chute, au moins, des éclats iailliront,
Qui ta Fortune, apres la mienne attireront.
Le Saint Roy luy répond du tranchant de l'épée,
La targe quoy que double, en deux parts est coupée.

Et le fer, de ſon poids, le long du bras gliſſant,
Entre dans l'épauliere, & l'entame en paſſant.
Le Barbare en fremit, ſa fureur en redouble,
Et la honte, pluſtoſt que le peril le trouble.
Il reſine la bride à la garde du bras,
Il leue des deux mains l'enorme coutelas;
Et tandis qu'il balance, & qu'il prend ſa meſure,
Louys paſſe, & le frappe au deffaut de l'armure.
Le fer ouure à la mort, la porte par le flanc;
L'Ame ſurpriſe en ſort, ſur vn bouillon de ſang;
Et le vaillant Themir, ſous qui fleſchit * l'Oronte,
Et * le Chezel ſouſmit ſa corne aueque honte;
Qui fit voler ſon nom, iuſqu'au riuage Indois,
Qui cueillit des Lauriers aſſez pour quatre Roys;
Laiſſe aux pieds de Louys tout ce que la Victoire,
Auoit mis ſur ſon front & d'orgueil & de gloire.
Le plan de ſon Empire auec luy renuerſé,
Et rompu de ſa chute, eſt au vent diſperſé:
Mais vn autre * Themir, qui naiſtra de ſa Race,
Heritier de ſon cœur, Riual de ſon audace;
Ses deſſeins abatus, quelque iour redreſſant,
Et du Nord iuſqu'au Sud ſes conqueſtes pouſſant;
Bien loin de là le Gange en étendra les bornes,
Du Nil & de l'Araxe abaiſſera les cornes:
Le Scythe, le Perſan, l'Arabe le craindront;
Des Otthomans ſous luy, les Lunes s'éteindront;
Et ſous luy tombera, le grand Mur qui ſepare,
L'Empire du Chinois de l'Empire Tartare.
Cette aiſle ainſi rompuë, & tous ſes Corps deffaits,
Louys tourne, où l'autre Aiſle ébranſloit de ſon faix,
Ses troupes, que Bourbon & le Maiſtre du Temple,
Animoient de la voix, ſouſtenoient de l'exemple.
Là le grand Forcadin rangs & files hurtoit,
Armes, hommes, cheuaux, bannieres abbatoit:
Et trempé de ſueur, degouttant de carnage,
La terreur dans les yeux, la fureur au viſage.

Alloit le ſabre au poing, le long des Bataillons,
Comme le Moiſſonneur va le long des ſillons,
Quand il fait ſous ſes mains, au trauail exercées,
Par iauelles tomber les moiſſons heriſſées.
De cent diuerſes morts ſon arme ruiſſela:
Le ſang du Peuple au ſang des Seigneurs il meſla:
Sur le Frere mourant, il fit mourir le frere,
Sur le Fils languiſſant, il fit languir le Pere:
Il bleſſa le Breton, ſur le Flamand bleſſé:
Il terraſſa le Grec, ſur l'Anglois terraſſé:
Et la plaine ſous luy, deuint vne montagne
De mourans d'Italie, & de morts d'Allemagne.
Ainſi le Bucheron aux bras forts & velus,
Aſſaillant de la hache vn Peuple au bras feuillus;
Le Mont en retentit, les arbres en fremiſſent,
L'Echo pour eux s'en plaint, les vallons en gemiſſent:
Là meurent ſous le fer; l'Erable & le Sapin;
Là git vn grand Tillot aupres d'vn plus grand Pin:
Icy l'Orme en tombant regrette en vain ſa force:
Ailleurs vole vne branche, ailleurs vole vne écorce:
Et la terre ſuffit à peine à l'embarras,
Des cimes & des troncs, des teſtes & des bras.
Alexis Philoſophe auſſi braue que ſage,
Aumale Cheualier de ſens & de courage,
L'vn Grec, l'autre François, & tous deux renommez,
Tous deux d'vn zele egal au combat animez,
Le hautain Sarrazin de concert attaquerent;
Et bleſſez de ſa main, à ſes pieds trebucherent.
Le Guerrier Philoſophe, atteint ſous le coſté,
Rendit la vie à Dieu, comme vn gage preſté:
Et le noble François, d'vne Ame forte & grande,
De la ſienne luy fit vne honorable offrande.
Sommieure les ſuiuit, pour qui mille brebis,
Paiſſoient le long des bords, où ſe traiſne à longs plis,
L'Arſe qui fait briller l'écaille tauelée,
De la Truite de pourpre & d'argent étoilée.

Et Clermont le chaſſeur, chez qui l'enclos des cours,
L'enceinte des Vergers, la couronne des Tours,
De hures de Sangliers, & de Loups étoffées,
Eſtoient aux voyageurs d'agreables trophées.
Chabanes qui ſçeut mieux qu'aucun autre Guerrier,
Entrelacer le Myrthe aueque le Laurier:
Braue entre les Galans, Galand entre les Braues,
Et poſſeſſeur diſcret de cent beaux cœurs eſclaues;
Combattoit des premiers, diapré de cent nœus,
Où cent chiffres pendoient, enuironnez de feux;
Et hautain du cimier eleué ſur ſa teſte,
Où l'Amour d'vne fleſche à partir touſiours preſte,
Sans s'éleuer iamais, & ſans iamais bleſſer,
Sembloit voler touſiours, & touſiours menacer.
Cette pompe amoureuſe offença Roſebare,
Qui de mine, d'eſprit, de naiſſance barbare,
Sur ſa puiſſante targe, en deuiſe portoit,
Vn Amour enchaiſné, qu'vn Vautour becquetoit.
Sur Chabanes il frape, & fait du cimeterre,
Qui tombe ſur l'armet, voler l'Amour à terre.
Et la brauade encore à l'iniure aiouſtant,
Ton Patron, luy dit-il, ſur la poudre t'attend,
Laſche qui dans la guerre ameneſ la molleſſe;
Et qui meſles la force aueque la foibleſſe.
De ce coup, de ces mots Chabanes irrité,
Luy répand d'vn reuers, qui luy fend le coſté.
Le fer, le froid la mort entrent par la bleſſure,
Et l'Ame depitée en ſort auec murmure.
Forcadin, d'vne Louue aueque luy nourry,
Auec luy par Olzon le Sauuage aguerry,
Suruient comme il expire, & voit fumer l'épee,
Du ſang qu'il cheriſſoit, iuſqu'aux gardes trépée.
Comme du haut de l'air, l'Aigle apres de lõgs cris,
Fond ſur vn grand ſerpent meurtrier de ſes petits,
Qui la dent rouge encore & l'écaille liuide,
Auec crainte deſcend du nid qu'il laiſſe vuide.

De meſme Forcadin de ſa perte irrité,
Et piqué du dépit à ſon deüil aiouſté,
Sur Chabanes fondant, d'vn reuers le terraſſe,
Trois fois le fait fouler, au fougueux Grondicaſſe,
Qui de ſon Maiſtre encor la fureur ſecondant,
A l'outrage des pieds, ioint celuy de la dent.
Ainſi mourut ce Braue; & ſur les bords de Loire,
Où reſterent les cœurs captifs à ſa memoire,
Les Peupliers paliſſans, & les Saules chenus,
Pour luy la teſte baſſe, & les bras demy-nus,
Long-temps furent en deuil, long-temps le regreterẽt
Et plus long-temps encor les Graces le pleurerent.
Roſebare vengé, Forcadin s'auançant,
Et deuant ſoy Guidons & Cornettes pouſſant,
Par des fleuues de ſang, par des monts de carnage,
Se fait à l'Oriflame vn terrible paſſage:
Et moiſſonnant à droit, à gauche moiſſonnant,
Renuerſant les plus forts, les plus fiers étonnant,
Eſt ſemblable au Faucheur, qui ſous la faux mordante,
De part & d'autre fait tomber l'herbe mourante;
Tandis que ſur le pré depoüillé par le fer,
De ſes plaintes en vain, la Cigale emplit l'air.
Mais ce qu'eſt l'huile au feu, qui fait dans la fournaiſe,
Des rameaux & des troncs, vne commune braize:
Le ſang l'eſt à l'ardeur, dont ce cœur inhumain,
Détruit files & rangs abbatus de ſa main.
Et plus il en détruit, plus il en veut detruire;
Son fer, plus que la faux de la Mort s'entend bruire;
Tout s'ébrãſle à ſon bruit, tout ſuccõbe à ſon poids
Il tranche, il fend, il perce en tumulte & ſans choix.
Ce n'eſt plus vn combat, ce n'eſt qu'vne turie;
Et ce qui fut valeur, eſt deuenu furie.
Les plus fiers des François raliez en vn Corps,
Accourent au ſecours, par la foule des morts:
L'ordre ſe r'établit, le carnage redouble;
Forcadin de nouueau par tout remet le trouble.

Il couppe à Brun le flanc, malgré le corcelet;
A Thauanes la main, malgré le gantelet;
La teſte à Vauquelin, pour qui le Fleuue d'Orne,
De regret arracha les roſeaux de ſa corne:
Et la Nymphe des eaux, que Vauquelin cent fois,
Reueilla de ſa Lyre, anima de ſa voix,
Encore maintenant, en ſilence ſouſpire,
La perte de ſa voix & celle de ſa Lyre.
A ce trouble, au galop Liſamante arriuant,
Sur ſon Courſier qui ſemble vn Animal de vent;
Croit courir au combat, & court à la Couronne,
Qui ſur elle deſcend, & des-ja l'enuironne.
Le celeſte Guerrier qui l'aſſiſte & la ſuit,
Autour d'elle en volant, fait grand iour & grãd bruit:
Et pour donner du luſtre à ſon heure derniere,
Met du feu ſur ſon caſque, en met dans ſa viſiere;
Et de ſon couſtelas, fait iaillir vn éclair
Qui de loin porte aux yeux les menaces du fer.
Elle ne pouſſe rien, qu'elle ne le renuerſe; [ce:
Rien ne ſouſtiẽt ſon bras, ſoit qu'il taille ou qu'il per-
Bethunes qui la ſuit, preſt à la ſecourir,
Et ſi ſa mort luy ſert, preſt encore à mourir;
S'étonne de la voir ſi pronte & ſi hardie,
Rouler comme le feu d'vn ſubit incendie,
Qui de feuilles nourri, dans le ſein d'vn buiſſon,
Et par vn vent ſoudain, porté ſur la moiſſon,
Au trauers des ſillons fait de funeſtes ruës;
Détruit en petillant le trauail des charruës;
Et paſſant de fureur, iuſqu'aux prochains ruiſſeaux,
Met en cendres leurs iones, & fait boüillir leurs eaux.
Forcadin reconnoiſt la vaillante Guerriere,
Aux éclairs que ſes yeux iettent par la viſiere:
La mort de Meledin de ſa main egorgé,
L'affront fait à l'Eſtat, par ſa mort outragé,
R'entrent dans ſon eſprit, renouuellent ſa rage,
Et contre Liſamante enflament ſon courage.

Infame, luy dit-il, contre elle s'auançant,
Et tout d'vn temps la voix auec le bras hauſſant;
Tu ſouilles donc encor le iour, l'air, & la terre?
Et le Ciel impuiſſant eſt pour toy ſans tonnerre?
Mais impuiſſant ou fort, il tonneroit en vain;
Sa foudre eſt inutile où peut aller ma main:
Et l'Ombre du Sultan à qui ie doy ta teſte,
L'attend de cette épée, & non de la tempeſte.
Finiſſant à ces mots, il abaiſſe le fer,
Qui ſiffle, qui menace, & qui fait fremir l'air.
A la mort qui le ſuit, Bethunes ſe preſente;
Et pour la detourner du front de Liſamante,
Porte le bras au coup, qui luy fend le pauois,
L'entame vers le coude, & luy coupe deux doigs.
Le Barbare en rugit, & l'affreuſe lumiere,
Qui luy iaillit des yeux, met en feu ſa viſiere.
Il repaſſe, & l'Amant à qui la noble peur,
Que luy donne l'Amour, a redoublé le cœur;
Repaſſant entre deux, reçoit pour la Guerriere,
Le coup ſur l'autre main, qui luy reſtoit entiere.
Elle tombe; & le fer qu'elle ne peut laſcher,
Semble encor en tombant l'Infidele chercher.
Forcadin de nouueau s'enflame de colere,
De nouueau ſa voix tonne & ſon regard éclaire:
Et comme il veut paſſer pour la troiſieſme fois,
Bethunes ſans épée, & meſme ſans pauois,
Son cœur luy tenant lieu de pauois & d'épée,
N'ayant plus qu'vne main foible & demy-coupée,
Perclus de toutes parts, de nulle part vaincu,
De ſon corps, fait au corps de la Veuue vn eſcu:
Et pour elle reçoit le coup du cimeterre,
Qui luy fend la cuiraſſe, & l'étend ſur la terre.
De là vers Liſamante il ſe tourne en mourant,
Et de ſes derniers vœux encor la ſecourant,
Aſtres au moins, dit-il, purs Autheurs de ma flame,
Gardez qu'elle s'éteigne, au partir de mon Ame:

Et faites-en pluſtoſt vn feu iuſte & vengeur,
Qui nourry de mon ſang, & ſortant de mon cœur,
Saute à cet Inhumain, le bruſle, le tourmente,
Et de ſa cruauté preſerue Liſamante.
Mais ces vœux amoureux par le vent emportez,
Ny des Aſtres ne ſont, ny du Ciel eſcoutez:
Et le Miniſtre aiſlé Tuteur de la Guerriere,
Luy montre la Couronne au bout de la Carriere.
Preſſant des eſperons, les deux flancs du courſier,
Et le bras éleué, faiſant luire l'acier,
Elle frappe en paſſant l'armet de l'Infidelle,
Et fait de ſon Dragon en l'air voler vne aiſle.
Soit du caſque battu, ſoit du ſabre battant,
Il ſort auec éclair vn feu pirouettant,
Qui ſemble eſtre ſoufflé de l'orgueilleuſe beſte,
Qui terrible de queuë, & terrible de creſte
Saillit, tourne, étincelle, & de ſes ſifflemens,
Anime Forcadin & ſuit ſes mouuemens.
Le Barbare immobile au coup de Liſamante,
Comme l'eſt vn Rocher au coup de la tourmente;
Tourne la main, la bride & le courſier puiſſant,
Qui prend part à ſon ire, & ſon dépit reſſent:
Et comme elle reuient plus fiere & plus fougueuſe,
Accuſant ſon épée, & l'appellant trompeuſe;
Sur elle Forcadin s'élance de fureur,
Et d'vn coup, dont le fer deuoit auoir horreur,
Luy perce le pauois, le baudrier, la cuiraſſe,
Paſſe outre le rhé d'or, qui ſur le ſein ſe lace:
Et ce ſein où la grace auoit touſiours regné,
De ſon ſang, qui iaillit à boüillons eſt baigné.
En vain, la forte Veuue à ce coup s'éuertuë,
De ſon poids, & du poids de la mort abbatuë,
A l'heure ineuitable enfin elle ſe rend;
Et tombe pres du corps de Bethunes mourant.
Mais elle tombe ainſi que feroit vne Palme,
Qui forte dans l'orage, & belle dans le calme,

Sous l'iniure du fer, à peine ſuccombant,
Dreſſe encore les bras vers le ciel en tombant;
Et plainte des Zephirs, de l'Aurore pleurée,
Apres ſa cheute encor paroiſt grande & parée.
Plus belle & plus priſée, en ce dernier moment,
La chaſte Veuue expire, aupres de ſon Amant.
Elle luy tend la main des-ja froide & peſante;
Luy parle comme Amie, & non pas comme Amante.
Et tandis qu'il reçoit ce gage d'amitié,
Qui pour ſurcroiſt, aiouſte à l'amour la pitié,
D'vn ſouſpir, qu'il confie à ſa ſeule penſée,
Il ſoulage le feu dont ſon Ame eſt preſſée.
Encore conſent-il à peine, que ſon cœur,
Par ſa playe, en decouure au dehors la lueur:
Et ſon reſpect n'en fait que d'vn triſte ſilence,
Et d'vn ſanglot plus triſte, à la Mort confidence:
A la Mort qui ne peut ſon ſecret reueler; [parler,
Qui ne peut qu'aux Tombeaux, qu'aux Ombres en
Mais au moins, ſon eſpoir eſt, que bientoſt ſa flame,
Sans matiere & ſans ombre allant apres ſon Ame,
Et de la Terre au Ciel, auec elle paſſant,
Se verra toute pure & telle qu'il la ſent:
Et Liſamante, alors, ſi purement aimée,
N'aura point de regret de l'auoir allumée.
L'Eſprit de l'Heroine enleué cependant,
Par le Garde immortel, de ſon Sort Intendant;
Va tout brillant du feu qu'il épand de ſoy-meſme,
Receuoir dans le Ciel vn double Diademe.
L'Eſprit reſpectueux de Bethunes le ſuit,
Par vn long trait de iour, qui ſur ſa trace luit.
Encore voulut-il ſortir par ſa bleſſure,
Pour faire moins de bruit, & mourir ſans murmure.
Et le dernier ſouſpir, que ſa bouche pouſſa,
Le nom de Liſamante à peine prononça.
Reſpect Fils de l'Amour, Vertu Sœur de la Gloire,
Quelle aſſez riche plume écriua cette Hiſtoire!

Et quel ſi ſage Amant, ſur ce Modelle vn iour,
Prenant l'eſprit, la forme, & le trait de l'Amour,
Pour en faire vn exemple à la Race future,
Aura l'art d'en tracer en ſes mœurs la peinture ?
De ces deux grandes Morts le deuil, & la douleur,
Vont d'eſprit en eſprit, paſſent de cœur en cœur.
De ſes aiſles au loin, la Renommée errante,
Semble repandre en l'air le ſang de Liſamante :
Et comme ſi des feux allumez de ce ſang,
Paſſoient aueque bruit de l'vn à l'autre rang,
L'vn tourne, l'autre court, l'vn preſſe, l'autre auance,
Et d'vne egale ardeur tous vont à la vengeance.
Ainſi, quand la Geniſſe au front blanc & cornu,
Du Fleuue, de l'herbage, & des ſaules connu,
Apres auoir en vain combattu pour ſa vie,
D'vn Lyon plus fort qu'elle a la faim aſſouuie ;
La Riuiere s'en plaint, la Saulſaye en fremit ;
Le troupeau languiſſant ſur l'herbage en gemit ;
Les Taureaux mugiſſans aupres des vaches mornes,
Demandent le combat & preſentent leurs cornes :
Et des Hameaux voiſins, les Bergers s'amaſſans,
Courent au ſon des cors le meurtrier menaçans ;
Tandis que mépriſant & leur bruit & leur trouble,
Que le Vallon repete, & que le Bois redouble.
L'orgueilleux ſur ſa proye en repos aculé,
Leſche encore la terre où le ſang a coulé.
Forcadin, pour auoir vne vengeance entiere,
Fait enleuer le corps de la chaſte Guerriere.
Il fut des Sarraſins par deux fois emporté,
Deux autres fois il fut aux Sarraſins oſté :
Et la troiſieſme fois demeurant ſur la terre,
Triſte & noble ſuiet d'vne terrible guerre,
Il fut noyé de ſang, il fut couuert de corps,
Et tout mort qu'il eſtoit, il cauſa mille morts.
Là, cent Braues couchez ſa Tombe compoſerent,
Et de cent noms fameux l'Epitaphe formerent.

Epouuentable Tombe! Epitaphe ſanglant!
Mais Tombe plus illuſtre, Epitaphe plus grand,
Que tout ce que le Luxe, & tout ce que l'Hiſtoire,
Ont fait d'illuſtre à voir, ont fait de grand à croire!
Que ne fit point Harcour du ſens, du cœur, du bras?
Quel ſang ne rougit point ſon large couſtelas?
Le Perſe, le Syrien, l'Arabe s'y meſlerent,
Et iuſqu'au gantelet par ruiſſeaux luy coulerent.
Au ſuperbe Alafrin la cuiraſſe il fauſſa:
Dans la teſte à Zoran l'armet il enfonça:
Et coupant à Zumel, boucles, plaques & mailles,
De ſon ventre fendu fit ſaillir les entrailles.
Les Barbares des-ja ployant ſous ſes efforts,
Le laiſſoient ſur le champ maiſtre du chaſte corps:
Quand Forcadin criant, au combat les r'appelle,
De ſon bras, ſur les Frances les foudres renouuelle:
Et ſi dans ce moment Harcour fut garanty,
Si le fer Sarraſin fut ailleurs diuerty,
Ce fut par la vertu du braue Sainte-Maure,
Qui ruiſſelant du ſang, des bandes de l'Aurore,
Vint auec Chaſtillon, la Guiche, Ioſſerans,
Raſſeurer cette troupe, & rétablir ſes rangs.
Mais ny rangs rétablis, ny troupe raſſeurée,
Où donne Forcadin, ne ſont pas de durée.
Sous luy le ſang deborde, & roule à gros boüillons.
Comme l'eau qu'vn torrent pouſſe dans les ſillons:
Il tranche d'vne part, d'vne autre part il perce:
Où ſes coups ne vont point, ſa menace renuerſe:
Et ſon fer redoutable aux Chefs comme aux Soldats,
Peut à peine ſuffire aux effors de ſon bras.
Des-ja les plus hardis cedant à ſon audace,
Demarchoient en brāſlant, & luy quittoient la place:
Des-ja Charles d'Anjou priſonnier & bleſſé,
Le Grand Maiſtre du Temple aueugle & terraſſé,
Et Bourbon loin de là, donnant la chaſſe aux bandes,
De Thebes, de Memfis, d'Abide, & de Brabandes,

Laissoient la course libre, à cet Impetueux,
Que les Corps ébranslez, voyoient fondre sur eux.
Louys alors passant, des-ja vainqueur d'vne Aisle,
Instruit de la funeste & sanglante nouuelle,
Laisse fuyr, vn gros de Perses renuersé,
Dissipe vn gros de Tures, sur sa route pressé;
Et pareil au Torrent, fougueux fils de l'Orage,
Pareil au trait de feu decoché du nuage,
Sur files & sur rangs fond l'épée à la main,
De morts tombans en foule accable le terrain:
Et fait tant qu'il arriue au General Barbare:
Abbat deuant ses yeux l'enorme Alazubare,
Qui de l'Oronte au Nil, par sa taille connu,
Et depuis peu des bords de l'Eufrate venu,
D'vne barre affilée, & de deux parts tranchante,
Couuroit de corps tronquez, la plaine rougissante:
Et sur vn Elephant, à l'escrime exercé,
Et non moins au combat qu'au manege dressé,
Par tout où le portoit la monture effroyable,
Dans les bandes faisoit vn rauage semblable,
A celuy qu'vn Rocher par le temps ébranslé,
Fait parmy les moissons où le vent l'à roulé.
Ce Colosse tombant, & sa teste coupée,
Tombant aueque luy sous la royale épée,
L'Animal escrimeur à sa chute hurlant,
Et de sa longue trompe vn coustelas roulant,
Se tourne vers Louys, de force & d'art l'ataque:
Louys d'vn prompt reuers, tranche frontal & plaque:
Et fait aueque bruit, tomber entre les morts,
Sa teste d'vne part, & de l'autre son corps.
De ce terrible coup, cent Barbares branslerent:
Plus de cent, les arsons & les estriez quitterent:
Le fracas, la lueur, le mouuement du fer,
Pour suiure les Fuyars, se redoublent en l'air:
Et l'effroy dans leurs yeux, l'erreur dãs leurs oreilles;
A ces deux grandes morts, en font mille pareilles.

Forçadin meſme en ſent vne ſoudaine horreur,
Qui change malgré luy, l'aſſiette de ſon cœur.
Ie ne ſçay quoy d'affreux le ſerre & l'enuironne:
Sãs qu'il trẽble il s'émeut; ſans qu'il craigne il s'étõne.
Soit qu'à l'Aſtre du Roy, ſon Aſtre ſe rendant;
Et ſon mauuais Demon, au bon Ange cedant;
Il ſentiſt defaillir ſa force, à leur retraite,
Et qu'il en auguraſt ſa future deffaite:
Soit que l'heure marquée à ſa fin s'approchant,
Et que la mort des-ia de ſes mains le touchant,
Vn froid ſombre & peſant de ces mains inhumaines,
Luy gliſſaſt dans le cœur, luy coulaſt dans les veines;
Les eſprits chauds & prõts, qui dãs sõ corps ſeruoiẽt
D'ame ſeconde aux nerfs, & ſes mẽbres mouuoient,
Amortis tout à coup, dans leur ſource languiſſent;
Et de là, vont à peine aux bras qui s'engourdiſſent.
Il s'excite pourtant, à tirer de ſon cœur,
Tout ce que l'Ame encore y retient de vigueur:
Et bien loin de fuyr, ou de cacher ſa teſte,
A l'éclair meſſager du coup de la tempeſte;
Il veut par vn dernier & memorable effort,
Faire bruire ſa chute, & releuer ſa mort.
Mais ſon cœur, à ſes bras, peut à peine s'étendre,
Et ce qu'il eut de feu, n'eſt plus que de la cendre.
Le ſaint Roy cependant vient l'épée à la main,
Plus grand que de couſtume, & d'vn air plus qu'hu-
Et comme le Sanglier fameux par la victoire [main:
De cent Limiers deffaits de ſon arme d'yuoire,
Reçoit ſans reculer, la mort que le Chaſſeur,
Par l'eſcuſſon fendu, luy porte dans le cœur.
De meſme Forcadin, quelque effort qu'il ſe faſſe,
Pour r'allumer le feu de ſa premiere audace,
Ne trouuant que langueur, que froideur en ſon bras,
A peine & peſamment leue le couſtelas:
Et le vain ſouuenir de ſa valeur éteinte,
Ne luy ſert qu'à mourir fierement & ſans crainte.

Il tombe aux pieds du Roy, d'vn coup ſeul abbatu;
Mais il garde en tombant, quelque ombre de vertu:
Sa fierté ſur ſon front ſe conſerue en ſa place:
Son œil mort épouuente, & ſa mine menace.
Mais cõme vn Pin qui fut long-temps le Roy de l'air,
Quand il cede à l'effort, ou du vent, ou du fer,
Abbat auecque ſoy tout ce qui l'enuironne:
Ebranſle les Sapins & les Cedres étonne:
Et tout le Peuple vert, émeu du long fracas,
Semble vouloir fuyr de la teſte & des bras.
Ainſi la mort d'vn Chef ſi grand & ſi terrible,
A la fuite, au carnage, eſt vn ſignal horrible.
Vn gros de Muſulmans ferme encor & preſſé,
Par le Prince vainqueur eſt de force enfoncé.
Charles qu'ils emmenoient, deliuré par ſon Frere,
A la valeur ioignant la honte & la colere,
Preſte ſes mains contre eux à ſon Liberateur:
Saute au fer d'Aluzan le celebre Lutteur:
Abbat piques, marteaux, couſtelas, halebardes,
Et venge ſa priſon, par la mort de ſes Gardes.
Des-ja des Sarraſins rompus & renuerſez,
Les Eſcadrons deffaits, les Drapeaux terraſſez,
Eſtaloient vn Theatre aux yeux de la Victoire,
Pompeux en ſon horreur, & terrible en ſa gloire;
Lors que ſur le Vainqueur, dans l'eſpace de l'air,
Parmy les feux ſerains d'vn pur & long éclair,
Vn grand Aigle planant, d'vne aiſle lente & calme,
En paſſant, laiſſe choir vne branche de palme.
Cela fait, on le voit ſur ſa teſte tourner;
Soit pour luy conioüir, ou pour le couronner;
Et tirer vers la plaine, ou ſur le haut des Tentes,
Des Sarraſins deffaits les Enſeignes flotantes,
Sembloient d'vn bruit confus, & d'vn long tremblement,
Preſager du combat le triſte euenement.
Le Sainct Roy reconnoiſt le Conducteur celeſte,
Se prepare à le ſuiure au combat qui luy reſte;

Se met au front des Corps les pluſtoſt ramaſſez;
Arriue au Camp Barbare, en franchit les foſſez;
Porte par tout le fer, le trouble & l'épouuante,
Et mene par le ſang la Mort de Tente en Tente.
Cependant Adelin, forme vn gros ramaſſé,
Du Corps des Mammelus, par le Camp diſperſé;
Et prenant auec eux, ſoixante Halebardes,
Qui du ſacré Threſor, reſtoient les derniers Gardes,
En fait pour le ſauuer vn dernier Bataillon,
Et marche aueque luy droit au grand Pauillon.
Muratan qui l'obſerue, à Louys ſe preſente,
Et dit, en luy montrant l'Eſcadron & la Tente;
Cette Tente, Seigneur, qui luyt de pourpre & d'or,
Eſt celle où vous deuez chercher le Saint Threſor.
Mais il vous faut deuant vn combat entreprendre,
Contre ce dernier Corps, qui va pour le deffendre:
Il eſt des Mammelus; & vous ſçauez, Seigneur,
Si contre eux auiourd'huy, ie doy manquer de cœur.
Si i'ay droit d'auancer la peine de l'iniure,
Que doit faire à mon Sang, leur reuolte future.
Sur ces mots, ſe mettant fortement dans le cœur:
Que ſi des Mammelus, il peut eſtre vainqueur,
Leur deffaite pourra detourner de ſa Race,
Le funeſte complot dont le Ciel la menace.
Il s'appreſte à la courſe; & promet au long Pin,
Qu'il couche ſur l'arreſt, la teſte d'Adelin.
Mais, qui iamais changea, qui rompit les meſures,
Du Deſtin des Eſtats & de leurs auentures?
Et quel Eſprit iamais, quel bras fut aſſez fort,
Pour detourner la pante, & la courſe du Sort?
Louys, ſur cet aduis, à donner ſe prepare;
Muratan le premier, va contre le Barbare,
Qui vient de ſon coſté, porté ſur vn courſier,
Plus viſte que le vent, quoy que chargé d'acier.
La rencontre fut rude, & les lances porterent:
Les cheuaux quoy que forts, ſur le champ s'aculerẽt:

Le fer de Muratan l'epauliere perça,
Et la pointe carrée en l'épaule laissa.
Mais celuy d'Adelin, portant sous la mammelle,
Enfonce la cuirasse, & le corps apres elle.
Le Prince conuerty couché sur le terrain,
Vers le Ciel qui l'attend, leue l'œil & la main:
Son Ame par la Foy, par l'eau renouuellée,
Est presentée à Dieu, par vne Troupe aislée:
Et les Chantres Vieillars, à son couronnement,
Redoublent leur concert, & renforcent leur chant.
Louys de son costé pousse Officiers & Gardes;
Fait tomber sous le fer lances & hálebardes;
Enfonce, romp, dissipe, & du poids de son bras,
Fait trebucher cheuaux & cheualiers à bas.
Ce qu'il laisse échapper est deffait par sa suite:
Les Mammelus pressez se sauuent à la fuite:
Et leur Chef Adelin, des-ja foible & blessé,
D'vn sort plus malheureux par Louys menacé,
Luy laisse le Champ libre; & reserue sa reste,
Aux reuolutions que la Fortune apreste.
Si tost que le Saint Roy victorieux par tout,
Voit le Camp saccagé, de l'vn à l'autre bout;
Tandis que le Soldat assouuy du carnage,
Relasche sa colere & se tourne au pillage;
Il marche des Prelats de l'Armée assisté,
Vers vn grand Pauillon, de Pourpre marqueté;
Où l'Aigle conducteur, perché sur vne Lune,
Pasle de sa deffaite & de son infortune,
Sembloit d'vn signe d'aisle, & d'vn long sifflement,
Appeller le vainqueur à son couronnement.
Il s'approche, il descend; & tandis qu'il s'appreste,
D'vn zele tendre & noble, à la sainte conqueste;
Tandis que les Prelats, & les Barons Chrestiens,
De leurs vœux redoublez accompagnent les siens;
Et que de tous costez, à voix haute resonne, [ronne.
Vn hymne au Dieu Sauueur, vn hymne à sa Cou-

Melezar étably Garde depuis long-temps,
Du ſaint depoſt, fatal au Sceptre des Sultans;
Sort de la riche Tente, auec vn equipage,
Capable d'effrayer le plus hardy courage.
D'vne main il menoit vn Lyon attaché,
Mais vn Lyon terrible, & d'vn long crin caché:
De l'autre il brandiſſoit vne enorme coignée,
Au manche armé de cloux iuſques à la poignée:
Et du cuir d'vn Dragon, en armure taillé,
Sa teſte eſtoit affreuſe, & ſon corps écaillé.
Le ſauuage animal, & l'homme plus ſauuage,
S'appreſtent au combat d'vne pareille rage.
L'vn de ſa queuë egale aux bras d'vn Pin feuillu,
Bat de coups redoublez ſon flanc large & velu:
L'autre afin d'échauffer de dépit ſon audace,
De ſes propres liens le ſecoüe & l'agaſſe.
Il luy répond d'vn œil, ſecondé d'vne voix,
Qui meſle le tonnerre à l'éclair par trois fois.
A ce deffy terrible, vne mortelle crainte, (prainte
Au front des plus hardys long-temps demeure em-
Louys ſe met en garde; & d'vn air aſſeuré,
D'vn pied ferme, & d'vn bras à vaincre preparé,
Fait ſigne à ſes Barons, que de cette victoire,
Il veut tout ſeul auoir le peril & la gloire.
L'Animal detaché s'élance de fureur,
Tout fremit à l'entour, ou paſlit de terreur:
Le Roy ſeul intrepide, & gardant ſa poſture,
Dans la gorge luy fait vne large ouuerture.
La mort par cette porte, auec le fer entrant,
Et iuſques dans le cœur ſans détour penetrant,
Il tombe, & d'vn long cry, qu'auec le ſang il iette,
Il annonce au Geant ſa prochaine deffaite.
Le Roy tourne vers luy le fer encore chaud;
Il vient contre le Roy, l'œil en feu, le bras haut:
L'vn inſtruit & vaillant, ioint l'adreſſe à l'audace:
L'autre auſſi lourd que fort, ſe ſouſtient ſur ſa maſſe:

Et de leurs bras tous deux, leur fortune eſperans,
D'vne égale fierté, tous deux ſe meſurans;
Louys fait vne feinte; & menaçant la teſte,
Où luiſoit du Dragon l'épouuentable creſte,
Luy fait paſſer le fer, de l'vn à l'autre flanc;
Il en ſort à boüillons, deux riuieres de ſang:
Et la tour de ſon corps, de ce coup renuerſée,
Fait gemir en tombant la campagne affaiſſée.
Mais auant que ſes yeux ſe fermaſſent au iour,
Et que la nuit entraſt dans cette enorme tour;
Son noir eſprit forgea, cette laſche malice,
Dont vn Demon plus noir, auec luy fut complice.
Ie te cede, dit-il, en cedant à ton Sort,
Qui veut que ta vertu faſſe honneur à ma mort.
Il manque vn point pourtant, à cette triſte gloire;
Tu l'y peux aiouſter ſans ternir ta victoire.
Ordonne que mon corps dans les Tombes ſoit mis,
Que les Princes d'Egypte ont aupres de Memfis.
Si mon Deſtin n'a pû ſatisfaire l'enuie,
Que i'eus de m'eſleuer ſur leur Troſue en ma vie;
Leur Monument au moins mes os couronnera,
Et mon Ombre auec eux en repos regnera.
Satisfais ce deſir; & puis que l'heure preſſe,
Reçois auant ma mort l'auis que ie te laiſſe.
Dans cette riche Tente, où ſe trouue amaſſé,
Tout ce qu'eut du plus beau le temps qui s'eſt paſſé;
Sur toute autre richeſſe éclate vne Caſſette,
En ouurage, non moins qu'en étoffe parfaitte:
Là furent autrefois par Almet enfermez,
Deux Cercles épineux en Couronnes formez.
L'vn fut comme l'on croit, le ſanglant Diademe,
Dont iadis les Iuifs punirent le blaſpheme,
De celuy qui voulut, pour ſe faire leur Roy,
Exterminer leur Temple & détruire leur Loy.
Le ſecond cercle, en tout, à ce premier ſemblable,
Fut charmé par Almet d'vn ſort ineuitable:

Et

Et l'Aſtre ſous lequel l'Enchanteur le forma,
Vne telle influence à ſon bois imprima,
Qu'à tout autre Pays, qu'à l'Egypte, funeſte,
Auecque ſoy par tout, il portera la peſte.
Tiens y garde, & t'abſtien d'vn bois ſi dangereux;
Et de crainte d'erreur, fais les bruſler tous deux.
Il finit à ces mots, & comme vne grande Ombre,
Son Ame deſcendant vers le riuage ſombre,
Encore entre les Morts ſon orgueil ſignala;
Et parmy les Sultans fierement ſe meſla.
Mais dans l'Eſprit du Roy, ſes paroles laiſſerent,
Deux ſoins bien differens, qui ſon cœur diuiſerent.
Il entre cependant des Prelats aſſiſté:
Il ſe répand ſur eux vn air de pieté:
Dans leurs Ames, l'horreur eſt meſlée à la crainte;
Mais cette crainte eſt calme, & cette horreur eſt ſainte.
Et chacun croit ſentir la preſence de Dieu,
Qui ſans ſe faire voir, ſe deſcouure en ce lieu.
Le Coffret d'or ouuert deux Couronnes preſente,
Dont l'vne, n'eſt en rien de l'autre differente.
Elles ſont toutes deux de pareille grandeur,
De ſemblable matiere, & d'égale rondeur.
Et toutes deux eſtant d'eſpines heriſſées,
Le Saint Roy, dans le trouble où tombent ſes penſées,
Ne ſçait en ce combat de crainte & de deſir,
Ny laquelle laiſſer, ny laquelle choiſir
Il leue enfin les yeux & l'eſprit vers la Source,
D'où le Vray, d'où le Beau, d'où le Bien ont leur courſe:
Et demande à celuy, dont la teſte autrefois,
Fut couuerte pour nous d'eſpines ſur la Croix;
Que de ce tour brillant de lumiere eternelle,
Dont maintenant ſon front dans la gloire étincelle,
Il deſcende vn rayon de diuine clarté,
Qui ſepare l'erreur d'auec la verité.
A peine il acheua ſon ardente priere,
Que par vn trait ſoudain de celeſte lumiere,

Dans la Cassete d'or, vn feu clair s'alluma,
Qui la fausse Couronne aussi-tost consuma.
Delà, ce feu roulant sur les Thresors prophanes,
Soit sur ceux des Sultans, soit sur ceux des Sultanes,
Embrase Diamans, Ecarboucles, Rubis;
N'espargne ny les noms, ny les arts, ny les prix:
Et ne laisse dans l'air, que la Couronne sainte,
Qui de l'embrasement, comme d'vn poele ceinte,
Triomphe de l'orgueil, & de la vanité,
De tout ce que le Monde a iadis respecté:
Et reçoit, comme encens, les diuerses fumées,
Des Couronnes des Roys, sous elle consumées.
D'elle mesme de là, vers Louys s'auançant;
Et sur son front baissé, tout à coup s'abaissant,
Tandis que d'alegresse au loin le Camp resonne,
Des peines & du sang de son Dieu le couronne.
Heureux couronnement, à quoy du haut des Cieux,
Applaudit le Senat des Heros glorieux:
Que les Princes vieillards sur leurs harpes chanterent;
Et que les Chœurs aisiez de concert annoncerent!
Cela fait, on choisit des Sarrasins vaincus,
Les drapeaux, les harnoys, les armets, les écus:
On en dresse vn Trophée, où la Croix conquerante,
A le pied sur le front de la Lune sanglante.
Cent Guidons à lentour, cent Etendars liez,
Sont auec leurs Croissans sous elle humiliés:
Et cent arcs debandez, cent trousses renuersées,
Luy font comme vn tribut de leurs fleches froissées.
Là tout le Camp vainqueur, sous les armes rangé,
A l'exemple du Roy, suit la voix du Clergé:
Et les Hymnes chantez au Dieu de la Victoire,
De tant de grands exploits luy referent la gloire.

FIN.

REMARQVES.

* *L'Hebreu conquerant pag. 546.* Cét Hebreu conquerant eſt Ioſué, à la voix duquel le Soleil s'arreſta, pour luy donner le temps de deffaire les Ennemis de Dieu.

* *Qui les Hordes arroſe pag. 547.* les Hordes ſont les Bourgs des Tartares.

* *L'Ecarlate de Tyr pag. 550.* La pourpre de Tyr eſtoit autrefois en eſtime ſur toute autre.

* *Sous le Ciel d'Ofir pag. 550.* Ofir eſt vne Region Orientale, renommée par l'abondance & par la pureté de l'or qui s'y trouuoit.

* *Qui le Pas pag. 557.* Autrefois on appelloit Pas les lieux où il y auoit des Cheualiers qui les deffendoient, & qui ne permettoient pas que perſonne y paſſaſt ſans rendre combat.

* *Sous qui flechit l'Oronte pag. 560.* l'Oronte eſt vn fleuue celebre en Aſie : & le Chezel eſt vn autre fleuue de Tartarie.

* *Mais vn autre Themir pag. 661.* Cét autre Themir eſt Tamberlan, dont la grandeur & les conqueſtes ſont icy predites.

INF.

FAVTES PRINCIPALES *suruenuës en l'impreſsion.*

PAg. 1. verſ. 14. de Tigre, *lif.* le Tigre. p. 39. v. 18. les fer, *lif.* le fer. p. 43. v. 35. Seruier, *lif.* Ceruier *ib.* brouſſailles, *lif.* broſſailles. p. 45. v. 35. luy, *lif.* lieu. p. 54. v. 34. allumer, *lif.* s'allumer. p. 61. v. 29. [illegible] *lif.* fougue. p. 73. v. 30. de flots, *lif.* des flots. p. 76. v. 22. des flâmes, *lif.* de flames. p. 86. v. 14. etouffir, *lif.* à ſouffrir. p. 99. v. 3. la ſalon, *lif.* le ſalon. p. 102. v. 12. machines, *lif.* machine. p. 108. v. 31. cette appelle. *lif.* cét appel. p. 111. v. 2. ronte de lait, *lif.* route de lait. p. 112. v. 18. on explique, *lif.* en explique. p. 114. v. 29. Behunes, *lif.* Bethunes. p. 115. v. 30. & de plumes. oſtez &. p. 120. ligne 2. & Daphne, *lif.* en Daphné. p. 140. v. 5. Courcier, *lif.* Courſier *ib.* v. 19. Conrandin, *lif.* Conradin. p. 157. v. 34. la teſte, *lif.* ta teſte. p. 190. v. 22. icloufie *lif.* ialouſie. p. 222. v. 1. la Cerbere, *lif.* le Cerbere. 226. v. 31. ſouuerian, *lif.* ſouuerain. 233. v. 7. la & flame, *lif.* la flame & p. 239. v. 35. remettre, *lif.* remettra. p. 243. lig. 18. Gondran, *lif.* Gontran. 263. v. 22. lourdan, *lif.* lourdain. p. 283. v. 14. Seigneur, *lif.* Seigneurs. p. 314. v. 35. de plus vaillantes, *lif.* des plus vaillantes. p. 317. v. 5. de fleau, *lif.* le fleau. *ib.* taché, *lif.* tachée. p. 321. v. 17. la bagage, *lif.* le bagage. pag. 325. v. 16. empriſonneur, *lif.* empoiſonneur. p. 331. v. 22. ſes veine, *lif.* ſes veines. p. 333. v. 24. à porte, *lif.* à porté. p. 337. v. 21. degouſtante, *lif.* degouttante. p. 362. v. 36. de ſeu fur, *lif.* de feuſur. p. 367. v. 5. Mulcaſle, *lif.* Muleaſle. p. 376. v. 26. Iu t'obeis, *lif.* Ie t'obeis. p. 377. v. 2. leur victoire, *lif.* leurs victoires. p. 410. v. 1. & grandes, oſtez &. p. 421. v. 20. des Bagdet, *lif.* de Bagdet. pag. 430. v. 36. ta trame, *lif.* la trame. p. 431. v. 28. trompée,

lis. trempée. p.462. v.5. vous yeux. *lis* vos yeux.
p.477. v.24. Brabantine *lis* Barbande. p. [illegible]
[illegible] *lis.* en chaire. p. [illegible]
[illegible] *lis.* des chaires. p. [illegible]
[illegible] *lis.* des chaires. p.483. v.27. sourcent, *lis.* source. p.491. v.1. langit, *lis.* languit. pag. [illegible]
[illegible] *lis.* montrer. p.504. v.20. les corps, *lis.* le corps. p.517. v.31. soudainnement, *lis.* soudainement. p.523. v.22. au soin, au loin. p. [illegible]
[illegible] *lis.* loy. pag.532. v.6. de ioug, *lis* le ioug. p.533. v.4. ie mis, *lis.* ie me mis. p.558. v 8. campanes, *lis.* montagnes. p.562. v.34. des petits, *lis.* de es petits. p.563. v.8. à sa memoire, *lis.* de sa memoire. pag.568. v 36. l'Epitaphe formerent, *lis* l'Epitaph en formerent.

MAG 202140F

Digitized by Google